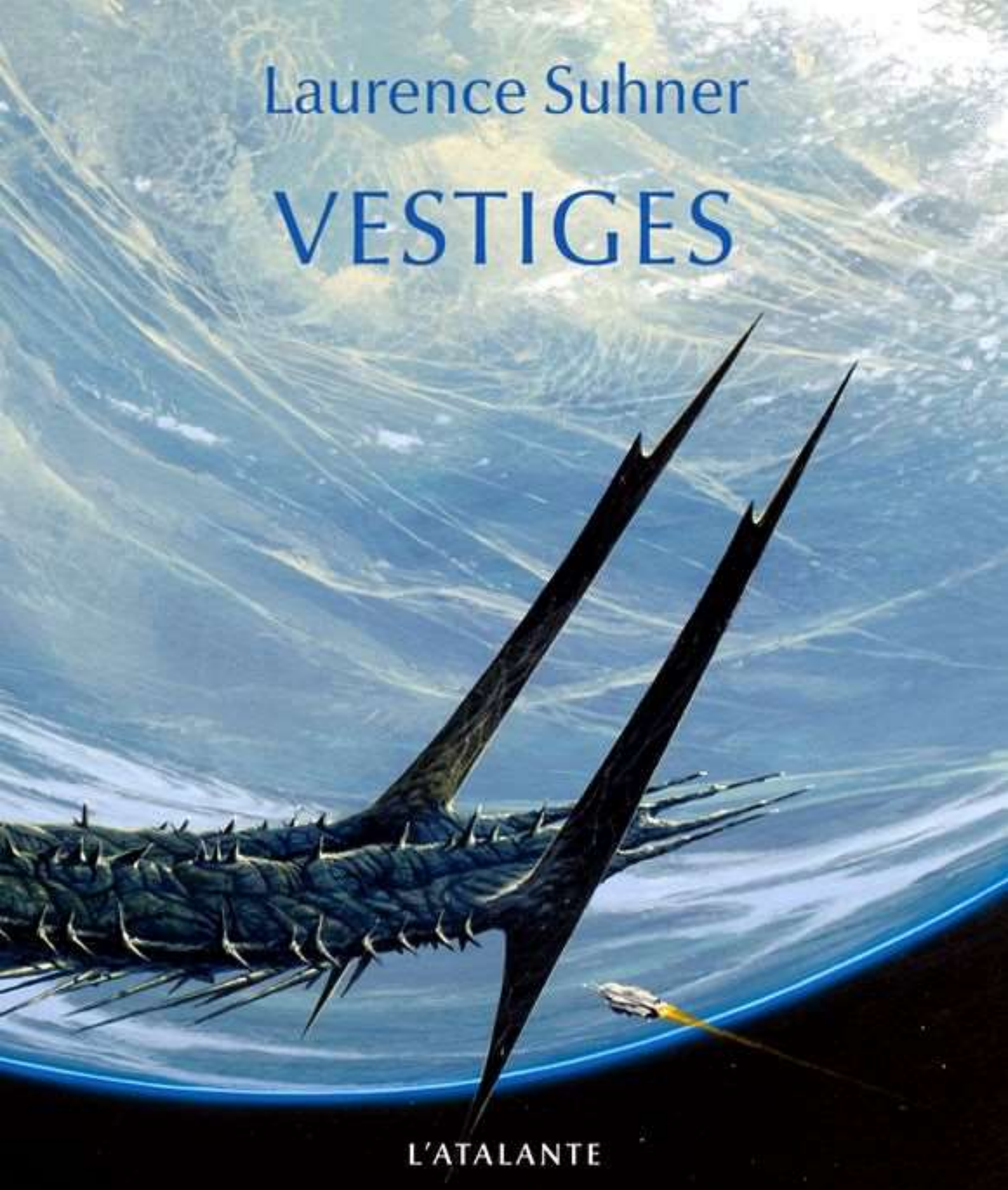
Laurence Suhner

VESTIGES



L'ATALANTE

Quantika

Laurence Suhner

VESTIGES

1

Approved - Approved - Approved - Approved - Approved - Approved -
eBook diffusé en DOC, HTML, PDF, EPUB et MOBI
Team AlexandriZ
teamalexandriz.org

L'ATALANTE
Nantes

Illustration de couverture : Manchu

© Librairie L'Atalante, 2012
ISBN 978-2-84172-589-2
Librairie L'Atalante, 11 & 15, rue des Vieilles-Douves, 44000 Nantes
www.l-atalante.com

À mes deux moitiés, Jo et Jean…

« Que deviendrait l'Univers sans les trépidations de l'électron ? »

Stanislas STANFORD.

« Non seulement l'Univers est plus étrange que nous ne l'imaginons, mais il est plus étrange que nous ne pouvons l'imaginer. »

Sir Arthur EDDINGTON.

L'univers de la trilogie QuanTika
musique, lectures, informations scientifiques, teaser…
www.quantika-sf.com

PROLOGUE

IM'SHĀ

Une branche qui craque. Le long cri d'un silsil aux ailes transparentes chassé de son abri pour la nuit.

Puis le silence retombe, oppressant.

La silhouette agile de Tékélam se glisse entre lianes et racines. Il se veut aussi invisible que les esprits qui hantent la forêt. Là-haut, dans le ciel sans étoile, Doïyna, la lune des heures profondes, éclaire le faîte des arbres d'une lumière fauve. Dans la confusion végétale, son éclat peine à se faufiler jusqu'au sol, recouvert d'un tapis de feuillage. Une fragrance de mousse s'en dégage. Tékélam aimerait s'y rouler, goûter à l'humidité de la terre. Oublier le déchaînement de violence auquel il vient de participer.

Il a tué.

Mêlée à son corps, l'odeur du sang l'enivre et le fait trembler de rage autant que d'excitation. Il gémit, lèche ses membres souillés. Ses doigts s'insinuent dans ses vêtements encroûtés à la recherche de blessures, effleurent ses parures de cérémonie. Du sang, du sang partout.

Le sien et celui de ses semblables. Celui qu'il a répandu.

La célébration des Veilleurs s'est muée en frénésie sauvage, en jeu de guerre qu'aucun rituel n'a suffi à apaiser. Au lever du soleil, il était déjà trop tard. La folie avait envahi le village et ses habitants. Elle les posséderait jusqu'au matin suivant.

Tékélam se rappelle chacun des coups de griffes qu'il a portés, chacune de ses morsures. D'abord victime puis prédateur, il a laissé derrière lui son lot de morts et de souffrance.

Il songe à Amin'Tadjé. Aura-t-elle gardé l'espoir de le retrouver vivant ?

Du plat de la main, il écarte les fougères grimpantes. Le sol se fait de plus en plus escarpé. Le Temple n'est plus très loin. D'ailleurs, il perçoit le murmure de l'océan, d'ordinaire si familier qui, aujourd'hui, se charge de menaces. Un craquement, tout proche, et il tressaille. L'ont-ils suivi jusqu'ici ? Sa vision nocturne pourfend l'obscurité. Ses muscles sont tendus, sa peau frémit, se couvre de zébrures sombres. Il est hérissé, prêt à se battre. Du cœur de la frondaison, des yeux froids le scrutent. Ils cillent une fois, puis la forêt les avale. Tékélam discerne le martèlement d'une galopade, des couinements, le chuintement des feuilles que l'on agite. Trouant la canopée, Numdjat – la lune qui préside à l'aurore – s'accorde une brève apparition. La nature se nimbe d'une aura bleu pâle. De longues ombres roulent sur le tronc des arbres. À travers l'écheveau serré des lianes, Tékélam distingue les façades blanches du Temple, ses murs effondrés habillés de gravures, ses statues aux postures intrigantes mimant la danse. De tout temps, elles n'ont cessé de l'appeler, de lui murmurer à l'oreille des secrets. Ceux que recèle le langage paran, le langage de la mémoire, le langage interdit. Un jour, celui-ci lui sera intelligible. Mais, pour cela, il doit partir. Quitter Im'shā, son île de naissance, à jamais. Devenir un Détaché.

Tékélam grimpe jusqu'à en perdre haleine, se fraie un chemin entre les ruines. Jadis, le Temple était son refuge, son terrain de jeu, mais, désormais, il n'en ressent que la sourde malédiction. Ce lieu possède une âme. Une âme maudite. Celle du dieu ancien pour lequel le sang a coulé.

Son ascension touche à son terme. Il la voit enfin, là-haut, dans le sanctuaire tapissé de lianes.

Amin'Tadjé.

Frêle silhouette accroupie à même la roche, penchée au-dessus du bassin sacré. Son chagrin a la profondeur des abîmes. Sur le sol, un panier a déversé son contenu de fleurs séchées. Elle craint d'avoir perdu à jamais le compagnon de ses jeunes années, massacré comme tant d'autres lors de la commémoration.

Elle lève la tête et, à son tour, elle l'aperçoit. Elle n'ose y croire et, pourtant, c'est bien lui qui accourt au-devant d'elle, ensanglanté, mais vivant.

Ils s'étreignent. Le reflet de leurs membres enlacés s'agite à la surface des eaux. La parole est inutile. Amin'Tadjé enfouit son visage dans les vêtements en lambeaux de Tékélam, dont le corps meurtri et frémissant lui raconte les épreuves. Elle revit ses combats, gémit à chacun des coups reçus et donnés. Sa carnation s'assombrit jusqu'à se confondre avec la sienne. Elle se sent hérissée, frénétique, excitée. Et affolée à la pensée de ce qu'il s'apprête à lui confier.

Il n'est revenu que pour lui dire adieu.

Jamais il ne trouvera la paix. Depuis sa sortie de l'œuf, il est différent : son attachement particulier, les choses mystérieuses dont il a la prescience, ses rêves de créatures et de lieux inconnus, si effrayants… Et puis il porte la marque. La marque du Dévoreur. Celle qui a enflammé le courroux des siens et l'a obligé à tuer pour assurer sa survie. C'est certain, il va se rendre là-bas, à Naha'netché, la Conque du Sud. Plus rien ni personne ne le retiendra. Et de là… Il est un univers qu'Amin'Tadjé ne connaîtra jamais.

Elle sent les doigts de Tékélam qui se desserrent, la délaissent. Déjà, son regard se perd dans l'horizon, cherche la figure effilée de la Conque, tout juste visible. Depuis la nuit des temps, elle se dresse sur l'océan, face au Temple de la Forêt. Elles sont quatre, à l'image des points cardinaux. Elles conduisent les pas du voyageur vers les mondes lointains : Pawani'Nyan, les Archipels Célestes.

La peau d'Amin'Tadjé tressaille, son odeur se fait plus acide, ses yeux prennent une teinte carmin. Sa main effleure le torse de Tékélam et il éprouve la morsure de ses griffes. Elle est en colère. Comme elle le déteste en cet instant ! Lui reste impavide. Le souffle de sa respiration est brûlant. Il rejette avec violence les vagues de souvenirs qui l'assaillent.

Amin'Tadjé.

Jamais un Timhkān n'aura été aussi attaché à un autre Timhkān. Comme s'ils étaient nés du même œuf. Pourtant,

bientôt il deviendra aussi étrange qu'eux, les habitants de la Conque, les Détachés.

La rage d'Amin'Tadjé, stérile, reflue. Ses doigts se glissent dans son cou et dénouent le cordon de son pendentif. Sur sa surface polie, des glyphes délicats, pareils à ceux du Temple. C'est un talisman, un porte-bonheur, l'unique présent qu'elle lui fait. Ainsi, même au-delà des océans et des frontières plus inaccessibles, elle restera à ses côtés. Tôt ou tard, il le lui rendra et ils évoqueront les souvenirs de leurs vies écoulées.

Tékélam le lui promet : il reviendra sur Im'shā avec la mémoire, la connaissance oubliée de son peuple. Il lui traduira les paroles mystérieuses gravées sur son collier et les parois du Temple de la Forêt. Promesse qu'il devine impossible. Jamais les Détachés ne regagnent Timhkā. Jamais il ne reverra Amin'Tadjé.

Maintenant, il doit fuir. Avant que la folie furieuse des siens ne le rattrape. Il s'enfonce dans la nuit, une pointe de douleur dans la poitrine, juste à l'endroit où la marque du Dévoreur se dessine. Ses pieds martèlent le sol, déchirent rageusement les fougères. Il ne prend plus attention aux branches qui le lacèrent, infligent de nouvelles blessures à sa chair. Il ne se retournera pas. Ce moment est réservé à la souffrance. Alors, qu'elle soit parfaite.

Le grondement de l'océan se fait omniprésent. Il a les accents d'une terrible vengeance prête à se déverser sur Im'shā. Comme cela s'est produit par le passé et comme cela se reproduira. Une vengeance qui pourrait déferler plus loin encore, bien au-delà des Archipels du Ciel. Le Dévoreur est insatiable.

Dans le sanctuaire, Amin'Tadjé demeure seule, prostrée sur les eaux du bassin. À ses pieds, des monceaux de guirlandes et des fragments de souvenirs sonnent le glas de son jeune âge.

PREMIÈRE PARTIE

GEMMA

« Ne comprends-tu pas ?
Il est inutile de courir.
Éternellement, il te rattrapera.
Agile, renaissant du fond des âges.
Sans cesse grandissant, ténébreux.
Perspicace, menaçant, enclin au jeu.
Un et multiple à la fois.
Il te séduit.
Le temps de la fuite est révolu.
Déjà, tu lui appartiens. »

> *Le Mythe, premier portique, quadrant supérieur gauche du battant central, traduction approximative du professeur Seth Tranktak, chef de projet de la mission Archéa, année 2310 (datation terrestre).*

1

CARCASSES

Une secousse plus violente projeta Haziel Delaurier contre la vitre.

Dans la précipitation, il avait oublié d'attacher sa ceinture. Il se sangla, tant bien que mal, tandis qu'il continuait à manœuvrer le snowcat d'une seule main. L'engin tout-terrain fonçait à tombeau ouvert sur ses larges chenilles. Il vérifia au passage que sa bouteille de scotch n'avait pas pâti de sa conduite. Elle tressautait dans la boîte à gants à chaque cahot, agitant son contenu ambré. Encore à moitié pleine. Bien. Il en aurait besoin très bientôt.

Radio Alabina crachotait son flot d'informations matinal. Machinalement, Haziel glissa sa main droite dans la poche intérieure de sa veste, tâtonna un instant avant d'en extirper l'enregistrement laissé à son intention par Kya, la veille. Il fit tournoyer le jeton entre ses doigts, l'inséra dans le lecteur. Il ne couperait pas au drame s'il ne l'écoutait pas avant leur prochaine rencontre. Déjà qu'il venait de lui poser un lapin…

Interrompue au milieu d'une phrase, la voix du présentateur des cosmonews céda la place à une explosion de batterie, aussitôt talonnée par des salves de guitare. Le volume s'amplifia jusqu'à atteindre des proportions de cataclysme, tandis qu'une basse ravageuse secouait la carlingue du véhicule tel un tremblement de terre.

Haziel eut l'impression de recevoir une série de coups de poing en plein plexus solaire. Les notes vibraient dans son estomac, retournant sans égard ce qu'il avait avalé à la hâte avant de partir pour le Glacier. Un véritable chamboulement intérieur, parfaitement adapté aux circonstances : tout ce qui pouvait l'empêcher de gamberger ne serait-ce qu'un instant était bon à prendre.

Merci, Kya, tu tombes à pic !

Le son évolua encore jusqu'à s'apparenter à une mélodie. Kya grattait sa guitare comme si elle voulait l'écorcher vive. Un son primaire, viscéral. Rien de comparable avec ce qu'il tentait de lui enseigner pendant les rares cours où elle ne disparaissait pas, prétextant une mission à accomplir, urgente et toujours ultrasecrète. La batterie reproduisait le rythme des trépans forant la glace ; la guitare, celui du sifflement des machines refroidissant ou des geysers de matière première. Quant à la basse… peut-être la plainte lancinante de la nature exploitée – allez savoir ! Et la voix – car il y avait une voix maintenant, et quelle voix ! –, les vociférations des travailleurs en colère. Pas difficile de deviner où Kya trouvait l'inspiration pour ses compositions.

Haziel finit par éclater de rire.

Il força encore un peu sur le volume, dans le seul but de voir jusqu'où ses tripes toléreraient l'agression.

« Rébellion pour une planète », rugissait la jeune fille de son timbre éraillé, aussi discordant que les gémissements de sa gratte. Seuls ces quatre mots répétés en boucle, hurlés plus que chantés. Elle avait vraiment fait fort ce coup-ci.

Le snowcat s'engagea dans un goulet plus étroit. Des deux côtés, des falaises noires dont les sommets se perdaient dans la brume. Haziel freina un peu, juste ce qu'il faut. Sous ses fesses, le siège, malmené depuis des décennies par le terrain accidenté, se remit à couiner avec insistance. Il se rappelait pourtant avoir huilé les mécanismes une semaine auparavant. Pas à dire, Chinook, sa bécane, avait fait son temps, à l'instar de toute la panoplie des équipements de la base Tétra. À croire qu'elle datait de l'époque des premiers colons, ce qui n'était pas impossible. Un vieux mineur la lui avait revendue, qui lui-même la détenait de son paternel. C'étaient toujours les carrioles antédiluviennes qui résistaient le mieux. Plus le matériel s'avérait sophistiqué et plus il tendait à se déglinguer. Le froid grippait les machines et les articulations des hommes. Tout finissait irrémédiablement raide et pétri de craquements. Il était préférable de s'en accommoder au plus vite. Gemma était le royaume du système D.

Le véhicule prit un virage à la corde et changea de cap. Pas de route ici-bas, juste un réseau de vallées et de goulets plus ou moins étroits, bordés de nunataks, ces noires éminences granitiques jaillissant de la glace. Il fallait en prime se débrouiller avec les cols, les éboulements, les crevasses, les congères, les avalanches, le brouillard, les radiations, les vents du nord, du sud, de l'est, de l'ouest : aléas incontournables qui constituaient le quotidien de Delaurier.

Une bourrasque heurta la carlingue du snowcat de plein fouet, charriant son lot de neige soufflée. En cet endroit, la vallée rejoignait la grande plaine du Glacier. Des milliers de kilomètres de glace sans un rocher pour briser les assauts du blast, une variété de tornade catabatique à la sauce locale, née du contraste entre les températures de l'air au sol et en altitude.

En quelques secondes, le tout-terrain disparut dans un tourbillon de flocons en folie. Des rafales horizontales le frappaient de tous les côtés à la fois, comme si deux mains gigantesques le pétrissaient avec un plaisir sournois. Haziel freina, rien d'autre à faire. Les deux larges essuie-glace se mirent à labourer le pare-brise. Les phares se frayèrent un chemin à travers la tempête.

Le blast.

Ses attaques redoublaient depuis quelques mois. Normalement, il ne forcissait d'une manière notoire qu'au début de l'hiver. Cela n'augurait rien de bon.

La musique perdit d'un coup son rôle prophylactique, ramenant Haziel à ses idées noires et à ses angoisses. Il se rapprochait de l'*endroit*. L'endroit exact où il avait vécu son… *expérience*. Il ne savait trop comment la nommer. Il n'avait pas trouvé le courage d'en parler à quiconque, ni à Alexis, ni à Youri, ni même à Stanislas. Quant à Kya… elle lui aurait éclaté de rire au nez. C'est du moins ce qu'il s'imaginait, à tort ou à raison.

Il avait cru défaillir ce matin, lorsque les services sanitaires l'avaient appelé à la rescousse. Un accident s'était produit. Encore un de ces incompréhensibles accidents, le troisième en moins de trente jours… Il avait eu lieu à six heures trente

précises, non loin de la bordure est du Glacier. En plein milieu de la route des transpondeurs reliant les plus grands sites d'extraction de gaz liquéfié et de pétrole de l'hémisphère nord à l'astroport d'Alabina, la principale cité de Gemma. L'explosion avait été terrifiante. Une onde magistrale ressentie jusqu'à l'intérieur de la base Tétra, qui l'avait rendu nauséeux, inquiet. Et c'était bien pire depuis qu'il avait relevé les coordonnées exactes du crash…

Trop tard pour battre en retraite. Il grossirait à nouveau les rangs des auxiliaires. Ils avaient besoin de son aide pour piloter l'un des Hercule, Bob étant soi-disant malade. Malade ! La bonne excuse… La trouille, oui ! Ça commençait à jaser parmi les mineurs – les « extracteurs » comme on les appelait. Cette profusion d'accidents inexplicables. Un convoi entier y était passé cette fois. Des débris sur plus de trois kilomètres, un cratère creusé dans la glace, à croire qu'une météorite était tombée là, en plein dans le mille ! Il avait vérifié à deux reprises les coordonnées. Aucun doute ne subsistait. Il s'était pourtant juré de ne plus jamais remettre les pieds dans ce secteur. Le Glacier était vaste. Il disposait de toute la place nécessaire pour installer ses instruments de mesure. Il suffisait de ne pas en parler aux autres. D'ailleurs, il se sentait encore trop ébranlé pour se confier. Peut-être avait-il forcé sur la bouteille ce jour-là. Peut-être n'avait-il fait que rêver.

Et voilà qu'il s'y collait de nouveau, un mois à peine après son traumatisme. Comme si cet endroit – cet infime endroit – l'attirait avec la force de l'aimant. *La zone d'influence Epsilon 47.*

Les riffs de Kya se déformèrent jusqu'à devenir inaudibles, pour une oreille humaine tout au moins. Haziel passa sur la radio, juste pour vérifier… Elle émettait un bruit blanc, haché par des ondes sifflantes saccadées. Une sueur glacée lui dégoulina le long du dos.

Putain, ça recommence. Je ne peux pas croire que je suis en train de remettre ça.

Le son augmenta, disparut, revint, altéré. Inutile d'insister. Il subissait déjà l'effet d'une perturbation, même s'il se trouvait encore à plus d'un kilomètre de sa cible. C'était comme ça. Les

manifestations du Point ne suivaient aucune logique, il en avait fait les frais. Elles se déployaient en de vastes cercles concentriques, les zones d'influence, comme les avait baptisées Stanislas Stanford. Ces maudites zones d'influence. Aussi imprévisibles qu'une bonne diarrhée !

Il était temps de passer à la tactique de défense numéro deux.

D'une main, il attrapa la bouteille dans la boîte à gants, se débarrassa du bouchon, qui gicla quelque part sur le sol de l'habitacle. Il but une grande goulée de whisky, un malt épicé et discrètement fumé, qui lui enflamma les boyaux. Puis une deuxième. Il s'arrêta à la troisième, rangea le flacon ouvert dans le vide-poche, bien droit. Le bouchon avait roulé à l'arrière et rejoint une multitude de détritus et autres broutilles : sandwichs à moitié mangés, papiers, canettes de bière, câbles multiusage, pièces de rechange, foreuse miniature, tronçonneuse, clous, vis, perceuse, couvertures chauffantes, respirateurs, équipement scientifique et, pour finir, parties hétéroclites d'un vieux groupe électrogène rafistolé par ses soins. En bref, le bric-à-brac normal de n'importe quel véhicule gemmien qui se respecte.

Il émergea enfin de la vallée. Des rafales plus violentes l'accueillirent, mais pas de neige, Dieu soit loué !

Devant lui, la fameuse route des transpondeurs. Un vrai billard pour le blast. Une croûte de neige et de glace atteignant par endroits quatre mille mètres d'épaisseur, des millions de kilomètres d'une surface lisse en apparence. En vérité, une succession de crevasses et de pièges, engendrés par les effets de marée résultant de l'orbite de Marie-Antoinette, l'unique lune de la planète. Une superficie trois fois équivalente à celle de l'Antarctique terrestre, reliant directement le pôle Nord à l'équateur. Une autoroute créée de toutes pièces par dame Nature. Rien que pour eux, les explorateurs humains.

En deux mots, le Glacier.

Haziel s'était toujours demandé pourquoi les premiers colons l'avaient baptisé de la sorte. Tout sur Gemma n'était que glace. La planète entière n'était rien d'autre qu'un gigantesque inlandsis.

Haziel roula encore une vingtaine de minutes avant de s'engager sur la bordure est. Rapidement, sous l'effet du vent, la couverture nuageuse se déchirait. Elle se retirait de la vallée en une marée silencieuse, dévoilant des bribes éblouissantes de paysage arctique. Le pare-brise de Chinook se teinta automatiquement. Dans les haut-parleurs, les balises électroniques pépiaient comme des souris.

Malgré l'heure matinale, Alta – étoile de 1,4 masse solaire, âgée de deux milliards d'années – était haute sur l'horizon. De son éclat jaune pâle, elle léchait la roche noire des falaises et criblait de diamants la surface irisée du Glacier. Mira, sa compagne stellaire – plus chétive et plus orangée – la suivait de près. La paire de soleils – de magnitude élevée – figurait l'une des plus brillantes du ciel terrestre. Du fait de leur proximité, les deux astres évoluaient généralement de concert dans le firmament, et il était courant de les voir s'éclipser mutuellement durant quelques heures. En sus de générer baisse de luminosité et chute de température, le phénomène entraînait de violentes, mais prédictibles, attaques de blast.

Mis à part les inconvénients qui muaient le Glacier en une soufflerie réfrigérante, l'endroit était apprécié. En son centre, les arêtes montagneuses, qui culminaient souvent au-delà de sept mille mètres, étaient assez éloignées pour que l'on puisse profiter à longueur d'année de l'action conjuguée des deux étoiles. Ce qui n'était pas le cas dans les vallées encastrées s'échelonnant de part et d'autre. À la base Tétra, durant la phase la plus aiguë de l'hiver, on se rappelait tout juste ce que l'apparition d'un soleil signifiait.

Et sur Gemma l'hiver était long. Diablement long.

L'orbite elliptique de la planète la plongeait les trois quarts de l'année dans la zone dite « non habitable », située entre 1,8 et 2,7 unités astronomiques du barycentre binaire. En conséquence, l'hiver durait plus de trois ans terrestres, une année gemmienne équivalant à mille six cent quarante-deux jours, près de quatre ans et demi terrestres. Il n'en fallait pas moins à Gemma pour accomplir un tour complet de son couple

d'étoiles. La distance conséquente qui la séparait du barycentre constituait l'un des garants de sa stabilité.

Quant aux températures, elles demeuraient très basses tout au long de l'année. En plein cœur de l'hiver, elles franchissaient fréquemment la barre des - 60 °C, et, aux pôles, elles pouvaient même dépasser les - 102 °C.

Le court été, durant lequel on assistait aux chutes de neige les plus fortes, s'accordait parfois des records de douceur. L'année précédente, on avait frisé les - 9 °C, événement à marquer d'une pierre blanche.

Le snowcat atteignit les premiers débris.

Une armada de véhicules criblait l'étendue gelée. Des hommes courbaient l'échine sous les assauts du blast et mettaient en place des panneaux de signalisation et des balises. Haziel se gara à côté des pelleteuses articulées de type Hercule – trois au total – et des camions de déblaiement. Il se prépara à la hâte pour éviter de trop réfléchir. Une solide parka sur sa veste d'aviateur, un masque antifroid par-dessus sa barbe de deux jours, une paire de gants, des lunettes de protection contre les UV. Ses vêtements thermorégulateurs se chargeraient du reste.

La portière du snowcat coulissa en grinçant – encore un évident manque de maintenance – et il descendit de son engin. L'air sec et glacé le frappa de plein fouet et faillit le projeter en arrière contre les chenilles. Malgré les rafales, il perçut le rayonnement timide d'Alta sur la peau de son visage, entre les pans de sa cagoule. Quelques secondes de bien-être avant que le vent ne s'engouffre dans son capuchon fourré. Il en resserra les attaches et se mit en route. Un coup d'œil jeté en passant au thermomètre qui pendait, à moitié arraché, sur le flanc de son véhicule lui apprit qu'il faisait un bon moins quinze. Une partie de plaisir ! Malheureusement, le blast avait pour effet connu d'abaisser la température subjective d'une dizaine de degrés. Moins vingt-cinq au final. C'est du moins ce qu'il estima.

Penché en avant pour lutter contre la tourmente, il rejoignit les auxiliaires qui bavardaient sous l'avant-toit de l'un des Hercule. Ces bécanes étaient terriblement bien conçues, au-

dedans comme dehors. À croire que leurs constructeurs avaient réellement prévu un auvent pour permettre aux ouvriers de s'en fumer tranquillement une. Belle lurette qu'on n'en faisait plus des comme ça !

Tout en se mêlant aux autres, Haziel jeta un œil aux alentours. La surface habituellement lisse du Glacier était jonchée de fragments à l'aspect déchiqueté et noir. Les carcasses des tankers finissaient de se consumer sur la pente, à une centaine de mètres, sur les rebords d'un cratère obscur, qui avait dû abriter tous les feux de l'enfer peu de temps auparavant. Sur le ventre de l'un des mastodontes éventrés, là où la texture d'origine avait été préservée par miracle, Haziel déchiffra le sigle de la TechCom, une importante compagnie d'extraction qui exploitait les gisements de gaz liquéfié et de pétrole de l'hémisphère nord.

Protégé des bourrasques, il sortit une cigarette, fouilla ses poches à la recherche d'un briquet. Un gars s'empressa de lui tendre le sien.

Le bout de la cigarette grésilla. Un nuage de fumée bleue monta en volutes dans l'atmosphère givrée.

— Merci, dit Delaurier.

— Pas de quoi.

Ils fumaient en silence, la mine sombre. Sept solides gaillards.

Haziel en connaissait la plupart. Des pilotes, des conducteurs de pelleteuse, de gros transporteur. Tous arrachés de bon matin à leurs activités coutumières. Autour d'eux, voletant comme des essaims de mouches à merde, les ouvriers sanitaires débarrassaient les tankers de leurs cadavres. L'air empestait les matériaux composites fondus et la mort.

Au bout d'un instant, un petit type basané qu'Haziel avait fréquemment rencontré lors de ses expéditions de sauvetage – Benji, si sa mémoire ne le trahissait pas – engagea le dialogue.

— Forcit tôt cette saison.

L'ensemble de la troupe approuva, Haziel inclus.

Le travailleur parlait bien évidemment du blast.

— C'est moche, lâcha un deuxième gars, dont on n'apercevait que les yeux bleus à travers sa cagoule.

— Très moche, fit Haziel en hochant la tête.

On était passé sans transition au sujet de l'accident.

Les journaleux viennent de partir, ajouta le dénommé Benji en reniflant grassement. Toujours à foutre leur nez où ça pue !

— Il paraît qu'il y a des trucs bizarres… *sur les tankers,* chuchota laconiquement celui qui avait pris la parole le deuxième, un certain Hansen.

— Des trucs bizarres, ouais, répétèrent d'une même voix les mineurs.

Tu ne crois pas si bien dire, acquiesça Delaurier en son for intérieur. Il repensait à son expérience du mois dernier et à tout le reste. Il tira sur sa cigarette, qui émit le ronronnement d'un poêle à bois.

— Et pourquoi qu'ils sont pas là, hein ? rugit soudain Benji en envoyant une pluie de postillons sur l'équipe.

La colère montait au sein du groupe, chassant l'apathie matinale.

— Jamais présents quand on a besoin d'eux ! Sont juste utiles à nous mettre des bâtons dans les roues.

Haziel, qui était accoutumé à ce genre de discussions, décrypta aussitôt. Cette fois-ci, ils parlaient des miliciens. Le prochain sujet ne manquerait pas d'être les indépendantistes. C'était le déroulement habituel des conversations ici-bas.

— Ils avaient pourtant promis de doubler la sécurité des convois, renchérit Hansen avec lourdeur.

De l'endroit où il se trouvait, Haziel pouvait sentir sa forte haleine teintée à l'aquavit. Un gars du Nord, comme lui. Un gars qui carburait aux tord-boyaux pour tenir le coup : aquavit, scotch, vodka et autres bistouilles locales que lui-même n'avait pas encore expérimentées.

— C'est sûrement une action des indépendantistes, suggéra un troisième extracteur – plus épais que haut, la mine couperosée – qui répondait au nom de Frank.

Ça y est ! Les indépendantistes ! pensa Delaurier. *On est repartis pour un tour.*

Les langues se déliaient, l'atmosphère s'échauffait. Tous y allaient de leurs hypothèses personnelles. Haziel fit un pas en

arrière, écrasa son mégot dans la neige piétinée. Il ne voulait pas participer au lynchage.

— Ils en ont après les compagnies minières, à ce qu'il paraît, poursuivait le gars rubicond avec le doigté d'un bulldozer. La TechCom aujourd'hui, la GemmaCorp le mois dernier. Je vous le dis, ils s'organisent.

— Ouais, ouais, clamèrent les travailleurs.

— Et pourquoi les miliciens ne les matent pas une fois pour toutes ? explosa Hansen. On se demande à quoi ils peuvent bien servir.

— J'ai trouvé ça à la mine, vociféra Benji. « La parole au peuple » que ça raconte ! N'importe quoi !

Il secouait un tract chiffonné sous le nez de ses comparses.

— Moi, en tout cas, si j'en rencontre un, de ces écolos à la noix, je lui fais la peau ! Arrêter les usines ! Et puis quoi encore ? Et comment qu'on va bouffer avec ça ?

Hansen venait de sortir une arme de poing, gros faisceau. Haziel crut bon d'intervenir pour calmer les ardeurs.

— Holà, on se détend. Personne ne les a formellement accusés de quoi que ce soit. Comme tu l'as très justement dit, ce sont des écolos.

— Des écolos intégristes, renchérit le Scandinave, en rengainant sa pétoire.

Un contremaître avançait vers leur groupe, la mine consternée, le pas lourd. Hansen lui tourna le dos et se passa le doigt sur la jugulaire d'une façon explicite.

Haziel n'aimait pas ça. Toute cette colère accumulée. Si la situation s'envenimait davantage, les indépendantistes ne tarderaient pas à devenir le bouc émissaire de la colonie. Il y avait bien eu des échauffourées, une poignée de blessés de part et d'autre, des déprédations, des vols de matériel et de véhicules, mais jamais de morts. Et ça continuerait ainsi tant que la milice n'intensifierait pas ses mesures de répression. Ce qui arrivait aujourd'hui – les accidents, les tankers éventrés, les cadavres – ne concernait en rien les Enfants de Gemma. Il s'estimait assez bien placé pour le savoir.

— Bon, les pilotes des Hercule, à vos postes, lança le contremaître. Le déblaiement des corps est pratiquement achevé.

Il s'arrêta un instant. Il paraissait à bout de souffle, abattu. Haziel sentit sa gorge se serrer. Il n'osait imaginer ce que les sanitaires avaient découvert ce matin à l'aube. Comme il s'y attendait, il n'y avait aucun survivant. Le gaz liquéfié, une fois en contact avec l'oxygène atmosphérique, balayait la surface du Glacier avec la perfection d'une déflagration atomique, semant la désolation et la mort sur des centaines de mètres à la ronde.

Au sein du groupe, les esprits se calmèrent. Il était temps de s'atteler à la tâche. La plupart des gars avaient des horaires chargés. L'hiver approchait à grands pas. C'était l'ultime moment pour travailler à plein rendement.

Les pilotes regagnèrent leurs machines, pelleteuses, camions. Chacun connaissait son boulot. Haziel grimpa les échelons qui conduisaient à la cabine de l'Hercule, trois mètres au-dessus du sol. La gigantesque déblayeuse s'ébroua. Trente-deux tonnes de polymère-métal de type psychrolite, deux bras articulés d'une longueur de cinq mètres chacun, des rangées de chenilles d'une puissance de traction de six cents chevaux, cinq cents douze kilo-newtons de force d'arrachage. Une sacrée mécanique.

Au loin, les sauveteurs s'activaient toujours. Haziel comptait sur leur professionnalisme. S'occuper des épaves lui suffisait. Rien que de l'acier et des matériaux composites, pas de chair, ni d'os, ni de sang ! Sa tâche commençait là où la leur s'arrêtait. Déblayer ce qui restait des tankers, libérer rapidement l'accès à la route des transpondeurs. Il ne cessait d'espérer que le tracé en soit un jour modifié. Un simple détour par l'ouest aurait évité de nombreux problèmes. Mais les compagnies gemmiennes manquaient de temps et d'argent pour enrôler des ingénieurs et faire des études de terrain, sans parler d'installer de nouvelles balises. Il devrait sans doute se résoudre à seconder les auxiliaires pendant de longues années. Les choses fonctionnaient de cette façon ici. À l'économie.

Les deux autres Hercule se mirent en branle. Avec lenteur, ils empruntèrent la pente douce qui conduisait au lieu du carnage. L'odeur âcre de la fumée s'infiltrait jusque dans la cabine, se mêlant à celle de la chair humaine calcinée. Haziel sentit la nausée le gagner. Il regretta d'avoir infligé à son estomac la dernière création de Kya.

La pelleteuse se rapprocha des bords du cratère. Une cinquantaine de mètres de circonférence, de visu. Le remblayage du terrain se prolongerait jusqu'au soir. Un secouriste, harnaché dans sa combinaison orange, lui fit signe d'évacuer une carcasse épluchée à la manière d'une carotte, plantée au beau milieu de la glace. L'ensemble évoquait un satellite qui aurait désorbité. Les deux Hercule qui le suivaient furent dirigés vers d'identiques débris fumants.

Haziel ne put s'empêcher de frémir. Il n'avait jamais rien vu de tel. Le souvenir du choc ressenti ce matin à travers les murs épais de la base lui transperça les os.

L'Hercule s'approcha davantage de l'épave. Elle avait été projetée dans les airs – à une altitude que Delaurier jugeait inconvenante – avant de retomber à quelques mètres du bord du cratère. Il fallait y aller doucement. La glace s'était reformée en une masse noire à l'aspect gélatineux. Rien de bien réjouissant. Les bras de la pelleteuse se déployèrent avec la grâce déroutante d'une marionnette. Ses pinces se replièrent sur les restes du tanker, prêtes à les emporter en un rien de temps vers les camions transbordeurs, qui, eux, les convoieraient jusqu'au dépôt de Tchenkoville, une dizaine de kilomètres plus au sud, afin qu'ils y soient recyclés.

Haziel manqua de défaillir. Au contact des pinces, la carcasse se désagrégeait en une poussière très fine, aussi noire que de la suie. Du sable anthracite qui, à présent, s'écoulait sur le sol dans un chuintement.

Il interrompit la manœuvre.

C'était tout bonnement inconcevable.

Déjà que les tankers s'arrogeaient la fâcheuse habitude d'exploser avec leur cargaison, chose parfaitement invraisemblable avec les méthodes de confinement en usage. Comme si leur double coque et la barrière d'azote gazeux – qui

rendaient impossible toute réaction du gaz liquéfié avec l'oxygène atmosphérique – s'étaient subitement désintégrées…

Et maintenant, ça !

Il demeura un instant prostré sur son siège, les mâchoires serrées. Il fallait qu'il en ait le cœur net. Rapidement, il s'extirpa de la cabine, jeta un regard inquiet autour de lui. Une fois assuré que personne ne prêtait attention à son manège, il s'approcha des restes du tanker. L'air empestait la psychrolite fondue, et d'autres résidus dont il préférait ignorer l'origine. Il rabattit le col de sa parka sur son nez puis sortit un petit boîtier de l'une de ses poches. Il dirigea le testeur laser sur une portion de l'épave. Le composé, qui avait un jour été un matériau de pointe, créé par nanotechnologie pour endurer les conditions de froid extrême de Gemma, s'effritait sous les assauts du vent. Impensable. De telles modifications structurales ne pouvaient affecter cette catégorie de polymère.

À moins que…

Son cerveau échafaudait les idées les plus invraisemblables.

L'appareil ronronna un instant puis émit un bip significatif. Haziel parcourut les résultats. Comme prévu, c'était impossible. De plus en plus anxieux, il observa derrière lui le ballet des Hercule et des camions sur la glace. Tout se mit à tourner. Il recula de quelques pas, le cœur au bord des lèvres, heurta les pinces de son véhicule. Il dut s'y agripper, le temps de recouvrer son calme, puis il réitéra ses analyses. Les mesures étaient trop abracadabrantes.

Nouveau ronronnement, nouveau bip.

L'engin à la main, il regagna précipitamment la cabine. Une fois à l'abri, il attendit, les doigts crispés sur les commandes, ne sachant que faire. Dans les haut-parleurs, les extracteurs y allaient de leurs exclamations déroutées. Les carlingues se dissolvaient littéralement sous l'action de leurs pelles mécaniques.

Haziel, fébrile, relut les résultats. Aucun doute n'était permis : l'acier polymérisé des tankers avait subi un effondrement isotopique. En d'autres termes, *une altération due au passage du temps*.

La psychrolite n'était pas censée essuyer ce genre de dégradation avant… quoi ? quelques bons milliers d'années ? Plus ?

À présent, Haziel n'avait plus qu'une envie : foutre le camp. L'angoisse le reprenait, plus terrifiante que jamais. Il fallait qu'il parle à Stanislas de toute urgence.

Mais, d'abord, il devait terminer son travail.

Il s'arma de courage, avança les pinces de l'Hercule en direction de la carcasse. Nouveau bruissement. Le métal coulait avec la fluidité du sable. Des monceaux entiers de tanker se dissolvaient au fur et à mesure qu'il essayait de les attraper, et le blast achevait de disséminer cette infection sur l'étendue miroitante du Glacier. Une horreur.

Après plusieurs tentatives infructueuses, il finit par agripper quelque chose de solide. Une partie de l'engin avait résisté à la gangrène. Avec le plus de douceur possible, il en ramena une portion jusqu'aux camions de déblayage et s'en débarrassa dans une nuée épouvantable.

Au même moment, une armada de véhicules débarqua dans le périmètre. Des renforts, enfin. Le remblayage allait pouvoir commencer. Dès le lendemain, le trafic reprendrait et les accidents avec. On amorcerait peut-être une enquête… Ce n'était pas certain. Tant que la machine économique ne s'enrayait pas totalement…

Un coup d'œil à sa montre lui apprit qu'il était déjà plus de onze heures et demie. Stanislas l'attendait pour qu'ils discutent de sa future mission. Ça tombait bien. Il sauta du marchepied et rejoignit le reste des ouvriers. Il avait besoin de s'en griller une, histoire de se remettre de sa découverte. Les hommes, rassemblés sous l'auvent d'une pelleteuse, tiraient des mines abominables. Personne ne parlait. Les regards affichaient de la nervosité, de la superstition. Ça allait gamberger sec, ce soir, dans les chaumières.

Une fois son chargement achevé, le premier camion s'ébranla, passa non loin de leur petit groupe atterré. Un morceau de carlingue, mal arrimé, atterrit lourdement au sol, projetant des éclats de glace sur plusieurs mètres.

Haziel bondit en arrière. Un objet venait de lui heurter la jambe.

Une tête humaine calcinée, tranchée au ras du cou, l'observait de ses orbites noires.

Aux alentours, le blast perdait en intensité.

Mira suivait de près Alta dans le ciel automnal. La journée s'annonçait belle.

2

DILEMME

« Qui suis-je ?
De la nuit, je suis né.
Le mystère, j'incarne.
Immense.
Étrange.
Silencieux.
Tortueux.
Je suis un vaisseau fantôme.
Aux humains, je me refuse.
Aux enfants, je fais peur.
De l'espace, je vous nargue.
Je regarde Gemma.
Et Gemma me regarde.
On me nomme le Grand Arc.
Mais un arc suis-je vraiment ?
Personne ne le sait.
On me nomme le Grand Arc
Et je suis le Mystère. »

> *Premier couplet de* La Complainte des Bâtisseurs, *comptine enseignée dans les classes maternelles d'Alabina, planète Gemma, système Alta Mira, constellation de l'Éridan.*

Kya chantait.

Rien à voir avec ses compositions personnelles. Non, ce n'était que le refrain d'une comptine apprise sur les bancs de son ancienne école, à Alabina, qui lui trottait dans la tête depuis une poignée de jours. Sa voix, cassée par le froid et les assauts du vent, rappelait les gémissements d'un vieil ivrogne. Ce qui

l'amusait, tempérait ses accès de colère. Car, en colère, elle l'était. Et sa fureur ne faisait que croître lorsqu'elle regardait, juste comme maintenant, la torche orange gigantesque qui jaillissait du cœur même de la glace à une centaine de mètres en contrebas, défigurant ce paysage qu'elle chérissait tant.

Une usine. Une de plus.

Elle avait ouvert au début de l'automne. Dès lors, une pluie de cendres se déversait jour et nuit sur la neige jusqu'à la rendre noire. De son repaire, Kya pouvait sentir l'odeur âcre de la fumée et des émanations résultant du processus de liquéfaction du gaz.

Elle avait l'habitude de venir ici. L'éperon rocheux dominait la plaine du Glacier, qui s'allongeait sur des kilomètres, véritable toboggan improbable au beau milieu de cette contrée semée de pics aigus et de falaises escarpées. À quatre cents kilomètres plus au sud, en ligne droite, se dressait Alabina, la cité où elle était née, dix-huit ans et une semaine plus tôt. Les rares souvenirs qu'elle en gardait se rapportaient à l'école : des années à ressasser des conneries sans queue ni tête et à fomenter les pires bêtises avec ses camarades. Déjà une âme rebelle à cette époque-là !

Ensuite, son père s'était installé dans ce trou, loin de l'agitation de la civilisation. En définitive, c'était sa faute si elle lui en faisait voir de toutes les couleurs aujourd'hui. Elle avait trouvé un splendide palliatif à son ennui.

La jeune fille se mit à chanter de plus en plus fort.

Rien à faire, sa rage continuait à grossir. Le cul posé sur un caillou glacé, elle brandissait son poing en direction de l'usine et battait la mesure de ses bottes.

« Je suis un vaisseau fantôme.
Aux humains, je me refuse.
Aux enfants, je fais peur.
De l'espace, je vous nargue.
Je regarde Gemma.
Et Gemma me regarde.
On me nomme le Grand Arc.
Mais un arc suis-je vraiment ? »

Sa voix finit par s'érailler. Impossible de pousser la chansonnette dans ces conditions. Elle se leva d'un bond, ajusta sa cagoule sur son nez et donna un coup de pied rageur dans une congère.

L'endroit était foutu. Elle ne pourrait contempler plus longtemps cette odieuse torche qui déchirait chacune de *ses* nuits, enflammait l'atmosphère de son flambeau orange aveuglant.

Ils détruisaient *sa* planète.

Sa colère redoubla, se retourna contre elle-même. Des larmes lui montèrent aux yeux. Elle les essuya avant qu'elles ne gèlent sur sa peau.

Même si Gemma n'était pas la terre de son père et de sa mère, c'était son monde à elle, son berceau. Et elle l'aimait. D'un amour irraisonné, inconditionnel. Elle combattrait pour sa sauvegarde, lutterait pour en chasser les investisseurs, les prospecteurs, les industriels, les financiers, les militaires, les semeurs d'emmerdes en tout genre. Les scientifiques aussi. Mais cela lui posait un autre problème.

Foutu dilemme !

Elle se détestait. Pourquoi n'arrivait-elle pas à se décider ? Était-elle faible à ce point ? Inconstante ? Immature, ainsi que le lui ressassait Miguel ? Il lui fallait un idéal, un but auquel se vouer corps et âme pour leur prouver à tous qu'elle n'était plus une gamine, qu'elle pouvait mener sa barque ! Une grande cause, quelque chose qui valait vraiment la peine. Elle l'avait trouvée : les Enfants de Gemma.

Et puis il y avait Miguel.

Son cœur s'accéléra. Une vague de chaleur l'envahit. Depuis plusieurs semaines, elle n'arrêtait pas de penser à lui. Son regard ténébreux, ses cheveux noirs. Tout l'inverse d'elle, avec ses mèches si blondes, sa peau si pâle, ses taches de rousseur qui lui parsemaient le visage. Elle aurait tant voulu lui ressembler, avoir sa force, sa détermination, son courage.

Comme à l'accoutumée, Kya s'enflammait. « Le portrait craché de ta mère ! » ne cessait de lui répéter son paternel.

D'un trait, elle se leva.

Malgré son agitation intérieure, elle s'engourdissait. Sur Gemma, l'immobilité tuait. On poussait un petit roupillon et on se retrouvait métamorphosé en surgelé. Et puis elle était foutrement en retard.

Elle enfourcha son patineur avec rage. Elle se trouvait à mi-chemin entre la base Tétra, une ancienne station de climatologie transformée par son père en laboratoire de recherche, et le Nid. Deux options se présentaient : rejoindre Miguel sur-le-champ ou regagner la base, l'endroit où elle avait vécu ces dernières années, et où l'attendait Haziel pour sa leçon de guitare. Il suffisait de contourner, soit par la droite soit par la gauche, le gros rocher en forme de crâne échoué au beau milieu de la combe en contrebas. L'engin de Kya, véritable bolide des neiges, rugissait, lancé à plus de quatre-vingts kilomètres à l'heure. Déjà, la jeune fille distinguait l'éminence de granit. Pouvait-elle laisser le hasard choisir à sa place ?

Elle ferma les yeux un instant, les rouvrit, terrifiée. Elle était folle à lier.

Elle bifurqua à gauche *in extremis*. Sur ses joues, des larmes gelées. Les larmes de l'adolescence. Malgré sa volonté, le cordon ombilical se révélait terriblement difficile à couper.

Elle gara son patineur dans le hangar de la base Tétra et fit irruption dans le réfectoire avec l'impétuosité d'une tornade. Youri Malenko fumait tranquillement une cigarette en compagnie de Justine Monaghan et, derrière les fourneaux, Bhagyashrī Gupta concoctait l'un de ses succulents currys. La table était dressée. Il était onze heures, presque la moitié d'une journée gemmienne. L'heure du déjeuner. Kya était encore plus en retard qu'elle ne l'avait estimé.

Les physiciens ne la saluèrent pas, visiblement fatigués de supporter ses frasques. Elle balança sa parka dans le vestiaire, se débarrassa à la va-vite de ses bottes. Déjà, elle galopait dans l'escalier qui menait aux étages en hurlant :

— Haziel ! Je suis arrivée ! Haziel ! T'es où ?

Elle passa en trombe devant le laboratoire sans y jeter un regard.

Du couloir, on percevait le vrombissement des climatiseurs. C'était à peu près tout. Les chercheurs s'affairaient en silence, absorbés par leurs calculs. Elle claqua la porte de sa chambre – située au niveau des installations scientifiques, de même que celles de Delaurier et de son père –, en ressortit après quelques secondes à peine.

— Haziel ! Je suis là pour mon cours. Haaaazieeeel !

Elle revint sur ses pas, s'arrêta à l'entrée du labo. Inconcevable qu'il ne l'ait pas entendue : elle faisait un raffut de tous les diables. Un coup d'œil circulaire à la pénombre bleutée qui régnait dans les locaux la renseigna. Il ne s'y trouvait pas.

Elle bondit dans le corridor, déboula dans la chambre qu'il partageait avec Korpatov, l'un des collaborateurs de son père. Un habitant de la base Tétra, tout comme elle.

Pas là.

Elle grimpa quatre à quatre les marches conduisant au dernier étage, se précipita dans le Phare, l'unique pièce panoramique de la station. Paul Lacroix pédalait sur son infâme vélo d'appartement. Mais d'Haziel aucune trace.

Où se cachait-il, bon sang ? Il ne pouvait décemment avoir oublié sa leçon ! Elle vibrait d'excitation à l'idée d'entendre ses commentaires sur son morceau. Il l'avait forcément écouté. Ou alors… il se défilait : il l'avait détesté et ne trouvait pas le courage de le lui dire en face.

Attends un peu, mon coco !

Elle s'engouffra dans le couloir et tomba nez à nez avec Alexis Korpatov qui montait les escaliers.

— Il n'est pas là, blondinette, l'aborda le physicien.

— Pas là ? Comment ça, pas là ? Il est toujours là !

— Pas ce matin. Il m'a chargé de te transmettre ses plates excuses. Il a dû s'absenter.

Kya était offusquée. Haziel ne lui faisait jamais faux bond. D'habitude, c'était elle qui jouait les filles de l'air. Elle croulait sous d'insurmontables soucis en ce moment.

— Alexis ! Où est-il ? Que je lui botte les fesses !

Korpatov fit mine de réfléchir, juste pour la taquiner.

— Qu'est-ce que tu me donnes en échange si je te dévoile cette information top secrète ?

— Alexis ! éclata Kya.

— Bon, bon. C'est bien parce que c'est toi, ma poulette. Il est parti déblayer.

— Sur le Glacier ? Il y a encore eu un accident ?

— Tu n'as pas senti l'explosion, tôt ce matin ?

En y repensant, elle se souvenait effectivement d'une déflagration qui l'avait arrachée au sommeil. Erwin avait même jailli des profondeurs de la couette, toutes griffes dehors, et s'était carapaté hors de la pièce.

La mauvaise humeur de Kya s'en trouva amplifiée.

— C'est n'importe quoi ! fulmina-t-elle. Il n'a vraiment que ça à foutre : trimbaler d'affreuses carcasses pourries au lieu de s'occuper de moi ?

Elle avait déjà tourné les talons, oubliant instantanément Korpatov, toujours planté au milieu du couloir, les bras croisés, la mine perplexe.

Décidément, il ne comprenait plus la jeune fille. Et il n'était pas le seul.

La porte de sa chambre claqua si fort qu'on l'entendit jusqu'au réfectoire. Elle se retrouva dans son lit, pelotonnée dans ses coussins, à pleurnicher. Pire qu'une gamine ! Elle était à cran. Elle avait besoin d'Haziel.

Immédiatement.

À l'âge de treize ou quatorze ans, elle en pinçait pour lui. Maintenant, il était passé du stade d'amoureux platonique à celui de confident. Un grand frère, voilà ce qu'il incarnait à ses yeux.

De toute façon, il était bien trop vieux pour elle. Trente-cinq ans.

Un âge canonique.

3

RÉVEIL

Le docteur Ambre Pasquier se réveilla en sursaut, les poumons prêts à exploser, noyée dans son interminable cauchemar. Son cœur battait à tout rompre et un froid glacial avait envahi chacun de ses muscles. Roulé en boule entre ses jambes, son coussin exerçait une pression douloureuse contre l'intérieur de ses genoux.

Elle se redressa, les doigts crispés sur la couverture, la bouche ouverte pour grappiller quelques molécules d'oxygène. *Respire !* criait une voix dans le brouillard de sa conscience. *Mais respire donc !*

Un halètement rauque, un sentiment de délivrance. Elle se rejeta en arrière et sa tête heurta durement la paroi. La panique la gagna aussitôt.

Dha Dha gege naga Dhine Dhina gena Dhage

Où se trouvait-elle ? Pourquoi la lumière ne s'allumait-elle pas ? Était-elle encore prisonnière de cette maudite caverne ?

Tete gege naga Dhine naga Dhine Dhina gena

Elle respirait à petits coups l'air imprégné de sa transpiration. Une odeur de fauve, de mousson. Un tremblement prit naissance au creux de son ventre et s'étendit rapidement au reste de son corps. Ses pieds et ses mains se mirent à s'agiter telles les feuilles d'un arbre battu par l'orage. Elle glissa son index gauche dans sa bouche pour entraver le claquement de ses dents. La douleur de la morsure lui fit l'effet d'un électrochoc. Les *bols* – syllabes mnémotechniques de la rythmique indienne – continuaient de marteler son cerveau avec la puissance d'une incantation magique.

Dhage tete gege naga Dhine Dhina gena Dhage

Tete gege naga Dhine naga Tine Tina kena

Le tremblement s'accrut encore, mais il n'était que prélude à l'accalmie. Le froid se retirait de ses membres lentement, mais avec régularité. Les *bols* franchirent la barrière de ses lèvres, résonnèrent dans l'étroite cabine avec de plus en plus de force.

Tata keke nake tine tina kena take
Tete keke nake tine nake tine tina kena
Dhage tete gege naga Dhine Dhina gena Dhage
Tete gege naga Dhine naga Dhine Dhina gena

Elle s'apaisait.

Depuis son plus jeune âge, réciter des *bols* était la clé de son équilibre. Ils l'aidaient à focaliser ses idées, l'empêchaient de se laisser submerger par les problèmes ou par la colère. Aussi bien ses doigts que son cerveau s'en souvenaient d'une façon purement mécanique. Initialement, briques élémentaires servant à articuler la richesse des rythmes hindoustanis – les tālas –, ils étaient devenus pour elle des entités à part entière, débarrassées de toute connotation sensitive ou émotionnelle. Ils représentaient également le seul héritage qu'elle avait conservé de son enfance, passée à Bombay.

L'ensemble de ses souvenirs ne remontait qu'à l'époque de ses treize ans, lorsque sa mère, docteur en neurochirurgie d'origine indo-iranienne, l'avait emmenée à Paris suite à la disparition de ses grands-parents. Avant, c'était le trou noir. Sa mémoire ne se composait que de flashs très brefs, d'odeurs indéfinissables, de couleurs criardes, éphémères taches de peinture sur sa rétine. Elle ne se rappelait aucun visage, aucun nom, sauf ceux qu'on lui avait inculqués par la suite, afin de lui reconstituer un semblant de vécu.

Je suis née à treize ans, avait-elle l'habitude de se répéter. *Je suis née du vide*. Comme si elle avait émergé de rien, par magie, véritable particule virtuelle qui s'évanouirait dans le néant aussi soudainement qu'elle était apparue.

Six heures trente-cinq.

Une clarté diffuse dissipait les dernières traces de ténèbres. À sept heures et trente minutes, le jour inonderait la cabine.

Une aube de quarante-cinq minutes programmée par la station pour un réveil en douceur.

Elle cessa de scander, repoussa sa couette humide. Elle avait envie de mordre, de hurler. Une perle de sang s'était formée sur le bourrelet qui couronnait son index, là où ses molaires avaient laissé leurs empreintes. En dépit de l'engourdissement qui tétanisait ses doigts, elle avait mal. Elle consulta le thermostat. Vingt et un degrés. À savoir, aucune chute effective de température susceptible d'expliquer son état d'hypothermie.

Elle se leva enfin, et les murs de sa chambre lui parurent plus rapprochés et menaçants que jamais. D'un pas lourd, elle gagna la salle de bains, abandonna ses sous-vêtements et se glissa sous le jet brûlant de la douche. Elle y resta un bon quart d'heure sans bouger, jusqu'à ce que la gangue onirique qui adhérait encore à sa peau se décide à lâcher du terrain. Elle avait le sentiment de revenir comme chaque fois d'un voyage lointain éreintant. Des larmes pointèrent à l'orée de ses paupières, se mêlèrent à l'eau ruisselant sur son visage et sur son corps.

Belle démonstration de sang-froid, docteur Pasquier !

Elle frémit de son impuissance. Elle s'imagina l'expression de Kobalski s'il s'avisait de la surprendre ainsi, nue et tremblante, récitant des *bols* indiens pour ne pas perdre la raison.

Un rire cynique l'ébranla. Elle frappa la cloison de ses poings, se jura de ne plus jamais succomber à la panique. L'action du lendemain lui remettrait les idées en place.

La douche brûlante eut l'effet escompté.

Une vingtaine de minutes plus tard, lorsqu'elle émergea de ses quartiers, elle paraissait en pleine forme. Elle s'était vêtue avec une élégance sobre, et les boucles de sa chevelure, humide et parfumée, lui caressaient le bas du dos dans un balancement paresseux. Ses yeux en amande, soulignés d'un khôl discret, évoquaient ceux des épouses des maharajas sur les miniatures mogholes. Au fil de la journée, ses collègues masculins n'arrêteraient pas de se retourner sur son passage. Elle en avait l'habitude. Il suffisait de ne pas y prêter attention, d'oublier

jusqu'à leur existence. Ou alors, en cas d'avance trop audacieuse, d'opter pour une franche agressivité. Elle régulait sa vie à la façon d'une expérience de laboratoire. Des questions, des axiomes, des hypothèses, des conclusions. Tout devenait si simple, quantifié en termes scientifiques. Pourtant, jamais tâche ne lui avait semblé si ardue qu'en ce début de matinée. On était au jour J moins un.

Sept heures trente.

Aldous Kobalski l'attendait dans son bureau dans moins d'une demi-heure, afin de régler les dernières formalités de son départ.

Juste le temps d'engouffrer un frugal petit-déjeuner et une tasse de café noir brûlant. Alors qu'elle pénétrait dans la cafétéria, le générique tonitruant des cosmonews laissa place à l'image d'un homme aux cheveux grisonnants et au visage poupin. La scène flottait à deux mètres du sol, parfaitement visible depuis les quatre coins de la pièce. Ambre se posta devant le comptoir, un plateau à la main. Une jeune fille au visage recouvert de taches de rousseur lui prépara son en-cas en souriant.

— Bonjour, docteur Pasquier ! Vous avez passé une bonne nuit ?

Elle ne répondit pas.

N'était-ce pas une touche d'ironie qui teintait la voix de la serveuse ? À croire que la station entière gambergeait sur son état.

Ils savent que je ne tourne pas rond.

Bien sûr, elle se faisait des idées.

« Nous apprenons qu'un nouvel incident vient d'endeuiller la CosmoTek », clamait le présentateur de son timbre nasillard. À six heures trente ce matin, un convoi entier de gaz liquéfié a explosé sur la route des transpondeurs, provoquant la mort des pilotes et copilotes de dix tankers spéciaux, ainsi que de la vingtaine de convoyeurs qui les suivaient. Nous rappellerons brièvement à notre audience… »

Ambre porta le bol à ses lèvres.

L'odeur de café monta jusqu'à son cerveau avec ravissement, aidant à dissiper les remugles de cette nuit terrifiante. Elle aurait préféré le silence à la voix stridente du speaker. La totalité des habitants de NP était-elle devenue sourde ? Chaque jour, il débitait les mêmes sornettes : les conflits entre concessions rivales, les explosions de colère à Alabina, l'ingérence croissante de la milice, les pannes, les accidents, la mauvaise gestion des denrées alimentaires, le surpeuplement des villages, sans compter les incartades de plus en plus téméraires des Enfants de Gemma.

La colonie n'était pas prête pour des jours meilleurs. Il y a plus d'un siècle, la planète s'était avérée un paradis pour la recherche scientifique, rassemblant une foison d'esprits formidables et avides de découvertes. Mais, depuis une cinquantaine d'années terrestres, l'optimisme avait tourné vinaigre. Les gens avaient changé, se détournant peu à peu de la Voie, ainsi que l'appelait Kobalski. Irrémédiablement. Rien n'avait pu ni ne pourrait y faire quelque chose. Pas même le Grand Arc. *Surtout pas le Grand Arc !*

Quant à elle, elle était arrivée ici beaucoup trop tard. Au propre comme au figuré.

« … mettant ainsi en péril les projets de la GemmaCorp de transformer le site de Jasp 33 en une station expérimentale pour la recherche des carburants de pointe, poursuivait le speaker, qui traitait un autre point d'actualité. Une cohésion de fraîche date animerait aujourd'hui les partisans de ce nouveau mouvement séparatiste, et il n'est de doute que la planète devra, par le futur, apprendre à gérer cette problématique… »

— Bla-bla-bla, ânonna Ambre en entamant son deuxième croissant.

Un groupe de chercheurs venait d'entrer dans la cafétéria.

Bill Awak, le responsable de la section d'ingénierie génétique, la salua poliment. Margaret Bétancourt, une paléoglaciologue avec laquelle il lui arrivait de travailler, lui adressa un bref signe de la main. Les autres ne lui jetèrent pas un regard. Personne ne se risquerait à s'asseoir à ses côtés. Elle était réputée pour son caractère de cochon.

« Et maintenant, des nouvelles de l'arrivée imminente dans notre orbite du long-courrier affrété par le magnat de la finance sud-ukrainien, Alph Boubakine. Je veux bien entendu parler du Palais de l'Arc. La venue de ce gigantesque complexe touristique pour multimilliardaires suscite une vive polémique au sein de notre communauté. Gemma doit-elle se vouer au tourisme de luxe ? Peut-on tolérer un tel déploiement de faste aux abords d'une colonie qui manque en permanence du minimum vital ? Notre interview exclusive du président de la cinquième commission Grand Arc… »

La vision d'un homme hirsute, apparemment tiré du lit, succéda à la face poupine du commentateur. Ambre ne put réprimer un sourire. Sa tasse de café resta en suspens au bord de ses lèvres.

Le professeur Ted Arroyan.

Elle était curieuse d'entendre son opinion, qui – elle ne le connaissait que trop bien – ne manquerait pas d'être haute en couleur.

« C'est proprement scandaleux ! clamait ce dernier, à deux doigts de la suffocation. Je ne peux imaginer ce que la venue de ce… palace flottant implique pour notre colonie. De qui se moque-t-on ? Ne sommes-nous devenus qu'une curiosité de plus ? Où sont donc passés nos idéaux, nos ambitions, notre orgueil ? Laisserons-nous ces ploutocrates transformer notre monde en un vulgaire parc d'attractions ? L'humanité est-elle vraiment tombée si… »

Le discours du professeur s'arrêta net. Le présentateur reprit l'énumération des autres nouvelles de ces dernières vingt-trois heures : la venue tant redoutée de l'hiver – les frimas précoces que connaissait l'automne n'auguraient rien de bon ; les conclusions sur l'effondrement d'un site d'extraction de nickel ; les récentes statistiques sur l'exploitation de l'uranium ; la montée du chômage à Alabina ; et, pour terminer, les prévisions météo pour les quarante-six heures à venir. Ciel dégagé sur la majorité de l'hémisphère nord, mais probables attaques de blast dans le courant de la journée.

À huit heures moins cinq. Ambre quitta la cafétéria.

Elle emprunta l'accès gravitationnel rapide au niveau A, siège du bureau de son supérieur : Aldous Kobalski, actuel directeur de la CosmoTek. Arrivée sur le « pont », elle s'arrêta un instant devant la perspective qui plongeait sous ses pieds. Nouvelle Prospérité – ou NP selon l'usage – s'étageait sur plus de trois kilomètres en contrebas. D'ici, elle s'apparentait à une gracieuse tour effilée se dévidant sur la noirceur de l'espace. Un navire majestueux flottant entre deux mondes : l'atmosphère de Gemma d'un côté, le vide cosmique de l'autre. Une prouesse technologique, véritable ville spatiale en perpétuelle reconstruction, vouée depuis plus de soixante ans à la recherche, et refuge de plus d'une centaine de milliers d'habitants, au rang desquels officiait Ambre Pasquier.

D'un pas résolu, elle s'approcha des locaux.

Aldous Kobalski, directeur des départements de glaciologie et de microbiologie de la CosmoTek, lut-elle sur un panneau chromé au centre de la porte. Celle-ci coulissa sans un bruit à son passage. Minette Bellfort, l'assistante personnelle de Kobalski, l'accueillit avec affabilité.

Le bureau occupait une place stratégique, au sommet – si sommet il y avait – de Nouvelle Prospérité. La pièce offrait quasiment le même panorama que la salle des Contemplations, située à l'étage supérieur, niveau ultime de la station. Évoluant à plus de cinq mille kilomètres en dessous. Gemma, le « Joyau de la Nuit » resplendissait de tous ses feux. Marie-Antoinette, lune orpheline de la planète, cheminait tranquillement sur son orbite. D'Alta et de Mira, les astres du système binaire, on ne percevait que les rayonnements confondus, illuminant la surface de cette terre nouvelle, dernière conquête en date de l'humanité extrasolaire.

Sur la droite de l'imposante table en verre, qui faisait office de plan de travail, trônait un télescope, dispensant à qui le désirait une vision détaillée des circonvolutions du Grand Arc. À l'œil nu, il ne représentait qu'un point minuscule. NP avait été positionnée de telle sorte que l'on puisse le surveiller en permanence, précaution qui s'était révélée bien inutile.

Kobalski fumait l'un de ses odieux cigares, comme chaque fois qu'il devait débattre d'une question délicate. À son invite,

Ambre prit place dans le canapé qui décorait le bureau. Comparé à la beauté exotique de la chercheuse, le directeur de Nouvelle Prospérité ressemblait, à s'y méprendre, à un vulgaire crapaud. Le physique, l'attitude, la façon de se mouvoir, jusqu'à la voix. La Belle et la Bête, les avait baptisés Maya Temper – l'une des rares amies qu'Ambre s'était faites sur Gemma – à l'occasion d'un colloque où les deux scientifiques avaient animé une série de conférences sur le thème de l'exobiologie extrémophile en milieu planétaire.

— L'aménagement du site est terminé, attaqua d'emblée Kobalski. Donaldsen est ravi du résultat. Vous disposerez de foreuses dernier cri, achetées à la GemmaCorp, et d'autres engins spectaculaires que vous ne manquerez pas de découvrir très bientôt.

Ambre n'afficha aucune réaction. Il enchaîna, légèrement désappointé :

— Les unités d'habitation sont fonctionnelles et parfaitement intégrées dans l'environnement. Modulables, déplaçables, elles bénéficient de toutes les commodités nécessaires : cabines individuelles, chambre bleue, jacuzzi…

— Le confort n'a jamais été ma priorité.

Kobalski secoua la tête. Le docteur Pasquier paraissait dans l'un de ses très mauvais jours. Mieux valait la prendre avec des pincettes.

— Vous n'ignorez pas à quel point la mise sur pied de cette expédition a été… délicate, poursuivit-il en tirant sur son cigare. L'emplacement du site empiète sur plusieurs concessions. Il a fallu jouer serré, négocier, accorder des garanties de sécurité tout en maintenant notre véritable objectif secret.

— Ce dont je suis sûre, c'est que le forage aurait dû démarrer depuis longtemps. L'automne est déjà bien avancé dans l'hémisphère nord. Si le programme subissait un retard supplémentaire suite à un quelconque problème technique, nous nous retrouverions piégés à l'aube de l'hiver gemmien. Et vous savez comme moi ce que cela signifie.

Ambre sentait son énervement reprendre du poil de la bête. Kobalski avait tardé à donner son feu vert. Elle lui en voulait. Un tel enjeu… Et puis tout nécessitait tellement de temps sur

Gemma. C'en était horripilant. Les priorités allaient à l'extraction de minerais, à la transformation des énergies fossiles, si bien que la recherche scientifique se trouvait reléguée au second plan. En prime, la patience n'avait jamais été son fort.

— Et l'équipe ? demanda-t-elle sur un ton assez sec. Avez-vous suivi mes recommandations ?

Kobalski acquiesça.

— La plupart des spécialistes mentionnés dans votre liste ont été recrutés.

— La plupart ?

— Oui. Outre le fait que certains étaient indisponibles, j'ai dû m'adapter aux exigences des détenteurs des concessions. Je vous le rappelle, deux parcelles n'appartiennent pas à la CosmoTek. Qui plus est, pour contourner la route des transpondeurs, le forage devra se prolonger sous la bordure est du Glacier. Nous serons tenus de garder cette opération secrète le plus longtemps possible, d'où la nécessité d'une excavation transverse laborieuse. Et les accidents qui endeuillent la région depuis le début de l'automne ne vont pas arranger nos affaires.

Ambre sentit la boule au fond de son estomac se serrer davantage.

— Mais rassurez-vous, continuait Kobalski, d'une voix qui se voulait apaisante, votre groupe ne sera constitué que des meilleurs experts. Pete Donaldsen me l'a personnellement garanti. Il a supervisé les recrutements. Rien que du gratin !

— Et Maya Temper ?

— Elle sera là. De même que Pietro Zenedani, Isabelle Grangier, Nancy Hillford et Kim Chulak. Vous pouvez respirer. Tout se déroulera bien.

Elle eut envie de ricaner. Comment Kobalski pouvait-il afficher pareil optimisme ? Ils s'aventuraient en terrain inconnu. Et puis de quelle façon réagiraient les membres de cette joyeuse équipe quand ils apprendraient le but inavoué de leur expédition ? La totalité de l'opération s'appuyait sur un grossier mensonge. Avec une telle pression, les conflits d'intérêts seraient inévitables. Un vrai panier de crabes !

Elle revint à la charge.

— Et la discrétion ?

— Une clause spéciale de non-divulgation a été ajoutée au contrat. Une prime de silence, en quelque sorte. Ils se tairont. Surtout lorsqu'ils s'aviseront de l'importance effective de la mission. L'engouement que portait jadis la Fédération au système AltaMira s'en trouvera nécessairement ravivé. Et de quelle manière ! Il s'agit là d'un atout vital pour l'avenir de notre colonie. Cela vaut bien quelques écarts au protocole, n'est-ce pas ? Mais encore faudrait-il que vous découvriez réellement quelque chose…

N'ayez aucune crainte à ce sujet.

Cette pensée la terrifia.

— Les échantillons seront analysés et conservés sur place, reprenait déjà Kobalski. Une large unité de stockage est prévue à cet effet. Rien ne devra sortir du site. Le comprenez-vous, docteur Pasquier ? Rien. Au moindre signe de contamination, vous aurez l'obligation d'établir une stricte quarantaine.

— Je connais les formalités d'usage.

Kobalski se leva, vint se planter devant le spectacle de la surface glacée, illuminée du feu de ses soleils. Il ajouta :

— Une dernière chose… Vous n'ignorez pas mes inquiétudes concernant la milice. Si cela continue ainsi, la planète sera bientôt soumise au couvre-feu. Entreprendre des recherches scientifiques deviendra mission impossible. En conséquence, essayez de garder un profil bas. Aucun membre du personnel ne sera autorisé à quitter le chantier sans votre accord. Je vous laisse les pleins pouvoirs, docteur Pasquier. Soyez à la hauteur.

— Je sais mener une équipe.

— J'en suis convaincu.

L'entretien s'achevait. Le directeur de la CosmoTek lui lâchait finalement la bride. Elle aurait l'entière responsabilité d'un groupe de plus d'une quinzaine d'hommes et de femmes, et cela pendant toute la durée des fouilles.

Elle se prépara à prendre congé.

À cet instant, Kobalski marqua une hésitation. Quelque chose le tracassait, bien qu'il peinât à l'extérioriser.

— Je me demandais… se hasarda-t-il à l'instant où elle lui tendait la main.

— Oui ? l'interrogea Ambre.

— *Comment avez-vous su ?*

Elle le scruta du regard, soudain sur ses gardes.

— Pour l'emplacement du site, je veux dire. Comment avez-vous eu l'idée de ce sondage orbital en particulier ?

Ambre se força à sourire, histoire de donner le change. Elle avait sans cesse craint qu'on ne lui pose cette question.

— Appelez ça l'intuition féminine.

Forte de son esquive, elle tourna les talons, une expression énigmatique au coin des lèvres, coupant court à toute velléité d'approfondissement.

Déjà, elle s'éloignait d'un pas énergique, nourrissant le sentiment de l'avoir échappé belle. Les rapports qu'elle entretenait avec Kobalski reposaient sur sa capacité à gérer des situations difficiles, son professionnalisme, sa rigueur. Personne ne devait mettre en doute ses compétences, tant personnelles que scientifiques. Jamais.

En longeant le couloir d'accès, elle jeta un œil à la baie panoramique qui s'ouvrait sur l'espace. Depuis son arrivée dans le système AltaMira, près de cinq ans terrestres auparavant, elle avait appris à reconnaître l'éclat caractéristique du Grand Arc. À cette distance, il passait pour une petite lune naturelle ou un satellite de communication. Rien de bien particulier. Il avait d'ailleurs trompé les premiers colons. Bien entendu, il n'était rien de tout cela. Ambre le savait. Plus que jamais, elle y voyait un gardien. Un gardien immuable, insondable, protégeant un secret aussi impénétrable que le sien. Comme il lui ressemblait, ce vaisseau ! Surgi du néant et prêt à y retourner sans avoir livré le moindre indice sur son origine.

Les fouilles qu'elle s'apprêtait à diriger sur le Glacier apporteraient-elles enfin des réponses à son énigmatique présence ? Ou, au contraire, soulèveraient-elles une pléiade d'autres questions ?

Elle l'ignorait. La seule certitude qui l'animait, c'était qu'elle devait aller là-bas.

Dans ce froid. Sous ces kilomètres de glace.

4

LES BÂTISSEURS

Certes, Aldous Kobalski avait hésité.

Et Ambre Pasquier avait interprété ses réticences à autoriser la mission comme une attaque personnelle.

Le directeur de la CosmoTek côtoyait la chercheuse depuis maintenant quelques années. À maintes reprises, il avait essayé de l'amadouer, de se rapprocher d'elle, de lui soutirer des confidences. Tentatives soldées par de cuisants échecs. Il s'était d'abord imaginé que l'attitude de la jeune femme ne résultait que d'une timidité surjouée, avant de se rendre à l'évidence : il faisait fausse route. Non contente de se renfermer dans sa coquille, elle affichait une agressivité, voire une hostilité incompréhensible, qui à certaines occasions lui avait réellement causé de la peine. De l'eau coulerait sous les ponts avant que leurs relations trouvent un semblant de cordialité.

Bien entendu, l'objectif premier de Kobalski ne consistait pas à se mettre à dos Ambre Pasquier. Ses inquiétudes étaient légitimes. Ils s'apprêtaient à forer la carapace du Glacier jusqu'au substrat. Outre le côté arbitraire et dangereux de l'opération, le moment s'avérait particulièrement mal choisi. Gemma traversait une flambée de violence sans précédent. La milice, reliquat de l'armée régulière affiliée à la protection des premiers pionniers, s'arrogeait de plus en plus de pouvoirs. Les habitants de Nouvelle Prospérité y voyaient une réaction à la multiplication des actes de sabotage menés sur le terrain par les Enfants de Gemma, et d'aucuns affirmaient même y être favorables. Né de fraîche date, le mouvement séparatiste donnait l'impression de ne cultiver d'autre ambition que de semer le désordre, sous couvert d'une pseudo cause écologiste. Cependant Kobalski n'était pas dupe. La révolte résultait de l'anomie pure et simple qui régnait sur la planète. En 2310,

après plus de cent ans d'immigration et l'installation de cinq millions d'êtres humains, le bilan était clair : la société gemmienne n'avait abouti nulle part. Vestiges des débuts de la conquête spatiale, les premiers blocs-États terrestres à avoir investi les lieux avaient morcelé le territoire en concessions. S'y ajoutaient le manque de cohésion politique et sociale, la gestion quasi inexistante des ressources, la précarité des conditions de vie, les pénuries, la lutte permanente pour les zones habitables.

Personne ne dirigeait Gemma. La place était donc à prendre.

Les indépendantistes le clamaient haut et fort, ils n'étaient pas des colons, mais de véritables Gemmiens. Pour la majorité natifs de la planète, ils revendiquaient leur appartenance directe à ce monde et aspiraient à une légitimité qui leur était propre. Leur communauté répondait à une réalité pragmatique, celle de recomposer le peuple, de construire une société différente de celle proposée par les colons. On assistait tout bonnement à l'émergence d'une nation. La première nation gemmienne.

Malgré le fait que certains se sentent rassurés par le durcissement de la milice face à cet élan nationaliste, Kobalski y percevait un danger bien plus sournois. Contrairement à la poignée de rebelles, les militaires disposaient de moyens financiers importants. En son for intérieur, il craignait que les forces de l'amiral Thormundsen, nouvellement nommé à leur tête, ne poursuivent un autre but que le simple maintien de l'ordre. Mais avant tout il craignait pour l'expédition d'Ambre Pasquier.

Le directeur de la CosmoTek cessa de mâchonner son cigare et vint se planter derrière le télescope. En une fraction de seconde, ses yeux se posèrent sur un éclat de lumière argentée. Il choisit de s'en approcher graduellement, ainsi que l'avaient fait les premiers colons. Il lui sembla qu'au fur et à mesure qu'elle enflait dans le viseur, sa cible s'assombrissait, jusqu'à adopter une teinte violette, noire par endroits. Malgré son expérience, Kobalski sentit sa gorge se serrer.

On ne s'habituait pas au Grand Arc.

À la rigueur, on apprenait à le tolérer.

Sa découverte avait pris de court la vague initiale d'explorateurs débarqués dans le système AltaMira. Telle l'huître dans sa coquille, la planète couvait jalousement sa perle rare, son diamant noir.

En 2139, plus de cent soixante-dix ans auparavant, l'humain se remettait à peine de l'échec de la terraformation de Mars. Loin de galoper dans de jolis champs de pâquerettes et de respirer à pleins poumons le pur air martien, les colons y résidaient sous de vastes cloches pressurisées. Mars resterait pour des décennies ou à jamais la « planète rouge », un univers hostile, fait de radiations et de poussière. L'homme peinait à atteindre le statut de civilisation alpha auquel il aspirait. Amère déception vite tempérée par la détection d'une nouvelle exoplanète tellurique.

De prime abord, rien de très excitant dans ce corps céleste de la constellation de l'Éridan. D'après les mesures d'albédo, une terre entièrement recouverte de glace, une planète « boule de neige », selon l'appellation spécifique, orbitant autour d'un duo d'étoiles. Pourtant, détail inespéré, les analyses spectrographiques révélaient une atmosphère constituée d'azote, d'un pourcentage infime de gaz rares et… d'*oxygène*. Un composant qui ne pouvait découler que de processus biologiques.

La vie existait ou avait existé sur cet archipel lointain !

De fait, les priorités changèrent d'un coup : il fallait coûte que coûte aller là-bas, à 6,5 années-lumière. Sous la présidence du GNOM (Gouvernement pour un nouvel ordre mondial) et par le truchement des blocs-États, groupes de recherche, sponsors privés et consortiums s'unirent pour développer un type de propulsion révolutionnaire, capable d'atteindre trente voire quarante pour cent de la vitesse de la lumière. Les techniques de cryogénisation s'affinèrent. De titanesques chantiers placés en orbite sortirent plusieurs gros transporteurs, prêts à convoyer des milliers d'humains vers leur terre d'exil.

Le système AltaMira devint une destination acceptable, si l'on faisait abstraction des dix-sept ans et neuf jours que nécessitait un aller simple. Autant dire que l'on avait peu de chance d'en revenir. Qu'importe : c'était une expatriation

volontaire, la contrepartie à un alléchant futur. L'humanité avait trouvé son nouveau flambeau et elle ne le lâcherait pas : une planète qui accueillerait un jour une population en perpétuel accroissement. Un second berceau, un second départ. Un moyen de renaître enfin de ses erreurs.

Gemma.

Gemma et ses formes de vie extrémophiles, nichées au cœur de la glace et des sources volcaniques de son sous-sol. Gemma et son climat arctique, sa sécheresse, ses tempêtes, son intense rayonnement UV. Gemma et son couple de soleils.

Mais surtout Gemma et son troublant secret.

Kobalski le devinait. Ambre Pasquier, bien que docteur en exobiologie, n'était pas venue ici dans le simple but d'étudier les micro-organismes qu'abritait la planète. Son obsession, le directeur de la CosmoTek la lisait dans la noirceur de son regard, dans la crispation de ses traits, dans sa permanente impatience. Non, Ambre Pasquier brûlait d'un unique et ardent désir : celui de percer le mystère du Grand Arc et de ses mythiques constructeurs : les Bâtisseurs.

Le Grand Arc.

Une forme arachnéenne singulière.

Une architecture alambiquée, aussi inquiétante qu'élégante, clôturée de deux longues dents – les montants de l'arc – plongeant vers les plaines glacées de la planète.

Une structure centrale hélicoïdale, enroulée sur elle-même dans une parodie d'infini, se dressant sur ses ergots en plein cœur de l'espace.

Un jaillissement de pointes et de piquants.

Une profusion de courbes élastiques, figées.

Une vision de cauchemar, tendineuse, organique, défiant la compréhension.

En vérité, rien de moins qu'un vaisseau fantôme, plus terrifiant que les vieux gréements des récits de pirates, abandonné au beau milieu d'un océan de nuit. Un Hollandais Volant cosmique, prêt à vomir son lot d'abominables spectres. Immense. Étrange. Silencieux. Tortueux. Et obscur.

Terriblement obscur.

Kobalski détacha un instant son attention de l'apparition.

Ses paupières le brûlaient. À croire que le Grand Arc n'était pas fait pour être observé par des êtres humains. Sa vue écorchait le regard, provoquait des montées de larmes. Le cerveau retournait l'image sens dessus dessous, lui cherchait une symétrie, une logique intrinsèque, des repères technologiques, sans jamais y parvenir.

Le contempler avait quelque chose de malsain.

À son arrivée dans le système AltaMira, il y a plus de vingt ans, Kobalski avait commencé par en faire des cauchemars. Il s'imaginait à bord d'une navette filant au-dessus de sa surface, trop près, beaucoup trop près. Sous ses yeux, le vaisseau se mettait à bouger, à se déployer à la façon d'une araignée monstrueuse qui étendrait bientôt sa toile sur la colonie entière. Comme la plupart des habitants de Nouvelle Prospérité fraîchement débarqués, il s'était soumis à un certain nombre de thérapies comportementales. Des mesures d'adaptation. L'inquiétude, bien que toujours présente, avait reflué au fil des ans jusqu'à devenir supportable. Toutefois, elle revenait le torturer chaque fois qu'il glissait son œil dans l'oculaire du télescope.

Au registre plus prosaïque des faits, trois éléments s'avéraient incontournables au sujet du Grand Arc : artificiel et d'origine extraterrestre, il gravitait là depuis une durée indéterminée, siècles ou millénaires.

Il s'agissait d'un gigantesque artefact placé en orbite sur l'un des points de Lagrange, entre Gemma et Marie-Antoinette, l'unique lune de la planète. D'une longueur de soixante-deux kilomètres, parfaitement visible une fois localisé à l'œil nu, et cependant indétectable aux radars, impénétrable aux appareils de mesure, inaccessible. Comme appartenant à un espace-temps distinct.

En conséquence de cette découverte, les stations fleurirent autour de la planète tels des champignons. Des commissions de recherche mandatées par la Fédération se constituèrent dans l'urgence ; une armée spéciale fut mobilisée par le GNOM dans le but de garantir la sécurité des expatriés. Les scientifiques élaborèrent divers protocoles de contact. Des messages

spécifiques, rédigés en langage mathématique, fusèrent vers le mastodonte endormi.

On guetta ses réactions, on tendit l'oreille, on attendit.

Le silence fut sa seule réponse.

À l'écoute succéda une approche plus agressive. Des sondes puis des engins habités survolèrent avec de plus en plus de hardiesse sa structure. On tenta d'y prélever des échantillons, de la percer, de la forer. En vain. Les appareils de détection continuaient à se casser le nez sur sa carapace. Les bombes explosaient – un ratage déplorable dû au directeur de la troisième commission Grand Arc – sans y imprimer la moindre égratignure. En dépit de décennies d'efforts acharnés, aucun instrument ne parvenait à définir le matériau exotique qui composait le vaisseau. Il resta aussi hermétique qu'un coffre-fort.

L'humain en ressortit frustré et humilié. Une puissance étrangère l'avait brutalement délogé de son piédestal : il n'incarnait plus le sommet de l'évolution, la quintessence de l'Univers, le fruit miraculeux. Son intelligence ne s'avérait pas unique. Une autre civilisation stellaire avait existé avant lui. Bien avant lui. Et, non contente de l'avoir devancé, elle lui adressait à présent un magistral pied de nez !

En désespoir de cause, le Grand Arc fut décrété *terra incognita* puis « patrimoine universel de l'humanité ». Cela dans le but de calmer les aigreurs, d'apaiser les esprits et les craintes induites par sa présence. Car, bien que la colonisation se poursuivît contre vents et marées, la peur régnait sur Gemma. La peur viscérale de cette menace potentielle, de ce mauvais présage qui planait de toute sa noirceur sur le cheptel humain, tour à tour œil ouvert sur un ailleurs invisible, épée de Damoclès dont l'attache se délitait au fil des décennies, créature vorace, attirant avec concupiscence ses victimes – de plus en plus nombreuses – dans les mailles serrées de sa toile…

Bien que le vaisseau n'ait manifesté à aucun moment le moindre signe de vie, Aldous Kobalski nourrissait la conviction que les vaines interrogations suscitées par son existence avaient suffi à miner l'enthousiasme des premières heures. À cause de

lui. Gemma ne reviendrait jamais pleinement à l'humanité. Elle continuerait à appartenir aux Bâtisseurs, quand bien même ceux-ci n'auraient été que des visiteurs épisodiques, l'une des théories en vogue à leur sujet. Kobalski s'était résigné à l'idée que la colonisation du système AltaMira finirait par échouer et qu'aucune de ses questions n'obtiendrait de réponse.

À moins que l'expédition d'Ambre Pasquier ne révèle d'autres traces de leur passage sur Gemma. À moins qu'elle n'apporte des éléments nouveaux. Un début d'explication, peut-être.

Pensée qui lui semblait aussi alléchante que terrifiante, car il en porterait un jour l'entière responsabilité.

Kobalski s'essuya les yeux avec le revers de sa manche avant de reprendre son observation. Il s'avisa qu'une sirène hululait quelque part dans la station. Sans trop y accorder d'attention – sans doute un énième exercice d'évacuation des zones –, il élargit la mise au point et commença à s'éloigner du Grand Arc, si bien que ses effrayantes circonvolutions se perdirent très vite dans l'obscurité.

Le directeur de la CosmoTek se figea, suspicieux. Son regard venait de capter un mouvement sur la gauche du vaisseau. C'était impossible pourtant. Aucune navigation n'était autorisée dans le strict périmètre de sécurité qui l'isolait des tentatives trop audacieuses. Toute demande d'étude exceptionnelle transitait par Nouvelle Prospérité. Kobalski eût nécessairement été au courant.

Une rapide estimation des données qui s'affichaient dans l'oculaire confirma ses craintes. Il ajusta l'objectif, se focalisa sur l'engin en déplacement, l'esprit en alerte.

L'intrus était énorme, beaucoup plus gros qu'un bâtiment militaire ou qu'une station scientifique. Kobalski zooma de façon que sa silhouette remplisse la totalité du visuel. Des lettres italiques aux reflets dorés rutilaient sur son flanc.

— *Le Palais de l'Arc*, déchiffra le directeur avec consternation.

Le Palais de l'Arc !

Son arrivée imminente dans le système AltaMira était régulièrement débattue aux nouvelles depuis quelques mois

déjà. Il s'agissait d'un convoyeur titanesque transformé en croiseur de luxe par Alph Boubakine, un magnat sud-ukrainien. Il n'avait absolument rien à faire aux abords du Grand Arc.

Et pourtant il poursuivait son avancée dans le périmètre de sécurité en toute impunité. Estomaqué, Kobalski le regarda planer jusqu'à ce que sa forme monstrueuse se superpose à celle du vaisseau des Bâtisseurs.

À cet instant, il aperçut des nuées d'astronefs qui tourbillonnaient autour du palace. Des traceurs de la milice. Malgré son aversion pour les forces armées, Kobalski en éprouva du soulagement. Jamais Akim Thormundsen ne tolérerait pareille intrusion.

5

PRÉPARATIFS

Le professeur Stanislas Stanford avait le nez collé à la baie vitrée du Phare depuis plus d'une demi-heure. Haziel Delaurier n'était pas encore rentré à la base.

Alta venait de disparaître entre les nuages, enveloppant le paysage d'une brume opalescente. Mira guignait entre les arêtes crénelées du Rogneux, fin aiguillon perçant la blancheur du ciel.

Tous les quinze jours, les rôles s'inversaient : Mira devançait Alta et se couchait avant elle. Les deux astres se volaient la vedette au fil de l'année gemmienne, dans le ballet compliqué de leurs ellipses. Le couple de soleils s'était avéré d'une stabilité exceptionnelle pour son cheptel de planètes, soit cinq au total : deux géantes gazeuses qui avaient participé à la découverte du système, ainsi que trois petites telluriques au rang desquelles figurait Gemma. Planètes qui se trouvaient suffisamment distantes du barycentre binaire pour ne pas être éjectées dans les profondeurs de l'espace par les importants battements gravitationnels que généraient les trajectoires des deux étoiles. « Une simple question de moment cinétique », avait tenté un jour de démontrer Stanislas à sa fille Kya. L'explication ne semblait pas avoir convaincu l'adolescente. Tout ce qui sortait de la bouche de son paternel avait le chic pour l'horripiler. Et puis elle détestait ce qui touchait de près ou de loin au monde de la physique. Elle préférait plonger son nez dans le cambouis des moteurs ou piloter n'importe quel engin, pourvu que ce soit à tombeau ouvert.

Stanislas soupira, embuant la vitre devant lui.

Son estomac grognait, autant de faim que d'angoisse. Il ne comprenait pas ce qui avait pu l'éloigner ainsi de sa fille. Le processus avait été graduel, insidieux. En ce moment même, l'adolescente couvait sa mauvaise humeur dans le laboratoire.

Une histoire de cours de guitare manqué, d'après ce qu'il en avait saisi, si toutefois cela ne cachait pas autre chose. Il frémissait à la simple idée de se retrouver seul avec elle. Il voulait lui parler, désespérément, mais il se révélait incapable de choisir les bons mots.

Au rez-de-chaussée, la dizaine de chercheurs de la base Tétra finissait de déguster le curry mitonné par Bhagyashrī. Chaque jour, un autre membre de la station s'occupait des repas. Dans la pratique, Bhagyashrī Gupta, Justine Monaghan et Youri Malenko étaient les plus réguliers aux fourneaux. Quant à Stanislas, c'était à peine s'il savait préparer une omelette. Jusqu'au milieu de l'automne, Kya leur avait encore fait l'honneur de leur concocter ses « spaghettis maison » : du lard, des œufs, du fromage – à la pelle – et de la sauce tomate, beaucoup de sauce tomate. Un mets qui tenait au ventre toute la journée, et que Delaurier, originaire du nord de l'ancien Canada, appréciait justement pour ses qualités non diététiques. Un vrai plat de trappeur !

Mais cette époque était révolue. Kya ne cuisinait plus. Kya piquait des colères foudroyantes. Kya ne parlait plus qu'à son chat. Kya s'absentait sans avertissement. Et, depuis un certain temps, il lui arrivait même de découcher.

Le professeur aperçut enfin les phares d'un véhicule en approche. Il reconnut aussitôt Chinook, l'increvable snowcat de Delaurier. Il quitta son perchoir et descendit les marches qui le séparaient du laboratoire. Ses collaborateurs n'étaient pas encore remontés du déjeuner. Ils en étaient sûrement aux digestifs musclés et à la traditionnelle partie de poker : tout ce qui s'avérait fondamental pour un bon après-midi de calculs.

À la vue de sa fille, il sursauta malgré lui. Bercée par le murmure des machines, elle buvait un café sur l'unique canapé de la pièce : trois places, rouge, élimé et recouvert des griffures et des poils de son chat Erwin. Ce dernier ronronnait si fort qu'on l'entendait jusque dans le corridor.

Stanislas stoppa net, la bouche entrouverte, de peur de rompre le charme. Peine perdue, l'adolescente l'avait déjà repéré. Elle se leva d'un bond, éjectant Erwin de ses genoux avec la célérité d'une catapulte. Le professeur n'eut pas le temps

d'articuler un mot qu'elle disparaissait dans le couloir. Le matou, opportuniste et ravi de retrouver si vite un propriétaire attentionné, entreprit de se frotter aux mollets du physicien, qui se laissa choir dans le canapé. Il lança un regard absent aux consoles autour de lui, parcourut d'un œil distrait ses diagrammes, ondes bleutées en perpétuelles mutations sur les moniteurs virtuels qui envahissaient le local.

Des pas dans l'escalier. Haziel Delaurier franchit la porte du laboratoire, nimbé d'une vague de froid. Toujours emmitouflé dans sa veste d'aviateur – sans doute aussi antique que Chinook, si ce n'est plus –, il s'affala sur le divan aux côtés de Stanislas. Le meuble gémit mais résista. Il avait connu pire, l'adolescence de Kya ayant à jamais marqué la station.

Haziel resta un instant silencieux, la mine fermée. L'écran qui lui faisait face lui renvoya l'image d'un grand gars assez costaud, la trentaine sur le retour, une tignasse hirsute et bouclée de couleur châtain, où pointaient quelques touches de roux. À sa gauche, Stanislas arborait une crinière blanche exubérante, une paire d'yeux bleus transparents à moitié dissimulés sous d'épais sourcils broussailleux et un large pashmīnā aux motifs rouge et ocre que Bhagyashrī lui avait offert à l'occasion de son cinquante-cinquième anniversaire.

— J'ai bien cru que tu ne reviendrais jamais, attaqua enfin ce dernier. C'était si horrible que ça ?

— Une vraie boucherie. Des carcasses et des cadavres à n'en plus finir. Le déblaiement s'est poursuivi toute la matinée. La route des transpondeurs restera fermée jusqu'à demain, sept heures. J'ai fait le plus vite possible.

— Je n'en doute pas une seconde.

Le professeur marqua une petite pause puis enchaîna sur un autre ton.

— Kya te cherchait tout à l'heure. Une histoire de cours de guitare… Il s'en est fallu de peu qu'elle ne démolisse le labo. Inutile de préciser qu'elle ne m'a même pas accordé un regard. Tu l'as croisée en arrivant ?

— Non. Elle m'évite. Je lui ai posé un lapin. Elle n'a pas apprécié.

Stanislas poussa un soupir, peiné.

— Ça n'a pas l'air d'aller très fort entre vous deux, nota le Canadien.

— Tu peux le dire. Les rares fois où elle m'adresse la parole, c'est pour m'insulter. Elle a changé. Ou alors je deviens vieux.

— Un petit whisky pour te remonter ?

Haziel s'était levé et farfouillait dans la paperasse qui recouvrait son plan de travail. Il en extirpa un flacon métallique qu'il agita sous le nez de Stanislas. Ce dernier afficha une moue dégoûtée.

Le Canadien but à même la bouteille et s'ébroua. Le professeur se mit à arpenter la pièce.

— T'a-t-elle parlé, au moins ? Elle se confie souvent à toi. Si tu sais quelque chose…

— Les voies de l'adolescence sont impénétrables ! déclama Delaurier en dressant les bras au ciel.

— Haziel ! Bon sang, c'est ma fille !

— Stany, chaque fois qu'elle essaie de t'aborder, tu restes stoïquement plongé dans tes calculs. Elle se venge, tout simplement.

— Ces calculs, comme tu dis, constituent l'essence de nos recherches. Et je ne m'amuse pas à l'ignorer volontairement, mais elle… elle prend tout de travers, elle explose pour un rien. Même Bhag ne la supporte plus. Il n'y a qu'à toi et à Alexis qu'elle témoigne encore un peu de respect. Ma fille devient aussi irascible qu'Éléonore, sa mère, une sanguine qui piquait de ces colères, tu ne peux pas imaginer !

— Je crois que si.

Haziel reboucha le flacon, adressa un sourire compatissant au professeur.

— Tu es indéniablement plus doué avec tes particules qu'avec les humains.

— Tes paroles sont censées me réconforter ?

— Eh bien, puisque tu en es conscient, tu pourrais essayer de t'améliorer.

— Mais je m'y efforce, grand Dieu ! Je lui parle, je lui pose des questions sur ses journées, sur sa vie… Ça ne réussit qu'à envenimer les choses !

Stanislas avait stoppé net ses allées et venues. Il regardait le Canadien d'un air pitoyable. Une odeur de café montait de la cantine. Des éclats de voix animés s'en échappaient et venaient troubler le silence brutal qui était tombé sur la pièce. Malgré son attitude désinvolte, Haziel détestait voir le professeur se plonger dans ces états. Bien plus qu'un collègue, il était son meilleur ami.

— J'ignore si cela va te remettre les idées en place, reprit Delaurier, mais je t'apporte de très mauvaises nouvelles.

— Tu as pu effectuer des mesures au sol ?

— Mieux que cela : j'ai prélevé un échantillon de psychrolite sur l'un des tankers accidentés. Les résultats sont surprenants.

— Aux cosmonews, ils ont suggéré qu'il pourrait s'agir d'un attentat commandité par les indépendantistes. Ils auraient utilisé des bombes à plasma. Tu penses que c'est plausible ?

— Ne me dis pas que tu cautionnes cette ridicule chasse aux sorcières !

— Saboter les voies de communication est pourtant l'une des règles de base de tout mouvement séparatiste, insista Stanislas. Ils opéreraient depuis un centre stratégique dont personne ne connaît l'emplacement. Clandestinité, mobilité, rapidité de l'attaque, maîtrise parfaite du terrain : tous les ingrédients qui font des Enfants de Gemma de parfaits guérilleros. En sus, ils auraient développé une résistance au froid et au manque d'oxygène qui dépasserait celle de la bio-ingénierie… De véritables natifs !

— Stany ! le coupa Haziel, atterré. Je te rappelle que Kya est, elle aussi, un pur produit de Gemma. Ça n'en fait pas une mutante sanguinaire pour autant ! Crois-moi, il y a une bonne part de fantasmagorie derrière tout ça. Chaque société a besoin de créer sa propre mythologie. Les extracteurs n'y vont pas avec le dos de la cuillère, tu devrais les entendre. Si tu sortais de temps en temps de ton labo…

Le professeur écarta cette idée choquante d'un grand geste de la main. Malgré tout, son visage s'éclaira brièvement.

— Tu as sans doute raison, mais tu sais à quel point j'ai horreur de la violence…

— Même s'il est vrai que leur mouvement prend une ampleur inattendue, je t'assure que les indépendantistes n'ont joué aucun rôle dans le cataclysme qui a ravagé le Glacier ce matin. Au vu des coordonnées, le doute n'est pas permis : il s'agit d'une nouvelle manifestation du point de Collapsus. Ces pauvres gars ont traversé la zone d'influence Epsilon 47 à l'instant précis où celle-ci subissait une recrudescence. Tu aurais dû voir l'état des véhicules ! Le processus, quel qu'il soit, s'accentue. Si seulement les autorités se décidaient à nous écouter…

Mais, les deux hommes le savaient, la majorité des forages ne visaient plus qu'à exploiter les innombrables ressources naturelles de Gemma et à réchauffer coûte que coûte l'atmosphère. On était bien loin de l'idéal des premiers colons.

— Trêve de lamentations, lâcha Stanislas, que révèlent tes fameuses analyses ?

Haziel extirpa son testeur laser de sa poche et le remit au professeur. Au vu des résultats, ce dernier siffla entre ses dents, la mine abasourdie.

— Qu'est-ce que cela signifie ?

— À toi de me le dire. L'acier réputé inaltérable des tankers se désintégrait au toucher et sous le souffle du vent. Un genre de pluie de charbon, extrafine. Je dois en avoir plein les poumons, de cette saloperie ! À croire que nos invincibles transporteurs se sont offert un voyage qui, de leur point de vue, a duré quelques bons millénaires : le temps nécessaire pour que leurs composants subissent une profonde dégradation isotopique. Et tout cela, en une poignée de minutes ! Un sacré coup de vieux !

Stanislas réfléchissait. Il se rapprocha de son poste de travail.

— Myriam, enjoignit-il, données effectives de la zone Epsilon 47, tranche horaire cinq à six, s'il te plaît.

— Tout de suite, cher professeur, dit la voix calme de l'intelligence artificielle.

L'image de l'holovid se modifia. Des coordonnées s'affichèrent.

— Nous avons enregistré un pic dans l'activité du Point ce matin, entre cinq heures quarante-cinq et six heures trente-deux, commenta Stanislas. Youri et moi-même nous sommes

demandé à quoi il correspondait. Eh bien, de toute évidence, nous avons eu droit à une perturbation majeure de la trame espace-temps. Et puis jette donc un œil aux variations des zones d'influence depuis le début de la semaine. Elles n'ont cessé de s'étendre vers le centre du Glacier. Cela progresse puis disparaît subitement pour récidiver ailleurs. On dirait des vagues, tu ne trouves pas ? Comme si une grosse bestiole s'agitait sous la carapace de glace.

Haziel lui lança un regard en coin. Stanislas, malgré son esprit éminemment scientifique, possédait une imagination débordante et un sens de l'humour très particulier.

Fascinés par le ballet des courbes de croissance en trois dimensions, les deux hommes gardèrent un instant le silence.

Ce fut le professeur qui renoua le dialogue, un ton plus bas.

— Il faut savoir de quoi il retourne, Haziel. Très rapidement. Les choses s'accélèrent. À croire qu'un événement spécifique les aiguillonne. Quelque chose évolue là-dessous. Quelque chose de mauvais.

Haziel lui donna une claque dans le dos. Il n'appréciait pas toujours les plaisanteries du physicien, mais lui voir prendre cet air tragique lui dressait carrément les cheveux sur la tête.

— De toute manière, nous serons bientôt fixés.

Un bruit de chaises que l'on remet en place monta jusqu'au labo. Les voix de Youri Malenko, d'Alexis Korpatov et de Vladimir Nemeth se rapprochaient. Des éclats de rire résonnèrent dans le couloir.

— Tu te sens prêt pour demain ? s'enquit Stanislas.

Le Canadien opina, accompagnant son assentiment d'un sourire. Pour l'heure, il ne voulait plus songer qu'au délicieux curry de Bhagyashrī, qui l'attendait à la cantine, et à ses prochains séjours dans le COB et le jacuzzi.

— Ton visa est irréprochable, tes références parfaitement crédibles, ajouta le professeur. Youri est très fort à ce petit jeu. Tu es pilote agréé de classe 2 et docteur en géophysique, ce qui ne te changera pas trop de l'ordinaire. Personne n'ira jurer que tu n'as pas été recruté directement par la CosmoTek. Tâte le terrain, oriente leurs recherches dans notre sens. Rappelle-toi,

ce forage ne pouvait pas mieux tomber. Juste à l'endroit précis. C'est un hasard exceptionnel. Profitons-en !

Un hasard vraiment *trop* exceptionnel, releva Haziel en pensée. Une coïncidence totalement improbable, d'un point de vue statistique. Pour sa part, il avait plutôt l'impression qu'un affreux petit diablotin s'amusait avec leurs nerfs.

Il se leva. Inutile de tourmenter davantage Stanislas avec ses inquiétudes. Il avait suffisamment de soucis avec les frivolités du Point et celles, non moins excentriques, de sa fille. Haziel sentit tout à coup la fatigue l'accabler. À moins que ce ne soit le résultat des doses de whisky qu'il avait ingurgitées depuis le matin. Il faudrait qu'il se calme un peu sur la bouteille. Demain il allait travailler aux côtés de parfaits inconnus.

Il quitta Stanislas au moment où l'équipe des physiciens regagnait le labo.

— Le retour du héros ! tonna Alexis Korpatov de sa voix de baryton.

— N'en rajoute pas trop, fit Paul Lacroix, il pourrait prendre la grosse tête. Déjà qu'il a toutes les femmes à ses pieds !

— Moi je trouve qu'il a plutôt une sale gueule, le titilla Youri Malenko. Qu'il arrête un peu de faire la fête pendant qu'on en bave !

Éclats de rire. Accolades.

Haziel déposa en passant un bisou sur la joue de Bhagyashrī puis s'engouffra dans l'escalier.

— Haziel !

Stanislas l'avait suivi dans le corridor.

— S'il te plaît, implora-t-il, pourrais-tu essayer de toucher deux mots à Kya, avant ton départ ? Elle n'est pas encore au courant. J'insiste.

Haziel remonta les quelques marches qui le séparaient du professeur.

— Je te le promets… si j'arrive à l'aborder d'ici ce soir. J'emploierai la manière forte, si c'est nécessaire. Une bonne fessée, de celles qu'elle n'a jamais reçues ! De toute manière, elle attend mes critiques sur son dernier morceau. Une tuerie.

— J'adorerais l'entendre, murmura Stanislas, attendri.

— Demande-lui de te le faire écouter. Ce serait l'occasion de renouer le dialogue. Elle aura besoin de toi pendant mon absence. Cette mission risque de durer un certain temps.

Jamais il ne l'aurait ouvertement avoué, mais il craignait que la jeune fille ne commette d'irréparables bêtises. Ses nouvelles fréquentations ne lui plaisaient que moyennement.

Le professeur reprenait déjà le chemin du labo, quand une idée traversa l'esprit de Delaurier. Cette fois, ce fut à son tour de rejoindre son ami sur le palier.

— Comment est-elle ?

— Qui donc, Haziel ?

— Eh bien, cette Pasquier !

Stanislas ne put s'empêcher de sourire. Il ne connaissait que trop bien les penchants du Canadien pour la gent féminine.

— C'est une scientifique de premier rang. Microbiologiste et spécialiste des formes de vie en milieu extrême. Elle cumule les diplômes universitaires et les articles de référence. Une surdouée, mais le genre qui ne se laisse pas marcher sur les pieds. Tu vas t'amuser, je te le garantis. Essaie seulement de ne pas te la mettre à dos dès les premières secondes.

Haziel éclata de rire et quitta enfin Stanislas. Un mal de crâne insidieux commençait à le tarauder, lui signifiant qu'il y avait urgence à recharger ses batteries dans le COB. Il n'avait pas été très prudent avec les radiations ces jours-ci.

Mais avant tout le curry de Bhag. Une manière radicale de reprendre des forces.

6

GEMMA

Ambre Pasquier abaissa rapidement ses lunettes et remonta le col de sa parka. Elle venait juste de poser le pied sur le sol gemmien. Sous la violence de la réverbération, la neige compactée servant de tarmac à l'astroport brillait avec l'éclat d'un miroir. Le ciel était d'un bleu si profond qu'il en paraissait violet. À l'est, le cirque des montagnes s'érigeait, noir et menaçant, telle une forteresse.

Le froid était vif, un bon moins vingt, au jugé. À peine Ambre avait-elle fait quelques pas sur l'esplanade de débarquement que ses vêtements s'étaient recouverts de givre. Les poils de la fourrure de son capuchon se dressaient en un hérissement glacé, lui griffant la peau des joues. Le vent soufflait en rafales, brèves mais avec une intensité redoublée.

Probables attaques de blast, avait prédit le présentateur la veille. Il ne s'était pas trompé.

Autour d'elle, les employés du minuscule astroport scientifique de Tchenkoville déchargeaient le matériel et l'acheminaient vers les deux véhicules tout-terrain de la CosmoTek, garés en bordure de piste. Il lui semblait que les hommes s'activaient au ralenti. Peut-être un effet du froid. Elle se sentait elle-même anesthésiée, et un effroyable mal de crâne lui martelait les tempes. Trois malheureux vaisseaux stationnaient sur les aires d'amarrage. Le gel avait commencé à leur sculpter une carapace opalescente d'où pendaient des guirlandes de glaçons, et si personne n'y prêtait garde, ils deviendraient sous peu des éléments du décor gemmien.

La chercheuse ramassa ses deux sacs de voyage et s'éloigna de la navette. Son transfert s'était bien déroulé. À peine une demi-heure après avoir quitté la plateforme d'embarquement de Nouvelle Prospérité, elle descendait la rampe d'accès qui la

conduisait à la terre ferme. Aucune acclimatation gravifique ne s'avérait nécessaire. Il régnait à bord de NP 0,928 g, la même pesanteur qu'au sol.

De l'autre côté de la piste, un grand type barbu, surgi de l'un des véhicules, avançait vers elle en agitant ses bras immenses. Une démarche de plantigrade, une carrure d'ours polaire, des joues piquetées de couperose. Deux mètres de muscles et de bonne humeur dans la figure de Pete Donaldsen, le glaciologue.

— Bienvenue chez les Gemmiens, docteur Pasquier !

Arrivé devant la chercheuse, il ôta brièvement son bonnet bleu marine et résista à grand-peine à l'envie de lui prodiguer l'accolade. Un large sourire lui barrait le visage. Ses bajoues et son nez, écarlates, lui donnaient l'air d'avoir bu un coup de trop.

Ils se connaissaient bien.

Ambre serra de bonne grâce la main du géant. Une poigne solide, à l'image de sa stature. Pete Donaldsen était un personnage incontournable. Sa voix de stentor, ses éclats de rire tonitruants et qui paraissaient ne jamais vouloir prendre fin, avaient rythmé leurs nombreuses collaborations sur le terrain. Un gars humble, une force de la nature, qui s'adaptait à tout sans sourciller, et qui trouvait sans arrêt l'énergie de rigoler à gorge déployée des déconfitures que la planète infligeait à ses habitants. Une dégaine de marin viking par-dessus le marché – Pete était d'origine norvégienne –, courageux, opiniâtre, la tête bien ancrée sur les épaules, parfois un tantinet exubérant, mais toujours efficace.

Ambre avait insisté pour qu'il intègre son équipe. Face aux impondérables, il ne se laisserait pas démonter. Il serait le pilier de l'expédition, celui sur qui elle pourrait compter à tout moment.

Elle esquissa un sourire qui se perdit dans le col touffu de sa parka. Elle se sentait de plus en plus étourdie par l'atmosphère piquante de l'endroit. Et puis elle peinait à prendre conscience que les fouilles allaient débuter dès le lendemain. Elle avait tant attendu que le moment lui paraissait irréel. Tout lui paraissait irréel, d'ailleurs. Le paysage qui l'entourait, les circonstances de la découverte. Elle-même.

— Vous avez de la chance, lança Pete Donaldsen en soulageant Ambre de son paquetage. Il fait un temps splendide depuis ce matin. Un véritable été indien ! Peut-être avons-nous finalement eu raison de patienter.

Un rire franc, assorti d'un petit clin d'œil.

Il n'ignorait pas le point de vue de la chercheuse sur cette question et ne connaissait que trop bien son caractère. Il fallait faire preuve de doigté.

Il ouvrit la portière du tout-terrain et déposa les bagages de la jeune femme à l'arrière. Celle-ci s'engouffra en silence dans l'habitacle, tandis qu'il vérifiait que la totalité du matériel avait été transbordée dans le second véhicule. La cabine empestait le tabac froid et l'huile de moteur.

Dès le démarrage. Radio Alabina se mit à hurler une chanson à la mode.

— Dans quelques heures, vous serez chez vous, docteur Pasquier. Tout le monde vous attend avec impatience. Les pelleteuses se trémoussent, les foreuses s'aiguisent les dents ! Les deux tripods, flambant neufs, nous ont été livrés la semaine dernière. De véritables petits bijoux ! Béat ne pense plus qu'à eux.

Il désigna d'un bref signe du menton le conducteur du second engin, qui les talonnait de près. Le mal de tête d'Ambre empirait. Elle n'avait aucune idée de ce que pouvait être un tripod. À voir l'attitude de Donaldsen, elle supposa qu'il s'agissait d'un type de machine de forage particulièrement efficace, celle dont Kobalski lui avait touché deux mots lors de leur ultime entretien. Un délire de terrassier. À ses côtés, le Norvégien se tortillait sur son siège comme un gamin impatient d'étrenner son nouveau joujou. Elle sentit une pointe d'irritation la gagner et fut tentée de démolir l'enthousiasme du glaciologue par quelques remarques cinglantes. Elle se retint *in extremis*.

Le véhicule quitta la piste de l'astroport pour s'engager sur une route étroite creusée à même la glace. Le paysage commença à défiler sous ses yeux, mélange de neige immaculée, de givre et de roches explosées par les aléas du climat.

La plupart des grands axes étaient sécurisés par un réseau complexe de balises, aménagé dans les premières années de la colonisation. En théorie, on ne pouvait pas se perdre sur Gemma. Un jour comme celui-ci, où aucun nuage ne voilait l'éclat multiplié d'Alta et de Mira, ces mesures paraissaient superflues. Ce type de conditions météorologiques était cependant assez exceptionnel, surtout à cette époque de l'année. Ambre se souvenait de sa dernière mission, un forage dans une zone plus septentrionale, destiné à répertorier les traces d'une famille spécifique de bactéries méthanogènes. En quarante jours, ni Alta ni Mira n'avaient daigné émerger du brouillard. À croire que les deux étoiles s'étaient résolues à prendre la clé des champs.

Les cahots qui secouaient le véhicule s'amplifièrent, exacerbant encore son mal de tête. Elle ôta ses gants et boucla sa ceinture. À cet instant, elle prit conscience du tremblement de ses mains. Elle ferma les poings, les appuya sur ses cuisses et se força à se concentrer sur le paysage qui défilait à travers la vitre, même si, en vérité, elle ne le voyait pas. Ses pensées l'entraînaient ailleurs. Elle se tenait déjà face à son auditoire, prête à étayer son exposé. Il lui faudrait présenter la situation avec diplomatie, rendre ses équipiers vigilants, sans les effrayer.

Elle tenta de répéter mentalement son discours, mais son cerveau lui refusa cette échappatoire. Vingt-trois heures qu'elle n'avait pas dormi. À dessein. Plus honnêtement, par crainte de se retrouver de nouveau prisonnière des méandres de son cauchemar. Plus que jamais, elle voulait rester maîtresse d'elle-même. Plus d'hésitations, plus d'atermoiements. Et surtout plus de *bols* indiens !

Elle avait donc passé la nuit à arpenter la serre de Nouvelle Prospérité, déambulant le long des rangs de tomates, faisant des exercices de gymnastique et de stretching. Bien entendu, ses pérégrinations l'avaient conduite dans la salle des Contemplations, où un dispositif optique permettait à qui le souhaitait de se rapprocher ou de s'éloigner à loisir du Grand Arc. Elle s'était installée à même le sol glacé, face à la large baie vitrée, dans le silence et l'obscurité, plongeant ses yeux dans la noirceur de l'espace. Les heures s'étaient succédé, tandis qu'elle

se perdait dans une observation hypnotique du vaisseau des Bâtisseurs.

La température avait gagné quelques degrés – douce chaleur dont elle se languirait bientôt –, puis la station avait commencé à s'animer.

De retour dans sa cabine, elle avait contrôlé une dernière fois ses bagages, s'était légèrement maquillée afin de dissimuler ses cernes. Puis elle avait patienté, assise sur son lit, jusqu'à l'heure de son départ.

Seule.

Trop nerveuse pour supporter le contact des autres, ne serait-ce qu'un instant. Le regard fixé sur le mur gris, s'efforçant d'en compter les jointures, les petites taches ou les variations de couleur qui témoignaient des nombreuses années de vie de l'édifice.

Elle ne l'aurait avoué à personne, mais elle avait peur. Peur au point d'en être malade.

Le mouvement du tout-terrain finit par s'adoucir.

La tête d'Ambre roula sur le côté, mais ses poings restèrent aussi serrés que des nœuds marins. Elle s'accrochait avec force à la trame de la réalité, une réalité qui s'échinait à la fuir. À sa gauche, Pete Donaldsen chantonnait, mais il était déjà loin, très loin d'elle, à des centaines de kilomètres, à des années-lumière.

Le blanc de la neige se diluait dans le bleu du ciel, à moins que ce ne soit l'inverse. Sur les ondes, une chanson gemmienne évoquait une mystérieuse planète baptisée Terre.

La Terre ? Où est-ce déjà ? Mon Dieu, faites que je ne rêve pas ! Faites que je ne rêve pas !

Dans l'esprit du docteur Ambre Pasquier, pelleteuses, foreuses, trépans et autres énigmatiques tripods dansaient une bacchanale effrénée.

Elle avançait, courbée en deux, luttant à chaque pas pour conserver son équilibre. Des rafales sèches la frappaient, s'infiltraient dans sa cagoule, lui faisant regretter de n'avoir pas pris le respirateur à sa disposition dans sa cabine. Malgré ses

vêtements isothermes, elle éprouvait le sentiment d'être la cible d'un bataillon de pics à glace.

Elle avait dormi d'un sommeil sans rêve jusqu'à son arrivée à la base, bercée par les cahots du véhicule, vaincue par la fatigue. À son réveil, quatre heures plus tard, les conditions météorologiques s'étaient détériorées d'une façon drastique. Gemma avait décidé de se montrer sous son plus mauvais jour. Alta et Mira avalées par un brouillard opaque, la température avait chuté de plusieurs degrés, laissant présager un début de chantier mémorable. Pour couronner le tout, le blast venait d'entrer en phase aiguë et, dans quelques heures à peine, il ferait nuit.

Machinalement, elle prit à gauche. Toute cette blancheur l'aveuglait. Absorbée par les détails de sa future présentation, elle n'avait pas prêté suffisamment attention aux explications topographiques de Donaldsen quand il l'avait aidée à s'installer dans sa chambre individuelle – prérogative liée à sa qualité de chef de projet.

Elle se mit à grelotter.

Il n'y avait pas à ergoter, elle s'était perdue. Ça commençait bien. Elle allait arriver en retard à son propre discours inaugural. Elle s'imagina l'aréopage de chercheurs trépignant dans le réfectoire bondé ; les murs couverts de buée ; le brouhaha des discussions ; les éclats de rire et les exclamations de ce petit groupe qui ne savait pas encore à quoi s'attendre. Regards de complicité échangés entre certains, mines anxieuses pour les autres. Des spécialistes de tout horizon. Son équipe.

En proie à l'énervement, elle rebroussa chemin, la tête baissée, des cristaux de neige craquant sous ses semelles, le blast la frappant entre les omoplates.

Les cinq bâtiments du complexe, érigés sur pilotis hydrauliques pour compenser les perpétuels mouvements de la neige soufflée, se ressemblaient tous. Octogonaux, de couleur crème, agencés sur deux étages, pourvus d'un large escalier et d'un dôme en guise de toiture. « Les unités d'habitation sont parfaitement intégrées dans l'environnement », lui avait vanté Kobalski. Il ne croyait pas si bien dire ! En vérité, elles se fondaient dans le brouillard au point de disparaître. La

CosmoTek fournissait à ses chercheurs d'affreuses combinaisons de travail d'un orange fluorescent – dans l'idée qu'ils soient toujours localisables –, mais les logeait dans des constructions douées de mimétisme ! Ambre ne l'ignorait pas : le blanc était utilisé en architecture pour éviter les déformations structurelles dues aux variations thermiques. Il n'empêche qu'elle trouvait la situation grotesque.

La rage au ventre, elle bifurqua résolument à droite.

Un choc. Violent.

Elle se retrouva assise sur le sol durci, le souffle coupé, les fesses endolories.

— Ça va ? fit une voix à moitié mangée par le blizzard.

Une silhouette la surplombait. Une main se tendit vers elle. Elle l'attrapa vivement et se redressa.

Des lunettes violettes, une parka du même orange que la sienne, une capuche d'où jaillissait une touffe de fourrure grise givrée. Un homme. *Joli premier contact,* se maudit-elle en chassant de son gant la neige de sa combinaison.

— Je cherche le réfectoire, hurla-t-elle par-dessus les sifflements du blast.

— Moi aussi ! Ce sont vos premières vacances ici ?

Elle eut un moment d'effarement.

— Je vous demande pardon ?

— Oh, vous n'avez pas gagné le concours Boubakine ?

Elle ouvrit la bouche, sur le point de s'empêtrer dans un début d'explication surréaliste, quand le type partit d'un grand éclat de rire.

— Suivez-moi, je crois que c'est par là. Si vous restez plantée comme ça, vous allez finir congelée. Ou dévorée.

Dévorée ?

Elle se tourna de tous côtés, soudain plus inquiète qu'irritée.

L'inconnu s'éloignait déjà à grandes enjambées. Bientôt, il se fondrait dans l'uniformité cotonneuse. Elle se hâta de lui emboîter le pas.

Ils bifurquèrent une fois à gauche, une fois à droite puis encore une fois à gauche. Le brouillard se nimbait d'une teinte

bleutée, marbrée de rose. Par-delà l'épaisseur des nuages, très basse. Mira venait probablement de se coucher.

Au-dessus de leurs têtes, un bruit menaçant de rotor ou de pâles lancées à vive allure. Ambre ralentit, hésita.

Le type qui la précédait se retourna brièvement.

— Beau temps pour les éoliennes ! se contenta-t-il d'énoncer.

Les éoliennes ! Encore un détail qui lui avait échappé.

Les structures, pour l'heure invisibles, émettaient une plainte lancinante, qui faisait grincer des dents. En vérité, elles n'appréciaient que moyennement le blast, trop imprévisible et saccadé, et lui préféraient le vent d'ouest, qui imprimait à leurs hélices un mouvement régulier, garant d'une accumulation constante d'énergie.

Droit devant eux, un halo de lumière chaude s'insinuait dans le brouillard. Une odeur de charbon et des éclats de voix leur parvenaient par vagues. La civilisation n'était plus très loin.

Ils grimpèrent deux à deux les marches d'un bâtiment que rien ne différenciait des autres, franchirent un premier sas puis un second, surchauffé, où étaient entassées des caisses de combustible. Ayant délesté leurs bottes du surplus de neige, ils débouchèrent enfin dans un local saturé de conversations et de fumée. Un antique poêle à néobois, autour duquel pendait une ribambelle de parkas, ronronnait à deux pas de l'entrée.

Mis à part quelques détails, l'endroit ressemblait à n'importe quelle cantine de mineurs. De longues tables étroites, sur lesquelles étaient disposés assiettes et couverts, des bancs spartiates pour accueillir les convives et, au fond, une batterie de cuisine d'où s'échappaient le miroitement des casseroles et le fumet de plats délicieusement mijotés. Sur le devant, une estrade surplombait une vingtaine de chaises agencées en hémicycle.

Ambre se débarrassa de sa veste. Le gars qui l'avait accompagnée avait déjà disparu. Impossible de le reconnaître. Elle ignorait son nom et son visage.

Pete Donaldsen, qui guettait son arrivée, brava la foule et s'approcha d'elle, un sourire hilare éclairant sa face de colosse. Il lui tendit une tasse de café noir en guise de bienvenue.

Elle le remercia, mais sa voix se perdit dans le brouhaha.

— Un peu de silence, je vous prie ! clama le Norvégien en frappant dans ses larges pattes. Le docteur Pasquier est enfin parmi nous.

Les conversations baissèrent d'un ton. Ceux qui patientaient sur les bancs se levèrent. D'autres se tournèrent vers l'entrée, désireux de découvrir la nouvelle venue. Il y eut des exclamations de soulagement, doublées de quelques applaudissements.

Ambre se fraya un chemin à travers l'assemblée et monta les deux marches qui conduisaient au pupitre. Les scientifiques gagnèrent rapidement les chaises et s'y installèrent avec des mines studieuses empreintes de curiosité. En quelques instants, le silence se fit, entièrement dédié à la prestation de la jeune femme.

Elle déposa sa tasse sur le pupitre, qui émit un petit écho, l'estrade étant discrètement sonorisée.

— Bonjour à tous, débuta-t-elle.

Sa voix s'érailla aussitôt. Elle but une gorgée de café, brûlant, très sucré et parfumé à la girofle – Donaldsen était au courant de ses habitudes –, toussa une fois puis entama son préambule.

— Pour ceux qui ne me connaissent pas encore, je suis Ambre Pasquier, docteur en exobiologie planétaire et microbiologie des extrêmes. J'ai été spécialement mandatée par la CosmoTek pour diriger cette opération. Je suis (elle marqua un temps)… votre chef. Vous me devez l'obéissance et le respect, mais, au contraire de Pete Donaldsen qui m'a gracieusement offert une tasse de ce breuvage préparé avec attention, je ne vous demanderai pas d'exécuter mes quatre volontés. Je risquerais trop d'y prendre goût.

Donaldsen nota son effort, plutôt inusité, de s'essayer à l'humour. Histoire de l'encourager dans cette voie et de désamorcer les tensions, il éclata de rire. Quelques-uns l'imitèrent, de façon plus discrète.

Ambre se sentit un peu rassérénée par son introduction. Après cinq minutes, ses futurs collaborateurs ne la détestaient pas encore. Elle éprouva néanmoins le besoin d'en rajouter une couche.

— C'est une grande joie pour moi de vous savoir réunis ici. Vous êtes le fleuron de la communauté scientifique de cette colonie. Je ne doute pas une seconde que vous serez à la hauteur de la tâche délicate que je m'apprête à vous confier. Vous devez cependant être surpris de vous retrouver si nombreux à mes côtés… Quinze chercheurs, c'est une équipe conséquente pour un simple projet de routine.

— La CosmoTek a de l'argent à perdre ! plaisanta une voix anonyme au sein de l'assemblée.

Ambre ne releva pas. Elle avait hâte d'arriver à son argument. Elle opta pour un ton plus solennel.

— Jamais aucune mission gemmienne n'aura eu de portée aussi significative. C'est autant l'avenir de la planète que son passé immémorial que nous tenons entre nos mains. Aujourd'hui, nous bénéficions d'une chance unique de redonner à Gemma le statut prestigieux qui l'auréolait à l'époque de nos ancêtres pionniers. Notre entreprise est synonyme de renouveau, mieux, d'espoir pour nous tous.

Son pathos, prodigué à dessein, exacerba la tension de l'auditoire. Son discours prenait une tournure inattendue. Où voulait-elle en venir exactement ?

— Je pense que vous avez lu les rapports préliminaires fournis par la CosmoTek.

Les chercheurs s'empressèrent d'exhiber leurs jetons-mémos. Certains allumèrent leurs holovids, d'autres se contentèrent de garder leurs consoles bien en main comme des talismans ou des trophées. Une façon de montrer qu'ils avaient soigneusement fait leurs devoirs. La plupart d'entre eux, arrivés la veille, avaient eu l'occasion de s'accoutumer au site et de consulter les bases de données.

Ambre les regarda s'affairer. Elle en profita pour faire le bilan de ses troupes. Quelques visages lui étaient familiers. Tout devant, Nancy Hillford, la biologiste moléculaire, et Isabelle Grangier, spécialiste en épidémiologie ; juste derrière, Franz Kapa, biochimiste, ainsi que Kim Chulak, physicien. Au troisième rang, Pietro Zenedani, généticien et cuisinier attitré de l'expédition, Walter Van Ruben, ingénieur, ainsi que son amie Maya Temper, médecin. Celle-ci lui adressa un signe

discret, auquel elle répondit par un hochement de tête. Les autres se révélaient de parfaits étrangers, qu'elle devrait apprendre à gérer au fil des opérations. Négligemment assis sur la droite de la première rangée, un grand gars à la tignasse châtain bouclée, vêtu d'une veste d'aviateur râpée et désuète, la dévisageait d'un air nonchalant. Lorsque son regard croisa le sien, il la gratifia d'un petit clin d'œil. Elle était pourtant certaine de ne pas le connaître. Elle trouva ce geste fâcheusement déplacé.

— Notre mission, baptisée « Projet Archéa » a été classifiée « recherche exobiologique de type C », poursuivit-elle. À première vue, une étude taxinomique de plus, visant à répertorier de nouvelles formes de vie anaérobies peuplant une zone spécifique limitrophe de la bordure est du Glacier. Un type d'opération à laquelle nous avons tous pris part à maintes reprises. Vous avez sans doute lu et relu les rapports et objectifs du projet. Ils sont clairs et précis. (Elle marqua un temps.) Eh bien, vous pouvez les oublier immédiatement. *Ce sont des faux*.

Un silence de mort s'abattit sur l'assemblée, très vite ponctué de protestations, certaines ostensiblement outrées, d'autres grenouillées en catimini. Quelques secondes s'égrenèrent dans un concert de chuchotements, de petites toux sèches, névrotiques, et de raclements de gorges. Le dossier d'une chaise émit un affreux grincement. Les participants se jetaient des coups d'œil inquisiteurs – certains parmi eux étaient-ils déjà au parfum ? –, haussaient les épaules avec des expressions ahuries, ou la dévisageaient, elle, la responsable de cette trahison. La curiosité, la stupéfaction et une vague inquiétude se disputaient tour à tour dans les esprits.

Ambre renoua le fil de son exposé, imperturbable.

— Ces contrefaçons ont été rédigées dans le seul but de garantir notre tranquillité pendant la durée du chantier. Personne ne doit être au courant de l'objectif réel de nos recherches, que ce soit les autres concessions ou la milice. Pour le reste de la communauté scientifique, nous opérons un forage de routine inclus dans un programme plébiscité par la Fédération. Le professeur Kobalski et moi-même endossons l'entière responsabilité de cette mystification. La CosmoTek

vous a fait signer une clause de confidentialité, qui a pu vous paraître superflue. Il n'en est rien. Si, d'ores et déjà, certains ne se sentaient pas prêts à assumer leurs postes dans ces nouvelles conditions, je leur demanderais de quitter la pièce avant réception des mémos. Ces personnes toucheront le tiers de leur gratification en guise de dédommagement. J'espère pouvoir compter sur leur honnêteté. Pour les autres, dès cet instant, il n'y aura plus de marche arrière. Vos avoirs seront crédités immédiatement après votre approbation définitive. Ai-je été suffisamment claire ? Je vous laisse quelques minutes de réflexion.

Le groupe des chercheurs s'agita sous l'effet d'une houle intérieure, mais personne n'abandonna le navire. La curiosité l'emportait.

À côté de Pietro Zenedani, un jeune gars, vingt-cinq ans à tout casser, les cheveux pâles coupés au ras du crâne, se tortillait sur sa chaise, visiblement effrayé.

— Tu veux aller pisser ou tu as la trouille, gamin ? lui chuchota le généticien, les bras croisés sur son imposant estomac.

— Vous rigolez, elle me fout la pétoche avec ses cachotteries. Je suis un mec réglo, moi ! Je n'aime pas les entourloupes.

— T'inquiète ! Pietro sera là pour te remettre les couilles en place. Une fois que tu auras goûté à ma boustifaille, tu ne pourras plus partir. N'est-ce pas, Maya ?

Le docteur Temper, un petit bout de femme d'une cinquantaine d'années, à la chevelure blonde nouée en une queue-de-cheval où pointaient quelques effleurements de gris, secoua la tête en fronçant les sourcils. Elle semblait habituée aux frasques de son collègue, mais peu désireuse de s'y soumettre dans l'immédiat.

Le jeune homme, un certain Fred Monjo, finit par hausser les épaules. Le docteur Pasquier ne se hasarderait pas à embarquer son équipe dans un plan foireux. Et puis la prime surpassait largement les salaires gemmiens usuels. De quoi se payer un logement plus confortable à Alabina et rembourser ses dettes. Il lâcha du lest, un sacré nœud à l'estomac toutefois.

Ambre avait remarqué le manège entre les deux hommes. Le blondinet à la mine effrayée était un parfait étranger. Elle espérait qu'il ne deviendrait pas une source de problèmes. Pour cette mission, elle aurait préféré que son groupe ne soit constitué que d'experts avec lesquels elle avait coutume de travailler et dont elle connaissait autant les qualités que les faiblesses. À l'image de Pietro Zenedani. Une pointure dans son domaine, couplée d'une véritable force de la nature. Une carrure d'ours – un ours brun dans le cas présent – presque aussi imposante que celle de Pete Donaldsen. Plus en graisse cependant et un chouïa plus sophistiqué. Dans tous les cas, un cœur en or. À l'instar de son collègue norvégien, Pietro ne se dégonflerait pas. Et il allait adorer la suite.

— La confiance que vous me témoignez vous honore, reprit-elle. Je vous en remercie. Puisque vous avez décidé d'un commun accord de rester parmi nous, je vous propose maintenant de recevoir les véritables rapports.

Donaldsen, en homme à tout faire, passait déjà entre les rangs, et distribuait de nouveaux jetons-mémos. Certains les gardèrent à la main, les contemplant avec appréhension. D'autres, cédant à la curiosité, les insérèrent immédiatement dans leur console. Des images virtuelles papillotèrent dans le réfectoire en grappes de fantômes colorés.

— Vous le savez, enchaîna Ambre, la vie sur Gemma a survécu aux milliers d'années de glaciation et s'est adaptée aux rudes conditions de son écosystème. Lorsqu'elle offrait un environnement moins hostile, la planète a même dû abriter des organismes plus évolués. Certains chercheurs, étayant leur thèse par la présence du Grand Arc, soutiennent qu'une civilisation grandiose s'est épanouie jadis dans le système AltaMira. Une civilisation avec ses rites, ses langages, sa technologie, ses mathématiques, ses véhicules… *et ses villes*. Car toute culture, quelle qu'elle soit, laisse forcément des vestiges de son passage.

Le silence pesait de tout son poids sur l'assemblée. Ambre entama la phase critique de sa présentation.

— Je ne vous ferai pas languir davantage. Plusieurs relevés orbitaux ont révélé l'existence, dans le sous-sol, d'agencements

suggérant une origine artificielle. En d'autres termes, des artefacts.

Une main se mit à papillonner au-dessus de l'assistance. Elle appartenait au dénommé Walter Van Ruben. Ambre fut tentée d'ignorer le trouble-fête – elle détestait être interrompue – mais y renonça. Il était trop tôt pour saborder son image.

— Je vous en prie, dit-elle en cédant la parole à l'ingénieur.

— Le substrat est truffé d'un réseau de cavités, de galeries transversales et de cheminées clastiques, argua ce dernier. Il est très difficile d'avoir une représentation exacte des structures internes. Ne pourrait-il pas y avoir eu erreur d'interprétation des résultats ?

— Certains éléments spécifiques nous donnent à penser que nous nous trouvons bien en présence d'artefacts… Des ruines, si vous préférez, creusées à même la roche.

— Pourriez-vous être plus précise ?

C'était au tour de Nancy Hillford d'attaquer.

Ambre ne souhaitait pas se hasarder sur ce terrain qu'elle savait miné. Elle eut un geste d'agacement, qu'elle contrebalança sur-le-champ par un sourire fugace.

— Si vous m'accordiez la possibilité d'achever mon exposé, peut-être aurais-je l'occasion de m'expliquer.

— Oui ! Laissez-la parler ! s'insurgèrent plusieurs voix.

Elle sentit que quelqu'un se glissait dans son dos. Pete Donaldsen venait à son secours à grand renfort de clichés.

— Je vous ai préparé un petit son et lumière…

Une image en trois dimensions se matérialisa en transparence devant la chercheuse. Aux yeux de l'assistance, celle-ci évoquait un ange ou un démon jailli du ciel, nimbé des couleurs du spectre. Seuls les grognements aléatoires du poêle à néobois troublaient le silence. L'odeur de cuisine remplissait le réfectoire d'une façon déplacée, voire sacrilège. Ambre réalisa qu'elle mourait de faim. Son dernier repas remontait à son petit-déjeuner de la veille.

— Si les sondages tomographiques se vérifient, reprit-elle, nous allons au-devant d'une découverte capitale. Aussi capitale, si ce n'est plus, que celle du Grand Arc. Elle nous ouvre non seulement les portes de la première civilisation extraterrestre

rencontrée par l'humanité – songez au foisonnement d'informations mises à notre disposition : une autre forme de vie, une autre pensée, une autre technologie, d'autres mœurs… un inestimable trésor pour l'ensemble des spécialités réunies ici.

— J'en ai froid dans le dos, commenta Fred Monjo à voix basse.

— … mais elle nous permettra également d'en savoir plus sur le vaisseau des Bâtisseurs, d'en comprendre l'origine, le rôle, la nature. Car, il est clair que ces artefacts ne peuvent y être qu'intimement liés. Ils sont issus de la même civilisation, hautement sophistiquée, qui a atteint bien avant nous le stade de la navigation stellaire…

— … et qui a disparu d'un coup de baguette magique, renchérit Monjo en soupirant.

Pietro Zenedani lui cloua le bec d'un regard courroucé.

— Il y a toutefois un bémol, nuança Ambre. Un défi qui va nous mobiliser avant que nous ne puissions mettre la main sur ces richesses : y accéder ! (Quelques rires fusèrent, preuve que l'auditoire était conquis.) Comme vous le voyez à l'image, les vestiges sont encastrés dans la roche gemmienne, qui elle-même se trouve ensevelie sous une épaisseur de glace moyenne de 3456 mètres.

Elle désignait une zone précise du schéma holographique. Des coordonnées *x, y, z* clignotaient à l'écran, au gré de la progression de son doigt. Elles indiquaient en temps réel la profondeur des strates et l'inclinaison des différentes coupes transversales qui les mèneraient à leur objectif.

— Je me trompe ou l'excavation se prolonge de presque quatre kilomètres à partir de la bordure est du Glacier ? s'inquiéta Béat Hoffmuller. C'est un sacré détour.

— Exact : nos tunneliers vont accomplir un travail de titans. Plus de cinq mille mètres de tranchée creusés dans la cryosphère, dans le seul but de contourner la route des transpondeurs.

— Les bécanes, des Impulse A-X14 et B-X17, sont des modèles à coupe laser dernier cri, se sentit obligé de compléter Donaldsen. Parfaites pour prévenir les risques de contamination extérieure, munies de senseurs ultrapuissants

pour détecter les plus infimes mouvements de la glace ainsi que les éventuelles poches d'eau. Leurs consolidateurs de terrain ont fait leurs preuves dans les forages les plus extrêmes de la GemmaCorp. De plus, un ascenseur nanotek et deux tripods nous garantirons une mobilité…

— Merci, Pete, l'interrompit sèchement le docteur Pasquier. Nous aborderons les spécificités du matériel un peu plus tard.

Une main se leva dans l'assemblée, au deuxième rang.

— Léna Andriakis, microbiologiste, se présenta sobrement une jeune femme de type méditerranéen qu'Ambre ne connaissait ni d'Ève ni d'Adam. Docteur Pasquier, pourriez-vous être plus précise quant à la nature de ces artefacts ? À quoi devons-nous nous attendre ?

Ambre se fit plus prudente que jamais.

— D'après les premières estimations, notre seule certitude est qu'ils auraient été bâtis sur Gemma il y a au moins douze mille ans terrestres. Ce qui nous fournit au passage une datation plausible pour la venue du Grand Arc dans le système AltaMira.

Elle s'arrêta un instant pour marquer le coup puis enchaîna sur un ton différent. La fin de son exposé était proche. Inutile de s'aventurer à ce stade sur le terrain délicat des conjectures.

— Le Grand Arc a toujours refusé de nous livrer ses secrets. Souhaitons qu'à l'inverse les fouilles de Gemma nous renseignent sur la civilisation antique qui a jadis occupé cette planète. Nos recherches relèvent autant des domaines de la géologie que de la biologie, de la chimie ou encore de l'anthropologie – de l'exo-anthropologie pour être plus juste. Nous nous apprêtons à exhumer un passé qui ne nous appartient pas, un passé qui n'est rien de moins que celui des légendaires Bâtisseurs. Vous êtes les premiers exoarchéologues en terre étrangère. J'espère que l'idée vous flatte.

Ambre avait été grandiloquente à souhait. Emportée, l'assemblée se tortillait sur les chaises, aussi impatiente de s'atteler à la tâche qu'effrayée par l'ampleur de l'entreprise. Les mines angoissées se mêlaient aux sourires carnassiers. Les caractères de chacun se peignaient sur les visages, métamorphosaient les traits.

Une nouvelle main s'agita.

Ambre reconnut aussitôt le jeune type que Pietro avait chambré dans le premier tiers de son exposé. Peut-être regrettait-il amèrement de n'avoir pas quitté la pièce alors qu'il en était encore temps.

— Fred Monjo, orientateur IA, réparateur en systèmes bioélectroniques, énuméra-t-il d'une voix qu'il tentait de rendre moins chevrotante. Qu'en est-il des risques de contamination ?

— J'y viens. Les chercheurs seront équipés de combinaisons étanches, et des analyses pointues – bactériologie, virologie, mesures du taux de radioactivité – seront effectuées au fil de notre progression. Dans le double but de nous protéger et d'empêcher toute contamination du matériel exhumé, le périmètre de fouilles sera confiné sous une unité spécialement conçue à cet effet, très justement baptisée la Bulle par notre ami Pete Donaldsen. Elle a été aménagée dans les semaines qui ont précédé.

— Bien vu ! lâcha Pietro Zenedani. Nous allons être de vrais coqs en pâte là-dessous. Le blast n'aura qu'à bien se tenir !

— Le protocole devra être respecté à la lettre, énonça Ambre sur un ton définitif. Les points du dossier restés en souffrance seront explicités les uns après les autres au gré de nos besoins. Il y en aura pour tous les goûts. Je pense inutile de mentionner que nos communications seront cryptées. Les notices d'usage et de précaution de la CosmoTek sont accessibles dès à présent depuis la banque de données à votre disposition. Vous y découvrirez vos attributions et plannings. Si quelque chose ne vous plaisait pas, je vous invite à venir m'en parler dans les plus brefs délais. Toujours dans le but d'éviter une contamination du site, je vous prierai de passer chez le docteur Temper pour une visite médicale de routine.

— L'accent a été mis sur la sécurité, ajouta Donaldsen avec une once de fierté.

Ambre approuva.

— Chers amis, à partir d'aujourd'hui, le passé et le futur du système AltaMira sont entre vos mains. À vous d'en être dignes. La tâche qui nous attend n'est pas de tout repos. C'est pour cette raison que je vous propose maintenant de partager l'excellent repas qui nous a été préparé. À ce sujet, je tiens à remercier

Maya Temper et Pietro Zenedani qui, lors de nos précédentes collaborations, ont su montrer leurs talents tant dans les domaines de la biologie et de la médecine que dans celui de la gastronomie ! Profitons de ce moment de convivialité et de détente pour prendre des forces.

Des rires et des applaudissements soutenus firent écho à ses paroles. L'atmosphère s'allégea d'un coup, tandis que le brouhaha des conversations reprenait de plus belle.

Les scientifiques se levaient et rejoignaient le buffet. Pietro, plein d'humour et d'attentions, avait revêtu une coiffe de maître queux et manœuvrait louches et couteaux à découper avec la maestria d'un chef d'orchestre. Quant à Maya, elle s'affairait autour des casseroles et garnissait les assiettes des convives d'un osso bucco cuisiné dans la plus pure tradition italienne.

Ambre était ravie de compter ces deux-là dans son équipe. À l'instar de Pete, ils ne manqueraient pas de tempérer les humeurs. Pour l'heure, l'ambiance était bon enfant. Mais le resterait-elle dans le feu de l'action ? Tous seraient confrontés à chaque instant à l'inconnu. Les tensions et les appréhensions, compréhensibles dans pareil contexte, feraient naître animosité, conflits d'intérêts, jeux de pouvoir. Elle devrait se montrer inébranlable, mener son troupeau avec fermeté et une parfaite lucidité.

De son côté, elle s'en tiendrait à sa version des faits : les vestiges avaient été découverts lors d'un sondage orbital, par le plus miraculeux des hasards.

Elle ne reviendrait pas sur le sujet. Il était clos.

7

PARI

Haziel Delaurier venait de sucer son troisième os à moelle.

Il n'avait pas prononcé un mot durant le repas, se contentant d'engloutir le contenu de son assiette, méthodiquement, bouchée après bouchée, pour éviter de trop réfléchir. Peu à peu, les conversations avaient remplacé les bruits de couteaux et de fourchettes ; les morceaux de pain avaient éclipsé les dernières traces du festin. À présent, plats et couverts s'empilaient en bout de table ; des thermos de café et de thé circulaient entre les rangs, ainsi que des parts de l'excellent gâteau aux pommes préparé par Maya Temper. Tout le monde discutait. Certains échangeaient même des plaisanteries.

Haziel était sidéré.

Jouaient-ils la comédie ou était-il véritablement le seul à se sentir angoissé ? Durant la conférence, il avait affiché calme et professionnalisme – son allure nonchalante conférait au personnage une impression d'assurance tranquille –, mais, de l'intérieur, c'était une autre histoire. Il oscillait entre terreur et fascination.

Il sortit de sa poche un cigare, qu'il huma longuement. Après tout, un type osseux au physique de tortionnaire psychopathe fumait une pipe à deux pas de là. Personne ne semblait lui en tenir rigueur.

Il coupa le bout de son cigare et l'alluma.

Pete Donaldsen, assis à la table d'à côté, lui balança une claque dans le dos. Il n'avait pas quitté son bonnet de marin de toute la soirée. Sans doute y vouait-il le même attachement qu'Haziel à sa veste en cuir. Un genre de fétichisme, d'idolâtrie, à moins que ce ne soit une manière de se donner une contenance. Ces deux-là allaient s'entendre comme larrons en foire.

En face du Canadien, deux femmes débattaient à voix basse. Il connaissait vaguement l'une d'elles, une certaine Nancy : une tignasse rousse frisée, deux incisives chevalines, des irruptions de taches de son sur le nez et les joues. L'autre lui était inconnue, Lia Andrakis ou quelque chose comme ça. De taille moyenne, dotée d'une chevelure auburn flamboyante, elle bougeait d'une façon féline, onctueuse, chacun de ses gestes servant à mettre en valeur les parties les plus attractives de son anatomie. Elle le dévorait du regard depuis le début du repas. Une aguicheuse.

Assis en face des deux chercheuses, le blondinet qui avait soulevé le problème de la contamination tentait vainement de s'immiscer dans leur conversation. Sans grand résultat. Elles s'amusaient à l'ignorer.

Haziel tira une profonde bouffée de son cigare et se mit à passer en revue les temps forts de l'exposé auquel il venait d'assister.

Il avait encaissé deux chocs à la volée.

L'un découlait directement des révélations d'Ambre Pasquier quant à la nature de leur future mission. À l'évocation de l'existence probable de vestiges sous la cryosphère, il s'était affaissé dans son siège comme sous l'effet d'une accélération brutale. Le point de Collapsus, ainsi nommé par Stanislas, représentait à lui seul une énigme d'ordre physique suffisamment épineuse sans avoir besoin d'y ajouter des artefacts extraterrestres.

L'enfance de Delaurier avait été bercée par le mythe des Bâtisseurs. À l'instar de la majorité des jeunes Terriens, il avait peuplé ses jeux et ses rêveries de prouesses technologiques et de créatures effrayantes. Mais, une fois adulte, des raisons plus pragmatiques l'avaient attiré vers Gemma. Le fait que la planète possédât une atmosphère proche de celle de la Terre soulevait une ribambelle de passionnantes questions. Comment ce monde, si différent de par ses conditions orbitales, avait-il réussi à engendrer la vie ? De quelle nature était l'événement climatologique qui l'avait plongé dans une aussi soudaine que terrible glaciation ? Et, surtout, à quoi ressemblait donc Gemma avant d'être prisonnière des glaces ?

À ces interrogations s'ajoutait une découverte inopinée réalisée par l'équipe du professeur Stanislas Stanford, une dizaine d'années auparavant : *une zone spécifique du Glacier échappait aux lois de la physique*. Problématique qui n'avait aucun précédent. L'Univers, par le biais du principe d'isotropie, était censé être soumis à des règles fondamentales prévalant partout. Mêmes constantes, mêmes résultats dérivant des mêmes observations. En d'autres termes, il se révélait parfaitement identique à lui-même, parfaitement homogène, et cela quels que soient la direction ou le lieu.

Alors, pour quelle raison cet infime bout de glace se comportait-il en hors-la-loi ?

Aux yeux d'Haziel Delaurier, engagé par Stanislas Stanford à peine deux ans après son arrivée dans le système AltaMira, l'attrait de Gemma s'en était trouvé démultiplié. Cette nouvelle énigme était la cerise sur le gâteau, le rêve de tout chercheur, à condition de ne pas être frileux. Mais à présent, à la lueur des récentes informations fournies par le docteur Pasquier, elle apparaissait sous un jour complètement inattendu.

Haziel avait toujours cru que les paradoxes liés au Point étaient inhérents à la réalité physique de la planète. Bien qu'inexplicables, ils procédaient forcément d'une cause dont la science dissiperait un jour les mystères, aussi profonds soient-ils.

La présence de vestiges changeait diamétralement la donne. Il n'était soudain plus question de géologie ou de géophysique, mais d'archéologie, d'anthropologie, *d'interprétation* de phénomènes qui ne devaient rien au milieu naturel…

Des artefacts, ainsi que les avait appelés Ambre Pasquier.

« On dirait des vagues, lui avait confié Stanislas la veille. Comme si une grosse bestiole s'agitait sous la carapace de glace… »

Une grosse bestiole.

Ou autre chose.

Un remue-ménage arracha Haziel à ses ruminations.

Deux tables plus loin. Ambre Pasquier prenait congé de ses équipiers. Un groupe voltigeait autour d'elle avec la compacité d'un essaim de moustiques. Des poignées de main

s'échangeaient. Altière, survolant le commun des mortels, la jeune femme se dirigeait maintenant vers la sortie, le docteur Temper sur ses talons.

Pete Donaldsen la héla d'un geste de la main.

— Vous retrouverez votre chemin jusqu'à l'igloo ?

— Ne vous inquiétez pas, le rassura-t-elle, Maya m'accompagne.

Au moment où elle passait devant lui, Haziel la gratifia de son sourire le plus avenant. Elle y répondit par un regard glacial. Le Canadien se sentit rapetisser, tandis qu'une bouffée de chaleur le saisissait.

Voilà que cela le reprenait !

L'autre choc de la journée n'avait été rien de moins que sa rencontre avec Ambre Pasquier. Il s'était imaginé beaucoup de choses, mais ça… La chercheuse ressemblait à une princesse du désert, aussi déplacée dans le paysage gemmien qu'un iceberg en plein Sahara. Avait-il rêvé ou il émanait d'elle la fragrance du clou de girofle ? À cet instant, une seule vérité l'habitait : elle venait d'Orient.

Parallèlement, cette chaleur, cet exotisme envoûtant se doublait d'une impression de rigueur et de froideur calculée, qui la rendait pareille à la rose des sables… D'une beauté extrême, mais aussi tranchante que le poignard, prête à mordre ou à frapper, autant avec ses paroles qu'avec ses regards. Insaisissable, déstabilisante… Cryptique.

Jusqu'à leur première rencontre, qui avait été rehaussée d'un certain piquant. Leurs corps s'étaient heurtés de plein fouet et elle avait fini sa course dans la neige. Il n'avait pas coutume de mettre les dames à terre, en tout cas pas de cette façon-là. À moins que ce ne soit elle qui lui ait fait son affaire…

— Un petit poker ? fit une voix dans son dos.

Pete Donaldsen, un sourire malicieux aux lèvres, distribuait les cartes. Depuis la fin du repas, il tapait le carton avec trois acolytes passablement avinés. Haziel reconnut leur cuistot de service, ainsi qu'un type à l'allure de furet qu'il avait croisé au préalable sur les sites de déblaiement. Un pilote de classe 2 comme lui, rompu à la conduite des traceurs, dumpers, niveleuses, draglines et autres bécanes, qui avait été affecté au

maniement des tripods. L'occasion rêvée de réparer une injustice.

D'un bond, il s'extirpa de son banc pour rejoindre les joyeux drilles. Une bouteille de scotch trônait sur la table entre les restes de tarte aux pommes, les tasses de café et les crédits gemmiens.

— Pietro, lâcha laconiquement le généticien en lui tendant la main.

— Béat, renchérit le second en mélangeant le jeu.

— Adam Wilbur, se présenta le troisième.

Ce dernier s'apprêtait à abandonner la partie.

— T'es trop fort. Béat ! Je me couche. Je laisse ce jeune imprudent se faire plumer à ma place.

Haziel se glissa aux côtés de Pete Donaldsen. Il se délesta de quelques crédits et la joute débuta.

Lentement, le réfectoire se vidait. La température était tombée de plusieurs degrés, personne n'ayant pris la peine d'alimenter le poêle à néobois. Ses ronronnements de tigre ne s'apparentaient plus qu'à des crachotements souffreteux.

Au bout d'une demi-heure, le glaciologue, dépité, jeta ses cartes sur la table et se leva, aussitôt imité par Pietro.

Les deux hommes quittèrent la pièce, bras dessus, bras dessous, et rejoignirent leurs baraquements en titubant.

Haziel demeura stoïquement assis. Pour lui, il était temps de passer aux choses sérieuses. Béat Hoffmuller gloussa.

— Alors, gamin, tu es prêt à me céder ta chemise ? Que veux-tu miser ce coup-ci ? Ton fendard, ta pelure d'aviateur ou ce que tu as dans la culotte ?

— Rien de tout ça. Si je perds, je te refile ma première prime. Si je gagne, c'est moi qui pilote ton tripod. Ça te semble réglo ?

Hoffmuller le toisa, d'abord surpris, puis un grand éclat de rire le secoua.

— Toi, t'es un comique, pas vrai ? Ça se voit au premier regard. Toujours l'envie d'avoir le dernier mot, de planer au-dessus de nous autres, hein ? Mais je te rassure tout de suite, mon gars, tu vas finir aussi tondu que les deux branleurs. Ta paie est déjà dans ma poche !

Il se régalait, rigolait à pleines dents de la situation.

Il coupa les cartes. Haziel les distribua en sifflotant.

Bientôt, la pièce n'abrita plus que les deux joueurs. Béat continuait de ricaner.

Puis ses ricanements s'espacèrent et devinrent moins tapageurs.

Enfin, ils cessèrent complètement.

Sur le coup des vingt-deux heures, Haziel déserta à son tour le réfectoire. Le blast avait faibli et il marchait d'un pas allègre dans la neige craquante. Il se sentait de nouveau invincible et d'excellente humeur.

— Ce n'était pas ton jour, mon gars, chantonnait-il à travers la nuit, pas ton jour ! À moi les tripods ! À moi Ambre Pasquier !

8

CAUCHEMAR

Ambre hésite.

Elle fait un pas puis un autre.

Elle vient juste de quitter la zone de lumière. Devant elle s'ouvre le boyau noyé d'obscurité. Aucun son ne lui parvient. Pas le moindre murmure. Le faisceau de sa torche balaie les parois scintillantes du tunnel. Cette clarté subite la dérange, tant elle est incongrue dans ce territoire dédié, depuis des millénaires, au silence et à la nuit.

Elle se résout à pénétrer dans la galerie, jusqu'au seuil de la cavité. La pierre a succédé à la glace. Une pente rouge composée de gravats conduit à la caverne qui s'évase en contrebas. Cailloux et débris roulent sous ses semelles, rendant sa progression délicate. Elle s'accroche, elle ne veut pas tomber. Elle doit descendre encore. Là où il fait plus sombre et plus chaud.

Elle a été conviée en ces lieux.

Elle parcourt une cinquantaine de mètres sur ce substrat irrégulier puis gagne l'esplanade. Au-delà, le terrain se mue en une rampe inquiétante qui plonge dans les entrailles de la terre.

Un sentiment de panique l'envahit. Il faut qu'elle rebrousse chemin, qu'elle rejoigne à tout prix la surface, l'air, le froid, le blast, sinon il n'y aura pas de retour possible. Cet endroit deviendra son tombeau.

Trop tard.

Déjà, elle l'entend. Ténu et lointain, mais néanmoins perceptible.

L'Appel.

À présent, il l'accompagne. Battement lourd et insistant, ample respiration, qui se propage jusqu'au plus profond de son

être. Guidée par ce pouls caverneux, elle se remet à avancer, hypnotisée, soumise. Elle n'a plus besoin de lumière. Elle abandonne sa lampe torche et se retrouve baignée dans un univers exclusivement constitué de vibrations sonores. Élevée à un état de conscience supérieur, non humain, elle plane au-delà des réalités de son monde. Elle n'a plus peur. Rien ne sert d'avoir peur.

C'est ainsi qu'elle le découvre, ou plutôt qu'il se révèle à elle.

Bien avant d'avoir recouvré la vue, elle le perçoit. Il palpite à la façon d'un grand cœur, générant une multitude d'harmoniques qui s'entremêlent pour engendrer la cadence puissante qui l'a conduite jusque-là. Elle est stupéfaite de constater qu'elle s'agite frénétiquement de gauche à droite, de droite à gauche, balançant d'un pied sur l'autre à mesure qu'elle progresse. Elle danse, perdue sous ces tonnes de neige et de glace, seule dans la nuit. Elle danse, s'efforçant d'imiter, par le biais imparfait de son corps d'être humain, cette poignante pulsation issue des entrailles de la planète.

Elle me parle. Gemma me parle, *se surprend-elle à penser.*

Mais Gemma n'y est pour rien.

L'obscurité cède la place à une clarté blafarde, et ses yeux le voient enfin : le Temple Noir.

Le Temple Noir aux Écritures.

Blotti au cœur d'une inextricable végétation, dans la touffeur de la jungle souterraine qui a envahi les lieux, il exhale une odeur qui lui évoque de fugitives réminiscences et laisse une trace salée sur ses lèvres.

Sans plus d'hésitation, elle pénètre dans son périmètre, progresse entre ses sombres piliers, recouverts de pétroglyphes aux arabesques fines et sinueuses. Elle traverse les portiques un à un, longe le couloir qui mène à la Porte. Magistrale et infranchissable pour le commun des mortels : son ultime destination.

De même quelle l'a conviée à se rendre en ces territoires oubliés, l'Entité l'exhorte à présent à l'ouvrir. Rien que pour elle…

Ambre se réjouit d'obéir. Elle n'éprouve aucun remords, aucun regret, aucun état d'âme, aucun souhait plus ardent que

celui d'exécuter les ordres de l'Entité. L'entité dont émane l'Appel. Dont la parole résonne dans les profondeurs. Elle veut la vénérer, l'adorer, assouvir son appétit, lui sacrifier tout ce qu'elle est.

Car, elle va la guérir. Elle le lui a promis. Rien d'autre ne compte à ses yeux.

Ambre approche sa paume de la cloison, qui puise à la même cadence que le Temple tout entier. Elle caresse la pierre noire légèrement tiède, agréable au toucher, et la chaleur se transmet à son corps, l'enveloppe de son étreinte. Elle se sent aimée et aimante. Désirée. Libérée à jamais de la haine. Ses doigts s'arrêtent sur quelques signes, comme si ce simple effleurement lui permettait de percer leurs arcanes. Geste superflu, car elle sait : l'Entité lui a offert la connaissance. Puis ils pénètrent dans la structure qui devient immatérielle, liquide. Elle va s'y glisser, s'y fondre, s'y abandonner corps et âme.

Un souffle frôle sa nuque.

Aussitôt, elle se fige. Une grande main, tortueuse, attrape son poignet, menu et pâle. Elle éprouve la brûlure des griffes qui lacèrent sa chair tendre, disloquent ses tendons, broient ses muscles. Elle se met à hurler, et d'autres hurlements, plus féroces, répondent aux siens. Des vociférations de rage et de désespoir, des supplications dont elle ne saisit que l'horreur, vrillent les moindres parcelles de son cerveau.

Il est en colère. L'Autre. L'ennemi juré de l'Entité.

Le dieu à la peau sombre et au regard lumineux.

Il la tire en arrière, la soustrait à son destin, à la fascination qu'exerce sur elle la Porte. Il est là pour la sauver, mais elle souffre. Elle se débat, pleure, rugit. On la déchire. Ses membres sont arrachés un à un. Bientôt, il ne restera d'elle que sa tête, vulgaire trophée de combat, planté au bout de sa colonne vertébrale. Pourtant, à l'intérieur, elle continue de hurler.

Colère ! Et d'autres voix répondent : COLÈRE !

Haine ! Et d'autres voix répondent : HAINE !

Désespoir ! Et d'autres voix répondent : DÉSESPOIR ! DESTRUCTION !

COLÈRE HAINE DÉSESPOIR DESTRUCTION COLÈRE HAINE DÉSESPOIR DESTRUCTION COLÈRE HAINE DÉSESPOIR DESTRUCTION DESTRUCTION DESTRUCTION DESTRUCTION

Ambre Pasquier se dressa d'un bond sur sa couchette.

Trempée d'une sueur glacée, la bouche grande ouverte, elle happait l'air tel un poisson hors de l'eau. Son pouls cognait à ses tempes en sifflant, les extrémités de ses membres picotaient, des explosions de couleurs lui transperçaient la rétine.

Ses doigts tâtonnèrent dans l'obscurité, longèrent le rebord du lit, tentant d'agripper un meuble quelconque, une paroi, un interrupteur. Rien.

Un éclair de lucidité. Elle frappa dans ses mains, une fois.

Un flot de lumière se déversa du plafond. Elle reconnut aussitôt sa cabine de l'igloo d'habitation.

Elle se leva, tremblante, tâta la base de son cou.

Quelle horreur ! Quelle abomination !

Elle se mit à arpenter les douze mètres carrés de la pièce, tapant des pieds pour se réchauffer. De plus en plus fort. Jusqu'à en avoir mal.

Le Dieu Sombre.

Jamais il n'avait revêtu autant de consistance, de réalité. Elle ressentait encore physiquement sa présence, son souffle tiède, la morsure de ses griffes sur sa peau, comme s'il se cachait là, tout proche, dans l'étroitesse des lieux, tapi dans un recoin et prêt à se jeter sur elle.

Elle se retourna d'un coup, le cœur battant, fixa son matelas, sur lequel les couvertures gisaient pêle-mêle. À la vue de sa couche défaite se superposa un autre lit, plus petit, envahi de coussins brodés et de peluches d'enfant.

Il est à mes côtés. Juste à mes côtés. Il me regarde dormir. Il me tient la main comme chaque nuit. Dehors, des cascades de pluie crépitent sur les dalles de la terrasse, martèlent la fenêtre de ma chambre.

Elle se frotta le visage.

Le phénomène se produisait de temps en temps : des fragments de souvenirs s'égaraient entre les mailles de son cauchemar sans toutefois franchir la lisière de son subconscient. Ils éclataient avant, telles des bulles de savon, et s'évanouissaient dans les méandres de sa mémoire en friche, touches fugaces qui la laissaient insatisfaite et peinée. Frustration qui lui parut d'autant plus forte en ce milieu de nuit. Était-ce parce que cette fois-ci chaque détail avait revêtu une effarante réalité ? Les cailloux roulant sous ses semelles, ses hésitations, le rythme lancinant, l'Appel, l'hypnotique balancement de son corps, son envie de se donner… Et puis, dernière touche au tableau, sa terrifiante rencontre avec le Dieu Sombre, doublon antinomique de l'Entité. Rencontre qui l'avait empreinte de la sensation indélébile d'avoir été écartelée vive, sacrifiée…

Elle…

Elle secoua la tête avec véhémence.

C'était aberrant ! Ce rêve ne lui appartenait pas. Il était tellement à l'opposé de sa rigueur, de sa personnalité. Elle ne pouvait résolument pas être cette femme qui dansait au rythme de cette pulsation, qui s'abandonnait corps et âme à… quoi ? À une divinité ?

Colère, haine, désespoir, destruction.

L'écho des malédictions scandées au fil du battement primordial rejaillit des profondeurs. Elle se colla les mains sur les oreilles.

Silence ! Par pitié, silence !

Elle fut tentée de réciter quelques *bols* indiens, histoire de se débarrasser de cet arrière-goût maléfique, mais tint bon. Inutile d'ajouter à ces inepties ses propres compulsions.

Elle se rassit sur le matelas, plus épuisée qu'au coucher, et consulta sa montre : trois heures. Elle venait tout juste de s'endormir.

Elle tira à elle la couette et, drapée des pieds aux épaules, se leva de nouveau. Elle s'approcha de la minuscule fenêtre ovale qui agrémentait chaque pièce de l'igloo. Les dortoirs, reliés entre eux par un étroit couloir intérieur, se déployaient vers l'extérieur, suivant un plan octogonal. Cinq cabines au rez-de-

chaussée, cinq au premier étage, qui abritait également le jacuzzi et la chambre bleue. Elle se demanda un instant où logeait Maya Temper. Elle n'y avait pas prêté attention. Les deux femmes s'étaient séparées à peine rentrées du réfectoire. Elle ignorait même avec qui elle partageait sa cabine.

Au-dehors, des particules de givre, cristallines, voletaient dans la lumière des spots allumés en permanence dès le crépuscule. Tout autour, la nuit régnait. Une nuit noire et glacée, déchiquetée par les sursauts irréguliers du blast, qui avait recommencé à fraîchir.

Ambre s'attarda devant le hublot.

Cette mission ne s'apparentait en rien aux précédentes. Qu'était-elle venue chercher ici ? Quel secret devait-elle percer ? Y avait-il seulement quelque chose à comprendre ? N'était-elle pas plutôt en train de perdre pied ? Jusqu'à présent, elle avait tenu bon : elle n'avait jamais parlé de ses angoisses à quiconque, pas même à Maya Temper. Elle ne voulait pas qu'on la croie cinglée. Il existait toujours une explication logique, scientifique, rationnelle. Et c'était à elle de la découvrir.

Pourtant, en dépit de ses efforts, ses cauchemars ne cessaient de gagner en puissance. Au début, ils ne l'avaient gratifiée que de sporadiques incursions, puis leur fréquence ainsi que leur réalisme s'étaient accrus. De simples vagabondages, ils s'étaient mués en éprouvants voyages. Et ils récidivaient, encore et encore. Si bien que la seule idée de s'endormir la terrorisait. Et cela durait depuis des mois. À moins que ce ne soit des années. Peut-être étaient-ils même apparus au premier jour de son arrivée dans le système AltaMira. Elle n'en était pas certaine. Elle mettait tant d'acharnement à les rejeter que leur première occurrence se perdait dans le brouillard de sa conscience. *Ce ne sont que des illusions, des produits de mon cerveau, des tentatives pour combler les vides de ma mémoire,* ressassait-elle avec obstination.

Mais elle y croyait de moins en moins.

Car ses cauchemars lui avaient indiqué l'emplacement exact des vestiges…

Bien avant d'ordonner ce fameux sondage de télédétection, elle savait où ils se nichaient. Ils l'attendaient. Elle les avait vus, elle les avait rêvés. Et elle continuait de le faire chaque fois qu'elle sombrait dans le sommeil.

Elle avait beau se répéter que c'était un hasard, un ironique coup du destin… C'était tellement irrationnel ! Si loin de tout ce qui la caractérisait, si peu… vérifiable. Pourtant, d'une façon indéniable, c'était là, sous ses yeux. Une évidence. Elle ne comprenait pas.

Elle tressaillit.

Une silhouette venait de traverser son champ visuel, entre les baraquements du camp. Elle recula. De nouveau un mouvement furtif, à la lisière du cône de lumière. Des ombres dansaient sur le sol. Des ombres qui n'avaient rien d'humain. Une décharge électrique, bleutée. Puis un cri guttural dans la nuit. Un type avait jailli de l'igloo et vociférait depuis les marches de l'escalier. Les rôdeurs, quels qu'ils fussent, prirent la fuite. L'homme proféra une insulte puis s'en retourna.

Ambre fit quelques pas en arrière, les genoux vacillants.

Sa couette avait glissé par terre. Machinalement, elle la ramassa et gagna la minuscule salle de bains. Elle se servit un grand verre d'eau au distributeur qui trônait à côté de la machine à café. Chaque cabine en était équipée. La base élémentaire du bien-être.

Elle regagna ensuite son lit et étendit ses longues jambes sous l'édredon. Frissonnante, elle lampa quelques gorgées d'eau avant d'avaler un somnifère.

Maintenant, elle percevait avec netteté les hurlements du blast à travers la cloison de l'igloo. Ses oreilles captaient aussi les sinistres craquements qui faisaient vibrer l'atmosphère. Le Glacier n'était pas loin. Des tonnes et des tonnes de glace, blanche, bleue, grise, s'étageant sur des milliers de kilomètres. Et, au-delà, de la glace encore. Autant de glace que dans son cœur.

Craquements, sifflements du vent, craquements…

Pour la première fois de sa vie, elle se demanda si elle se trouvait réellement à la bonne place. Si tout cela – son aller simple pour Gemma, son abnégation, son enrôlement à la

CosmoTek, son attirance pour le Grand Arc et les Bâtisseurs – ne se réduisait pas à une grossière erreur.

Pis, à un fantasme. Un fantasme qui achèverait de la perdre.

Ses yeux finirent par se fermer.

Elle s'endormit, la lumière allumée. Une façon dérisoire de maintenir les démons à distance.

9

PREMIERS CONTACTS

— Une fouineuse, encore une de ces satanées fouineuses !

Maya Temper, le médecin de l'expédition, désignait à ses collègues la paroi extérieure de la déchetterie. Des marques de morsures et de coups de griffes balafraient la pellicule de néoplastique recouvrant l'acier.

Il était sept heures trente, le jour gemmien se levait à peine et il faisait sacrément froid. Les soleils peinaient à percer la couche de stratus. Mis à part ceux qui avaient déjà gagné le site de forage, les scientifiques s'étaient contentés du frugal petit-déjeuner dispensé par le distributeur de l'igloo.

— Ces sales bestioles sont de plus en plus téméraires, lança Léna Andriakis, frigorifiée, en rejoignant Maya. Si elles se rapprochent davantage, il faudra installer un système de protection.

— On pourrait activer une barrière répulsive, suggéra Fred Monjo, qui se demandait encore comment il s'était débrouillé pour embarquer dans cette galère. Je ne sais pas pour vous, mais moi, je n'ai pas fermé l'œil. Les voir rôder autour de nos baraquements me fout la pétoche ! Enfin, s'il ne s'agissait que de ça…

— J'en ai un peu secoué une cette nuit, avoua Kim Chulak avec son accent slave à couper au couteau. Vous avez déjà observé leur dentition de près ?

— Pas de trop près, Kim, frémit Maya, pas de trop près ! On ne s'en portera que mieux !

— De simples électrochocs ne seront pas suffisants, argumenta Pietro. Ce qu'il leur faut, c'est quelque chose de radical. Moi, en tout cas, j'ai pris mes précautions.

Sous les yeux pétillants de Chulak, le généticien extirpa fièrement de son sac un fusil à impulsions courte portée, autrement dit un blaster.

— Où as-tu déniché ça ? s'exclama Maya, estomaquée. Et pourquoi pas un tank ?

— Des armes, dérobées à la milice, circulent en contrebande à Alabina, expliqua Pietro, en continuant de tripoter son joujou. Il paraît que ce sont les indépendantistes qui fournissaient la ville dans le but de fomenter une révolution. J'ai quelques potes dans le coin…

— Tu m'en diras tant !

Pietro épaula et mit en joue une cible imaginaire. Kim opinait d'un air complice.

— Si on ne découvre pas ces satanés vestiges, on pourra toujours s'octroyer quelques cartons ! lâcha-t-il sur un ton pince-sans-rire. Histoire de ne pas mourir d'ennui.

La doctoresse était atterrée.

— Mon Dieu, ces deux-là se sont trouvés ! On n'est pas sortis de l'auberge.

Sur ce, Ambre Pasquier émergea du baraquement.

Elle finissait d'ajuster sa cagoule par-dessous sa capuche. Quelques parcelles de son visage demeuraient à l'air libre. Le froid les saisit avec la soudaineté d'une claque. Le blast était retombé, mais le ciel, opaque, conférait au sol un aspect diffus et sans contraste. Le jour blanc gemmien. À peine avait-elle descendu les marches que Pietro Zenedani lui lança un objet métallique, qu'elle rattrapa de justesse. Elle le contempla un instant avant de comprendre. C'était une arme de poing, très petite et maniable. Très efficace aussi.

— C'est pour trucider mes collaborateurs récalcitrants ? ironisa-t-elle.

— Les fouineuses… Elles semblent beaucoup apprécier nos installations, spécialement nos ordures ménagères et les alentours du réfectoire. Cela fait déjà presque une semaine que les cuisines fonctionnent ici, grâce à notre ami Pete.

Ambre se rappela les ombres mouvantes aperçues durant la nuit. Jusqu'à présent, elle ne s'était confrontée aux fouineuses qu'en de rares occasions. Elles affectionnaient des endroits très

spécifiques, des mines ou des sites d'extraction, là où la population humaine abondait. Leur activité principale consistait à piller les poubelles, à la recherche de restes, de viande surtout. De véritables carnassiers ! Malgré leur relative prolifération ces dernières années, leur extinction était programmée à plus ou moins long terme. Et pour cause : il n'y avait pas de proies vivantes pour elles sur Gemma, si ce n'est quelques péquenots pris par surprise à la sortie d'une beuverie. Elles étaient issues d'une recombinaison génétique datant du début de la colonisation. Une poignée de biologistes avait eu la bonne idée de vouloir créer une nouvelle espèce capable de résister aux frimas gemmiens. Un mélange d'ours polaire et de loup sibérien. C'est du moins ce que prétendaient les racontars. Une aberration humaine de plus.

À cet instant, un engin cahotant, flanqué de deux larges chenilles et marqué du sigle de la CosmoTek, surgit de derrière le module d'habitation. Il stoppa face à l'escalier d'accès et une porte coulissa sur son flanc gauche. La troupe s'y engouffra. La banquette avant était déjà occupée par Nygel Spacey et Adam Wilbur, partis inspecter dès l'aube le contenu du hangar à véhicules, situé à l'entrée du camp. Maya grimpa à leurs côtés, laissant à Ambre le soin d'inaugurer la deuxième rangée. Elle se trouva aussitôt encastrée entre la vitre glacée et l'imposante stature de Pietro. Fred Monjo discutait déjà le bout de gras avec le pilote, un petit homme maigre aux orbites enfoncées. Béat Hoffmuller, se remémora Ambre. Depuis la veille, elle s'échinait à apprendre par cœur les noms de ses équipiers et à les associer à leur portrait. Une méthode éprouvée pour instaurer la confiance.

— Tu en tires une tête, mon gars, c'est le whisky d'hier soir ? plaisanta Fred en tapotant l'épaule du pilote.

— C'est rien, grommela ce dernier. Rien qu'une mauvaise partie de poker. J'aurais mieux fait de me coucher de bonne heure. J'aimerais autant que nous n'en parlions plus.

— J'espère au moins que tu n'as pas parié ta culotte ! Tu vas en avoir besoin ici !

Fred riait trop fort pour l'espace cloisonné de l'habitacle.

— C'est rien, je te dis ! gronda le conducteur en haussant le ton.

Béat Hoffmuller avait passé une sale nuit, au terme de laquelle il se retrouvait à piloter une vulgaire navette rampante au lieu d'un tripod flambant neuf. Il bougonna encore quelques mots incompréhensibles et Fred l'abandonna à son sort.

Le véhicule longeait les baraquements. Chacun s'efforçait de consulter son planning. À la fin du jour, la cloche sous laquelle les foreuses entameraient leur progression serait hermétiquement scellée. Ainsi, tout contact avec l'atmosphère gemmienne serait évité. En parallèle, le laboratoire d'analyses devrait être opérationnel.

Au bout de quinze minutes, la chenillette s'arrêta sur une plateforme aménagée dans le névé. La bordure est du Glacier se déployait devant eux, pareille au dos d'un gros animal paresseux. Le reste des scientifiques s'affairait autour d'une large structure en forme de dôme – la fameuse Bulle qui allait abriter le forage –, dont la mise en place, dans les jours précédents, avait été supervisée par Pete Donaldsen et Adam Wilbur. Un véritable building, plus de vingt mètres de haut pour soixante de diamètre, deux sas d'isolement, de quoi garantir un accès sécurisé aux machines et aux humains, et permettre l'évacuation de la glace.

Ambre fut heureuse de quitter l'exiguïté de l'habitacle. Elle détestait la promiscuité.

Donaldsen lui faisait de grands gestes. Les deux Impulse A-X14 et B-X17 – rebaptisés Mary et Joséphine par ses soins – avaient été acheminés en bordure de la zone de percement. Ils attendaient leur heure, les roues de coupe au repos, leurs carcasses flambant neuves marquées du sigle de la GemmaCorp, auquel l'appellation « Projet Archéa » avait été ajoutée en grosses lettres. Il s'agissait en vérité de deux gigantesques tunneliers de respectivement quinze et vingt-cinq mètres de long, aux allures d'insectes terrassiers, montés sur des rangées de chenilles multidirectionnelles, orientables à 360 degrés. La plus imposante. Mary, allait permettre de creuser dans la cryosphère une tranchée de plus de dix mètres de diamètre, et cela sur les cinq kilomètres de l'excavation. La seconde jouait le

rôle de consolidatrice. Ces deux usines mobiles bénéficiaient de systèmes de déblaiement par axes spinaux. La glace, d'abord transformée en eau par la chaleur dégagée lors de la coupe, puis resolidifiée, serait évacuée au travers même de leurs châssis au moyen d'une tubulure centrale s'apparentant à une épine dorsale. La procédure, percement et extraction compris, garantirait une action ininterrompue des deux machines. L'installation se terminait par une chaîne de wagonnets ultrarapides de type Gaïa qui achevait de convoyer les débris vers l'extérieur.

Ambre ajusta les crampons intégrés à ses bottes et rejoignit le glaciologue, à une petite cinquantaine de mètres de là.

— Je n'aimerais pas être aux commandes de tels monstres ! dit-elle, une main sur le visage pour se protéger des reflets de la neige.

— C'est une question d'habitude, répondit Donaldsen avec modestie. Je m'amusais déjà avec ces bécanes au berceau. Un croissant ?

La chercheuse attrapa le croissant et y mordit du bout des lèvres. Il était mou et avait un goût de plastique.

— Plus sérieusement, poursuivit-elle, avez-vous testé la structure de la glace ? Va-t-elle supporter notre assaut ?

— C'est à espérer ! Je viens de terminer une simulation des forces en interaction sur toute la longueur de l'excavation : modèle mécanique de la glace – température, résistance et viscosité –, étude de la densification du névé, ainsi que des couches profondes et du substrat rocheux. L'ensemble des contraintes et des déformations a été pris en compte. Si vous voulez vous donner la peine de consulter le schéma… Il complète celui que vous nous avez présenté hier soir.

Le Norvégien activa son scan et une image en trois dimensions se forma dans les airs.

— Voici le chemin choisi pour atteindre notre objectif. Nous allons creuser une tranchée d'une inclinaison de trente et un degrés pour commencer, puis nous suivrons une pente plus serrée : quarante-cinq degrés en moyenne. Vous voyez, le petit point rouge qui clignote ? L'angle d'attaque y est optimal et il a l'avantage de contourner les poches d'eau. Ce type d'excavation

sera naturellement plus lent que si nous avions pu entamer la calotte à la verticale. Mais, puisqu'il faut s'adapter aux conditions qui nous sont imposées… D'un autre côté, cette option est plus sûre. Cet endroit semble peu propice aux tempêtes. Un point de plus en notre faveur.

— Les tempêtes ?

Donaldsen rigola et souleva un instant son bonnet bleu pour se gratter le crâne.

— Mille excuses ! Loin de moi l'idée de vous effrayer. C'est mon passé de marin viking qui resurgit… mes ancêtres. Ce n'est qu'une métaphore, bien sûr. Je veux parler de la somme des déformations que subit le Glacier, relatives à la gravité et aux effets de marée causés par Marie-Antoinette. Ne croyez pas que ce foutu inlandsis soit immobile. Malgré sa pente de faible degré et le gel permanent, il se déplace, s'écoule toujours plus bas en direction de l'équateur, comme n'importe quel glacier, d'ailleurs. Il y a des courants, des bouleversements qui s'apparentent au mouvement de plaques tectoniques. Ça se tortille sec là-dessous !

— Je ne pensais pas devoir gérer un océan déchaîné, s'alarma Ambre en grimaçant.

— Ne vous bilez pas trop. Les sondeurs sont en place et je serai aux commandes de Mary pour veiller au grain. C'est déjà une vraie histoire d'amour entre nous.

Il éclata de nouveau de rire, en tapotant affectueusement le métal de son nouveau et volumineux jouet.

— La troisième foreuse, c'est Minijoe ! Elle n'est pas nécessaire à ce stade. Elle se repose pour l'instant, la petite veinarde !

Ambre esquissa un bref sourire. Pour une fois, les délires technologiques de Pete ne lui semblaient pas si malvenus. Sa bonne humeur et sa confiance l'aidaient à dissiper ses angoisses de la nuit. Tout allait bien se passer et, sous ces kilomètres de glace, elle trouverait enfin une explication à ce qui lui arrivait.

Un sifflement aigu déchira l'atmosphère.

Ambre Pasquier et Pete Donaldsen levèrent simultanément les yeux vers le plafond nuageux. Un engin en forme de têtard effectua un looping à une centaine de mètres au-dessus du site

et plongea vers le sol. Par réflexe. Ambre courba l'échine. L'appareil avait déjà disparu derrière la masse du Glacier.

— Qu'est-ce que c'est ? s'inquiéta la chercheuse auprès de Donaldsen.

— L'un des deux tripods fournis par la CosmoTek. Ils nous ont été livrés afin que nous puissions survoler la région et procéder à des relevés topographiques sans dépendre des satellites de NP.

— J'aimerais autant qu'il ne s'écrase pas sur nos foreuses !

Le tripod, que Donaldsen suivait amoureusement du regard, exécutait un nouveau passage en rase-mottes.

— Ce pilote est-il obligé de se donner pareillement en spectacle ? Il ne va servir qu'à faire repérer notre site qui, je vous le rappelle, n'est censé abriter qu'une opération de routine !

— Désolé pour la démonstration. La tentation a dû être trop forte. Les tripods sont de vrais petits bijoux. Très maniables et rapides. Ce sont d'authentiques vaisseaux spatiaux pouvant atteindre l'orbite en une poignée de minutes. Inutile de préciser qu'ils valent une fortune.

— Et moi qui pensais que la CosmoTek limitait ses dépenses !

— Je crois que c'est un cadeau de Kobalski, un cadeau personnel, je veux dire, rien que pour vous, docteur Pasquier.

Pete ne remarqua pas la gêne d'Ambre, trop occupé à activer sa satcom pour entrer en communication avec le pilote de l'astronef, qui entamait sa manœuvre d'atterrissage, soulevant des nuages de neige soufflée. Puis il grimpa dans la cabine de la foreuse. Les membres multidirectionnels de Mary se mirent lentement à se déployer, tandis que son système de propulsion à chenilles l'acheminait vers sa nouvelle destination. Joséphine, maniée par Béat Hoffmuller, lui emboîta aussitôt le pas.

Le tripod s'était posé à une vingtaine de mètres.

Au moment où Ambre le rejoignit, la vitre du cockpit s'ouvrit dans un chuintement.

— Je vous prierai de sortir sur-le-champ de *mon* vaisseau ! lança-t-elle sèchement.

Une tignasse en désordre émergea de l'habitacle.

Ambre fronça les sourcils. C'était le jeune homme qui lui avait adressé un clin d'œil lors de son exposé inaugural. Celui aussi qui avait, sans égard pour quiconque, empoisonné l'air du réfectoire avec son cigare de contrebande – probablement de la même marque que ceux de Kobalski –, si bien qu'elle s'était résolue à regagner sa cabine en compagnie de Maya. Elle avait émis de petits toussotements et lui avait adressé plusieurs regards éloquents. En vain. L'énergumène n'en avait eu cure. Elle s'était promis de sévir.

— Je vous demande pardon ? fit Haziel Delaurier, surpris.

— Cet engin est la propriété de la CosmoTek, argua Ambre d'un ton tranchant. Son usage est réservé aux strictes nécessités. Pas aux plaisirs personnels !

Le Canadien sauta au sol.

— Haziel Delaurier, se présenta-t-il. Pilote agréé de classe 2, géophysicien et mécanicien à ses heures, homme à tout faire ! À votre service !

Il lui tendait la main en souriant. Elle l'ignora.

— C'est votre nom de code ? enchaîna-t-elle.

Il la regarda sans comprendre. Elle reformula sa question.

— Haziel, c'est votre nom de code ? Un genre de désignation militaire ? C'est la coutume, non, chez les gens de votre espèce ?

Le Canadien se trouva pris au dépourvu. Tant par la virulence des propos de la chercheuse que par sa perspicacité. Peu de personnes savaient que son prénom était celui d'un ange gardien. Il l'avait hérité d'un épisode mystique de sa mère.

— Ce n'est que mon prénom, expliqua-t-il. Dans ma famille, on avait un curieux sens de l'hum…

— Eh bien, monsieur Delaurier, je n'autoriserai plus aucune liberté de ce style. M'avez-vous comprise ? Vous voudriez nous faire repérer par la milice que vous ne vous débrouilleriez pas autrement. Notre situation n'est peut-être pas assez délicate à vos yeux ?

— Je testais simplement les capacités de cet engin, miss Pasquier…

— Docteur Pasquier !

— Bien… docteur, dit le Canadien avec le plus grand sérieux en levant la main droite. Je le jure, je ne recommencerai plus !

— Je préfère ça. Nous ne sommes pas dans un cirque ! (Elle changea de ton.) N'en faites pas trop quand même.

Haziel s'éclaircit la gorge. Drôle d'animal que cette Pasquier !

— En guise de *mea culpa*, je vous propose un petit survol de la zone de forage. Ça vous tente ?

— Avec vous aux commandes ? Vous n'y songez pas ! N'y a-t-il pas un autre pilote pour conduire cet appareil ?

— Il est malheureusement indisposé. Mais je vous promets d'être raisonnable. Ni looping ni piqué, vous avez ma parole.

Il cracha par terre.

Ambre s'efforça de ravaler sa montée de rage. Kobalski lui avait demandé de faire preuve de psychologie. Elle prit ça comme une façon de tester ses capacités dans un domaine où d'ordinaire elle n'excellait pas.

— Eh bien, puisque cet engin est, paraît-il, mon cadeau de bienvenue, autant l'essayer sur-le-champ. Je vous suis, monsieur Delaurier.

La cabine se révéla exiguë, mais ergonomique. Un parfait exemple de design alliant esthétique et fonctionnalité. Aucune comparaison avec les traceurs poussiéreux de la Fédération. Elle s'installa dans le confortable siège passager et boucla la ceinture. Le véhicule empestait le neuf. Il devait tout juste sortir des usines d'Alabina.

Haziel Delaurier prit place à sa gauche. Il la frôla d'un peu trop près à son goût. C'était à parier qu'il l'avait fait exprès.

— Désolé, c'est un peu étroit.

— Ce n'est rien.

— Alors, s'exclama le Canadien, où diable se trouvent les sièges éjectables, les parachutes, les gilets de sauvetage…

Ambre regretta immédiatement sa tentative de pacification.

Ce pilote était l'archétype de ce qu'elle abhorrait. Trop sûr de lui, l'air trop débonnaire, trop outrageusement optimiste. En deux mots : exagérément humain. Et macho avec ça ! Une fois de plus, Kobalski s'était montré laxiste. Il allait l'entendre. Sa

récrimination viendrait s'ajouter à celles relatives à la disposition inadéquate des baraquements.

Elle ne desserra pas les dents durant la manœuvre de décollage. L'appareil replia délicatement ses piliers de suspension – les fameux podes – vers l'arrière et entama un large virage sur la gauche. Il gagna rapidement une altitude vertigineuse.

— Nous n'avons pas besoin d'atteindre l'orbite, monsieur l'*ange gardien* !

— Rassurez-vous, c'est juste pour vous permettre d'apprécier le spectacle.

En effet, le tripod s'en retournait déjà vers la terre. La vallée du Glacier, avec ses milliers de kilomètres de miroir étincelant, se déployait devant eux. C'était majestueux, grandiose, magique. Malgré sa mauvaise humeur. Ambre en eut le souffle coupé.

— Vous savez, enchaîna Delaurier au bout de quelques minutes, nos routes se sont déjà croisées.

Hélas oui ! songea la jeune femme.

— Vous m'êtes sauvagement rentrée dedans hier peu avant la réunion.

Ambre déglutit.

Ce type ?

Elle se ressaisit rapidement.

— C'était donc vous ! Ça ne m'étonne pas. Vous semblez négliger un détail : je ne vous suis pas rentrée dedans, c'est *vous* qui m'êtes rentré dedans !

— Vous fonciez tête baissée à travers le blast !

— Non, c'est vous qui fonciez à travers le blast, monsieur Delaurier.

— Tout est une question de *relativité,* miss Pasquier.

Elle ne releva pas, mais lui décocha un coup d'œil glacial.

— Vous savez, continua Haziel qui ne se laissait pas démonter, je vous ai sans doute sauvé la vie. À l'heure actuelle, vous seriez encore en train d'errer entre les baraquements. Avec les fouineuses qui chassent dans les environs…

La chercheuse ignora sa remarque, plongée dans la contemplation du paysage. Haziel l'observait discrètement. Elle

n'aimait pas être contredite et l'humour n'était pas son fort. Stany l'avait pourtant averti : Ambre Pasquier, docteur ou pas, était une proie peu commode. Il activa le scanner et aussitôt un enchevêtrement de traits et de courbes se dessina sur l'écran devant eux. Il se décida à changer de ton.

— D'ici, vous pouvez apercevoir la topographie des vestiges. Ils s'étendent sur plus de cent vingt mille mètres carrés. Enfin, je parle seulement de la surface au sol. Le scan a détecté plusieurs niveaux de construction. Fascinant, non ?

Ambre restait silencieuse. Dans sa tête, elle analysait les géodésiques du schéma, essayait d'en extraire un modèle complet, afin de le comparer aux images de son rêve.

— Cette ligne bleue représente le futur tracé de nos tunneliers, poursuivit le Canadien. Vous voyez ? Si l'opération se déroule de manière idéale, Donaldsen espère atteindre l'infrastructure dans une petite quinzaine. Après, nous ignorons ce que nous allons trouver.

Ambre préférait ne pas y songer.

— Une quinzaine, c'est beaucoup, lâcha-t-elle. Notre temps est limité.

— La glace est épaisse. Progresser trop vite sans s'assurer de sa stabilité pourrait s'avérer dangereux. Sans compter les risques potentiels de contamination du milieu, si les protocoles de sécurité n'étaient pas respectés à la lettre. Et je n'évoquerai même pas les problèmes liés au filtrage et à l'évacuation des déblais. Il faut œuvrer avec méthode et professionnalisme, docteur. La précipitation est contre-productive. Et puis nous avancerons quand même de trois cent quarante mètres par jour en moyenne !

Il observa sa réaction, mais elle ne l'écoutait pas.

Le regard de la chercheuse avait été attiré par quelque chose au sol.

Malgré le blast des jours précédents, de longues et profondes striures sombres zébraient le névé.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda-t-elle. On dirait des traces d'explosion.

— Ce sont les accidents. Vous avez connaissance des accidents, miss… docteur Pasquier ? D'après les miliciens, ils

seraient le résultat tragique des attentats commis par les indépendantistes.

— Et vous y croyez, monsieur Delaurier ?

— « Haziel », si ça ne vous dérange pas.

— Peu importe. Ces indépendantistes pourraient-ils mettre en péril notre mission ?

— À mon avis, les Enfants de Gemma n'ont rien à voir avec ces accidents-là, miss Pasquier. Peut-être ont-ils effectivement plastiqué quelques véhicules à droite et à gauche, mais pas ici, je peux vous l'assurer.

— Comment pouvez-vous en être aussi certain ?

Haziel flairait l'ouverture. S'il parvenait à capter l'attention de la chercheuse… Il fallait qu'il choisisse ses mots avec soin.

— Il… y a autre chose, miss… docteur. Il y a bien une source de danger, mais elle vient d'ailleurs…

Un signal retentit à cet instant dans l'habitacle et le visage débonnaire de Donaldsen apparut sur l'écran de la satcom.

— Docteur Pasquier, tout le monde est réuni. Nous n'attendons plus que vous pour débuter la visite de la Bulle.

— Parfait, Pete. J'arrive ! Monsieur Delaurier, nous rentrons.

Haziel pesta en silence.

L'heure des révélations n'avait pas sonné.

Ambre fut heureuse de retrouver la terre ferme. Delaurier pilotait d'une façon divine, mais pour un ange cela n'avait rien d'exceptionnel.

10

RITE DE PASSAGE

— Je t'ai attendue hier !

Kya Stanford regardait la silhouette de Miguel Etchégoïan se découper à contre-jour devant la flambée. Elle était plantée au milieu de l'immense réfectoire, les sourcils froncés, les mèches furibondes. Elle venait juste de rejoindre le Nid, la base des indépendantistes.

Quatre gamins d'à peine douze ou treize ans – des caqueux comme elle –, accoudés aux longues tables qui quadrillaient la pièce, la reluquaient en riant sous cape, tout en épluchant des légumes : leur punition pour s'être battus à coups de tomates dans la serre le matin même. Une odeur de café et de viande fumée parfumait l'atmosphère. Il faisait agréablement chaud. Des éclats de voix et des bruits de casseroles parvenaient de la cuisine attenante où les cuistots s'activaient. Comme chaque jour, plus de trois cents personnes étaient attendues pour le repas de la mi-journée.

— C'est ainsi que tu comptes gagner ta place parmi nous ? la relança Miguel sur un ton sarcastique.

Accroupi face à l'âtre, il attisait le feu à l'aide d'un soufflet. Deux de ses acolytes discutaient tranquillement en bout de table en buvant de la bière. Les flammes étaient hautes. Le néobois gémissait en se consumant, conférant à la scène un aspect inquiétant.

— Je… j'ai été retenue, commença Kya.

Des salves de ricanements ne lui laissèrent pas le temps d'approfondir la question. Une pluie de détritus, pelures de courgettes, d'aubergines et de patates, graines de courge et de potiron, atteignit la jeune fille à la figure.

— Ça suffit ! gronda Miguel en se retournant. Déguerpissez ou je vous botte les fesses !

Les gamins, saisis d'un fou rire intempestif, décampèrent en slalomant entre les bancs. Kya se débarrassa d'un air dégoûté des déchets qui s'accrochaient à ses cheveux.

Miguel en profita pour se camper devant elle. Le regard de l'adolescente croisa brièvement le sien. Elle rougit immédiatement.

— Tu l'as bien cherché, avoue-le ! C'est à se demander à quoi tu penses… si toutefois il t'arrive de penser ! Ça fait maintenant six semaines que tu te disperses en allées et venues entre je ne sais où et notre base. Ton comportement irresponsable nous met en danger. T'en rends-tu compte au moins ?

Kya bredouilla quelques mots qui se perdirent dans son foulard.

— Je n'ai pas entendu, insista Miguel.

— Oui, articula Kya dans un souffle.

— Alors quoi ? Quelle excuse vas-tu inventer cette fois ? Et où est ton cahier ?

Kya leva des yeux implorants vers Miguel.

— Je ne l'ai pas sur moi.

— Et où est-il ? J'ai fouillé dans le dortoir et dans le coffre de ton patineur. Il n'est nulle part. Tes camarades d'escouade m'ont affirmé qu'ils ne t'avaient pratiquement pas aperçue de la semaine. Et je ne parle pas de tes professeurs. Tu n'as pas assisté à un seul enseignement théorique depuis plus de quinze jours ! Pas plus au cours de stratégie qu'à celui d'écologie, ni même à ceux d'histoire ou de conscience civique ! Kya, à quoi joues-tu ? Tu crois peut-être que trois notes de guitare vont te permettre d'être acceptée au sein de notre communauté ? Il est temps de choisir ton camp.

— Je n'ai pas encore pris ma décision… définitive, tenta-t-elle de se justifier.

— C'est pourtant le moment ou jamais ! Tu ne peux pas entrer et sortir d'ici avec tant de légèreté. Si tu veux t'intégrer, tu dois cesser de te la jouer perso, t'investir, témoigner de loyauté envers notre mouvement. Tu n'es pas dans un camp de vacances. Tu es ici pour apprendre, pour te responsabiliser, pour être utile à la collectivité, dans le but légitime de bâtir une société nouvelle, basée sur l'entraide mutuelle et le respect de

notre monde. Et cela – ai-je besoin de te le rappeler ? – parce que tu en as exprimé le souhait. C'est du moins ce que tu as affirmé. Mais peut-être n'était-ce pas une revendication sincère, peut-être n'as-tu pensé qu'à t'amuser…

— Non, je… ce n'est pas ça… je…

— Alors quoi ?

Une montée de rage enflamma le visage de Kya, ses épaules se redressèrent, elle se campa plus fermement sur ses pieds.

— Me taper les corvées de chiotte et de cuisine, coller des tracts sur les tankers, les fourguer dans les usines… toutes les missions que Cristobal (elle jeta au passage un regard courroucé à l'un des deux hommes attablés) me confie sont inintéressantes, dégradantes !

Miguel n'en croyait pas ses oreilles. Il se rapprocha de la jeune fille jusqu'à n'être plus qu'à cinquante centimètres de son nez et la toisa des pieds à la tête.

— Ainsi, selon toi, diffuser nos idées révolutionnaires est un acte dégradant. De mieux en mieux. Il ne me semble pas avoir entendu les autres caqueux s'en plaindre pourtant. Ils assument et obéissent aux ordres en parfaits guérilleros. C'est un passage obligé pour quiconque veut être accepté ici.

— Mais justement ! se braqua Kya. Je n'ai rien à faire avec les caqueux ! J'ai presque dix ans de plus que la plupart d'entre eux ! Je devrais appartenir à la classe des cadets… au minimum !

— Les cadets ! rugit Miguel. Rien que ça ! Et pourquoi pas les dégourdis pendant que tu y es ! Ou les éclaireurs ? Ou, mieux encore, les combattants ?

Le rire de Miguel, cinglant, claqua dans l'immensité du réfectoire, se répercuta de mur en mur jusqu'à se perdre dans la hauteur du plafond taillé dans la pierre noire.

— Qu'estimes-tu donc avoir accompli de si grandiose pour monter en grade ? Un quelconque exploit ? Si c'est le cas, je n'en garde aucun souvenir. Tu es une novice ici ! Sais-tu au moins ce qui est écrit sur les tracts que tu répugnes tant à distribuer ? Peux-tu me réciter le Manifeste ?

Kya ouvrit la bouche pour la refermer aussitôt. Le courage la désertait aussi soudainement qu'il l'avait aiguillonnée.

— C'est bien ce que je pensais, ajouta Miguel sur un ton sans équivoque. Tes prestations sont loin de s'avérer convaincantes, Kya. Je suis déçu. Et je ne suis pas le seul. En conséquence, la Meute m'a demandé de te tester. Aujourd'hui même.

Kya sentit son estomac se contracter.

La Meute. L'expression était floue, mais assez évocatrice pour qu'elle échafaudé tout un scénario. La Meute présidait au conseil des indépendantistes. En son sein, les questions de sécurité étaient débattues, les décisions importantes étaient prises. Un genre de tribunal. Kya lança des regards furtifs à droite et à gauche. Un aréopage d'énergumènes à la curiosité mal placée l'observait peut-être en ce moment à travers un réseau de caméras habilement dissimulées et s'apprêtait à statuer sur son sort.

— Me tester ? bredouilla-t-elle.

— Tu penses que bidouiller des moteurs et voler des joujoux à ton papa est une démonstration suffisante ? Tu es une jeune fille pourrie, Kya. Une grande gueule, mais rien dans les tripes. On ne pourra jamais rien faire de toi ici. *Tu n'es pas une Enfant de Gemma !* Tu n'en as pas l'envergure.

L'adolescente sentit les larmes lui monter aux yeux.

Miguel avait fait mouche. Elle l'admirait. Son mépris était le pire des affronts. Elle ravala ses pleurs en reniflant.

— Je peux accomplir de grandes choses, plaida-t-elle d'une voix chevrotante. C'est toi-même qui me l'as affirmé !

— Peut-être. Ou peut-être pas. Pour l'heure, tu ne m'as rien prouvé. Oui, tu as réussi à nous casser les oreilles avec ta guitare et à insulter la plupart de tes camarades, mais à part ça je n'ai rien vu de tes soi-disant qualités ! Tu n'es rien ici !

Le pouls de Kya s'était accéléré. Ses genoux tremblaient autant de rage que d'humiliation. Voilà qu'on la roulait dans la farine une seconde fois en l'espace de deux jours. Déjà que le départ impromptu d'Haziel l'avait plongée dans une colère folle ! Au lieu de se confier à elle, il s'était contenté de filer comme un lavement, sans la moindre explication. Elle aurait voulu lui arracher les yeux. Et maintenant, c'était au tour de Miguel ! À croire que ces deux-là s'étaient donné le mot.

— Je ferais n'importe quoi, tu le sais.

Son ton s'était fait implorant, ce qu'elle regretta aussitôt.

— N'importe quoi ? Vraiment ?

Miguel la toisait de ses prunelles sombres. De ses cheveux noirs bouclés tombant en cascade sur ses épaules émanait l'odeur du bois brûlé.

— Très bien. J'ai une mission pour toi, dit-il, la mine grave. Si tu l'accomplis correctement, tu pourras te repointer ici et avoir l'insigne honneur de suivre de nouveau les enseignements du Nid. Sinon, inutile même d'y songer. Tu n'auras plus qu'à retourner chez ton papa et oublier une fois pour toutes les Enfants de Gemma. Considère cela comme l'épreuve qui scellera ton destin.

Kya releva le menton d'un air de défi, la mâchoire serrée à lui faire mal. Pour lui, elle se résoudrait à espionner, voler, plastiquer des installations, pire si cela s'avérait nécessaire. Elle s'en sentait parfaitement capable. Elle ne se dégonflerait pas. Tout au moins le croyait-elle.

— Tu vas te rendre dans le gouffre de la vallée des Ombres. Lors d'un raid, une escouade de dégourdis y a aperçu des marques bizarres, des traînées sur la glace, un éboulis. Comme si quelque chose s'y était écrasé. Ce n'est sans doute qu'une météorite, mais ça pourrait aussi bien être un astronef. Je veux que tu descendes jusqu'en bas et que tu me dises ce que c'est, compris ? Tu prends le matos nécessaire – scan, corde, explosifs –, tu jettes un coup d'œil et, si c'est un vaisseau, tu me rapportes ce qui est réutilisable, les consoles de l'IA ou n'importe quoi qui pourra nous servir. Est-ce clair, mademoiselle Kya Stanford ?

— Très clair !

— Très clair, chef !

— … clair… chef…, bougonna l'adolescente entre ses dents.

— Une chose encore, tu t'acquittes seule de ce boulot. Aucune aide extérieure ne sera tolérée. Tu te démerdes. C'est l'occasion de montrer ce dont tu es capable. Tu es une adulte responsable, non ? Une soi-disant fille de Gemma. Prouve-le !

— Tu peux me faire confiance, chef !

— Maintenant, file ! Je ne veux plus te voir traîner ici.

Kya tourna les talons, la haine au cœur. Elle essuya ses dernières larmes du revers de sa manche.

Attends un peu, mon salaud ! Tu ne vas pas être déçu !

Un sourire au coin des lèvres, Miguel la regarda déguerpir.

Elle l'aimait, ça crevait les yeux.

Lui-même ne la trouvait pas inintéressante. Sa peau de pêche, rose et fraîche, ses taches de rousseur sur son nez légèrement retroussé, ses yeux bleu pâle, transparents et inquisiteurs… Un mignon petit minois sous une touffe hirsute de cheveux blonds, qu'elle domptait à l'aide d'un foulard bariolé. Une adolescente à peine dégrossie qui, en même temps, se donnait des airs de garçon, roulait des mécaniques, parlait et rigolait fort, proférait un tas d'insultes inavouables et arrachait des sons insoutenables à sa guitare. Elle croyait dur comme fer lui ressembler, passer pour une vraie dure à cuire. Elle en faisait beaucoup trop. Kya n'avait pas encore compris ce qu'elle était véritablement : un animal délicat et sensible, doué d'un instinct de survie en terrain hostile et d'une endurance qu'il avait rarement rencontrés chez une recrue aussi jeune. C'était un diamant à l'état brut qu'il s'agissait de tailler avec autant de finesse que de fermeté. Kya rêvait les yeux grands ouverts et idéalisait sa révolution. Elle s'échauffait, s'empêtrait dans d'incontrôlables élans d'enthousiasme qui pouvaient s'avérer dangereux. Kya restait une rebelle, une âme sauvage, même au sein des Enfants de Gemma. Il était temps de la secouer, de la confronter à la réalité, afin qu'elle prouve sa loyauté, son engagement envers le mouvement. La guérilla était en priorité une affaire de discipline.

Quant à son expédition, Miguel savait qu'elle n'en rapporterait rien. Du moins rien de matériel.

Un vaisseau s'était crashé là-bas, plusieurs années auparavant. Lui-même s'était rendu dans le gouffre avec son père, Samy. Il s'en souvenait très bien, et pour cause : c'était la veille de ses vingt ans… et quelques jours avant la mort de son père. Aucune de leurs tentatives n'avait suffi à percer la carlingue de l'engin. Un engin étrange d'ailleurs, qui avait laissé une empreinte inquiétante dans son imagination. Personne ne

l'avait recherché, aucune demande de sauvetage n'avait été transmise à la surface de Gemma, ce qui était très inhabituel. De toute manière, ses occupants avaient dû être tués sur le coup. Le choc avait été terrifiant.

En cet instant, seul comptait aux yeux de Miguel le chemin intérieur que Kya parcourrait. Il fallait qu'elle aille au bout d'elle-même, la rage au ventre, dans le but de réussir sa première véritable mission. Elle prouverait son courage, sa détermination, mais elle les prouverait avant tout à elle-même.

Il adressa un bref signe de tête à Cristobal, son meilleur ami, qui le rejoignit aussitôt.

— Un sacré tempérament, la poulette ! remarqua ce dernier. Un sacré doigté aussi. Elle démonte et remonte un blaster en quelques secondes. Quant à s'en servir…

— Fais en sorte qu'elle apprenne vite : le pire comme le meilleur. Pour rien au monde, je ne voudrais qu'il lui arrive malheur.

— Tu l'aimes bien, avoue-le, le taquina Cristobal.

— On ne peut rien te cacher. Tu sais ce qu'il te reste à faire ?

— Pas besoin d'un dessin !

Cristobal attrapa une pomme au vol et quitta la pièce en sifflotant, prêt à suivre discrètement les pas de la jeune fille.

Dans le corridor, Kya avançait tel un bulldozer.

Elle ne pensait plus qu'au matériel qu'elle allait emporter et à son patineur, qui l'attendait sagement dans le hangar, remisé avec les autres véhicules. Elle avait l'habitude d'écumer les environs à bord de son engin, mais la vallée des Ombres jouissait d'une réputation particulièrement sinistre. Une luminosité quasi inexistante, une glace noire, craquelée, gorgée de crevasses qui plongeaient, disait-on, jusqu'aux tréfonds de la planète. La jeune fille s'était même souvent ingéniée à alimenter le folklore de ses ragots personnels. Bien mal lui en avait pris !

Dans sa précipitation, elle heurta de plein fouet l'un des caqueux qui l'avaient injuriée et couverte de détritus. Sans égard pour leur différence d'âge, celui-ci l'attrapa par le bras et lui cracha au visage. Le sang de Kya ne fit qu'un tour. Elle empoigna le moutard tel un vulgaire chiffon et, du haut de ses

dix-huit ans flambant neufs, lui asséna un magistral coup de poing. Le gamin fut projeté contre la paroi suintante. Là, il glissa au sol, à moitié assommé et complètement abasourdi.

— T'avise pas de recommencer ce coup-là, chiure ! Sinon je te jure que je t'arrache tes couilles de poussin avec mes dents.

Sur cet avertissement, elle disparut dans l'ascenseur, stupéfaite de la violence de sa réaction. La peur lui donnait des ailes.

Les hurlements terrorisés du caqueux la poursuivirent jusque dans le hangar.

11

MARY LA CORIACE

Haziel Delaurier agrippa la main que lui tendait Donaldsen et se hissa à bord de la gigantesque foreuse des glaces.

L'habitacle de Mary était plus spacieux et mieux agencé que celui de ses habituels Hercule. De nombreuses vids familiales ainsi que des dessins d'enfant colorés en égayaient les parois, et une bouteille de whisky, lovée dans un compartiment spécialement conçu à cet effet, trônait bien en évidence en compagnie de deux gobelets entre les sièges passagers. L'engin paraissait aussi habité que sa chambre de la base Tétra. Pour un peu, on y aurait croisé de vieilles chaussettes et des caleçons.

Donaldsen éclata de rire devant la mine ébahie du Canadien.

— Bienvenue dans mon antre, l'ami ! J'ai déjà personnalisé l'endroit, comme tu peux le constater.

— En effet, fit Haziel en soulevant la bouteille d'un air entendu pour en reluquer l'étiquette. Et moi qui croyais que la CosmoTek ne fournissait que des boissons énergétiques et de la nourriture bio !

— C'est une boisson énergétique ! rétorqua le Norvégien. Et j'ai de la nourriture bio en réserve.

Il plongea sa main dans le vide-poche, sous le panneau de commandes, et en extirpa un paquet de chips graisseux.

— Dans ce genre de situation, il ne faut surtout pas se laisser aller. Un bon moral, c'est ce qui compte.

Haziel se sangla dans son siège, tandis que Donaldsen prenait les rênes du mastodonte de huit cent trente tonnes.

La foreuse avait été acheminée dans la Bulle, scellée depuis la veille. La majorité de l'équipement scientifique était en place et le laboratoire d'analyses s'apprêtait à recevoir les premiers échantillons. L'équipe au grand complet bouillonnait d'effervescence. Un campement de chantier avait été aménagé à

l'extérieur, de même qu'un poste de contrôle dans l'enceinte de la Bulle. Ainsi, Ambre Pasquier serait aux premières loges pour suivre le déroulement des opérations. Elle assistait justement à la mise en marche de Mary depuis son observatoire, le regard sombre, les bras croisés, figée dans l'expectative. Une reine devant ses nuées de fourmis ouvrières.

Pete Donaldsen avait proposé à Delaurier de le rejoindre à bord afin de le familiariser avec le maniement du tunnelier. Walter Van Ruben et Béat Hoffmuller se partageaient la responsabilité de Joséphine, qui passerait derrière Mary pour sécuriser la tranchée et installer l'ascenseur nanotek. Celui-ci permettrait aux scientifiques d'accéder aux vestiges en un temps record et d'y transporter leur matériel.

Dans la cabine, plusieurs écrans affichaient une pléiade de données. Haziel en reconnut certaines, d'autres lui parurent écrites dans un langage connu des seuls glaciologues. Il n'avait jamais piloté de tunnelier. Et pour cause… Il souffrait d'une légère claustrophobie qui ne s'exprimait qu'en milieu souterrain.

Son regard fut attiré par un visage sur l'une des vids aimantées qui parsemaient le tableau de bord. Une femme, grande, nordique, se découpait en trois dimensions dans la profondeur du cliché. Elle avait un air avenant et débonnaire, le sosie féminin de Donaldsen.

— C'est ma compagne, Gilda, commenta ce dernier. Elle est ingénieur. Elle m'attend à Alabina avec ma fille, Palma. Je vais louper son anniversaire, misère de misère !

Haziel eut une moue compatissante et s'empara d'une photo où la fillette arborait un magnifique sourire dans les bras de sa mère.

— Elle fêtera ses cinq ans dans quelques jours, dit le glaciologue avec fierté. Et elle pilote déjà le snowcat !

Son gros rire secoua l'habitacle. Il rajusta son bonnet de marin, s'essuya les yeux.

— Dans la famille, on est des « techniques ». On aime démonter puis remonter. Comprendre comment les choses fonctionnent.

— D'authentiques Alabiniens, rigola Delaurier.

— On est des fortiches, nous autres, pour sûr !

Il gratifia Haziel de son habituelle tape dans le dos.

Ce dernier espérait que le Norvégien n'en vienne pas à l'interroger sur son origine. Malgré ce que prétendait son sauf-conduit, il n'était pas d'Alabina. Pas plus qu'il n'était natif de Gemma. Il s'empressa de détourner la conversation.

— Belle créature, déclara-t-il en désignant Gilda.

Le Norvégien soupira.

— Sans elles à mes côtés, ces semaines à farfouiller le Glacier vont s'écouler dans une extrême lenteur ! Paradoxal, non ?

Haziel sourit.

Aucune femme ne l'attendait nulle part.

Ce n'était pas tout à fait exact : une multitude de femmes l'attendaient ! « Une souris dans chaque port », le taquinait souvent Alexis Korpatov. Il accumulait les conquêtes, succombait à la diversité des charmes. En un mot, il butinait. Et la gent féminine le lui rendait bien ! La nature s'était montrée généreuse avec lui : grand, athlétique, plein d'humour. Ses mèches bouclées lui conféraient un petit air sauvage qui excitait ces demoiselles. Son sourire était craquant, ne cessaient de lui répéter Bhagyashrī et Justine.

Peut-être n'avait-il simplement pas encore trouvé l'âme sœur ?

Cette idée le fit rigoler. Ce n'était pas son genre de se laisser embobiner par de pareilles mièvreries. Il raffolait des femmes, des belles femmes. Il aimait leur corps, leur peau, leurs cheveux… Les caresser, se perdre dans le plaisir. Les perdre.

Une puissante secousse traversa la machine.

La lumière faiblit, plongeant l'habitacle dans une semi-obscurité. Les consoles s'illuminèrent en myriades d'étoiles multicolores.

Donaldsen venait d'enclencher la gigantesque roue de coupe qui allait entamer la première couche du névé. Il manœuvra quelques manettes et la vibration décrût pour ne devenir qu'un frémissement supportable. De l'extérieur, le spectacle devait être impressionnant. Mary, un tunnelier de dernière génération, monstre de psychrolite, progressait sur ses chenilles et s'apprêtait à attaquer la carapace millénaire du Glacier.

Haziel eut la vision d'un énorme insecte, hideux, muni d'une douzaine de pattes, fouissant le sous-sol à l'aide de sa trompe pour creuser son terrier.

Un frisson désagréable le parcourut. Il était trop tard pour reculer.

— C'est parti ! lança joyeusement Donaldsen.

Un vrai bambin !

La foreuse avait gagné la zone cible. Le trépan s'orienta vers l'avant pour embrasser la pente. Dans un sifflement, deux gerbes étincelantes jaillirent à gauche et à droite de la machine au moment où la fraise de dix mètres de diamètre mordit dans le névé. Gracieusement, Mary s'inclina. Son nez s'enfonçait déjà dans la cryosphère comme dans l'écume d'un océan aux statiques ondulations. L'habitacle à suspension hydraulique compensa aussitôt l'angle de plongée pour garantir à ses occupants une position horizontale en toutes circonstances. Des deux côtés de la roue de coupe, des amoncellements de neige se formaient, semblables aux murs d'un terrier. Les déblais, tour à tour convertis en vapeur d'eau, en eau puis en glace, étaient transférés dans la foulée vers la colonne spinale, d'où ils seraient pris en charge par les convoyeurs Gaïa. Mary procéderait de la sorte sur les cinq kilomètres du forage, secondée par Joséphine. Au vu de la température régnant au sein de la calotte, l'eau résultant de la percée gèlerait immédiatement, se transformant en un mortier des plus efficace. Les deux foreuses laisseraient derrière elles un tunnel régulier aux parois soudées et bien lisses, digne d'un super lombric.

Autour de Pete et d'Haziel, la nuit tombait. Ils s'abîmaient dans les couches supérieures du névé, suivant une pente préliminaire de trente et un degrés, qui augmenterait graduellement jusqu'à quarante-cinq degrés.

Haziel agrippa plus fermement ses accoudoirs.

Bientôt, ils seraient seuls à affronter l'immensité souterraine du Glacier. Ils le traverseraient impunément, forceraient ses défenses, jusqu'à atteindre le substrat dans lequel les vestiges sommeillaient. Une impression de voyage intérieur, de plongée au centre de la terre, très angoissante au demeurant. Haziel

n'était pas dans son élément. Il aimait les grandes étendues, l'altitude, la vitesse, les horizons dégagés, l'espace. Le cockpit d'un astronef, malgré son exiguïté, lui procurait un sentiment d'ivresse quasi jouissif. En revanche, se retrouver cloîtré dans un tunnelier s'éloignant à toute vitesse de la surface frisait la damnation. La panique le talonnait de près.

Un nouveau choc, plus violent, ébranla l'habitacle.

Quelques vids glissèrent au sol. Il les ramassa.

Il nota que ses mains tremblaient. D'ailleurs, il respirait à petits coups rapides, en proie à un accès d'hyperventilation. Il bloqua son souffle, s'obligea à expulser l'air avec lenteur, pour recouvrer un rythme plus profond.

Il jeta un bref regard à Donaldsen, toujours concentré sur le schéma de progression et les nombreuses données qui défilaient en temps réel. La machine analysait le milieu au fur et à mesure de sa descente et le comparait aux modèles des simulations. Tout était passé en revue dans le menu détail : la température de la glace – qui dépendait de son écoulement et du flux géothermique –, aussi bien que sa nature, sa densité et sa solidité. Des carottes étaient prélevées pour des examens ultérieurs. La composition isotopique de la glace, notamment sa teneur en deutérium et en oxygène 18, permettrait d'estimer les changements subis par le climat. Les bulles d'air restées prisonnières dans la cryosphère offriraient des échantillons de l'atmosphère des époques antérieures. La collecte des poussières, pollens, dépôts volcaniques et sédimentaires, ainsi que des aérosols divers, enrichirait le tableau de précieuses informations sur l'intensité de la circulation atmosphérique. L'ensemble de ces données autoriserait les scientifiques à affiner leur vision du paléoclimat de Gemma et des causes potentielles de sa péjoration. S'y ajouterait une étude des microorganismes rencontrés lors de la traversée, qui viendrait compléter le vaste catalogue des biotopes de la planète.

Au moindre signe de contamination, ce serait le branle-bas de combat. Une alarme se mettrait à hurler dans l'habitacle, les machines stopperaient net, un bilan biochimique et épidémiologique serait établi. Des combinaisons de quarantaine attendaient les deux navigateurs dans le compartiment arrière.

Dans le cas extrême où le tunnelier devrait être abandonné, ils gagneraient le véhicule prévu à cet effet, en fin de convoi, et rejoindraient la Bulle en toute indépendance pour une décontamination minutieuse.

Donaldsen prit soudain conscience du trouble de son acolyte en apercevant son reflet pâlot sur la console. De la main, il lui désigna la bouteille de whisky.

— À toi l'honneur, mon grand.

Haziel se força à desserrer les mâchoires et se servit un verre. Son diaphragme était si contracté qu'il avait envie de vomir. Il regarda un instant le liquide ambré rouler dans le gobelet, comme doué de vie. On naviguait en pleine mer, pas de doute !

— Ça impressionne, hein ? lâcha Donaldsen, ravi.

Il jugea nécessaire de donner quelques précisions.

— Cent dix mètres de profondeur. Nous quittons les dernières strates du névé, c'est-à-dire la neige accumulée au fil des précipitations. Une densité faible, beaucoup de molécules d'air prisonnières du substrat. Jusque-là, du pipi de chat pour notre bécane. On s'attaque maintenant à la glace pure, la vraie, qui va devenir de plus en plus dure au fil de la descente. Écrasée sous son propre poids, la neige expulse le gaz qu'elle contient et se soude en une masse compacte qui, à terme, se transforme en glace. D'où l'intensité accrue de la vibration. Notre bonne Mary s'apprête à donner tout ce qu'elle a dans le ventre.

Haziel avala le whisky d'un trait. Il avait un goût de médicament.

L'image d'un gros insecte rebutant et fouissant ne quittait plus son esprit. Les propos de Donaldsen ne lui procuraient aucun réconfort. Heureusement, le Viking se révélait un authentique professionnel. Ils étaient de la même trempe, c'était déjà ça.

Il força ses pensées à se focaliser sur sa véritable mission. Celle que lui avait confiée Stanislas Stanford.

À chaque mètre parcouru dans cette satanée bécane gobeuse de glace, ils se rapprochaient inexorablement de ce que le professeur avait baptisé le point de Collapsus. Il devait trouver la façon la plus appropriée d'alerter Ambre Pasquier. Sa

tentative dans le tripod s'était réduite à un échec lamentable, qui n'avait pas fini de le mortifier. Il avait perdu ses moyens aussi prestement qu'un adolescent. Il aurait voulu lui expliquer que les accidents ne découlaient pas du hasard, qu'il se tramait quelque chose qui dépassait l'entendement des physiciens de la base Tétra ; lui parler des paradoxes qui ne cessaient de gagner en ampleur, ces foutus paradoxes dont il avait fait, dans sa chair, l'abominable expérience ; finalement, des effets quantiques totalement improbables qui perturbaient l'équilibre de la métrique espace-temps de cette portion du Glacier. Et cela, à cause du point de Collapsus, dont l'épicentre se situait parfaitement à la verticale des vestiges découverts par la chercheuse, et très exactement dans l'axe de percement de Mary la coriace !

Le whisky lui brûlait les tripes, mais peinait à le ragaillardir. Après réflexion, sa mission tenait plus d'un acte kamikaze que d'une étude de terrain. Toutes les pièces du jeu s'échinaient à lui mettre les bâtons dans les roues, à commencer par Ambre Pasquier, qui avait lancé son sondage à cet endroit précis, à croire qu'elle en savait plus qu'elle ne voulait bien l'admettre. Puis le fait qu'il doive dissimuler son identité. Il n'était pas fortiche à ce petit jeu-là, le mensonge n'ayant jamais été sa tasse de thé. Pour clore le tout, il se sentait complètement désemparé devant une femme : une première dans son existence. Son charme inné ne produisait aucun effet. Que lui valait le courroux de la chercheuse ? Malgré son air hautain et sa froideur, il avait décelé en elle de la fragilité. Il se trompait rarement. Était-elle semblable au Glacier ? Cachait-elle sa vraie nature sous une carapace, bâtie au fil d'expériences malheureuses, rendant son cœur de plus en plus inaccessible aux émotions ?

Interroger Donaldsen à son sujet lui sembla un bon moyen d'oublier un instant Mary et son maudit terrier.

— Ambre Pasquier, se hasarda-t-il, tu la connais depuis quand ?

Le Norvégien arbora un sourire entendu.

— Elle te plaît, hein !

— Ça se voit tant que ça ?

— On n'apprend pas à un vieux singe à faire la grimace.

— Tu as raison, j'ai une prédilection pour les grandes asperges renfrognées et pète-sec.

— C'est une belle femme, mais elle a un caractère affirmé, voilà tout. Il faut l'apprivoiser.

— Un tempérament de glace, je dirais même.

Donaldsen éclata de rire.

— De glace ? Tu rigoles ! C'est une enflammée, oui.

Haziel lui décocha un regard dubitatif. Le glaciologue souriait de toutes ses dents.

— Je l'ai rencontrée sur les barricades, les cheveux au vent et le poing levé. Déchaînée !

— Les barricades ?

— Son nom ne t'évoque rien ?

Haziel sonda sa mémoire. Le nom de Pasquier ne lui était effectivement pas inconnu. Rien de spécial là-dessous, la biologiste ayant rapidement acquis une certaine notoriété au sein de la communauté scientifique.

— La crise des processeurs atmosphériques, résuma Donaldsen. Ça devrait te suffire, non ?

Des bribes de souvenirs, des rapports d'expertises, traversèrent l'esprit du Canadien. Il y avait trois ans terrestres, la TerraCom avait voulu lancer un programme contribuant à activer le réchauffement global de Gemma, afin de la rendre plus accueillante pour les générations à venir. Cela comprenait la création de plusieurs processeurs atmosphériques d'un type révolutionnaire – rien à voir avec ceux qui avaient lamentablement échoué sur Mars ainsi que la mise en chantier d'une série d'usines rejetant des quantités astronomiques de gaz à effet de serre – dioxyde de carbone, méthane, chlorofluorocarbures – dans l'atmosphère. Usines malheureusement encore en activité à ce jour. Certains avaient même proposé d'instaurer des mesures servant à stimuler le volcanisme de la planète.

L'idée avait provoqué un véritable tollé entre clans adverses. Un groupe de scientifiques de Nouvelle Prospérité s'y était opposé becs et ongles. Il y avait eu des manifestations et des actes de sabotage, quoique mineurs, visant directement les

installations de la TerraCom. Cela n'avait rien d'officiel, mais le mouvement des Enfants de Gemma, qui avait plébiscité – une fois n'est pas coutume –, l'action de la CosmoTek, en avait profité pour asseoir sa détermination.

— Certains ont suggéré qu'Ambre Pasquier n'était autre que l'instigatrice de la débâcle, précisa Donaldsen.

Delaurier haussa un sourcil. Bien qu'il éprouvât une certaine difficulté à imaginer la chercheuse à la tête d'un soulèvement populaire, l'information méritait d'être soupesée. Sa connaissance unique du terrain pouvait très bien résulter des relations nouées lors de cette échauffourée. Entretenait-elle toujours des liens avec les indépendantistes ?

— De toute façon, ça n'aurait jamais marché…

— Qu'est-ce qui n'aurait jamais marché ? demanda Delaurier, perdu dans ses conjectures au sujet de la biologiste.

— Cette histoire de réchauffement global. C'est de la foutaise. On n'est pas sur Terre, les cocos ! Tu aimerais que je t'explique pourquoi ?

Haziel acquiesça, heureux d'avoir l'esprit détourné de la descente de Mary, qu'il ne pouvait s'empêcher de comparer à la progression malvenue d'un suppositoire.

— Je pense, au contraire de certains, qui malheureusement décident de la pluie et du beau temps ici-bas, que nous ne sommes qu'au début d'une très longue ère glaciaire.

— Au début ?

— Quelque chose ne t'a pas chiffonné lorsque Ambre a évoqué la datation des vestiges ?

— Tu songes aux douze mille ans ? Ce laps de temps m'a paru très court au vu de l'épaisseur moyenne de l'inlandsis.

Pete Donaldsen poursuivit sur un ton très sérieux.

— Bien vu. Une pareille quantité de glace amoncelée en une période astronomiquement si brève ne peut signifier qu'une chose : par le passé, les chutes de neige étaient beaucoup plus fortes qu'aujourd'hui. À l'époque actuelle, le climat de la planète s'apparente à peu près à celui de l'Antarctique terrestre : un désert glacé. Des précipitations faibles – concentrées sur le court été – découlant d'un froid et d'une sécheresse extrêmes ; des vents anticycloniques balayant le relief en rafales, issus des

différences de température qui prévalent entre les courants de surface et ceux de la basse atmosphère. Eh oui, sur Gemma, il fait beaucoup plus froid au sol qu'en altitude !

— Un effet résultant de l'albédo maximal, compléta Haziel.

— Très exactement. La réflexivité est telle que les rayons solaires n'ont guère le temps de réchauffer la surface. Ce qui, cela dit en passant, ne nous arrange pas ! (Il rigola.) D'ordinaire, l'existence de n'importe quel glacier – je parle des glaciers terrestres, continentaux ou alpins – est liée au rapport entre la quantité de neige entrant dans le système – transformée en glace lors de l'accumulation – et la quantité qui en sort au cours du processus d'ablation. Un simple jeu d'équilibre qui fait que notre Terre d'origine ne ressemble pas à une boule de neige. Sur Gemma, au contraire, le relief a subi une période de cumul excédentaire. Il a neigé pendant très longtemps sans discontinuer et sans qu'aucune phase de dégel contrebalance le phénomène d'accrétion. Tu me suis ?

— Beaucoup de neige tombée, pas de fonte : grosse carapace, résuma laconiquement Delaurier.

— Bien. Mais cette équation signifie également autre chose. Pour avoir des précipitations aussi importantes, l'atmosphère a dû être beaucoup plus tempérée par le passé qu'elle ne l'est actuellement. En conclusion : la planète ne cesse de se refroidir. C'est un cercle vicieux, né du haut degré de l'albédo, un serpent qui se mord la queue ! Ni les processeurs atmosphériques, ni les usines avec leur pollution n'y pourront rien changer.

— Si mes souvenirs sont exacts, argua Delaurier, la Terre est supposée avoir subi au moins une glaciation globale dans sa prime jeunesse, qui pourrait être de même ordre que celle que Gemma traverse aujourd'hui. Pourtant, elle ne ressemble pas à une boule de neige. Nous en sommes bel et bien sortis.

— Je ne dis pas le contraire, rétorqua Donaldsen en rajustant son bonnet sur son crâne. Mais n'oublie pas qu'il a fallu des millions d'années pour en venir à bout. Dame Nature ne s'en laisse pas compter si facilement.

Sur ce, il se tut.

Haziel se plongea dans l'observation des courbes de progression s'affichant sur les écrans de contrôle. La glace se

densifiait, suivant les prédictions du Norvégien. La caméra arrière offrait une vue du tunnel, déjà impeccable, qui serait encore peaufiné par les soins de Joséphine. Le boyau présentait un aspect irisé et bleuté.

Une interrogation s'insinuait dans son esprit. Une interrogation à laquelle aucune solution satisfaisante n'avait été apportée par la science. Il se résolut à la formuler à voix haute.

— Qu'est-ce qui a provoqué l'englacement de Gemma, selon toi ?

Donaldsen prit la peine de se verser une bonne dose de whisky avant de répondre. Il cultivait un petit côté mélodramatique qui n'était pas sans rappeler l'humour, parfois théâtral, de Stanislas. Il avala le breuvage cul sec et s'essuya la bouche du revers de la main.

— Question tout à fait pertinente, mon ami. Il existe de nombreuses hypothèses à ce sujet. Certaines peuvent également expliquer la ou les glaciations globales subies par notre monde d'origine en ces temps fort reculés. D'autres non. La configuration des lieux diffère. Je parle bien sûr de l'orbite excentrique de la planète et de la présence de l'étoile double.

— Supposée très stable, se sentit obligé d'ajouter Delaurier pour se rassurer.

— Supposée, oui.

Donaldsen marqua une brève pause puis enchaîna.

— Au néo-protérozoïque, l'époque de cette glaciation spectaculaire sur Terre, l'intensité solaire, plus faible de six pour cent, ne contribuait pas au réchauffement. En outre, la disposition des masses continentales ne correspondait pas à celle que nous connaissons aujourd'hui. En fait, une seule et gigantesque terre affleurait, le continent Rodinia, centrée sur l'équateur, entre 60 degrés de latitude nord et 60 degrés de latitude sud. Il y a huit cents millions d'années, ce supercontinent s'est fracturé sous l'effet de mouvements magmatiques, ouvrant mers et océans, et répartissant ses nouveaux territoires autour des zones équatoriales. Les importants épanchements basaltiques, issus des éruptions volcaniques générées par ce bouleversement, de même que les très abondantes pluies liées au cycle du climat tropical auraient

alors favorisé la dilution du gaz carbonique de l'atmosphère dans les sols et les océans. Les gaz à effet de serre, ainsi délavés de l'atmosphère, auraient permis un effondrement drastique des températures, ce qui à son tour aurait conduit à l'avancée des glaces jusqu'à l'équateur et à un gel partiel des eaux.

Visiblement, l'explication lui donnait soif. Il se resservit un verre. Haziel se demanda si c'était raisonnable au vu de la situation.

— Une fois ce stade d'englacement atteint, poursuivit le Norvégien après s'être hydraté le gosier, il devient très difficile d'opérer un retour à des normes plus tempérées. Ce sont les hautes latitudes nord qui pilotent le climat. L'importante réflexivité liée à la présence de neige ou de glace engendre le cycle de rétroaction positif que nous connaissons sur Gemma. En fait, l'albédo ne fait que renforcer l'abaissement des températures. Il emprisonne littéralement la planète et lui laisse peu de chances de se déglacer. Pendant ce temps, et malgré l'étendue de la calotte glaciaire, l'activité volcanique du globe se poursuit. Au terme de plusieurs millions d'années, la quantité des gaz dans l'atmosphère – dioxyde de carbone et méthane – finit par égaler un niveau tel qu'elle réussit à inverser la tendance en occasionnant un massif effet de serre. L'atmosphère s'adoucit et la cryosphère cède du terrain, se retirant vers les pôles et libérant les continents et les eaux. Sur Terre, après cet épisode extrême, la vie aurait connu le boom magistral du précambrien. Une théorie affirmerait même que cette glaciation a servi de moteur à la réoxygénation de l'atmosphère et, par conséquent, à l'éclosion de nouvelles formes organiques, plus évoluées. Peut-être n'aurions-nous jamais existé sans cette terrible glaciation…

— Un scénario qui est resté au stade de postulat, tempéra Delaurier.

— Possible. Sans avoir besoin de remonter si loin dans le passé, la Terre a traversé de nombreux cycles de hausse et de baisse de la température, découlant de causes astronomiques. Les changements qui affectent son orbite et son orientation font fluctuer la répartition de l'énergie reçue selon les latitudes, les longitudes et les saisons. Avec une périodicité de cent mille ans,

l'ellipse terrestre s'excentre d'environ dix-huit millions de kilomètres, augmentant la distance qui la sépare du soleil, ce qui entraîne d'importants bouleversements climatiques.

Haziel approuva. Le sujet ne lui était pas étranger.

— L'obliquité de l'axe des pôles terrestres s'avère également un facteur décisif, compléta Donaldsen. Tous les quarante et un mille ans, il passe de vingt-deux à vingt-cinq degrés. Lorsque l'inclinaison est maximale, les rayons lumineux peinent à réchauffer les hautes latitudes en hiver et inversement en été. Les étés sont chauds et les hivers rigoureux. Cette configuration correspond paradoxalement aux épisodes interglaciaires. À l'inverse, une diminution de l'obliquité génère des étés moins chauds et des hivers moins froids. C'est ce cas de figure, malgré tout, qui permet le développement des calottes continentales. À ces phénomènes naturels s'ajoutent des événements totalement inattendus de type cataclysmique. Je parle par exemple de l'écrasement d'un astéroïde. Les poussières dégagées par le choc provoquent un obscurcissement conséquent de l'atmosphère. Les rayons solaires peinent à traverser les strates de nuages et ne réchauffent plus correctement la surface. La température au sol s'abaisse, ainsi que l'activité photosynthétique. En ce qui concerne Gemma, d'importants bouleversements de l'orbite, liés au mouvement de ses deux étoiles, auraient pu déclencher un refroidissement radical. Ce n'est pas parce qu'elles paraissent raisonnables en ce moment qu'Alta et Mira n'ont pas eu leurs quarts d'heure de folie.

Donaldsen abandonna ses écrans pour regarder Delaurier d'une façon insistante.

— Tu veux mon point de vue personnel ? reprit-il à voix plus basse.

Haziel n'était pas certain d'avoir envie de l'entendre. Le glaciologue poursuivit néanmoins.

— Eh bien, il y a douze mille ans, un événement de nature astronomique est venu foutre le bordel ici. Un vrai cataclysme qui a modifié l'orbite de la planète, bousillé entièrement l'homéostasie climatique, gelé les océans et recouvert le sol d'une carapace de neige de plus de trois kilomètres d'épaisseur, plongeant la planète dans un hiver éternel. Une apocalypse, qui,

selon moi, pourrait se reproduire à l'improviste, juste maintenant par exemple, pendant qu'on creuse… *comme ça !*

Il claqua des doigts, ce qui fit sursauter Haziel, et ajouta :

— Bienvenue en Armageddon, l'ami !

Haziel en resta coi.

Le glaciologue le fixa un instant, puis les traits de son visage se délièrent et il éclata de rire.

— Tu devrais voir ta tête : tout un poème !

Un léger crachotement résonna dans les haut-parleurs et une voix, pareille à une litanie d'outre-tombe, fusa dans l'habitacle.

— Je ne me hasarderais pas à juger du bien-fondé de votre conversation, mais vous causez trop, les gars. Vous lambinez. Le docteur Pasquier n'est pas satisfaite.

C'était le pilote de Joséphine.

— Bien noté, répondit Donaldsen en rajustant la puissance de la roue de coupe.

Puis, se tournant vers Haziel :

— Réfléchis-y un peu…

La vibration qui ébranlait la machine se transforma en une plainte aiguë.

— Bon, maintenant, fini la rigolade ! On passe la deuxième !

Haziel, contaminé par les idées de Donaldsen, avait les yeux perdus dans le plastique kaki du plafond. Il n'avait pu s'empêcher de les lever au ciel, lorsque le Norvégien avait évoqué la responsabilité probable de l'étoile double dans l'englacement de Gemma.

En dépit de sa claustrophobie, il se sentait tout à coup heureux de se trouver à des lieues de la surface, très loin des sautes d'humeur des deux soleils. Si l'envie les prenait soudain de renouveler leurs frasques…

12

VOIX

Si je meurs au cours de cette mission, ce sera la faute d'Haziel !

Kya se retourna une dernière fois vers la vallée qu'elle s'apprêtait à quitter. Son patineur était encore visible, petite chose insignifiante noyée parmi les amas de rochers en contrebas. Dans quelques mètres à peine, elle ne le distinguerait plus.

Une heure plus tôt, après l'avoir recouvert de sa bâche chauffante, elle avait activé la balise qui lui permettrait de le retrouver au cas où le blast ou un brouillard persistant décideraient de se lever. Puis, son sac stabilisé sur son dos par des lanières, elle avait chaussé les raquettes et s'était lancée dans l'ascension de la pente douce conduisant à la face nord du Gisant.

Préparer le matériel nécessaire à son expédition avait requis une journée entière. De bon matin, elle avait scruté le ciel avec anxiété et écouté les prévisions météo pour les deux jours à venir. Temps variable, mais faible probabilité d'attaques de blast. Une aubaine. De toute façon, elle n'aurait pu se résoudre à attendre plus longtemps. Son sang bouillonnait. D'impatience, de colère et de peur.

— Je rectifie : si je meurs, ce sera la faute d'Haziel, de mon père et de Miguel ! marmonna-t-elle en prenant la montagne à témoin.

Elle n'en démordrait pas. Ces trois-là l'avaient poussée à bout. Son père en feintant de s'intéresser à elle avec ses questions stupides, Haziel en l'abandonnant à son sort comme une vieille chaussette, et Miguel en lui lançant des défis à la con, rien que pour l'emmerder. Quant aux caqueux, inutile même d'en parler.

Elle avait déjà parcouru plus de cinq cents mètres sur le versant enneigé, évitant, grâce à son scan géotek et à ses lunettes de visée, crevasses et autres pièges tapis sous la surface. Ses raquettes laissaient des empreintes profondes dans son sillage.

Au fur et à mesure de sa progression, son angoisse ne faisait que gagner en ampleur. Elle scrutait sans cesse les cimes et les arêtes avoisinantes, l'oreille à l'affût du moindre bruit annonciateur de catastrophe : avalanche, chute de blocs ou encore irruption de fouineuses en maraude. Bien qu'elles rechignent d'ordinaire à s'aventurer si haut, une offensive de ces sales bestioles restait possible. Plusieurs habitants du Nid avaient relevé chez elles un comportement de plus en plus déroutant, particulièrement ces dernières semaines. À croire qu'elles devenaient cinglées ! Mieux valait être sur ses gardes.

Elle atteignit enfin le bas de la falaise. La roche noire détonnait dans ce paysage tout en onctuosité, où seuls les pics et les versants les plus raides laissaient entrevoir leur ossature granitique. En nage malgré le froid et ses vêtements autorégulateurs, elle leva le regard. Des traînées de brume s'effilochaient entre le sommet du Gisant, les aiguilles de l'Éridan, sur la droite, et la Dent du Morveux. Le temps hésitait entre un jour blanc traître, qui estompait les contrastes, aplatissait creux et bosses avec une pareille équité, et une clarté éblouissante, douloureuse pour les yeux. Sur la pente, le jeu des ombres et de la lumière créait un reflet animé. Le relief se dessinait brutalement, de longues silhouettes bleutées se faufilaient sur l'étendue immaculée en contrebas. Puis le tissu cotonneux des nuages se resserrait et la nature se nappait d'un ivoire uniforme et trompeur. Des conditions variables, qui pouvaient à chaque instant basculer dans le beau ou dans une infâme purée de pois, et seraient d'autant plus dangereuses lorsque Kya entamerait sa progression le long de la crête du Gisant, unique moyen d'accéder à sa destination.

La vallée des Ombres.

De même que la plupart des Gemmiens, la jeune fille détestait cette région. Quiconque lui avait attribué ce nom sinistre avait été bien inspiré ! Miguel n'aurait pu mieux trouver

pour la mettre à l'épreuve. Elle était bonne grimpeuse pourtant. Haziel l'avait entraînée à escalader n'importe quoi – à commencer par son dos – depuis ses onze ans, date de l'arrivée du Canadien à la base Tétra.

Mais la vallée des Ombres, c'était autre chose. Le vent d'ouest, le turmoil, un proche cousin du blast, y rugissait sans discontinuer, engendrant des murmures qui évoquaient des plaintes humaines. En outre, une nuit éternelle y régnait, à croire que l'endroit ignorait tout d'Alta et de Mira. Le relief y était déchiqueté, comme haché au mixeur. La dépression avait été jadis le siège d'un cataclysme épouvantable qui avait tout saccagé sur son passage, la neige aussi bien que la roche et la glace. Ce qui ne présageait rien de réjouissant.

Néanmoins résolue à aller jusqu'au bout, la jeune fille amarra ses raquettes à son sac et ajusta l'indice de transformation des bâtons qui lui avaient servi à progresser dans la pente jusque-là. Sous ses yeux, leur armature en fibres de nanocarbone se mua en deux piolets aiguisés. Elle en spécifia encore la courbure pour rendre leur pénétration plus efficace. Elle tenait à présent en main deux outils parfaitement adaptés, aussi résistants que de la psychrolite.

Elle avait opté pour une ascension directe à travers la glace. Une coulée bleutée, semblable à une cascade immobile, cheminait en droite ligne jusqu'au sommet. De part et d'autre, la falaise présentait une structure granitique dénudée, mais, sur Gemma, rien ne valait la solidité de la glace. Autant profiter le plus possible des facilités prodiguées par dame Nature.

Kya extirpa de son sac sa corde en nanocarbone, enfila son baudrier, vérifia une dernière fois son matériel : mousquetons, dégaines, stoppeur, pitons, coinceurs, broches, chevilles autoforeuses, descendeur pour la plongée en rappel qui l'attendait dans le gouffre. Puis elle arma les crampons de ses semelles, frappa une fois dans ses gants, cracha par terre et glissa ses poignets dans les dragonnes de ses piolets.

C'était parti !

Tchac, tchac.

Les deux pointes s'enfoncèrent en alternance dans la cascade. La jeune fille se hissa d'un mètre. Elle pesta aussitôt.

Son paquetage, qui offrait une prise au vent, la tirait dangereusement en arrière. Chaque pièce de son équipement pesait son poids : hachette, scie, perceuse laser, réchaud, nourriture, analyseur, explosifs, trousse de secours en cas de blessure ou d'hypothermie, ainsi qu'un respirateur. Sans compter la tente de survie qu'elle serait obligée d'utiliser si, dans le pire des cas, elle ne parvenait pas à achever sa mission avant la nuit. La charge lui avait semblé supportable en pente douce, mais maintenant qu'il s'agissait de grimper… Elle hésita à rebrousser chemin pour se délester de quelques accessoires, y renonça. Elle ignorait ce dont elle aurait besoin une fois dans le gouffre.

Tchac, tchac.

Encore un mètre de gagné sur la falaise. Et sur sa peur.

Ses piolets la maintenaient collée à la façade, ses crampons lui assuraient l'équilibre. Tous les quatre mètres, elle forait la glace pour y fixer ses points d'ancrage. Ainsi, elle risquerait moins de dévisser et pourrait se reposer, le cas échéant, sans dépendre de sa seule musculature. Exploitant la totalité des ressources de son corps, elle s'élevait avec une agilité d'insecte tandis que, derrière elle, la vallée s'éloignait.

Kya n'avait jamais eu le vertige. La verticalité, autant que le froid, constituait l'un des piliers de son existence.

Après quarante-cinq minutes d'ascension, elle se hissa sur le ressaut sommital. Elle demeura quelques minutes étendue sur le dos pour souffler, les avant-bras tétanisés par l'intensité et la durée de l'effort. Le turmoil arrachait de la neige aux éperons rocheux voisins, qui lui fouettait le visage sans répit.

Malgré sa fatigue, ce n'était pas le moment de lambiner.

Il lui restait à parcourir les trois quarts de l'arête, puis à la quitter pour s'enfiler dans un goulet étroit qui plongeait vers la vallée des Ombres. Une déclivité de près de quarante degrés, qu'il faudrait gravir en sens inverse sur le chemin du retour.

Elle rechaussa ses raquettes et, sous ses doigts, ses piolets retrouvèrent leur allure rectiligne. Elle s'accorda le temps de visualiser sa progression sur la corniche : un replat horizontal juste assez large pour poser un pied devant l'autre, ni plus ni

moins. De chaque côté, des faces abruptes coulées dans l'onctuosité de la neige, ouvrant de vertigineux balcons sur la reptation hiératique des glaciers. Une seconde d'inattention et elle risquait de se fracasser le cou, des centaines de mètres en contrebas.

Elle se mit en mouvement avec lenteur.

Chacune de ses enjambées nécessitait réflexion et précision. Avant de prendre appui, elle tassait la neige à petits coups de raquette puis transvasait son poids d'un pied sur l'autre en s'aidant de ses bâtons. Quatre points d'appui au lieu de deux lui garantissaient une meilleure stabilité. Déterminée, elle avalait l'arête, mètre après mètre, avec, au creux du ventre, l'impression d'être une funambule, une virtuose de la corde raide, suspendue entre deux vides infinis, aiguillonnée par le vent. Surtout, ne pas s'arrêter, ne pas se retourner. Merci, Miguel ! Merci, Haziel ! Si la corniche cédait maintenant sous ses pieds, ils porteraient la responsabilité de sa mort. Ils se retrouveraient côte à côte à son enterrement. Son père quitterait peut-être enfin son damné labo ! Cette idée de vengeance posthume, paradoxalement réjouissante, lui foutait une pêche d'enfer.

La vallée des Ombres m'attend et je vous emmerde tous !

Déjà vingt pas, trente pas derrière elle. Et toujours ces bourrasques qui s'enfilent dans sa capuche, se faufilent sous ses lunettes et lui arrachent des larmes. Omniprésente aussi, cette odeur minérale de neige, cette sécheresse qui lui encroûte le nez. La respiration acérée de la montagne.

Une alarme la fit sursauter.

Le scan fixé à l'une de ses manches lui signifiait qu'elle avait atteint son but. Le goulet par lequel elle rejoindrait la combe, trois cent cinquante mètres plus bas, s'ouvrait à sa gauche dans un tourbillon de poussière blanche. Elle repéra des traces récentes d'avalanche. C'était bon signe. La coulée avait déjà dévalé la pente. Peu de chance qu'elle remette ça à son passage.

Tout autour, un panorama féerique émergeait par intermittence du brouillard. Sur sa droite, la grande plaine du Glacier déployait sa carapace à l'infini. Sur le versant opposé, une succession de petites dépressions sinueuses, dont elle

connaissait les noms par cœur : la Biscornue, la Goulue, la Maldonne, et tant d'autres qui charriaient, pareilles à des rivières étales, leur lot de débris. Puis, encore dissimulées à son regard par la découpe de la corniche, les cicatrices obscures de la vallée des Ombres…

Kya approchait des quatre mille mètres.

L'ascension lui avait pris beaucoup trop de temps. C'était le moment de quitter les hauteurs et de s'offrir à la nuit éternelle des abîmes.

La jeune fille consulta son scan et ajusta le niveau de précision de ses lunettes. Ces deux instruments sondaient le relief pour elle, relevant la consistance du terrain, détectant la présence de crevasses tapies sous la surface. Ils lui indiquaient à coup sûr le meilleur trajet possible pour sa descente, rehaussant le contraste de la pente, dévoilant bosses et affleurements granitiques.

Elle s'avança jusqu'au rebord, estima rapidement de visu la difficulté du goulet. Raide, mais faisable. Elle avait connu pire. Ses raquettes se recombinèrent en deux petits skis incurvés qui se solidarisèrent à l'armature de ses chaussures par nanocapillarité.

Elle s'appuya sur ses bâtons, courba l'échine, prête à s'engager dans le premier virage.

Son cœur s'emballa. Son geste demeura en suspens.

Elle jeta un regard alarmé à la corniche derrière elle. Sournoisement, le brouillard progressait, léchait les parois, transformant montagne et vide en une purée homogène, que seule l'acuité de ses lunettes permettait de différencier.

Elle attendit un instant encore, tendit l'oreille.

Rien, plus aucun murmure, si ce n'est celui du vent s'engouffrant dans sa capuche. Elle avait pourtant nettement perçu le fracas de rochers ricochant sur les pans de la falaise. Ses yeux fouillèrent en vain la blancheur qui montait de la vallée.

Plus le temps de s'attarder, de conjecturer – fouineuse ou pas – sur l'origine de l'éboulement.

Elle s'arma de courage, s'élança…

Foutredieu !

Elle dégusta dès les premières secondes.

Elle aurait pu skier sur de la pierre tant la neige était dure, incisive. Chaque prise de carre lui martelait les cuisses et le bas du dos. Elle serra les dents, se força à enchaîner les virages courts, le goulet n'ayant pas plus de six mètres de largeur. À mi-chemin, l'épuisement la talonnait déjà. Une pénombre bleutée avait remplacé la clarté de ce jour maussade. Le turmoil, fidèle à sa réputation, surgissait des entrailles mêmes de la vallée en feulant. Elle persévéra néanmoins, s'appliquant à slalomer avec régularité, sans gagner en vitesse, sans perdre l'équilibre, sans chuter. Jusqu'au bout de ses forces. Jusqu'en bas.

Après dix bonnes minutes, elle atteignit le replat, s'écroula dans la neige. Son pouls puisait à plus de cent quatre-vingts, elle haletait sous les rafales, qui rehaussaient encore sa sensation de suffocation. Elle songea à s'aider du respirateur rangé dans son sac. Elle n'en trouva pas l'énergie. Faisant fi de l'ombre éternelle régnant en ces lieux, le paysage chaotique se voilait de pixels multicolores. Elle pesta contre sa lamentable condition physique.

Son regard s'égara dans la déambulation des nuages tout là-haut dans le ciel, dans la lumière crue : longues traînées vaporeuses ou constructions lenticulaires, laissant par moments transparaître des trouées d'espace indigo. L'impression d'avoir changé de monde.

Un sentiment d'urgence la remit sur pied.

Le panorama avoisinant se composait d'une suite de rocs fragmentés et de sculptures de glace, modelées par le vent, qui se dressaient vers les sommets avec insolence. Pas de blanc ni de gris, rien que du bleu. Le bleu de la neige dans la pénombre, intense, exagéré. À une centaine de mètres à peine s'ouvrait le fameux gouffre : la rimaye la plus profonde de la vallée, la blessure béante qui s'apprêtait à l'engloutir.

Des pans de roche, écorchés, fusaient de la neige, pareils à des éclats d'os noirs transperçant la chair. La pierre et la glace se mêlaient en une infâme et inextricable bouillie.

Kya s'avança vers la fracture à pas mesurés, s'agenouilla à bonne distance pour fouiller dans son paquetage. Elle en sortit

sa lampe frontale, sa corde en nanocarbone et une petite perceuse laser. Elle choisit son emplacement avec soin et fora le granit pour y ancrer le système de suspension qui lui permettrait de s'aventurer en rappel dans le précipice. Ensuite, elle fit coulisser le filin dans le descendeur, y accrocha le mousqueton de son baudrier. Son stoppeur était en place. Elle vérifia que ses piolets étaient bien attachés à son sac et ses outils à portée de main. Puis elle testa une dernière fois la solidité de son installation. Tout semblait pour le mieux.

Miguel avait dit vrai. Quelque chose était tombé ici.

Sur la paroi opposée du gouffre, on distinguait des traces de collision. Des cicatrices, piquetées de quartz luminescent, sillonnaient la pierre et plongeaient dans l'obscurité, de laquelle jaillissait l'haleine réfrigérante du turmoil.

La jeune fille sentit ses jambes se dérober sous son poids.

Elle n'allait quand même pas se jeter dans cet enfer ! Où une nuit totale régnait, où personne ne viendrait la secourir si elle connaissait la moindre défaillance.

À quoi avait-elle pensé en acceptant cette mission ? Un pur suicide, oui !

Elle appliqua sa tactique habituelle : ne pas partir en vrille et agir. Agir avec méthode, selon les enseignements d'Haziel. La nature était son alliée. Elle-même en faisait partie intégrante. N'était-elle pas une véritable enfant de Gemma ?

Elle ajusta la fixation de sa lampe frontale, prit trois grandes inspirations pour apaiser les battements de son cœur.

Elle avait opté pour la pondération : elle ne descendrait que de cent mètres. Si rien n'était accessible depuis ce palier, elle renoncerait. Finalement, l'idée de ses funérailles ne lui plaisait pas tant que ça. Elle trouverait d'autres moyens de se venger de la gent masculine.

Elle se positionna face à la pente puis entama sa plongée. D'abord à petits pas, puis par bonds élégants et réguliers. Le bruit de ses crampons frappant la roche à intervalles constants ponctuait son immersion. Il s'accompagnait d'un concert de cliquetis divers : piolets heurtant la pierre, chevilles et pitons brinquebalant à son harnais. Dans un crépitement, sa corde en

nanocarbone recombinait ses molécules, s'allongeant selon ses désirs.

La pénombre bleutée s'accentua très vite.

Kya pénétrait dans la chair calcifiée de Gemma. Un tombeau inviolé, un monde souterrain hostile dont elle n'avait aucune expérience. Le domaine des extracteurs, des mineurs, de ceux qui ravageaient impunément sa terre.

L'intensité de sa lampe frontale s'amplifia. Le projecteur irradiait un faisceau blanc modulable d'une largeur de trente mètres. Dans ce rayon, on y voyait aussi bien qu'en plein jour. Au-delà, la nuit reprenait son dû. De temps en temps, la jeune fille se contorsionnait pour suivre les stigmates de la collision. L'astronef – ou quoi que ce fût – avait foncé droit au centre de la planète, en pleine accélération, semant la destruction dans son sillage.

Lorsque son scan géotek lui indiqua la distance convenue, elle stoppa net. Ni le sol ni l'engin n'étaient visibles. Par contre, tout un pan de la cheminée s'était effondré. La pierre révélait des arabesques étoilées, semblables à des amas stellaires piégés au cœur du granit.

L'abattement s'empara de Kya.

Jusqu'où ce truc était-il tombé ? En restait-il seulement quelque chose ? Elle demeura quelques minutes à ballotter au bout de sa corde, indécise, ses pieds se balançant au-dessus du puits d'obscurité. Le souffle du turmoil léchait ses mollets et ses cuisses, s'enfilait sous sa veste, lui mordait les fesses, à croire qu'il émergeait vraiment des profondeurs.

La terreur l'envahit sans prévenir.

Et si quelqu'un ou quelque chose l'attrapait maintenant par les pieds et la tirait vers le bas… tout en bas…

D'instinct, la jeune fille se rétracta sur son filin, dernier lien qu'elle entretenait avec la surface.

Un mythe alabinien voulait que le cœur de la planète fût habité de créatures inconnues et peu ragoûtantes. On disait même qu'elles se nourrissaient de sang humain et adoraient particulièrement la chair tendre des enfants. De nombreuses disparitions inexpliquées étaient à l'origine de cette légende.

— Putain de saloperie !

L'écho de sa voix lui revint en pleine figure.

Elle tangua jusqu'à ce que ses crampons agrippent la roche. Ses doigts se refermèrent sur les aspérités de la paroi. Elle comptait sur ce contact physique pour recouvrer ses esprits. Après tout, ce n'étaient que des histoires que les ti-culs se racontaient sur les bancs de l'école. Rien que de stupides rumeurs pour se foutre une trouille bleue.

Eh bien, c'est réussi !

Elle se houspilla mentalement. Comment pouvait-elle ajouter foi à de telles âneries ? Et quand bien même ces créatures existeraient réellement, elle n'était plus une gamine à la chair tendre. Elle avait dix-huit ans, bordel ! Elle était une adulte responsable, libre de ses choix. Une vraie révolutionnaire, en prime, aussi sèche et coriace que le granit ! Que ces spectres viennent seulement, ils y laisseraient leurs dents !

Elle se mit à rire.

Autant pour se rassurer que pour faire détaler les éventuelles bestioles du sous-sol. Elle demeura néanmoins oppressée. L'oxygène paraissait se raréfier autour d'elle. Ses poumons peinaient à se gonfler et sa cage thoracique lui faisait mal. Et puis il y avait cette odeur… Une puanteur montant d'en dessous, âcre, sulfureuse, comme si les enfers ouvraient leur gueule béante à quelques dizaines de mètres à peine sous ses semelles. Une inquiétude plus légitime succéda à ses fantasmes. L'endroit connaissait peut-être des dégazages fréquents. Cela suffisait à expliquer les traces sur les falaises. De banales explosions ! Et voilà qu'elle venait s'offrir gracieusement en pâture aux déjections volcaniques de la planète !

Petite, je suis
Je me faufile
Du dessous du lit,
Je t'observe.
Les recoins sombres
J'habite.
De tes peurs
Et de ta chair d'enfant

Je me nourris !

Rien à faire. Le couplet d'une comptine enfantine phagocytait son esprit. Les légendes avaient la peau plus dure que la sienne !

Elle cédait peu à peu à la panique. Personne ne la réconforterait, ni ne lui tendrait de main charitable. Elle regarda vers le haut pour se donner du courage. Dissimulé par les pans de rochers, le ciel n'était plus visible. Savoir cette masse minérale au-dessus de sa tête ne fit que redoubler sa terreur.

Il fallait qu'elle se ressaisisse, qu'elle se décide sur-le-champ. Elle relâcha le descendeur et sa plongée se poursuivit, plus rapide. Inutile de s'attarder. Chaque seconde dans cet abîme ne servait qu'à torturer ses nerfs. Elle consulta son scan. Les mètres s'égrenaient avec régularité. Elle s'était résolue à en parcourir cent de plus. Puis elle remonterait. Que Miguel aille au diable ! Elle ne voulait pas mourir ici. Si son matériel la lâchait, la vallée des Ombres serait son tombeau. Elle ne reverrait ni son père, ni Erwin, ni Korpatov, ni Haziel, ni personne. Quant à savoir si Miguel enverrait des secours… Elle préférait ne pas y croire. Sa mission était un rite de passage. À elle, et elle seule, de s'en sortir indemne. Gemma pouvait s'avérer un paradis ou un enfer, au choix. À chacun de peaufiner sa tactique de survie.

Viens à moi, gamine !
Donne-moi un petit bisou
Que je te suce le cou !
De tes peurs
Et de ta chair d'enfant
Je me nourris ! Je me délecte !
Tes os je suce, de ton sang je me pourlèche…

La comptine lui collait aux basques. Il fallait traiter le mal par le mal. Elle se mit donc à chanter. Sa dernière composition. Un truc de malade. Une façon aussi de ne pas céder à la monotonie de sa progression. Elle se sentait désorientée, cloisonnée dans sa bulle de lumière, bercée par le feulement du

vent, de plus en plus ténu ; le ronronnement de la corde qui défile ; le crépitement des nanoparticules s'emboîtant à l'infini. *Chhhhhh*. *Tssssss*. *Chhhhhh*. *Tssssss*. Un genre de mouvement perpétuel. Déstabilisant, carrément désagréable.

Elle ne parvenait plus à déterminer si elle descendait depuis une minute, dix minutes ou une heure. Une éternité entière semblait s'être écoulée.

Un choc soudain dans ses bottes, qui se transmet à son corps. Ses genoux qui remontent brutalement vers sa poitrine. Ses mâchoires qui claquent. Le vacarme métallique de ses piolets et outils heurtant le sol. Le faisceau de sa lampe frontale qui vacille.

En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, elle se retrouva sur le cul, le souffle coupé. Son sac la tira en arrière et, par réflexe, elle roula de côté. Elle demeura quelques instants allongée, étourdie, endolorie de partout.

Une sonnerie insistante, décuplée par l'écho caverneux, piaillait à son poignet. Son scan bipait depuis plusieurs minutes, inefficace à l'extirper de sa torpeur. Un œil à l'affichage lui apprit qu'elle avait dépassé la limite qu'elle s'était accordée. Un total de deux cent trente mètres de plongée.

Elle balaya la crevasse de sa torche.

Elle avait atterri sur un rocher, large et recouvert de gravats. Un éboulement massif obstruait la cheminée du précipice. Elle fut soulagée : elle n'aurait pas à s'aventurer plus loin.

Elle se redressa avec précaution. Elle craignait que le surplus de son poids ne déséquilibre l'édifice précaire sur lequel elle se tenait, les jambes tremblantes. Une fois debout, elle attendit quelques minutes, la corde tendue, les genoux pliés, prête à déguerpir au moindre signe de danger. Elle se trouvait au sommet d'une pyramide de blocs erratiques s'étageant vers les abîmes. L'odeur de soufre lui montait à la tête. La température avait grimpé d'une bonne vingtaine de degrés.

À pas de loup, elle se mit à descendre l'amoncellement de pierres, toujours reliée à son filin de nanocarbone. S'il s'effondrait, elle avait de grandes chances de finir broyée. Elle s'arrêta sur une petite plateforme en pente douce. Un bruit incongru lui parvenait d'en dessous. Elle cessa de respirer pour

essayer de l'identifier. Cela ne suffit pas. Elle rabattit sa capuche en arrière, dégagea ses oreilles de sa cagoule. Des touffes de cheveux dorés s'échappèrent du tissu et accrochèrent la lumière, projetant leur ombre hirsute et décuplée sur les parois.

Elle fut surprise. Des clapotements, des frémissements, des remous. De l'eau liquide bouillonnait sous ses pieds.

Elle s'agenouilla et tenta d'apercevoir un reflet entre les rochers, mais sa lampe manquait de puissance. Une source thermale, sans aucun doute.

Elle poursuivit son exploration.

À vingt-cinq mètres en contrebas, sa ténacité fut récompensée.

Quelque chose s'était littéralement encastré dans le granit. Seule une petite partie en émergeait par endroits, noyée dans des blocs de plusieurs tonnes. Le substrat avait fondu sous la chaleur de l'impact.

Kya siffla entre ses dents.

L'objet paraissait artificiel, bien qu'il ne s'apparentât en rien à ce qu'elle connaissait. Mais elle devait avouer qu'elle n'était pas une spécialiste des véhicules spatiaux. Et pour cause, ses uniques expériences de très haute altitude se résumaient à celles que lui procurait l'escalade. Elle avait beau être une mécanicienne hors pair, elle n'avait jamais quitté le sol de Gemma.

Elle passa d'un rocher à l'autre, se rapprochant toujours plus de l'épave. Elle s'efforçât de distinguer un signe extérieur qui lui permettrait une identification. Peine perdue. Il n'y avait rien. Aucune inscription, aucun sigle commercial, aucune publicité à la con. Rien qu'une structure tout en courbes et en pointes, d'un anthracite soutenu, ponctuée de petites incrustations dorées qui s'animaient lorsque le faisceau de sa torche les caressait.

Elle ôta un gant et posa la paume sur la surface, la retira aussitôt, stupéfaite. La matière vibrait imperceptiblement au passage de ses doigts. L'engin était-il en état de fonctionner ? Subsistait-il une chance que ses occupants soient en vie ? Elle martela la carlingue avec son poing sans qu'aucun son lui réponde. Elle frappa plus fort. Cette fois, ses coups se muèrent en échos sourds qui se répercutèrent sur les parois de la

cheminée. Quelques pierres dévalèrent la pente. La jeune fille se protégea instinctivement la tête. Puis un craquement sec détona dans l'espace confiné et la masse entière de l'astronef frémit. Kya hurla, se voyant déjà ensevelie par l'éboulement.

Le grondement persista quelques instants, puis le silence s'empara de nouveau des lieux, à peine troublé par le chuchotement de l'eau.

Ma vieille, tu n'as pas intérêt à t'inviter pour le dîner ! Tu fais ton job et tu te casses !

Elle se délesta de son sac et en sortit l'équipement nécessaire. Sur ce terrain instable, impossible de faire sauter le fuselage, et elle doutait que son laser fût assez puissant pour l'entamer. Elle emploierait donc la manière douce : un scan détaillé des structures internes. Ainsi, elle saurait au moins s'il subsistait des êtres vivants là-dedans, auquel cas elle contacterait les services sanitaires. Inutile d'espérer l'aide de Miguel. Ce qu'il voulait, c'était le matériel. La vie humaine ne semblait pas sa priorité. Cette idée la dérangeait, mais elle adulait trop son modèle pour aller jusqu'au bout de ce que ce sentiment lui inspirait.

Elle épousseta la surface et positionna son décrypteur, l'un des nombreux gadgets empruntés à son paternel. Il l'avait cherché pendant des semaines ! Ce souvenir lui soutira un sourire. Son père était une vraie tête en l'air. Il ne cessait d'égarer ses effets personnels ou ses documents. Elle avait déjà abondamment profité de ce malencontreux trait de caractère.

L'appareil se mit à ronronner. Elle patienta en sifflotant. Un signal retentit et elle jeta un œil à l'affichage. Déception. La machine ne parvenait pas à lire le schéma moléculaire. C'était bien sa veine. Une erreur de calibrage, sûrement. Elle réitéra l'opération, sans trop s'inquiéter. Ce genre de mauvaise manipulation était chose commune.

De nouveau un bip identique, clairement offusqué.

Kya arracha le décrypteur et le secoua avec brutalité.

Encore une belle saloperie de la base Tétra !

Elle le déplaça d'un mètre sur la gauche et enclencha le mécanisme, la peur au ventre cette fois-ci. Le résultat ne tarda guère. L'animal résistait ! Ou bien la structure de l'engin était

intraduisible – ce qui était peu probable –, ou bien le bidule soutiré à son papa ne fonctionnait pas. Une bouffée de rage la submergea. Comment son père pouvait-il travailler avec un équipement aussi pourri ? Pas étonnant qu'il en arrive à des conclusions aberrantes ! Les fumeuses théories qu'il échafaudait à longueur de journée et qui lui donnaient des cheveux blancs se fondaient sur un grand n'importe quoi !

Elle fit une dernière tentative, instantanément soldée par un nouvel échec. C'était sa faute. Elle aurait dû emprunter un appareil aux indépendantistes. Ils possédaient un stock entier de matériel haut de gamme dérobé aux miliciens. Elle avait agi dans son habituelle précipitation.

Elle balança méchamment le décrypteur au fond de son sac et se colla à la carlingue du vaisseau. Son oreille et sa joue la chatouillèrent. Elle distinguait un léger bourdonnement. Quelque chose fonctionnait à l'intérieur.

Elle mit ses mains en porte-voix et appela.

— Hé, ho ! Il y a quelqu'un ? Vous m'entendez ? Vous êtes vivant ? Vous avez besoin d'aide ?

Question stupide, situation ridicule. Personne ne percevrait ses cris à travers la cloison. Il eût fallu qu'elle la martèle lourdement avec une pierre ou l'un de ses piolets. Au vu de l'instabilité de l'endroit, elle ne s'y hasarderait pas. De toute façon, les occupants de l'engin étaient sans doute morts depuis belle lurette. Elle ignorait quand l'astronef s'était crashé. Cela faisait peut-être des semaines, voire beaucoup plus. Miguel était resté évasif, et sa propre colère l'avait empêchée de l'interroger davantage. Par acquit de conscience, elle consulta la satcom. Pas de connexion au fond de ce trou à rats. Prévisible. Depuis le début de la colonisation. Gemma souffrait de problèmes de communication. Psychrolite ou pas, les relais n'arrêtaient pas de tomber en panne, rongés par le gel, fracturés par le blast ou Dieu sait quoi, et les informations s'égaraient.

Elle ne pouvait rien faire de plus. Elle avait honorablement accompli sa mission et se sentait satisfaite, somme toute, fière de son courage. S'il n'y avait rien à récupérer, la faute ne lui incombait pas.

Bravo, ma fille, tu as des couilles !

Et puis elle n'était pas au bout de ses peines. Encore fallait-il rentrer au bercail, saine et sauve.

Elle endossa son sac et se mit à gravir la pyramide de gravats pour rejoindre l'endroit où elle avait atterri. Sa corde se tendit sous ses doigts. Le regard rivé vers les cieux invisibles, elle s'apprêta à activer le mécanisme de traction…

Foutredieu !

En proie à un vertige foudroyant, elle piqua du nez et son front heurta la pierre. Elle s'adossa à la paroi, à deux doigts de s'écrouler.

Des lucioles bariolées fourmillaient devant ses pupilles, transformant le gouffre en kaléidoscope. Un murmure grondait dans sa poitrine, enflait au point de faire grésiller ses tympans.

Elle serra les poings, souffla à petits coups.

Peut-être avait-elle encaissé trop de radiations. Plus d'une semaine sans passer en chambre bleue. Elle avait présumé de ses forces.

Le malaise reflua, avec la même soudaineté qu'il était apparu. Ses pensées se clarifièrent. La crevasse recouvra son aspect lugubre, le glouglou de l'eau, discret, redevint perceptible.

Cette fois-ci, pas d'hésitation. Elle tâtonna dans son sac à la recherche de son respirateur, en fixa l'embout sur son nez. Inutile de risquer de tomber dans les pommes en pleine ascension. La corde bien en main, elle programma le mécanisme pour une remontée rapide, et les nanofibres se rétractèrent, arrachant son corps du sommet de l'éboulis.

Ça la reprit aussitôt.

Des flamboiements de couleurs, des poussées de chaleur qui faisaient bouillir son sang dans ses veines, une perte totale de la notion de pesanteur, l'impression incongrue de flotter, aussi légère qu'une plume, ballottée par des vagues de sensations inconnues. Et puis des sons, des putain de sons étranges qui formaient comme des mots, des phrases, des strophes entières, des envolées rythmiques, des schémas mélodiques, auxquels elle ne comprenait rien.

Kya ne s'appartenait plus. Elle était autre, mieux, elle était Kya et autre chose en même temps… Une influence, de plus en

plus forte, s'insinuait en elle, altérait sa perception de la réalité. Bien que toujours tractée vers la surface, elle filait sens dessus dessous. Le visage tourné vers les abysses, elle regardait le conglomérat de roche s'éloigner. Elle en distinguait les moindres détails, ses pupilles devenues aussi performantes que des visées infrarouges !

Dix, quinze, vingt mètres.

Le cœur au bord des lèvres, elle stoppa tout.

L'arrêt brutal lui arracha un cri. Elle se retrouva à valser entre les pans de la cheminée, les pieds en bas, la tête en haut, le plus naturellement du monde. Son renversement n'était qu'une illusion.

Des pics d'adrénaline la traversaient, la plongeant dans une peur indicible. Elle ne pouvait détourner son attention de l'éboulis en contrebas, frappé par la lumière crue de sa torche. Elle le fixait à s'en faire mal, sans ciller, dans une attente angoissée.

Ça n'avait rien d'un simple étourdissement. De chacune de ses terminaisons nerveuses, elle avait ressenti, elle avait entendu… Elle n'était ni malade ni folle.

On l'appelait.

Il y avait quelque chose en dessous qui tentait de prendre possession de sa personne. Des créatures abyssales, qui l'ensorcelaient de leurs chants comme les sirènes évoquées un jour par Haziel, et qui gravissaient sournoisement la falaise pour venir la dévorer !

La traction recommença, de plus en plus rapide.

Les yeux rivés sur le ciel désespérément absent, une envie irrépressible la prit de hurler, de battre des pieds, de s'envoler pour échapper à sa terreur.

Elle accueillit le souffle du vent telle une bénédiction.

Le turmoil pouvait-il générer de semblables hallucinations ? Était-ce le simple fruit de ses angoisses ? Non ! elle les avait réellement entendues. Et elle les entendait encore. Très distinctement.

Ces deux syllabes qu'elle ne connaissait que trop bien.

Les mètres s'égrenaient. Elle allait trop vite, au risque de se fracasser le crâne. Ça ne comptait pas. Elle ne voulait qu'une

chose : que la clarté du jour baigne ce précipice, qu'elle balaie d'un grand coup les tréfonds les plus sombres de son imagination.

Elle en réchapperait.

Elle regagnerait le Glacier.

Elle prendrait sa décision.

Elle vivrait une vie heureuse, peu importe avec qui.

Elle ne retournerait plus jamais dans la vallée des Ombres, pas même pour les beaux yeux noirs de Miguel.

Plus qu'une dizaine de mètres, à présent.

Et toujours ces syllabes qui résonnaient dans sa tête. Sèches, gutturales, tranchantes, sans erreur possible.

Kya. *Kya*. *Kya*.

Quelque chose dans ces abîmes l'appelait par son nom.

13

CRÉATURE

Ky… ha ?

Un mouvement bref, à peine un frémissement.

Un être remue dans les strates d'obscurité. Il s'efforce de renaître, de chasser le grand froid qui paralyse ses facultés mentales et le moindre de ses muscles. Mais l'eau de pierre s'acharne sur lui, l'eau de pierre qui n'est autre que le souvenir lointain de l'eau.

Cette gangue stérile, il faut la fracturer, la piétiner, éparpiller ses restes, danser pour briser son charme maléfique. Alors, il concentre les sursauts d'énergie qui l'animent, les rassemble en une boule de feu qu'il modèle par le biais de sa pensée. Pour lui, elle croît, s'agite tel un petit soleil tout neuf, tout fringant. Chaleur, souffle tiède du vent, embrasement. La chair qui se racornit sous les ardeurs de Bantak, l'astre du jour. Les graisses qui fondent et laissent les membres aussi secs que du bois mort. Et puis les fleurs dont les pétales se referment à la tombée du soir, les feulements, les cris, les jacassements de la forêt, l'humidité gorgée d'odeurs qui embaume la terre et se mêle à l'écume de Mihitāna, flots mythiques, ou de Pawany, l'océan navigable. Tout ce qui constitue la vie.

Sous l'impulsion, ses phalanges se déploient puis se resserrent sur la nuit. Geste infime, imperceptible, et cependant une victoire sur le grand sommeil.

Ky'ha !

Cette présence qui l'a furtivement envahi, il veut se l'approprier, se nourrir de sa chaleur, de ses sensations, du contact de sa peau contre la sienne, la humer, la goûter, la mordre. Il n'aspire plus qu'à l'étreinte qui le délivrera du froid et de l'engourdissement. Ses doigts se replient sur sa paume, mais l'unique chair qu'il parvient à pétrir est la sienne.

La coquille qui le retient est si épaisse, la stase qui l'emprisonne dure depuis si longtemps…

Ky'ha. Ky'ha.

Il inspire l'air glacé. À sa recherche.

Mais les bruits qu'il perçoit de l'extérieur s'estompent. La créature s'éloigne très vite, se disperse dans le vide, ne laissant qu'une empreinte fragile et affolée derrière elle. Elle l'a parcouru en ondes aussi rapides qu'intenses, auxquelles il a répondu d'une façon désordonnée. Il est brisé, sans force. Et il est seul.

Sa bouche s'entrouvre, mais il ne réussit qu'à émettre un sourd gémissement. Au terme de terribles efforts, il roule sur le côté, se replie comme pour se lover dans l'œuf. Son corps se meut avec lenteur, frappé par la rigidité du corail. L'unique sensation qu'il éprouve est le froid. Le froid de la mort qui rôde. Le froid engendré par le processus de stase. Le froid de l'eau de pierre. Minérale, inorganique. Omniprésente.

La malédiction de cette terre.

La malédiction de ses ancêtres.

Elle brûle autant qu'elle refroidit.

Elle écorche l'esprit et la chair.

Mais elle protège aussi.

Elle s'est glissée jusqu'ici, dans l'habitacle, tentant de s'infiltrer en lui, de gagner le combat sur sa nature. En réaction, ses pensées s'agitent avec de plus en plus de frénésie. Des couleurs, des sons, des odeurs se succèdent dans le plus grand désordre. Mais son intelligence demeure piégée quelque part à l'encoignure de ses os, rechignant à reprendre le contrôle, peuplant son univers intérieur de chaos.

Qu'est-il ? Qui est-il ? Que fait-il ici ?

Des souvenirs surgissent. Tranchants, lumineux.

Il se remémore par bribes les derniers instants avant l'accident : Kalaān devenu étrangement silencieux et hostile après lui avoir accordé l'accès au chemin oublié ; les étendues glacées et miroitantes de ce monde pétri de froid ; puis, se superposant aux images, une onde de haine, pure, qui dissémine sa conscience, annihile la résistance neuronale de N'yamné, son ouvreur. S'ensuit la chute interminable vers la

surface. Puis le choc final, terrible, qui l'a plongé dans cet état de stase, afin de le soustraire à la mort.

Depuis combien de temps s'est-il abattu sur cette terre ?

Ses muscles se desserrent, ses doigts relâchent le tissu de la nuit. Il s'abandonne. À quoi bon lutter ? Il peut choisir d'arrêter ses fonctions vitales et se laisser partir. C'est facile. Il est si loin de chez lui. Jamais, il ne retournera à Mihitāna. À son tour, son sang se changera en eau de pierre. Il deviendra partie inhérente de cet univers minéral, se cristallisera pour l'éternité.

Déjà, ses pulsations s'espacent, sa température s'abaisse jusqu'à sa limite de tolérance. Il est prêt. Il a échoué, même s'il ne garde aucun souvenir des raisons qui l'ont amené ici.

Ky'ha.

À l'instant du renoncement, il repense à la créature, venue brièvement le visiter. Elle a voulu l'aider, il en est certain.

Ky'ha.

Qui peut arriver à survivre dans ce royaume hostile ?

En le libérant de sa stase, elle lui a donné une chance de renouer avec la vie. Il s'agite sur sa couche, émet de petits grognements. Ses orteils nus se recroquevillent, ses doigts se referment en deux poings. Il serre, plus fort, toujours plus fort, tandis que ses pieds pétrissent l'air glacé. Un frisson le parcourt, sa peau se met à trembler, reprend quelques couleurs. Il résiste. Il s'acharne. Peut-être a-t-il quelque chose à accomplir sur ce monde ? Un but lié à la présence de l'eau de pierre.

Sa respiration s'accélère. Ses paupières se soulèvent enfin et la nuit se transforme en pénombre sous l'ardeur de son regard.

Alors naît la douleur.

14

CHAMBRE BLEUE

Des fragments de conversations, des heurts et d'autres sons indéfinissables filtraient à travers les cloisons de la cabine. Il était vingt et une heures et la majeure partie de l'équipe avait réintégré l'igloo d'habitation, au terme d'un copieux dîner. Les chercheurs s'apprêtaient à passer leur cinquième nuit sur le site.

Ambre Pasquier avait préféré regagner sa chambre immédiatement après le débriefing quotidien. Sa migraine des premières heures revenue à la charge ainsi que son manque de sommeil la rendaient incapable d'encaisser le brouhaha assourdissant du réfectoire. Elle n'avait donc pris qu'un repas frugal – un sandwich et une pomme accompagnés d'une tasse de thé –, assise en tailleur sur sa couchette.

Cette façon d'attendre que le silence reprenne possession des lieux faisait surgir en elle des bribes de souvenirs. Des impressions de souvenirs, plutôt. À un moment de sa vie, dans le temps incertain de son enfance, elle avait pareillement patienté sur son lit dans l'espoir inquiet de quelque événement important, aspirant à ce que la quiétude s'installe, à ce que la nuit tombe enfin. Elle avait guetté les bruits du voisinage, les soupirs de la maison – de sa maison –, les ultimes conversations de Shānti et Pārvatī, ses grands-parents, le grincement d'une chaise que l'on repousse, le raffut de la vaisselle que l'on range, les programmes vid, les derniers épanchements d'un rāga. Puis le frottement des pas sur le plancher, distincts selon à qui ils appartiennent, une chasse d'eau à l'ancienne, fracassante, des chuchotements, une porte que l'on referme doucement pour ne pas la réveiller. Et, en épilogue, le froissement léger des draps et le silence qui s'abat sur la maison telle une chape de plomb.

Elle resta un instant obnubilée par cette irruption involontaire du passé. Comme toujours, quand cela lui arrivait, elle ne savait quel comportement adopter. Plus elle essayait de s'y raccrocher et plus la frêle réminiscence se perdait dans les méandres de sa mémoire.

Elle renonça.

Elle avala la dernière bouchée de son sandwich, but une grande goulée de thé, déjà refroidi.

Les murmures de l'igloo devenaient plus discrets. Dehors, le blast avait momentanément décidé de s'en aller souffler ailleurs.

La journée avait été rude. Le percement de la tranchée s'éternisait. Il n'y avait rien à faire, sinon espérer que les deux tunneliers atteignent le substrat rocheux dans les plus brefs délais. Son véritable travail – même si elle ignorait encore en quoi il consisterait vraiment – ne débuterait qu'à cet instant.

Elle déplia ses longues jambes, se mit debout et noua la ceinture de son peignoir.

À présent, le silence régnait. Peu de risques qu'elle croise quelqu'un dans le COB à cette heure du soir. Elle avait tardé uniquement dans ce but : pouvoir se plonger, seule, dans la lumière réparatrice du caisson.

Sur Gemma, y séjourner s'avérait obligatoire si l'on ne voulait pas succomber au cancer. La surface subissait un incessant bombardement ultraviolet, dû à la faible quantité d'ozone dans l'atmosphère, ce qui provoquait, à terme, des mutations génétiques. La technique du caisson à ondes bleues, ou caisson de photoréactivation, découlait des progrès de la bio-ingénierie. Les chercheurs s'étaient inspirés d'une faculté présente chez certaines bactéries extrémophiles terrestres qui parvenaient, après une intense exposition aux UV, à se régénérer grâce à une immersion en lumière bleue. On expliquait ce phénomène par l'intervention d'une enzyme spécifique : la photolyase, une protéine capable d'absorber le rayonnement bleu, de se lier à l'ADN altéré et d'utiliser l'énergie lumineuse pour réparer les dégradations occasionnées par l'irradiation. Les normes de sécurité recommandaient de s'astreindre à cette pratique au moins une fois par semaine, la durée du séjour dépendant du taux de radiations

emmagasinées. L'ajout d'une enzyme de photolyase était l'une des améliorations biogénétiques dont les Terriens voués à l'exil gemmien avaient bénéficié. Ambre n'y dérogeait pas.

Pour l'heure, serrée dans son peignoir, la jeune femme avait gagné le couloir central. Elle le longea sur la pointe des pieds puis grimpa le court escalier qui menait au premier étage de l'igloo. Celui-ci abritait quatre cabines, ainsi que le jacuzzi et le COB. Elle redoubla de prudence, passa devant le jacuzzi, dont elle percevait les clapotements discrets. Un regard jeté à travers la vitre la rassura : il était vide. Une serviette de bain traînait sur le sol, oubliée par quelque visiteur du soir.

Devant la cloison hermétique du COB, elle s'arrêta, tendit l'oreille. Aucun éclat de voix ne s'en échappait. Personne ? Elle l'espérait. Elle pianota sur le panneau et la porte coulissa.

Elle stoppa net, aussi stupéfaite qu'irritée. Deux individus se prélassaient à l'intérieur malgré l'heure tardive : Maya Temper, en peignoir marron, verres de protection sur les yeux, ses formes pleines étalées sur un transat comme si elle s'autorisait un bain de soleil, et Haziel Delaurier, le pilote et homme à tout faire – selon ses propres dires –, vautré sur la banquette qui courait le long des murs, un linge négligemment noué autour de la taille. Ses cheveux dégoulinaient, preuve qu'il sortait tout juste du jacuzzi. Un sourire illumina son visage de beau gosse mal éduqué à la seconde où il aperçut la chercheuse.

Ambre réalisa qu'elle s'était figée dans la posture d'un chien à l'arrêt et en éprouva une brève attaque de panique. Elle ne pouvait pas décemment tourner les talons.

Focalisée sur ses pensées, elle s'avança donc sous le feu des lampes bleues et s'installa sur le banc opposé à celui de Delaurier, en diagonale, de façon à ne pas lui faire face. Elle cacha aussitôt son regard sous une paire de lunettes laissée sur la banquette.

— Bienvenue, docteur ! lança le Canadien, ce qui arracha Maya Temper à sa somnolence.

Cette dernière remua, s'avisa de l'arrivée de la nouvelle venue et lui sourit.

— Je crois bien que je me suis endormie, dit-elle en ôtant ses verres. Je ferais mieux de regagner mon lit.

Sous l'expression horrifiée d'Ambre, Maya se leva et se dirigea d'un pas nonchalant vers la porte. C'était ce qui s'appelait tomber dans la gueule du loup ! La doctoresse l'abandonnait tout bonnement à la compagnie indésirable de Delaurier. Pourquoi ce type, qu'elle ne connaissait ni d'Ève ni d'Adam, et avec lequel elle ne partageait aucune affinité, se retrouvait-il systématiquement dans ses pattes ?

Qui plus est, elle n'avait aucune envie d'une conversation. Elle voulait juste se reposer, calmer sa migraine, lénifier ses idées, se préparer à passer une nuit qu'elle espérait sans cauchemar, sans descente infernale, sans rythme jailli d'outre-tombe ni Dieu Sombre, de grâce !

Elle resta assise, le buste droit, évitant de croiser les jambes pour ne pas dévoiler plus qu'il n'en fallait de son anatomie, scrutant les parois, d'une propreté irréprochable, avec une feinte intensité. Delaurier la reluquait, elle en était persuadée. Elle s'imagina son petit sourire sournois, ses yeux s'attardant sur son corps, tentant de distinguer ce qu'elle s'appliquait à dissimuler. Elle resserra davantage sa ceinture, lissa les pans de son peignoir, se résigna à l'affrontement. Son mal de tête la torturait trop pour qu'elle renonce à sa séance de photoréactivation.

L'offensive, comme prévu, ne se fit pas attendre.

— Entre nous, vous pensez que c'est une bonne idée ?

— Quoi donc, monsieur Delaurier ?

— De demeurer dans ce système stellaire, de s'acharner à vouloir prendre racine sur Gemma.

— Et pourquoi cela ne le serait-il pas ?

Delaurier haussa les épaules.

— Je ne sais pas… la glace, le froid, les radiations, la rudesse de nos conditions de vie, cette succession d'éléments contraires… Et puis le Grand Arc, les Bâtisseurs, vos *vestiges*… cette impression de fouler une terre ancestrale, de commettre à chaque instant un sacrilège…

— Si vos démons personnels vous torturent à ce point, le coupa Ambre, rien ne vous oblige à rester.

— … sans compter que cette situation doit être terriblement énervante pour vous autres exobiologistes : avoir la certitude

qu'une forme de vie évoluée a jadis prospéré ici, et n'en relever aucune trace. Se voir contraint à décortiquer de pauvres et insignifiantes bactéries en lieu et place de créatures sophistiquées et douées de raison…

— Toute forme de vie est digne d'intérêt, monsieur Delaurier.

Le Canadien se pencha en avant pour faire mine de la prendre à partie.

— Maintenant que nous sommes seuls, vous pouvez me l'avouer. Si vous mettiez la main sur l'un de ces Bâtisseurs, je parie que vous le disséqueriez sans autre forme de procès !

— C'est ridicule ! explosa la chercheuse en secouant la tête d'un air agacé.

Haziel soupira.

— C'était de l'humour, miss Pasquier, de *l'humour* ! Ne vous arrive-t-il jamais de vous détendre ?

— Comment pourrais-je me détendre dans pareille situation ? Cette opération se déroule avec une incroyable lenteur. Je vous rappelle que plus le temps passe et plus nous courons le risque de voir les militaires s'approprier « mes vestiges », comme vous dites ! À ce propos peut-être pourriez-vous en profiter pour dynamiser votre chère Mary ?

— Nos foreuses sont au maximum de leurs capacités. Si vous doutez de ma bonne foi, interrogez Donaldsen.

Ambre demeura aussi silencieuse que stoïque.

Le Canadien enchaîna.

— Vous savez, si les forces armées se sont installées dans le système AltaMira, c'est à cause du Grand Arc. Leur tâche première consistait à protéger les colons contre d'éventuels dangers liés à sa présence. Après quelques décennies de désœuvrement forcé, la soldatesque s'est désagrégée puis reconstituée au travers de groupuscules privés, pour enfin former l'actuelle milice. Ce qui n'arrange guère nos affaires, je vous le concède.

— La Fédération s'est fourvoyée : au vu de leur inutilité, ces militaires auraient dû être rapatriés au terme de leur dernier mandat. L'avenir de Gemma devait rester entre les seules mains des scientifiques.

— Grossière erreur, miss Pasquier, dont nous payons les conséquences aujourd'hui. Nous avons imaginé Gemma comme une succursale de notre planète, un genre de résidence secondaire, un terrain d'expérimentations affilié au GNOM et à la Fédération. Nous y commettons impunément les mêmes erreurs qu'autrefois, nous l'exploitons comme si le fiasco de la Terre n'avait servi à rien. Pourtant, Gemma est un monde à part entière. Un monde qui a besoin d'un peuple, d'un gouvernement fort et local basé sur des valeurs différentes et en parfaite adéquation avec le milieu, aussi rude soit-il. Un monde qui n'appartient ni à la science, ni à l'armée et encore moins à l'industrie. Nous aurions dû le comprendre il y a longtemps. Mais le contexte ne nous y a pas aidés. Si l'émergence d'une conscience nationale n'apparaît qu'aujourd'hui, c'est en grande partie de la faute des Bâtisseurs et de leur vaisseau.

En dépit de son impassibilité, Haziel crut détecter chez la chercheuse une brève lueur d'intérêt.

— Réfléchissez-y, insista-t-il. Une planète avec une atmosphère respirable, une gravité quasi équivalente à celle de notre berceau, deux étoiles décidées, pour l'heure, à se tenir à carreau et, à notre actif, une technologie de pointe au service de nos désirs. En dépit de mes propos provocateurs de tout à l'heure, tout devrait être parfait ici, malgré le froid, malgré la glace. Vous voyez un paradis, vous ? La Terre promise s'est muée en dépotoir, en gigantesque terrain de prospection. Et tout ça pour quoi ? Parce que nous vivons en pleine confusion. Le Grand Arc pèse sur nos consciences comme une malédiction, il nous empêche de fixer nos racines, de faire de cet endroit notre nouvelle patrie. Son mystère insondable est un supplice et un affront. En apparence, nous semblons l'avoir accepté, mais, en vérité, nous crevons de trouille. Nous nous sentons menacés, inquiets. *En sursis*. Les Enfants de Gemma l'ont bien compris, au point de le notifier dans un article de leur manifeste ! S'affirmer en tant que nation gemmienne est une façon comme une autre d'endiguer les peurs liées à cette présence malvenue. Mais c'est une chimère, une méthode Coué qui ne fonctionnera qu'à courte échéance. L'angoisse finira par les rattraper. Sans une explication satisfaisante, le mythe gagnera en puissance et

les ruminations reviendront à la charge. Pour quelle raison est-il là ? Pourquoi est-il abandonné ? Où ont disparu ses occupants ? Quel drame terrible s'est joué sur Gemma, il y a plus de douze mille ans ? Et, surtout, pourrait-il se reproduire ?

— N'est-ce pas justement le but de notre expédition que de chercher des réponses ?

— Encore faudrait-il que nous nous posions les bonnes questions. L'homme aime à se voiler la face. Des choses invraisemblables se déroulent sous nos yeux et nous persistons à nous comporter comme si de rien n'était. Regardez les accidents qui ravagent le Glacier. Nous avons tout mis sur le dos des indépendantistes. C'est tellement plus facile ! L'humanité est aveugle et sourde et, en prime, elle y prend plaisir. Mais je ne vous apprends sans doute rien de nouveau.

Ambre eut un geste d'agacement.

— Les indépendantistes semblent l'un de vos sujets de prédilection, monsieur Delaurier. Quant à moi, ils m'apparaissent comme une simple tracasserie de plus.

— J'avais pourtant cru comprendre que vous entreteniez des relations privilégiées avec eux.

Haziel eut l'impression de voir Ambre se dresser sur ses ergots. Il ne distinguait pas son expression, mais il était certain qu'une lueur de mauvais augure flamboyait derrière le verre teinté de ses lunettes. Elle le dévisageait de la tête aux pieds, le buste bien droit, les bras croisés et les genoux si serrés qu'ils en paraissaient soudés, visiblement abasourdie par une telle dose de sans-gêne. Quelques secondes lui furent nécessaires pour qu'elle recouvre ses esprits.

— À quoi faites-vous donc allusion ? souffla-t-elle enfin en pesant ses mots.

— Je songeais à la tentative avortée de réchauffement global. Vous vous y êtes opposée bec et ongles, si mes souvenirs sont exacts.

— Cette initiative était simplement grotesque ! rugit la chercheuse. Nous nous sommes impunément amusés avec la Terre jusqu'à ce qu'elle devienne un enfer. Les biotopes de Gemma, même s'ils ne se composent que d'organismes élémentaires, méritent d'être préservés et soigneusement

étudiés dans leur environnement originel, afin de comprendre comment la vie a pu persister dans un univers si hostile. Je jugeais déplacé…

— … de détruire la planète des Bâtisseurs ? Vous avez raison : mieux vaut, en effet, rester sur ses gardes. S'il leur prenait un jour l'envie de revenir…

Ambre ne daigna pas répondre.

Haziel sentait bien que ses remarques n'avaient pour résultat que de la pousser plus loin dans ses retranchements. Il voulait néanmoins tester la solidité de sa carapace. Elle finirait peut-être par s'écailler un petit peu et dévoiler des perspectives inattendues.

— Vous savez à quoi ça me fait penser ? Eh bien, au gars qui a trucidé sa belle-mère par un bel après-midi et qui a enterré son cadavre dans le jardin familial…

— Je ne vous suis pas.

— Sa femme décide un jour d'installer une piscine, et cela juste à l'endroit incriminé. Alors, le gars invente divers prétextes pour contrecarrer son idée. Il témoigne d'une inhabituelle créativité et d'une farouche détermination : ils n'ont pas assez d'économies, ils vont perdre une partie de leur terrain, il faudra surveiller les enfants, sans compter les taxes à payer pour l'approvisionnement en eau et le travail de maintenance. Tous ces litres à analyser, à chauffer, à vider à l'approche de l'hiver…

Ambre l'ignorait ostensiblement. Elle flottait dans sa bulle, dans sa galaxie, lointaine, cristalline, intouchable.

— Tout cela, bien évidemment, parce que l'individu en question sait ce qui ne manquera pas d'arriver au premier coup de pelle. Ce qu'il cache depuis des lustres, son petit secret, sera aussitôt exposé au regard de tous. Vous comprenez où je veux en venir ? Vous agissez de la même manière que ce pauvre gars : en parfaite intelligence. C'est un peu comme votre brillante initiative de forage. Vous avez tapé dans le mille. Un hasard miraculeux ! À moins que vous ne connaissiez à l'avance l'emplacement du cadavre…

Ambre s'était levée d'un bond.

Elle en avait assez entendu. Ce type était prétentieux, et paranoïaque avec ça !

Elle resserra nerveusement les pans de son peignoir et, sans prononcer un mot, gagna la porte. Au moment de la franchir, elle se retourna.

— Je préfère oublier vos insinuations pour cette fois. Mais, si le stress consécutif à cette mission vous paraît trop intense, il vous est encore possible de vous désister. Je dérogerai au protocole afin que nous nous passions rapidement de vos services. Je suis certaine que vos qualités d'homme à tout faire, de philosophe, de révolutionnaire et d'inquisiteur patenté feront fureur à Alabina… ou, mieux, sur la Terre ! Je vous souhaite bon vent, monsieur Delaurier !

Le panneau coulissa derrière elle et, en quelques enjambées, elle se retrouva à l'étage inférieur, dans sa cabine. En nage.

L'énervement la faisait suffoquer.

Avait-elle rêvé ou ce type l'avait-il carrément soupçonnée d'entretenir des liens avec les indépendantistes ou quelque autre groupuscule obscur ? Et ceci, à cause de cette stupide affaire de réchauffement global qui entachait son cursus. Elle songea à Ted Arroyan, au soutien qu'il lui avait apporté à cette époque. À ses côtés, elle avait tenu tête aux enflammés de la TerraCom. Les Enfants de Gemma avaient salué son courage et elle avait gagné leur estime en cette *unique* occasion. L'histoire s'achevait là. Cet épisode appartenait au passé.

En y réfléchissant, elle n'avait jamais compris pourquoi elle avait manifesté un tel acharnement. Bien que le processus de dégel eût été lent et laborieux, la planète serait progressivement devenue plus habitable. Les futures générations de Gemmiens auraient bénéficié d'un climat adouci de quelques degrés. Non, en vérité, elle n'avait aucune raison scientifique de s'opposer à cette tentative. Inutile de se voiler la face : au final, le bien-être des bactéries, elle s'en foutait éperdument ! Ce qu'elle voulait, c'était le Grand Arc, tout ce qui touchait au Grand Arc…

Elle s'avouait à regret que, sur un point, Delaurier n'avait pas tort : Gemma devait demeurer dans l'état où les humains l'avaient découverte, coûte que coûte. Jamais, la glace ne devrait fondre. Pas plus qu'elle-même ne devrait céder à la voix de

l'Entité, surgie de ses cauchemars, qui lui commandait de la libérer. Jamais.

À cause de Delaurier, sa nuit promettait d'être pareille aux précédentes : cataclysmique.

Assise sur sa couchette, elle attendit que les battements de son cœur se calment. À peine un quart d'heure s'écoula avant qu'elle ne perçoive le pas du Canadien qui descendait l'escalier. Elle entendit la porte de sa cabine, au fond du couloir à droite, se refermer. Elle ne risquait plus rien de ce côté.

Elle s'attarda encore une bonne dizaine de minutes, l'oreille aux aguets.

Puis, à pas de loup, elle se glissa hors de sa chambre et regagna le premier étage.

Cette fois-ci, quand elle pénétra dans le caisson à ondes bleues, elle était certaine de se retrouver seule.

15

MENSONGE

Kya Stanford jeta un regard circulaire à sa chambre de la base Tétra.

Une vraie chambre de gosse : des jouets, des peluches – figurant des animaux terrestres qu'elle ne croiserait jamais –, des vids, une guitare en néoplastique rose pour bébé, ainsi que des montagnes d'objets hétéroclites, débordant des placards, dont elle ne se rappelait pas l'utilité. Comment pouvait-on accumuler un tel bazar ?

Elle grimpa sur son lit et se mit à arracher les illustrations qui égayaient les murs. Puis elle en fit une boule, qu'elle balança haineusement dans la poubelle, et y bouta le feu. L'alarme incendie retentirait dans quelques minutes, extirpant de leurs calculs tous les scientifiques du labo. Peu importe ! Au moins, cela dissiperait un instant le train-train de leurs croupissantes existences.

Elle sauta sur le sol et tapa du pied dans la pile de vêtements qu'elle avait entassés, les éparpillant à tout-va.

Elle se détestait.

Son comportement dans le précipice avait été déplorable. Il n'y avait pas d'autre mot. Elle s'était laissé démolir par la panique. Une débutante ! À tel point que le courage lui avait manqué au moment de regagner le Nid. En lieu et place, elle s'était réfugiée à la base Tétra, plus proche, et, après une heure ou deux en chambre bleue, avait dormi sous son édredon, avec son chat, tremblant comme une fifille à son papa !

Miguel devait l'attendre. Sans doute s'imaginait-il qu'elle ne repointerait jamais le bout de son nez chez lui. Elle n'avait rien à lui offrir. Rien que des ondes de terreur qui la tétanisaient encore, une vingtaine d'heures après sa fuite de la vallée des Ombres.

Sa fuite ! C'était le cas de le dire.

Conne, mais quelle conne !

À peine livrée à elle-même, elle avait failli au premier précepte des indépendantistes, celui qui clamait leur appartenance *légitime* à cette terre. Foutredieu, les Bâtisseurs leur avaient abandonné la planète ! Les Gemmiens étaient ici chez eux à présent et ils n'avaient pas à mouiller leur culotte devant un ramassis de mythes débiles, nés de la trouille des premiers colons. *Que les Bâtisseurs et leur affreux vaisseau aillent au diable ! Ce monde nous revient !* Les Bâtisseurs ou n'importe quelle autre créature infernale planquée dans les abîmes !

Kya se jeta par terre, la rage au ventre, et se mit à rassembler ses vêtements. Ses doigts heurtèrent un objet dur qu'elle extirpa aussitôt du désordre.

Son cahier.

Son fichu cahier rouge qu'elle était censée couvrir de notes durant ses enseignements théoriques. Celui que Miguel avait cherché en vain dans ses affaires.

Elle l'ouvrit prestement. En tourna les pages, une à une.

Vide.

Sa colère contre elle-même redoubla. Elle n'était même pas capable d'inscrire trois lignes dans un cahier ! Finalement, Miguel avait raison : elle n'était qu'une bonne à rien ! Elle ne méritait pas de monter en grade, juste de prendre une raclée.

Les larmes aux yeux, elle fourra frusques et cahier dans son sac, qu'elle chargea sur son épaule. La porte claqua derrière elle et elle se retrouva dehors, écumant les couloirs étroits de la station.

Elle bouscula Vladimir Nemeth et Michael Hopkins au passage – ils ne paraissaient pas très frais, comme chaque matin –, et décida tout bonnement de les ignorer.

Elle s'arrêta toutefois devant le labo. Son père, assis à son pupitre, lui tournait le dos. Elle le regarda un moment, empruntée.

Il pianotait sur sa console comme s'il s'agissait d'un instrument de musique.

« Les maths et la musique, c'est du pareil au même », lui avait affirmé un jour Haziel pour la taquiner. Malgré ses efforts, le lien qui rapprochait deux choses si diamétralement opposées lui semblait toujours aussi obscur. Haziel avait souvent de drôles d'idées. Ça n'avait rien d'étonnant : il était fait du même bois que son paternel. Des scientifiques ! Des scienteux, ainsi que les appelait Miguel.

Sur l'holovid géant, des courbes bleutées, auxquelles elle ne comprenait rien, créaient un tableau abstrait. C'était assez beau, assez envoûtant. Elle patienta quelques minutes. Son père ne se retourna pas, tellement concentré et affairé qu'il ne se doutait pas de sa présence. De toute façon, même plantée droit en face de lui, il ne l'aurait pas vue. Elle était parfaitement transparente. Invisible. Et inutile avec ça. Elle revenait de son épreuve les mains vides.

Elle dévala l'escalier et sortit d'un pas saccadé.

Il était dix heures du matin et les nuages planaient bas. L'alarme incendie s'enclencha au moment où elle enfourchait son patineur. Elle démarra en trombe. La vitesse lui remettrait les idées en place, l'empêcherait au moins de revivre en boucle son expérience malencontreuse de la vallée des Ombres. Jamais la peur ne lui avait fait entendre des voix. C'était à peine croyable. Que lui était-il arrivé ?

Elle prit la direction de la base des indépendantistes.

Miguel déciderait probablement de la virer, mais en aucun cas elle n'abandonnerait sa guitare aux caqueux. Plutôt crever !

Et puis elle pouvait encore réussir à le convaincre, inventer une explication cohérente. Il refuserait d'avaler sa thèse de l'éboulis instable. C'était cousu de fil blanc, ça puait le mensonge. Elle aurait dû pulvériser la cloison de l'astronef, un point c'est tout. Il n'y avait pas à ergoter. Si elle se targuait de devenir une rebelle à part entière, elle ne devait reculer devant rien. Pas même devant la mort. Cristobal le lui répétait assez souvent. « Seule la sauvegarde de Gemma compte. Gemma est la Vie. La Vie est Gemma. Nous, ses enfants, nous n'avons qu'un but : le bien-être de notre planète. Et nous sommes prêts à tout pour l'atteindre. »

Prêts à tout !

Elle se sentit un peu réconfortée, au fur et à mesure que sa détermination grandissait. Elle avait choisi ses mots : arrivée au fond du précipice, elle avait découvert une *météorite,* une météorite énorme certes, mais rien qu'une masse de pierre tombée de l'espace, inutile et inutilisable. Pas d'astronef, donc pas de console de bord, ni d'IA, ni de matériel à récupérer. Juste un vulgaire caillou, et radioactif avec ça ! Elle était quand même courageusement descendue jusqu'en bas pour s'en assurer. Puis, devant l'heure tardive, s'était résolue à passer la nuit dans une grotte, calfeutrée sous sa tente.

Voilà, Miguel, j'ai accompli ma mission. Maintenant, je suis prête.

Ses yeux s'emplirent de larmes. Elle détestait mentir. Mais dans le cas présent, c'était une question de vie ou de mort.

Et il n'y avait pas que cela qui la tracassait. Jamais elle n'aurait la certitude absolue que les voix entendues dans le gouffre n'appartenaient qu'à son imagination. L'hypothèse d'éventuels, mais bien réels, survivants restait plausible.

Se pouvait-il qu'elle les ait simplement abandonnés à leur sort ? Elle qui se rêvait sans peur ni reproche…

16

SPÉCULATIONS

Le camp était encore blotti dans la nuit.

À travers la limpidité du ciel, des myriades d'étoiles scrutaient la silhouette qui se faufilait à pas de loup entre les baraquements. Haziel s'efforçait de rendre sa démarche la plus légère possible. Une vraie gageure avec la neige soufflée qui prenait un malin plaisir à crisser sous ses semelles. Son ombre, décuplée par les projecteurs jusqu'à lui allouer des proportions de géant, oscillait sur les façades pour se dissoudre par instant dans l'obscurité. L'atmosphère commençait à se diluer au levant, troquant son noir de jais contre un bleu outremer. Une aurore gemmienne particulièrement dégagée.

Le Canadien, pelotonné dans sa parka, espérait que personne n'avait remarqué son réveil très matinal. Pas de risque du côté de Pietro Zenedani, son voisin de chambrée, qui ronflait à en ébranler les murs.

Pete Donaldsen ne l'attendait qu'une heure plus tard à bord de Mary. Le moment où la gigantesque roue de coupe allait délaisser la cryosphère pour entamer la roche pure était proche. Une journée tout au plus, peut-être moins, selon la densité du terrain. Plus d'une douzaine de jours déjà qu'ils mordaient dans la carapace du Glacier, s'infiltrant insidieusement dans ses secrets. Douze jours de labeur astreignant qui lui donnaient le sentiment d'avoir passé une vie entière à sonder le névé, à endurer la monotonie et la sourde angoisse que suscitait sa nouvelle existence de terrassier. Et il n'était qu'au début de ses peines.

Il était grand temps de trouver un moyen de s'éclipser discrètement pour communiquer les dernières nouvelles à Stanislas. Hors de question de tenter une liaison directe depuis le site. Il aurait volontiers emprunté un tripod pour effectuer un

saut rapide jusqu'à la base Tétra, mais Ambre Pasquier en aurait profité pour le virer sur-le-champ. Elle ne lui pardonnerait pas de sitôt son comportement dans la chambre bleue. Il avait cruellement manqué de tact, à moins qu'il n'ait cédé à un élan gratuit de provocation. À l'heure actuelle, elle devait le détester ou le considérer comme un cinglé de la pire espèce. Mieux valait se faire oublier.

Sans croiser âme qui vive, il dépassa le hangar à véhicules, situé à l'entrée du site, puis quitta le périmètre du camp pour s'enfoncer dans la nuit et gagner les hauteurs. Il était facile de s'éloigner par ce côté, aucune clôture n'ayant été installée de peur d'attirer l'attention.

Marcher dans le froid, sentir ses muscles se tendre sous l'effort de la brève ascension lui fit du bien. Il passait de longues heures le cul planté dans le siège de la foreuse à fixer des écrans de données et des strates de glace désespérément identiques à ses yeux de néophyte. Pete, lui, prenait son pied. La glace, et tout ce qu'elle abritait, le plongeait dans un état proche de l'orgasme.

Arrivé à une certaine altitude, le Canadien se retourna.

Les projecteurs délimitaient le périmètre du camp. Aucune activité n'y était visible. Ses collègues sommeillaient encore, dans l'attente du réveil qui ne retentirait qu'à sept heures. Il consulta sa montre. Il bénéficiait de plus de quarante minutes pour établir la liaison et y aller de son compte rendu.

Il regarda autour de lui. L'endroit semblait raisonnablement dégagé pour une communication de bonne qualité. Il extirpa son matériel de son sac, entama son protocole de cryptage.

À la base Tétra, une sonnerie devait s'être mise à hurler dans le laboratoire. Il suffisait de patienter.

L'attente se prolongea. Haziel se réchauffa tant bien que mal en tapant des mains et des pieds puis vérifia l'état du réseau et la puissance de transmission. La technologie n'y était pour rien. Personne ne daignait réceptionner son appel.

Bon sang, Stany ! Je n'ai pas toute la journée.

Les habitants de la base Tétra ne cultivaient pas la réputation de se lever aux aurores. Korpatov, Malenko, Nemeth. Hopkins et Lacroix étaient d'indécrottables oiseaux de nuit. La

plupart du temps, ils jouaient aux cartes, ivres morts, dans la cantine jusqu'à point d'heure. Quant à Bhagyashrī Gupta et Justine Monaghan, les deux femmes de l'équipe, elles avaient coutume de se munir d'un wagon de boules Quies pour échapper aux ronflements de leurs collaborateurs. Inutile d'espérer une réaction de leur part avant huit heures. Seul Stanislas était généralement debout de bon matin, un café posé à côté de sa console, les yeux rivés à ses écrans, s'échinant à percer la signification des variations paradoxales de la métrique de l'espace-temps au point de Collapsus. Aujourd'hui, contre toute attente, ses plans avaient changé.

Haziel renouvela sa tentative.

Il aurait eu plus de succès le soir. Malheureusement, il s'écroulait sur son lit avant vingt-deux heures, épuisé par le stress de sa descente aux enfers quotidienne. L'univers des profondeurs chtoniennes n'était décidément pas sa tasse de thé.

Il ne lui restait plus qu'à prier pour qu'un quelconque habitant de la base, harassé par la sonnerie, consente à rejoindre le labo. Il espérait que cette âme charitable serait Kya. Il en profiterait pour lui présenter de plates excuses pour son départ impromptu.

En temps normal, le professeur Stanislas Stanford aurait été le premier à répondre à l'appel du Canadien. Hélas, il était encore à des lieues de regagner le monde réel.

Il avait très mal dormi. Sa fille découchait. N'avoir aucune idée de l'endroit où elle passait ses nuits le rendait malade. Elle avait emporté la quasi-totalité de ses affaires et avait pris le large, sans fournir la moindre explication. Stanislas s'en voulait de l'avoir amenée ici, dans ce coin perdu. À Alabina, elle aurait pu continuer ses études, décrocher un diplôme, en mécanique, en ingénierie, en n'importe quoi. Tout aurait été mieux que la condition végétative dans laquelle elle vagabondait depuis peu. Il s'était lamentablement fourvoyé en croyant parvenir à assumer seul son éducation. Elle lui avait échappé, aussi sec qu'une particule virtuelle.

À ce souci majeur s'ajoutaient les tracasseries suscitées par le point de Collapsus. Contrariétés qui l'avaient maintenu éveillé

une grande partie de la nuit. À présent, étendu sur son lit, les mains croisées sur l'estomac, l'esprit naviguant entre sommeil et veille, il déambulait sur les chemins tentants, mais dangereux, de la spéculation.

J'ai voué ma vie entière à la science, pensait-il. À moins qu'il ne le rêvât…

Pourquoi ?

Les phases de doute qui avaient parsemé son existence s'étaient nourries de cette interrogation. En ces moments-là, sa mémoire le ramenait immanquablement à son enfance, lorsqu'il se promenait seul dans les forêts de son Wyoming natal. Second fils d'un père astrophysicien et d'une mère artiste peintre, il aimait à flâner dans le monde de ses rêveries. Il se figurait alors tout un univers de formes, de charmes et de mystères. L'eau glougloutant dans les torrents de haute montagne lui susurrait les prémices de prochaines révélations. Le bruit du vent dans les sapins, l'odeur des herbes folles, des foins fraîchement coupés, le cri des oiseaux, le vacarme du tonnerre, la montée soudaine du brouillard étaient autant d'incantations qui échauffaient son imagination. À quoi s'ajoutait le scintillement des étoiles sur le tapis de la nuit et les nombreuses anecdotes racontées par son père à leur sujet : des histoires d'énergie, d'atomes primordiaux, d'espace-temps courbé, de novæ génératrices de vie…

Ce mélange détonnant – paysages idylliques, envolées de l'âme, préoccupations ontologiques, impressions de liberté, de pouvoir, de communion avec une création débridée – avait fait de lui un être passionné et curieux de tout.

Enfant, il était un lutin des forêts.

Adolescent, il était entré en conflit avec sa part d'imaginaire. Rêver et expliquer étaient-ils conciliables ? En choisissant de donner un nom précis aux choses avait-il renié le ravissement qui avait empreint ses premières années ?

La science est-elle la seule façon de comprendre quelque chose à ces merveilles ? Les explications rationnelles, mathématiques, enlèvent-elles leur magie aux phénomènes naturels ? Peut-on rester poète et scientifique à la fois ?

Ces questions avaient hanté ses débuts à l'université. Il avait étudié la physique, persuadé de trahir une partie de lui-même,

pour finalement réaliser que les énigmes qui s'offraient à lui sous forme d'équations et de théorèmes s'emplissaient d'autant de mystère que la nature sauvage de son enfance. Le dilemme n'en avait jamais été un. Ces différences, si inconciliables à première vue, n'en étaient simplement pas.

De tout temps, l'être humain s'était extasié devant les prodiges engendrés par les phénomènes naturels pour ensuite céder à l'attrait des convictions, qu'elles soient issues de la foi ou du raisonnement. Mais les certitudes, avec leur cortège de postulats inébranlables, finissaient par s'écrouler comme des châteaux de cartes. D'autres énigmes, plus abracadabrantes, s'échinaient à venir les supplanter. Le savoir ne consistait qu'en une succession de bonds vers un inconnu perpétuellement fuyant, perpétuellement gorgé de nouvelles sources d'étonnement. Un processus sans fin, au grand désespoir des aficionados d'une loi unique et mathématiquement parfaite.

Le puits, bien que sans fond, n'en paraissait pas moins terriblement attirant aux yeux de Stanislas. Le professeur appartenait à cette catégorie de chercheurs persuadés que la description de l'ensemble des mécanismes régissant l'Univers resterait incomplète et que les théories de la physique – rassurantes, certes, mais d'une validité limitée – ne seraient jamais rien de plus que des approximations. Il n'en démordait pas, même si cette idée le plongeait tant dans l'excitation que dans la perplexité.

La science elle-même était là pour en témoigner.

Avant Copernic ne jurait-on pas que la Terre occupait le centre de l'Univers ? Lord Kelvin n'avait-il pas affirmé connaître tout des principes de la physique ? De même que la géométrie d'Euclide ne prévalait que dans certains cas de figure ; que les lois de Newton ne fonctionnaient que pour des corps n'évoluant qu'à des vitesses non relativistes ; que la relativité d'Einstein, parfaite pour dépeindre des événements prenant place à très haute vélocité, demeurait incapable de rendre compte du comportement des atomes ; de même que la physique quantique, adaptée aux phénomènes atomiques, montrait son inaptitude face à des objets soumis à de forts champs gravifiques…

Au XXIe siècle, on avait espéré que la gravité quantique ou ses consœurs, les différentes théories de cordes, finiraient par conduire à l'élaboration d'un théorème global. Or, deux cents ans plus tard, bafouant les derniers postulats en vogue, l'avènement du miracle absolu se faisait encore désirer. La théorie du Tout continuait de s'enfuir à toutes jambes ou à tire-d'aile, au choix, vers des horizons de plus en plus déroutants. Il subsistait toujours un élément pour immanquablement ébranler l'ensemble de l'édifice. À croire que la réalité s'échinait à échapper à la circonscription des mathématiques et de la physique réunies…

L'émerveillement résidait donc partout : aussi bien dans les inconnues de l'équation que dans le fracassant tonnerre. Nommer les choses n'enlevait rien au charme de la poésie. De ce constat. Stanislas était sorti apaisé, plus riche de science et de mystère.

Pourtant, il demeurait un domaine où il perdait pied sans éprouver en contrepartie le frisson extatique et bienheureux de la grande aventure. L'énigme posée par le point de Collapsus et ses zones d'influence le précipitait dans une angoisse abyssale. Ce mystère-là recelait quelque chose de surnaturel, qui le faisait frémir dans son pyjama au beau milieu de la nuit. Lui, qui depuis l'enfance rêvait de mondes peuplés de particules intelligentes et autres frivolités du même acabit, en faisait maintenant des cauchemars. On échappait à l'entendement humain. On forçait impunément les frontières de l'univers intelligible.

Les constantes universelles seraient-elles prises de folie ? se répétait-il, les mains agitées de tremblements.

Ses chimères s'emballaient, écumaient, piétinaient le sol fragile de ses connaissances et de ses croyances jusqu'à les jeter à terre. *Patatras !* Il avait toujours su que ce qui prévalait dans la portion de cosmos allouée à l'humanité n'était pas nécessairement valable ailleurs. Mais de là à s'y trouver confronté en chair et en os…

D'évidence, le point de Collapsus incarnait la véritable *terra incognito* des colons, bien plus que Gemma ou que le Grand

Arc. On pouvait même aller beaucoup plus loin : le point de Collapsus était la *terra incognito* de cet univers.

Il y aurait bien un moyen d'expliquer la nature paradoxale du Point, se disait le professeur en frissonnant. *Il suffirait de faire varier d'un chouïa les constantes universelles…*

C'était là que le bât blessait.

Stanislas possédait un esprit ouvert et souvent débridé, mais de là à envoyer valdinguer l'ensemble des fondements scientifiques…

L'idée selon laquelle les lois de la nature pourraient, dans certaines circonstances spécifiques, subir des variations n'était certes pas nouvelle. Régulièrement admise en tant que postulat, elle avait passionné des générations de chercheurs en quête de sensations extrêmes.

Mais, dans tous les cas de figure imaginés, ces constantes – qui pour l'occasion n'en étaient plus – déterminaient des univers divergents et purement hypothétiques, dans lesquels la force gravitationnelle, la vitesse de la lumière, la charge de l'électron, la masse du proton ou encore la constante de Planck – celle-là même qui affectait le passage entre les mondes quantique et macroscopique – endossaient d'autres valeurs.

Or le point de Collapsus n'était pas issu d'un univers différent, lointain et exotique. Il ne se situait pas non plus dans un endroit paradoxal, comme le nœud d'émergence de l'Univers ou le cœur d'un trou noir – où chaleur et densité atteignaient de tels maxima qu'aucun état connu de la matière ne pouvait y résister.

Non, il se trouvait sous la bordure est du Glacier, à une quinzaine de kilomètres de la base Tétra et de son lit ! Lit qui, lui-même, reposait sur Gemma, une planète de l'étoile double AltaMira, un système planétaire des plus ordinaires en l'occurrence, lui-même positionné dans la Galaxie, elle-même n'appartenant à rien de moins que l'Univers, le seul et unique jusqu'à nouvel ordre. Des wagons d'humains passaient quotidiennement dessus, parfois au péril de leur vie. Le Point était bien la cause de nombreux décès prématurés, certes, mais pas plus que les ruelles sordides d'Alabina, les accidents ravageant la population des mineurs ou encore ceux consécutifs

au blast, aux avalanches, aux crevasses, au gel, à l'exploration spatiale ou aux aléas de la cryogénisation.

En définitive et tout bien pesé, une somme de banalités.

La souris accouchait d'un éléphant.

Stanislas, fébrile, s'était redressé sur son lit – ce lit justement ! –, une sueur glacée trempant sa chemise.

… il suffirait de faire varier une seule constante, une seule et unique constante, une petite constante de rien du tout…

Mais c'était impensable ! Pas si le Point partageait bel et bien le même univers que lui, ainsi que la totalité des habitants du cosmos. Il ne subsistait plus qu'une possibilité : le Point ne figurait rien d'autre qu'une enclave d'anormalité dans le monde réel, un tissu étranger, une verrue, une greffe, un hôte indésirable et symbiotique…

Un parasite !

Stanislas bondit hors de son lit. C'en était trop pour son cerveau torturé.

Il ne pouvait décemment pas se laisser entraîner sur ce chemin vertigineux. C'était de l'affabulation à quatre sous, du délire pur et simple ! La nature ne se conduisait pas de la sorte. Le point de Collapsus était à l'évidence le rejeton de cet univers-ci. Et il passerait le restant de son existence, s'il le fallait, à déchiffrer l'énigme de son comportement surnaturel.

Un serpent qui se dévore la queue et qui me ronge les entrailles par la même occasion ! Un supplice. Prométhée ! Tantale ! Grands dieux, descendez à mon secours !

À cet instant, debout dans sa chambre, les poings serrés, le cœur battant la chamade, il émergea de sa torpeur enflammée.

Une sonnerie retentissait dans le labo. Quelques secondes lui furent nécessaires pour comprendre que quelqu'un tentait d'établir une communication.

Il se drapa dans son pashmīnā, enfila ses pantoufles, deux oursons aux orbites démesurées et au pelage hirsute – un cadeau de sa fille lorsqu'elle était encore petite –, et galopa dans le couloir. Excepté Erwin, qui aiguisait ses griffes sur le canapé rouge, tout le monde dormait. Quelle heure était-il donc ?

À l'autre bout des ondes, l'appareil de Delaurier crépita. Un holovid s'afficha dans l'air glacé et la figure de Stanislas, visiblement tiré du lit, se matérialisa.

— Allô ? hasarda le professeur.

Haziel faillit éclater de rire.

— Bon sang, Stany, tu n'as pas le sommeil léger !

Stanislas se passa une main sur le visage, écarquilla les yeux. L'image sur son écran virtuel se précisa. Dès qu'il reconnut son équipier, sa physionomie s'éclaira.

— Je ne dormais pas, je réfléchissais. Et puis je désespérais d'avoir de tes nouvelles. Douze jours ! Tu nous as oubliés ? La jolie biologiste en chef t'a tourné la tête ?

Haziel perçut à l'arrière-plan le bourdonnement de la machine à café du labo, une drogue à l'ancienne chérie de tout Gemmien qui se respecte. Il avait vraiment arraché le professeur aux bras de Morphée. Il lui trouva les traits fatigués et l'air anormalement soucieux.

— Impossible d'utiliser les relais du site, Stany. Les transmissions sont sécurisées.

— Il faudra pourtant que nous communiquions ! Que se passe-t-il de ton côté ? Ton silence nous inquiète.

L'image courroucée d'Ambre Pasquier – une harpie ! – traversa l'esprit de Delaurier.

— Les choses sont… plus compliquées que je l'imaginais.

Stanislas fronça les sourcils, mais Haziel ne lui laissa pas le temps de l'interroger. Il enchaînait déjà.

— Ce qu'ils prétendent déterrer là-dessous n'est rien moins que des vestiges extraterrestres datant de l'époque du Grand Arc.

— Des vestiges ? bredouilla le professeur. Tu veux dire : des ruines et tout le tralala ? Bon Dieu !

Le cerveau de Stanislas s'était remis à carburer à plein régime. La nature – et l'Univers en général – n'était finalement pas responsable des paradoxes. Ils découlaient d'un processus artificiel !

Bien que cette nouvelle théorie lui enlevât une énorme épine du pied, elle impliquait des potentialités affolantes. Tout compte fait, l'accalmie s'annonçait de courte durée.

— Stany ?

— Hmmm…

— J'ai pensé à quelque chose…

— Oui ?

— Une machine.

— Oui, opina Stanislas. Une machine. Je te suis.

— Un genre de réacteur, je ne sais pas, moi. Une forme de technologie laissée sur place par les Bâtisseurs, comme le Grand Arc, mais qui, dans le cas présent, se trouve à notre portée.

— C'est une hypothèse intéressante. Et fort plausible…

— … un système qui se serait remis en route et qui trafique dans un but obscur la métrique de l'espace-temps…

— … ou encore qui n'aurait jamais cessé de fonctionner…

— … et qui fait n'importe quoi.

— En apparence du moins. Ce processus, quel qu'il soit, a forcément son utilité. C'est ennuyeux et en même temps… l'honneur est sauf.

— L'honneur est sauf ? répéta Haziel en haussant les sourcils. Je ne comprends pas.

— Notre univers ne délire pas.

— En effet, sous cet angle, c'est *terriblement* rassurant… Et à quoi servirait-elle, cette machine ? Sinon à nous torturer les méninges ?

— Je donne ma langue au chat. Dans tous les cas, c'est une belle merde.

— Je suis entièrement de ton avis.

Stanislas avala d'un trait une grande lampée de café noir qui lui brûla le palais. Le silence grésilla dans l'intercom du labo.

Décidément, il ne se sentait pas mieux. Voire pire. Bien pire. Le bref soulagement apporté par l'idée d'une machine avait cédé la place à un autre sentiment : la peur. Une machine qui s'emballe, qui n'est plus sous contrôle, comme un réacteur nucléaire qui s'enfonce dans le sol, toujours plus loin, irrémédiablement, et dont le manuel, si manuel il y a, est écrit dans un langage incompréhensible, puisque le produit d'une intelligence étrangère…

Cette journée était à marquer d'une pierre blanche. Si l'information se confirmait, ils étaient mal barrés : colons,

Gemmiens, indépendantistes, scientifiques, tous. Ils s'apprêtaient à ouvrir impunément une boîte de Pandore d'un ordre nouveau.

— Stany, tu es là ?

— Malheureusement, oui.

— Au risque d'énoncer une platitude, il serait prématuré de s'échauffer. Dès que l'infrastructure sera atteinte…

— Écoute, le coupa le professeur, tu vas sans doute me juger incohérent…

— Loin de moi cette idée !

— … mais peut-être est-il encore temps de renoncer.

— Renoncer à une découverte scientifique majeure ?

— Je vois : tu me juges incohérent, inhabituel… fatigué ?

Vieux ? ajouta-t-il pour lui seul.

— Absolument pas. Mais, de toute manière, il est trop tard : demain au plus tard notre tunnelier entamera le substrat rocheux.

— Demain ? C'est terriblement fâcheux. Le docteur Pasquier est-elle au moins prête à collaborer ? As-tu réussi à la convaincre ? Quand pourrai-je la rencontrer ?

Haziel eut un instant de flottement.

— C'est un peu tôt, Stany.

— Tôt ? Mais qu'est-ce que tu attends ? Cela fait près de douze jours que tu bosses dans son équipe.

— Disons que… je n'ai pas encore trouvé les mots.

— Ça ne te ressemble pas ! Tu te montres plutôt fortiche avec les femmes d'ordinaire. C'est toi-même qui m'as affirmé que ce ne serait pas un problème.

— Celle-ci est un peu… *spéciale*. Elle me donne du fil à retordre. Il faut amadouer la bête.

— Je t'avais averti. Tu ne l'as pas braquée au moins ?

— Bien sûr que non ! Pour qui me prends-tu ? Je guette juste le moment opportun, qui ne saurait tarder.

— Soit. Mais ne traîne pas trop. J'aimerais pouvoir la rencontrer et lui présenter les conclusions de nos recherches. Que nous mettions nos hypothèses en commun, pour ne pas commettre d'irréparables erreurs…

— Nous ferons très attention. Nous sommes des scientifiques qualifiés et raisonnables.

Haziel ignorait s'il devait inclure Ambre Pasquier dans cette catégorie. Elle avait un grain de folie, c'était certain. Restait à déterminer s'il s'agissait d'un grain de folie *furieuse*. Il préféra se taire sur ce sujet de peur d'effrayer davantage Stanislas, qui semblait plus déboussolé qu'à l'ordinaire.

— Je dois repartir avant qu'ils ne s'aperçoivent de mon absence, reprit Haziel.

— Attends, j'ai encore une faveur à te demander.

— Kya ? s'aventura Haziel.

— On ne peut rien te cacher. Elle a disparu. Elle n'est pas rentrée à la base depuis près d'une semaine. Je suis mort d'inquiétude.

— Tu sais comme elle est. Elle va, elle vient.

— Mais où dort-elle, bon sang ? La nuit, la température avoisine les moins trente degrés, les fouineuses rôdent, sans parler des indépendantistes. Regarde ce que j'ai découvert sur la porte de notre cantine.

Stanislas, qui s'était soustrait un instant à l'holovid, brandissait un tract froissé à l'intention du Canadien.

— Tu te rends compte ! Ils sont culottés : s'infiltrer jusque dans nos murs pour coller leurs pamphlets ! Tu veux que je te le lise ?

— Ce ne sera pas nécessaire, Stany. Et ne te tourmente pas trop pour Kya : elle est avec ses nouveaux amis, les musiciens de son groupe. Il y a plein de campements sur la berge est du Glacier. Des familles d'ouvriers avec des jeunes de son âge.

— Mais elle ne pourra pas passer sa vie à courir par monts et par vaux ! trancha le professeur. Elle ne trouvera jamais de travail. Je vois bien qu'elle s'ennuie. Peut-être devrais-je la renvoyer à Alabina, faire une école ou je ne sais quoi ? Qu'en penses-tu ?

— C'est une bonne technicienne. Elle possède les compétences nécessaires pour dénicher un boulot, même si la mécanique n'entre pas dans tes critères de prédilection.

— J'ai… j'ai imaginé que tu pourrais me la ramener, Haziel. Elle se sent trahie. Je dois lui parler. Tu me l'as souvent répété :

il n'y a pas que la physique. Beaucoup de personnes n'y accordent qu'un intérêt mitigé, ce que je ne peux pas comprendre, je te le concède. Mais c'est toute ma vie. Je suis un chercheur. Et nous habitons un endroit singulier. Ce qui se passe sur le Glacier est exceptionnel. Alors, je m'enflamme, je travaille non-stop, je délaisse ma fille. Ma *seule* fille ! Comment excuser un tel égoïsme ?

— Kya est un électron libre, Stany. Je suis désolé.

Stanislas sourit tristement.

— Tu as raison. Mais, s'il lui arrivait quelque chose, je ne m'en remettrais pas.

— Rassure-toi. Elle se débrouille très bien. Beaucoup mieux que nous. C'est une Gemmienne pure souche, souviens-t'en. De plus, je n'ai pas le don d'ubiquité. Si je partageais ne serait-ce que la moitié des capacités de tes chères particules, peut-être pourrais-je à la fois conduire mon tunnelier, m'attirer les faveurs d'Ambre Pasquier et courir après Kya. Hélas, la physique quantique ne s'applique pas à notre niveau de réalité.

— À ce sujet, je ne suis plus sûr de rien…

Le professeur affichait son expression des mauvais jours.

— Reprends-toi, Stany ! On a du pain sur la planche. Je te recontacte dès que nous en saurons plus sur ces foutus vestiges. Et n'oublie pas de demander à Malenko de faire tourner Chinook, elle doit s'ennuyer sans moi.

— J'y songerai, répondit-il en esquissant un sourire.

Haziel raccrocha, avant que son ami ne prenne conscience de sa propre angoisse.

Il dévala la pente au risque de se rompre le cou. L'action avait toujours été sa façon de ne pas perdre pied. Il se forçait à ignorer les pensées qui l'envahissaient, les pensées d'une machine qui pourrait devenir incontrôlable, accroître l'étendue des zones d'influence, se transformer en danger mortel pour la population… Un scénario catastrophe, comme il en avait horreur.

À sept heures tapantes, il rejoignit la Bulle.

Tout le monde se préparait pour l'ultime étape qui les mènerait à travers le substrat rocheux.

Il grimpa à bord de l'ascenseur nanotek.

Il avait passé la veille à manœuvrer MiniJoe dans le but d'achever son installation sur le tronçon final. Sous peu, un système de cabines relierait en permanence la surface aux vestiges, facilitant l'acheminement du matériel lourd et des scientifiques.

Il parcourut les cinq kilomètres de la tranchée avec nervosité. Pete l'attendait aux commandes de Mary.

— Paré à quitter la glace ? l'accueillit ce dernier.

— Plus que jamais !

Une chose surprenait toutefois le Canadien.

Il n'avait pas aperçu Ambre Pasquier.

Elle aurait dû être présente pour lancer le coup d'envoi de cette journée fatidique. Or, depuis quelque temps, elle arrivait de plus en plus tard sur le site, comme si l'avancée du percement la laissait indifférente.

C'était étrange.

17

OPÉRATIONS

— D'ici, ils ne peuvent ni nous entendre ni nous apercevoir.

Kya Stanford était postée sur un surplomb rocheux, une paire de jumelles devant les yeux. Couché sur sa gauche, enflammé par leur récente découverte, Kenny, un gamin du Nid – quatorze ans – se trémoussait en reniflant.

À une centaine de mètres en contrebas, une armada de miliciens s'organisait pour monter un camp. Kya n'en avait jamais vu autant à la fois. C'était très excitant. Très inquiétant aussi.

— Depuis quand qu'ils sont là ? reprit le môme, en gigotant de plus belle.

— J'en sais foutre rien, nigaud ! On les a repérés ensemble, il y a une demi-heure à peine, je te rappelle. Et puis cesse de te secouer les puces, on dirait que tu as besoin de pisser.

Kenny se gonfla comme un coq.

— Tu m'emmerdes avec tes grands airs, Kya ! Si Miguel ne s'était pas entiché de toi, sûr que tu récurerais encore les chiottes à l'heure qu'il est. Mes chiottes !

— Dans tes rêves ! Tu n'as qu'à descendre tout seul dans la vallée des Ombres, pour voir. Tu seras moins fier à ton retour, je te le garantis. Si toutefois tu en reviens vivant.

Le gamin renifla, mais préféra ne pas la ramener.

Depuis son installation définitive dans le Nid, six jours auparavant, Kya s'était juré de se faire respecter. Elle méritait sa place au sein des indépendantistes, même si convaincre Miguel n'avait pas été une mince affaire. Pour un peu, il ne lâchait pas le morceau. *Une météorite, hein ? Tu m'en diras tant, fillette !* Puis, contre toute attente, il avait basté. Il ne pouvait lui reprocher de n'avoir pas accompli sa mission.

Un son strident déchira l'atmosphère.

Le grand astronef un peu balourd et peinturluré, qui avait servi à l'acheminement du matériel sur le site, prenait son envol dans le ciel gemmien. Au sol, des robots de maintenance aux quatre bras articulés – un spectacle à eux seuls – s'activaient pour transvaser le chargement dans des véhicules à chenilles.

— Vise un peu leur matos, lança Kenny en donnant à Kya un coup de coude dans les côtes. Il y a plein de trucs fascinants à faucher !

Elle le repoussa d'une chiquenaude.

— Ne t'avise pas de remettre ça, ti-cul ! On n'a pas partagé les bancs de la maternelle. Et n'oublie pas que je suis une cadette, maintenant. Tu me dois l'obéissance. Ferme-la et repère leurs défenses, leurs pièces d'armement, la disposition de leurs tentes, le tracé des sentinelles. On est en mission de reconnaissance, on étudie le terrain pour un raid potentiel. Ce n'est pas le moment de déconner. Tu ne voudrais pas que les dégourdis se fassent descendre en pleine opération par notre faute, non ?

Kenny haussa les épaules en ajustant la visée de ses jumelles.

— Ça va être sacrément dur de faire une razzia, marmonna-t-il. T'as un peu reluqué leurs robots ? On dirait qu'ils se préparent à une invasion.

Kya sentit son estomac se contracter.

Une invasion ?

C'est qu'il avait raison, l'animal ! Elle zooma sur les figures qui s'agitaient en contrebas. Un type aussi large et haut qu'une armoire à glace beuglait dans un transmetteur. Elle zooma encore. Vraiment pas commode, le type. Elle n'aurait pas aimé le croiser au détour d'un nunatak.

Qu'est-ce qu'ils traficotaient là ?

Il n'y avait rien d'intéressant dans les parages, à part quelques usines, des concessions, des mines, des falaises, de la glace…

Une idée folle lui traversa l'esprit. Ses doigts devinrent moites à l'intérieur de ses gants. Le QG des indépendantistes ne se trouvait qu'à une vingtaine de kilomètres plus au sud. Elle réfléchit à toute vitesse, aboutissant au pire des scénarios : le

Nid avait été repéré ; peut-être même était-ce la faute de ses incessants allers-retours…

Elle inspira un bon coup.

Inutile de paniquer. La base se nichait au fond de la montagne, sur un gisement d'uranium désaffecté, datant des débuts du peuplement de Gemma. Tout avait été conçu pour que personne ne suspecte son existence, ni n'éprouve le moindre désir de s'approcher de ce versant ; panneaux d'avertissement contre les éboulements intempestifs, mises en garde – peintes à grand renfort de lettres fluorescentes – contre les émissions radioactives. Le gros œuvre – une série de cavernes reliées entre elles par un étroit réseau de tunnels – remontait à l'époque du père de Miguel. Des infrastructures à faire pâlir d'envie n'importe quel Alabinien, parfaitement invisibles, parfaitement autonomes, fief de plus de trois cents âmes ; une serre riche de toute une variété de plantations ; un bassin de pisciculture ; des thermes pour se détendre ; du bétail – poules, chèvres, canards, cochons –, amené lors des premières étapes de la colonisation. Le tout agrémenté de manufactures garantissant l'essentiel aux habitants, au sein desquelles officiait une diversité de compétences : mécaniciens, cultivateurs, infirmiers, professeurs, ouvriers, pilotes, anciens extracteurs reconvertis… Et même un foutu dentiste ! Pour achever de protéger son petit monde, Miguel avait installé un système de surveillance efficace – encore et toujours du matériel volé à la soldatesque !

De quoi vivre en autarcie et en parfaite sécurité.

En outre, s'ils avaient voulu s'en prendre au Nid, les miliciens n'auraient pas établi leur campement aussi loin. Le col de la Mounia, obstacle nécessaire pour accéder à cette vallée étriquée, s'avérait suffisamment dissuasif.

Kya énuméra de mémoire les usines avoisinantes – des abominations qu'elle aurait volontiers rayées elle-même de la carte –, puis en vint à la dernière implantation en date : le site de la CosmoTek. Là où Haziel travaillait désormais, à son grand dam. Un truc de géologues ou de biologistes, selon Alexis Korpatov : pas de quoi faire bander un militaire.

Non, ils visaient forcément un autre objectif.

Reste la base Tétra…

Nouvelle montée d'adrénaline, qu'elle réprima sur-le-champ.

Qui diable aurait pu témoigner d'un intérêt, même infime, pour cette ruine antique peuplée de momies sur pattes ? L'idée lui laissa malgré tout un arrière-goût amer dans la gorge.

— On se rapproche un peu ? demanda à cet instant Kenny, coupant court à ses tergiversations.

L'angoisse de Kya se mua en mauvaise humeur.

— Toi, tu te rapproches ! Et pas qu'un peu !

Elle se leva d'un bond, fonça jusqu'à son patineur, dont elle ouvrit le coffre, et en revint aussitôt, une liasse de papiers sous le bras.

— Tu vois leur gros véhicule à chenilles ? commença-t-elle en balançant la liasse devant le nez du gamin. Eh bien, tu files y coller un ou deux tracts. Pigé ? Ça t'enlèvera peut-être l'envie de parler pour ne rien dire.

Kenny la dévisagea avec une expression horrifiée.

— Tu plaisantes ?

— Ai-je l'air de plaisanter ? Tu veux passer cadet, oui ou non ?

Kya s'en retournait vers le patineur.

— Tu as dix minutes, pas une de plus. Passé ce délai, je fous le camp et tu te démerdes.

Pour marquer le coup, elle enfourcha son engin. Le doux ronronnement du propulseur envahit l'atmosphère glacée.

Le gamin ramassa la pile de tracts, mais son geste s'arrêta là. Il ne remua plus d'une semelle, le regard perdu dans la contemplation de ses pieds. Kya aurait juré qu'il s'était mis à chialer dans sa cagoule.

Elle prolongea encore sa séance de torture de quelques minutes puis éclata d'un rire carnassier.

— C'est bon, je rigole… Ramène tes fesses, on rentre !

Kenny la rejoignit sans prononcer un mot et grimpa sur le siège arrière. Elle lança aussitôt son patineur dans la pente.

Le ti-cul s'agrippait à elle comme à une bouée de sauvetage. Une belle revanche. Elle respirait la détermination : une nana en acier trempé qui, par sa seule volonté, avait creusé son trou

parmi les rebelles. Durant quelques instants, la situation lui parut jouissive. Puis elle ravala son orgueil.

La vallée des Ombres se rappelait à son bon souvenir.

Depuis son arrivée au Nid, elle dormait mal. Elle n'arrêtait pas de revivre en boucle les étapes de son expédition. La fin surtout, lorsqu'elle avait perdu les pédales. La voix, perçue dans le gouffre, continuait de résonner dans sa tête. Plus le temps passait et plus elle nourrissait la conviction de l'avoir bel et bien entendue. C'était affolant.

Elle aurait tant aimé partager ses angoisses avec quelqu'un… Mais personne n'était assez proche d'elle parmi les indépendantistes pour qu'elle envisage sérieusement cette éventualité. Ses pensées la ramenaient donc immanquablement à la base Tétra. Rien ne l'empêchait d'y effectuer un saut rapide, histoire de toucher deux mots à son paternel de la venue des miliciens dans le secteur – geste honorable – et d'en profiter pour se confier à Korpatov, le meilleur substitut à Haziel qu'elle pouvait imaginer.

Mais là encore elle se heurtait à un mur. L'idée de revenir en arrière lui semblait intolérable. Elle avait irrémédiablement tourné le dos aux scienteux et ne s'abaisserait pas à se précipiter chez eux à la moindre difficulté. C'était une question de fierté.

Si seulement Haziel avait été à ses côtés ! Il l'aurait écoutée et conseillée. Sans doute seraient-ils retournés ensemble dans le gouffre pour en avoir le cœur net. Mais ce crétin s'amusait à jouer les apprentis foreurs avec la grande gigue qui dirigeait l'expédition de la CosmoTek. Elle l'avait aperçue l'autre jour, lors de l'une de ses missions de surveillance sur la berge du Glacier. Fallait entendre la façon dont elle traitait ses employés ! Les chercheurs de cette concession possédaient de belles machines flambant neuves. Un fric fou. Ils préféraient creuser des trous inutiles dans la glace plutôt que de respecter leur environnement. Les scienteux appartenaient à la même engeance que les extracteurs. Ils ne voyaient pas la vraie richesse que Gemma avait à leur offrir. Ils ne pensaient qu'à la transformer, à la détruire, à la vider de son sang, ainsi que l'avaient fait leurs ancêtres avec la Terre des origines. Loin d'eux l'idée de fonder une nouvelle société, plus solidaire, plus

harmonieuse, telle une grande famille. Des écervelés, tous autant qu'ils étaient ! C'était à cause d'eux si Gemma ressemblait à un monde pourri. Tout partait à la dérive. Les convoyeurs se faisaient exploser, à défaut de disposer de matériel adéquat. À croire que cette planète était damnée. À croire que c'était sa faute à lui, là-haut…

Le vaisseau des Bâtisseurs.

Kya rabattit ses lunettes de protection. Le ciel, d'un bleu parfait, se nimba d'une nuance orangée dans laquelle ses yeux plongèrent brièvement.

Quand l'atmosphère s'avérait suffisamment limpide, pareille à aujourd'hui, il devenait possible de l'apercevoir. À dire vrai, et quoi qu'en dise le Manifeste, il lui avait toujours fichu une trouille abominable. Des fois qu'il se mettrait à bouger, à se tortiller comme une sale bestiole…

De temps à autre, pourtant, elle rêvait de s'envoler – de « s'envoyer en l'air », plaisantait Haziel – pour oublier un instant le bordel qui régnait ici-bas, pour se retrouver à des lieues du gouffre de la vallée des Ombres, pour aller voir à quoi ce satané vaisseau ressemblait de près.

Elle ignorait si elle en aurait un jour l'opportunité. Ou encore le courage.

18

COMMANDO

— La communication est enfin établie, mon colonel.

Le colonel Nathanael Taurok leva les yeux de sa console. Une bleusaille en combinaison de camouflage blanc et gris lui tendait un transmetteur. Ce n'était pas trop tôt. Le major Wilhelm tournait en rond comme une bête en cage. Au loin, une faction de robots, des soldotrons classe II, débarquaient de l'astronef du matériel technique, des denrées et des caisses d'explosifs, sous le regard impassible d'un peloton de miliciens armés jusqu'aux dents.

— Allez-vous enfin vous calmer ! lança Taurok à l'intention du major. Brasser de l'air ne servira à rien.

Wilhelm reluqua son supérieur, tandis que celui-ci attrapait le transmetteur.

— Ici Taurok, aboya-t-il.

Wilhelm haussa les épaules et s'éloigna pour s'en griller une.

— Oui, monsieur Boubakine, poursuivit le colonel, nous sommes en position d'attente stratégique. (Wilhelm ricana.) Notre agent d'infiltration est en place. Non, aucun problème à signaler de ce côté-là. L'opération suit son cours. Oui, monsieur Boubakine, les derniers colis viennent de nous être livrés. Nous vous en remercions. Nous pourrons agir dès l'arrivée du professeur Tranktak. Je vous demande pardon ? Oui, ils ont gagné la roche. Non, il y a peu de risques que l'assujettissement des lieux occasionne des difficultés. Le moins de blessés possible ? Bien entendu, vos souhaits sont des ordres. De toute façon, je doute qu'ils fassent preuve de résistance. Ce ne sont que des scientifiques. Je vous ai bien compris. Au revoir, monsieur Boubakine.

Nathanael Taurok rendit le transmetteur à la bleusaille. Un sourire satisfait éclairait son visage, ce qui mit Wilhelm hors de lui.

— Ce connard de Boubakine se sent supérieur, parce que nous dépendons de ses crédits, cracha-t-il d'un ton méprisant.

— Sans son aide, les forces armées n'auraient jamais pu être reconstituées dans des conditions aussi optimales, l'oublieriez-vous, major ? Nos hommes sont entraînés, nous disposons de matériel sophistiqué, de véhicules terrestres et aériens, ainsi que d'un arsenal complet.

— Dans ce cas, pourquoi tarder, mon colonel ? Vous l'avez très justement dit : les chercheurs de la mission Archéa ont presque atteint leur objectif. Nous pourrions agir dès maintenant au lieu de nous geler le cul dans cette sinistre vallée !

— Nous n'interviendrons que lorsqu'ils seront établis dans la place. Nous sommes tenus de patienter jusqu'à la venue du professeur Tranktak. Ordre formel de l'amiral Thormundsen.

— Je croyais qu'on bénéficierait d'une quinzaine de scientifiques sous nos ordres, lâcha Wilhelm sur un ton bourru. Pourquoi un de plus ? Et qui c'est, ce Raktrak ? L'un de ces intellectuels prétentieux et inefficaces de la TerraCom ?

— Tranktak, Seth Tranktak, un xénologue de la cinquième commission Grand Arc. Éminent spécialiste en épigraphie et en anthropologie. Son expertise sera le garant de notre réussite.

— Un xénologue ! Comme si on avait besoin d'un xénologue pour s'emparer de ces sacrés bon Dieu d'artefacts. Rien que de la glace et de la caillasse et pas la moindre trace d'une quelconque entité extraterrestre intelligente, morte ou vivante. Elles ont toutes crevé dans leur tombeau volant, et cela depuis des milliers d'années. Mieux : elles ont déserté le navire pour de bon. Et il n'en ira pas autrement avec les vestiges. D'ailleurs, cette mission est une perte de temps. On devrait plutôt botter les fesses à ces indépendantistes. Marre de ces attentats. Que veulent-ils au juste, massacrer le plus de monde possible ? Mettre Gemma à feu et à sang ? C'est en bousillant des tankers et leurs occupants qu'ils comptent gagner la confiance du peuple ?

Taurok lui lança un regard venimeux, auquel Wilhelm répondit par un croassement : sa façon de rire.

— Non, l'amiral Thormundsen a raison, reprenait déjà ce dernier. Il faut serrer la vis, choper quelques-uns de ces rebelles et les pendre sur la place publique. Ça leur enlèverait l'envie de recommencer. Au moins, on œuvrerait pour le bien de cette colonie.

— Je me passerai de vos suggestions, major. N'avez-vous donc rien à faire ?

Wilhelm piétina rageusement son mégot au point de le dissoudre dans la neige puis tourna les talons.

Nathanael Taurok le garda à l'œil jusqu'à ce qu'il ait rejoint ses hommes. Il ne l'aimait pas. Il ne l'avait jamais aimé. Wilhelm ne démontrait aucune vocation militaire. Il ne voyait dans son engagement que les avantages offerts par le poste. Une façon de prendre de l'ascendant, de gueuler en toute légitimité, de tuer sans cas de conscience. Si ça n'avait dépendu que de lui, Taurok ne l'aurait jamais embarqué dans cette opération, qui s'avérait d'ores et déjà délicate. Mais Thormundsen s'était montré inflexible. Et on ne discutait pas les ordres de l'amiral des Forces spéciales aérospatiales, même si Taurok nourrissait quelques doutes quant à leur bien-fondé.

Depuis un certain temps – depuis l'ingérence de Boubakine dans leurs affaires en fait –, il se sentait manipulé. On ne lui disait pas toute la vérité. Des plans se tramaient dans son dos. D'ailleurs, l'arrangement qui liait Alph Boubakine à Akim Thormundsen lui paraissait des plus improbables. L'intérêt du premier pour cette mission ressemblait à la lubie d'un gamin richissime et capricieux, auquel on n'aurait jamais rien refusé (le magnat le clamait haut et fort : il espérait compter le Grand Arc parmi sa collection de curiosités !) ; celui du second à une soif de pouvoir insatiable. Taurok le suspectait même d'une bonne dose de mégalomanie. Un prédateur dont les inclinations ne devaient rien à l'altruisme. Pas étonnant qu'il s'entende si bien avec Wilhelm.

C'était comme avec les indépendantistes.

Taurok ne pouvait se résoudre à les considérer comme des assassins. À ses yeux, leur tort principal avait été de chaparder

du matériel à l'armée et aux différentes concessions et de commettre des actes de sabotage mineurs. À ce propos, ils faisaient preuve d'un talent de tous les diables. À croire qu'ils étaient invisibles. D'insupportables moustiques, s'infiltrant partout, des gosses, à peine pubères, doués de tous les sans-gêne. Une nuisance, déplaisante certes, mais rien de dramatique. Du moins jusqu'à ce jour.

Malgré ses réticences, Taurok savait qu'il suivrait les commandements de Thormundsen. Il était un soldat loyal. De tout temps, il n'avait fait qu'obéir. Il nourrissait la conviction que seul l'ordre garantissait l'équilibre. Et Gemma en avait désespérément besoin en ce moment.

Un sifflement tira le colonel de ses ruminations. L'astronef qui avait acheminé les derniers conteneurs s'élevait dans les airs. Taurok le regarda pivoter sur lui-même avec l'aisance d'un insecte, prendre de la vitesse pour finalement disparaître dans le ciel. Ce foutu ciel qui lui manquerait durant ces semaines sous la glace. Mieux valait en profiter pendant qu'il en était encore temps.

À l'autre bout du camp, Wilhelm rongeait son frein.

Taurok s'était toujours montré frileux. Il ne cessait de louvoyer, de ménager la chèvre et le chou, de trouver des compromis. De réfléchir. Tout le contraire de lui-même, qui optait pour des actions directes et rapides. Des jours qu'ils poireautaient dans le froid, à réceptionner des pièces d'équipement et à guetter la venue de ce crétin planétaire censé les superviser. La seule distraction sur laquelle il comptait, c'était de se retrouver très bientôt nez à nez avec cette petite salope de la CosmoTek, la Pasquier. Une excitée. Il se souvenait de sa prestation lors de l'épisode raté des processeurs atmosphériques. À l'époque, la milice, encore embryonnaire, n'avait rien pu faire. Cette fois-ci, il prendrait son pied à la déboulonner de son piédestal. Elle et son air suffisant.

Quant au but de la mission, il ne savait qu'en penser. La mainmise des Terriens sur les artefacts gemmiens mettrait sans doute la technologie des Bâtisseurs à leur portée. Du moins, c'est ce que Thormundsen espérait. L'enjeu en valait sûrement

la chandelle, même s'il ne voyait pas en quoi cela changerait sa condition personnelle. À moins qu'il ne trouve dans l'opération un moyen quelconque de gagner quelques galons ou de rallonger sa solde.

19

BOLS

Dha ne Dhetete
Ambre n'était plus esprit.
Dha terekete Dhetete
Ambre n'était plus chair.
Kata gedigene
Ambre était rythme.

Une succession de syllabes prononcées à une vitesse défiant l'articulation. Des salves de phonèmes servant à définir, dans la musique hindoustanie, la nature du son avec une infinie précision. Une manière de s'approprier la métrique, de lui conférer une dimension humaine, de la circonscrire de peur de la voir se dérober, échapper à tout contrôle. Numéroter, calculer, décomposer le temps.

Les bols indiens de son grand-père Shānti.

Des *bols* qui jaillissaient de sa gorge semblables aux vociférations suraiguës d'une sorcière, des *bols* qu'elle opposait avec rage à la pulsation primordiale de l'entité qui tentait de l'ensorceler depuis les tréfonds de la planète. Des *bols* qui tournaient sans relâche dans sa tête jusqu'à en être privés de signification.

Dha ne Dhetete
Dha terekete Dhetete
Kata gedigene
Nare nare nare
Take terekete
Dhage terekete
Dha terekete Dhetete
Kata gedigene

Des *bols* qui finirent par agoniser dans sa gorge, à défaut d'air pour les alimenter. Des minutes entières qu'elle retenait sa respiration, à croire que sa vie en dépendait.

Surtout ne pas inhaler cette atmosphère viciée, sépulcrale, sinon je suis morte, morte, morte…

Ses yeux s'ouvrirent et l'obscurité qui l'enveloppait rivalisa avec la noirceur de son cauchemar.

La nuit.

Il n'y a plus de lumière. L'Univers a été aspiré, absorbé, dévoré, il ne subsiste que son écho résiduel, s'éloignant à une vitesse relativiste, un flamboiement rougeoyant qui bientôt s'éteindra à son tour, quelque part, aux confins de l'espace. Une fin imminente, inexorable. Il ne restera que les ténèbres et plus aucune conscience pour les contempler…

Un réflexe de survie la força à inspirer.

L'effort fut aussi douloureux que son premier souffle d'être humain. Dans sa poitrine, son cœur cognait à tout rompre. Elle avait fini par céder, gorgeant ses poumons de cet air létal. Elle était morte. Ou alors, elle le serait sous peu…

Pourtant, elle résistait, la vie s'accrochait à elle. Et elle souffrait, de la façon dont seul un vivant sait le faire. Dans ses articulations, ses coudes, son dos, ses fesses, ses talons, son âme. Et elle avait si froid.

Sa pensée, lentement, commença à se reconstruire.

Elle frappa une fois dans ses mains. Aussitôt, des flots de lumière inondèrent sa chambre. Sa chambre de l'igloo d'habitation.

Elle resta prostrée d'interminables minutes. Sa couche, défaite – édredon jeté au sol, coussins entortillés comme échappés d'un génocide –, reposait à l'autre bout de la pièce. Quant à elle, elle se tenait dans l'angle exactement opposé, accroupie sur le plancher, l'échine plaquée contre la paroi glacée, les bras serrés autour de ses genoux, les muscles rigidifiés. Nue.

Elle ne se rappelait pas avoir quitté son lit. Elle ne se souvenait de rien.

Elle émergeait d'un état de terreur pure, abjecte.

Jamais elle n'avait éprouvé de si vive souffrance.

Elle devenait folle. Folle à lier.

Précautionneusement, comme si ses membres s'étaient transformés en fragiles cristaux de givre, elle se leva. En quelques pas hésitants, elle retrouva son matelas, s'y assit avec lenteur. Sur la table de chevet, son horloge clignotait. Le réveil avait bien sonné à sept heures précises, sans qu'il parvienne à la tirer du sommeil. À cet instant, elle était déjà engluée dans son cauchemar, à hurler des *bols* indiens. Une nouvelle montée de panique la saisit. Quelqu'un dans l'igloo l'avait-il entendue ? La montre indiquait dix heures trente passées. Trois jours d'affilée qu'elle peinait à émerger de sa transe. Elle en imputait la faute aux somnifères qu'elle avalait le soir avant de se coucher, dans l'espoir de céder enfin au repos. En fait, ils ne réussissaient qu'à aggraver son état : ses rêves en devenaient plus violents, plus profonds, lui donnant l'impression d'arpenter, la nuit entière, les sentiers d'un univers parallèle. Au réveil, elle se sentait si confuse, si fatiguée… À croire qu'elle ne dormait pas du tout.

Des fragments de son cauchemar vinrent éclore à la lisière de son esprit, pareils à des bulles d'air à la surface des eaux. Tourbillonnant aux côtés de l'entité qui l'exhortait à la rejoindre et de l'énigmatique Dieu Sombre, les traits d'un vieil homme se dessinaient derrière ses paupières. Les ridules autour de ses yeux malicieux, les sillons creusés sur son front, les bajoues qu'il s'amusait à secouer rien que pour la divertir. *Quand elle n'était qu'une gamine*. Son rire cristallin égayait la pièce, et sa grand-mère, émergeant de la cuisine, se mettait à rigoler à son tour. Dans le salon, l'odeur des pakorās et du tchāi brûlant se mêlait au parfum de l'encens qui s'échappait en permanence de l'autel dédié à Shiva Natarāja, musicien et danseur, créateur de l'Univers et pilier de la maison. Tout était bien alors, tout était à sa place.

La scène, aussi vive que si elle se jouait à l'instant devant elle, remontait à l'époque d'avant ses treize ans.

Un souvenir.

Le premier véritable souvenir de son enfance passée à Bombay, la ville-État tentaculaire, mégapole s'avançant sur la mer d'Oman, grignotant chaque année plus de territoire sur l'étendue liquide. Avant ce jour, le seul héritage qu'elle en

conservait était la série de *bols* que son grand-père, maître de musique, lui avait enseignés et qui, au gré de leur diversité, servaient à reproduire la totalité du répertoire rythmique indien : les tālas.

Et ce vieil homme, qui venait la narguer après des décennies d'oubli, c'était lui. Pandit Shānti Divakarūnī.

C'était tellement étrange, tellement inhabituel.

Elle se rappelait les vids où on le voyait la prendre dans ses bras, la faire rigoler ou encore corriger sa posture de percussionniste en herbe. Entre deux fous rires, elle s'affublait toujours de cette expression studieuse, le buste bien redressé, les coudes pliés, les épaules relâchées, comme il le lui avait appris. Ses doigts menus se posaient sur la peau de chèvre de ses tablā, presque trop hauts pour elle : sous sa main droite, le dāyān, en bois de shīshām, lourd et massif, responsable des sonorités aiguës, et, sous sa main gauche, le bāyān, en cuivre, balourd mais aussi léger qu'une plume, creuset des soupirs les plus graves, véritable basse mélodique. Assise en tailleur sur le tapis du salon, les fesses enfoncées dans un coussin brodé, elle se métamorphosait, s'incarnait tout entière dans la musique, s'appliquait à enchaîner les exercices, mémorisant les *bols* à voix haute avant de les jouer, de plus en plus vite, avec de plus en plus de dextérité. Elle était une élève consciencieuse et douée, empreinte d'une très grande musicalité, ainsi que le répétait Shānti à sa mère, lorsque celle-ci s'accordait de brèves incursions à Bombay entre deux interventions de neurochirurgie.

Mais cette fois-ci c'était différent : elle l'avait vu.

Ses yeux d'adulte l'avaient vu.

Shānti était venu habiter son cauchemar avec autant de consistance que l'Entité ou le Dieu Sombre. Ils avaient à eux trois atteint le même niveau de réalité, partageant, l'espace d'une nuit, un univers unique.

L'idée en était absolument effrayante.

Elle se leva d'un bond, autant à cause de son angoisse que des hordes de fourmis qui ravageaient ses pieds et ses mollets.

Se laver, se préparer, donner le change.

Quel jour était-on ? Qu'avait-elle fait la veille ? Et le jour précédent ? Elle se souvenait d'épisodes discontinus, de visages, de circonstances, des repas avalés sur le pouce à la cantine ou sur son matelas, de l'avancée du percement, des discussions auxquelles elle tentait désespérément d'échapper, de son altercation avec le pilote de tripod dans la chambre bleue. Détails qui lui paraissaient anodins face à l'intensité émotionnelle de son cauchemar.

Le jet de la douche la fit sursauter. Il fallait toujours un certain temps avant que l'eau atteigne une température optimale. Elle regarda le liquide dégouliner sur les parois et disparaître dans le tourbillon hypnotique de la bonde. Puis la satcom se mit à tinter, très loin, dans sa cabine.

Elle réalisa rétrospectivement qu'elle devait déjà avoir sonné à plusieurs reprises. C'était sans doute ce qui l'avait extirpée de sa transe.

Elle regagna son lit, chaque pas lui demandant un effort de volonté. Elle saisit l'oreillette, déposée sur le chevet.

— Docteur Pasquier ! hurla un homme dans l'écouteur.

C'était Pete Donaldsen.

On percevait un vacarme en arrière-fond : des bribes de conversations, le rugissement des ponceuses, le fracas des marteaux, le va-et-vient affairé des scientifiques.

— Je vous entends, Pete. Inutile de crier. J'ai travaillé tard hier soir et…

— Nous y sommes, docteur, exultait le glaciologue, un trémolo dans la voix. Les derniers mètres de roche ont été percés. Le moment est historique. Je ne vous en dévoile pas davantage, rejoignez-nous dans la Bulle. Béat Hoffmuller est en chemin pour vous récupérer. Il va vous conduire jusqu'à Mary. Nous vous attendons pour pénétrer dans l'infrastructure.

Il avait déjà raccroché.

L'infrastructure ?

Ambre en resta interdite.

Ainsi, ils avaient traversé le substrat.

Sans elle ?

Combien de jours s'étaient donc écoulés ? Que devaient-ils penser de son attitude ? Qu'elle délaissait ses troupes ? Qu'elle se désintéressait de sa mission ?

Elle n'en avait rien à foutre.

Pour l'heure, elle ne désirait rien d'autre qu'un café. Une dizaine de cafés, noirs et très sucrés.

20

MISE AU JOUR

La chenillette de Béat Hoffmuller déposa Ambre devant l'entrée de la Bulle. Elle franchit le sas d'étanchéité qui scellait l'accès au sous-sol aussi efficacement qu'une porte blindée et se retrouva face au gigantesque tunnel, entièrement déblayé, qui s'enfonçait dans les profondeurs de Gemma. L'installation de l'ascenseur nanotek étant terminée, quatre cabines y descendaient en alternance. Une vingtaine de minutes suffisaient à acheminer une demi-douzaine de personnes de la surface du Glacier à l'orifice percé dans le substrat.

Une poignée de scientifiques patientaient déjà devant l'ascenseur. Revêtus de leurs combinaisons orange et de leurs respirateurs ventraux, ils étaient méconnaissables, à moins de consulter leurs plaques d'identification. Maya Temper et Léna Andriakis finissaient de s'équiper.

La doctoresse désigna à Ambre un coffre rempli de tenues de protection, étiquetées au nom de chacun.

— Tu y trouveras le dernier cri de la mode, plaisanta-t-elle en tournoyant sur elle-même pour exhiber son accoutrement.

— Très seyant, lâcha Léna. Cette couleur vous met *vraiment* à votre avantage.

Le ton de la microbiologiste était cinglant à souhait, mais Maya n'y accorda aucune importance. Ambre entreprit de s'habiller en silence. Elle n'avait pas le cœur à rire. Pas plus que Léna, qui avait rabattu la visière de son casque et s'était plantée face à l'ascenseur, visiblement désireuse d'être la première à s'y engouffrer.

Les dernières caisses de matériel furent empilées dans la cabine, puis ce fut au tour des chercheurs d'y prendre place.

Kim Chulak supervisa la mise en route. Dès que le convoi entama sa progression, il commença à siffloter comme s'il

faisait ses courses au supermarché du coin. Ambre se sentit immédiatement agressée, mais ne trouva pas la force d'émettre un commentaire. Dans son dos, Fred Monjo ne cessait de s'agiter. À chacun de ses mouvements, il lui labourait les côtes avec le boîtier de son respirateur ventral. Malgré la barrière des combinaisons, la tension était palpable. Chacun gérait à sa manière le stress occasionné par cette nouvelle étape.

Le dernier pan de roche avait cédé en milieu de matinée.

Le laboratoire d'analyse toxicologique, situé dans la Bulle, passait au peigne fin les premiers échantillons récoltés, air et substrat, à la recherche de micro-organismes. À première vue, aucun danger n'était à signaler.

En quittant la cabine, après une plongée qu'elle jugea interminable, Ambre fut parcourue d'un long frisson. Au fond du tunnel, on apercevait l'imposante carcasse de Joséphine. L'ascenseur ne descendait pas plus bas. Walter Van Ruben lui faisait signe de le rejoindre dans l'axe spinal de la foreuse. Une vingtaine de mètres la séparaient de l'engin. Elle se mit lentement en route. À sa suite, les scientifiques gardaient religieusement le silence.

La chercheuse émergea du moyeu, juste sous l'habitacle. Elle s'arrêta au sommet de l'amoncellement de gravats. En aval, la paroi avait cédé et une pyramide de terre rouge et de cailloux s'évasait vers ce qui semblait être le sol d'une vaste cavité naturelle. À cinquante mètres en contrebas, les huit cent trente tonnes de Mary – tous feux allumés – reposaient sur le remblai. Donaldsen avait déjà installé quelques spots aux alentours, mais pas en nombre suffisant pour que la caverne puisse être éclairée dans son intégralité. Il en faudrait toute une batterie pour repousser les pans d'ombre qui se tapissaient entre les concrétions.

— Les vestiges ont été construits à travers un réseau de grottes et d'alvéoles, attaqua Van Ruben dès que les nouveaux venus l'eurent rejoint. À première vue, ils ont été taillés à même la roche, ce qui va occasionner un problème quant à leur datation.

— En d'autres termes, ils ont l'âge du substrat gemmien, résuma Franz Kapa.

Ambre s'était arrêtée à quelques pas de Van Ruben, le souffle court, les jambes en coton. Il lui était impossible de s'aventurer plus loin. L'atmosphère du lieu ravivait ses terreurs nocturnes et amplifiait son malaise. Elle jura que, dès son arrivée, la clarté diffuse qui baignait la scène avait baissé, coup sur coup, de plusieurs tons. Les images de son cauchemar se superposaient à la réalité. Elle se revoyait dévaler seule cette même pente de gravats. Ces mêmes cailloux roulaient en cahotant sous ses semelles. Chaque seconde, elle craignait d'entendre le rythme se mettre à puiser à travers la caverne, cet étrange battement sourd qui accompagnait sa descente infernale et la guidait inéluctablement vers la source de la voix.

Elle ferma les yeux, inspira profondément pour se dominer puis les rouvrit. Rien n'avait changé. Les membres de son équipe attendaient qu'elle amorce le mouvement. Ils lui laissaient la prérogative de la découverte. Quelques conversations avaient débuté, sans doute pour meubler le temps mort. Pietro Zenedani s'entretenait avec Van Ruben, sans qu'elle comprenne un traître mot de leurs propos. La réalité de l'instant lui échappait, supplantée par la vivacité de son cauchemar.

Elle surmonta sa terreur pour se rapprocher du remblai.

En contrebas, Pete Donaldsen parcourait les environs avec un projecteur amovible, faisant intempestivement jaillir de la nuit des fragments de ce paysage, nouveau pour les scientifiques, revisité des milliers de fois pour elle-même. Haziel Delaurier gravissait la pente à leur rencontre. Arrivé à leur niveau, il les salua un à un, leur souhaitant la bienvenue dans cet univers abyssal. Il stoppa aux côtés d'Ambre et lui jeta un regard qu'elle peina à identifier. De la compassion ? Avait-il pris conscience de son trouble ? Irritée par ce qui s'apparentait à une forme d'apitoiement, elle se força à se mettre en route. La troupe s'ébranla à sa suite.

— Haziel, Béat ! J'ai besoin d'aide ici, les p'tits gars ! Ce n'est pas le moment de se la couler douce.

C'était Pete Donaldsen, qui achevait de disposer ses projecteurs. Haziel et Béat quittèrent le groupe séance tenante et dévalèrent la pente.

Ambre atteignit enfin le bas de la pyramide. Elle cessa brièvement de respirer, les sens en éveil, guettant l'irruption du rythme. Mais, pour l'heure, ses écouteurs ne lui rapportaient que les conversations de ses équipiers et leurs halètements confondus.

Le paysage qui les entourait était d'origine géologique, mais les structures noires torsadées qui se déployaient entre deux pans d'obscurité ne devaient rien à l'érosion naturelle. Une architecture aux formes étranges et tortueuses, véritable délire hallucinatoire du substrat, surgissait de la pierre noire de Gemma. L'ensemble, chaotique au premier coup d'œil, générait un dédale de lianes, de racines, d'envolées en spirales qui, sous l'éclairage intermittent des spots, se mouvait avec les ondulations d'un serpent de mer.

Ambre replongea sur-le-champ dans les méandres méphitiques de son cauchemar, se remémorant la richesse et la profusion de la flore sauvage – touffeur de la jungle, odeurs de terre, d'humus, émanations de marécages et de lieux inconnus – qu'elle découvrait au terme de sa descente. Ces structures évoquaient également l'ossature alambiquée du Grand Arc. Aucun doute ne subsistait quant à leur origine commune.

Autour d'elle, les scientifiques progressaient à pas mesurés, frappés d'effroi à des degrés divers.

— Qu'est-ce que c'est ? souffla Maya Temper, qui balayait les pans de roche du rayon de sa lampe frontale. On dirait…

Elle s'était avancée vers une excroissance qui grimpait dans la nuit avec les circonvolutions d'une cucurbitacée.

— … de la végétation pétrifiée, acheva-t-elle.

Ses gants n'étaient plus qu'à quelques centimètres de la forme.

— Surtout, n'y touchez pas ! ordonna Léna en rejoignant la doctoresse.

Elle brandit un appareil vers le simulacre de tige. Un faisceau en numérisa la surface et l'analyseur grésilla. La microbiologiste lâcha une exclamation. Tous étaient suspendus à ses lèvres.

— Du basalte, énonça-t-elle sur un ton vaguement déçu.

— Du basalte ? répéta Pietro, incrédule. Juste du basalte ?

— Du basalte ouvragé. Un artefact.

Fred Monjo mit un certain temps avant de décrypter le sens de ses paroles.

— Tu veux dire une sculpture, une… œuvre d'art ?

— À ton avis ? rétorqua-t-elle sèchement.

Elle ne paraissait pas porter le blondinet dans son cœur.

— Mon Dieu ! C'est comme si nous entrions dans un musée… un musée extraterrestre…

Ces propos avaient jailli de la bouche de Pietro.

Ambre le dévisagea. Un gosse en pâmoison devant le sapin de Noël !

Pour l'heure, elle semblait la seule à avoir saisi les implications de leur découverte. Ces sculptures improbables ne figuraient rien d'autre que la végétation inextricable qui, dans un lointain passé, avait recouvert la planète entière. Avant la glaciation.

L'image d'un paradis perdu.

Des ombres dansèrent sur les parois de la grotte. Plusieurs silhouettes se découpaient au sommet de la montagne de gravats.

Pete frappa dans ses gants avec satisfaction. À travers sa visière, ses yeux pétillaient d'excitation.

— Enfin du renfort, s'exclama-t-il. Ce n'est pas trop tôt ! Vous êtes tous restés endormis ou quoi ? Il serait temps de nous mettre au travail, mes biquets.

Il se dépêcha de distribuer les tâches.

— Delaurier : poursuite de l'installation du système d'éclairage et exploration rapide du périmètre. Je veux un rayon sécurisé de cinquante mètres au minimum autour du remblai. Kapa, Hoffmuller : relevé des signes d'occupation, récolte d'outils et d'objets divers, si objets il y a. Chulak, Monjo : délimitation de l'étendue des aménagements, établissement du quadrillage et choix d'un point d'origine pour la fouille. Wilbur et Van Ruben : collecte d'indices potentiels pour la datation des constructions, carbone 14 et estimation des dégradations isotopiques. Profitez-en pour récupérer le tomographe dans les soutes de Joséphine, on va en avoir besoin. Spacey, recherche de traces iconographiques. Tiens, tu es bien le seul qui est à sa

place ici ! Zenedani, collecte d'échantillons biologiques, je te lâche la bride, tu connais ton boulot. Temper, Andriakis, Hillford : études biochimiques et bactériologiques, composition des artefacts, analyse de l'air, pression, température, en bref tout ce qui concerne l'environnement. Et vous transmettez ça au labo de Grangier en surface. Et que ça saute !

Pete croisa les bras sur son respirateur ventral et contempla avec satisfaction son armada de fourmis s'activer.

— Ça secoue un peu les tripes, pas vrai ? fit-il en adressant à Ambre un clin d'œil amical.

La jeune femme garda le silence, ce qui ne découragea nullement le glaciologue.

— Êtes-vous consciente de ce que nous sommes en train d'accomplir, docteur Pasquier ? (Il attendit quelques secondes.) Nous concrétisons le rêve ultime de tout archéologue. Ce que nous mettons au jour a été façonné par *une main étrangère à l'entendement humain* ! N'est-ce pas terriblement exaltant ?

— Moi, ça me fout juste les boules, lâcha Fred Monjo dans son coin.

Ambre se renfrogna davantage. Elle n'avait aucune envie de participer à ce genre d'envolée grandiloquente et stérile. Elle aurait préféré que ses équipiers témoignent d'un minimum de révérence en abordant ces lieux. Quant à la bonne humeur de Pete, elle la trouvait à présent déplacée.

— La présence d'oxygène a-t-elle été confirmée ? lança-t-elle pour recadrer les esprits.

— Positif, répondit Léna Andriakis. Le mélange gazeux s'apparente à celui du dehors, mis à part la pression et la température, qui est beaucoup plus élevée : douze degrés Celsius.

Donaldsen siffla entre ses dents.

— Pas mal, mais pas encore idéal pour le club de vacances de Boubakine.

Quelques rires fusèrent dans les écouteurs, preuve que les tensions se relâchaient.

— Une raison précise quant à l'origine de ce réchauffement ? demanda Kim Chulak dans la foulée.

— Ça n'a rien de bien sorcier, reprit plus sérieusement Pete Donaldsen. Le cœur de la planète est soumis à une intense activité volcanique. Par endroits, l'eau des sous-sols, portée à ébullition, remonte au gré des fissures, formant des lacs souterrains ou des bassins d'alluvion : phénomène qui contribue à augmenter la température du substrat emprisonné dans la cryosphère. Un vrai petit nid douillet que nous avons là-dessous !

Sans compter que la glace est un isolant idéal, ajouta Ambre en son for intérieur. Sans savoir pourquoi, cette pensée soudaine la fit frissonner.

— Les sous-sols sont également truffés de solfatares, poursuivait le Norvégien. Des dégagements de gaz sulfureux qui jaillissent directement des abîmes et constituent de véritables marmites de soupe volcanique, pestilentielles selon nos critères olfactifs, mais très appréciées des organismes hyperthermophiles. Un régal pour les exobiologistes.

Il gratifia Léna d'un clin d'œil.

— Et tu as une idée sur l'origine de l'atmosphère résiduelle ? le relança Chulak.

— La glaciation a été fulgurante, probablement provoquée par un cataclysme de type astronomique. L'air a très bien pu se trouver pris au piège dans les cavités.

— Il pourrait aussi venir de mécanismes biologiques, suggéra Nancy Hillford. Un peu à la façon des bactéries lithophages qui génèrent de l'hydrogène à partir d'un mélange de basalte et d'eau. Il faudra se documenter auprès d'Isabelle Grangier, elle en connaît un paquet sur la question.

— Et pourquoi ne pas simplement envisager que cette caverne communique avec l'extérieur par un réseau de fissures ? enchaîna Léna. La surface du Glacier est criblée de crevasses profondes résultant de l'effet de marée.

— Ça, ce ne serait pas bon pour nos oignons, argua Pietro. Cela signifierait que nos mesures de confinement sont inutiles.

Delaurier avait rejoint le groupe.

— Il est aussi possible que l'air ambiant soit régulé par un processus artificiel, ajouta-t-il.

— Tu ne veux pas parler d'un système de climatisation resté en activité ? s'offusqua Monjo en ricanant. Douze mille ans au moins se sont écoulés, je te rappelle.

— Avec un déploiement minimum d'énergie, continua Haziel, ce type de mécanisme peut demeurer opérationnel très longtemps. Nous en avons la preuve avec le Grand Arc : il ne semble jamais avoir dévié de son orbite. Pourtant il se trouve au point de Lagrange Li, réputé instable. Une forme d'activité quelconque le maintient forcément sur une trajectoire optimale.

— Cette piste n'est pas à écarter, conclut Ambre. Repérer des sources énergétiques potentielles est l'une de nos priorités.

Haziel ressentit une bouffée de satisfaction.

Même si c'était une maigre victoire, il était enfin parvenu à éveiller l'intérêt de la chercheuse. De là à lui avouer l'existence du point de Collapsus…

— En tout cas, lâcha Pietro Zenedani, nous sommes dans la place. Aucun dispositif de défense ne nous a repoussés. C'est de bon augure.

— Ne nous a *pas encore* repoussés, corrigea Delaurier, plus prudent.

Ambre s'aventurait dans la caverne, sa lampe frontale allumée balayant le paysage de droite à gauche. Le relief, bien que ponctué de concrétions, s'avérait plat et d'un rendu légèrement lustré. Sous l'éclat des faisceaux lumineux, de petites incrustations scintillaient à la surface de la roche. Le basalte, à travers les senseurs tactiles de ses gants, dénotait un aspect velouté.

Elle parcourut une cinquantaine de mètres puis s'arrêta.

Jaillissant du sol ainsi que des gerbes immobiles, de noires et larges colonnes torsadées s'élançaient en rangs serrés vers la voûte invisible. Une forêt stylisée, dense, entre les troncs de laquelle elle devrait se frayer un passage pour poursuivre son exploration. Son rêve la rattrapa immédiatement. Elle fut tentée d'ôter son casque pour respirer la senteur des racines humides, les fragrances de fougères exotiques qui naissaient dans le creuset de son imagination.

Elle se trouvait au pied de l'un de ces pilastres monumentaux composant ce que les chercheurs baptiseraient bientôt la « salle hypostyle ».

Elle laissa glisser ses gants sur la surface noire, qui se révéla aussi rugueuse que de l'écorce. Les strates naturelles du bois y avaient été imitées à la perfection et, dans l'épaisseur de la texture, une multitude de veinules d'un rouge sombre formaient un réseau compliqué d'arabesques et de figures géométriques. Des idéogrammes ? Des symboles ?

Un langage ?

Elle ne s'en étonna pas. Elle en retirait un sentiment de déjà-vu. Comme si, après un très long voyage, elle rentrait enfin à la maison et retrouvait ses habitudes.

Exempte d'appréhension, elle pénétra plus avant dans la jungle des colonnes. Les masses d'ombre fuyaient le cercle de sa lampe. Elle coupa le son des transmissions internes. Dans la caverne, un silence absolu régnait, à peine troublé par le refrain de sa respiration. Elle se surprit à tendre l'oreille pour percevoir les échos assourdis du rythme. Mais il n'y avait rien. Elle en éprouva une légère déception.

Elle parcourut encore plusieurs dizaines de mètres, submergée par un sentiment d'humilité.

Elle se retourna une fois – personne ne prêtait attention à elle – et s'arrêta enfin.

Plus aucun doute n'était possible. Ces pilastres noirs, elle ne les connaissait que trop bien. Ils constituaient un fragment de l'édifice dont elle n'avait cessé de rêver. Déjà, elle croyait en distinguer la succession de portiques monumentaux, enluminés de glyphes fins et alambiqués.

Elle était venue pour *lui*. Et *il* s'apprêtait à l'accueillir entre ses murs pour lui révéler ses secrets.

Le Temple Noir. Le Temple Noir aux Écritures.

Elle était arrivée à destination.

DEUXIÈME PARTIE

LE TEMPLE NOIR

Téhan'Téklā : Qui est-il ?
Manda : Quel est son nom ?
Laām : Chut, surtout ne le prononce pas, il pourrait t'entendre…
Téhan'Téklā : Il a de longues oreilles.
Manda : Et quand il entend son nom, il croît.
Laām : Oui, il croît. Toujours, il croît. Car il a faim.
Téhan'Téklā : Il a faim de nous, de ce que nous sommes, de notre chair.
Manda : Il dit qu'il est né de Hanou'hā.
Téhan'Téklā : Hanou'hā, Hanou'hā, Hanou'hā !
Laām : La malédiction est sur nous.
Manda : Nous n'existons plus. Notre mémoire est perdue.
Téhan'Téklā : La cohésion est à jamais dissoute.

Le Mythe, second portique, quadrant inférieur droit, interprétation du professeur Seth Tranktak, chef de projet de la mission Archéa.

21

L'EAU DE PIERRE

Il esquissa un geste en direction de la carcasse de N'yamné, son ouvreur. Un geste bref, accompagné d'un petit claquement des mâchoires, une façon de le remercier et de lui dire adieu.

Il n'y avait plus rien à faire. N'yamné ressemblait à une pauvre créature morte. Son nez disparaissait dans la roche noire et coupante. Peut-être même avait-il fusionné avec elle. Ce carcan minéral resterait son ultime destination. Endommageant toutes ses fonctionnalités, une onde de destruction pure l'avait projeté vers la surface, sans que Kalaān, impuissant, puisse s'y opposer. N'yamné, désormais, n'était plus qu'une coquille vide, privée de perception, comme lui-même se retrouvait seul et sans ressource, abandonné à la désolation de ce monde.

La souffrance provoquée par sa brutale sortie de stase l'avait terrassé durant de longs cycles, criblant d'un bataillon d'épines l'intégralité de son système nerveux. Recroquevillé dans l'obscurité, le froid et le silence, vaincu par l'épreuve de sa renaissance, il avait attendu que le sang recommence à irriguer ses membres, que son métabolisme s'accélère.

La douleur avait fini par s'apaiser.

Alors était apparue la faim. La faim qui, à présent, lui dévorait les entrailles.

Dès qu'il avait pu rassembler assez de force pour tenir debout, il avait exploré le vaisseau à la recherche de subsistance. La conscience avait conservé un minimum d'énergie pour le maintenir en vie, puis, sa mission accomplie, elle s'était éteinte sans l'espoir d'une rémission. Ses provisions s'étaient corrompues, de même que ses réserves d'eau. De vivante, chaude, nourricière, complète, elle était devenue aussi stérile que l'eau de pierre qui emprisonnait la planète. L'eau de pierre, qui avait toujours hanté son imagination.

Alors, il avait fui.

Délaissant le cadavre de N'yamné, il s'était aventuré à l'extérieur, tremblant et affolé. S'il voulait survivre, il devait sortir de ce gouffre, ne jamais regarder en arrière, comme il l'avait déjà fait par le passé. À partir de ce jour, il serait livré à Pad'jé : un monde inhospitalier, un monde glacé aux hivers éternels, un monde pourtant jadis visité par ses congénères. Avec courage, il affronterait le péril blanc qui régnait en maître absolu au-delà du précipice dans lequel son ouvreur et lui-même avaient achevé leur voyage.

Il se détourna, rempli de frissons, et ses yeux sondèrent l'obscurité. Le terrain sur lequel il se tenait, un amoncellement de blocs tombés à la suite de la collision, s'avérait instable. Dans la plante de ses pieds, il ressentait les vibrations qui parcouraient par vagues sporadiques la structure minérale, préfigurant un inévitable écroulement. N'yamné et lui-même avaient eu beaucoup de chance de ne pas être broyés au moment de l'accident. Mais ce n'était plus qu'une question de jours maintenant avant que le vaisseau ne disparaisse, englouti par la voracité de la planète.

Il empila sur ses épaules des couches de vêtements récupérés dans l'habitacle – tuniques, parures diverses, draperies –, accrocha une paire de sandales de cérémonie à la cordelière qui lui enserrait la taille, puis noua ses longues vibrisses en un anneau torsadé, afin qu'elles n'entravent pas ses mouvements. Enfin, ses mains se posèrent sur la surface noire de la pierre. Il éprouva sous ses griffes l'âpreté de sa texture. Dure en profondeur, la roche se fractionnait dans sa partie superficielle en de minuscules esquilles qui miroitaient entre ses doigts, semblables à des amas d'étoiles.

À la force de ses bras et de ses jambes, il se hissa d'une longueur, ses orteils agiles sondant les moindres anfractuosités de la face, ses failles les plus infimes. Sous l'effort, ses narines se gonflèrent, l'air le transperça avec le tranchant d'une sagaie, l'imprégnant de son parfum métallique. Il ne charriait aucune odeur vivante. C'était comme de respirer l'eau de pierre elle-même. Elle pénétrait son organisme, infectait chacune de ses cellules, le métamorphosant inéluctablement à son image.

Une torture pour lui qui ne connaissait pas la glace.

Il venait d'un monde chaud, un monde liquide, où tant le gel que la sécheresse signifiaient l'anéantissement. Son expérience de ces éléments se résumait aux grands mythes de création et de destruction, ainsi qu'à une envolée onirique qui l'avait bouleversé, alors qu'il n'était qu'un jeune Alpaki des rivages.

Cette même eau de pierre, qui, jouant le rôle d'un miroir, lui avait révélé la présence d'une ba'ha, une créature étrangère.

C'était peu avant qu'il ne quitte Im'shā. Une vie s'était écoulée pour lui depuis cet âge lointain.

L'ascension accaparait la totalité de ses ressources.

Chacune des griffes qui terminaient ses quatre doigts et ses quatre orteils lui était d'une précieuse utilité. Sa musculature, puissante, encaissait facilement la gravité, plus faible, de Pad'jé. Un avantage indéniable dans cet environnement déjà suffisamment hostile. Quand il ne dénichait pas de prise, il s'aidait de son flagelle, outil dont le filament, presque invisible, jaillissait de l'une de ses bagues et tournoyait dans la nuit pour mordre le cœur de la roche. Il lui permettait de reposer ses membres lorsqu'il était sur le point de dévisser. Malgré sa vision nyctalope, ses yeux peinaient à percer l'obscurité qui régnait dans le gouffre. Ni étoile ni lune n'y dispensaient leur lumière. Faisait-il seulement jour sur ce monde ?

Au fur et à mesure de sa progression, le froid devenait de plus en plus cruel. Au fond du précipice, la température était adoucie par les émanations volcaniques. Rien de tel ne l'attendait en surface. Un vent tourbillonnant raclait les parois, charriant des particules de givre qui lui rongeaient la peau. Son corps luttait en permanence contre l'engourdissement. Sa nature poïkilotherme le sauverait d'une mort par hypothermie, mais, en ralentissant ses réflexes et ses processus physiologiques, elle risquait de le plonger dans une léthargie dont il ne pourrait s'extirper qu'avec une aide extérieure.

Ainsi était-il fait.

Il en allait de même de son esprit. Ses idées demeuraient aussi chaotiques qu'à son réveil. Il peinait à remonter le fil des événements à l'origine de l'accident. Quant à la raison de sa

présence sur ce monde désolé, elle restait fragmentaire et inintelligible. Par instants, des traits de conscience le traversaient, trop succincts toutefois pour qu'il en apprenne quelque chose.

Il grinça des dents, s'ébroua.

Ses ornements – pendentifs, bracelets, bijoux – tintèrent entre les parois du précipice avec un écho incongru. Le givre s'échinait de plus belle à lui piquer les yeux, à cribler de morsures son visage et ses bras dénudés. Ses muscles tremblaient sous l'effort. Il se sentait étourdi, absent, talonné par un perpétuel vertige. Parfois, ses forces l'abandonnaient. Un ultime réflexe l'empêchait de sombrer. Ses griffes crochetaient la roche, ses articulations s'écorchaient contre le granit. Il lâchait un long et plaintif gémissement, qui, en se répercutant de façade en façade, s'échappait vers les hauteurs. Les hauteurs…

Comme il en était encore loin !

Sa lutte pour survivre pouvait s'achever à chaque instant. Sa respiration commençait à être difficile, sifflante. Il ne s'oxygénait pas assez, le mélange atmosphérique de Pad'jé lui permettant tout juste de rester conscient. Et il n'était qu'au début de ses peines. S'il voulait en réchapper, il devait continuer de grimper sans relâche. Gagner la surface, retrouver l'entité dont le flux d'émotions l'avait arraché au grand sommeil.

Ky'ha.

La forme, la couleur, la texture du mot se précisèrent dans son esprit jusqu'à se cristalliser en un objet concret.

Ky'ha. Ky'ha. Ky'haaaa !

Sa bouche s'entrouvrit. Il tenta de prononcer ce nom étrange, mais ses mâchoires étaient trop engourdies pour formuler le moindre son articulé. Aussitôt, la glace le pénétra, la sécheresse de l'air lui brûla la gorge. Il renonça, à regret.

Jamais Pad'jé n'avait hébergé de semblables créatures du temps de ses ancêtres, c'était l'une de ses rares certitudes. L'idée de se voir bientôt confronté à l'altérité aguichait sa curiosité autant qu'elle le remplissait de terreur.

Ses doigts agrippèrent enfin le bord du précipice.

Il se hissa dans le péril blanc qui recouvrait, tel un linceul, l'intégralité de ce monde. Un océan aux vagues pétrifiées, un désert de sable figé et compact, dont le sol était aussi froid que le Grand Dehors, le tissu obscur depuis lequel Kalaān l'observait, lointain et indifférent. À son contact, il se rétracta comme s'il se changeait à son tour en eau de pierre. Déjà, elle s'immisçait en lui, empâtait son sang, bloquait son souffle.

Il rampa quelques mètres dans cette abomination puis parvint à se redresser sur ses genoux, chancelant.

Il goûta l'air ambiant. D'abord à petites gorgées puis avec avidité. Un air sec, âpre, désespérément vide de fumet organique. Il en éprouva une immense déception. L'entité Ky'ha avait bel et bien disparu. Par où devait-il débuter ses recherches ? Comment détecter la moindre présence dans cet univers stérile ?

Pour l'heure, ses sens, émoussés, ne lui servaient à rien. Ses oreilles le torturaient, aiguillonnées par une pression atmosphérique trop élevée. Et puis il avait si faim. Il avait si soif. À en devenir fou.

Il plongea les mains dans l'amas de cristaux et en arracha une poignée qu'il porta à ses lèvres. La neige craqua sous ses dents. Elle le piqua, le brûla aussi sûrement que la flamme.

Bien sûr, il ne s'agissait que d'eau à l'état solide. De l'eau *incomplète,* vidée de sa substance vitale : le sel. Il devrait s'en contenter.

Il ferma les yeux, secoué d'un tremblement qui ne s'arrêterait qu'à l'instant où il serait délivré de cette terre.

Le jour s'était levé sur Pad'jé.

Deux astres à l'éclat froid brillaient dans un ciel éblouissant. Chétifs et lointains soleils qui le narguaient et dont il ne retirait aucun bienfait, étoiles jumelles qui, à terme, provoqueraient la destruction de ce monde.

Il se mit debout, fouetté par les bourrasques qui se ruaient sur lui en déferlantes serrées. Ne pas rester immobile, bouger, garder son corps et ses pensées en un perpétuel éveil. C'était le prix à payer pour sa survie.

Il tenta quelques pas.

Ses pieds s'enfonçaient dans l'étau glacé. Après quelques mètres à peine, il ne les sentait plus. Avec des gestes lents, malhabiles, il décrocha les sandales qui pendaient à sa ceinture et les chaussa. Maigre soulagement. Ses orteils, toujours à l'air libre, s'offraient à la morsure de l'eau de pierre. En quelques coups de griffes, il tailla deux longues bandes rectilignes dans sa tunique, qu'il enroula autour de ses pieds et de ses chevilles.

Il scruta les environs à travers le maillage serré de ses doigts pour éviter la brûlure du givre sur ses yeux. Il se trouvait sur le plateau d'une vallée encastrée. D'un côté, des montagnes noires et acérées comme il n'en avait jamais vu se dressaient en une barrière infranchissable ; de l'autre, une pente serpentait vers un col blotti entre deux pitons. Le vent arrachait aux arêtes des écharpes de neige soufflée qui s'envolaient dans l'atmosphère en un tourbillon frénétique.

Il se sentait nerveux, inquiet, faible. Livré en pâture aux dangers de ce monde.

Il se força à inspirer l'air de Pad'jé plus profondément, dans l'espoir d'en tirer quelque nouvelle information. Le froid qu'il en éprouva le pétrifia.

S'il voulait vivre, il n'avait pas d'autre choix que de grimper.

22

ÉCRITURES

Quelques heures à peine s'étaient écoulées depuis la découverte des vestiges. Ambre, assise sur une caisse de matériel, consultait distraitement l'affichage de sa console. Un flux de données holographiques se déversait en strates serrées devant elle et se reflétait sur la visière de son casque, dissimulant son visage.

Un point d'origine de la fouille avait été arbitrairement fixé à l'entrée de la salle hypostyle. À partir de cet axe, un carroyage serait mis en place. Tous les vingt mètres, des balises laser serviraient à en circonscrire les limites. Chaque secteur pourrait ainsi être aisément identifié, de même que son contenu géologique, biologique et sédimentaire.

Pete Donaldsen et Haziel Delaurier étaient partis en reconnaissance, dans le but d'achever l'installation du système d'éclairage et de s'assurer qu'aucun danger immédiat ne menaçait l'expédition. Grâce à leur zèle, il ferait bientôt aussi jour dans la grotte qu'à onze heures tapantes sur le Glacier.

La lumière éblouissante des spots écorchait le regard d'Ambre.

Elle la trouvait de mauvais goût, blasphématoire. Elle était bien la seule. L'équipe au grand complet s'extasiait des commodités prodiguées par le Norvégien et son associé. Elle avait gardé le silence, stupéfaite de la désinvolture avec laquelle les deux hommes effectuaient leur travail. Chaque fois qu'elle se branchait sur leur fréquence, elle les entendait se répandre en plaisanteries grivoises. Ce n'était sans doute qu'une forme de fanfaronnade, mais elle n'en aurait pas mis sa main au feu.

Autour d'elle, ses bataillons de fourmis s'affairaient.

Pietro, secondé de Nancy et de Léna, arpentait la salle hypostyle à grand renfort de capteurs. À chaque mètre, il

s'arrêtait pour prélever des échantillons sur la surface rocheuse avant de les étiqueter méticuleusement. Les deux femmes le suivaient pas à pas en commentant l'opération. Léna prenait des annotations sur sa console, tandis que Nancy rangeait les spécimens récoltés dans les casiers du mag – un petit chariot à lévitation magnétique – qu'elle tirait derrière elle. Un sourcier flanqué de ses deux irréductibles disciples.

À l'entrée de la forêt de pilastres, Fred Monjo échangeait des propos houleux avec Kim Chulak. Manifestement, le jeune homme rechignait à pénétrer plus loin dans les vestiges. Malgré son encombrant scaphandre, il gesticulait à tort et à travers en projetant des ombres furtives et affolées sur les colonnes. Au bout de cinq minutes, Chulak abandonna, excédé, et se détourna pour prêter main-forte à Nygel Spacey, le cryptologue.

Maya Temper inspectait minutieusement le contenu d'une caisse sous l'œil avisé d'Isabelle Grangier. La combinaison étanche de la doctoresse, beaucoup trop longue, boudinait de part et d'autre, lui conférant l'allure d'un nouveau-né empêtré dans sa couche-culotte. Léna avait dit vrai : la tenue d'exploration fournie par la CosmoTek ne la mettait pas à son avantage.

Tous s'échinaient à leur façon, mais personne ne semblait avoir pris conscience du trouble grandissant qui rongeait le cœur de leur directrice de projet. Si elle parvenait extérieurement à donner le change – s'absorbant dans ses notes d'un air assidu –, Ambre n'en était pas moins terriblement ébranlée par leur récente découverte. L'impression de déjà-vu était si violente, si totalitaire, qu'elle croyait vivre, à l'état de veille, un épisode de ses délires oniriques. Elle avait bel et bien eu une prescience de l'endroit. Comme si des liens invisibles existaient.

Ou des liens avec l'invisible…

C'était une supposition inadmissible, et pourtant elle ne pouvait nier qu'elle se trouvait là, en chair et en os, assise sur cette caisse bancale, à contempler la réplique exacte de ses terreurs nocturnes. Ce matin encore, alors que son corps exténué se rencognait dans un angle de sa cabine, elle avait arpenté ces mêmes lieux, sautant d'un pied sur l'autre au

rythme de la lancinante pulsation qui émanait des tréfonds de la planète.

Laissant derrière elle les immenses piliers tortueux – *ceux qui figuraient les grands arbres* – de la salle hypostyle, elle avait à présent gagné un amphithéâtre naturel dont le sol lui renvoyait son reflet avec la netteté du miroir. Elle et son équipe évoluaient au beau milieu de ce qu'elle avait baptisé le *Temple Noir aux Écritures*. Le Temple qui hantait ses nuits depuis quatre ans déjà.

Indicible vertige.

Dans l'axe est-ouest, on devinait la structure d'un portique monumental, rectangulaire, érigé entre l'esplanade basaltique et la voûte du plafond, au-delà duquel les spots manipulés par Delaurier illuminaient par intermittence les prémices d'une rampe en pente douce qui se perdait dans l'obscurité.

Cette même rampe qu'elle arpentait en dansant chaque fois que sa tête se posait sur l'oreiller.

C'en était devenu un rituel. Comme si cette action singulière maintenait à elle seule l'Univers dans le droit chemin, évitait qu'il ne dérape.

Ses genoux se mirent à trembler, si fort qu'elle dut se lever et éteindre l'holovid chevrotant de sa console.

Une pensée s'immisçait dans son esprit. Que se serait-il passé si elle n'avait jamais rêvé du Temple Noir ?

Était-ce sa faute si cet endroit existait ? L'avait-elle engendré, littéralement façonné au gré de ses cauchemars ? S'étaient-ils multipliés au fil des nuits, empilés les uns sur les autres en couches de plus en plus denses, jusqu'à se muer en une substance tangible ? En dépit de ses efforts pour les rejeter, ces lieux lui appartenaient. Elle en portait la *responsabilité*. Cette idée l'horrifiait au point de la rendre malade.

Elle fit quelques pas, d'une démarche mécanique.

Comment pouvait-elle nourrir de telles pensées ? Si incohérentes, si peu scientifiques.

La réalité ne naît pas des songes. Elle est, un point c'est tout. Ce temple existe pour la seule raison que les Bâtisseurs l'ont construit bien avant que je ne commence à rêver…

Elle s'immobilisa, le cœur cognant dans sa poitrine. Ses foulées l'avaient inconsciemment rapprochée du grand portique. Sa lampe frontale générait un cercle de lumière d'une vingtaine de mètres qui en léchait les montants avant de se perdre dans le creuset de ténèbres régnant en son centre. L'édifice était dépourvu de battant. Aucun système de fermeture apparent ne l'isolait du reste du complexe. Antichambre d'un monde inquiétant, il béait sur le vide et l'inconnu. Dans son cauchemar, il était question d'une porte pourtant, une porte dont le Dieu Sombre s'efforçait de la détourner sans relâche. Le propylée faisait peut-être simplement office de décoration, délimitant l'accès au Temple d'une manière symbolique. Une façon d'accueillir les visiteurs… ou de laisser le passage à quelque créature abominable.

L'affolement la gagna.

Quelque chose pouvait très bien en jaillir soudainement et se ruer vers elle.

Elle voulut se replier, mais ses jambes refusèrent de lui obéir. Malgré sa terreur grandissante, ses yeux franchirent la barrière invisible et plongèrent dans l'obscurité du couloir. Dès cette seconde, elle sut que rien ni personne ne l'empêcherait de suivre l'inclinaison de la pente, de descendre plus bas encore vers la chaleur et la moiteur, et de se mettre à danser. Si elle s'attardait ici, elle était condamnée à reproduire une à une les étapes de son cauchemar…

La vision du portique grand ouvert devint insoutenable. Ses muscles réagirent enfin et elle commença à reculer avec prudence.

Pete Donaldsen vint à sa rencontre.

— Soit cet endroit ne recèle aucune technologie sophistiquée, soit tout est mort.

Il brandissait le pointeur d'un appareil de mesure en direction du pylône, l'air dubitatif.

— Pas même un reste de suie ou de charbon de bois, ni le moindre outil ayant servi à l'édification de ces constructions.

Haziel Delaurier le dépassa. Il parcourut les derniers mètres qui le séparaient de la structure et déposa un projecteur sur le

sol. Face à l'immensité du concept architectural, il ressemblait à un petit moustique orange et sans-gêne.

La lumière frappa l'architrave et les montants de la porte monumentale, révélant une texture irrégulière et torsadée. Semblablement à la salle hypostyle, la roche n'offrait pas un aspect rectiligne, mais imitait l'apparence de branches ou de racines enchevêtrées, parmi lesquelles se profilait un entrelacs de signes finement ouvragés. Bien qu'elle fût trop loin pour discerner les détails. Ambre y reconnut immédiatement les pétroglyphes de son rêve.

Il fallait qu'elle se retrouve seule, qu'elle réfléchisse. Dans l'air glacé du dehors, dans sa cabine ou dans la chambre bleue, peu importait.

Elle se détourna pour faire machine arrière, pour échapper au plus vite à ce traquenard, mais les chercheurs s'étaient déjà regroupés dans son dos et progressaient à grands pas, intrigués et en plein débat, en direction du portique. Ils se resserraient autour d'elle comme une meute de loups. Prise au piège, elle resta en place, aussi stoïque que la frénésie de ses battements cardiaques le lui permettait.

La rumeur qu'un présupposé système graphique avait été découvert balaya les scientifiques comme un raz de marée. La nouvelle avait de quoi laisser pantois. S'il s'agissait bien d'une écriture, la somme de travail s'en trouverait décuplée à l'infini. En plus des expertises biochimiques, bactériologiques et physiques, ils allaient devoir s'atteler à une étude épigraphique colossale. Le relevé de ces textes puis leur analyse pointilleuse s'échelonneraient sur des années, voire des décennies. Les cryptologues, à commencer par Spacey – qui accourait déjà en trimbalant son matériel –, s'échineraient à en répertorier les éléments constitutifs dans le but hypothétique d'en tirer une traduction.

L'histoire des Bâtisseurs et de Gemma serait peut-être enfin dévoilée aux hommes.

Tandis que l'endroit se remplissait de monde. Ambre suivait la progression de Delaurier, mesurant chacun de ses gestes. Il se tenait sous le linteau. Dans quelques secondes, il franchirait le point de non-retour et se retrouverait de l'autre côté. Elle

retenait son souffle. Elle s'attendait à le voir repoussé par quelque force mystérieuse, démembré dans un jaillissement de sang et de viscères.

Le Canadien s'aventura de quelques pas dans le couloir, imperméable à son tourment.

Rien ne se passa.

Le faisceau de son projecteur illumina le départ de la rampe qui s'enfonçait graduellement au cœur de la planète. Elle devait faire plusieurs centaines de mètres de long. Sans doute beaucoup plus, si l'on se référait aux relevés tomographiques.

Ambre savait ce que ses collègues, postés autour de la structure, espéraient d'elle. Sans véritablement s'en rendre compte, elle s'engagea entre les jambages, au ralenti, les yeux rivés sur le linteau comme sur le couperet menaçant d'une guillotine.

À l'entrée du boyau, elle s'arrêta.

Elle se sentit aussitôt ridicule, engoncée dans sa tenue orange, avec son casque, son respirateur, tout cet attirail qui entravait ses mouvements. Un détail lui revint dans un flash. Lors de ses pérégrinations oniriques, c'était dans son plus simple appareil qu'elle découvrait ces lieux. *Totalement nue et offerte*.

Ses doigts agrippèrent le tissu de sa combinaison pour s'assurer de sa réalité. Un sentiment de honte remontait du plus profond de ses entrailles. À cet instant, elle n'aspirait plus qu'à échapper aux regards, à laisser derrière elle ce damné forage, à abandonner le Temple Noir au silence et à l'oubli. Ni les membres de son équipe ni elle-même n'avaient le droit d'être ici. Ils étaient des profanateurs.

Tandis qu'elle divaguait, frappée de stupeur, le temps suivait son cours, se jouant de ses états d'âme. Ses collaborateurs s'étaient dispersés dans le couloir. Des appareils divers crépitaient et analysaient à tort et à travers. Isabelle recueillait des échantillons d'air. Léna et Pietro disséminaient leurs capteurs à tout-va. Maya prélevait avec une précaution infinie des fragments d'une mousse noire alvéolée qui recouvrait par endroits la surface basaltique.

Ambre balaya les parois du faisceau de sa torche, faisant émerger des motifs géométriques gravés dans la roche. Tout un univers plastique s'y déployait : des spirales de tailles variées, des cercles s'entremêlant ou enlaçant d'autres cercles, des essaims de points, tantôt espacés tantôt si denses qu'ils en formaient une masse compacte et uniforme. Puis des ellipses se déroulant aussi bien sur l'horizontale que la verticale, un élément axial, de forme ovale, répété à l'infini, autour duquel s'envolaient des traits, au nombre de quatre. À côté de ces ornements schématiques, ce qui s'apparentait à des figures organiques glissait sur les murs, naviguait entre ces eaux de pierre, embrassant les ondulations du substrat, s'y frayant un chemin telles des racines : signes abstraits, plantes ou animaux ?

À quelques mètres d'Ambre, Haziel Delaurier observait ces illustrations d'un air perplexe. De son index, il suivit le mouvement de l'une des spires. Leurs regards se croisèrent brièvement. Celui du Canadien se fit insistant, interrogateur. *Je ne sais pas ce que c'est, inutile de me dévisager,* y répondit le sien.

— Venez, docteur Pasquier, lança Pete, nous allons tâcher de découvrir si ce couloir mène quelque part.

Elle n'était pas certaine d'apprécier la proposition du glaciologue. Avec appréhension, elle nota qu'il s'était muni d'une arme de poing à courte portée.

— Très bien, lâcha-t-elle dans un effort de volonté. On reste groupés et vigilants. Pete, au moindre signe de danger…

— C'est compris, docteur.

Les chercheurs s'engouffrèrent lentement dans la descenderie. Chacun de leurs pas représentait une fragile victoire sur l'inconnu. Ambre, Pete, Pietro, Nygel et Haziel en tête, suivis de la petite troupe. La ronde de leurs lampes frontales balayait les murs, révélant partout des fragments de ces étranges figures, recombinées à l'infini. Nygel Spacey enregistrait, la mine concentrée, le regard pétillant.

— Tu vas pouvoir traduire ça ? l'interrogea Pietro après une dizaine de mètres.

Le cryptologue se mit à rire.

— Pour l'heure, je me contenterai d'un simple travail de catalogage. Et c'est déjà énorme, tu peux me croire. Une écriture – s'il s'agit effectivement d'une écriture – née d'une intelligence non humaine… Imagine ce que cela implique. La tâche de toute une vie, et je suis optimiste, même pour l'ordinateur le plus puissant !

— Ce ne sont peut-être que des dessins, suggéra Maya. Une forme d'art rupestre.

— Ils ont une signification précise, trancha Léna sur un ton impatient, et il y a forcément un moyen de les décrypter.

Ambre ne prêtait pas attention aux conversations.

Dans ses écouteurs, elles se mêlaient aux respirations saccadées de ses compagnons et au crépitement ininterrompu du détecteur de Donaldsen. Dans son dos, Fred Monjo, les jambes en coton, n'arrêtait pas de buter contre les irrégularités du terrain.

Le boyau continuait de s'incliner en pente douce. Ses parois se resserraient puis s'évasaient dans un mouvement de marée, un va-et-vient de pierre. En même temps, les pétroglyphes devenaient plus appuyés, plus chaotiques aussi, comme si la main – si d'une main il s'agissait – qui les avait sculptés avait graduellement cédé à l'urgence. Ils criblaient le basalte de cicatrices, contre lesquelles la lumière se frottait avec répulsion.

Ambre jeta un regard par-dessus son épaule.

La salle monumentale et son éclairage tapageur n'étaient plus qu'un souvenir. Le passage ne filait pas en droite ligne mais pivotait lentement sur lui-même en une ample ellipse. Fred se retourna à son tour. Sa respiration s'accéléra. Il succombait à la panique.

— Eh, là, les gars, vous ne trouvez pas qu'on exagère ? Nos réserves d'oxygène sont bientôt à…

— Ne t'inquiète pas, petit, fit Pete. On en a encore pour une heure au minimum.

— Je ne m'inquiète pas, mais j'estime qu'on pousse le bouchon un peu loin pour une première sortie. Est-ce qu'on est vraiment pressés à ce point ?

— C'est tes couilles qui rétrécissent ? plaisanta Pietro dans une tentative d'humour.

— Je suis très sérieux, réitéra le jeune homme. Je pense que je vais rebrousser chemin. Est-ce que quelqu'un m'accompagne ?

— Tu aimerais peut-être aussi qu'on te la tienne pour pisser ? cracha Léna.

Ses accents haineux extirpèrent Ambre de sa rêverie. La microbiologiste avait été blessante à souhait, comme avec Maya, quelques heures plus tôt.

Il était temps de calmer les esprits.

— Monsieur Monjo a raison, admit-elle. Nous en avons assez vu. Nous poursuivrons notre descente dès que l'endroit aura été sécurisé. Bien reçu, Pete ?

— J'aperçois quelque chose. Cela ressemble à un second portique.

C'était la voix de Delaurier.

Ambre réalisa que le Canadien avait disparu, parti en éclaireur malgré ses directives. Une boule de colère lui plomba l'estomac.

— Où en sont les relevés ? s'enquit-elle auprès de Maya.

— De mon côté, aucune inquiétude.

— Pareil pour moi, compléta Nancy. Mélange gazeux comparable à celui de la salle hypostyle. Un taux d'hygrométrie en élévation. Idem pour la température. On atteint les quinze degrés.

— Quinze degrés, tu entends ça, Fred ! s'extasia Pete en lui assénant une claque dans le dos. Ne me dis pas que tu regrettes la balade ! Quand je pense qu'on a trimé plus de cent ans en surface, à se les geler comme des phoques ! Quand est-ce qu'on enlève le haut ?

— Tu fais ce que tu veux. Moi, je préfère me les peler à l'air libre que de me transformer en troglodyte.

— Monsieur Delaurier, vous n'allez pas plus loin, ordonna Ambre. Nous vous rejoignons.

Fred lui adressa un regard affolé, qu'elle ignora.

L'équipe marchait déjà sur les traces du Canadien. Pete chantonnait. En ce qui le concernait, leur expédition s'apparentait à une véritable partie de plaisir.

— Je reste persuadé que c'est une mauvaise idée, bougonna Fred dans son casque.

Personne ne lui répondit.

Il finit par se mettre en branle, la mort dans l'âme, terrifié à l'idée de se retrouver seul.

23

PREMIER SANG

Quelque chose l'observait.

Il avait franchi la moitié du trajet qui le séparait du col lorsqu'il éprouva la sensation diffuse d'être traqué.

Il se figea sur place, huma à petites goulées l'atmosphère sèche et glacée de Pad'jé. En dépit de sa léthargie, ses narines s'emplirent d'un parfum sauvage.

Une présence, animale, rôdait autour de lui.

Comment des êtres vivants parvenaient-ils à survivre dans cette abomination ? Comment se nourrissaient-ils ?

L'idée de manger ou d'être mangé accaparait son esprit.

Il jeta un regard inquiet sur le chemin parcouru. La pente était jalonnée de la ligne brisée de ses pas. En bas, le précipice dans lequel gisait son ouvreur était encore visible. Il balafrait la structure cristalline de l'eau de pierre en une ciselure bleutée.

Plus tendu que jamais, il se remit à marcher, les griffes déployées. Il se força à accélérer l'allure, malgré les rafales tranchantes qui s'engouffraient sous ses vêtements et la difficulté de l'ascension. La couverture neigeuse n'était pas homogène. Elle recelait autant de pièges sournois que les sables mouvants d'Im'shā. Parfois, l'une de ses jambes disparaissait dans un trou, dévorée par l'eau de pierre. Il livrait alors un combat acharné pour s'en libérer, pour empêcher qu'elle ne le transforme à son image.

Devant lui, îlot sombre au milieu d'un océan de blancheur, un surplomb rocheux jaillissait du névé. L'endroit n'offrait rien d'accueillant, mais il lui permettrait de reprendre des forces, de soulager ses articulations malmenées par la déclivité aiguë et le froid.

Plusieurs longues enjambées lui furent nécessaires pour gagner ce pauvre refuge. Ses doigts agrippèrent enfin la pierre et il se hissa sur l'éminence, exténué.

Il n'alla pas plus loin.

Une ombre venait de surgir dans son champ de vision, droit devant, à quelques pas de lui. Des pupilles noires et étrécies l'examinaient avec concupiscence.

Une onde d'excitation brutale le parcourut. Sa peau frémit par plaques, se couvrit de marbrures, tandis que ses vibrisses se hérissaient.

La créature des glaces le toisait en émettant des grognements sourds. Elle l'avait attendu, tapie derrière les rochers, et s'approchait maintenant, pas à pas, déroulant ses membres trapus dans un ralenti menaçant. S'il se risquait à quelque mouvement brusque, nul doute qu'elle se jetterait sur lui et, à l'aspect et à la taille de sa denture, le déchiquetterait en quelques coups de mâchoire.

D'instinct, il battit en retraite, avec la même lenteur surnaturelle, les yeux rivés au sol en signe de soumission.

La bête n'eut cure de son geste de repli. Elle poursuivit son avance en feulant de plus belle. Elle se tenait si près à présent qu'il discernait les moindres détails de son corps épais. Sa carapace, cuirassée et graisseuse, recouverte de petites écailles tranchantes sous lesquelles émergeaient des touffes de poils gris ; la bave jaunâtre qui s'écoulait de sa gueule allongée et criblée de crocs ; son haleine putride de carnassier.

Un bref souvenir le traversa : il se revit sur Im'shā, encerclé de meshmeshs, les prédateurs les plus farouches de son île natale. La créature en arborait la férocité, la corpulence et la bêtise aveugle. Malheureusement, les similitudes s'arrêtaient là. Les phéromones et les injonctions dont il l'inondait pour altérer son comportement demeuraient sans effet sur sa physiologie. Au contraire, aiguillonnée par ses tentatives d'imprégnation, elle redoublait d'agressivité, frappant la roche de sa lourde queue élastique.

La confrontation s'éternisa.

Ils se jaugeaient, mettant leur endurance à rude épreuve. Le combat s'avérait inégal. Le monstre des glaces prenait son

temps, habitué aux conditions extrêmes de la planète ; quant à lui, chaque seconde d'immobilité le rapprochait de la mort. Le froid embourbait ses réflexes, le flux de sa pensée, la circulation de son sang. Son organisme devenait aussi insensible que le granit sur lequel il était tapi. Il se solidifiait à l'image de ce décor minéral, se préparait à en faire partie intégrante.

Il fallait que l'attente prenne fin. Au plus vite. Par n'importe quel moyen.

S'il réussissait à quitter le territoire de la bête, celle-ci le laisserait peut-être tranquille. Cela arrivait parfois avec les meshmeshs. Ils n'attaquaient que s'ils en avaient une bonne raison : l'invasion de leur domaine ; la protection de leur progéniture durant la saison de ponte.

Ou la faim.

Motivation la plus envisageable dans le cas présent. Face à la rudesse des conditions climatiques, dénicher sa pitance devait s'avérer une lutte de chaque instant. En l'observant, la créature salivait abondamment. Malgré son caractère exotique, elle le trouvait à son goût. Il était son futur repas.

Soudain, dans un hurlement guttural, elle bondit.

Il se jeta en arrière avec toute la célérité que lui autorisaient ses réflexes amoindris.

Ce ne fut pas suffisant.

S'il évita bien les crocs tranchants de la gueule béante, les pattes griffues lacérèrent les couches de ses vêtements et labourèrent ses chairs. Il bascula dans le vide et s'écroula dans la neige, quelques mètres plus bas, à moitié assommé par le choc.

La bête se posta au sommet du promontoire rocheux duquel il avait dégringolé, se pourléchant les babines et fouaillant de la queue.

Il fit le mort.

Étendu sur le dos dans l'étau glacé, luttant contre l'inconscience, il sentait son sang s'écouler de ses blessures, inonder sa tunique puis se figer sous l'effet du gel. La douleur l'empêchait de respirer. Malgré sa volonté, cette terre aurait finalement raison de lui. Il y rendrait son dernier soupir sans comprendre, sans jamais retrouver la douceur de Mihitāna.

Il entrouvrit les paupières.

La créature avait contourné le surplomb et rampait vers lui en grondant. Ses pas pesants faisaient craquer la couche de neige. Son haleine lui parvenait en un flux bouillant et fétide. Sans attendre, elle se mit à le humer en émettant de petits jappements de plaisir. Sans doute se demandait-elle par quelle extrémité elle allait commencer son festin. Lorsqu'elle fut au-dessus de sa tête, s'apprêtant à lui donner le coup de grâce, il rassembla ce qui lui restait de force et se redressa d'un bond. Il projeta ses deux bras autour du cou de l'animal et attrapa de son index gauche l'embout de son flagelle. Il tira jusqu'à le dérouler entre les deux épaules massives. Les hurlements féroces dont il accompagna son geste se répercutèrent entre les versants de la vallée. Sur un autre monde que celui-ci, il était un chasseur redoutable. Le filament vibra dans l'air glacé et remplit son office, s'infiltrant avec le tranchant de la lame dans la carapace puis dans les chairs épaisses de la créature, affolée de ce soudain revirement. Les vertèbres cervicales n'y résistèrent pas. Dans un craquement sinistre, l'abominable gueule bascula de côté, désolidarisée de l'épine dorsale. La carcasse s'abattit en tressautant sur les jambes du blessé et son sang vint se mêler au sien en jets bouillonnants. Sa fluidité, sa chaleur, acheva de le ramener à la vie.

Lentement, il se dégagea de l'étau qui l'emprisonnait, se traîna dans la neige, laissant derrière lui un sillon de cristaux sanguinolents, et se hissa sur l'éperon rocheux.

Bataillant contre la raideur de ses doigts, il arracha les pans de sa tunique pour examiner son thorax. Le sang s'écoulait de cinq profondes entailles. La marque de sa lignée ancestrale, imprimée sur sa peau sombre, disparaissait sous les déchirures, d'où s'effilochaient des lambeaux de chair. Il les trancha à coups de griffes, à deux doigts de tomber inanimé.

Le combat avait épuisé ses dernières ressources. S'il n'endiguait pas le saignement, c'en était fini de lui. À l'aide de bandes de tissu, il comprima les plaies, luttant contre la douleur, sa seule compagne depuis son arrivée sur Pad'jé.

Il se redressa tant bien que mal, fit quelques pas en chancelant. Aucune autre créature des glaces ne s'était

manifestée pour l'instant. Cela ne durerait pas. Elles viendraient pour lui.

Il lorgna vers le cadavre de la bête. Sa survie était à ce prix.

24

IOUN-KÉ-DA

Haziel Delaurier ne s'était pas trompé, il y avait bien un autre portique.

Le Canadien se tenait au pied de l'édifice et l'explorait du faisceau de sa lampe torche. Ainsi que le précédent, il se dressait au milieu de la rampe et jouait le rôle d'une écluse de pierre, rétrécissant les proportions du couloir, une fois le porche franchi. En conséquence, son embrasure était plus étroite et moins haute, mais ses montants et linteaux en paraissaient plus torsadés encore, piquetés par une infinité d'arabesques en ronde-bosse qui s'animaient au passage de la lumière. Au-delà, la descenderie poursuivait son cheminement dans l'obscurité.

Malgré son aversion croissante. Ambre avait rejoint Haziel. Face à la structure qui s'érigeait devant eux, elle était envahie par la nausée. Autour d'elle, l'atmosphère lui donnait l'impression de s'être opacifiée, au point d'entraver sa progression d'une manière physique.

Elle jeta un regard circulaire à ses équipiers. Mis à part Fred Monjo, mort de peur, ils ne semblaient pas particulièrement indisposés. Ils se contentaient d'observer, chacun y allant de son commentaire. Une nouvelle fois, elle maudit la faiblesse qui l'avait transformée en une créature si vulnérable.

Ce n'est rien, c'est à cause de mes insomnies, je suis si fatiguée, se répéta-t-elle pour s'empêcher de céder à la vague de psychose qui la menaçait.

— On discerne de fines ouvertures dans l'épaisseur des jambages, remarqua Donaldsen. Vous voyez ? Il y a comme un jeu, un espace infime. On dirait que de grands battants sont encastrés dans l'embrasure. Un système de cloisons rétractables, peut-être.

— Tu veux parler de portes ? plaisanta Haziel pour détendre l'atmosphère. Si tu t'exprimais avec simplicité pour une fois !

Kim Chulak leva les mains au ciel.

— Miracle ! Une forme de technologie mécanique !

Pour l'heure, son appétit de physicien ne se satisfaisait guère du caractère fruste de leurs découvertes. Il en allait sans doute de même pour une poignée d'entre eux, bien que personne n'osât le formuler directement.

— Les gars qui ont construit ces vestiges sont partis en laissant les portes grandes ouvertes, avança Spacey. Étrange, non ? Surtout lorsqu'on sait que le Grand Arc est aussi hermétique qu'une prison haute sécurité.

— Le contexte diffère, dit Pete en poursuivant son auscultation minutieuse des rainures. Autre utilité, autre disposition…

— Peut-être n'y a-t-il simplement rien à protéger ici, lâcha Kim. Aucune comparaison avec un astronef gigantesque bourré de technologie : des générateurs, un système de propulsion et tout l'équipement nécessaire à la navigation stellaire et au maintien de sa position en orbite.

Pour un peu, il en aurait pleuré.

— Vous suggérez que nous serions dans un endroit à but social ou culturel ? se hasarda Nancy Hillford.

— Pourquoi pas ? répliqua Spacey. Il est possible que nous visitions une bibliothèque, une salle de spectacles, un marché, des habitations…

— … un abattoir, ronchonna Fred sur un ton si faible que personne ne l'entendit.

— Ou un lieu de culte, s'enflamma encore le cryptologue, la voix vibrant d'émotion.

À mille lieues de la déception de Kim Chulak, Spacey s'extasiait des richesses épigraphiques qu'il découvrait au fur et à mesure de leur progression.

— C'est ridicule !

Ces mots avaient jailli de la bouche d'Ambre. Elle avait été à deux doigts de gifler Spacey. *L'idée d'un lieu de culte ou d'un temple ne pouvait être que la sienne.*

— Je partage l'avis du docteur Pasquier, intervint Léna. Rien ne nous permet d'affirmer quoi que ce soit. Nous sommes en train de céder à une vague d'anthropocentrisme.

Pour une raison connue d'elle seule, elle semblait très énervée. L'anxiété, sans doute, ou une forme de claustrophobie.

Pietro braqua un instant sa lampe sur la microbiologiste, comme pour la soumettre à la question.

— Céder à l'anthropocentrisme ? Mais nous ne faisons que ça, ma jolie ! Écritures, portique, salle hypostyle, marché, temple… ou encore mystérieuses installations scientifiques indécelables mais prometteuses d'une invraisemblable technologie… Nous nageons, tous autant que nous sommes, en pleins fantasmes anthropocentriques. Et de quoi disposons-nous pour satisfaire notre curiosité ? De pierre ! Rien que la pierre noire de Gemma. Pourquoi ne pas avouer franchement notre ignorance plutôt que de perdre notre temps à échafauder des chimères ? Acceptons la réalité : nous sommes incompétents à décrypter ce qui nous entoure, ainsi que nous l'avons toujours été.

— Ce problème n'est pas récent, Pietro, enchaîna Maya Temper, ni l'apanage d'AltaMira. L'histoire de l'humanité est ponctuée d'erreurs d'interprétation. Rappelle-toi les premiers explorateurs partis conquérir les rivages les plus exotiques de notre monde d'origine. Que comprenaient-ils des us et coutumes des peuplades croisées sur leur chemin ? Même au sein d'une unique espèce, nos cultures, nos façons de penser, nos habitudes sont si dissemblables qu'elles en demeurent des énigmes. L'individuation a fait de nous des êtres à part, des îlots dont nous nous évertuons à percer le mystère au gré de chacune des nouvelles rencontres qui jalonnent nos existences. Alors, entre espèces différentes, issues de systèmes planétaires distincts…

À l'instar de Spacey, la doctoresse ne partageait pas la frustration de Chulak. Les vestiges, peu importait leur fonction, émanaient d'une forme de vie évoluée. La question fondamentale qui avait hanté des générations de biologistes – y a-t-il une autre intelligence dans l'Univers ? – avait trouvé

réponse depuis la découverte du Grand Arc, un siècle plus tôt. Cette idée suffisait à la combler de bonheur.

— C'est pour ces raisons que je propose de nous en tenir aux faits, conclut Léna, qui n'avait pas apprécié de se faire chapitrer par Pietro.

— Les faits ? tiqua Kim. Quels faits ? Nous n'avons qu'un squelette récuré et blanchi à nous mettre sous la dent. Ça ne pèse pas lourd dans la balance !

Nygel Spacey faillit en lâcher son analyseur.

— Mais ouvre les yeux, Kim, prends le temps de contempler ce qui nous entoure ! Ces constructions, ces sculptures magnifiques, ces textes sont le *produit d'une pensée étrangère*. Si les Bâtisseurs se sont échinés à graver ces pétroglyphes, c'est forcément dans un but précis. Peut-être retracent-ils leur histoire ? Peut-être parlent-ils de leurs mythes ? Ne me dis pas que tu n'éprouves aucune curiosité. De la culture, Kim, de la culture ! Voilà ce que nous avons à nous mettre sous la dent !

— Ce n'est pas exactement ce que je suis venu chercher, persifla le physicien. Nos intérêts n'ont rien de commun…

— Je crains de ne pas apprécier ton insinuation, le coupa Spacey en élevant le ton.

— Et si nous nous calmions, suggéra Pete en interposant sa stature de plantigrade entre les deux hommes. Ma parole, on jurerait une bande de roquets se chipotant un os ! Nous avons parcouru… quoi ? deux ou trois kilomètres tout au plus. Ne devrions-nous pas faire preuve d'un peu de *patience* ? La patience, ça évoque quelque chose pour vous ?

La patience ?

C'était plutôt d'impatience qu'Ambre Pasquier trépignait en cet instant. Tandis que ses équipiers s'échinaient à avoir le dernier mot, le faisceau de sa lampe frontale léchait les montants du portique, illuminant une succession de figures sombres striées de pourpre qui occupait une place significative au sein du monument. La série se répétait, au bas mot, plusieurs centaines de fois.

Faisant fi de son malaise, la jeune femme avança jusqu'à se retrouver à quelques centimètres de la façade. Elle passa lentement sa main sur ce qu'ils interprétaient, à tort ou à raison,

comme une inscription, percevant à travers les senseurs de son gant la boursouflure de la gravure. Ciselés plus profondément, les pétroglyphes marquaient le basalte à la manière d'un leitmotiv ou d'un stigmate. Elle ne pouvait en détacher les yeux, frappée par un charme surnaturel.

Ses lèvres se mirent à frémir.

La spirale se déploie à l'infini, le point devient multitude…

À son tour attiré par la récurrence des glyphes, Haziel se pencha au-dessus de son épaule – trop près d'elle, beaucoup trop près –, sans qu'elle réagisse pour autant.

— Regardez ça, lança-t-il. Les Bâtisseurs ont sérieusement insisté sur ce passage. Ce qui est sculpté dans ce quadrant devait revêtir une importance capitale.

Nygel Spacey le rejoignit et examina la scène à travers le viseur de son appareil.

— Peut-être une formule symbolique à réciter pour avoir le droit de franchir ce portique ? proposa-t-il. Une incantation nécessaire à un rituel…

— Toujours cette métaphore religieuse ! fulmina Léna.

— Ou un avertissement, suggéra Pete.

— Un avertissement ? s'alarma Fred. Quel type d'avertissement ?

— « Créature, qui que tu sois, ne t'avance pas plus loin, sinon il t'en coûtera la vie », déclama le glaciologue d'une voix sépulcrale, un index pointé vers le plafond.

L'équipe au complet se tourna vers lui.

— Pete, je préférerais que tu t'abstiennes de ce genre de remarque à l'avenir, le sermonna Maya sur un ton plus sec qu'elle ne l'aurait voulu. Je me dispenserais d'avoir à traiter des crises cardiaques ou des explosions de paranoïa à la pelle. J'ai déjà suffisamment de travail comme ça !

— Désolé, s'excusa le glaciologue, un peu penaud.

— Oublions ça.

Contrairement à Pete, toute velléité d'humour avait quitté Haziel. Les propos qu'il avait échangés avec Stanislas peu de temps auparavant lui revenaient à la mémoire. Cette histoire sordide de machine continuant de fonctionner en l'absence de ses créateurs, une machine qui s'emballe et dont le mode

d'emploi est écrit dans un langage incompréhensible, intraduisible…

Était-ce ce mode d'emploi qu'ils avaient sous les yeux ?

— En tout cas, si cette formule – quelle qu'en soit la signification – devait être prononcée avant de franchir la porte, nous sommes mal barrés, exposa Pietro comme pour illustrer la pensée du Canadien. Qui diable peut savoir comment se lisent ces signes ?

— Et s'ils se lisent ! s'exclama Donaldsen.

— Au moins possédaient-ils des outils qui leur ont permis de sculpter ces merveilles, énonça Maya en balayant les linteaux de sa torche.

— Et – pourquoi pas ? – des mains pour manier ces outils, se risqua Adam Wilbur, jusqu'alors silencieux. C'est fascinant.

— Anthropocentrisme, quand tu nous tiens ! clama Pietro. Nous ignorons même s'ils sont nés de la chimie du carbone. Alors, de là à les imaginer affublés de bras ou de mains…

— Bien qu'il soit possible d'envisager une forme de vie issue d'un élément chimique autre que le carbone, tel le silicium, commença Nancy Hillford, ne serait-il pas plus logique de supposer que le choix des constituants du vivant ait été gouverné par la loi de l'offre et de la demande ? Les formes de vie s'adaptent à leur environnement. Gemma partage bon nombre de composants de base avec notre planète mère. En outre, dans un passé géologiquement récent, l'eau en phase liquide abondait en surface. Selon moi, le carbone fait figure d'ingrédient idéal, même si des variantes sont intervenues dans la sélection des combinaisons : le manganèse a pu être employé à la place du magnésium ; le strontium à la place du calcium, ou le rubidium en guise de potassium… ce qui n'aurait pas empêché les cellules de se développer avec autant d'efficacité que nos modèles terriens.

— C'est très intéressant, fit Pietro, encore faudrait-il être certain que les Bâtisseurs soient originaires de Gemma. Malheureusement pour nous – et surtout pour moi ! –, aucun d'entre eux n'a eu la bonne idée de laisser traîner son brin d'ADN par ici. En le comparant aux organismes primitifs indigènes, nous aurions su d'une manière définitive s'ils étaient

ou non des visiteurs occasionnels. Les êtres vivants issus d'une même origine partagent un code génétique identique. La diversification des espèces découle uniquement de l'agencement des blocs – les bases nucléiques A, C, G, T – qui le composent.

— La présence d'ADN n'est pas nécessairement un critère déterminant, argumenta Léna. Il est concevable qu'il existe des formes plus élémentaires, voire différentes, de codification.

— Évidemment, ronchonna Pietro, de mauvaise grâce.

— Quoi qu'il en soit, ils devaient être sacrément costauds, vu la hauteur de ces portes, hasarda Fred Monjo.

— Les Terriens ont aussi tendance à bâtir des édifices surdimensionnés, persifla Spacey. S'il avait fallu se fier à la taille des pyramides pour déduire l'apparence ou le gabarit de leurs constructeurs… Une question d'ego peut-être ?

Cette fois-ci, Donaldsen n'y tint plus. Il éclata de son rire tonitruant.

— J'espère sincèrement que l'enregistrement de cette conversation passera à la postérité. Elle est tellement symptomatique de la pensée humaine !

— Je te l'accorde : mieux vaut en rigoler qu'en pleurer, épilogua Maya. Pete, je suis désolée d'avoir été pète-sec tout à l'heure. Ce n'est pas dans mes habitudes, je suis un peu sur les nerfs…

— Qui ne l'est pas, ma jolie ?

— Et si nous rentrions maintenant ? suggéra Fred en profitant de l'aubaine de cette digression.

— Très bonne idée !

Pete scruta brièvement la pente obscure qui continuait de s'enfoncer au-delà du portique, puis s'immobilisa sur la silhouette d'Ambre.

— Docteur Pasquier ? Que décidez-vous ?

La chercheuse ne répondit pas, perdue dans quelque rêverie.

Haziel, toujours à ses côtés, l'observait avec inquiétude. Il ne savait pas exactement quand cela avait commencé, mais la jeune femme se balançait d'un pied sur l'autre d'une façon très étrange. Il avait d'abord pris ça pour une marque d'impatience ou de curiosité, un genre de trépidation compulsive face à l'inconnu, mais maintenant qu'il y accordait plus d'attention elle

donnait plutôt l'impression d'exécuter une sorte de danse rituelle, à la manière des tribus ancestrales. Sa respiration semblait difficile. Elle haletait, comme en proie à un effort conséquent. Il se risqua à jeter un œil indiscret à travers la visière de son casque et ce qu'il y découvrit lui fit couler une sueur glacée le long de l'échine.

Ambre avait le regard exorbité et fixe, la bouche grande ouverte sur un cri qui se refusait à quitter le fond de sa gorge. En pleine transe extatique.

La spirale se déploie à l'infini.

Le point devient multitude et la multitude redevient point.

Les quatre directions sont nées de l'œuf.

De l'unicité émerge le multiple.

Les dimensions se déplient dans le tournoiement du rhombe.

Du rhombe naît le rythme.

Du rythme naît le rhombe.

Haziel tendit les bras vers elle et, au même moment, la jeune femme bascula, aussi raide qu'un cadavre. Il la rattrapa de justesse avant qu'elle ne heurte le sol.

Dans un réflexe, les doigts de la chercheuse se refermèrent sur la combinaison du Canadien et elle serra, serra jusqu'à lui faire mal.

— Ioun… ké… da, murmura-t-elle alors qu'il l'allongeait sur la pierre.

Aussitôt échappés de sa bouche, les trois phonèmes prirent leur envol, se propagèrent dans le couloir et bien au-delà du portique, en une houle dévastatrice, *bols* indiens à la rythmique inédite.

— Ioun-ké-da ! Ioun-ké-da ! Ioun-ké-da ! scandait-elle, en proie à l'hystérie.

Un poème, un chant, une désignation.

Ce qui Le définit.

Le son s'éteignit de lui-même.

La jeune femme avait sombré dans l'inconscience.

25

CONTAMINATION

La haine.

Une haine farouche et viscérale.

Une haine dévastatrice, sans pardon possible, sans rédemption.

Parfaite.

Ambre luttait contre d'invisibles démons. Sanglée sur la table d'auscultation du médibloc, elle se convulsionnait en des mouvements secs et désordonnés, tandis que de sa bouche s'échappaient des hurlements qui ne possédaient plus rien d'humain.

Dans l'attente du verdict médical de Maya Temper, la majorité de l'équipe avait rejoint l'igloo d'habitation. Haziel faisait les cent pas dans le local attenant au laboratoire d'analyses. À chaque nouvelle salve de cris, les poils de ses avant-bras se dressaient et son estomac se nouait. Il revoyait sans cesse le regard dément que lui avait adressé la chercheuse avant de sombrer. Quant à ses paroles – incompréhensibles, mais prononcées distinctement –, elles résonnaient encore à ses oreilles.

N'y tenant plus, il pénétra dans le médibloc.

Maya était penchée sur sa patiente et lui administrait un sédatif. Pete, assis sur une chaise dans un coin de la pièce, contemplait la scène avec une consternation mêlée d'effroi. Ils avaient dû s'y prendre à plusieurs pour maîtriser Ambre à son réveil, tant elle se débattait.

— Mais que lui arrive-t-il, bon sang ? s'enquit Haziel auprès de la doctoresse. Tu as enfin trouvé une explication ?

Maya haussa les épaules.

Pour l'heure, elle n'avait rien relevé d'alarmant. Pas plus chez leur directrice de projet que chez les autres membres de

l'expédition. Aucun virus, aucune anomalie, aucune toxine ne se terrait dans leurs organismes. Une inquiétude légitime prévalait toutefois au sein du groupe. À l'instar d'Ambre, ils s'étaient aventurés dans le couloir conduisant au second portique et avaient spéculé sur la signification de ces inscriptions répétitives, échafaudant diverses théories personnelles. Au vu des événements ultérieurs, ils en étaient tous revenus passablement effrayés.

— Elle est très fatiguée, finit par conclure Maya pour rassurer le Canadien.

— Fatiguée ? Tu plaisantes, j'espère.

— Pas vraiment. C'est tout ce que j'ai trouvé pour l'instant. Elle manque cruellement de sommeil. Pour le reste, j'attends le résultat d'une dernière série d'examens pratiqués sur la substance noire prélevée sur les parois de la grotte. Isabelle et Léna y travaillent en ce moment même. Il s'agirait d'une bactérie lithophage qui se nourrit du basalte au cours de son cycle biologique. À première vue, elle ne présente aucune toxicité particulière.

À cet instant, Pete se leva de son siège. Il paraissait éreinté.

— Je vais me reposer une heure ou deux. Si tu as besoin de moi…

— Promis, je t'appelle.

Haziel tira la chaise au milieu de la pièce et s'assit au chevet de la chercheuse. Le calmant agissait enfin. Les traits de son visage s'adoucissaient et sa bouche cessait de se tordre en d'épouvantables grimaces. Il fut tenté d'essuyer la pellicule de sueur qui recouvrait la lèvre supérieure de la jeune femme, mais se ravisa, effrayé à l'idée que son geste puisse être mal interprété.

Maya défit un peu la tension des sangles de contention.

— Tu parlais d'une bactérie lithophage ? reprit-il.

— Oui. De nombreuses variétés prolifèrent dans ces environnements confinés. Elles utilisent les parois des grottes pour se pourvoir en carbone, et puisent leur énergie dans l'oxydation du sulfure d'hydrogène dissous dans l'eau souterraine. On en rencontre aussi sur Terre. Certaines s'attaquent au calcaire, d'autres au basalte. Elles sont

complètement indépendantes de la chaîne alimentaire photosynthétique. La pierre leur tient lieu de nutriment.

Haziel fronça les sourcils.

— Et tu estimes qu'une substance de ce type aurait pu s'insinuer dans nos combinaisons ou notre système de recyclage de l'air ?

Maya leva les yeux et sourit au Canadien.

— Je n'ai rien avancé de tel, Haziel. Cesse de t'inquiéter. Je n'ai vraiment rien trouvé de suspect, ni dans le sang d'Ambre ni dans celui du reste de l'équipe. Pas d'abominable créature en fécondation, n'en déplaise à Fred Monjo ! Tu devrais parler aux autres, les rassurer.

— Parce que tu crois que c'est pour eux que je m'inquiète ?

Maya lui décocha un regard en coin.

— Dans ce cas, arrête de te tourmenter pour Ambre. Je ne pense pas que son délire entretienne un lien quelconque avec nos découvertes. Ce n'est qu'un simple concours de circonstances. Elle prépare cette expédition depuis des mois. Elle fait les choses à fond. Trop de tensions, de responsabilités. Je la connais depuis un bon moment, tu sais. Bien qu'elle soit une pointure dans son domaine, elle gère mal ses émotions. Elle a craqué, c'est tout.

— Craqué, elle, tu veux rire ? C'est un roc. Et caractériel avec ça !

— En apparence. Elle n'est pas très douée pour les relations humaines.

Elle posa une main conciliante sur l'épaule du Canadien.

— Je t'assure qu'elle se remettra vite et que tu pourras la border dans son lit ainsi que tu en meurs d'envie. Si toutefois elle te laisse approcher.

— Maya, qu'est-ce que tu vas imaginer ?

La doctoresse tourna les talons en rigolant.

En voilà une qui n'était pas née de la dernière pluie.

Haziel la regarda s'éloigner de sa démarche tranquille. Ses yeux doux, ses cheveux parsemés de gris toujours noués en une courte queue-de-cheval. Sans être grosse, Maya arborait des formes généreuses. Elle ne portait pas de soutien-gorge, Haziel en était certain. Dans son style, il la trouvait très érotique. Aussi

accueillante qu'Ambre s'avérait inquiétante. Ce devait être rassurant de se blottir dans ses bras.

Lorsque Ambre Pasquier recouvra enfin ses esprits, la nuit tombait. Haziel Delaurier l'observait en souriant.

— C'est vous ? bredouilla-t-elle, la bouche pâteuse.

— Oui. Je suis resté à vos côtés. Je ne suis pas un si mauvais bougre finalement.

— Que m'est-il arrivé ?

— J'espérais que vous me l'expliqueriez.

Elle se redressa péniblement. La tête lui tournait et ses muscles l'élançaient à force d'être tétanisés. Elle était affamée.

— Qu'est-ce que c'est ?

Elle désignait le bol qui fumait entre les mains du Canadien.

— De la soupe aux légumes. Je pensais que ça vous tenterait, après votre malaise.

— Donnez-moi ce bol au lieu de le brandir sous mon nez ! Pour une fois que vous manifestez un peu de discernement.

Elle engloutit bruyamment deux grandes cuillerées au risque de se brûler.

— Où sont les autres ?

— Disparus ! Envolés ! Avalés par le portique aux inscriptions.

Elle recracha le breuvage en toussant.

Haziel lui tendit une serviette.

— Je plaisantais. Ils ont sagement regagné leurs pénates, non sans avoir été examinés sous toutes les coutures par le docteur Temper. Ils sont en pleine forme. Comme vous.

— Delaurier, votre comportement est infantile ! Si vous me laissiez manger tranquillement au lieu de vous délecter à me raconter des horreurs.

— Je suis désolé. Nous avons eu très peur pour vous, miss Pasquier. Promettez-moi de ne plus recommencer. À quoi employez-vous donc vos nuits ? Qui est l'heureux élu ? Donaldsen, Chulak, Fred Monjo ?

— Delaurier, vos élucubrations m'insupportent. N'avez-vous pas une tâche quelconque qui vous attend ?

— Je vous ai préparé votre soupe : j'ai fait bouillir de l'eau, j'ai coupé les petits légumes avec mes petits doigts, j'ai assaisonné le tout. En bref, je vous ai mitonné un bon petit plat, activité fort inhabituelle chez moi, et vous me demandez à quoi j'occupe mon temps ?

Ambre se sentit gênée. L'intention de Delaurier était des plus louables, mais son humour, à moins que ce ne soit simplement sa présence, avait le don de l'exaspérer.

Pour l'heure, il restait planté sur sa chaise à la regarder manger, le plus tranquillement du monde.

Au bout de trois minutes, les nerfs de la jeune femme lâchèrent.

— Vous savez, je ne vous retiens pas. Je crois que je vais arriver à me débrouiller avec ce potage.

— Je n'ai aucun doute là-dessus.

— Si vous espérez un compliment sur vos talents culinaires, vous pouvez être rassuré : vous êtes un cordon-bleu. Est-ce que cela suffit ou désirez-vous que j'en rajoute une couche ?

— Non, miss Pasquier, ça me convient amplement. J'attends toujours mon explication.

Elle lui jeta un coup d'œil inquisiteur. Il enchaîna :

— Vous êtes la seule parmi nous à n'avoir pas supporté notre petite expédition dans les profondeurs. N'avez-vous vraiment rien à me dire ?

— Je ne vous suis pas.

— Vous avez prononcé des mots bizarres devant le portique, juste avant de vous évanouir. Vous vous en souvenez ?

— Des mots ?

Ambre se redressa et déposa le bol, soudain sur la défensive.

— Quels mots ?

— Quelque chose comme : Ioun… (Il s'éclaircit la gorge, embarrassé, recommença.) Ioun, puis ké, puis da.

Elle le dévisageait avec une expression impénétrable. Soit sa mémoire la trahissait, soit elle lui jouait grossièrement la comédie.

— Je ne saisis pas.

— J'espérais que vous me donneriez une explication. Vous sembliez terrorisée en les articulant, en les vociférant plutôt, comme si vous connaissiez leur signification.

— C'est la chose la plus absurde que j'aie jamais entendue !

— Et puis il y a autre chose…

À présent. Ambre le scrutait avec intensité, partagée entre irritation et effroi. Haziel enchaîna, conscient de l'incongruité de ses propos.

— Vous dansiez.

Ses mots eurent un effet instantané. L'horreur se dépeignit sur le visage de la chercheuse. Delaurier poursuivit de plus belle :

— Vous vous balanciez d'un pied sur l'autre comme au rythme d'un tambour. C'était très surprenant. Vous paraissiez en proie à une extase, une transe mystique. Vous dansiez, je l'aurais juré.

Ambre avait rapidement dissimulé ses mains, prises de tremblements, sous la couverture. Pas assez rapidement toutefois pour que le geste échappe au Canadien. Il avait fait mouche. La jeune femme luttait pour garder contenance.

— Attendez une minute, qu'insinuez-vous au juste ? réussit-elle à prononcer.

— Je n'insinue rien, je constate. Vous dansiez. J'aurais été heureux de savoir ce qui vous passait par la tête à cet instant précis. C'est une attitude suffisamment inhabituelle dans pareil contexte pour être notée.

— Est-ce que les *autres* m'ont vue ? souffla Ambre sur un ton plus bas.

— Je ne pense pas. Ils étaient trop absorbés par les signes sur le portique. Ils vous ont entendue par contre. Mais est-ce si important à vos yeux ?

La scientifique demeura muette.

Quelque chose de néfaste rôdait à la lisière de sa conscience. Cette allusion à la danse la terrorisait.

Elle avait dansé. Comme dans son rêve ?

Pour une fois, Delaurier paraissait sérieux, débarrassé de son humour douteux. Il la contemplait avec une expression soutenue qu'elle n'appréciait pas. Il s'échinait à sonder son

esprit à la recherche de ses secrets, de ses faiblesses les plus avilissantes. Qui croyait-il être pour tenter de décrypter son âme ?

Elle devait être vigilante, si elle ne voulait pas qu'on lui retire sa mission.

— J'aimerais me reposer à présent, dit-elle, sur un ton qui feignait l'indifférence.

— Vos désirs sont des ordres, princesse.

Elle songea à lui en remontrer, histoire de lui prouver qu'elle ne tolérerait pas d'autre marque de familiarité, mais le Canadien lui tournait déjà le dos. Sur le pas de la porte, il revint cependant à la charge.

— Quand vous aurez récupéré vos forces, miss Pasquier, je souhaiterais vous montrer quelque chose. Quelque chose que je suppose avoir un lien direct avec notre découverte. Certains aspects de la problématique vous échappent.

— Je ne comprends pas. De quoi parlez-vous ?

— Le mieux serait de vous en rendre compte par vous-même. Si vous n'y voyez pas d'inconvénient, je me propose de vous conduire demain matin en un point très spécifique du Glacier. Nous pourrions emprunter un tripod, qu'en dites-vous ? C'est l'histoire d'une heure ou deux. Je suis certain qu'ensuite vous envisagerez vos recherches sous un angle nouveau.

Elle ne trouva pas l'énergie de protester.

— À chaque jour suffit sa peine, se contenta-t-elle de murmurer. Je vous souhaite le bonsoir, monsieur Delaurier.

— À demain, miss Pasquier.

Il disparut dans le corridor.

26

ÉTAT SAUVAGE

Le goût du sang s'attardait dans sa bouche. Ferreux, épais.

Le sang de la créature des glaces.

Il avait arraché les plaques de la carapace, trituré la graisse, plongé ses griffes dans les entrailles fumantes, déchiré les muscles avec ses dents. Il s'était nourri d'elle alors que son corps était encore chaud. Tel un carnassier.

Blotti dans la tiédeur du cadavre éventré, enivré d'exhalaisons âcres, il tremblait de la violence de son repas. Pad'jé l'avait meurtri, ramené à ses instincts de chasseur, aux lubies de ses ancêtres. Il se sentait courroucé, sauvage, animal, comme au jour de sa fuite d'Im'shā.

Soudain, sa peau se mit à tressauter. Il cessa de mastiquer et le silence emplit la carcasse. Avec lenteur, il se glissa hors de son opulent berceau de chair, huma l'air glacé. Des silhouettes inquiétantes se profilaient sur les crêtes avoisinantes.

La trêve s'achevait.

Il se redressa, pétri de douleurs, et ses yeux cillèrent dans la lumière crue de ce monde. Le col lui paraissait si loin encore et l'ascension lui coûtait tant d'efforts… Pourtant, il fallait qu'il quitte les lieux du carnage, qu'il trouve un abri, qu'il s'allonge. L'une de ses blessures, la plus sérieuse, saignait abondamment. Il n'était pas tiré d'affaire.

Il rassembla ses forces, se focalisant sur sa destination. Un pas, deux pas, trois pas dans l'eau de pierre, jusqu'à ce que son mouvement devienne régulier.

À mi-parcours, il se risqua à se retourner.

Une horde de créatures avaient rejoint l'éperon rocheux et se ruaient sur la charogne de leur congénère avec une ferveur cannibale. Rendues folles par l'odeur du sang, elles accordaient un répit au fugitif.

Il reprit sa progression, agité de frémissements. Il ne leur ferait pas l'honneur d'agrémenter leur festin.

La pente s'adoucit enfin et de violentes bourrasques le frappèrent de plein fouet. Il s'écroula dans la neige.

Entre les pics couronnant le col, il devinait une large plaine qui s'étendait en contrebas. Effrayante de rectitude. Une immense rivière immobile. Il demeura à la contempler, tandis que la clarté baissait rapidement. Les deux étoiles venaient de se coucher, l'une après l'autre, liées par un pacte intime. La jaune en premier puis la petite orange. Une lumière violacée baignait à présent les cimes, leur conférant une aura incandescente. Quelques astres apparaissaient de-ci de-là, dessinant d'hermétiques constellations dans ce ciel étranger.

Bientôt, l'obscurité tomberait, glaciale et mortelle.

Il se sentit partir, cédant à l'épuisement. Ses membres prirent la lourdeur de l'eau de pierre, tandis que ses pensées s'échappaient dans l'atmosphère. La brève sensation que lui avait procurée l'entité intelligente Ky'ha le traversa de part en part. Elle incarnait son unique chance sur Pad'jé, le seul être vivant avec lequel il nourrissait l'espoir de communiquer. Ky'ha. Ky'ha. Qui était-elle ? Venait-elle de la grande vallée ? Il s'étonnait d'éprouver tant de curiosité à son égard. C'était comme une lueur dans la nuit, un attrait inexplicable, une saveur irrésistible.

Il trouva l'énergie de se relever.

Il était trop tard pour entreprendre la descente du versant. Il commença à explorer les environs. Ses mains fouillèrent les pans de roche, les moindres anfractuosités, à la recherche d'un abri où il pourrait se reposer et attendre le lever du jour. Il dénicha rapidement ce qu'il recherchait : une grotte étroite s'enfonçant au cœur de la montagne. Il s'y faufila jusqu'à ce que l'obscurité et le silence l'enveloppent totalement. Pour la première fois depuis son échappée du gouffre, il se sentit illusoirement protégé.

Emballés dans un lambeau de sa tunique, il avait emporté des restes de la créature des glaces. Le fumet de cette chair, mélangé à l'odeur minérale de la pierre, le répugnait, mais il se

résolut à en manger. La nuit serait difficile, sa première nuit loin de son ouvreur. S'il voulait recouvrer ses pleines capacités, il devait reprendre des forces. D'autres combats, beaucoup plus dangereux encore, l'attendaient sans doute dans la grande vallée.

27

DÉCLARATION DE GUERRE

Aldous Kobalski arpentait son bureau de Nouvelle Prospérité, à deux doigts de la syncope. Sa large mais courte stature déplaçait des masses d'air qui faisaient virevolter les papiers déposés sur son plan de travail.

Devant lui, l'amiral des Forces spéciales aérospatiales (FSA) Akim Thormundsen – un mètre quatre-vingt-dix, cent vingt kilos de muscles – faisait face à la baie vitrée, aussi impassible qu'une statue de sel. Minette Bellfort, la secrétaire personnelle de Kobalski, venait de tourner les talons dans une rage incommensurable. Des fragments épars de tasses et de sous-tasses brisées témoignaient de sa prise de bec avec le militaire. Cette femme-là avait du caractère, ce qui plaisait justement au directeur de la CosmoTek.

— Elle n'a pas tort, implora-t-il en s'efforçant de ménager ses dernières traces de sang-froid. Ce que vous nous demandez est impossible. Nous ne pouvons pas travailler sous vos ordres. La milice n'a aucun droit de s'immiscer dans les affaires de la CosmoTek. Nous ne vous reconnaissons même pas en tant qu'organisme officiel. En ce qui nous concerne, vous n'êtes rien d'autre qu'une bande de mercenaires ayant profité de la dislocation de l'armée régulière pour s'arroger le pouvoir. Et puis notre contrat stipule que nous ne sommes tenus d'obéir qu'à la Fédération des planètes. C'est ainsi depuis la colonisation du système AltaMira et je ne vois aucune raison pour que cela change.

— La Fédération est bien loin, lâcha Thormundsen sur un ton cassant. Gemma est demeurée trop longtemps aux mains d'investisseurs cupides et de scientifiques incompétents de votre acabit. (Kobalski secoua la tête, atterré.) Nous ne le

tolérons plus. Seule la milice est apte à rendre le sens de l'ordre à cette portion d'humanité en perdition !

Le directeur de la CosmoTek menaça du doigt les quatre croiseurs qui orbitaient entre Nouvelle Prospérité et Marie-Antoinette.

— Et vous pensez que ce… *déploiement massif* va améliorer quelque chose ? Vous espérez instaurer un régime militaire en toute impunité ? Mieux, un gouvernement totalitaire ? Laissez-moi rire !

Le visage de l'amiral, mélange improbable entre un soldat teuton et un Bédouin du Sahara, restait figé dans une attitude supérieure et hautaine. Kobalski argumentait en pure perte.

Malgré sa courte taille, il vint témérairement se camper face au milicien.

— Vous nous enjoignez le calme et la disponibilité, alors que c'est le branle-bas de combat autour de nous, que vous faites l'étalage de vos batteries d'armement lourd. Sommes-nous en guerre ? Et où donc se cache l'ennemi ? Sous mon bureau peut-être ? Pourquoi ne pas vérifier par vous-même ?

— Je ne souffrirai pas d'autre réflexion de ce genre, Kobalski, le corrigea sèchement Thormundsen. Nous sommes en opérations, en commando spécial, si vous préférez. Nul besoin de nous justifier. Ni devant la Fédération ni devant vous. Vous êtes quantité négligeable. Un simple claquement de doigts de ma part et votre station sera arraisonnée et réquisitionnée avec ou sans votre approbation. Nous avons gagné du terrain. Ne vous en étiez-vous pas aperçu ?

Des poussées de désespoir minaient le scientifique.

— Pourrais-je au moins connaître le but de ce chamboulement *stratégique !* persifla-t-il.

— Nos raisons ne vous concernent pas. Contentez-vous de vous tenir tranquille et de poursuivre votre travail sans poser de questions. Assurez-vous que vos subalternes obéissent à nos ordres et tout se passera pour le mieux.

— Mes *hommes,* rectifia le directeur, sont inquiets. Cette démonstration de force ne va réussir qu'à perturber leurs recherches.

— Sont-ils à ce point impressionnables ? riposta le milicien. Dites-vous que ce n'est qu'une mesure préventive. Nos croiseurs ne feront pas usage de leur armement tant que la situation sera sous contrôle.

— Tant que la situation sera sous contrôle ! pouffa Kobalski en levant les mains au plafond. Mais *la situation est sous contrôle,* et depuis plus de cent ans, amiral. Un siècle ! Il faut vous réveiller, mon gars. Vous vous êtes trompé de scénario. L'unique ennemi extérieur que nous ayons eu à combattre jusqu'ici, c'est le climat !

— Vous négligez certains événements récents. Les attentats…

Kobalski ne lui permit pas d'achever.

— Les attentats ! Des explosions dues à l'utilisation de matériel vétuste ou rongé par le gel. Les conditions sont rudes sur Gemma. Mais peut-être avez-vous tendance à l'oublier, calfeutrés comme vous l'êtes dans vos gros vaisseaux en orbite.

Calfeutré, Kobalski l'était lui aussi. Il se prépara à encaisser le commentaire qu'il allait immanquablement essuyer à ce sujet, mais Thormundsen, focalisé sur son sermon, enchaînait déjà :

— Est-il vraiment nécessaire de mentionner que la surveillance du Grand Arc laisse fâcheusement à désirer depuis près d'une décennie ?

— Nous y revoilà ! Encore cette paranoïa militaire !

— Vous devriez mesurer la virulence de vos propos. Dois-je vous rappeler qu'à l'origine nos troupes ont été mises en place pour garantir la sécurité des colons, et de Nouvelle Prospérité par la même occasion ?

— La sécurité de NP incombe aux milliers de techniciens qui œuvrent chaque jour d'arrache-pied à son bon fonctionnement. Nullement à vos sous-fifres prétentieux et armés jusqu'aux dents. Vos allées et venues dans les environs de Marie-Antoinette et du Grand Arc me font, au contraire, craindre le pire !

— J'effectue simplement mon travail.

— Votre travail, parlons-en ! Des semaines que le Palais de l'Arc, le long courrier de Boubakine, se prélasse en orbite, sous le nez du vaisseau des Bâtisseurs ! Je croyais que vous aimiez

l'ordre et la discipline, Thormundsen. Et vous vous en laissez compter par un richissime excentrique ?

— Le Palais de l'Arc dispose de toutes les autorisations nécessaires.

— Les autorisations ? explosa Kobalski. Mais c'est moi qui les distribue ! Je vous assure que je n'en ai accordé aucune au sieur Boubakine, en dépit de ses nombreuses sollicitations.

— Ce rôle revient désormais à la milice et à la milice uniquement. La discussion est close. Inutile d'épiloguer sur le sujet.

Thormundsen exécuta un salut sec et sonore et tourna les talons, sans permettre à son interlocuteur de poursuivre son plaidoyer.

Le directeur de la CosmoTek resta seul dans son vaste bureau, tremblant et abasourdi, cherchant en vain à recouvrer son calme et à comprendre la raison pour laquelle la milice avait soudainement souhaité réaffirmer sa présence autour de l'artefact. Rien n'avait changé pourtant. L'engin demeurait identique à lui-même : inerte, obscur, indifférent, aussi inhumain dans ses proportions que dans ses impénétrables desseins.

Kobalski avait toujours abhorré la soldatesque, armée régulière ou effectifs privés. Il ignorait qui finançait cette bande de dangereux incapables, mais il savait que ce déploiement n'augurait rien de bon. Envisageaient-ils une énième tentative de sabordage du Grand Arc ? Leurs efforts ne s'étaient soldés que par de cuisants échecs. Depuis près d'un siècle, militaires et scientifiques avaient perdu un nombre incalculable de sondes et de navettes en voulant forcer ses défenses.

Thormundsen bénéficiait-il de nouvelles données qui l'autorisaient à escompter un progrès dans ce domaine ?

Kobalski espérait sincèrement que ce revirement soudain n'entretenait aucun rapport avec la mission Archéa et les découvertes d'Ambre Pasquier sur Gemma.

28

POINT DE COLLAPSUS

Le tripod trônait devant le hangar tel un insecte inquiétant.

Le blast le frappait par brèves rafales, le faisant vibrer sur ses longs et graciles pods de suspension. Pete, Béat et Haziel achevaient cafés et cigarettes à l'abri des bourrasques, sous l'auvent de l'entrepôt. Il était sept heures trente du matin.

— Quelle raison as-tu invoquée pour qu'elle te laisse piloter l'un de ces bijoux ? demanda Béat au Canadien en ricanant.

Haziel tira sur sa cigarette en haussant les sourcils d'un air mystérieux.

— Secret professionnel.

— Ce mec sait y faire. Béat, crois-moi ! rigola Pete en lui donnant une accolade dans le dos. On passe pour des débutants en comparaison.

— Encore faudrait-il que *Madame* pointe le bout de son nez, gouailla Béat. Après les événements d'hier, je doute qu'elle soit disposée.

— Les paris sont ouverts, exulta Pete. Nous sommes jeunes et en bonne santé, c'est Maya qui l'affirme. Alors, profitons-en pour nous amuser un peu !

Il exhibait un billet de vingt crédits. Haziel pouffa.

— Que vous êtes cons !

Il jeta son gobelet dans un conteneur et se dirigea vers l'engin.

L'échelle escamotable était en place. Il suffisait de grimper et de décoller. En un rien de temps, ils planeraient au-dessus du Glacier. Il espérait que le temps ne se dégraderait pas davantage.

Entre deux rafales, il perçut le murmure d'un pas crissant sur la neige. Un frisson le parcourut. *Elle arrivait*. Il était

persuadé de l'avoir intriguée la veille, au sortir de son malaise. Il se retourna, un sourire aux lèvres… qui se figea aussitôt.

Un rire de femme, ironique.

— Tu devrais voir ta tête, mon cher. Une allégorie de la déception.

C'était Léna Andriakis, la microbiologiste. Elle poursuivit sur un ton caustique :

— Rassure-toi, elle ne saurait tarder. Maya lui a refilé une telle dose de somnifères et d'anxiolytiques qu'elle n'a pas encore les yeux en face des trous. Tu ne voudrais pas qu'elle gerbe dans ton coucou ?

Léna était venue s'adosser contre l'un des supports de l'engin, les bras croisés, l'attitude ostensiblement aguicheuse. Haziel sentit qu'elle l'observait derrière la fourrure synthétique de son capuchon.

— Tu désires quelque chose, Léna ?

— Non. J'attends avec toi.

— Bien. Attendons alors.

Le Canadien était pris au dépourvu. Comment réagir si sa collègue formulait l'envie d'embarquer avec eux ? Devait-il lui préciser que le tripod n'était conçu que pour deux passagers ? Le mentionner lui paraissait plutôt malpoli. Il préféra patienter.

— Pour rien au monde, je ne l'aurais loupée, lâcha Léna au bout de quelques minutes en ôtant ses gants.

Le Canadien la dévisagea d'un air interrogateur jusqu'à ce qu'elle s'explique :

— L'expression glaciale et indifférente dont elle va te gratifier.

Il resta silencieux. Rêvait-il ou la microbiologiste lui cherchait des poux ?

— Cette femme ne t'aime pas, continua-t-elle. Elle n'aime personne. Tu pourras lui concocter tous les petits plats que tu veux, lui sourire, te languir à son chevet, lui susurrer des mots doux, tu ne représenteras jamais plus qu'un vulgaire objet à ses yeux. Pire, une nuisance.

— À quoi tu joues, Léna ?

— Moi ? À rien. Je te mets simplement en garde.

Elle se rapprocha du Canadien jusqu'à pénétrer indûment son espace vital. Il n'eut d'autre choix que de plonger son regard dans le sien.

Il avait la noirceur du charbon.

— J'aime la couleur de tes yeux, attaqua-t-elle de but en blanc. Verts. C'est plutôt inhabituel par ici, et pourtant c'est un détail que le docteur Pasquier ne remarquera *jamais*.

— Je crains que ce ne soient pas tes oignons, ma belle.

— Oh, que si !

Il avait sursauté.

Léna s'était approchée au point de presser sa poitrine contre la sienne et lui avait discrètement pincé les fesses.

Elle se détournait déjà, rigolant à gorge déployée, visiblement ravie de son incartade.

— Ta guerre est perdue d'avance, mon lapin. Tu devrais prêter plus attention à la chair fraîche qui gravite autour de toi.

Il la regarda filer, interloqué.

À mi-chemin des baraquements, la microbiologiste croisa une silhouette. Le docteur Pasquier montrait enfin le bout de son nez.

Arrivée à la hauteur du Canadien, elle ne le salua que d'un bref signe de tête. Il l'aida à grimper à bord et ils s'envolèrent sur-le-champ.

Elle garda le silence durant le trajet. Haziel jugea plus opportun de respecter son mutisme. Elle devait être encore passablement secouée, et gênée de son comportement aberrant de la veille.

Le tripod entamait un large virage au-dessus de la plaine du Glacier. Ambre contemplait fixement la glace azurée des crevasses. À travers la vitre de l'habitacle, elle imaginait le froid mordant du dehors, renforcé par les attaques de blast. De temps à autre, alors qu'Haziel se concentrait sur le maniement de l'engin, elle lui jetait de furtifs coups d'œil. Il pilotait avec une nonchalance exagérée. Fait inhabituel toutefois, son visage restait fermé, débarrassé de son éternel sourire aguicheur. En revanche, il portait toujours, dissimulée sous sa parka orange, son antique veste d'aviateur. Ce type collectionnait les attributs

d'un cliché. Il lui donnait l'impression d'avoir continuellement quelque chose à prouver. Elle supportait à grand-peine que ce soit lui justement qui l'ait surprise en train de se dandiner devant le portique aux écritures. Elle priait pour qu'il ne revienne pas sur le sujet, tant elle craignait de s'empêtrer dans de fumeuses explications. Le cocktail de Maya l'avait mise K.-O. – elle avait dormi comme une masse, sans qu'aucun cauchemar ne vienne troubler son sommeil – et les deux tasses de café avalées dans le réfectoire n'y avaient rien changé.

— Nous arrivons, lança Haziel.

Le tripod se posa délicatement sur la neige. À une centaine de mètres sur la gauche, des débris carbonisés défiguraient la pente. Les auxiliaires rattachés au déblaiement avaient manqué de zèle.

— Nous sommes suffisamment près, ajouta-t-il, en coupant le propulseur.

Il exhiba un petit appareil – qu'Ambre n'avait jamais remarqué auparavant – et commença à effectuer une série de mesures.

— Qu'est-ce que c'est ? furent les premiers mots de la chercheuse.

Elle désignait l'appareil, qui disparut instantanément dans la poche du Canadien.

— Un détecteur d'un type particulier. Il vaudrait mieux que je vous en parle après l'expérience.

— L'expérience ?

— Suivez-moi. Inutile que nous nous attardions plus que nécessaire. Plus vite nous aurons accompli notre tâche, plus vite nous serons en sécurité.

En sécurité ? Avait-elle bien compris ? Décidément, elle peinait à se réveiller.

Elle dessangla sa ceinture et s'extirpa promptement de l'habitacle. Le contact avec l'air froid la revigora un peu, mais l'atmosphère, chargée d'une lourdeur indéfinissable, lui donna aussitôt l'envie de déguerpir.

Haziel, planté à une dizaine de mètres de là, scrutait les environs, la mine circonspecte.

— Alors, monsieur Delaurier, que teniez-vous à me montrer de si exceptionnel ? Ne me dites pas que ce sont encore les exploits des indépendantistes ?

— Même si les indépendantistes n'y sont strictement pour rien, cet endroit est sans cesse le théâtre de nouveaux accidents inexpliqués.

Il s'éloigna de quelques pas.

Elle le suivit du regard, ne sachant trop quelle attitude adopter. Il brandissait devant lui son détecteur et sondait le terrain à la manière d'un sourcier.

— Concernant ces accidents, lança-t-elle à travers les hululements du vent qui forcissait, pourriez-vous être plus explicite ?

— Je faisais allusion aux tankers qui explosent sans raison, aux convois qui s'évanouissent dans la nature, aux routiers devenus fous qui racontent des histoires abracadabrantes…

— Ça ne m'évoque rien.

— Ce genre d'informations a tendance à être occulté.

— Si de telles choses se produisaient réellement, poursuivit-elle en se dirigeant vers les carcasses, nous serions au courant, non ? Je n'ai jamais eu d'écho d'une enquête officielle à ce propos.

— C'est parce qu'il n'y en a jamais eu. Personne n'a envie de se pencher sur l'élaboration d'un nouveau tracé pour la route des transpondeurs. Pensez à la masse de travail que cela nécessiterait.

Il se tut un instant avant d'ajouter :

— À votre place, je me tiendrais à bonne distance de ces débris.

Ambre se retourna.

— Et pourquoi ?

— Les lieux sont potentiellement dangereux. En ce moment même, mon dispositif indique que nous subissons une faible zone d'influence. Rien de bien dramatique, juste ce qu'il faut pour mon expérience.

Elle s'immobilisa. Elle ignorait si elle devait prêter foi aux dires du Canadien. Dans le doute, elle préféra rebrousser chemin.

— Regardez ce schéma, dit-il quand elle fut à ses côtés. Vous voyez ? Cette oscillation qui traverse l'écran ? C'est elle. Notre zone d'influence. À cet endroit précis, nous sommes en sécurité. Elle ne manifeste que peu d'amplitude, bien que nous en éprouvions déjà les effets.

— De quoi me parlez-vous au juste ?

— Les zones d'influence sont la cause des accidents, miss Pasquier. La cause unique.

Elle secoua la tête. Soit Delaurier s'était mis à baragouiner dans un charabia incompréhensible, soit les tranquillisants de Maya se doublaient d'une action hallucinogène.

Le pilote s'était de nouveau éloigné, les yeux rivés à son appareil.

— Il y a sur la bordure est du Glacier un lieu singulier que les chercheurs de la base Tétra – une ancienne station de climatologie reconvertie en laboratoire de physique expérimentale – ont baptisé « point de Collapsus ». Un lieu où les constantes universelles subissent des variations intenses et aléatoires…

— Je n'ai aucune connaissance de ce projet de recherche, le coupa Ambre.

— Normal, puisque personne n'a daigné s'y intéresser jusqu'à présent.

— Et en quoi ce… point nous concerne-t-il ?

Haziel émit un petit rire navré.

— Je vois que la physique n'est pas votre sujet de prédilection. Vous préférez ce qui touche de près ou de loin au vivant. Pourtant, la physique constitue, en un sens, la base même du vivant…

— Je me passerai de vos réflexions philosophiques.

— Très bien. Venons-en donc aux faits. Quelle heure est-il, s'il vous plaît ?

Elle l'examina d'un air ahuri. On frisait les sommets de l'absurde.

— Vous est-il vraiment nécessaire de connaître l'heure à cet instant ?

— Utile ? Fondamental, miss Pasquier. Veuillez m'indiquer l'heure, je vous prie.

— Il est huit heures et deux minutes. Si c'est pour mesurer le temps perdu à écouter vos élucubrations…

— Je vous remercie. Maintenant, patientez.

Il s'éloigna tranquillement d'une vingtaine de mètres, en sifflotant.

Ambre fulminait. Non content d'être insupportable, prétentieux et paranoïaque, ce type était fou. Ce dont elle avait déjà présumé, à raison.

— Pourriez-vous enfin m'expliquer à quoi vous jouez, Delaurier ? Delaurier !

— Encore une poignée de mètres. Voilà, nous y sommes. Rejoignez-moi en marchant scrupuleusement dans l'empreinte de mes pas.

La chercheuse soupira et se prêta de mauvaise grâce à l'exercice.

— À présent, consultez à nouveau votre montre. Avec la plus grande attention.

— Vous plaisantez, je vous ai donné l'heure il y a à peine une minute !

— Regardez, vous allez vite comprendre.

Ambre s'exécuta à contrecœur.

Elle demeura interdite.

Son cadran affichait huit heures et trente-cinq minutes.

Elle se sentait stupide. Sa montre la lâchait au moment le plus inopportun.

— Vous ne me croirez jamais, bredouilla-t-elle, furieuse contre elle-même. Ma montre s'est détraquée. Enfin, elle… avance…

— Vraiment ?

— Je ne comprends pas, elle fonctionnait parfaitement bien tout à l'heure… *C'est ridicule !* (Une idée lui traversa l'esprit.) Cet endroit ne détraque pas les montres tout de même ?

— Non, miss Pasquier, il ne détraque pas les montres. *Il détraque le temps,* ou plus précisément la façon dont la matière se comporte au niveau le plus fondamental. Et maintenant, quelle heure avez-vous ?

Les yeux de la chercheuse s'étaient agrandis d'horreur. Son cadran lui stipulait qu'en quelques secondes vingt minutes

supplémentaires venaient de s'écouler. Il était désormais neuf heures moins cinq.

Elle ne pouvait plus formuler un mot. Elle regarda aux alentours, victime d'un début d'affolement.

— Parfois c'est moins, parfois c'est beaucoup plus, continuait Haziel le plus tranquillement du monde. Des heures, des jours ou des *millénaires* entiers peuvent se volatiliser ici l'espace d'une simple respiration. Il est impossible de le prédire. Maintenant, il serait judicieux de battre en retraite, si nous ne voulons pas nous transformer en cadavres…

Avec les valeurs qu'il enregistrait, ils couraient très peu de risques que cela se produise, mais Ambre n'avait aucun moyen de le savoir. Il préférait en rajouter un peu, histoire de l'impressionner davantage.

Imperceptiblement, la chercheuse avait d'ailleurs entrepris de se replier en direction du tripod.

— Je ne comprends pas, répétait-elle, ce genre de phénomène n'existe pas. Pas dans la réalité…

— Quand je dis qu'il détraque le temps, précisa Delaurier, je devrais plutôt parler d'espace-temps. La théorie de la relativité restreinte a modifié notre conception du temps, le transformant en un élément de la construction appelée « espace-temps », un ensemble absolu à quatre dimensions qui englobe la totalité des événements se déroulant dans notre univers. Le point de Collapsus, par l'influence qu'il exerce sur la matière et l'énergie, fait subir à l'espace-temps des variations qui demeurent inexpliquées à ce jour. Habituellement plat, il s'y courbe et s'y distord comme sous l'action d'un champ gravitationnel très intense. Nous nous retrouvons plongés dans un univers reproduisant les conditions de Planck – de l'instant zéro si vous préférez : un univers où les lois de la physique cessent d'opérer de façon cohérente. Le temps linéaire cède sa place à un temps imaginaire, à la fois figé et en mouvement, se dilatant ou se repliant tour à tour sur lui-même en un rythme effréné. Nous pourrions simplifier la chose en énonçant que le temps, tel que nous le connaissons, n'a ici tout bonnement plus d'existence. En ces lieux infernaux, la réalité ne revêt plus rien de familier, docteur Pasquier. Imaginez alors ce qu'il peut advenir d'un

tanker ou d'un être humain piégé dans les mailles du point de Collapsus à l'instant où se forme une zone d'influence… Ils ne peuvent qu'en ressortir transformés, dramatiquement *transfigurés* !

— Vous êtes en train de me suggérer que cette zone du Glacier n'obéirait pas aux lois de la physique ?

— Aux lois de la physique, si, miss Pasquier, mais aux lois de la physique *quantique* uniquement.

— Vous me menez en bateau, rugit Ambre. Le comportement des objets ne s'apparente pas à celui des particules.

— J'avoue qu'il m'arrive parfois d'être facétieux… mais non, je ne vous mène pas en bateau. Dans un espace-temps soumis à des fluctuations d'une telle intensité, tout devient possible. Heureusement pour nous, les effets ne se ressentent pour l'instant qu'à petite échelle et en des occurrences bien particulières.

— Vous avez dit « pour l'instant » ?

— Oui. Ces paradoxes ont commencé à se renforcer depuis peu. Quelque chose est en cours, miss Pasquier, un processus qui menace la sécurité de cette région et peut-être celle du Glacier tout entier. Et je ne parle même pas de vos fouilles archéologiques…

Haziel Delaurier garda le silence pour s'assurer qu'il avait atteint son objectif. Ambre, à défaut d'être pleinement convaincue, le regardait d'un air dubitatif. La riposte fut virulente.

— Qui êtes-vous au juste, Delaurier ? Vous semblez en savoir beaucoup sur le sujet pour un simple pilote de tripod !

Haziel s'éclaircit la gorge. Il s'était préparé à ce genre d'offensive. Le moment était venu de tomber le masque.

— J'appartiens à l'équipe du professeur Stanislas Stanford, débuta-t-il sur un ton mesuré. Il y a une dizaine d'années terrestres, ce dernier a installé son laboratoire de physique expérimentale dans les locaux désaffectés de l'ancienne base de climatologie Tétra, cela dans le but d'étudier de plus près les effets – déjà notables à cette époque – du point de Collapsus. Ensemble, nous y travaillons dans l'isolement le plus total, aucun organisme n'ayant daigné se pencher sur nos

découvertes. Et ce n'est pas faute d'avoir essayé d'attirer leur attention, miss Pasquier. Sur Gemma – cette monstrueuse foire d'empoigne à la prospection –, qui se soucie d'une bande de physiciens farfelus ? Considérez votre propre réaction à mes explications. Les gens sont épuisés de lutter contre les conditions météorologiques, mortifiés par la présence du Grand Arc, excédés par les frasques des indépendantistes, déçus d'avoir été abandonnés par la Fédération. Tant de promesses et si peu de résultats ! Vous êtes bien placée pour le savoir, non ? C'est pour ces raisons que nous avons pensé à vous et à la CosmoTek. Nouvelle Prospérité représente le dernier bastion de la recherche fondamentale dans le système AltaMira. Aldous Kobalski semble un type intègre. Nous avons été si déconcertés de découvrir que vous entamiez des opérations dans cette zone du Glacier justement… Ce ne pouvait être un hasard, vous deviez forcément disposer de données additionnelles. Vous comprendrez sans mal que nous y ayons vu un signe du destin.

Ambre n'écoutait plus.

Elle réfléchissait à l'implication des paroles du Canadien. Cet individu sournois s'était infiltré, et cela sans la moindre difficulté, dans son équipe pour mener à bien ses propres investigations. Il l'avait abusée. Et, de ce fait, il avait berné par la même occasion Kobalski, la CosmoTek et la Fédération !

— Ce que j'entends surtout, Delaurier, rugit-elle, c'est que vous êtes un menteur et un espion. Comment avez-vous osé vous jouer de moi ?

— C'est le seul moyen que nous ayons trouvé, le professeur Stanford et moi-même. J'ai essayé de m'entretenir avec vous à plusieurs reprises, mais vous êtes si…

— Si quoi, monsieur Delaurier ?

— Impulsive !

La chercheuse avait déjà tourné les talons.

S'efforçant gauchement de suivre l'empreinte de ses pas, elle rebroussait chemin vers le tripod.

Haziel jura et se lança à sa poursuite.

— Vous êtes vraiment incroyable ! Je vous informe d'un danger qui nous menace de façon directe et vous piquez une colère infantile parce que j'ai utilisé un stratagème pour vous

rallier à notre cause. Ne devriez-vous pas plutôt me témoigner de la gratitude pour vous avoir avertie ?

— Sachez que je ne rallie jamais aucune cause, Delaurier, hurla Ambre à perdre haleine en continuant d'avancer.

— Même pas celle des indépendantistes ?

— Surtout pas celle des indépendantistes… ni celle d'un amas de physiciens hystériques !

— Laissez-moi au moins une chance d'aller au bout de mon exposé. Je n'ai pas encore abordé la partie la plus intéressante.

— Vous m'en parlerez à la base en compagnie virtuelle d'Aldous Kobalski. Votre attitude est inqualifiable ! C'est de l'espionnage pur et simple. Vous en répondrez devant la Fédération, je vous le garantis.

— Attendez une minute !

Il attrapa la chercheuse par son capuchon et la tira jusqu'à lui. Ils se télescopèrent aussi violemment que lors de leur première rencontre dans le blast. Elle resta éberluée par une telle dose de sans-gêne.

— Je me dois de vous mettre en garde, docteur Pasquier, reprit Delaurier en haussant le ton. Les choses sont trop graves pour que je me laisse embobiner par vos simagrées d'enfant gâtée. Vous allez d'abord m'écouter attentivement et d'une façon parfaitement scientifique et, après, je veux bien vous suivre en enfer et m'expliquer devant Belzébuth en personne !

Ambre se dégagea et se cabra face à lui, les bras croisés dans une attitude de défi.

— Vous avez une minute.

— Soit. J'irai droit au but. Les altérations temporelles ne sont pas les seules conséquences des influences du point de Collapsus. Du fait des conditions spéciales y prévalant, la matière adopte la fâcheuse tendance à emprunter les comportements probabilistes qui régissent le monde au niveau subatomique. La réalité se retrouve soumise à des effets de superposition quantique – stipulant que tout système demeure dans un état d'indétermination tant qu'il n'a pas été mesuré –, ainsi qu'au principe d'incertitude de Heisenberg, qui rend caduque la faculté de connaître simultanément chacune des composantes de ce même système.

Ambre poussa un soupir exaspéré, auquel il se sentit obligé de répondre sur-le-champ.

— Peut-être devrais-je vous rappeler, avant d'argumenter plus loin, que la matière se caractérise par un aspect ondulatoire, de même que n'importe quelle particule, et possède, par conséquent, une potentialité à se conduire de manière probabiliste. Au final, ce n'est que la petitesse de la valeur de la constante de Planck – régissant le passage du monde des quantas au monde courant – qui occulte à notre échelle ses propriétés ondulatoires. Il suffirait que cette unité augmente pour qu'il en aille tout autrement. Selon nos déductions, les objets macroscopiques prisonniers d'une zone d'influence de forte intensité troqueraient leurs longueurs d'onde, très petites, pour des longueurs d'onde très grandes, s'apparentant à celles des particules. Le processus de réduction, également baptisé « décohérence » – qui intervient lorsque les particules, entrées en résonance avec l'environnement, perdent leur nature indéterminée pour revêtir celle d'objets concrets –, s'en trouve ainsi résolument entravé. C'est comme si nous nous retrouvions dans un gigantesque système quantique, un espace de Hilbert grandeur nature, dans lequel les ondes de matière exploreraient l'infinité des probables. Avant d'être mesurés et rabaissés à un état unique, chaque éventualité est envisageable, chaque chemin reste ouvert, sans qu'il soit nécessaire de choisir. Un zoo, miss Pasquier, un zoo peuplé d'une ribambelle d'étrangetés issues du monde microscopique ! De fait, *tout* devient possible quand on traverse une zone d'influence.

Haziel s'interrompit un instant. Son cœur battait la chamade et ses mains s'étaient mises à trembler au souvenir de l'incident qui l'avait traumatisé.

Ambre était appuyée contre l'échelle du tripod. Le visage fermé, à la limite du mépris, elle attendait néanmoins la suite.

— Je suis en mesure de vous en parler, car j'ai moi-même expérimenté ce phénomène, poursuivit le Canadien sur un ton plus personnel. Entendez dans ma chair… Je me suis retrouvé au mauvais endroit au mauvais moment. Sachez que vous êtes la première personne à laquelle je me confie. (Il prit une inspiration comme s'il s'apprêtait à plonger en apnée.) Il y a

près de deux mois, alors que j'effectuais des mesures quelques kilomètres plus au sud, une zone d'influence, dont j'avais mésestimé l'amplitude, s'est abattue d'un coup sur mon snowcat. C'était fou, miss Pasquier. En un instant, je me suis vu *dupliqué*. J'étais toujours aux commandes de mon engin et, en parallèle, un second moi-même continuait sa route sur une trajectoire déviante. J'étais soudainement deux versions de moi-même, parfaitement conscientes, parfaitement intègres, partageant les mêmes émotions, les mêmes souvenirs, et le même vécu, jusqu'à ce que celui-ci diverge d'une façon dramatique. Surpris par ce phénomène de dédoublement, j'ai perdu le contrôle de mon véhicule, qui s'est écrasé à pleine vitesse contre un nunatak. À cette exacte seconde, j'ai su que j'étais mort, miss Pasquier… ou plutôt qu'une variante de moi-même était morte. À une cinquantaine de mètres de là, un autre Haziel Delaurier, pilotant un autre snowcat, absolument identique à mon fidèle Chinook, stoppait pour contempler l'étendue du désastre. Ce second moi-même s'est approché du théâtre du sinistre et a aperçu, dans le plus pur effroi, mon cadavre baignant dans son sang, broyé par les tôles éventrées de l'engin. *Je me suis vu mort,* docteur Pasquier. Je n'avais plus d'existence et pourtant, comble du paradoxe, je vivais et je m'épouvantais du spectacle de ma propre fin. C'est alors que la vision s'est dissipée, sous l'effet de la décohérence, comme si le snowcat accidenté ne s'était jamais retrouvé à cet endroit. Comprenez-moi bien, miss Pasquier : le plus terrifiant dans cette expérience, c'est que je n'ai aucun moyen de savoir si je suis toujours, à l'heure où je m'entretiens avec vous, la version initiale de moi-même, *l'original*. Je n'aurai jamais la certitude de ne pas être *l'autre*, mon double quantique, né des facéties du point de Collapsus. Mais il y a pire…

Il se ménagea un moment de répit puis enchaîna, la voix altérée :

— Avez-vous entendu parler de l'effet de condensât, miss Pasquier ?

La jeune femme ne répondit pas. Il ne chercha pas à découvrir si elle était encore en colère ou si, graduellement, son irritation cédait place à la curiosité ou à la peur.

— Dans certains états singuliers de la matière, à des températures extrêmement basses notamment, des atomes, de prime abord indépendants, perdent leur énergie cinétique jusqu'à ce que leurs ondes se recouvrent et qu'ils finissent par s'agglomérer en ce que l'on appelle un condensât de Bose-Einstein. Dès cet instant, ils ne sont plus déterminés que par une unique fonction d'onde. Il suffit alors d'agir sur un seul atome pour que la totalité d'entre eux réagisse de concert. Pour établir le lien avec mon expérience, rien ne me dit qu'en échangeant ma vie contre celle de mon doublon quantique, ce n'est pas la réalité qui s'en est trouvée affectée, modifiée d'une manière dont je ne pourrai jamais mesurer les incidences ultimes. Mon « accident » a-t-il ouvert un autre chemin, une brèche vers un univers divergent ? La transfiguration de mes particules a-t-elle contaminé, à l'image d'un condensât, l'ensemble des particules de l'Univers ? Dois-je, dès à présent, me préparer à endosser la responsabilité de ce qu'il adviendra de nous dans un proche futur ?

Sa voix s'étrangla.

Il ne pouvait pas se hasarder plus loin sur ce terrain mouvant sans prendre le risque que sa raison ne s'égare pour de bon. Jamais, il n'était parvenu à exprimer ses doutes au sujet de la légitimité de son existence. Même face à Stanislas, son meilleur ami, il avait chancelé, à deux doigts de se perdre. Ce coin d'ombre qu'il abritait en lui avait crû, s'était envenimé jusqu'à le submerger d'un déluge de culpabilité. Et voilà qu'il se mettait à nu devant une parfaite inconnue, hostile qui plus est !

Il baissa le regard, renifla puis empoigna l'échelle du tripod.

Il en avait suffisamment dit. Si, malgré tout, Ambre restait sur ses positions, il ne pourrait se reprocher de n'avoir pas tenté le tout pour le tout.

— Faites de moi ce que vous voulez, conclut-il en grimpant les échelons, mais sachez que je n'ai jamais été aussi franc avec personne.

Ambre continuait de se taire, pétrifiée, au pied de l'astronef.

Delaurier venait de la confronter à ses pires démons. Ses rêves remontaient à la surface, s'érigeant contre sa raison. Par ailleurs, tous se liguaient pour miner son équilibre mental, déjà

fragilisé. Delaurier n'incarnait que la pièce maîtresse d'un odieux complot.

Le vrombissement du réacteur remplit l'atmosphère glacée, l'obligeant à émerger de sa torpeur. Elle attrapa l'échelle et la gravit dans un état second. Elle enjamba le Canadien sans lui jeter un regard et s'installa dans le siège passager.

Haziel, les mains sur les commandes, se préparait à décoller.

— Une dernière chose avant que nous ne regagnions le site et que vous ne me livriez à mes bourreaux. L'origine des zones d'influence se situe dans les profondeurs, au cœur même des vestiges. D'après mes calculs, dans quelques centaines de mètres au grand maximum, notre équipe aura atteint la source d'énergie qui engendre ces paradoxes à la surface du Glacier. Une source d'énergie faramineuse, impensable pour nous, humains, et, de surcroît, en graduelle expansion. Il est inimaginable qu'elle ne soit pas en rapport direct avec ce que nous nous apprêtons à découvrir. Le couloir, miss Pasquier, la succession des portiques… Nous fonçons droit dessus. Peut-être l'aurons-nous rejointe après-demain ? Demain ? Qui sait ? Que ferons-nous alors, confrontés à une forme de technologie qui nous dépasse, à une machine, vraisemblablement, dont nous n'avons aucun moyen de décrypter le fonctionnement ? Mais peut-être n'en avez-vous strictement rien à foutre.

Ambre gardait toujours le silence. Une ride profonde, entre ses deux sourcils, scindait le haut de son visage en deux moitiés distinctes.

Agacé par son mutisme, Haziel abattit sa dernière carte.

— Le professeur Stanislas Stanford est prêt à s'entretenir avec vous, si vous en exprimez le désir. Si je n'y suis pas parvenu, ce que je déplore, lui saura vous faire entendre raison. Il vous attend à la base Tétra, à votre convenance. La balle est dans votre camp.

Le tripod commença à s'élever dans les airs. Ambre boucla rapidement sa ceinture. Ils filaient à vive allure vers le site quand elle se décida enfin à parler.

— Quand pourrai-je le rencontrer ? se contenta-t-elle de prononcer d'une voix exempte d'inflexion.

Haziel n'afficha aucune réaction.

— Maintenant. Je vous y conduis sur-le-champ.
L'engin vira de bord aussi sec.

29

ÉTRANGERS

La chair de la créature l'avait rendu malade. Terriblement malade.

La grotte où il s'était réfugié avait été le théâtre de son supplice. Recroquevillé entre ses parois étroites, réduit à son animalité, il y avait livré son combat contre la mort.

Il en avait réchappé pourtant. Ses blessures se refermaient peu à peu. Mais à quoi bon survivre si ce n'est que pour succomber à la faim ? Ses membres rivalisaient de sécheresse avec l'atmosphère de Pad'jé. Sa peau, malmenée sous ses haillons, s'écaillait. Partout, son épiderme perdait ses jolies couleurs pour devenir aussi terne que l'environnement hostile qui l'entourait. Il était à bout de force.

Emmitouflé dans sa tunique, il marchait, les pieds insensibles, les articulations pétries de grincements, les muscles noués telles des souches de bois. Le vent se jouait de ses vêtements en lambeaux, lui léchait les os, si bien que sa vraie nature se tapissait dans ses entrailles, révulsée, en attente.

La monotonie de sa progression s'interrompit d'un coup.

Il sut immédiatement qu'il n'était plus seul.

Il se figea, humant l'air glacé, puis s'accroupit. Les manchons qui enveloppaient ses mains s'enfoncèrent dans la neige, son ventre frôla l'eau de pierre, et il eut la sensation de se rétracter encore plus profondément en lui-même.

Ils se terraient quelque part dans l'immensité blanche. Son regard ne les avait pas repérés, mais il discernait leur odeur. Elle lui parvenait par vagues, signifiant une présence qui détonnait dans cet univers minéral. De chair et de sang chaud, voilà ce dont ils étaient faits. Des corps remplis de vie, qui, toutefois, ne partageaient rien de commun avec le monstre dont

il s'était repu à sa sortie du précipice. *Qui étaient-ils ?* Il essaya de glaner le maximum d'informations à partir de ce fumet, de lui donner une couleur, une texture, de le décortiquer à travers les strates complexes de ses perceptions. En vain. Amenuisé par le froid, il ne réussit qu'à aiguiser sa frustration.

Non loin de sa cachette, de frêles silhouettes s'activaient dans le creuset d'une vallée étriquée. Elles y avaient établi ce qui ressemblait à un village ou à un nid.

Tout tremblant, il contourna un rocher, s'aplatit dans la neige pour les observer dans le menu détail. Immobile, autant figé par le gel que par la stupéfaction, il les examina longuement, son effarement ne cessant de croître.

Ses yeux lui jouaient-ils un tour ou se trouvait-il confronté à de pures abominations ? Des créatures qui parsemaient l'environnement de leur empreinte ; des créatures qui possédaient la faculté de penser et de concevoir ; des créatures fraîchement débarquées sur cette terre, venues d'un monde distant dont il ignorait tout… à moins que cette information ne se soit perdue dans les méandres de sa mémoire.

Mais cela n'était encore rien.

Le véritable choc résidait dans leur *apparence.*

Ces étrangers étaient affublés de membres supérieurs et inférieurs qui s'apparentaient aux siens. *Comme si, eux aussi, avaient été engendrés par Mihitāna. Comme s'ils étaient ses congénères.*

Terrassé par la violence de l'émotion, il enfouit son visage dans la neige, s'y roula en grognant. La douleur physique ne signifiait que peu de chose, comparée à la dévastation morale qu'il ressentait. Leur aspect tenait de l'insulte, du sacrilège, et le ramenait immanquablement à sa vision. Dans son jeune âge, il avait rêvé d'un être exactement semblable à eux. Des bras, des jambes, une tête dressée pour observer les Archipels Célestes. Une ba'ha, disait-on sur Im'shā : une créature venue d'ailleurs, douée de perceptions. Il s'en était confié à Amin'Tadjé quelque temps avant son départ, l'unique Alpaki à même de le comprendre. Comme s'ils étaient nés du même œuf.

À présent, il affrontait seul ce souvenir troublant. Seul face à ceux qui se dénommaient eux-mêmes les Uh'manes. Ky'ha, la

forme de vie qui l'avait arraché à sa stase, ne pouvait être que l'une d'entre eux.

Elle ressemblait donc à *ça* !

Un jappement courroucé lui échappa.

La ba'ha qui avait habité son rêve était-elle l'entité Ky'ha ?

Réfléchir lui faisait mal. Il était si hérissé que son épaisse torsade ne parvenait plus à confiner ses vibrisses, qui surgissaient en désordre du pan d'étoffe dont il s'était recouvert la tête. Impuissant à gérer cette inconfortable nouveauté, il mourait d'envie de mordre, de griffer, de trépigner, de feuler. Et nullement dans l'intention de jouer.

Comment devait-il se comporter avec ces Uh'manes jaillis de nulle part ? Comment les intégrer dans son monde, se soustraire à leur inévitable contagion ? Il aurait préféré qu'ils ne soient jamais apparus à la surface de Pad'jé. D'ailleurs, il ne nourrissait aucun désir de les connaître ni de savoir où se trouvait leur terre d'origine. Jamais au cours de leurs pérégrinations les Talma'Djae – les Détachés – n'avaient rencontré d'entités si semblables à eux. D'ordinaire, les Timhkāns, dont il était un splendide spécimen, vivaient parmi leurs congénères, dans une autarcie parfaite. Ils n'avaient guère l'occasion de se confronter à l'altérité et ils n'en ressentaient nullement le besoin.

La faim racornit ses divagations.

Ces créatures qui grouillaient dans la vallée étaient constituées de chair, comme lui. Elles devaient se sustenter d'une manière ou d'une autre.

Il rassembla son courage et se mit à ramper en direction de leur repaire. Quand il fut suffisamment proche, il renifla de nouveau l'atmosphère, maintenant saturée de leur présence.

Le goût de ces Uh'manes ne lui plaisait résolument pas.

Acide et sec, il s'apparentait à celui de guerriers sur le point de lancer une offensive. Nulle part, il ne trouva trace de jeu en eux. Ils étaient rigoureux et hiérarchisés, prêts à tout. Prêts à le tuer, *lui,* si par malheur leurs routes venaient à se croiser.

Une pensée plus terrifiante encore le frappa. *Étaient-ils à l'origine de la haine farouche qui avait endommagé la conscience de son ouvreur ? Étaient-ils responsables de sa*

chute vers la surface, du silence de Kalaān ? L'idée qu'ils puissent posséder ce pouvoir le plongea dans l'affolement.

À une centaine de pas, une vague d'agitation secouait les rangs des Uh'manes. Quelque chose se préparait.

Un engin volant terminait sa phase d'approche. Bien que le rugissement de son système de propulsion blessât ses oreilles sensibles, il s'obligea à étudier avec attention la manœuvre d'atterrissage. Les Uh'manes, de même que les Timhkāns, avaient quitté leur île de naissance pour naviguer sur le Grand Océan. S'il dérobait l'un de leurs navires, serait-il apte à en comprendre le maniement, à décrypter les secrets de sa conscience ? Lui permettrait-il de rejoindre Kalaān ?

À peine eut-il le temps de s'enflammer à cette pensée qu'un nouveau venu émergeait de la nef. Ses congénères s'activaient autour de lui en émettant une kyrielle de sons dépourvus de musicalité. Malgré cette cacophonie, le Timhkān élargit ses niveaux de perception jusqu'à effleurer leur trame émotionnelle.

Ce qu'il y découvrit l'atterra.

Leurs projections sensorielles se dévoilaient dans leur absolue nudité : cassantes, muselées, chaotiques, aussi arides que le roc et l'eau de pierre. Il eut beau chercher, aucun flux ne transitait d'un Uh'mane à un autre. Leur espèce ne connaissait pas la cohésion.

Des solitaires. La planète de glace attirait les êtres de glace.

Les deux soleils s'étaient couchés depuis longtemps lorsqu'il se décida à s'aventurer dans le village. Malgré le danger, il était déterminé à dérober du matériel et de la nourriture aux Uh'manes. Comme lui, ils supportaient à grand-peine la température de Pad'jé : ils dissimulaient leur anatomie sous d'épaisses carapaces, et de la fumée s'élevait de brasiers qui rougeoyaient à proximité de leurs abris. Au rang des divergences, ils étaient diurnes. Pour se déplacer, ils s'aidaient de violentes sources lumineuses qui déchiraient l'obscurité. Ses yeux de Timhkān lui permettaient de voir autant de nuit qu'en plein jour. Il se réjouit de cet avantage qu'il n'hésiterait pas à mettre à profit.

Le calme était retombé. Les Uh'manes s'abandonnaient au repos.

Il s'avança avec précaution jusqu'à l'entrée du camp. Il en huma le mélange d'odeurs, à la fois mystérieux et familier. L'âcreté de la fumée lui piqua les narines et généra de furtives réminiscences de son propre passé. Comme il aurait voulu que ce village fût le sien, qu'il puisse y faire halte en toute quiétude. Avec douceur et une certaine nostalgie, ses doigts caressèrent la membrane du premier abri qu'il rencontra. Épaisse et glissante, mais aisée à plier. Une tenture ? Les Uh'manes menaient-ils une vie nomade ?

Des ondes de chaleur se dégageaient de la toile et il fut tenté d'y lover son corps pour se réchauffer. Il se ravisa. Ce n'était ni le lieu ni l'instant de s'abandonner au plaisir. Il reprit son avance, privilégiant les zones où l'ombre était la plus dense. Malgré ses pendeloques, il évoluait dans un silence parfait.

En plein milieu du campement, il s'arrêta une nouvelle fois.

Un brasier crépitait à quelques pas de lui. L'envie le prit de s'y précipiter, de se gaver de cette fournaise, d'emmagasiner le plus d'énergie possible pour affronter ses futures épreuves. Mais, là encore, le risque s'avérait trop grand. Des veilleurs montaient la garde et le foyer se dressait en pleine lumière. L'effort qu'il dut produire pour renoncer à son caprice le laissa amer et courroucé.

Sur sa droite, bien au chaud dans leur refuge, plusieurs Uh'manes échangeaient des informations en jacassant. Il ne s'attarda pas. Sur un surplomb reposait la nef dont il avait suivi la manœuvre. Il fut très tenté de s'en approcher pour sonder sa carapace du bout de ses doigts. Idée qu'il abandonna quand il avisa la silhouette d'une sentinelle campée face à la rampe d'accès. Il se glissa derrière elle, enveloppé de noirceur, les sens en éveil. Elle ne témoigna d'aucune réaction au moment où il la frôla. Elle se tenait à sa merci, à la portée de ses griffes, de ses dents, offerte à ses lubies.

Il poursuivit sa route, réjoui par sa découverte : l'imperméabilité des Uh'manes serait son plus grand atout sur cette terre.

Le Timhkān trouva enfin ce qu'il était venu chercher : un abri d'où aucune présence n'émanait. Il se faufila à l'intérieur. L'obscurité y était encore plus intense que dans le village. Quelques instants furent nécessaires à ses yeux pour qu'ils s'acclimatent. Il se redressa lentement de toute sa taille. Sa tunique glissa en arrière et il sentit ses vibrisses, toujours hérissées, caresser la toile du plafond. La sensation de frottement fut désagréable, mais eut pour effet d'électriser ses sens. Campé sur ses longues jambes, il attendit, profitant de la quiétude et de la chaleur pour se rasséréner. Il s'enhardit même à respirer plus fort, testant le goût de l'air du bout de sa langue. Une nouvelle fois, un bouquet d'exhalaisons inconnues submergea son odorat, le plongeant dans la perplexité.

Assuré qu'aucun danger ne le menaçait, égayé par la douceur ambiante, il entreprit de fouiller le refuge. Il dénicha d'emblée une grande couverture qui l'aiderait à se protéger du froid, puis d'autres pièces d'étoffes qu'il identifia, par leur découpe, comme des vêtements uh'manes. Il déposa le tout dans un coin puis se mit en quête de nourriture, en s'appliquant à ne pas laisser de désordre derrière lui. Le propriétaire des lieux ne manquerait pas de s'apercevoir qu'un intrus avait pénétré son territoire. Inutile d'ajouter à ses tourments l'animosité des étrangers.

Sans s'attarder, il accumula un bric-à-brac d'objets susceptibles de contenir des denrées, véritable exercice d'imagination. Il n'avait aucune idée du régime alimentaire des Uh'manes. Mangeaient-ils des plantes, des algues, des fruits, de la chair ? Et sous quelle forme ? Possédaient-ils des dents ?

Soudain, l'excitation l'emporta sur son désarroi. En dépit de son aspect incongru, la situation était divertissante. Avec des gestes fébriles, il emballa ses provisions dans la couverture, empila les vêtements par-dessus. Si son organisme acceptait la nourriture uh'mane, il pourrait enfin se rassasier et recouvrer des forces. Il en salivait déjà.

Un bruit dans son dos le fit sursauter.

Des pas lourds martelaient la neige.

Trop tard pour s'échapper. Il scruta brièvement les environs, à la recherche d'une cachette.

Aussitôt l'Uh'mane à l'intérieur, une violente clarté écorcha le regard du Timhkān. Dissimulé derrière un amas d'objets, dans une immobilité de prédateur, il patienta jusqu'à ce que ses pupilles soient à même d'affronter ce retour intempestif de la lumière. Puis, profitant d'un interstice, il s'appliqua à détailler le nouveau venu.

Celui-ci se tenait au centre de l'abri, engoncé dans sa carapace. Il inspectait les lieux.

Le Timhkān prit peur. Comme il avait été stupide de prétendre passer inaperçu. L'étranger avait forcément relevé des traces de sa présence. Devait-il s'apprêter à combattre pour sa survie, à tuer ? Il ferma les paupières, se força à tempérer l'emballement de son métabolisme de défense. Ses griffes restèrent néanmoins à l'air libre, affûtées.

Contre toute attente, l'Uh'mane finit par se détendre. Ses muscles se relâchèrent et il se laissa choir sur une natte en soupirant. Il entreprit aussitôt de se débarrasser de ses nombreuses couches de protection.

Accaparé par ce méticuleux processus d'effeuillage, le Timhkān s'en trouva pétrifié. Il ne s'était pas préparé à voir un Uh'mane de si près. Sa peau luisait, pâle et lisse. Aucun tatouage ni ornement ne décorait ses membres. Aucune scarification ne soulignait sa frêle ossature. Ses articulations jouaient d'une façon qui aurait rendu certains de ses propres mouvements impossibles. Comme elles paraissaient fragiles ! Sûr qu'un seul coup de griffes suffirait à les disloquer. Encadrant son visage, une masse de vibrisses noires et fines créait un vif contraste avec la blancheur de son teint. Ses yeux, très rapprochés, s'enfonçaient dans leurs orbites. Aussi sombres et froids que les siens étaient lumineux et chauds.

Si ce spécimen représentait fidèlement son espèce, les Uh'manes étaient des êtres à la morphologie délicate, et cela malgré l'impression d'agressivité qui se dégageait d'eux.

De son côté, l'étranger restait totalement indifférent à la réalité, physique ou sensible, de son visiteur. Il s'absorbait dans une tâche répétitive, dont le but échappait au Timhkān. Il déposait sur sa natte des piles d'étoffes, qu'il prenait soin de

ranger et d'aligner au préalable. En dépit de cette apparence de rigueur tranquille, ses pensées étaient torturées, ses émotions obsessionnelles, ses actes ne servant qu'à canaliser son agitation intérieure.

Le Timhkān se retira vivement de son influx.

Il souffrait, contaminé par cette désagréable promiscuité. Plus il côtoierait les Uh'manes de près, plus il lui serait difficile de se débarrasser de leur imprégnation.

À présent, l'Uh'mane faisait mine de vouloir passer à autre chose.

Il contemplait son travail avec un plaisir ostensible, émettant de petits couinements satisfaits. Il vaqua encore à différentes occupations, puis la fatigue eut raison de lui. Il s'allongea de tout son long sur sa couche, s'emmitoufla dans une épaisse couverture épousant la forme de son corps. De sa bouche s'élevèrent quelques marmonnements indistincts, puis l'obscurité envahit l'abri.

Il était temps.

De sa cachette, le Timhkān écouta la respiration de l'étranger devenir de plus en plus ample et régulière. Lorsqu'il fut persuadé que ce dernier dormait profondément, il se redressa et, emportant son fardeau, se glissa à l'extérieur. Il s'éloigna au plus vite du village. Il lui fallait maintenant trouver son propre refuge pour la nuit.

Il frémissait déjà à l'idée d'explorer le contenu de son larcin.

30

INTRUS

Seth Tranktak était anxieux.

Quelque chose n'allait pas. Une gêne soudaine, un besoin inexpliqué de fuite s'étaient emparés de lui dès l'instant où il avait regagné sa tente. La porte franchie, sa respiration et son pouls s'étaient emballés de façon incontrôlable, sans que cela résulte des deux longues – et parfaitement inutiles – heures de réunion que lui avait imposées le colonel Taurok. Certes, il ne pouvait nier que ce dernier l'avait mis hors de lui. Ce type incarnait l'archétype du militaire stupide et borné. Une caricature ! Pourtant, s'il voulait garder les mains libres, il se devait d'afficher une image sereine et charismatique. Seul le colonel était à même de satisfaire ses exigences. À lui de le manœuvrer avec subtilité, de le caresser dans le sens du poil, de manière à lui extorquer les autorisations nécessaires. D'ordinaire, il se montrait très fort à ce petit jeu-là. Il était un manipulateur-né.

En vérité, il n'avait aucun respect pour les miliciens. Et les spécimens auxquels il avait vendu ses faveurs relevaient de la pire engeance. Dès que l'occasion se présenterait, sûr qu'ils agiraient à l'encontre du bon sens. Ils avaient de qui tenir. Le sieur Boubakine n'en faisait qu'à sa tête. Il jubilait à tirer les ficelles depuis son prétentieux Palais de l'Arc, empêtré dans ses milliards de crédits. Même si cela n'avait rien d'officiel – seule la milice était dans la confidence –, nul doute qu'il possédait la plupart des entreprises de prospection de la colonie. La GemmaCorp et la TerraCom avaient tour à tour été rachetées sous le couvert de transactions fictives et, bientôt, la planète entière appartiendrait au consortium Boubakine. Autant la rebaptiser « planète Boubakine » ! Mieux valait donc surfer sur

la crête du tsunami, histoire de se trouver sur les hauteurs lorsque la déferlante s'abattrait sur le rivage.

Le xénologue s'avança au centre de la tente.

Son malaise ne refluait pas. Une unique envie le taraudait, celle de déguerpir dare-dare pour retrouver l'infâme cantine où il avait pris son repas du soir en compagnie d'une armée de bidasses.

Il survola la pièce du regard. L'impression d'être épié, violé dans son intimité, ne le lâchait pas. La rage froide dans laquelle la réunion l'avait plongé n'y était pour rien, mais il était tout à fait plausible que ce tordu de Nathanael Taurok ait camouflé des mouchards dans ses quartiers. Cela cadrait parfaitement avec le personnage.

L'idée le réconforta quelque peu. En définitive, il subissait un simple test qu'il lui fallait traverser sans sourciller. Aucune faiblesse ne lui serait pardonnée.

Il se laissa choir sur son lit en bâillant d'une façon outrancière puis entreprit de se débarrasser de sa tenue d'extérieur : bottes, gants, parka, pantalon isotherme. Il en profita pour sortir des vêtements de rechange de son sac et se mit aussitôt à les ranger avec méthode. D'ordinaire, cette activité le calmait. Sa nature fantasque nécessitait une bonne dose de rigueur. Les choses devaient occuper leur place respective. Partout. Dans sa tête aussi bien que dans son environnement immédiat. Maîtriser chaque aspect de sa vie, brider ses élans, ses pulsions négatives. Ne pas lâcher les commandes, ne serait-ce qu'une fraction de seconde. Sinon, il dérapait, et c'était la chute inéluctable, la perdition, le retour du chaos qui avait marqué son adolescence. Sa part d'ombre, il ne souhaitait la dévoiler à personne. Et au colonel Taurok moins qu'à quiconque !

Ses doigts s'éternisaient sur les mêmes pliures. S'il l'avait pu, il aurait mesuré la longueur de chaque coin, calculé le degré de chaque angle. Malgré son application, ses pensées ne tardèrent pas à s'égarer. L'image désagréable du major Wilhelm s'imposa à son esprit. Des dents longues et étroites, un regard qui résistait à toute investigation. Ce type ressemblait à un reptile. Nerveux et dangereux, prêt à planter ses crochets dans sa proie

jusqu'à ce que mort s'ensuive. Il faudrait qu'il s'en garde comme de la peste. Le colonel, en dépit de son allure de brute épaisse, était aussi prévisible que le grondement de tonnerre après l'éclair. Wilhelm était fait d'une autre étoffe : mouvant et glissant, impossible à manipuler.

Et puis il y avait cette Pasquier.

Son cœur s'emballa à l'évocation de la biologiste. Il l'avait croisée à diverses reprises, lors de colloques scientifiques. Elle ne lui avait jamais adressé la parole. À se demander si elle s'était une fois avisée de sa présence. Elle semblait appartenir à des sphères éthérées, supérieures. « Une vraie salope », se plaisait à le clamer haut et fort Wilhelm. Une salope, peut-être. Mais indéniablement magnifique.

Il recommença son pliage, avala gloutonnement sa salive. S'exciter ne le fatiguerait que davantage. Son voyage depuis la base minière de Jasp 33, située à deux mille kilomètres plus au sud, l'avait éreinté. Les vols spatiaux le rendaient toujours malade, à sans cesse intervertir le bas et le haut.

Il déposa avec soin sa pile de vêtements sur la table de chevet et traversa la pièce en quelques pas. Son visage se refléta dans le petit miroir fixé au-dessus de la bassine réglementaire, destinée à ses ablutions. Ses cheveux jaillissaient en bataille. À l'aide de son peigne, il les sépara en deux moitiés égales puis se mit à les lisser, son regard noir perdu dans celui du type aux allures de dandy qui le dévisageait dans la glace. Un nez droit et délicat ; des lèvres, finement modelées, mais pas inexistantes. De son apparence se dégageait quelque chose de féminin, de raffiné, qui ne lui déplaisait pas.

Sa bouche se fendit d'un sourire complaisant.

Rassuré par son image, il regagna son lit.

Il ne put réprimer un léger soupir d'exaspération. Ces militaires étaient impayables ! Ils lui fournissaient une tente individuelle équipée, soi-disant, de toutes les commodités. Mais pourquoi, bonté divine, oubliaient-ils les couvertures ? Le thermomètre extérieur affichait moins trente degrés. Voulaient-ils qu'il meure de froid avant même d'avoir entamé sa mission ?

Il fouilla dans ses bagages et en extirpa un sac de couchage. Grâce à Dieu, il était prévoyant. Depuis longtemps, il avait appris à ne compter que sur lui-même.

Il s'installa confortablement sur le matelas, tapota son oreiller puis jeta un dernier regard à la pièce. Il y régnait un bazar indescriptible. Des caisses de matériel s'empilaient sur les côtés aussi bien que dans un souk. En guise d'appartements, Taurok lui avait attribué un dépotoir. À moins que ce bordel ne constitue les preuves, très mal dissimulées, d'une perquisition en bonne et due forme…

Comment allait-il parvenir à trouver le sommeil dans un pareil foutoir ? L'idée de mouchards, camouflés par le colonel, le retint de se relever pour mettre de l'ordre.

Ni défaillance, ni aspérité, ni imperfection.

Une surface lisse n'offrant aucune prise à l'ennemi. Un visage amène, mais étudié. La vision d'un homme structuré et méticuleux lui convenait, tant qu'elle ne trahissait pas ses excès de maniaquerie. Il tâcherait de s'en souvenir.

Il éteignit la lumière et s'endormit presque aussitôt.

31

AU CROISEMENT DES CHEMINS

Kya avait gagné la base Tétra au lever du jour.

Elle souhaitait être repartie avant le réveil de son paternel, ses dernières affaires chargées dans le coffre du patineur. Alors, pourquoi, à neuf heures trente passées, se trouvait-elle encore là, assise sur son lit, à caresser Erwin ?

Sa chambre lui paraissait étrange et familière à la fois. Comme si une partie d'elle-même s'y accrochait encore, tapie dans les replis de son édredon, dans l'épaisseur de la moquette rose défraîchie qui avait épousé durant près de dix années terrestres la plante de ses pieds nus, sur ces murs où subsistaient – sous forme de morceaux de posters arrachés – les traces de son adolescence. Ces rémanences n'étaient que les sursauts d'une réalité échue, elle le sentait bien. Le lien qui l'unissait à ces vestiges d'elle-même avait commencé à se déliter. En quittant la base, elle avait mis en branle un processus qui l'éloignait inéluctablement de son enfance.

Sa volonté farouche de demeurer stoïque face à cette débâcle n'y résista pas. Les larmes inondèrent ses paupières. Elle se trouvait au croisement des chemins, ni tout à fait débarrassée de sa peau de gamine, ni complètement prête à endosser sa carapace flambant neuve d'adulte responsable.

Elle renifla, enfonça ses mains dans la fourrure d'Erwin.

— Heureusement que je t'ai, toi, mon gros matou, ma grosse bestiole. Je suis venue rien que pour te voir. Tu me manques tant !

Erwin lui répondit par un miaulement de contentement.

Une grosse bestiole, en vérité, dont les poils, longs et d'ordinaire soyeux, s'emmêlaient entre ses doigts. Son père lui avait ramené le chaton, alors qu'elle était encore toute petiote. C'était maintenant un magnifique matou de dix ans.

— Papa ne te brosse pas très régulièrement, on dirait. Tout fout le camp, mon gros minet. Haziel joue au prospecteur avec la grande échasse et Miguel ne m'adresse plus un regard. Je t'envie, toi qui passes ton temps à ronronner, à aiguiser tes griffes sur le canapé du labo et à te faire gratouiller le dos.

Erwin approuvait à sa façon en labourant le tissu de son pantalon avec délices. Kya le souleva pour échapper à la torture de ses triturations affectueuses.

— Que t'es lourd, ma parole ! Ça doit être Korpatov qui te nourrit. Tu sais, j'aimerais t'emmener, mais le Nid n'est pas l'endroit idéal pour un chat, surtout un énorme chat comme toi. Tu es bien trop appétissant ! J'aurais peur que tu finisses dans une casserole en assortiment d'une platée de courgettes.

Erwin miaula pour la remercier de cette intention altruiste. Kya le serra contre son cœur. Dans la base des indépendantistes, elle n'avait pas trouvé de confident. Les nideux de son escouade n'étaient pas des tendres : pour la plupart des enfants abandonnés, des orphelins soustraits aux crèches d'Alabina. Elle était différente. Elle avait été élevée dans l'amour, même si c'était celui d'un papa tout seul et d'une bande de scientifiques balourds, mais attentionnés. Finalement, si ce n'est d'une mère, elle n'avait manqué de rien. Les ti-culs l'avaient compris dès l'instant de son arrivée. Sa vie chez les Enfants de Gemma ne consistait qu'en une suite d'épreuves. Même Miguel ne lui autorisait aucun écart. Il était si distant, un vrai leader ! Jamais elle n'oserait se confier à lui. Lui parler de ses peurs, de ses angoisses, de la voix entendue au fond de la vallée des Ombres qui, malgré les semaines écoulées et son intention de surmonter le traumatisme, demeurait toujours aussi vivace dans son esprit.

— Kya ? Tu es revenue ?

Elle sursauta, arrachant un miaulement affolé à Erwin.

Son père se tenait dans l'embrasure de la porte et la dévisageait avec ce qu'elle prit, de prime abord, pour de l'effroi ou de la colère.

Elle se leva d'un bond, mains sur les hanches, prête à riposter à l'offensive qui allait immanquablement suivre.

— Papa, je ne t'appartiens pas ! attaqua-t-elle. Mettons les choses au point. Je suis une adulte, et rien ni personne ne pourra m'empêcher de mener ma vie à ma façon. Désormais, je vis dans la montagne, dans la base des…

Ses récriminations moururent dans le pashmīnā de Stanislas.

Ce dernier s'était précipité dans la chambrette et avait saisi sa fille à bras-le-corps. Il la pressait contre son cœur comme un présent du ciel. Kya en fut désarmée, n'escomptant pas ce type de réaction. Elle sentit d'un coup sa frêle détermination fondre aussi bien que neige au soleil. Ce confident qu'elle cherchait en vain depuis des semaines, elle l'avait enfin trouvé. Elle enfouit son visage contre l'épaule de son père pour y dissimuler ses larmes.

— Ma grande, tu mènes ta vie à ta façon, lui susurrait tendrement le professeur. C'est moi qui ai été stupide. Stupide et égoïste. Un labo de physique n'est pas un endroit approprié pour le développement d'une belle jeune femme enthousiaste qui ne demande qu'à croquer la vie. Pardonne-moi.

Vaincue, Kya s'abandonna à l'étreinte. Dans son cœur, elle bénit Alta et Mira pour ce bienfait accordé. Elle avait toujours coutume de remercier les éléments. Rien ne jaillissait du hasard.

Enfin, elle se dégagea. La douceur comme la rage se devait d'être épanchée à petite dose. Une leçon difficile à appliquer au vu de sa nature impulsive.

— Papa, tu crois aux rumeurs rapportées par les extracteurs ? lâcha-t-elle de but en blanc.

— Par Planck ! s'exclama Stanislas, en s'épongeant les yeux du revers de sa manche. De quelles rumeurs veux-tu parler ?

— Eh bien, tu sais, de celles qui évoquent d'abominables monstres créchant au fond des gouffres abyssaux et se repaissant du sang des enfants égarés !

Le professeur éclata de rire. De bon cœur et de soulagement. Il était si heureux de retrouver sa Kya, aussi pleine de fougue et d'imagination qu'avant son départ. Il se sentait soudain si léger. Le point de Collapsus n'avait qu'à bien se tenir !

— Ce sont ce qu'on appellerait des légendes urbaines, si toutefois on habitait encore à Alabina. Je me souviens qu'à l'école vous vous terrorisiez avec ce genre de niaiseries. C'était à celui qui inventerait la plus sordide histoire, à celle qui produirait le plus affreux dessin. Tu étais douée à ce petit jeu. Tu en as traumatisé plus d'un !

Qui sème l'orage récolte la tempête, songea la jeune fille. Sa déconfiture de la vallée des Ombres lui était-elle imputable ? Recevait-elle, après une bonne décennie, la monnaie de sa pièce ?

— C'était vraiment si terrible ? se hasarda-t-elle.

— Et bien pire ! Le petit Timothée, que tu te plaisais visiblement à torturer, s'était fait pipi dessus de trouille en écoutant tes horreurs. À la sortie de la maternelle, j'avais dû affronter le courroux d'une harpie déchaînée – sa mère – pour t'épargner une magistrale fessée.

— Si on revenait plutôt aux extracteurs, papa. Certains n'ont-ils pas juré avoir rencontré des « créatures » lors de leurs missions de prospection ?

— Des ivrognes, peut-être, plaisanta Stanislas. On picole pas mal dans ce milieu. Rien n'a jamais été prouvé de manière scientifique, je te rassure.

Un soupir d'énervement secoua la jeune fille.

— Je ne songeais pas à une étude menée en bonne et due forme ! Je me demandais simplement si tu y attachais une quelconque crédibilité.

— Kya, les seules formes de vie subsistant dans les sous-sols de la planète sont des micro-organismes, des bactéries, des lichens, des champignons ou je ne sais quoi d'autre. Quant aux fouineuses – un pur produit de la bio-ingénierie –, elles sévissent d'ordinaire en surface. Concernant des monstres souterrains sanguinaires dévorant des enfants… on le saurait, depuis le temps !

— Il n'y a pas d'êtres intelligents télépathes ou ce genre de choses ?

Stanislas lui décocha un sourire perplexe.

— Et si tu me précisais le fond de ta pensée.

Kya se renfrogna. Qu'irait imaginer son paternel si elle lui avouait avoir entendu quelqu'un murmurer son nom au fin fond d'un abîme ? Elle commençait à peine à s'émanciper et à inspirer le respect, ce n'était pas le moment de passer pour une dingo. Et puis elle voulait préserver la fragile intimité qui venait de renaître entre père et fille.

Elle avala sa salive.

— Je m'interrogeais, c'est tout. Il circule un tas d'histoires bizarres dans les villages.

— Peut-être ne devrais-tu pas côtoyer les mineurs si souvent. S'ils te mettent de mauvaises idées en tête… Où habites-tu, d'ailleurs ? Je pourrais te rendre visite, de temps à autre…

Kya éclata de rire. Une manière de dissimuler son trouble.

— Tu imagines que tu réussirais à t'extraire de ton labo ? Papa, je te connais mieux que si je t'avais fait.

Stanislas s'amusa de la boutade. Toutefois, il n'était pas dupe. Quelque chose tracassait bel et bien sa fille. Elle tournait autour du pot.

— Stanislas ! hurla à cet instant la voix de Vladimir dans l'intercom du premier étage. Haziel est ici. Et la chercheuse de la CosmoTek l'accompagne.

— Nous reprendrons cette discussion plus tard, Kya. Je suis sûr qu'Haziel a plein de choses fascinantes à nous raconter.

Geste singulier, son père avait refermé sa main sur la sienne. Il l'entraînait hors de la chambre, dans son univers à lui. Dans l'étroit corridor, leurs doigts se desserrèrent et ils pénétrèrent dans le laboratoire à la manière des deux électrons libres qu'ils avaient toujours été : séparés de corps et d'esprits.

Kya n'était qu'imparfaitement parvenue à se libérer du poids qui pesait sur sa conscience, et Stanislas naviguait déjà vers les horizons lointains de la physique. L'un et l'autre étaient des êtres passionnés, mais leurs élans s'épanouissaient dans des sphères différentes. Comme toujours, Haziel s'avérerait plus à même d'écouter les confidences de la jeune fille, si toutefois il n'avait pas entièrement succombé au charme de sa directrice de projet.

Erwin, qui avait emboîté le pas du père et de la fille, fut tout retourné de découvrir tant de monde rassemblé autour de son

fidèle canapé. En dépit de l'heure matinale, le labo bouillonnait d'effervescence. Le poil dressé, il fila aussitôt sous un bureau.

Haziel et Ambre trônaient au centre de la pièce, encadrés de quelques chercheurs avec qui ils échangeaient les banalités d'usage.

L'attention de Kya fut instantanément attirée par la fameuse Ambre Pasquier. C'était une femme élancée à la peau mate, le front haut, les yeux en amande, noirs ou bruns à ce que la jeune fille pouvait en juger. Son visage, sculptural, et ses traits marqués lui conféraient un air froid, ou sombre – au choix – à la limite de l'arrogance. Haziel la dévisageait avec une insistance qui frôlait la crétinerie. C'était flagrant qu'il était amoureux. Du haut de son mètre soixante, Kya sentit la jalousie pointer férocement le bout de son nez : il ne l'avait jamais contemplée de cette façon-là !

Tandis que Stanislas s'avançait dans la pièce pour échanger une poignée de main avec la nouvelle venue, l'adolescente se replia dans un coin du laboratoire. La conversation allait naviguer dans des eaux beaucoup trop troubles à son goût.

— Docteur Pasquier, c'est un honneur, s'exclama le professeur. J'étais certain que mon cher ami Haziel trouverait les mots pour vous convaincre de nous rendre visite.

— L'expression est mal choisie, répondit Ambre sur un ton acerbe. L'idée d'infiltrer secrètement mon équipe pour satisfaire votre curiosité était fort déplacée !

— La fin justifie parfois les moyens. Lorsque vous aurez saisi l'ampleur de la problématique, vous comprendrez la nécessité de notre stratagème.

— Faites en sorte que votre… point de Collapsus attise les flammes de ma mansuétude.

Stanislas, déconcerté, se racla la gorge en sondant Haziel du regard. « Il faut amadouer la bête », lui avait avoué ce dernier lors de leur brève transmission. Une panthère, oui ! Le Canadien avait dû en voir de toutes les couleurs.

La panthère en question inspectait la pièce, reluquant les écrans et l'enchevêtrement d'appareils qui phagocytaient le volume, déjà restreint, du laboratoire. Elle ne se rappelait pas avoir jamais rencontré autant de fouillis. D'obscurs diagrammes

recouvraient les murs, et les consoles croulaient sous une multiplicité d'instruments désuets – pavés numériques à l'ancienne, tablettes graphiques non holographiques – quand elles ne disparaissaient pas sous des amoncellements de documents ou des restes alimentaires. Il fallait choisir judicieusement son chemin pour ne pas se prendre les pieds dans un réseau titanesque de câbles et de fibres, ou encore écraser des piles de papiers froissés. Partout sur les tables, des tasses de café à moitié vides siégeaient au sommet de classeurs bancals d'où débordaient des pages de formules mathématiques griffonnées et illisibles, même pour un praticien assidu. Holovids et écrans virtuels jaillissaient de ce magma archaïque comme des aberrations échappées du futur. Quant à l'unique objet convivial de la pièce, un canapé rouge, incongru au milieu de ce capharnaüm, il donnait l'impression d'être au moins tricentenaire. Des résidus pileux d'un animal quelconque, chien, chat ou autre – elle préférait ne pas le savoir –, en recouvraient le tissu, déjà en charpie.

La chercheuse opina du chef, une expression sarcastique sur le visage.

— C'est donc ici que vous *travaillez*. L'endroit est charmant, je le concède. Un pur produit de la haute technologie gemmienne. Je pensais que la base Tétra avait été abandonnée depuis des années, eh bien, j'étais encore loin de la vérité.

Stanislas toussota en escamotant quelques feuillets épars et tachés de la surface de son bureau.

Ambre continuait son exploration des lieux, tandis qu'Alexis et Youri faisaient une timide apparition, hirsutes et mal rasés.

— Ces diagrammes et ces oscillations sur les holovids sont les manifestations de votre point de Collapsus ? reprit-elle.

— Oui, ils retracent l'évolution en temps réel des zones d'influence. Elles se caractérisent par des fonctions d'ondes et non des valeurs ponctuelles. En résumé, elles incarnent les probabilités qu'un événement fâcheux survienne. Plus l'amplitude de l'onde est élevée et plus nous risquons d'éprouver une perturbation de notre espace-temps.

— C'est ce que j'avais cru comprendre des explications fumeuses de votre sous-fifre. Être ou ne pas être… Une question

qui ne date pas d'hier. À moins qu'elle ne doive être réactualisée en « être *et* ne pas être ».

La chercheuse toisait Haziel, les bras croisés.

Celui-ci déglutit avec peine, ce qui n'échappa pas à Stanislas. Il en resta stupéfait. Que diable cette tigresse lui avait-elle fait ?

— Permettez-moi de vous présenter mes collaborateurs, digressa rapidement le professeur, présupposant quelque tracasserie à venir. D'abord : Bhagyashrī Gupta et Justine Monaghan, les deux algoriciennes et mathématiciennes hors pair de notre équipe. Puis Youri Malenko, Michael Hopkins, Vladimir Nemeth, Paul Lacroix et enfin, juste tombé du lit, notre ami Alexis Korpatov. Tous physiciens des particules ou géophysiciens.

Ambre s'astreignit à serrer des mains et à échanger des compliments.

Haziel avait saisi l'occasion pour s'éclipser vers la machine à café, à l'entrée de la pièce. Il remplissait de grandes tasses décorées à l'effigie de divinités hindoues figées dans d'abracadabrantes postures, seuls récipients qu'il avait réussi à dénicher. Un cadeau de Bhagyashrī pour les dix ans du labo.

Profitant de cette aubaine, Kya le rejoignit.

— Je n'ai pas encore décidé si je dois te gifler ou te faire la bise, débuta-t-elle le plus sérieusement du monde.

— Les deux me conviennent ! Et puis tu n'as que du jus de navet dans tes petits bras ! Je ne risque pas grand-chose.

Kya lui asséna une claque dans l'estomac puis se mit à rigoler.

— Tu m'as manqué, frangin ! Tu n'as pas honte d'avoir disparu comme ça ?

— Si, terriblement. Mais à ta place je ne la ramènerais pas. Tu t'es toi aussi éclipsée dans la nature, à ce qu'il paraît, au désespoir de ton paternel. Vilaine sorcière, tu ne vaux pas mieux que moi.

— Alors, on est quittes. Un partout !

— Un partout !

Haziel lui dispensa un gros bisou sonore sur le front.

— Tu t'amuses bien avec la grande gigue ? enchaîna du tac au tac la jeune fille. Je vous ai vus vous engueuler sur le Glacier. Elle n'a pas l'air commode.

— Tu nous espionnes ? C'est ton Miguel qui te le demande ?

— N'évoque pas Miguel devant mon père, Hazee ! Il ne sait pas pour les Enfants de Gemma. Je n'ai pas encore réussi à le mettre au courant.

— Ça restera notre secret.

Korpatov chargea une première série de tasses sur un plateau et entreprit de servir les scientifiques. Kya en profita pour attirer son ami un peu plus à l'écart. Elle reprit à voix basse.

— J'ai vécu une expérience bizarre dernièrement, dans le gouffre de la vallée des Ombres.

— Ça sonne plutôt pas mal pour un début. Qu'est-ce que tu es allée fabriquer dans cet enfer ?

— Un astronef s'y est abattu. Miguel voulait que j'y jette un œil pour vérifier s'il y avait quelque chose à rafler. En fait, c'était comme un rite de passage, tu piges ? Un test pour être acceptée dans la communauté.

— Je vois très bien. On appelle ça un bizutage. Un truc de gamins attardés.

— Rien à foutre de ton avis ! C'est ma vie après tout. Et puis j'y ai survécu. C'est ce qui compte.

— Tu me fais peur, Kya. La prochaine fois que ce Miguel exigera de toi ce genre d'exploit, tu m'en parles et je lui casse la gueule ! Compris ?

— Pour ça, faudrait que tu sois dans les parages ! Et puis c'est plutôt lui qui te cassera la gueule, gringalet. On parie ?

— On ne parie rien du tout. Que ce crétin aille au diable ! Tu as averti les services sanitaires au moins ? Je n'ai pas eu vent d'un crash récent dans cette région.

— Ça ne date pas d'hier. Ses occupants sont morts depuis belle lurette. L'engin repose sur un terrain instable. Il finira sous peu broyé par les rochers. Le problème n'est pas là.

— Dans ce cas où est-il ?

— J'ai entendu des voix, Hazee. Au fond de ce fichu gouffre ! Quelqu'un m'a appelée par mon nom, tu comprends ? J'ai clairement perçu le mot *Kya* résonner dans mon esprit.

Haziel dévisagea la jeune fille avec intensité.

— Miguel ne t'oblige pas à fumer ou avaler des trucs bizarres ? Des champignons de culture ou de l'acide ou quelque chose dans ce style ?

— Je suis sérieuse, explosa Kya en entraînant le Canadien dans le corridor. C'est pour cette raison que j'ai pensé… *aux créatures des profondeurs*.

Elle avait baissé le ton sur ces dernières paroles.

— Kya, ne recommence pas avec ça ! Quand t'enfonceras-tu dans le crâne que ces histoires ne sont que de pures affabulations pour effrayer les gosses aussi crédules que toi ? Il n'y a rien dans le sous-sol de cette planète… absolument rien, je te le jure sur la tête d'Erwin ! Et, là, je ne parle pas de ton chat.

Il avait marqué une légère hésitation. L'image de la salle hypostyle et du couloir aux inscriptions, récemment découverts par l'équipe Pasquier, lui avait brutalement sauté à l'esprit. Il venait de proférer un énorme mensonge. Il le regrettait déjà.

Au cœur du laboratoire, les tasses de café avaient trouvé leurs destinataires. Ambre y goûtait du bout des lèvres, tandis que Stanislas abordait l'un de ses sujets de prédilection.

— Est-ce que le paradoxe du chat de Schrödinger vous rappelle quelque chose, docteur Pasquier ?

La chercheuse eut à peine le temps d'ouvrir la bouche que le professeur, à son grand désarroi, lui tournait le dos et se mettait à parcourir les lieux d'un pas énergique, son pashmīnā flottant derrière lui comme l'étendard d'un navire battu par les vents. Tout en farfouillant dans le dédale des consoles, il enchaîna :

— Il y a près de trois siècles, en 1935 très exactement, Erwin Schrödinger découvrait la fonction mathématique qui permet de connaître la concentration de l'onde électronique dans l'atome.

Penché en avant plus que de raison, il s'échinait à attraper quelque chose sous un bureau.

— Erwin, j'ai besoin de toi !

Ambre n'était pas très sûre d'avoir bien entendu. Elle craignit un instant de voir surgir d'un recoin sombre de cet endroit improbable le fantôme dudit physicien. Elle soupira, sans qu'elle arrive à déterminer si c'était d'énervement ou de soulagement, lorsqu'elle comprit de qui il retournait. Stanford s'en revenait, un énorme chat angora dans les bras.

— Imaginez une boîte opaque, lui intimait le professeur en déposant délicatement Erwin sur le canapé rouge. Une boîte dans laquelle j'enferme un matou, pareil à celui-ci, et un flacon de poison mortel relié à un compteur Geiger. Imaginez ensuite que ce sofa soit la boîte en question et ce chat, eh bien, le véritable chat de Schrödinger. Jusque-là tout va bien.

Le minet affûtait ses griffes sur le tissu du fauteuil. Kya s'était rapprochée, vaguement alarmée par le comportement de son père. Haziel observait la scène depuis le seuil du labo, un sourire au coin des lèvres. Stanislas était incontestablement dans l'un de ses meilleurs jours.

— Rattaché à ce flacon, un dispositif de déclenchement commandé par la destruction aléatoire d'un atome d'uranium radioactif. Si l'atome se désintègre, l'électron éjecté lors de la réaction ira frapper le détecteur, actionnant dans la foulée le marteau. Ce marteau qui, à son tour, brisera la fiole, libérant son poison létal. Adieu, le chat ! Erwin, fais le mort, s'il te plaît !

— N'écoute pas les bêtises de mon cinglé de père, lança la jeune fille à Erwin, en se vautrant dans les coussins du divan.

Elle se mit à caresser le matou entre les oreilles, tandis que celui-ci fouaillait de la queue, visiblement agacé d'avoir été extirpé de sa planque.

— Kya ! Tu viens de t'installer dans une boîte totalement hermétique reliée à un dispositif radioactif, la gronda gentiment le professeur. Outre le danger extrême auquel tu t'exposes indûment, tu vas gâcher mon expérience.

L'adolescente soupira et continua à cajoler Erwin, alors que Stanislas reprenait son explication à l'intention d'Ambre Pasquier.

— Si l'atome ne se désintègre pas, la réaction en chaîne ne se produira pas, laissant notre minet en vie. Pour preuve, Erwin

achève tranquillement et dans la plus grande indifférence la destruction de mon canapé, sous le regard attendri de ma fille.

— Ça me convient ! approuva cette dernière.

— Mais il est impossible d'anticiper le résultat du processus aléatoire, poursuivit Stanislas. Soit le flacon reste intact et l'animal échappe au massacre, soit le flacon se casse et il meurt. Jusqu'à vérification du contraire, le chat de même que le dispositif de déclenchement coexistent dans une superposition de deux états opposés. En résumé, c'est l'intégralité d'un système appartenant à notre monde macroscopique et matériel qui dépend du comportement quantique et imprévisible d'un petit atome de rien du tout. Évidemment, dans ce curieux cas de figure, Erwin est vivant et mort à la fois.

— C'est tordu, lâcha Kya. Je me rappelle maintenant pourquoi je rechigne à foutre les pieds dans ce maudit labo.

Le matou s'était mis sur le dos et mordillait les doigts de la jeune fille.

— Ce n'est que lorsqu'un observateur – être humain ou appareil de mesure – regarde dans la boîte, continuait Stanislas, qu'il détermine, *par son acte,* l'état réel du chat, lui permettant d'échapper à son état quantique superposé. En clair, ce qui arrive au chat de Schrödinger évoque ce qui se produit par intermittence au point de Collapsus. Malgré nos efforts pour cerner et amadouer son comportement, la réalité n'en fait qu'à sa tête, elle redevient sauvage…

— Toujours ces mêmes délires de matheux, grommela Kya en léchant les griffures qu'elle venait de récolter.

Erwin, de son côté, avait bondi du canapé pour atterrir sur le plan de travail d'une console, provoquant l'ébrouement d'une liasse de papiers recouverts de formules.

Stanford désigna le minet en rigolant.

— Quelle parfaite coordination ! En plus de posséder le don d'ubiquité, ce matou est télépathe.

Ambre se sentait légèrement saoule.

Elle avait perdu de sa superbe, déstabilisée par l'attitude désinvolte et inattendue du professeur. Elle ne comprenait pas comment celui-ci parvenait à faire preuve d'un tel humour.

Faute d'y adhérer, elle avait instantanément classé Stanislas dans la catégorie des excentriques. Son grand pashmīnā qui ondoyait dans le labo au fil de ses déplacements chaotiques ; ses gesticulations ; ses cheveux blancs ; ses sourcils broussailleux derrière lesquels brillaient des yeux bleus perçants… Un exalté, un artiste en plein délire créatif ! Ses collaborateurs le suivaient d'ailleurs du regard avec un engouement dévoué, à la limite de l'adulation. *Une secte, une secte de physiciens quantiques en adoration devant leur gourou élémentaire !*

— C'est un cercle vicieux, continuait celui-ci sur le même ton théâtral. De même que la décohérence, qui transforme le monde quantique en monde classique, est un processus en chaîne incontrôlable, son contraire l'est également, bien qu'il ne doive rien à la nature. Un genre *d'enquantification* de la matière. Le terme est joli, mais combien terrifiant. Réfléchissez-y : un univers qui perd soudain de sa consistance, qui devient impalpable, invisible. Comme si la réalité se vidait de sa substance. Pour l'heure, il ne s'agit que d'une manifestation sporadique, n'intervenant que lors d'épisodes très brefs. Mais qu'adviendrait-il si ces altérations s'avisaient de durer plus longtemps, pire, de persister ? Ce dysfonctionnement rendrait notre univers totalement invivable et nous *disparaîtrions*, tout simplement !

— Une modification aussi drastique des constantes universelles déboucherait sur une réalité complètement différente, se sentit obligé de préciser Delaurier.

— Parlons-en justement, des constantes ! s'enflamma Stanislas. Elles seules déterminent notre univers et sa viabilité. Que la constante de structure fine prenne une valeur plus élevée et il ne peut plus tout bonnement y avoir d'atomes ; que la gravité soit plus forte et les étoiles épuisent à toute vitesse leur combustible ; que les interactions nucléaires s'affaiblissent et adieu la biochimie et ce qui en découle : la vie. Au rancart le principe anthropique ! N'en déplaise à certains.

— Encore faudrait-il nous entendre sur une définition de la vie, ajouta Haziel, en aparté.

— Attendez une seconde ! s'exclama Ambre qui s'efforçait de sortir de sa torpeur. Delaurier m'a suggéré qu'une machine

serait à l'origine de ces paradoxes. Selon vous, elle agirait sur les constantes universelles ?

— Sur la constante de Planck, précisément. Nous avons calculé qu'au plus fort des altérations sa valeur augmente très brièvement, mais d'une manière considérable – de seize ordres de grandeur ! – décalant les effets quantiques au monde macroscopique.

— Mais dans quel but ?

Stanislas haussa les épaules.

— Vaste question ! Le déterminer sera peut-être du ressort de votre équipe.

Bien que Stanislas eût prononcé ces mots sur un ton léger, Ambre frémit à l'évocation d'une telle responsabilité.

Bhagyashrī Gupta, l'une des mathématiciennes du labo, s'était avancée vers le professeur et avait pris la parole d'une voix menue.

— En même temps, la notion de constantes, en tant que piliers fondateurs de la création, est une tradition purement occidentale…

Ambre avait immédiatement senti les poils de ses avant-bras se hérisser. Elle savait très bien sur quel chemin dangereux la jeune femme, d'origine indienne comme elle, se proposait de les emmener. Elle se mit à espérer que la discussion ne s'y embourbe pas plus que nécessaire. Mais Bhagyashrī en avait décidé autrement.

— Dans la pensée hindoue, continuait celle-ci avec le plus grand sérieux, seul ce qui est figé et constant est inconcevable. L'hindouisme, de même que le bouddhisme, sont des philosophies du changement. Toute souffrance ici-bas découle de nos tentatives de nous rattacher à des formes fixes, choses, gens, idées, au lieu d'accepter le monde comme une entité fluctuante. Substances, âmes, événements divers s'y apparentent à des énergies, des séquences et processus, qui dénotent une conception dynamique de la réalité. Dans nos Upanishad, Brahmâ apparaît sous les traits d'un être mouvant, immortel et indistinct. Dans le Rig-Veda, l'un de nos plus anciens textes, le terme *rita,* dont la racine signifie « bouger », sert à caractériser l'Univers.

Stanislas s'était mis à rire.

— Bhag est intarissable sur le sujet ! Elle m'entraîne souvent dans ce genre de discussion. Elle sait que derrière ma carapace de scientifique se cache un mystique refoulé. Je le concède, l'image véhiculée par l'hindouisme regorge d'intérêt : celle d'un monde se modifiant selon un rythme organique croissant, dans lequel chaque phénomène est fluide et inconstant. Les formes statiques y sont mâyâ, c'est-à-dire des leurres ou des interprétations erronées, dont il faut nous débarrasser pour accéder à la vérité. Shiva, le grand danseur cosmique, contribue au renouvellement périodique de la création. En les impliquant dans sa danse, il soutient la multiplicité des événements intervenant dans le cosmos. Processus sans fin au cours duquel il détruit le monde, détruit la mort, détruit le temps puis recommence, réinitiant inlassablement son œuvre. Il est la parfaite personnification d'un univers dynamique. Un univers cadencé par la perpétuelle vibration de ses particules, conséquence directe de leur nature ondulatoire. Chaque fois que l'une d'elles est emprisonnée dans une infime portion d'espace, elle réagit à cet enfermement en s'agitant. Plus la zone de confinement est exiguë et plus sa… trépidation (Stanislas rit) devient frénétique. En outre, au cœur des atomes, les électrons sont liés au noyau par des forces électriques qui tendent à les rapprocher autant que possible, contrainte à laquelle ils répondent en tourbillonnant avec une extrême rapidité. La matière vibre et danse sans relâche, selon un rythme imposé par ses structures moléculaires, atomiques et nucléaires. Le mouvement – la danse des éléments – constitue l'essence même de notre univers. Tu vois, Bhag, j'ai retenu tes leçons !

La mathématicienne sourit timidement. Elle tenta d'accrocher le regard de sa consœur pour y dénicher une marque d'approbation, mais elle n'y découvrit qu'une expression sévère et torturée.

Ambre sombrait.

Aiguillonné par les évocations de Bhagyashrī et de Stanislas, un souvenir remontait de son enfance, annihilant sa détermination.

Un salon encombré de mobilier où trône, au côté d'un petit autel dédié à Shiva, un gigantesque écran holovid. Le parfum entêtant de l'encens. Des guirlandes électriques clinquantes : jaune, rouge, verte, bleue, blanche. Partout, posés à même le sol ou contre les murs, un foisonnement d'instruments de musique : trois ou quatre sitars, autant de paires de tablas, une tāmpurā, un harmonium, une dilrubâ, un dholak. Un peu plus loin, le crépitement de l'huile dans la poêle, l'odeur des beignets qui se préparent dans la cuisine. Un brouhaha de voix animées. Et, présidant à ce joyeux bazar : Shānti, son grand-père, en grande discussion avec ses amis mathématiciens et libres penseurs de l'université de Bombay.

Shānti…

Fragile, la vision perdit rapidement de sa puissance pour se cristalliser sur cette évocation de Shiva et de la danse.

Shiva, créateur et destructeur du monde.

Shiva, danseur et musicien.

Shiva, le dieu préféré de Shānti.

Ambre se figura devant le second portique, embrassant du regard le mouvement des mystérieuses arabesques gravées dans le basalte noir, se balançant en rythme d'un pied sur l'autre, engluée dans la toile de son cauchemar. Son supplice ne cesserait-il jamais ? Quel outrage avait-elle commis dans son passé pour expier jour après jour une faute dont elle avait tout oublié ?

Elle se força à trancher avec brutalité dans l'élan mystique de Stanislas, histoire de ne pas continuer à perdre pied.

— Professeur Stanford, pourrions-nous revenir à notre sujet ? Cette digression me semble inappropriée.

Stanislas secoua la tête, un peu surpris par le manque d'intérêt de la chercheuse pour ces questions métaphysiques, mais il en fallait plus pour tempérer son enthousiasme.

— Certains pères fondateurs de la mécanique quantique n'ont pas hésité à l'apparenter à une philosophie. Hindouistes et bouddhistes perçoivent le monde extérieur et celui de l'introspection comme deux aspects d'une seule étoffe, dans laquelle s'entremêlent, en une trame de relations mutuellement conditionnées, les fils de toute énergie, de toute manifestation,

de toute chose et de toute forme de conscience. Il en va pareillement en physique quantique, où la notion de localité ne revêt aucune valeur. Preuve en est le phénomène que nous appelons « intrication », dans lequel des particules, séparées dans l'espace mais ayant interagi au préalable, se comportent comme un objet unique. Tout est lié, docteur Pasquier. Et c'est bien ce que nous enseigne le paradoxe du chat de Schrödinger. Seul le coup d'œil du chercheur dans la boîte détermine l'état final du chat. Le scientifique n'a plus le loisir de rester en dehors de son expérience, puisque *observé* et *observant* participent, par leurs interventions, au même univers. À travers leur regard et leur conscience, ils agissent à leur façon sur la réalité. La conscience humaine se trouve ainsi nécessairement incluse dans sa description du monde. Qu'avons-nous là si ce n'est une pure leçon de philosophie ?

Ambre avait décroché.

Le professeur avait ouvert une brèche qui conduisait en droite ligne aux strates les plus enfouies de son subconscient. Une petite phrase, nouvelle résurgence de son passé, lui trottinait à présent dans la tête. Une petite phrase qu'elle se rappelait avoir entendue de la bouche même de Shānti, alors qu'elle s'appliquait à reproduire ses exercices rythmiques. Elle se revoyait, assise en tailleur, le dos bien redressé, trempant de temps à autre ses mains dans le talc pour éviter qu'elles ne transpirent et ne détériorent la peau de chèvre de ses deux inséparables percussions. Ses doigts, encore menus, s'agitaient sur la peau du dāyān, générant les sons aigus, en même temps que sur le rebondi bāyān, responsable des graves. De sa bouche et de sa frappe jaillissaient les *bols* enseignés par son grand-père, les *bols* servant à jalonner la métrique de la musique traditionnelle hindoustanie. En cet instant étrange, au milieu de cet endroit désuet, la voix de Shānti – son timbre, son accent, sa douceur – se faisait claire et distincte, au point d'estomper celle de Stanislas. Ambre aurait juré qu'il se trouvait avec elle dans le laboratoire, s'apprêtant à lui donner une ultime leçon.

Tes doigts et la peau de chèvre ne sont en vérité qu'une seule et même chose. Une seule et même chose…

La connexion avec son passé s'arrêta là.

Rien de plus ne filtra, laissant le message aussi sibyllin et elliptique qu'il était apparu à ses yeux d'enfant.

Que devait-elle en déduire ? Que ses souvenirs retrouvaient finalement leur chemin à travers sa mémoire défaillante ? Que le grand vide qui l'avait façonnée se remplissait ?

Mais se remplissait de quoi ?

Elle ne savait trop s'il fallait s'en réjouir ou s'en affoler. Le sentiment d'avoir survécu à une abomination lui avait toujours collé à la peau. Elle avait rejeté avec la fougue de ses treize premières années tout ce que la vie lui avait enseigné à Bombay. Elle avait juré de ne jamais s'égarer dans la voie de la spiritualité. Alors, que lui arrivait-il ? Comment interpréter les visions et le comportement irrationnel qui la caractérisaient depuis peu, et qui n'avaient pas leur place dans le cadre de la science ? Ces bribes de souvenirs, qui se décidaient finalement à la visiter, lui laissaient un goût amer dans la bouche.

Insensible au trouble de la biologiste, Stanislas avait poursuivi son discours, s'efforçant d'associer philosophie et physique sous les regards, tantôt captivés, tantôt incrédules, de ses collaborateurs.

Alexis Korpatov arborait une moue dubitative.

— Concernant cette notion de constantes universelles, s'aventura-t-il, il y a un truc qui me chiffonne. D'après ton développement et celui de Bhagyashrī, et si l'on en croit la pensée hindouiste, elles seraient… mâyâ ?

— En effet. Cela signifie que la réalité telle qu'elle nous apparaît, avec ses lois, ses attributs, toutes ces choses que nous jugeons inébranlables, ne serait en définitive qu'une production de nos sens humains. Pour nous autres, physiciens, elle revêt le visage rassurant de la science, mais celui-ci n'est qu'un leurre, façonné par notre intelligence spécifique, une simple interprétation d'un monde dont nous ne percevons que la partie émergée, une facette d'une réalité infiniment plus vaste.

— La science serait… dans *l'erreur* ? Elle ne nous mènerait qu'à une vision erronée de l'Univers ?

— Erronée ou étriquée. Une pure illusion de vérité.

— Et tu y crois ?

Stanislas s'apprêtait à répondre, mais Delaurier ne lui en laissa pas le loisir. Ambre avait raison : il était temps de retourner à des considérations plus terre à terre. Il s'inquiétait de l'expression de la jeune femme. Sa petite ride, entre ses deux sourcils, prenait des proportions qui n'auguraient rien de bon. Elle paraissait souffrir, aussi bien moralement que physiquement. Il se demanda sur quel terrain miné ses pensées l'avaient conduite.

— Stany, nous nous égarons, dit-il sobrement.

— Pourtant…, commença le professeur.

— Pardonne-moi, mais je préférerais qu'on s'en tienne dorénavant au concret. Il est l'heure d'évoquer la collaboration de nos deux équipes. Docteur Pasquier, quand nous autoriserez-vous à rejoindre officiellement votre groupe ?

À la mention de son nom, la chercheuse tressaillit.

Elle regarda autour d'elle : Stanislas Stanford, Haziel Delaurier, la blondinette vautrée dans le canapé, les écrans, les consoles surchargées, les physiciens dont, pour la plupart, les noms lui échappaient. Graduellement, le décor reprenait de sa réalité.

Combien de temps s'était-elle mentalement absentée ? De quoi parlaient-ils à l'instant ? Elle déploya un effort surhumain pour maîtriser le tremblement de sa voix. Cette fois-ci, il lui était impossible de réciter des *bols* indiens pour se rassurer.

— Je vous rappelle que rien ne nous permet d'attester la présence, dans ces ruines, d'une machine : réacteur surpuissant ou installation hautement technologique.

Haziel réprima un soupir de frustration. Voilà qu'elle battait en retraite !

— Pour l'instant, miss Pasquier, lâcha-t-il. Mais qui sait ce que nous allons trouver au bout du couloir aux inscriptions ?

— Dites-moi pourquoi cette installation se serait subitement remise à fonctionner, après plusieurs millénaires d'inactivité.

— Cela fait juste dix ans que nous suivons sa progression, intervint le professeur. Le processus, fort peu perceptible au départ, a pu débuter bien plus tôt. Il n'y a que quatre ou cinq ans qu'il s'accélère d'une façon sensible, et à peine quelques semaines qu'il est entré en phase deux, si vous me passez

l'expression… Depuis que *vous avez supposé l'existence des vestiges,* docteur Pasquier. Vous avouerez que c'est une curieuse coïncidence.

Une vague de froid envahit la chercheuse. Elle dévisagea Stanislas et Haziel comme deux fous échappés de l'asile. Autour d'eux, les physiciens de la base Tétra acquiesçaient avec des mines de conspirateurs. Elle songea à son cauchemar, au rythme qui peuplait ses nuits, à la danse qui prenait possession de son corps, à l'entité qui l'appelait, à la porte, au Dieu Sombre qui s'efforçait de l'en éloigner… Ce fut trop.

Elle vacilla.

— Docteur Pasquier, vous vous sentez bien ? s'enquit Stanislas.

Elle avait dû s'asseoir brutalement sur le canapé, à côté de la fille du professeur. Celle-ci la fixait avec une expression inquiète, la bouche entrouverte.

— Ça va, balbutia Ambre, confuse. J'ai eu un malaise dans la journée d'hier, dont je n'ai pas totalement récupéré. Et ces histoires de constantes qui s'affolent et de gangrène quantique ne sont pas l'idéal pour me remettre d'aplomb.

— Je comprends, concéda Stanislas, navré d'avoir pu susciter son trouble.

Bhagyashrī Gupta lui apportait déjà un grand verre d'eau froide, qu'elle avala d'un trait, sous la mine angoissée de Delaurier.

— Il est évident que je vous autorise, vous et votre équipe, à installer votre matériel dans les vestiges, enchaîna-t-elle une fois qu'elle eut repris quelques couleurs. Vous pourrez effectuer les mesures que vous jugerez nécessaires. Dès mon retour sur le site, je vais rédiger des sauf-conduits pour chacun des membres de votre groupe. L'ensemble de nos données vous sera accessible.

— Je n'en attendais pas moins. Haziel m'avait assuré que nous pourrions compter sur vous.

Delaurier lui jeta un regard en coin.

— J'espère que, par vos soins, nous parviendrons à déterminer ce qui a provoqué l'aggravation de ce processus,

continua Stanislas. Dans l'idée, bien entendu, de trouver un moyen de le contrôler.

— Je l'espère sincèrement. Professeur, chers collègues, mademoiselle…

Ce furent les derniers mots que la chercheuse prononça.

Elle serra brièvement la profusion de mains qui se tendaient vers elle, puis sortit du labo d'un pas énergique et dévala le petit escalier qui menait au rez-de-chaussée. En quelques secondes, elle se retrouva dehors, sa parka orange sur les épaules.

Elle avait un besoin cruel d'air… et de solitude, même si celle-ci ne devait durer que quelques minutes.

Elle s'en retournait déjà au tripod, en compagnie de Delaurier, quand elle reçut un message de Donaldsen. Malgré son ton facétieux, la voix du glaciologue vibrait d'excitation.

— Docteur Pasquier, il est temps de mettre un terme à votre escapade. Une surprise vous attend.

— Qu'avez-vous découvert ? demanda-t-elle, alarmée à l'idée qu'ils aient poursuivi les fouilles en son absence.

— Ne vous voyant pas revenir, nous avons repris notre progression. Le couloir continue de s'enfoncer sur cinq cents mètres. L'endroit est viable, humainement parlant. La température s'y élève à plus de vingt degrés. En l'absence d'aléas biologiques, Maya nous a autorisés à retirer nos combinaisons. Un vrai bonheur !

— Êtes-vous devenus fous ?

— Maya nous a assuré que nous ne courions aucun risque, se justifia Donaldsen. Vous connaissez son professionnalisme. L'air ambiant a une curieuse odeur et un haut degré d'humidité, mais on s'y habitue. L'important est que nous avons localisé une troisième structure. Les inscriptions y conduisent. Une porte magistrale, sculptée en bas-relief, encore plus belle que les précédentes. C'est quelque chose à regarder. Un pur bijou !

— Donaldsen, ne vous en approchez pas ! L'endroit pourrait s'avérer extrêmement dangereux. Ne tentez rien avant notre retour.

— De toute façon, nous n'avons rien pu faire, lâcha Donaldsen qui prenait conscience d'avoir outrepassé ses droits. Cette porte-là est fermée et bien fermée !

— Je vous le répète, n'y touchez pas ! C'est un ordre formel. Et ne vous avisez pas de prendre d'autres initiatives ! M'avez-vous comprise ? Nous arrivons.

Elle interrompit la communication, les mains moites et tremblantes.

Une porte close. Comme dans son rêve…

Et puis Shiva, le danseur, destructeur des mondes. Shānti et ses phrases elliptiques. La religion hindoue qu'elle avait rejetée pour se vouer corps et âme à la science, aux certitudes de la science.

Sa tête était aussi encombrée que le salon de musique de Shānti.

La belle et sûre forteresse qu'elle avait bâtie, pierre après pierre, vacillait sous les coups. Et ils venaient de tout côté.

32

LA PORTE

Vingt et une heures.

Ambre essayait de se relaxer.

Elle avait quitté son peignoir et s'était laissée glisser dans les remous du jacuzzi. De l'atmosphère, saturée de vapeur, émanait une odeur enivrante d'eucalyptus. Les bulles massaient sa colonne vertébrale, malaxaient les muscles de ses épaules, de ses cuisses et de ses mollets. Sa tête posée en arrière sur le rebord, ses longs cheveux noirs ondulant à la surface du bassin, elle abandonnait son corps à ce léger balancement, cette fragile illusion d'apesanteur.

« Tu devrais apprendre à te détendre », lui avait suggéré Maya Temper peu après le repas du soir, alarmée par son air d'extrême lassitude.

Au prix d'un effort mémorable. Ambre avait souri puis s'était changée, résolue à suivre, pour une fois, le conseil de son amie. Pourtant, malgré les quarante degrés de l'eau et ses paupières closes, la chercheuse ne retirait aucun plaisir de la situation. À peine immergée, une angoisse aiguë l'avait envahie.

Maya ne pouvait pas comprendre. Maya ne savait rien de ce qui la tourmentait. Et pour cause : elle ne se confiait jamais. Ni à elle ni à personne.

Cette journée interminable et si riche en rebondissements s'était avérée l'une des plus éprouvantes de son existence. Comme si les aveux de Delaurier, les explications déstabilisantes du professeur Stanford et l'émergence de souvenirs inédits ne suffisaient pas, un nouveau choc avait salué son retour sur le site.

La mise au jour de *la porte*.

Celle-là même qu'elle s'efforçait d'ouvrir au fil de ses déambulations oniriques. En dépit des évidences accumulées au

fil des semaines, elle avait continué à se persuader que ses échappées nocturnes n'étaient rien de plus que des rêves. À présent, elle possédait la certitude absolue qu'ils n'en étaient pas. Le plus effrayant, c'est qu'au fond d'elle-même elle savait depuis longtemps qu'elle la trouverait là. Exactement semblable à l'image qu'elle s'en était faite, aussi réelle que le Temple Noir aux Écritures. Soit les découvertes effectuées par les scientifiques suivaient un schéma préétabli par quelque dessein supérieur, soit elle-même détenait le pouvoir surnaturel de matérialiser à souhait les éléments peuplant son monde intérieur. Deux cas de figure aussi terrifiants qu'incompréhensibles.

Une heure de l'après-midi ce même jour.

Au cours d'un rapide debriefing. Ambre avait informé son équipe de l'existence du point de Collapsus et des recherches de Stanislas Stanford concernant la propagation des zones d'influence. Face à l'avalanche de questions soulevées par ces révélations – Kim Chulak avait notamment témoigné d'un virulent scepticisme –, elle leur avait promis que le professeur viendrait en personne leur exposer les détails relatifs aux altérations, diagrammes éloquents et profusion de calculs à la clé. Elle s'était gardée de dramatiser. Elle en laissait le soin aux physiciens de la base Tétra. Une fois les preuves du phénomène établies, il serait temps d'avertir la CosmoTek.

Dans la surexcitation générale, les scientifiques avaient ensuite regagné les vestiges, débarrassés de leurs encombrantes tenues de survie.

La porte s'apparentait à une construction monumentale de quinze mètres de haut, entièrement recouverte de pétroglyphes en haut-relief, qui barrait l'intégralité du couloir. Comme l'avait mentionné Donaldsen, la décoration se distinguait par une facture exceptionnelle, surpassant celle des porches précédents. Pétrie dans le basalte, elle évoquait un mélange de motifs géométriques, entrecroisés, répétés à l'infini. Une série de formes qui paraissaient de nature végétale couraient sur les

quatre côtés du panneau central. Hermétiquement fermé, cette fois-ci.

Ces représentations avaient été travaillées à coups de burin et de ciseau très fin. Les sculptures étaient régulières, mais jamais parfaitement équivalentes, preuve qu'aucun outillage industriel n'avait été utilisé. Édification et ornementation avaient dû nécessiter des milliers d'heures de labeur artisanal. Les Bâtisseurs y avaient transpiré et souffert. Ce qui leur servait de mains avait caressé la surface polie, frappé le marteau, soufflé sur la pierre pour en disperser la poussière. Certains s'y étaient appuyés pour soulager leurs membres de la fatigue ; d'autres y avaient peut-être laissé leur chair ou même leur vie. Imaginer ces créatures s'affairant à cet ouvrage avec dévotion troublait Ambre. À chaque pas, elle se demandait qui s'était tenu là, à cette exacte place, plus de douze millénaires auparavant. Des bouffées de chaleur l'envahissaient. Elle peinait à rester impassible, imprégnée par le calme surnaturel – sépulcral – de l'endroit et sa fragrance particulière. Elle se surprenait à regretter l'imperméabilité de sa combinaison. Jusque-là, cette carapace supplémentaire avait aidé à la rassurer. À présent, elle se sentait plus vulnérable que jamais, hantée par la pensée que, dans ses rêves, c'était dans son plus simple appareil qu'elle visitait ces lieux. *Complètement nue et offerte*.

Sur le panneau central apparaissait la même série d'inscriptions répétitives qui jalonnaient le portique précédent, cinq cent cinquante mètres plus haut. De près et sous un éclairage direct, les signes occupaient la totalité de la surface médiane. Le motif rappelait une allégorie, s'élevant graduellement vers le plafond dans un enchevêtrement de détails de plus en plus complexes.

Ambre n'avait pu se rapprocher davantage de l'édifice.

Elle était restée en retrait, à une dizaine de mètres en amont dans le couloir, terrorisée à l'idée que la porte – *sa porte* – puisse s'ouvrir dans un grincement caverneux et les avaler d'un coup, ainsi que Delaurier l'avait suggéré dans le médibloc. Mais sa pire angoisse demeurait celle de succomber, impuissante, à une nouvelle attaque de délire.

C’est ainsi qu’elle avait été la première à la remarquer.

Lorsqu’on se reculait suffisamment pour prendre la mesure de l’ensemble, une représentation inattendue se matérialisait au centre de l’inscription. Comme surgissant de la profondeur de la roche noire. Une image tridimensionnelle et virtuelle. *Crue et obscène*.

La chercheuse l’avait longuement contemplée, les yeux agrandis par l’horreur, croyant de prime abord être la seule à l’apercevoir. Puis, inquiétés par sa fixité, ses équipiers l’avaient rejointe. Un silence plus poignant encore s’était alors abattu sur le couloir.

Une image crue et obscène. Une créature infernale tout droit sortie du passé. Menaçante.

Aucun doute ne subsistait pour Ambre : *elle* les observait. Elle scrutait les nouveaux venus avec animosité depuis la dizaine de mètres où se situait sa tête, ou plutôt ce que des yeux humains interprétaient de la sorte. Celle-ci se hérissait de piquants ou de plumes dressées. Deux globes, parfaitement ronds et très espacés – des orbites ? –, affligeaient ce visage d’un esprit malfaisant. Le reste de la face disparaissait dans un amalgame de figures tortueuses méconnaissables. Un mètre en dessous, au niveau de ce qui pouvait s’apparenter à un torse, des appendices en volutes se déployaient à la manière de deux ailes. Au-dessous, une multitude de serres ou de bras rachitiques brandissaient, chacun, un objet distinct, mais indiscernable. Le fondement de la créature se terminait dans un enchevêtrement de formes serpentines d’où jaillissaient des nuées de flammes ou de vers grouillants. Le tout flottait sur ce qui ressemblait à une étendue plane, lac ou océan.

Pour Ambre, rien de moins qu’un être de cauchemar.

Mais qu’en était-il des autres ?

Passé les premiers instants de stupéfaction, les activités du groupe avaient recouvré leur habituelle rigueur. Nygel Spacey s’était proposé d’effectuer un relevé épigraphique des panneaux. Donaldsen, muni d’une échelle escamotable, avait aidé Haziel Delaurier à installer des capteurs sur la paroi. Tous avaient impunément posé leurs mains sur l’édifice, scruté sa surface avec leur kyrielle d’instruments. Des exclamations et même des

éclats de rire s'étaient échappés de leurs gorges. Déplacés. Irrespectueux.

Ambre avait dévisagé ses chercheurs avec incompréhension. Ne percevaient-ils donc rien de la nature abjecte de la représentation ? Ne sentaient-ils pas le poids, l'hostilité, de son regard ? Était-elle la seule à se savoir ainsi observée ?

Les allégations de Delaurier étaient insidieusement remontées à son esprit. Elle avait dansé, certes. Mais elle avait aussi prononcé un mot. Un nom. Lequel déjà ?

Pour l'heure, il se terrait en elle, mais elle avait la certitude qu'il se trouvait là, tout proche. Il lui suffirait de se concentrer pour qu'il se décide à éclore sur ses lèvres. Mais surtout de l'accepter, de le désirer.

Elle avait trépigné sur place, pour couper court à cette invocation malvenue. Puis elle avait songé aux jours suivants, à l'instant où Stanislas Stanford arriverait avec son équipe pour chercher des traces d'installations scientifiques.

Que feraient-ils s'ils ne détectaient rien ?

Ni réacteur. Ni machine sophistiquée pour expliquer ces paradoxes. Rien qu'une cohorte d'entités pareilles à celle-ci, maléfiques et assoiffées de sang, qui se jetteraient sur eux dès que la porte serait entrouverte…

L'eau du jacuzzi lui parut soudain glaciale. L'image de la créature flottait derrière ses yeux avec la persistance d'un éblouissement. Elle revoyait ses orbites menaçantes, son corps torturé, les griffes acérées qui terminaient ses nombreuses paires de membres, ses circonvolutions. Pour un peu, elle l'aurait surprise à bouger, à se désolidariser de son support, à tendre ses odieuses pattes vers elle…

Sous l'effet de la peur, ses ambitions scientifiques se carapataient. Ne subsistaient que les réflexes de son cerveau reptilien. Et ils lui disaient de fuir. De décamper tant qu'elle en avait encore la possibilité.

Elle referma ses doigts sur le rebord du bassin, prête à en sortir. Elle n'acheva pas son geste. La cloison venait de s'ouvrir sur la silhouette de Delaurier. Il s'avançait en sifflotant, un simple linge noué autour de la taille. Il n'afficha aucun

étonnement de la trouver ici. Il avait visiblement calculé son coup.

— Je vous en prie, ne partez pas, lança-t-il pour couper court à sa tentative d'évitement. Vous ne me dérangez absolument pas.

Elle avait détourné le regard, gênée à l'idée d'apercevoir plus qu'il n'en fallait de sa nudité. Déjà, il prenait place dans l'eau face à elle.

Elle resta. Elle ne souhaitait pas donner l'impression de se dérober.

— Vous pensez que ce sont *eux* ? demanda-t-il sur-le-champ.

— Eux qui ?

— Les Bâtisseurs ! Croyez-vous que l'être représenté sur le troisième portique soit l'un d'eux ?

D'autres y avaient donc vu une créature.

— Si c'est le cas, continua-t-il, j'espère sincèrement qu'ils ne reviendront jamais !

Il souriait.

Elle se foutait royalement de son humour. Seul son point de vue l'intéressait.

Elle sursauta.

Le genou droit du Canadien venait d'effleurer sa cuisse gauche. Il prenait ses aises, déployait ses jambes, insensible à la gêne qu'elle éprouvait. Elle se recroquevilla contre le rebord du bassin.

— Je vous ai bien observée, récidiva Delaurier. Hier dans les vestiges ; aujourd'hui sur le Glacier, à la base Tétra, devant cette construction. Quelque chose ne tourne pas rond chez vous.

Il pointait son doigt vers elle, l'air mi-sérieux mi-goguenard, selon son habitude.

Elle le gratifia d'un regard torve, en se contorsionnant pour échapper à cette intimité déplacée.

— Je vous demande pardon ?

— Tout le monde ici se comporte d'une manière rationnelle, la plus rationnelle qui soit au vu des circonstances. Tout le monde sauf vous, docteur Pasquier. Qu'est-ce qui vous effraie tant ?

— Je vous ai déjà répété maintes fois que je n'étais pas effrayée. Et je suis parfaitement rationnelle. Qu'allez-vous imaginer ?

— Et pourquoi ne me diriez-vous pas plutôt ce qui vous tracasse ? Je me suis confié à vous sur le Glacier. Ça n'a pas été une mince affaire. Je ne suis pas le genre de type qui pleurniche sur son sort. Mais je reconnais que ça fait du bien de temps en temps. De se sentir compris, ou du moins écouté. Vous devriez essayer. Une fois dans votre vie.

Elle ne sut que répondre.

Le géophysicien s'était rapproché d'elle. Son corps la frôlait. Ses yeux croisèrent brièvement les siens. Elle nota qu'il avait un beau regard clair. Pénétrant. *Vert ?*

Elle se força à fixer les remous du bassin.

— Est-ce que…, commença-t-elle.

— Oui ?

— Est-ce que la représentation du portique vous a semblé *maléfique* ?

Il la dévisagea, interloqué.

— Impressionnante, certes ! Effrayante, sans doute. Maléfique ? Je n'irais pas jusque-là. Et vous ?

Elle hésita une fraction de seconde.

— Non.

Elle voulut sourire, mais ne réussit qu'à grimacer.

— Nous ne disposons pas des outils nécessaires à son interprétation, jugea-t-il bon d'ajouter. C'est ce qui nous déroute. Il s'agit peut-être autant d'un motif décoratif ou d'un symbole que de l'image d'une divinité.

Une divinité ?

Elle en avait suffisamment entendu.

— J'ai un peu froid. Et puis il se fait tard.

Elle s'était levée et enjambait gauchement le rebord du jacuzzi. Elle sentit le regard du Canadien sur son dos jusqu'au moment où, drapée dans son peignoir, elle fila en direction des douches. Elle ne s'y attarda pas. Delaurier était parfaitement capable de se lancer sur ses talons pour la forcer à approfondir cette discussion.

Une fois dans sa cabine, elle s'y enferma à double tour.

Sur un point, Delaurier ne se trompait pas. Elle avait peur. Elle était déroutée. Il devenait inutile, effronté de le nier : il lui fallait de l'aide. Mais pas celle du Canadien ! Maya seule saurait la comprendre et la conseiller.

Elle avala un anxiolytique et s'allongea sur son lit.

Quand le sommeil viendrait, elle ne rêverait pas. Le lendemain, elle prendrait la bonne décision. Le professeur Stanford arriverait avec ses appareils et, en temps voulu, ils ouvriraient la porte.

Elle en aurait enfin terminé avec ces odieux vestiges.

33

DESCENTE

La boîte demeurait muette.

Le Timhkān l'avait soupesée dans le creux de sa paume, secouée, renversée, roulée sur le sol. En vain. Dans l'abri des Uh'manes, bien au chaud, elle avait pourtant produit des clapotements prometteurs, attisant son appétit. C'était la faute de l'eau de pierre, qui solidifiait tout.

Il appuya l'une de ses griffes sur sa partie plane. Celle-ci se plia légèrement, mais ne se déchira pas. Il pressa davantage. Le matériau était dur, sa griffe également. Il céda enfin.

Il élargit l'orifice jusqu'à pouvoir y enfiler ses doigts sans se blesser et en retira une substance rendue compacte par le gel. Des fibres ? De la chair ?

Il en déposa un petit morceau dans sa bouche.

De la nourriture uh'mane. Sans goût, aussi insipide que la couleur de leur pelage.

Sa main fouilla le récipient. Il mordit, tritura, lacéra à en avoir mal.

Allait-il encore tomber malade ? Peu lui importait. Il avait trop faim.

Le contenu de la boîte y passa. Il en attrapa une autre, exactement identique, s'apprêta à lui infliger le même sort…

C'est alors que le phénomène le surprit.

Une pestilence infestait la montagne.

En un rien de temps, elle s'infiltra dans le refuge qu'il avait déniché pour la nuit, le faisant suffoquer. Il roula sur le sol de pierre, pris de convulsions, tandis qu'une résonance surnaturelle envahissait la grande vallée. L'Univers avait entamé sa métamorphose, processus inéluctable qui le mènerait à sa destruction.

Le Timhkān connaissait cette sensation. Il l'avait déjà vécue.

Dj'akha'ā. L'Annihilation.

L'une des étapes majeures de l'apprentissage des Talma'Djae consistait à l'expérimenter brièvement. Apprentissage qu'il n'avait pas achevé. À cause de son caractère impatient, il était resté incomplet. De fait, contrebalancer les effets de la régression était hors de sa portée. Il ne pouvait qu'attendre le moment fatidique et se résoudre à disparaître, délité dans le néant.

Il fixa son attention sur ses mains, tremblantes, prêt à les voir s'estomper. Il savait bien que cela ne se passerait pas ainsi. Son être entier s'évaporerait : chair, tendons, muscles, os, conscience.

En dépit de ses craintes, l'Annihilation ne survint pas. Elle reflua, semblable à une marée violente. L'atmosphère fut brutalement déchirée par une explosion de lumière. Un brouillard orange s'éleva de la plaine, tandis que le tonnerre roulait dans la montagne, de combe en combe, de grotte en grotte, provoquant avalanches et éboulis.

La nature reprenait ses droits. Elle avait triomphé du phénomène d'une manière aussi soudaine qu'inespérée.

D'un pas mal assuré, il s'extirpa de son refuge et s'avança sur le surplomb qui dominait la vallée. Des débris jonchaient le sol, d'autres dégringolaient du ciel, pareils à des lames de feu. La carapace de l'eau de pierre s'était lézardée sous l'effet du choc et une longue crevasse noire balafrait la pente.

Le cataclysme auquel il venait d'échapper avait fait des victimes parmi un groupe d'Uh'manes s'aventurant dans la plaine à cet instant. Le Timhkān avait capté leurs ondes de terreur au moment où la vague destructrice s'abattait sur leur convoi. Ils laissaient derrière eux leur lot de cadavres.

Il se mit à trembler.

Il se rappelait enfin pourquoi il s'était échoué ici. Sur Pad'jé.

Au-delà de la confusion, il l'avait perçue : *la même onde de haine, pure, noire et glaciale*, qui avait anéanti son ouvreur à son arrivée, rompu ses liens avec Kalaān. Il reconnaissait sa signature : cette façon de lui signaler son courroux, de jouer avec lui.

Frémissant, il enveloppa son butin dans la couverture et quitta l'abri.

Des fumerolles noires s'échappaient de la crevasse. Quelque chose achevait de s'y consumer en empoisonnant l'air. Un fragment de l'un des véhicules détruits probablement.

Il regarda la plaine, les sommets qui se dressaient pareils à des dents, le ciel dans lequel se cachait Kalaān. Monde hostile, acéré, implacable. Il eut une pensée pour l'entité Ky'ha. Il la retrouverait plus tard. Dans l'immédiat, une tâche plus urgente l'attendait.

Son chargement sur l'épaule, il s'enfila dans la brèche. Sur ses flancs déchiquetés, la neige avait perdu de sa légèreté pour se métamorphoser en une masse dégradée, aussi malveillante que l'obscurité qui régnait dans les profondeurs.

Malgré ses talents nyctalopes, il jugea nécessaire de s'accorder une dose supplémentaire de réconfort. Il frotta la gemme incrustée de l'un de ses colliers et la glace s'illumina aussitôt d'un jour blême. Des éclats flous dansèrent autour de lui.

Sa descente débuta. Hasardeuse.

Il progressait face à la paroi, à la force de ses griffes. Le froid tétanisait ses mains et ses pieds, se communiquant au reste de son corps. Des cailloux dégringolaient dans le précipice, criblant sa peau de morsures. Après l'explosion, une partie de l'eau de pierre avait recouvré son état premier. Elle dégoulinait en petits torrents et trempait ses épaules d'une onde pénétrante.

Parfois, ses griffes ne suffisaient pas à soutenir son poids. Cédant à la pesanteur, il se mettait à déraper, gagnant toujours plus de vitesse, fonçant droit au cœur de ce monde à travers le dédale des moulins. Les dispositions naturelles du milieu arrêtaient par chance sa course et il se retrouvait prisonnier des circonvolutions de la glace. Ses os, ses dents vibraient sous le choc, ses vêtements achevaient de partir en lambeaux. Il lui fallait alors se contorsionner pour se libérer, puiser dans ses réserves afin de poursuivre sa route.

À de nombreuses reprises, malmené, ballotté, il faillit lâcher son butin.

Il perdit toute notion du temps, oubliant le cycle des jours et des nuits.

Tantôt, il se laissait glisser, sans force, haletant.

Tantôt, il bataillait contre les éléments, rampait, rebroussait chemin, réfrénant son sentiment de claustration.

Jamais il ne trouverait l'énergie de remonter. Pourtant, il continuait à descendre, poussé par l'instinct. Il savait que tout se jouait sous ses pieds, dans les abîmes, au-delà de la carapace de l'eau de pierre.

Accompagnant son calvaire, de longues ombres, générées par le rayonnement de son collier, dansaient sur les parois suintantes, orchestrant un ballet de créatures fantasques et hallucinatoires. Nourris de ce spectacle, des souvenirs fugaces peuplaient son esprit. De grands arbres éclairés par trois lunes se balançant au rythme de la brise. Un royaume d'obscurité, habité de cris et de piaillements. Une senteur d'iode et de sel. Le parfum des fleurs sauvages, des herbes folles. Les frémissements de la forêt.

Un autre temps. Une autre terre.

L'intensité de ces réminiscences l'obligea à s'arrêter.

Submergé par l'émotion, il peinait à aspirer l'air ténu, à apaiser le tremblement de ses membres. Ses pensées s'égaraient entre passé et présent, rêve et réalité.

D'épuisement, ses griffes finirent par lâcher prise et il se mit à dégringoler sans parvenir à se ralentir. Dans un fracas de verre, le sol céda sous ses pieds, l'entraînant dans une chute vertigineuse.

Un choc, terrible, et il perdit connaissance.

Quand il se réveilla, hagard et meurtri, il était couvert de boue froide, de cailloux et de glace. Ses vêtements trempés lui collaient à la peau. Il avait traversé la carapace de l'eau de pierre – moins épaisse à cet endroit et fragilisée par le récent cataclysme –, et avait atteint le relief rocheux. Il se dégagea de la gangue minérale, rampa sur le terrain humide. Il se trouvait dans une vaste caverne, architecturée par des faisceaux de stalactites.

Il fit quelques pas, humant la texture de l'air, riche et onctueuse. Ses sens ne l'avaient pas trahi : la crevasse ouvrait bien sur un passage, un monde souterrain, jadis aménagé par ses ancêtres.

Alentour, les parois, incrustées de cristaux, étincelaient de mille feux. Au détour d'une concrétion, ses doigts se posèrent sur la surface luisante et il y surprit un visage.

Affolé, il bondit en arrière.

Deux yeux, flamboyants, lui lançaient des éclairs bestiaux, allant et venant dans un mouvement sec et fiévreux. Une bouche laissait apparaître deux rangées de dents qui brillaient d'un éclat agressif. Pointues, aiguisées, prêtes à mordre.

Il mit un certain temps à comprendre.

Ce qu'il contemplait là n'était autre que son image.

Pour achever de s'en convaincre, il effleura ses traits de sa main, explora les détails de son anatomie. Les jolies couleurs de sa peau disparaissaient entièrement sous la crasse. Il n'avait plus rien d'un Talma'Djae. Les vêtements humains, trop amples et en charpie, lui donnaient l'air d'une créature sauvage.

De nouvelles visions envahirent sa conscience.

Propulsé dans le passé, il revisitait les âges obscurs où sa civilisation n'existait pas, où ses congénères parcouraient forêts et courants à la recherche de subsistance, chassant sur le monde qui deviendrait l'Île-du-Commencement.

Son monde.

Un monde qu'il avait délibérément quitté.

Un monde qu'il ne reverrait sans doute jamais.

Timhkā.

Alors les regrets le submergèrent et il éprouva enfin toute l'inanité de sa tentative.

34

IRRUPTION

Haziel se retourna sur sa couchette.

Il n'arrivait pas à trouver le sommeil. Son cerveau sautait d'un sujet de préoccupation à un autre, s'évertuant à tisser d'invraisemblables liens entre les paradoxes du point de Collapsus et la mise au jour du portique fermé. Bien qu'il ait choisi d'aborder la question sur un ton léger lors de son séjour dans le jacuzzi, il en avait encore froid dans le dos.

À vrai dire, il ne ressentait aucune envie d'explorer plus avant les vestiges, et cela malgré l'intérêt scientifique majeur de la découverte. Il aurait préféré qu'ils continuent d'appartenir au passé. Un passé qui, de toute manière, ne pourrait jamais être correctement appréhendé par des chercheurs humains, quelle que soit leur bonne volonté. Depuis toujours, les fouilles archéologiques étaient corrélées au problème de l'interprétation, problème qui, sur Gemma, prenait des proportions insurmontables.

Il s'étira longuement, se concentra sur sa respiration pour se libérer du joug des ruminations. Durant quelques minutes, il se sentit bien. Puis la ronde des questions recommença de plus belle, rehaussée cette fois d'une donne supplémentaire. Le visage d'Ambre Pasquier se dessinait avec insistance derrière ses paupières closes.

Rien à faire, il ne dormirait pas.

Il se leva, s'habilla à la hâte et sortit de l'igloo.

Le ciel était dégagé. Marie-Antoinette se profilait au-dessus du cirque montagneux, reflétant le faste défunt des deux soleils, tandis qu'un ballet d'étoiles se tissait au ralenti dans le firmament. D'après leur configuration, Haziel estima qu'il devait être quatre heures du matin. L'air était tellement froid

que l'atmosphère en vibrait. Des particules de givre flottaient devant ses yeux, scintillant dans la lumière des projecteurs.

Il scruta l'espace à la recherche du Grand Arc. Jusqu'à présent, il n'avait pas cherché à repérer sa position. Mais cette nuit était particulière. Comme si le fait d'avoir violé le sanctuaire des Bâtisseurs lui accordait le privilège de le contempler d'un œil nouveau.

— Ça doit bien te faire rigoler, ces flopées de Terriens creusant le sous-sol ! lâcha-t-il ironiquement. Toi, tu sais tout, bien sûr. Toute l'histoire de cette fichue planète. Mais tu préfères te taire, garder ça pour toi, hein ? Finalement, ça ne doit pas être joli joli…

Il lança un regard autour de lui et alluma une cigarette. Plus aucune fouineuse ne rôdait dans le camp. À croire qu'elles avaient délaissé les environs du Glacier pour s'enfoncer plus loin dans les montagnes et les vallées adjacentes. Une conséquence probable de l'influence néfaste du point de Collapsus, d'après Stanislas. Après les avoir excitées dans un premier temps, il exerçait à présent sur elles un effet répulsif. Bien que génétiquement modifiées, elles n'en restaient pas moins des animaux, guidés par leur instinct de survie. Un instinct qui, le déplorait Haziel, manquait cruellement aux êtres humains.

Il abandonna l'idée de localiser le Grand Arc.

Son attention se tourna vers une créature plus impénétrable encore.

Ambre Pasquier.

À nouveau, il avait joué la mauvaise carte. Comment avait-il pu s'imaginer que lui livrer ses expériences personnelles l'amadouerait ? Elle le fuyait plus que jamais. Pire, elle ignorait délibérément ses efforts pour gagner sa confiance. La situation l'horripilait. Il devait se retenir de la saisir à bras-le-corps pour l'extraire de son isolement volontaire et lui extorquer ses secrets. Elle savait quelque chose, indéniablement. Pourtant, elle préférait porter seule ce fardeau. Son attitude réfractaire, héroïque bien que stupide, la faisait apparaître forte et vulnérable à la fois, et l'entourait d'une aura de mystère qui la rendait aussi déroutante que le vaisseau des Bâtisseurs. En

dépit du bon sens, son attirance pour elle allait croissant. Un papillon de nuit devant la flamme. Hypnotisé. Il suffisait qu'il ferme les yeux pour sentir le parfum de ses cheveux. Sous ses doigts, les courbes de son corps – qu'elle dissimulait avec tant de soin – prenaient consistance. Son regard plongeait avec avidité dans le puits de ses prunelles. Comme il s'était fourvoyé à leur égard ! Il les avait imaginées noires, alors qu'elles scintillaient de mille paillettes dorées. Mouchetées d'or ou d'*ambre*. Il se plut à croire que son prénom s'inspirait de cette particularité.

Il n'y pouvait rien : plus elle lui résistait et plus l'hameçon s'enfonçait dans sa chair. Le positif attirait le négatif. Un jeu perpétuel d'attraction et de répulsion, comme avec les particules élémentaires.

Il vagabonda encore un quart d'heure dans le camp, fumant cigarette sur cigarette. Le froid l'engourdissait, mais ne ralentissait en rien le flux de ses pensées. Peut-être devrait-il, en fin de compte, recourir à un remède éprouvé : le whisky.

À présent, une légère brise agitait la fourrure de sa capuche. Il était temps de rentrer s'il ne désirait pas finir en glaçon. Il prit la direction de l'igloo d'habitation.

À une cinquantaine de mètres devant lui, une ombre venait de jaillir entre les baraquements. Frêle et furtive.

Il stoppa net, les sens en alerte : il n'était pas armé. Il réalisa rapidement son erreur. Il ne s'agissait pas d'une fouineuse. Quelqu'un courait éperdument dans la neige. Il voulut appeler, mais se ravisa, la curiosité l'emportant sur la stupéfaction. Qu'est-ce qui poussait un membre de l'équipe à quitter le campement en pleine nuit ? Aussi subrepticement que possible, il se lança sur les traces de la silhouette, qui filait en direction du hangar à véhicules, évitant le halo des projecteurs. Elle marchait d'une façon bizarre, tantôt s'arrêtant, tantôt se précipitant comme pour échapper à d'invisibles poursuivants. Plusieurs fois, Haziel crut qu'elle allait s'effondrer ou rebrousser chemin. Mais elle parvint à atteindre la remise et entrebâilla la porte. Elle disparut à l'intérieur aussitôt l'éclairage automatique activé.

Le Canadien hâta le pas et pénétra à son tour dans la bâtisse. Ce qu'il y découvrit le figea sur place. Ambre Pasquier, presque entièrement nue, tentait de faire démarrer un tout-terrain, les mains agrippées au volant, les yeux grands ouverts sur le vide. D'étranges borborygmes jaillissaient de sa bouche, tordue par un rictus. Son corps était déjà blanc de froid.

Il se précipita sur elle pour la couvrir de sa parka. Elle résista, se démena farouchement, en proie au délire. Une vraie furie. Il l'empoigna avec plus de fermeté, mais elle continua de se rebeller tel un animal pris au piège. Une force surprenante l'animait. Soufflant comme une chatte, elle lui griffa le visage. Il cria de douleur, resserra encore son étreinte.

La tête de la jeune femme avait basculé en arrière, sa longue chevelure lui caressant les reins. Elle ressemblait à une prêtresse sauvage, possédée par l'esprit de la divinité, offerte à son pouvoir. Loin d'être excité par cette vision, Haziel sentit la panique l'envahir. Toute trace du docteur Pasquier s'était évanouie. Il ne savait pas exactement ce qu'il essayait de maîtriser entre ses bras. La bouche de la scientifique se déformait, tandis qu'elle s'efforçait d'émettre des mots dépourvus de sens. Un filet de bave coulait sur son menton.

À maintes reprises et avec de plus en plus de force, Haziel l'appela par son nom dans l'atmosphère inquiétante du hangar. Elle y resta indifférente, comme si celui-ci ne lui appartenait plus. Ses prunelles avaient disparu, révulsées. Elle se mit à vociférer avec rage.

— Il faut qu'ils paient, qu'ils paient pour ce qu'ils m'ont fait !

— De qui parlez-vous ? s'effraya Delaurier. Réveillez-vous ! C'est moi, Haziel, votre ange gardien.

— Qu'ils meurent, poursuivait Ambre, une expression meurtrière sur le visage. Qu'ils meurent tous !

Sa tête semblait désarticulée, désolidarisée de son torse. Elle roulait sur ses épaules dans un mouvement désordonné.

— Colère, haine, désespoir, destruction ! hurlait-elle, d'une voix caverneuse que Delaurier peinait à reconnaître.

Il la serra plus fort, lui-même frappé de terreur. L'énergie que la chercheuse déployait pour se soustraire à son étreinte finit par s'épuiser. Il sentit ses muscles se relâcher d'un coup.

Ses jambes fléchirent et elle s'affaissa, aussi inerte qu'une poupée de chiffon. Il craignit un instant qu'elle ait succombé.

Rapidement, il la porta jusqu'à l'igloo et l'installa dans sa chambre. Il tâta son pouls, écouta sa respiration. Elle était bien vivante, mais à deux doigts de l'hypothermie. Sa peau avait la froideur de la glace, ses paupières demeuraient soudées par le givre.

Il régla le thermostat de la cabine au maximum et se mit à la bercer comme un petit enfant, lui caressant les cheveux avec délicatesse, entonnant un air que lui chantait jadis sa mère. Cette femme, il l'aimait. Il ne voulait pas qu'elle meure ni qu'il lui arrive quoi que ce soit. Cet endroit l'avait meurtrie. Au diable les Bâtisseurs et leurs vestiges ! Au diable le Grand Arc !

Au bout d'un certain temps, les lèvres de la chercheuse commencèrent à remuer. Elle psalmodiait une suite de mots, une litanie aux inflexions étrangères. Sa langue natale peut-être ? Il n'y comprenait rien. Il s'efforça de l'apaiser par des paroles réconfortantes, mais le rythme de sa récitation s'accéléra, prenant les accents d'une incantation ou d'une formule magique.

Dhage Nate Naka Dhina Dhage Nate Naka Dhina.

Peu à peu, les spasmes de froid qui agitaient la jeune femme se calmèrent. Sa respiration devint plus profonde. Elle s'endormit, lovée contre le corps du Canadien.

Vers six heures du matin, Ambre se réveilla.

Une chaleur étouffante régnait dans la chambre. Haziel Delaurier était allongé à ses côtés, un bras passé autour de sa taille. D'un geste vif, elle le repoussa et s'assit sur le matelas, horrifiée.

Que fichait cet énergumène dans sa cabine ? Pire, dans son lit ?

Elle tenta de se lever, mais ses orteils, atrocement douloureux, l'en dissuadèrent. Elle les ausculta. Ils étaient rouges et enflés, comme s'ils avaient commencé à geler. Elle essaya de se rappeler ce qu'elle avait fabriqué le soir précédent, mais c'était le trou noir.

Elle réussit à boitiller jusqu'au thermostat. Réglé sur trente degrés. Pas étonnant qu'il fit si chaud. Elle le reprogramma sur dix-huit.

Un grognement dans son dos. Delaurier venait d'ouvrir un œil hébété.

Elle ne lui accorda guère le temps d'émerger en douceur.

— Que faites-vous dans mon lit ?

Ses paroles eurent sur lui l'effet d'une douche froide. Il rejeta l'édredon et s'assit. Elle se rendit compte qu'il avait gardé ses vêtements, ce qui la rassura légèrement.

— Ce serait plutôt à moi de vous demander ce que vous trafiquiez, nue, aux commandes d'un tout-terrain au beau milieu de la nuit, riposta-t-il.

Elle le dévisagea puis éclata d'un rire glacial.

— Qu'est-ce que vous racontez ? Vous avez bu ?

Delaurier se frotta le visage, grimaça lorsqu'il effleura les griffures que lui avait infligées la chercheuse. Cette fois-ci, elle ne parviendrait pas à l'intimider.

— Vous vous êtes levée vers quatre heures du matin et vous vous êtes tranquillement rendue au hangar, sans chaussures, affublée de vos simples sous-vêtements. Je vous ai récupérée alors que vous vous apprêtiez à escamoter un véhicule. De même que devant le portique, vous vous êtes évanouie dans mes bras.

— Votre humour ne m'amuse pas. Si j'étais sortie en pleine nuit, je m'en souviendrais !

— Jetez donc un coup d'œil à vos pieds. Un peu plus et vous étiez bonne pour l'amputation. Arrêtez vos simagrées et avouez-moi plutôt où vous comptiez aller comme ça.

Ambre sonda son regard. Il ne plaisantait pas.

Vaincue par la douleur irradiant de ses orteils, elle se laissa choir sur le lit, à ses côtés. Elle se sentait vide, épuisée, incapable de lutter. Son visage exprimait la torture, le doute, mais toute trace de violence ou de haine l'avait quittée. Haziel posa chaleureusement sa main sur son épaule. Elle ne trouva pas la force de se dégager.

— Dites-moi ce qui vous tourmente, enchaîna-t-il dans le calme. Vous pouvez avoir confiance en moi. Ne me suis-je pas

confessé à vous sur le Glacier ? Je ne vous veux aucun mal. Ne vous trompez pas de cible, je ne suis pas votre ennemi.

Ambre ferma les paupières et ses yeux s'emplirent de larmes. Un sanglot l'agita, puis un deuxième. Elle ne parvenait plus à feinter.

Lentement, les souvenirs de la nuit remontaient à la surface.

— Mon Dieu, mon Dieu ! gémit-elle. Que m'arrive-t-il ? Que m'arrive-t-il ?

Haziel l'attira à lui et il sentit ses résistances s'évanouir. Elle s'abandonnait enfin.

— Racontez-moi, murmura le Canadien. Depuis le début. Je suis là pour vous écouter.

Elle se mit à verser de chaudes larmes. Comme une gamine. Entre deux hoquets, des phrases saccadées surgissaient de sa gorge.

— Je l'ai entendue m'appeler… pour que je la rejoigne dans le Temple… le Temple Noir aux Écritures… elle désire ma présence… elle a besoin de moi…

Ses pleurs redoublèrent. Haziel resserra son étreinte.

— Qui est cette personne qui vous parle ? Qu'est-ce que le Temple Noir aux Écritures ? Pouvez-vous m'en dire plus ?

— Le Temple Noir, expliqua Ambre après s'être mouchée, c'est le nom que je donne à l'ensemble des édifices que nous avons découverts. Leurs parois aussi noires que l'ébène, leurs pétroglyphes sibyllins gravés dans le basalte… Cela correspond bien à la réalité, non ? Sauf que ces vestiges, je les vois en rêve depuis plus de quatre ans. En vérité, c'est un cauchemar, toujours le même… Je descends dans le tunnel percé par Mary, je parcours la salle hypostyle et je me rends sans hésiter à la porte. Je suis guidée par une pulsation primaire issue des entrailles de Gemma. C'est comme une voix abyssale, la voix de la planète, la voix de Gaïa, la terre mère…

— Elle vous sollicite et vous ne pouvez pas vous y soustraire ?

— C'est cela. Je traverse l'obscurité, bercée par le rythme, par mes sensations, et je dois impérativement *ouvrir la porte*.

— Vous parlez du portique que nous venons de mettre au jour ? Celui avec la représentation holographique ?

— Oui. Je me croyais seule à déceler son caractère maléfique. C'est une allégorie de l'entité dont je perçois l'appel. Elle m'attend derrière le portique et elle m'intime l'ordre d'en pousser les battants. Mais au dernier moment je me rétracte. J'ai peur, car je ressens sa colère, sa haine, sa malédiction, sa violence. Et puis il y a le…

Les mots restèrent bloqués dans sa gorge.

Le Dieu Sombre.

Elle s'affaissa sur elle-même, annihilée, enfin pleinement consciente de ce qu'elle avait tenté d'accomplir durant la nuit.

— Mon Dieu, je l'ai fait ! Je l'ai vraiment fait ! L'Entité m'a invoquée et je me suis levée pour la rejoindre. Je pensais que je rêvais, comme à l'ordinaire. Mais cette fois-ci, je me rendais réellement au Temple. J'entends : *physiquement*. Pourtant en plein sommeil paradoxal, je n'ai pas éprouvé la perte de tonus musculaire qui en est caractéristique. Je me voyais marcher dans la neige et, en vérité, c'est à quoi je m'employais d'une façon concrète.

— Une simple crise de somnambulisme. Depuis combien de temps y êtes-vous sujette ?

Haziel lui avait pris la main. Elle la serrait si fort que ses ongles s'enfonçaient dans la peau du Canadien.

— Cela a débuté peu après mon arrivée dans le système AltaMira. Au départ, cela s'apparentait à un sentiment diffus, à une série de flashs anodins semblables à des souvenirs. C'était plus énervant qu'autre chose. Au matin, ils se dissipaient et je n'y pensais plus. Puis, insidieusement, cela a pris de l'ampleur. Cet endroit – avec ces mêmes montagnes, ces mêmes arêtes – s'imposait à moi durant mon sommeil avec une précision cartographique. Chaque nuit, je m'en approchais davantage, je visitais, détaillais chacune de ses structures jusqu'à atteindre le cœur du Temple, la descenderie… Les images devenaient toujours plus vives, s'agrémentaient de sonorités, d'odeurs, de sensations. La voix de l'Entité, de prime abord faible et indistincte, se renforçait et se gorgeait de sens. Du temps s'est écoulé avant que je ne commence à entrevoir la vérité, à savoir que ces visions recelaient un message qu'il m'appartenait de

décrypter. C'est la récurrence de ce rêve, Haziel, qui m'a permis de découvrir l'emplacement exact des vestiges. Rien de plus.

Malgré sa stupéfaction grandissante, le Canadien avait relevé qu'Ambre l'avait appelé par son prénom.

Elle continuait déjà :

— En même temps, ce rêve foisonne d'éléments antinomiques. Je dois trouver cet endroit et… *tout mettre en œuvre pour le fuir et l'oublier !* Bien que je ne l'aie pas perçu au départ, l'Entité n'est pas seule à me parler. Il y a *l'autre,* son contraire, comme si deux présences se livraient combat dans mon esprit. C'est à cause de cette seconde volonté que j'ai lutté pour contrecarrer le projet de réchauffement de Gemma par les processeurs atmosphériques. Je savais que je devais m'y opposer, coûte que coûte, laisser la planète telle que nous l'avions découverte, ne pas essayer de changer sa nature et, surtout, ne pas toucher à la *glace*.

Ces mots ébranlèrent Delaurier. Il repensa à l'histoire de cette satanée boîte de Pandore. Ambre enchaînait sur un ton plus bas :

— J'ai toujours eu la conviction que l'englacement de Gemma avait été provoqué, sans qu'aucune donnée scientifique vienne étayer cette hypothèse. Cela doit vous paraître absurde.

— Pas tant que ça.

L'idée d'une glaciation artificielle lui avait traversé l'esprit, bien qu'il ne se soit jamais hasardé à l'évoquer en public. C'était trop fou pour être vraiment réaliste et, au demeurant, sans fondement.

Il revit le Grand Arc, figé dans son attente. Sa magnificence, sa puissance potentielle. Un parfait joujou pour modifier, à souhait, les conditions climatiques d'une planète, en agissant sur son orbite. Mais dans quel but ?

Il se racla la gorge.

— Et ce cauchemar, il continue à vous tourmenter ?

— Oui. Ses occurrences n'ont cessé de se rapprocher. Aujourd'hui, il m'envahit à chaque fois que je m'endors, même si ce n'est que durant de brefs instants. Je suis épuisée. Je ne parviens jamais à me reposer.

— D'où votre malaise de l'autre jour.

Elle le concéda. Finalement, cela la soulageait, cette écoute, cette attention, bien que son confident ne soit pas la personne sur laquelle elle avait jeté son dévolu.

De son côté, Haziel était abasourdi par ce qu'il apprenait. Il avait supposé qu'Ambre dissimulait certains éléments, mais de là à l'imaginer douée d'une prescience quasi surnaturelle des événements… D'où pouvait-elle tirer ce pouvoir ?

Il s'efforça de ne rien laisser paraître de son trouble. Ambre avait besoin d'une épaule secourable. Ce rôle lui convenait à merveille.

Il reprit de sa voix la plus douce :

— Pourrions-nous revenir à cette *créature*. Qui est-elle ?

Haziel sentit la jeune femme se raidir. Elle retira sa main. Son tourment récidivait.

— Je… je l'ignore… je… je crois que je capte ses émotions. C'est confus. Je suis très en colère, et en même temps désespérée. Elle… me demande de la libérer. À chaque fois, je suis sur le point de céder : je prends la direction du Temple, d'une manière onirique, je veux dire, enfin jusqu'à cette nuit… et je vais ouvrir la porte. Au dernier moment, le… *Dieu Sombre* (elle avait hésité) m'en empêche. Je lui résiste. J'aspire avant tout à satisfaire les désirs de l'Entité. Elle m'a promis tant de choses… Mais la violence du Dieu Sombre est terrible, sauvage. Il me mord, me décapite. De moi ne subsiste que ma tête…

— Votre intellect.

Elle le regarda en fronçant les sourcils, fit un geste de la main pour chasser cette idée qui lui paraissait déstabilisante, sans qu'elle puisse réellement déterminer pourquoi.

— Peu en importe la symbolique, il… il…

Elle ferma les yeux, anéantie par la vision.

Delaurier poursuivit, un peu perdu :

— Ce Dieu Sombre, comme vous l'avez baptisé, est donc une seconde créature ?

Ambre opina d'un air désespéré.

— Oui. Tout ce que je sais, c'est que son rôle consiste à m'empêcher d'ouvrir la porte. J'ai peur, Haziel. C'est comme si j'étais devenue la marionnette de deux divinités courroucées

aux intérêts contradictoires, et j'ignore laquelle va parvenir à ses fins.

Il réfléchit un instant.

— Vous avez dit que l'entité qui vous appelle vous a promis quelque chose.

Elle acquiesça.

— Quelque chose pour vous récompenser de vos efforts ?

— Oui.

— Qu'est-ce que c'est ? Un genre de cadeau ?

— Vous… vous ne pourriez pas comprendre…

Elle parlait si faiblement que le Canadien peinait à l'entendre.

— Je peux quand même essayer.

Elle ferma les yeux pour se recentrer.

— Elle me promet de me… *réunifier,* lâcha-t-elle dans un soupir.

Le Canadien la dévisagea d'un air perplexe. Elle compléta :

— … avec mon passé, avec ce que je suis réellement, avec ce que j'aurais dû être si…

Malgré sa volonté, elle n'eut pas la force de continuer. Son corps s'était figé dans une attitude de prostration. Elle se retranchait de nouveau en elle. Très loin.

Haziel tenta de reprendre sa main, mais elle la retira. Sa carapace commençait à se reconstruire. Il n'avait aucune idée de ce à quoi elle avait voulu faire allusion. En définitive, il ne savait rien de son passé.

— Ce n'est qu'un cauchemar, avança-t-il pour enrayer le processus. Les cauchemars sont toujours effrayants.

Mais la chercheuse n'en démordait pas.

— Je pressens un péril imminent, un désir de mort, de destruction. Vous m'affirmez que je suis sortie dans le froid ? Je me rendais donc au Temple Noir, j'exécutais les souhaits de l'Entité. Que serait-il arrivé si j'étais parvenue à mes fins ?

— Rassurez-vous, vous auriez succombé à l'hypothermie bien avant d'atteindre la Bulle. Votre voix mystérieuse manque cruellement de jugeote, ou alors elle ignore tout des besoins physiologiques humains. Personne ne touchera à cette porte sans que nous ayons au préalable effectué les mesures

adéquates. Ne craignez rien. Vous n'êtes plus seule. Stanislas et moi-même serons à vos côtés.

Ses paroles apaisantes ne produisirent aucun effet sur la chercheuse. L'angoisse déformait à nouveau ses traits. Elle semblait terrorisée, perdue. Dans ses oreilles, la voix tonnait distinctement, le rythme tribal battait sa cadence hypnotique. L'Entité se rappelait à son bon souvenir.

Haziel estima que la discussion arrivait à son terme. Il fit mine de se retirer pour permettre à la jeune femme de se reposer, mais elle le retint.

— Il y a encore une chose…

Il la laissa prendre son temps, présageant, à raison, quelque rebondissement.

— … je connais son nom.

Il la scruta avec insistance.

— Dans le médibloc, vous avez affirmé m'avoir entendue prononcer un mot. Vous l'avez prononcé à votre tour.

Haziel acquiesça. Une boule lui nouait la gorge.

— Ioun-ké-da, dit lentement Ambre, le regard anxieux, comme si le fait d'articuler son nom suffisait à invoquer sa présence. Ce mot est Ioun-ké-da.

— C'est effectivement ce que vous avez scandé devant le portique, il y a deux jours, confirma Delaurier.

— Je sais, lâcha-t-elle vaguement irritée. Je… je l'ai *lu* sur la paroi, Haziel. Vous comprenez : *lu !* C'est son nom. Ioun-ké-da est le nom de l'Entité.

— Je ne suis pas sûr de saisir. Vous affirmez que vous avez pu *déchiffrer* cette écriture ?

— C'est bien ça. Quand il prend possession de moi, c'est à travers ses yeux que j'appréhende la réalité, et, quand je danse, c'est selon ses rythmes. C'est sa voix qui sort de ma bouche. Celle de Ioun-ké-da. Rien ne l'empêchera de m'appeler encore et toujours. Et il se renforce chaque jour. Il est partout. Cet endroit lui appartient. Cette planète lui appartient. Je n'ai nulle part où me cacher.

Haziel se leva.

Cette fois, le désarroi d'Ambre avait réussi à entamer son assurance. Assise sur le lit, le regard dans le vide, elle sanglotait

à nouveau. La directrice de projet volontaire et plutôt acariâtre avait disparu. Elle n'était plus que l'ombre d'elle-même. Il fallait qu'il fasse quelque chose pour arrêter ce désastre.

Il pénétra dans la minuscule salle de bains de la cabine, servant aussi de kitchenette. Il inséra deux capsules dans la machine à café, qui se mit à ronronner doucement. Un bruit agréable. Conventionnel. Parfait pour ces circonstances.

Ioun-ké-da.

Il ouvrit le robinet et passa un doigt sous le filet d'eau froide.

Le Dieu Sombre. Le rythme primordial. La danse.

Un genre de cérémonie ?

Il devait se ressaisir. Rien ne lui prouvait qu'Ambre ne divaguait pas. Peut-être souffrait-elle d'un trouble psychique qui lui faisait entendre des voix. Une forme de schizophrénie ? Peut-être n'était-ce que pure invention de sa part. Ce mot, Ioun-ké-da, elle l'avait sans doute simplement imaginé. Il faudrait que Maya Temper l'ausculte avec plus de sérieux. Toutefois, il ne pouvait s'empêcher de repenser au sondage. Si ce n'était que le fruit d'un cerveau dérangé, comment expliquer que la chercheuse ait pu présager l'existence des vestiges ?

L'odeur du café emplissait maintenant délicieusement la salle de bains. Il s'examina dans le miroir. Les ongles d'Ambre avaient imprimé quatre marques sanguinolentes sur sa joue gauche. L'eau glacée dont il s'aspergea le visage lui fit l'effet d'une claque.

Il allait emporter les deux tasses, quand on frappa brutalement à la porte. Cela lui parut tout de suite incongru. Il consulta sa montre. Sept heures moins le quart. Qui s'arrogeait le droit de réveiller la directrice de projet d'une manière aussi cavalière ?

Alerté par son instinct, il attendit. Il perçut le pas boitillant de la scientifique à travers la cabine, le feulement de la cloison s'entrouvrant. Une bouffée d'air froid s'engouffra dans l'espace intérieur, preuve que la porte principale de l'igloo était grande ouverte, détail inhabituel.

— Docteur Ambre Pasquier ? rugit une voix qu'il ne connaissait pas. Veuillez vous habiller et nous suivre, s'il vous plaît.

— Qui êtes-vous ? y répondit immédiatement Ambre, sur un ton cassant où pointait de la stupéfaction.

— Mesure de protection exceptionnelle. Sécurité défense. La milice vient de prendre possession de votre concession. Vous êtes relevée de vos fonctions par décret de l'amiral des Forces spéciales aérospatiales, Akim Thormundsen. Dès à présent, vous êtes tenue d'obéir à mes ordres. Je suis le colonel Nathanael Taurok. Mes hommages, madame !

Un claquement de talons avait conclu cette diatribe péremptoire.

— De quel droit osez-vous ? vociféra Ambre. J'ai été officiellement nommée à ce poste par Aldous Kobalski, directeur de la CosmoTek. Le professeur Kobalski en réfère directement à la Fédération, qui…

— Un nouveau responsable a été désigné pour cette mission, docteur Pasquier, l'interrompit sèchement le colonel. À partir d'aujourd'hui, vous l'assisterez dans ses travaux. Sous mon autorité. Cette opération n'est plus de votre ressort. Inutile de résister. Mes hommes ont déjà réquisitionné vos installations. Aucune discussion n'est envisageable, je le crains. Maintenant, je vous prierais de me suivre.

Haziel entendit la jeune femme pester, puis il devina le bruit de vêtements que l'on enfile à la hâte : pull, pantalon, bottes, parka. Ambre s'apprêtait à emboîter le pas du colonel. Elle se garda de trahir sa présence. Sans doute espérait-elle qu'il s'enfuie et alerte la base Tétra ou, mieux, la CosmoTek.

La consternation envahit le Canadien. Si la milice s'emparait des vestiges, une catastrophe serait inévitable.

TROISIÈME PARTIE

LE DIEU SOMBRE

Dévore-moi et retourne en paix. Dévore-moi et retourne en paix.
Dévore-moi et retourne en paix. Dévore-moi et retourne en paix.
Dévore-moi et retourne en paix. Dévore-moi et retourne en paix.
Dévore-moi et retourne en paix. Dévore-moi et retourne en paix.
Dévore-moi et retourne en paix. Dévore-moi et retourne en paix.
Dévore-moi et retourne en paix. Dévore-moi et retourne en paix.
Dévore-moi et retourne en paix. Dévore-moi et retourne en paix.
Dévore-moi et retourne en paix. Dévore-moi et retourne en paix.

Le Mythe, troisième portique, panneau central, extrait. Traduction proposée par le professeur Seth Tranktak, chef de projet de la mission Archéa.

PROLOGUE

TÉKÉLAM

Une exclamation fuse dans la clarté du jour naissant.

Omn'yā a une nouvelle fois raté sa cible. Il jappe de colère et pétrit le sable de ses pieds nus. Du crustacé ne subsiste qu'un trou sombre dans la dune, de la largeur d'un poing.

— Tu as les yeux d'un narguai, Omn'yā, lance Tobehbaan, en lui sautillant autour. Comment espères-tu déjouer l'attention d'un meshmesh, alors que tu n'arrives même pas à viser un pauvre petit quatre-pinces inoffensif.

— Tu ferais mieux d'économiser ta salive pour hurler quand je t'arracherai les tripes pour m'en faire un collier !

Les deux jeunes Alpakis des rivages s'attrapent et se roulent sur la plage en vociférant, jouissant de leur insouciance et de la vitalité de leurs corps. Tékélam les regarde jouer un moment. Il les envie. Ils sont habités de cette légèreté qui lui a toujours manqué.

Il ramène le reste du matériel nécessaire à leur expédition et en profite pour vérifier la progression des trois lunes dans le ciel. Ses compagnons et lui-même devront avoir quitté le territoire meshmesh bien avant la marée montante.

Ils sont partis de très bonne heure ce matin, avant même que Bantak-le-Très-Blanc ne darde ses premiers rayons. Subrepticement, ils se sont faufilés hors de l'enceinte du village, ont couru hors d'haleine jusqu'à une petite crique dissimulée par la végétation et ont plongé dans les eaux du lagon, gagnant l'atoll d'A-kh-Na, territoire de ponte des meshmeshs, sans que personne se soit avisé de leur absence. La surprise en sera d'autant plus grande ce soir lorsqu'ils reviendront de leur chasse, triomphants, les couleurs chatoyantes, chargés de leur précieux butin – un œuf meshmesh –, prêts à recevoir les honneurs réservés à pareil exploit.

— Numdjat entre en phase d'alignement, relève Tékélam en rejoignant ses deux congénères.

Cette remarque provoque un effet immédiat : ils se redressent, s'ébrouent pour se débarrasser du sable et se mettent à scruter le ciel.

— Doïyna est à son apogée, confirme Tobehbaan avec un sérieux inhabituel.

— Et Djanii la suit de près ! frémit Omn'yā.

Le moment est proche.

Tout au long de l'année, les meshmeshs écument en solitaires les eaux hauturières en quête de leur pitance. Les naissances se produisent à des dates définies, prétextes à d'importants rassemblements. Leur territoire de ponte se trouve sur la partie de l'île d'A-kh-Na qui n'est pas abritée par la barrière corallienne et reste la plupart du temps inaccessible aux chasseurs alpakis. D'un côté en raison de falaises infranchissables et de l'autre d'un chenal aux flots meurtriers qui traverse l'atoll de part en part. Deux fois l'an, Doïyna-la-Rousse, Djanii-la-Brune et Numdjat-la-Bleue, les trois lunes de Timhkā, occupent une position exceptionnelle durant laquelle la conjugaison de leur attraction et de celle de Bantak, l'astre du jour, provoque un jusant massif et violent. Une étroite bande de terre rocailleuse et inhospitalière, parsemée de roches noires tranchantes, se dévoile alors, permettant un abord direct à la moitié sud de l'île.

Cette année, fait rarissime, ce phénomène coïncide avec la célébration des Veilleurs. Aucun Alpaki adulte ne partira chasser durant les festivités. Pour Tobehbaan, Omn'yā et Tékélam, tous trois issus de la même ponte, c'est une aubaine. Des cycles qu'ils préparent leur expédition, élaborant plans et stratégies. Leur action doit être parfaitement minutée : les eaux du détroit ne refluent que pendant une période très brève. Passé ce délai, les courants se muent en barrière infranchissable, même pour le meilleur des nageurs.

Les trois Alpakis ramassent leurs affaires et se mettent en route. Il leur reste un long chemin à parcourir. Il est très tôt, mais une chaleur cuisante s'abat déjà sur leurs épaules. Heureusement, marcher sur la plage s'avère aisé, car les

vagues, sous l'effet du jusant, se sont passablement retirées : leurs pieds ne s'enfoncent que très légèrement dans le sable encore humide. À chaque retrait, le littoral revêt une nouvelle configuration, devient dangereux là où, précédemment, il ne présentait aucun péril. Des dunes entières disparaissent en l'espace d'un battement d'ailes, révélant au grand jour des factions de rochers menaçants, tandis que des gouffres insoupçonnés se creusent sous la surface meuble : autant de pièges mortels dont il faut se garder. Mais les Alpakis des rivages sont des chasseurs émérites. Les sables et les eaux n'ont aucun secret pour eux.

Un cri strident déchire l'atmosphère et les trois aventuriers lèvent simultanément la tête. Deux silsils, aux élytres transparents, planent dans le ciel, scrutant la grève en quête de mollusques ou de créatures aquatiques surprises par les aléas de la marée. Soudain, ils fondent d'un même trait vers la côte, rasent le lagon sur une centaine de mètres, leurs larges becs grands ouverts, puis décollent en tournoyant dans l'éther, le gosier gorgé de malheureuses bestioles.

Les Alpakis ont observé la scène avec fascination. Puis Tobehbaan et Omn'yā se sont mis à s'époumoner, tâchant d'imiter le chant des silsils. Tékélam marche tranquillement derrière eux, le regard rivé sur le ballet aérien. Il s'efforce de suivre les acrobaties des oiseaux dans l'infinité écrasante de l'atmosphère. Bientôt, il ne distingue plus rien, que le bleu intense du ciel, si profondément bleu qu'il en a presque mal.

Un jour, il sera pareil à eux. Il traversera le firmament, gagnera Pawani'Nyan, les Archipels Célestes. Il ignore comment il le sait. C'est juste une vérité qui l'habite depuis sa sortie de l'œuf.

— Encore à rêvasser, l'interpelle Omn'yā. Si j'avais été un meshmesh, je t'aurais avalé tout cru avant même que tu t'en aperçoives !

Tékélam grogne, rajuste son équipement sur ses épaules et se met en devoir de rattraper ses compagnons. Il marche à longues enjambées en scrutant le sol autour de lui. Le sable est jonché de débris divers, rejetés par les eaux : algues gluantes et entortillées, coquillages – principalement des aïmouras à la

chair délicieuse et quelques lioumlious –, ainsi que des pierres si rondes qu'elles en paraissent des œufs. Il se penche et en ramasse quelques-unes : humides, elles étincellent de reflets irisés. Une fois sèches, elles perdront leur attrait. Mirages d'une beauté éphémère. À l'horizon, aucun navigant ne profile sa voilure. Dans cette région de l'hémisphère sud, ils ont coutume d'éviter les côtes, car les récifs coralliens représentent un grand danger pour leurs coques effilées.

Les trois chasseurs ont enfin atteint la pointe de l'île.

À une centaine de pas devant eux, la plage se termine abruptement par une crique hérissée de pitons semblables à des dents. Un cloaque sur lequel le bruit des lames se fracassant sur les écueils plane avec un écho surnaturel. Les eaux ont achevé de se retirer du détroit. Le bras de mer, qui d'ordinaire traverse A-kh-Na, a cédé sa place à une berge sombre et luisante, recouverte d'algues nauséabondes et parsemée de coquilles et de cadavres de crustacés. Au loin, l'océan gronde avec colère, prêt à se déverser à chaque instant dans le passage, déchiquetant contre les brisants les créatures qui se seront égarées dans l'impétuosité de ses flots.

Tobehbaan, Omn'yā et Tékélam prennent un instant la mesure de ce panorama. La moitié sud de l'île leur apparaît dans toute son horreur : une étendue de roche noire, sans aucune trace de sable blanc ni de végétation luxuriante. Un univers dépourvu de douceur et de plaisirs, un territoire de mort et d'oubli, qui ne peut convenir qu'aux carnassiers voraces que sont les terribles meshmeshs.

Chacun trouve le moyen de se donner du courage. Tobehbaan se met à chanter en répandant le contenu de sa besace sur le sol. Omn'yā et Tékélam l'imitent, plus rétifs. Ils ont emporté l'attirail nécessaire à la chasse : filets résistant à la denture meshmesh, sagaies escamotables aux pointes enduites de poison, machettes aiguisées, tout ce qui pourra compléter la panoplie de leur armement naturel : crocs acérés et griffes aussi pénétrantes que les arêtes du corail noir.

Avant d'entamer leur périple, ils prennent soin de s'envelopper le corps et le visage de boue et d'algues. Les meshmeshs ne sont pas réputés pour leur acuité visuelle, mais

l'efficacité de leur odorat n'est plus à prouver. Les trois Alpakis espèrent que l'astuce suffira à les tromper.

Fin prêts, ils s'élancent sur la grève dénudée. Tobehbaan ouvre la marche, l'œil alerte, la lance brandie. Omn'yā et Tékélam lui emboîtent le pas. Recouverts d'immondices, toutes griffes dehors et le cuir frémissant, ils donnent l'image de prédateurs assoiffés de sang, de guerriers redoutables. Ce que sont leurs aînés.

La traversée du détroit se déroule sans encombre. Les grondements lointains, mais néanmoins inquiétants, de l'océan les encouragent à se dépêcher. S'il prenait l'envie aux flots de faire volte-face, ils seraient aussitôt balayés de la surface et projetés sur les récifs tranchants. Mieux vaut ne pas trop penser à cette éventualité. Une onde de soulagement accompagne leurs premiers pas sur le littoral sud de l'atoll, malgré l'aversion qu'ils éprouvent pour son paysage décharné. Ils quittent rapidement le rivage et se mettent à grimper entre les rochers.

Ils ont déjà parcouru une bonne distance lorsqu'ils rencontrent une trace de présence meshmesh : quelques excréments éparpillés sur le sol. Leur aspect desséché indique que la venue des carnassiers date de plusieurs jours. C'est mauvais signe. S'ils sont obligés de s'enfoncer profondément dans les terres pour débusquer leur proie, ils risquent de croiser une horde et non pas un spécimen isolé. Bien que la plupart des meshmeshs préfèrent nidifier au pied des falaises abruptes, non loin des bassins naturels alimentés par la marée montante, il arrive que des individus s'aventurent plus au nord, ce qu'espèrent les trois chasseurs en herbe. Mieux vaut éviter de se rapprocher trop de la zone de ponte. Le périmètre y est si confiné qu'il n'est pas rare de voir les meshmeshs s'entretuer pour asseoir leur domination ou impressionner ceux à qui incombe le privilège de couver les œufs.

Les trois lunes poursuivent leur course. Les Alpakis jettent constamment des regards à leur ballet silencieux. L'apparition de Numdjat au zénith indiquera que le temps est venu de regagner le détroit. Et de meshmesh, toujours pas la moindre trace récente.

Omn'yā crache par terre et lance une insulte. Les changements de teintes successifs des Alpakis trahissent aussi bien leur peur que leur excitation.

Une falaise escarpée se dresse devant eux, dernière frontière qui les sépare du territoire de nidification. Une fracture sillonne la roche en un dédale sinueux, dont le sol est jonché de ronces et de crottes.

— Elles sont du matin ! décrète Tobehbaan après les avoir reniflées.

Sans hésiter, il s'aventure dans l'étroite corniche. Omn'yā se résout à le suivre. Quant à Tékélam, il s'arrête net à l'entrée du goulet et sonde l'obscurité chargée de pestilence. Il n'ira pas plus loin, même s'il doit passer pour un froussard. L'endroit est un véritable coupe-gorge. Ses compagnons sont aveuglés par leur détermination. Il veut les rappeler, mais aucun son ne franchit ses lèvres. Il a trop peur d'alerter les meshmeshs, sans doute tapis non loin de là.

Lentement, il recule pour scruter les environs.

L'unique autre moyen d'accéder aux terres du Sud est d'escalader la falaise. C'est plus fatigant, mais aussi beaucoup plus court que ce dédale de fissures tortueuses qui se perdent dans la montagne. Mais qui serait assez fou pour se lancer dans une telle expédition ?

Il dépose sa lance sur le sol et s'assied sur une pierre plate. Il va attendre. Des petits cailloux se sont enfilés entre les plis de ses coussinets. Il en profite pour s'alléger de leur poids douloureux. Son regard se porte ensuite vers le ciel. La configuration des lunes indique que les eaux ont commencé à grignoter du terrain. Il est inquiet, fébrile. Soudain, il se sent très seul, privé de ses congénères et de leur incessant bavardage.

Un rākh audacieux se faufile entre ses jambes. Tékélam ne bouge pas. Il a faim. Ils sont partis très tôt ce matin, sans prendre le temps de se rassasier. L'animal le scrute de ses multiples yeux globuleux remplis de curiosité. Il ignore à qui il a affaire. Le jeune Alpaki attrape la bestiole qui se débat entre ses griffes, se contorsionne pour le mordre. Peu importe, Tékélam n'est pas prêt à la lâcher. Il la brandit devant son

visage, la nargue. C'est ainsi sur Timhkā. La terre appartient à tous. Il suffit d'être plus rapide et, surtout, d'accepter les règles du jeu.

— Excuse-moi, le rākh, lance-t-il avec compassion.

D'un coup de dents, il lui arrache la tête. Déjà, il se repaît de sa chair crue, se délecte de son sang.

Le temps a passé.

Tékélam écoute le grondement lointain du ressac, les cris des oiseaux affolés par la montée des eaux, le souffle léger du vent qui se faufile entre ses vibrisses. Les muscles de son jeune corps sont tendus et ses sens à l'affût. Son cœur bat très vite, sa peau tressaute par saccades.

Omn'yā et Tobehbaan ont disparu dans le goulet depuis une éternité.

Il ne veut pas rester là, seul, à attendre qu'un meshmesh vienne s'amuser avec lui comme il l'a fait avec le rākh.

Il a pris sa décision.

Il se lève, ramasse ses affaires et se met promptement à escalader la falaise. Ses doigts s'écorchent sur les aspérités de la roche, ses bras tremblent sous l'effort. Il sème des algues et de la boue séchée autour de lui, mais il ne s'en soucie pas. Il n'est pas un froussard. Le lendemain, dès le début de la célébration des Veilleurs, il sera acclamé comme il se doit. Il désire que ceux de son lignage soient fiers de lui, qu'ils cessent de l'appeler « Tékélam-le-rêveur », « Tékélam-le-possessif », « Tékélam-l'-impatient ». Même si, depuis sa sortie de l'œuf, il est un paria.

Car il porte la marque.

C'est uniquement parce qu'ils sont nés de la même ponte qu'Omn'yā et Tobehbaan le côtoient encore. Mais ils finiront par se lasser de lui, par incompréhension ou par crainte. Seule Amin'Tadjé lui restera fidèle.

Après une suite d'efforts qu'il aurait cru impossibles, il atteint le sommet de la crête. En contrebas se déploie une grève déchiquetée où les flots, dépourvus de barrière de corail, se brisent avec fracas. La marée montante a déjà recommencé

son travail, remplissant d'eau vive les bassins naturels où les meshmeshs aiment à se prélasser.

S'il se met à descendre ce versant, il ne reviendra pas à temps pour franchir le détroit conduisant aux terres du Nord. Il lui faudra alors tenter sa chance à travers les courants violents qui balaient le littoral sud.

Il hésite, scrute le territoire qui s'étend à ses pieds. La puanteur des prédateurs agresse son odorat. Fait peu coutumier, ils sont rassemblés au même endroit en une masse grouillante d'où s'élèvent grognements et stridulations.

Tékélam pense d'abord qu'ils s'entredévorent. Puis il comprend.

Le parfum du sang se mêle à celui du large.

Tobehbaan et Omn'yā ont rejoint le rākh. Ils ne sont plus que membres dispersés à tout-va, viscères répandus sur les rochers, humeurs qui se déversent dans l'écume des bassins. Ils sont « retournés à l'eau ».

Une émotion vive, mais très brève, le traverse. Ils ont joué. Ils ont perdu. Ce n'est plus son affaire.

Il dévale le versant sud au risque de se rompre le cou. Ses griffes s'agrippent au relief accidenté, préservant son équilibre. Le vent hurle à ses oreilles. Sa lance et son filet balancent dangereusement à ses côtés. S'il se hâte, il atteindra le fief des meshmeshs alors que ceux-ci sont encore accaparés par leur festin. Ainsi, il parviendra peut-être à dérober un œuf et à le rapporter au village.

Ses pieds ont touché le sol.

Il progresse maintenant sur la berge, sagaie dans une main, machette dans l'autre, paré au combat. L'eau prisonnière des bassins lui renvoie son reflet, si repoussant qu'il lui fait peur. Son regard perçant scrute les récifs qui parsèment la grève. Les nids sont là, perchés sur des promontoires pour échapper au ressac, lourds de leur ponte. Sans gardien pour les protéger.

Tékélam active l'allure.

Les vagues, de plus en plus fortes, l'assaillent à présent de toutes parts. La pierre couverte d'algues d'un vert sombre est

devenue dangereusement glissante. Le nid le plus proche ne se trouve qu'à quelques pas. Un œuf brun et dodu y repose. À peine commence-t-il à grimper qu'un mouvement furtif sur le rivage l'immobilise. Délaissant leur festin, plusieurs meshmeshs se pavanent sur les rochers, roulant des yeux, battant le sol de leurs gigantesques queues écailleuses, claquant leurs horribles mâchoires.

Tékélam n'a jamais entendu de vacarme aussi épouvantable. Il se demande comment de si hideuses créatures peuvent être utilisées à des fins curatives. La coquille de leurs œufs, une fois réduite en poudre, offre des vertus médicinales. Ceux qui parviennent à en rapporter un ou plusieurs récoltent les honneurs d'Im'shā. S'y ajoutent l'excitation et le plaisir de la chasse.

Agrippé au promontoire, sagaie en bandoulière et machette à la taille, Tékélam patiente, figé, tandis qu'autour de lui les flots continuent de monter et d'alimenter les bassins. En silence, il invoque Téhan'Téklā pour que les meshmeshs soient trop occupés par leur parade d'intimidation pour prendre conscience de sa frêle silhouette. Il espère, sans toutefois trop y croire, que les relents de l'océan aideront à dissimuler son odeur. Malheureusement, à peine a-t-il repris son ascension que les carnassiers commencent à avancer lentement dans sa direction. Le temps n'est plus à l'hésitation. Il attrape l'œuf de ses deux mains, s'apprête à le charger dans son filet… quand la coquille se met à se lézarder sous ses doigts. Affolé, il lâche son larcin et bascule en arrière. Il dévale de la saillie et atterrit durement sur la pierre. À cet instant, un meshmesh émerge des flots juste à côté de lui. Le jeune Alpaki bondit sur ses pieds et dégaine sa machette. Il connaît le point vulnérable de ces prédateurs. Sa lame s'enfonce entre deux plaques de cartilage et transperce le crâne de l'animal, dont le sang laiteux éclabousse les récifs. Les autres membres de la horde, immédiatement alléchés par la promesse d'un festin, ont abandonné leur parade. Dressés sur leurs courtes pattes arrière, leurs crinières hérissées de piquants, ils se ruent vers l'intrus. À la vue de leur semblable à terre, ils émettent de petits cris rauques et plaintifs. Toute envie de jeu les a quittés.

La panique s'empare de Tékélam. Il détale sur la grève en direction du grand large. Sur terre, il a quelque chance de distancer ses poursuivants, ralentis par leur corpulence et la rigidité de leur carapace. Une fois dans l'élément liquide, ils se mueront en d'agiles et terrifiants tueurs auxquels il deviendra très difficile d'échapper.

Mais l'océan en a décidé autrement.

Une vague gigantesque s'abat sur le chenal, balayant de la surface fugitif et assaillants, qui se retrouvent, pêle-mêle, à lutter contre le ressac, ballottés par les courants. La petite taille de Tékélam lui permet d'éviter les écueils. Il se faufile entre les coraux, se glisse dans les passages trop étroits pour les imposants meshmeshs.

Il s'apprête à plonger plus profondément quand une lame le soulève et le rejette avec violence. Sa tête heurte un rocher. À moitié assommé, les yeux grands ouverts sur l'onde turquoise qui tourbillonne autour de lui, il est entraîné par le reflux. Mihitāna l'emmène dans son creuset.

Est-ce pour lui le moment de « retourner à l'eau » ? Est-il sur le point de rejoindre ses ancêtres ?

Lorsqu'il reprend ses esprits, il a dérivé au large de l'île. Seul.

Il s'est enfoncé dans les flots, qui sont inhabituellement épais. Il est piégé dans une gangue dense et glacée, plus glacée que les abysses où sa curiosité le pousse parfois. Le jour se fraie péniblement un chemin jusqu'à lui. Sa respiration devient difficile. Il bataille pour remonter, mais l'eau se rigidifie davantage, emprisonnant ses membres. Devant ses yeux affolés, c'est l'océan entier qui se transforme en pierre.

Il parvient tant bien que mal à s'élever vers la lumière, mais, au lieu de crever la surface, ses doigts butent contre une matière froide et inerte. Ses griffes en écorchent la texture, tentent de s'y ménager un passage. En vain. Il se remémore les légendes où l'on évoque l'« eau de pierre », un péril aussi redoutable que l'assèchement. Est-ce la fin du monde ? Le retour de l'Annihilation ? Est-ce là son châtiment ?

Un mouvement l'arrache à sa terreur.

À travers la carapace immonde, une ombre s'agite et s'interpose dans la clarté de Bantak. Une petite main se tend vers lui, essaie d'attraper la sienne.

Il pense : Est-ce toi, Amin'Tadjé, qui vient à mon secours ?

Il se ravise, se rappelant qu'elle est restée au village pour préparer la célébration des Veilleurs. Ce soir, après l'avoir cherché des heures entières, elle se rendra au Temple de la Forêt. Elle l'attendra, pétrie d'inquiétude. Toute la nuit et tout le jour suivant s'il le faut. Mais elle devra patienter bien davantage. Mihitāna le retient dans ses flots devenus immobiles, et la silhouette qu'il a prise pour Amin'Tadjé l'observe, impuissante.

À son tour, il l'examine. Qu'a-t-il d'autre à faire ? Il ne peut plus remuer. Seul son esprit s'agite encore, vibrant de curiosité.

La peau de la créature est pâle comme un lever de lune. Son visage est drapé d'algues aussi noires que la flamme intense de son regard. Elle a des bras et des jambes, comme lui, et pourtant ce n'est pas une descendante de Mihitāna.

C'est une ba'ha. Une étrangère. Une aberration, comme il n'en a jamais vu et n'en verra jamais.

Car elle ne peut être que le fruit de son agonie.

Soudain, l'eau de pierre explose en milliard de particules humides, dissipant la vision. Il se retrouve dans les flots chauds et tumultueux.

L'océan nourricier l'emmène vers le large. Il va vivre.

Devant ses yeux s'agite toujours l'image de la ba'ha. Une image qui ne cessera de le hanter.

35

TRIPOD ET AQUAVIT

Le temps s'écoulait avec une lenteur abrutissante.

Cela faisait pourtant à peine une heure qu'Ambre avait disparu, emmenée de force par l'escouade du colonel Taurok. Haziel en tremblait encore de rage. Les miliciens avaient embarqué un à un les membres de l'expédition. Donaldsen leur avait donné pas mal de fil à retordre et, en dépit du contexte, les commentaires, acerbes et imagés, de Pietro Zenedani avaient réussi à lui arracher un sourire. L'igloo d'habitation avait été le théâtre d'un méli-mélo inextricable de protestations, avant de replonger dans le silence.

Haziel scrutait les environs depuis le minuscule hublot de la cabine d'Ambre Pasquier. Pour l'heure, personne ne s'était hasardé à la fouiller. Des flocons épars s'étaient mis à tomber et il dut reconnaître qu'il n'avait jamais accueilli la neige avec un tel soulagement. Avec un peu de chance, la visibilité serait bientôt suffisamment réduite pour qu'il parvienne à se faufiler jusqu'au hangar à véhicules. Là, il volerait un tripod, l'objet même de son fantasme à son arrivée sur le site. Que ces instants lui semblaient lointains et dérisoires. L'ordre des choses – déjà chaotique – avait été irrémédiablement bousculé. En définitive, rien d'étonnant à cela. S'il avait réussi à infiltrer l'expédition Pasquier, d'autres s'étaient sans doute acquittés de cette tâche avant lui. Il s'efforça de passer en revue un à un les scientifiques composant l'équipe, dans l'idée d'établir l'identité de la taupe à la solde de la milice. Même s'il avait noué des relations avec la majorité d'entre eux, d'aucuns n'en restaient pas moins des étrangers. Sa seule certitude était que l'ennemi se trouvait dans la place. Maintenant, à lui d'élaborer un plan pour avertir Stanislas et la CosmoTek. La Fédération, ainsi que la dernière commission Grand Arc auraient dû être mises au courant des

découvertes d'Ambre Pasquier dès le début de l'opération. Sur ce point, la chercheuse avait témoigné d'un déplorable laxisme. Laxisme qu'il excusait en partie par ses récentes révélations. Malgré ses airs de tout vouloir maîtriser, Ambre avait depuis longtemps perdu le contrôle.

Loin d'éprouver de la colère à son égard, il la plaignait. Connaissant son caractère, elle devait endurer un véritable martyre.

Au-dehors, les miliciens crapahutaient dans toutes les directions. Des véhicules ne cessaient d'aller et venir, et une armada de robots déambulaient à la queue leu leu tels de sages écoliers. Au moment où ils passèrent devant la cabine où il se terrait, Haziel ressentit la vibration de leurs pas se communiquer aux suspensions amovibles de l'édifice. De vrais bulldozers de psychrolite, mi-tracteurs mi-androïdes, équipés en prime de pièces d'armement dernier cri.

Pas bon pour ses fesses.

Des nuées de flocons tourbillonnaient à présent devant le hublot. La température extérieure avait dû remonter de quelques degrés. Haziel commençait à se sentir à l'étroit. C'était la première fois qu'il restait cloîtré de force dans l'igloo. L'envie d'agir le démangeait autant que les griffures laissées par Ambre Pasquier sur sa joue.

Un claquement sourd le fit sursauter.

La porte d'entrée venait de se rabattre. Des pas résonnèrent dans le couloir d'accès. Quatre ou cinq hommes, au jugé. Ils fouillaient le bâtiment en bonne et due forme, pièce par pièce. Plus question d'admirer le paysage. Le Canadien se glissa sous le lit. Le contact du plancher glacé sur son ventre l'extirpa complètement de sa torpeur. La cloison s'ouvrit en grand. Il se raidit, prêt à la riposte.

— Non, pas celle-là, lâcha une voix, c'est celle où on a ramassé la directrice. Rapplique plutôt par ici.

Le Canadien entendit les miliciens s'éloigner, puis il distingua le raclement d'un objet lourd traîné sur le sol. Une série d'exclamations s'ensuivit.

— Ils ne s'emmerdent pas, ces scientifiques !

Des rires fusèrent. Les hommes de Taurok avaient, semblait-il, fait main basse sur les provisions d'aquavit de Donaldsen. Le Canadien remercia les saints du Paradis et l'armada des anges gardiens – ses condisciples supposés – pour cette digression bienvenue.

Il était presque onze heures lorsqu'il estima que la neige tombait suffisamment dru pour tenter une sortie. Le ballet des troufions autour du camp s'atténuait. Le gros des militaires devait avoir pris position à l'entrée des vestiges et aux environs de la Bulle.

Emmitouflé dans sa parka et sa capuche, il se glissa hors de l'igloo. Sa tenue colorée détonnait avec celle de la soldatesque. Il ne passerait pas longtemps inaperçu. S'il croisait une escouade, il n'aurait d'autre choix que de prendre ses jambes à son cou.

Il progressait lentement, attentif au moindre mouvement. Des nuées de flocons voletaient autour de lui, pareils à des millions de petites fées excitées. Leurs morsures de glace lui picoraient le visage et lui brouillaient la vue. Son cœur battait la chamade. Il craignait à chaque instant que l'un de ces affreux robots surgisse au détour d'un bâtiment. Il préférait ne pas avoir à vérifier s'ils obéissaient à un protocole de sommation ou si leur programmation leur dictait de tirer à vue.

Il s'engagea entre les baraquements. Au loin, on discernait à peine le mugissement d'une pelleteuse, assourdi par la neige et le martèlement du sang à ses oreilles. Les nouveaux venus commençaient à reconfigurer l'endroit selon leur goût. Un périmètre de sécurité serait probablement instauré pour clôturer le site. De quoi le transformer en prison. Le temps des escapades sur les sommets avoisinants était révolu.

Haziel stoppa net et se baissa. Il se trouvait à l'intersection de deux tranchées, l'une menant à l'incinérateur à ordures, la seconde à un petit laboratoire annexe qu'ils n'avaient pas jugé nécessaire d'installer, celui de la Bulle leur garantissant un traitement immédiat des données. À une vingtaine de mètres droit devant se profilait le hangar. Un groupe de miliciens discutaient à côté d'un véhicule en fumant des cigarettes.

Dissimulé par un pan de mur, il attendit. Les flocons, en rangs compacts, formaient un duvet sur sa parka. Le froid

s'immisçait de plus en plus profondément dans ses os. Si l'escouade prenait racine aux abords du bâtiment, c'était cuit pour le tripod. Peut-être y avait-il un autre moyen de quitter le camp ? Par le Glacier ? Par les montagnes à l'ouest ? Un col en basse altitude permettait de rejoindre la vallée où se nichait la base Tétra, mais, avec cette visibilité et sans scan, il finirait dans une crevasse avant d'avoir parcouru cent mètres.

Bien que remontés dans leur engin, les militaires tardaient à partir. Haziel bouillonnait. Le bruit léger des cristaux de neige se déposant sur sa capuche avec un calme placide avait quelque chose d'exaspérant. Le véhicule se remua enfin. Il patina un instant puis se mit en branle comme un crabe paresseux. Cette fois, il s'agissait de tenter le tout pour le tout.

Un regard rapide aux alentours et Haziel courut jusqu'à l'entrée du hangar. Le battant central autorisant le passage des véhicules était fermé, mais il disposait d'une porte coulissante par laquelle lui-même s'était glissé quelques heures plus tôt. Il l'ouvrit le plus silencieusement possible et se faufila à l'intérieur.

Sur les deux côtés de la bâtisse, des panneaux vitrés laissaient filtrer des rais de lumière blême. Haziel fut aussitôt assailli par le souvenir de la nuit précédente. Il revit Ambre agrippée au volant du tout-terrain, ses cheveux noirs lui caressant les reins, sa bouche déformée par une grimace. Nue et sauvage. Son impuissance à la soustraire à ses angoisses lui noua le ventre. Et voilà qu'une flopée d'ennuis supplémentaires lui tombaient dessus ! Où les miliciens l'avaient-ils emmenée ? Était-elle en sécurité ? Avait-elle été correctement traitée ? Il respira un bon coup. Les émotions altéraient son jugement. Mieux valait ne pas y céder.

Dans le fond de l'entrepôt, les silhouettes des tripods émergeaient de la pénombre. Haziel leur trouva un petit air extraterrestre malvenu. Surtout après les événements de la veille. L'image de l'entité représentée sur la porte – Ioun-ké-da à en croire Ambre – demeurait gravée dans son esprit, malgré ses efforts redoublés pour l'en déloger.

Entre les astronefs et la sortie, trois véhicules stationnaient, parmi lesquels celui qu'Ambre avait essayé de dérober. Leur

présence n'allait pas faciliter la manœuvre : une vraie gageure d'extirper un tripod sans les décapiter au passage. La partie s'annonçait corsée, même pour un ange de son acabit.

Dans la minute qui suivit, il gagna la cabine du tripod le plus proche et actionna conjointement l'ouverture du panneau central et le système de propulsion de l'engin. Confiné dans cet espace réduit, le compensateur inertiel rugit comme une bête féroce. Impossible de ne pas l'entendre à des centaines de mètres à la ronde. Le plus difficile restait pourtant à venir. Lors d'une procédure de décollage normale, l'appareil devait atteindre une certaine altitude pour rétracter complètement ses podes et les orienter d'une façon aérodynamique. Là, il s'agissait de vendre la peau de l'ours avant de l'avoir tué !

Tout se déroula relativement bien pour les supports latéraux, mais il en alla autrement pour le troisième et dernier, situé à l'arrière. Son repli déséquilibra l'engin qui fut, brièvement mais très brutalement, projeté vers l'avant. Haziel tira sur les commandes pour éviter de scalper le tout-terrain garé juste devant. Le tripod bondit en arrière et heurta la cloison du hangar dans un fracas dont il se serait volontiers passé. Il résistait, l'animal ! Le Canadien avait le sentiment de piloter une grande araignée maladroite plutôt qu'un véhicule capable de fendre allègrement les airs. Il le stabilisa *in extremis*. Dans pareil contexte, sa licence de vol lui aurait filé sous le nez. L'astronef, courroucé par son confinement en bocal, vrombissait telle une ruche d'abeilles psychopathes. Et cette porte qui n'en finissait pas de s'ouvrir ! Le battant se rétractait-il avec autant de lenteur pour le narguer et l'obliger à se faire cueillir ? Impossible d'y engouffrer l'engin avant achèvement complet de la manœuvre. Haziel s'imaginait sans peine l'armée de soldats morts de rire, mais le doigt sur la gâchette, qui allait le réceptionner à la sortie.

La neige s'infiltrait en volutes à l'intérieur du hangar.

La carlingue du tripod frôlait le plafond. Depuis le poste de commande, l'espace extérieur semblait dégagé. Pas d'escouade agenouillée prête à faire feu ni de véhicules encerclant la bâtisse. L'appareil s'enfila sous le panneau supérieur et pointa son nez dehors.

Haziel sentit une bouffée d'exultation l'envahir. Il avait réussi.

Le temps que les miliciens lancent une navette, il serait hors de portée. Il entamerait une grande courbe au-dessus du Glacier puis piquerait droit sur la base Tétra. À bord de ce bolide, le trajet ne durerait que quelques minutes. Il en profiterait pour avertir Stanislas de la situation.

Le tripod commença à s'élever. Son pilote boucla sa ceinture, le sourire aux lèvres. Il avait toujours joui d'une veine de cocu, à tel point que ça en devenait énervant. Pour son entourage. Il regrettait de ne pas avoir de cigare sur lui. L'exploit valait la peine d'être fêté.

L'engin acquit de la vitesse, mais le vrombissement du réacteur décrût presque aussitôt. Les diodes du tableau de bord s'éteignirent d'un coup. Lentement mais fatalement, l'astronef perdit les quelques mètres d'altitude qu'il avait grignotés, lâché par son générateur inertiel. Haziel pianota frénétiquement sur les commandes. Le dispositif de guidage ainsi que les systèmes annexes étaient plantés. Même l'alarme, qui aurait dû retentir en pareil cas, restait obstinément muette. Il se ramassa sur lui-même pour parer au choc.

La dernière chose qu'il enregistra fut la vision du conteneur à ordures qui se rapprochait à vive allure. Pas exactement ce qu'il avait espéré. Comme mort, on faisait mieux…

Lorsqu'il reprit connaissance, il se trouvait dans le réfectoire.

Il était allongé sur une banquette et Maya Temper se penchait sur lui, un air soucieux et quasi maternel sur le visage. Il avait un mal de crâne épouvantable. Sa lèvre inférieure était fendue et il sentait que son front allait prendre une jolie teinte violette.

— C'était presque réussi, remarqua quelqu'un dans son dos.

L'ironie pointait dans ce qu'il reconnut comme la voix de Donaldsen. Il se redressa tant bien que mal. Il avait l'impression d'avoir été piétiné par un turbotracteur.

— J'ai dit « presque », ajouta Donaldsen. C'était sans compter la panoplie complète de nos nouveaux amis.

Le glaciologue l'aida à se mettre debout. Il souriait, son bonnet marine toujours enfoncé jusqu'aux oreilles, même si le cœur n'y était pas. Haziel prit conscience que l'équipe au grand complet patientait dans le réfectoire. Certains, assis, discutaient, d'autres tournaient en rond comme des fouineuses en cage.

Pas de doute : il avait loupé un chapitre.

— Quelqu'un pourrait-il m'expliquer ce que je fous ici ?

— Impulsion électromagnétique, lança laconiquement Kim Chulak.

— Cela vous bousille instantanément n'importe quel système, précisa Pietro Zenedani, l'air navré. Rien à faire. Heureusement que tu n'avais pas pris trop d'altitude.

— J'ai la curieuse impression d'avoir été réceptionné par un cheptel d'ordures.

Donaldsen éclata de rire.

— Mieux : elles t'ont accueilli à bras ouverts.

— Sans elles, les dégâts auraient été plus conséquents, crut bon de noter Maya. Nos poubelles t'ont bel et bien sauvé la vie, mon grand ! Tu as eu de la chance dans ton malheur.

— Et le tripod ? se hasarda Delaurier.

— En arrêt maladie, lâcha Donaldsen. L'infâme Taurok m'a demandé d'y jeter un coup d'œil. Histoire de voir ce qui est récupérable.

— Désolé pour la bête. Elle m'a donné quelques cheveux blancs, mais je l'aimais bien.

— On l'imagine sans peine, ajouta Donaldsen en souriant. En tout cas, ta tentative a fortement déplu aux bidasses. Attends-toi à de croustillantes représailles.

Haziel fit quelques pas dans le réfectoire. C'était vrai : il ne s'en sortait pas trop mal. Il avait échoué sur toute la ligne, mais il était vivant. Ce que les militaires pensaient de lui était le cadet de ses soucis.

Trois d'entre eux, justement, surveillaient les scientifiques depuis le sas d'accès. Le plus proche lui lança un clin d'œil méprisant. Dans son coin, le poêle à néobois caquetait avec sa monotonie habituelle. À l'autre bout de la pièce, Léna proférait des insanités en écumant la cuisine.

Il eut beau chercher, Ambre Pasquier ne figurait pas parmi eux. Sans doute menait-elle à l'instant même une partie serrée avec le fameux Taurok.

À moins que tout ne soit joué d'avance.

36

TOKALINAN

Du sang s'écoulait de sa main.

Il émergeait à peine du sommeil agité où son éprouvante descente l'avait plongé. Il déplia ses doigts avec précaution et découvrit le pendentif délicat que lui avait offert Amin'Tadjé le jour de sa fuite d'Im'shā. Il l'avait serré avec tant de force que ses griffes s'étaient enfoncées dans sa chair, tandis que les textes gravés dans le corail noir laissaient leur empreinte sur sa peau.

Il inspecta les environs, goûta l'air du bout de la langue.

Où était-il ? Pourquoi faisait-il si sombre et si froid ?

Il se revit bondissant sur la grève, dérapant sur les algues. Il se rappela le déchaînement des flots, les lames se fracassant sur les rochers, la vague l'arrachant à la colère des meshmeshs et l'emportant vers le grand large. Un instant, il ne fut plus qu'écume et chaleur, sel et iode, houle filant entre ses vibrisses déployées dans les courants. La vitalité de l'océan nourricier, Mihitāna, sillonna son être et il s'en reput avec délices.

Puis le froid le reprit.

Le visage d'Amin'Tadjé se fixa dans son esprit tel un spectre. Il huma son odeur, détailla ses couleurs, privées de leur éclat. Son pelage pâle, presque blanc, n'arborait plus les attributs de sa lignée.

Comme elle semblait triste.

Elle lui parlait, mais il ne la comprenait pas. Elle le mordillait, mais il ne ressentait rien : ni frémissement, ni désir, ni plaisir. Sous ses yeux, elle se métamorphosait en une abomination, une créature étrangère : la ba'ha qui avait essayé de l'extirper de l'océan alors qu'il se solidifiait en eau de pierre.

Mais déjà son image se dissipait en une buée glaciale. Il voulut crier son nom, la retenir, mais ses mains se refermèrent sur le vide.

Comme il était loin d'Im'shā, des caresses d'Amin'Tadjé et de ses compagnons de couvée.

Et il y avait bien longtemps que personne ne l'appelait plus Tékélam.

Après son échappée d'A-kh-na, le territoire des meshmeshs, Mihitāna l'avait ballotté un jour entier avant qu'il ne réussisse à remonter les courants jusqu'à son île de naissance. La nuit était tombée lorsqu'il s'était enfin hissé sur le rivage d'Im'shā, épuisé. La fête devait battre son plein.

Il comprit aussitôt qu'un grand malheur était survenu. Une menace aiguë empoisonnait l'atmosphère. Les guirlandes de fleurs pendaient, arrachées, les hamacs étaient déserts, sens dessus dessous, aucun Alpaki ne s'amusait sur la plage.

Il s'enfonça dans le village, sa noirceur n'ayant d'égal que le tapis d'obscurité depuis lequel les Archipels du Ciel, Pawani'Nyan, le regardaient avec froideur. Partout : ses congénères étendus dans la poussière, éviscérés, leurs cadavres, criblés de coups de griffes et de dents. Dévorés par les siens.

La célébration des Veilleurs avait tourné au carnage. Ceux de son lignage avaient été immolés pour conjurer le souvenir de l'Annihilation. Peut-être avaient-ils été jusqu'à se mutiler eux-mêmes. C'était déjà arrivé par le passé, lors des grandes commémorations : que les libations dégénèrent en jeu guerrier. Depuis la nuit des temps, les Timhkāns recouraient à des exutoires pour parer à la soudaineté et à la sauvagerie de leurs lubies. Mais parfois ils étaient inefficaces.

Il resta un moment immobile, pétrifié, à contempler le désastre, les habitats dévastés, les corps et les membres dispersés. *Le sang*.

Les Alpakis devaient le chercher. Le sacrifice ne s'achèverait que par sa mort.

Il se demanda si leur fureur les avait conduits jusqu'aux couvées. Cette idée l'anéantit. Il se laissa choir dans la poussière. Ses griffes pesaient si lourd, elles lui faisaient si mal… Il eut envie d'imiter ses congénères, d'en faire usage contre sa chair. Un coup sec, et il retournerait à l'eau, reviendrait aux éléments premiers, à Hanou'hā. Ainsi disparaîtrait le dernier des Veilleurs, et un nouveau cycle pourrait commencer.

La peur l'extirpa de son affliction. Les siens regagnaient le village. Il sentait leurs pieds battre le sable en cadence, leurs chants polyphoniques et guerriers troubler la nuit naissante, le son cristallin de la sura fendre l'atmosphère.

En un instant, ils furent sur lui, aveuglés par leurs lubies, essayant de le blesser ou de le tuer. Aiguillonné par la rage, il lutta, déchira, mordit à son tour, ajouta au massacre son propre lot de cadavres. Puis, en réchappant bien que meurtri en son âme et son corps, il s'enfonça dans la forêt. Il lui restait un espoir, celui de rejoindre Amin'Tadjé. Partout, il l'avait cherchée. Elle ne figurait pas parmi les dépouilles.

Il traversa la jungle comme une ombre, délaissant les outrages de la célébration. Une fois encore, le Dévoreur avait frappé. Même si ce n'était qu'à travers son souvenir.

Il retrouva Amin'Tadjé dans le Temple de la Forêt, aussi pâle que dans son rêve. Funeste présage. Alors il comprit que le temps de lui dire adieu était arrivé. Il se rapprochait de l'âge adulte et il appartenait au lignage des Veilleurs : plus jamais il n'y aurait de répit pour lui sur l'île d'Im'shā. À chaque commémoration, il devrait craindre pour sa vie.

La vision commença à se dissiper, le ramenant dans la caverne, au cœur de la montagne. Sur Pad'jé.

Le pendentif d'Amin'Tadjé lui avait échappé. Il tendit le bras pour le ramasser. La douleur lui arracha une grimace. Les blessures infligées par la créature des glaces le torturaient à chacun de ses mouvements.

Son sang souillait la surface polie et finement ouvragée du collier. Il l'essuya. Malgré les cycles écoulés, les caractères apparaissaient encore, délicatement ciselés dans le corail noir. Ces caractères qu'il avait été impuissant à déchiffrer dans sa jeunesse. Ces mêmes caractères qui ornaient les murs du Temple de la Forêt, le lieu sacré où, en compagnie d'Amin'Tadjé, il s'était évertué, jour après jour, à comprendre le sens de ces arabesques mystérieuses.

Le langage paran. Le langage réservé à l'écrit.

Celui que les Talma'Djae avaient conçu à la suite de l'Annihilation pour se substituer à la mémoire déficiente de

leurs congénères, à l'anéantissement des capacités dont ils avaient bénéficié des millénaires durant. Un langage qui, dessiné sur les parois, évoquait les motifs subtils de leur livrée. Une manière d'imiter cette nature qui avait commencé à leur échapper. Les Timhkāns n'étaient plus que l'ombre d'eux-mêmes.

Il essaya de remuer. Ses longues jambes repliées sous lui, engourdies, croupissaient dans une eau glacée. S'accrochant aux aspérités de la roche, il se leva tant bien que mal et, au terme de quelques pas hésitants, suspendit le pendentif d'Amin'Tadjé à son cou.

Il se souvint de la promesse qu'il lui avait faite : celle de revenir avec la connaissance, de lui traduire les textes du Temple de la Forêt.

S'il se trouvait là, dans ces lieux inquiétants, c'était à cause de ce vœu et de son désir de remonter à la source de l'événement qui avait amoindri les siens. Sa différence, son don l'avaient éloigné des Alpakis, le rapprochant chaque jour davantage des Détachés, des Talma'Djae. Depuis sa naissance, les Archipels du Ciel susurraient à son oreille. Il n'obtiendrait la paix – et les réponses – que dans l'accomplissement de son destin.

Autour de lui, des falaises abruptes s'élevaient vers des voûtes obscures d'où dégringolaient des torrents de gouttelettes.

Il suivit la déclivité du terrain jusqu'à une façade noire striée de veinules rouge sombre. L'ensemble trahissait une facture artificielle. Cette terre avait hébergé ses ancêtres. Ils y avaient laissé des traces. Un sentier creusé à même la roche serpentait le long de l'escarpement et se fondait dans la nuit. À peine était-il sorti de la crevasse où son ouvreur s'était encastré qu'il replongeait dans les abîmes. Qu'est-ce que ses semblables étaient venus chercher ici ? Seul Kalaān détenait les réponses. Il figurait le chemin oublié, la mémoire perdue des siens. Mais il demeurait hors d'atteinte, figé dans une stase qui ne prendrait fin qu'au contact direct d'un Talma'Djae. À son contact.

Il se débarrassa des bandes de tissu qui protégeaient ses pieds, déploya ses orteils comprimés et s'engagea dans la pente.

Ses coussinets épousaient le relief avec prudence, le ruissellement de l'eau rendant la tâche périlleuse. Au fil de la descente, la voie s'élargissait. Sur la façade ouvragée, des symboles – la spirale, l'œuf et l'ellipse – apparurent, accompagnés de motifs végétaux. C'est là qu'il les découvrit.

Les premiers textes.

Encadrant un passage étroit qui conduisait dans l'épaisseur même de la roche, ils s'étendaient de part et d'autre sur une longueur d'une dizaine de pas. Bien que l'humidité en ait rongé les bordures, ils demeuraient en grande partie lisibles. *Des strophes en langage paran.*

Ses doigts effleurèrent les gravures. Il gratta la mousse accumulée sur le couplet le plus proche. C'était une récitation de lignage, ornementée avec soin.

Sa voix claqua dans le silence, éraillée, brisée par le froid. Plusieurs essais furent nécessaires avant qu'il parvienne à émettre un son modulé et harmonieux.

Bientôt, la formule s'éleva dans les entrailles de la terre en dixièmes de ton, chaque variation suggérant un parfum, une couleur, une forme, une idée, l'ensemble servant à générer une vaste gamme d'émotions. Mais la parole ne suffisait pas, encore fallait-il l'incarner. Alors, il se mit à tourbillonner sur lui-même, frappant le sol de ses pieds nus, chacun de ses gestes affinant le sens de l'incantation, lui conférant plus de consistance, plus de goût.

C'était à la fois étrange et réconfortant de danser et de chanter sur ce monde lointain. Soudain, il se sentait moins seul, sa présence sur Pad'jé perdait de son incongruité.

Les siens avaient vécu ici. Il retrouvait leur empreinte à travers l'union des textes et du langage de son propre corps.

Celui-qui-manie-le-Oushbé
Celui-qui-caresse-la-Lham-lā
Celui-dont-les-griffes-font-sonner-les-cordes-de-la-sura
Celui-qui-chante-pour-E-Namatah
Celui-qui-danse-pour-Pawani'Nyan
Celui-qui-parle-à-l'Ouvreur-des-Chemins

Sa voix s'évanouit.

La fin du couplet était illisible. C'était mieux ainsi. Il se sentait si troublé qu'il en avait changé de couleur. Aucun Timhkān n'avait psalmodié ce texte depuis des millénaires. Par association, son esprit revisita les modes employés pour figurer sa propre lignée. Comme s'il remontait à ses origines, se réappropriait ses noms et désignations.

T'k'lam

Celui-dont-les-pensées-s'évadent

Celui-qui-se-souvient

Celui-qui-porte-la-marque

Un nom chasura retranscrit en paran. Un nom que la communauté d'Im'shā lui avait attribué à sa sortie de l'œuf. Un nom qu'il avait perdu au terme de son initiation, afin d'en recevoir un autre. Un nom talma'djae, celui-là.

Le marcheur

Celui-qui-navigue-vers-les-Archipels-du-Ciel

T'kal'e-naan, en chasura.

Tokalinan, en langue paran.

L'appellation sous laquelle Amin'Tadjé ne l'avait jamais connu et ne le connaîtrait jamais.

En devenant un Talma'Djae, un Détaché, détenteur de la vérité et protecteur de la mémoire timhkāne, il était né une nouvelle fois.

37

SETH TRANKTAK

Ambre Pasquier s'avançait vers les pilastres du Temple Noir, la démarche saccadée, le regard fixe. Malgré les soins prodigués par le médecin militaire, la douleur qui irradiait de ses orteils était insupportable. Chaque pas la mettait au supplice. Pourtant, elle marchait, les dents serrées, la tête haute, un masque impénétrable sur le visage.

Vingt mètres en amont, les hommes du colonel Taurok s'appropriaient les installations. Des ordres fusaient, des robots rutilants s'affairaient. La rampe d'accès de la pyramide de gravats avait été élargie et des conteneurs de matériel étaient débarqués en continu des cabines de l'ascenseur nanotek. Partout, des baraquements provisoires avaient fleuri, pareils à des colonies de champignons vénéneux. La milice aménageait les lieux pour ce qui s'apparentait à un siège de longue durée.

Des sentinelles gardaient l'entrée du Temple Noir. Ambre jeta un coup d'œil derrière son épaule. Au pied des décombres, Taurok suivait sa progression avec une attention soutenue. À ses côtés, son sous-fifre, un certain Wilhelm, consultait l'affichage holo de sa console. Lors de son entretien avec le colonel, son regard de fouine avait brièvement croisé celui de la chercheuse. Ce qu'elle y avait lu lui avait profondément déplu.

Les gardes s'écartèrent à son passage.

Elle ne pouvait pas aller bien loin, ils le savaient. Passé le dédale de pilastres, à l'extrémité du couloir, se dressait la porte. Monumentale, close sur son mystère. Les vestiges n'offraient aucun autre accès, aucune possibilité de fuite. Que des parois sculptées dans le basalte, sinueuses et organiques. Et, gravées sur ces parois, des représentations d'un âge révolu, évoquant des événements dont la signification se perdait dans la nuit des temps.

Son pied se posa sur les dalles sombres du Temple et toute agitation sembla immédiatement cesser. Ce qu'ils avaient baptisé la « salle hypostyle » était déserte, l'éclairage parcimonieux autorisant de grands pans d'ombre à se tapir entre les colonnes. Un silence, opaque, régnait entre ses murs. Ambre éprouva une sensation de surdité, comme si ses oreilles s'étaient soudain bouchées ou que la pression atmosphérique avait brutalement varié. Une impression d'avoir plongé en des eaux profondes, d'avoir changé de niveau d'existence ou franchi le seuil d'un univers parallèle, lové au creux de ses dimensions cachées. En contrepartie, ses perceptions intérieures s'en trouvèrent exacerbées. Son cœur martelait sa poitrine dans un rythme effréné, aiguillonné par les montées de colère que lui inspirait Nathanael Taurok.

Ce dernier l'avait interrogée pendant près de trois heures, passant ses dossiers au peigne fin. À ses questions, elle avait opposé un farouche mutisme. Elle s'en tiendrait à son habituelle ligne de conduite : l'étude des vestiges incombait à la communauté scientifique, pas aux militaires. Bientôt ces trésors archéologiques appartiendraient au patrimoine culturel de l'humanité, au même titre que le Grand Arc.

Elle traversa la salle hypostyle en claudiquant puis gagna l'enfilade des portiques. Toujours ce sentiment de s'enfoncer de plus en plus loin dans les abîmes, d'avoir dépassé le stade de non-retour.

Elle croisa des soldats en faction, aussi pétris d'immobilité que les éléments du décor. Leurs visages, blafards et luisants dans la clarté artificielle, les faisaient ressembler à des statues de cire, figurants incongrus et anachroniques. En vérité, en y réfléchissant, aucun être humain n'était à sa place ici. Pas plus les chercheurs de son équipe que les militaires.

Les côtés du couloir d'accès disparaissaient dans une nuit poisseuse et vibrante que la lumière des projecteurs refusait de pénétrer. Un océan d'obsidienne, ondulant, fluctuant au gré de sa marée. Depuis la veille, l'espace compris entre ces murs donnait l'illusion de s'être dilaté d'une façon mathématiquement improbable. Les parois, déjà organiques par leur aspect, s'étiraient et se contractaient à volonté selon un

rythme qui leur était propre. Ou selon le rythme de Ioun-ké-da. Car il habitait ces lieux. Il ne les avait jamais quittés.

Ils respirent, songea Ambre. *Ils nous observent*. Il *nous observe*.

Elle s'arrêta.

Elle se sentait nauséeuse et désorientée, comme chaque fois qu'elle s'aventurait dans le couloir aux inscriptions. Rêvait-elle ?

Le sang cognant douloureusement dans ses pieds et au bout de ses doigts lui certifia que non.

Au-delà des ondulations fantasmatiques de la roche, elle se concentra sur la porte, droit devant. Le sol de la descenderie, d'un noir profond, brillait tel un miroir. Sur l'édifice, au contraire, le côté brut de la pierre jurait avec l'ornementation délicate du battant principal. De là où elle se trouvait, elle bénéficiait d'une vue idéale sur la créature représentée en son centre. En fait, on ne remarquait plus qu'elle. L'Entité paraissait avoir phagocyté l'espace entier du portique.

Ambre ne s'en approcha pas davantage. Ses yeux s'accrochèrent aux signes gravés dans le basalte. Ses lèvres esquissèrent un mouvement. Mais le *mot,* haï, maudit, resta au stade de potentialité.

Elle baissa finalement le regard.

— Admirable travail, n'est-ce pas ?

Elle tressaillit. Une ombre venait de passer devant l'un des projecteurs. Des bruits de pas. Lents, mesurés. Un homme émergeait de la nuit. Il s'immobilisa dans le faisceau de lumière à quelques mètres d'elle. Une fois sa vision accommodée, la jeune femme découvrit un type osseux au visage étroit, cheveux aile de corbeau, tout de noir vêtu, une console sous le bras. Seth Tranktak.

Il l'attendait.

Ambre se rappela l'avoir croisé à l'occasion de colloques scientifiques. Elle ne savait rien de lui, à part ce que le colonel Taurok avait bien voulu lui révéler : qu'il avait été engagé par la milice et qu'elle était désormais sa subordonnée.

— Vous l'ignorez sans doute, enchaîna le nouveau venu, mais ce ne sont pas les premiers vestiges des Bâtisseurs que l'on met au jour sur Gemma.

La chercheuse demeura interdite. Au sortir de son entretien explosif avec le colonel, elle avait préparé une volée de récriminations acerbes en vue de cette rencontre, mais ces propos venaient de porter un coup fatal à son élan belliqueux.

— Qu'avez-vous dit ?

Tranktak rejoignit Ambre, s'efforçant d'adoucir par un sourire la sécheresse de ses traits. Le résultat se révéla catastrophique, les muscles de son visage n'étant que peu exercés à cette activité.

— Les glyphes, textes ou dessins, qui ornent ces pierres noires (il accompagna ses paroles d'un vaste mouvement théâtral de la main, embrassant le périmètre), eh bien, on les retrouve en d'autres endroits. Ils décorent les parois d'un petit édifice érigé dans les sous-sols de la base minière de Jasp 33, et l'effondrement récent d'un quartier d'Alabina, à la suite d'une fuite de gaz, a révélé la présence de structures artificielles présentant de semblables caractéristiques. Et ce ne sont pas des cas isolés. Ce système planétaire – et peut-être notre galaxie entière – a jadis été visité par une civilisation technologique. Le Grand Arc et les artefacts du Glacier ne sont que de pâles témoins de leur défunte puissance.

Ambre venait de recevoir une gifle cinglante.

D'autres vestiges ? D'autres textes ? C'était inconcevable.

Elle se reprit.

— Je ne crois pas un traître mot de votre charabia. Vous désirez simplement vous attribuer le bénéfice de ma découverte. Aucune fouille n'a jamais été entreprise sur Gemma auparavant. La CosmoTek m'aurait tenue au courant. Elle reste à ce jour la communauté scientifique la plus influente de notre colonie, que cela vous plaise ou…

— La CosmoTek ne sait rien, l'interrompit Tranktak en haussant le ton, pas plus que le GNOM d'ailleurs. AltaMira se trouve à des années-lumière de la Terre. En dépit de la question soulevée par la présence du Grand Arc, les pontes de la Fédération ont depuis longtemps cessé de se préoccuper des Gemmiens. Vous connaissez l'adage : loin des yeux, loin du cœur. Croyez-moi, ils ont bien d'autres problèmes à résoudre, avec les élans nationalistes qui ont récemment enflammé notre

monde d'origine… Je vous l'assure, il n'existe qu'une seule institution capable de remettre un peu d'ordre dans le foutoir qu'est devenue cette planète…

— Laissez-moi deviner : la milice !

Elle éclata de rire. Sa colère se ravivait, nourrie par le flot d'inepties proférées.

— Malgré le respect que je vous dois, docteur Pasquier, je peine à saisir les raisons de votre hostilité.

— Vous qui vous prévalez d'être un scientifique, comment pouvez-vous ajouter foi à ces allégations ? La milice n'est même pas une organisation officielle. Elle n'a pas de statut. Ses droits n'ont jamais été reconnus. Dois-je vous rappeler qu'elle a été constituée par le reliquat des troupes levées par la deuxième commission Grand Arc pour la protection des colons, et un ramassis d'excités de la gâchette, probablement extirpés des prisons d'Alabina. Le restant de la colère de Dieu. Votre soi-disant colonel et vous-même n'êtes que des polichinelles !

— Ce que vous pensez ne m'importe guère, répondit avec froideur Tranktak, visiblement blessé. La milice dispose de l'argent et des moyens nécessaires à l'accomplissement de ma mission. Car, quoi que vous puissiez en dire, j'ai une mission, une *vocation*.

— Parlons-en de votre mission ! ricana Ambre. Détrôner de véritables et honnêtes scientifiques pour mener à bien de fumeuses et peu scrupuleuses recherches personnelles. Est-ce là votre mission ?

Tranktak garda un instant le silence, prenant la mesure des propos de la jeune femme. Puis, tout en lissant sa chevelure noire de son étroite main osseuse, il se rapprocha d'elle. Ambre eut le sentiment qu'il s'apprêtait à prêcher un sermon.

— Mener à bien de fumeuses recherches personnelles… hum, n'est-ce pas justement ce qui vous a occupé jusqu'à présent, docteur ?

Il lui accorda un moment pour réagir, mais elle se replia dans son mutisme. Certain d'avoir marqué un point, il poursuivit sur un ton plus assuré :

— Mon travail, qui est aussi légitime que le vôtre, consiste à effectuer le relevé épigraphique de ces inscriptions, afin de

pouvoir les comparer à celles qui ont été répertoriées sur les autres sites de la planète. Quand êtes-vous arrivée sur Gemma ? Il y a quatre ans, cinq ans tout au plus ? En ce qui me concerne, je m'échine à étudier ces textes depuis plus longtemps que vous ne pourriez l'imaginer – une bonne décennie, dirons-nous –, et je suis parfaitement habilité à cette tâche. J'en ai même la compétence exclusive. C'est moi qui ai insisté auprès du colonel Taurok pour que vous ne soyez pas simplement évincée du projet. Au lieu de m'accabler d'insultes, vous devriez vous sentir honorée d'œuvrer sous ma supervision et de profiter ainsi de mes découvertes. Je vous le concède, vous connaissez ce site mieux que quiconque, et, je l'avoue, j'ai besoin d'une assistante possédant vos qualités : efficacité, professionnalisme, instinct, même si diplomatie et pédagogie ne sont pas les points forts de votre curriculum vitæ. Je ne vous propose rien de moins qu'un poste à mes côtés. La seule autre option étant de passer le reste de l'expédition cloîtrée entre quatre murs, dans l'isolement et l'ignorance parfaite de nos avancées. C'est à prendre ou à laisser. Mais je ne me fais aucun souci à ce sujet. Je connais déjà votre réponse.

Ambre était hors d'elle.

Comment ce type pouvait-il être aussi présomptueux ? Croyait-il vraiment arriver à la manipuler de cette façon grossière ?

Elle croisa les bras sur la poitrine.

— Allez-y, appelez vos lèche-bottes et enfermez-moi sur-le-champ ! Vous n'obtiendrez rien de plus de moi.

Tranktak la dévisagea un instant, incrédule. Un tic nerveux agita compulsivement sa paupière gauche.

— Docteur Pasquier, je comprends votre désarroi, poursuivit-il au bout d'un moment, plus mielleux que jamais. Vous vous sentez trahie, humiliée. Mais, avant de vous égarer dans des conclusions hâtives et erronées à mon sujet, je pense que vous devriez jeter un œil à ceci.

Il tendit sa console holo à la chercheuse, qui ne fit pas mine de bouger.

— J'ai ici les relevés épigraphiques des sites de Jasp 33 et d'Alabina, continua-t-il. Les textes sont, hélas, fragmentaires,

mais ils présentent des similitudes frappantes avec ceux de *votre concession*.

Ambre dédaigna la pique de Tranktak.

— Entre les éléments épars qui nous sont parvenus, enchaîna-t-il, des parallèles ont pu être établis. Certains passages semblent issus d'un seul et même texte gravé à diverses reprises. À ce que j'ai pu constater ce matin, le chantier du Glacier se révèle exceptionnel en ce qu'il en fournit la version la mieux conservée et la plus exhaustive. Et nous ne sommes qu'au début de notre exploration. Qui sait ce que ces galeries nous réservent encore ? C'est un cadeau inestimable accordé à l'humanité. Vous comprendrez, dans ces conditions, l'importance fondamentale de ma mission sur Gemma et la validité des raisons pour lesquelles je vous ai court-circuitée. Je n'ai été motivé ni par un quelconque péché d'orgueil ni par despotisme scientifique, ainsi que vous prenez plaisir à le croire. En aucun cas, je n'ai souhaité vous porter préjudice. Je suis intervenu, car, de par mon expérience, je suis assurément le *seul* à pouvoir tenter un décryptage de ces textes. Comme vous, j'œuvre pour la vérité.

Il se tut.

Qu'y avait-il à ajouter ?

Ambre demeurait immobile, à regarder le xénologue brandir sa console à bout de bras, comme s'il se fût agi d'un brandon enflammé ou d'un incunable au propos sacrilège.

Ce qui l'horripilait le plus, c'était que seule une poignée de minutes avait suffi à Tranktak pour la percer à jour. Certes, ses motivations s'avéraient loin d'être aussi altruistes qu'elle voulait bien l'admettre et, oui, elle vouait un intérêt très personnel à ses recherches.

Elle finit pas s'emparer de l'appareil, partagée entre rage, dégoût et avidité. L'écran holo se projeta devant ses yeux. Des pages et des pages d'inscriptions s'y succédaient, semblables à celles relevées par son équipe dans le corridor. Des prises de vue détaillées montraient des gravures dans un style ornemental proche de celui de la porte. Il y en avait des dizaines et des dizaines. Beaucoup étaient fragmentaires. Des vids en relief faisaient un tour d'horizon des divers sites visités. Dans l'une

d'elles, Seth Tranktak paradait au pied d'une splendide pièce d'architecture. Le travail de la pierre suggérait l'entrelacement d'une forêt touffue parcourue de lianes et de feuillage. Un motif naturaliste d'un réalisme saisissant.

Ambre en fut écœurée.

Tranktak n'avait pas menti. Il avait bel et bien la primeur.

Se pouvait-il qu'elle ait été bernée de la sorte ? Elle avait eu la naïveté de s'imaginer au sommet de l'échelon scientifique. Elle s'était complètement fourvoyée. Il existait *d'autres vestiges,* eux-mêmes explorés par *d'autres chercheurs,* largement aussi compétents qu'elle-même. Elle et Kobalski – qu'elle croyait tout-puissant – ne figuraient que d'infimes pions que l'on déplaçait à volonté. Pire, la faute revenait probablement à Kobalski en personne ! Peut-être avait-il fait de la rétention d'informations ? Peut-être même l'avait-il manipulée ?

Elle s'efforça de ravaler momentanément orgueil et impétuosité. Tranktak ne réussirait pas à l'évincer, quitte à ce qu'elle travaille dans son ombre pour un temps. Elle songea avec angoisse à Stanislas Stanford. Que se passerait-il quand les physiciens de la base Tétra débarqueraient sur le site ? Pas de doute qu'ils détaleraient séance tenante à la vue de ce déploiement militaire. Qui mènerait alors les recherches sur la porte et ses indicibles secrets ?

— Et, en votre âme et conscience, vous nourrissez la conviction que la milice est l'organisme approprié pour accomplir ce type d'investigations ? demanda-t-elle en rendant la console à Tranktak. Vous pensez que ces mercenaires ne sont là que pour ces inscriptions, ces nobles témoignages du passé ?

— Taurok me fournit les moyens nécessaires. C'est un marché équitable. Je serais aussi stupide d'y renoncer que vous de ne pas honorer ma proposition.

— Vous êtes-vous figuré une seconde que ces vestiges pourraient receler un danger ?

Tranktak haussa un sourcil.

— Quel danger ? Ces ruines sont abandonnées depuis des millénaires. La seule chose qu'elles peuvent nous offrir, c'est de la culture, de l'histoire, de la science. Ces glyphes décrivent peut-être des scènes de la vie quotidienne. Peut-être traitent-ils

de poésie, de mœurs, de lois, de croyances. Ou de médecine, de mathématiques, de cosmologie, qui sait ? De Dieu, peut-être… Imaginez qu'ils nous parlent de Dieu, docteur Pasquier. Un dieu dépassant les frontières de nos religions, un *dieu ultime, galactique. Universel !*

Il s'enflammait, laissant transparaître des traits de caractère qu'Ambre était certaine de ne pas vouloir découvrir.

— Vous vous trompez, Tranktak. Je vous assure que ce que le colonel Taurok recherche dans ces vestiges n'a rien de commun avec Dieu. Il traque des machines, de la technologie, des générateurs, ou mieux des armes ou un moyen de réactiver le Grand Arc. À asseoir son pouvoir, voilà en quoi va consister précisément votre tâche, cher *collègue* ! Je suis désolée de vous décevoir. La poésie, ça sera pour une autre fois !

Tranktak se contenta de hausser les épaules.

— Peu m'importent les véritables motivations de la milice, docteur. Elle finance mes travaux, et c'est ce qui compte pour moi. Et puis votre équipe n'est-elle pas là pour ça ? Veiller à ce que tout se passe correctement, analyser chaque microparticule à la recherche de virus, de radiations ou de je ne sais quoi encore ? Taurok et moi-même avons une entière confiance dans les compétences de vos collaborateurs, docteur. Connaissant votre réputation, vous n'avez pu vous entourer que des meilleurs éléments.

Ambre ployait sous la consternation. Tranktak affichait un opportunisme si flagrant que cela en devenait caricatural.

Une nouvelle fois, elle reconsidéra les paroles du professeur Stanford, son inquiétude légitime, les effets mesurables du point de Collapsus et la créature terrifiante qui trônait sur le battant central de la porte.

— Et *elle* ? Qu'en pensez-vous ?

Le xénologue la dévisagea d'un air médusé.

— Elle ?

La chercheuse lui désignait la représentation. Elle la fixait avec une intensité telle qu'il s'approcha à son tour et l'imita.

Ce que fit ensuite Tranktak lui échappa totalement. Elle était loin.

Devant elle, une scène bien différente se déroulait. L'Entité s'était extirpée de sa gangue minérale. Pareille à un ectoplasme, elle fonçait, les griffes déployées et la gueule béante, sur le xénologue. Déjà son corps se résumait à un monceau de chairs déchiquetées. Du sang éclaboussa la roche noire, des organes humains glissèrent sur les dalles de pierre dans un bruit écœurant. Le sol se mua en un tapis rougeoyant et liquide.

Ambre recula, chancelante, abasourdie par la puissance et le réalisme de sa vision.

Lorsqu'elle recouvra ses esprits quelques instants plus tard, Seth Tranktak, parfaitement indemne, avait toujours le regard rivé à la porte.

Ses yeux, ordinairement petits et sombres, étaient exorbités sous l'effort. Sa paupière gauche tremblotait avec la régularité d'un métronome, tandis que la fascination transfigurait son visage.

À présent, les présentations sont faites, pensa-t-elle.

38

RÉSISTANCE

L'après-midi était bien entamé lorsque des hommes de Taurok vinrent chercher les scientifiques dans le réfectoire. Ils les firent sortir un à un et les parquèrent dans un large véhicule muni de banquettes latérales. Six miliciens les encadraient, deux à l'avant, quatre à l'arrière.

Le tout-terrain démarra et prit la direction du Glacier, sans que personne ait trouvé le courage de prononcer un mot.

Lorsqu'ils gagnèrent les abords du chantier, Pietro Zenedani interpella le conducteur.

— Hé, soldat ! Nous devons embarquer notre matériel pour la journée. Il faut nous arrêter ici.

Il désignait le laboratoire attenant à la Bulle.

Le conducteur ne broncha pas. Maya et Haziel, assis en face du généticien, lui adressèrent un regard interrogateur. Il implora leur complicité en silence. Maya fut la plus prompte à réagir. Elle connaissait suffisamment Pietro pour savoir qu'il cachait souvent plus d'un tour dans son sac.

— Si vous ne nous laissez pas emporter nos affaires, lança-t-elle sur un ton déterminé, nous ne pourrons pas travailler, c'est aussi simple que ça. Vous devrez rebrousser chemin pour nous ramener. C'est une pure perte de temps. Mais c'est à vous de décider.

Le chauffeur grommela quelque chose à son équipier puis se résolut à bifurquer. Il stoppa net devant le baraquement.

— Vous avez cinq minutes, pas une de plus. Et à la moindre incartade…

Il désigna sa pétoire d'un air éloquent.

— Delaurier, Donaldsen, Monjo, Temper : avec moi ! ordonna aussitôt le généticien.

— Vous n'avez pas besoin d'être autant, protesta le militaire.

— Notre matériel est lourd et encombrant, riposta Maya sans se démonter. Plus nous serons et plus ça ira vite. Mais, encore une fois, c'est vous qui voyez.

Le soldat claqua des doigts. Trois hommes de l'escouade quittèrent le véhicule pour accompagner les chercheurs.

Ils gagnèrent le laboratoire au pas de course. Pietro Zenedani pianota son code d'accès en sifflotant. La porte s'ouvrit et les recrues fouillèrent rapidement le bâtiment. Une fois satisfaits, ils autorisèrent l'équipe à y pénétrer.

Pietro se dirigea directement vers le compartiment de sécurité où étaient entreposés les échantillons. Deux des troufions firent mine de le suivre. D'un geste catégorique de la main, il leur désigna l'avertissement écrit en grosses capitales rouges au-dessus du sas :

ATTENTION !
DANGER DE CONTAMINATION BACTÉRIOLOGIQUE

Bien que la pièce ne recelât pour l'heure aucun spécimen toxique, Pietro s'était équipé d'un masque et d'une paire de gants qu'il agitait sous le nez des militaires.

— Vous comptez vraiment entrer là-dedans ? C'est à vos risques et périls.

— Ce sont des adultes responsables, le chapitra Maya. S'ils veulent jouer avec leur vie, ce n'est pas toi qui les en empêcheras.

Les scientifiques imitaient leur comparse : ils enfilaient masques et gants avec un soin exagéré. Les recrues se jetèrent des regards alarmés et restèrent en retrait.

Pietro ouvrit la porte du local, d'où s'échappa une buée blanche. Les miliciens reculèrent de concert. Haziel surprit l'expression rieuse des yeux de Maya. Chacun se vengeait à sa façon.

— On y va, les gars ! lâcha le généticien. Et on ne casse pas de flacon. Ce serait dommage de contaminer ces fringants jeunes gens qui sont là, ne l'oublions pas, pour notre protection.

— Très dommage, ajouta Haziel.

— Et trop bête, récidiva Pete Donaldsen. Une épidémie est tout ce dont nous avons besoin en ce moment.

— Des mois de quarantaine.

— Des injections.

— D'horribles pustules suppurantes.

— Une diarrhée à momifier un éléphant.

Le battant du sas se referma, les isolant momentanément de leurs cerbères.

— On a légèrement surjoué, me semble-t-il, lança Haziel en abaissant son masque.

— Peut-être bien, mais c'était franchement jouissif, exulta Maya.

Pietro s'activait déjà.

Il ouvrit un grand congélateur, rabattit le panneau avant contenant une batterie d'éprouvettes et en fit coulisser le fond.

Maya eut un hoquet de surprise.

Des armes étaient planquées derrière fioles et flacons : deux fusils laser, quatre pistolets de type Thelma, trois blasters courte portée, ainsi qu'une caisse d'explosifs. De quoi foutre un sacré bordel. À en croire la mine ahurie des scientifiques, ils avaient mis la main sur le saint Graal.

— Maintenant, vous êtes au courant, chuchota le généticien. Inutile de faire une razzia aujourd'hui. Il nous faut d'abord élaborer un plan. On est d'accord ?

Ils acquiescèrent.

— Tu as eu une prémonition ? l'interrogea Maya, encore sous le choc.

— Dans la vie, un peu de prévoyance s'avère souvent nécessaire. On ne sait jamais ce qui peut nous tomber sur la tête.

— Quand diable les as-tu entreposées ici ? enchaîna Pete, hilare.

— Je travaille dans ce labo à longueur de journée. Ce ne sont pas les occasions qui ont manqué.

— On se doutait que tu cachais deux ou trois pétards dans tes bagages, reprit Haziel, mais pas un arsenal entier !

— Comme je vous l'ai dit, j'ai des potes dans la contrebande… Je m'accorde un petit carton de temps en temps. Sur les fouineuses.

— Et tu arriverais à utiliser ces pétoires sur des cibles humaines ?

Pietro haussa les épaules et referma le battant. Une façon de rester évasif.

Fred Monjo semblait à des lieues de partager l'allégresse générale.

— Moi, je n'aime pas ça, bafouilla-t-il. Si les sbires de Taurok découvrent le pot aux roses, ils n'hésiteront pas à nous flinguer. Une centaine de soldats au moins patrouillent dans le périmètre. Sans compter les robots de combat. On devrait juste obéir et attendre sagement que ça passe.

— Que ça passe ? rugit Pete Donaldsen. Mais qui te dit que ça va passer, gamin ? On en a pour des semaines à supporter ce colonel de mes deux et sa clique !

— Pas de doute là-dessus, approuva le généticien. Mais libre à nous de leur rendre le séjour des plus désagréables. Nous sommes en situation de légitime défense. Ces connards nous ont attaqués. Ils n'ont aucun droit d'être ici. Autant utiliser ma provision sur autre chose que des fouineuses, qui se font, soit dit en passant, de plus en plus rares dans les parages. Ce qui n'est pas le cas des militaires !

— Vous n'êtes pas sérieux ? s'affola Fred Monjo. Ce ne sont pas nos oignons. Résoudre les conflits, c'est le boulot de notre soi-disant directrice de projet. Où se cache-t-elle d'ailleurs ? Les rats ont déjà quitté le navire, on dirait !

Le jeune homme étouffa un cri. Pete Donaldsen lui avait brutalement saisi le poignet et le tordait sans ménagement.

— Pas de ça avec moi, gringalet. Le docteur Pasquier n'y est pour rien. Tu n'as pas à lui manquer de respect.

Le visage de Fred était congestionné par la douleur.

Pietro s'interposa.

— Pete, ce n'est pas le moment ! Maintenant, on sort, on embarque deux ou trois bricoles pour donner le change et on fait comme si de rien n'était. Fred, tu es avec nous ?

Ce dernier opina en silence.

— Et s'il leur vient l'idée de fouiller là-dedans ? demanda Maya.

— Tu rigoles ! Tu as vu la tronche de ces pauvres types lorsqu'ils ont lu le panneau. J'ai cru qu'ils allaient tourner de l'œil. Ils n'y reviendront pas de sitôt.

— J'espère que tu as raison.

— J'ai raison.

Pietro Zenedani avait refermé le congélateur. Il se dirigeait vers un lot de malles entreposées contre le mur. Maya et Haziel se précipitèrent pour l'aider. Donaldsen resta en retrait.

— C'est quand tu veux, lança Delaurier. Les Vikings aux gros bras sont les bienvenus.

Le glaciologue finit par les rejoindre.

— Jamais sans mes petites copines !

Il portait un pack de bières blondes qu'il camoufla dans la caisse de Delaurier.

Celui-ci lui décocha un sourire en coin avant de rajuster son masque.

— Toi aussi tu fais des réserves ?

— À chacun son vice. Pour Pietro, c'est de dégommer des fouineuses. Pour moi, c'est de me lubrifier le gosier.

Chargés comme des mulets, ils sortirent du laboratoire, se débarrassèrent de leurs tenues de protection et, de nouveau sous bonne escorte, regagnèrent le véhicule.

Leur première journée de travail forcé les attendait, sous près de quatre kilomètres de glace.

39

DÉMÉNAGEMENT

— Ils ne peuvent pas nous faire ça !

— Et pourtant ils l'ont fait.

La caisse que Léna Andriakis et Isabelle Grangier transportaient devait peser dans les quarante kilos et menaçait à chaque instant de leur dégringoler sur les pieds.

— C'est un véritable foutoir, gémit Maya, plantée au beau milieu de la pièce, les mains sur les hanches. Rien n'est étiqueté convenablement. Mes instruments sont sens dessus dessous. Si je devais opérer maintenant, je me verrais dans l'obligation de stériliser une petite cuillère !

— Ils nous ont enterrés comme des forçats, acquiesça Isabelle en prenant une cigarette.

— Emmurés vivants plutôt, rectifia Maya en lui ôtant le mégot de la bouche. Pas de ça ici, ma grande.

— C'est bien ce que je disais : le goulag !

— S'ils nous ont cloîtrés dans les sous-sols, c'est dans le seul but de nous surveiller, lança Léna en commençant à extraire le matériel de la caisse. Ils n'ont pas apprécié l'épisode du tripod. Ils craignent que l'un de nous ne récidive.

— Ça aurait pu marcher, nota Isabelle. Il me plaît, ce Delaurier. En voilà un qui a des couilles ! On aurait dû simplement refuser de nous remettre à travailler. Ces militaires outrepassent leurs droits.

— Peut-être, mais ils disposent de bons arguments, reprit Léna. De gros calibres et une flopée de robots de combat. Tu t'estimes de taille à les affronter ?

— Selon toi, ils nous auraient abattus les uns après les autres ? Tu rigoles ! Ils ont besoin de nous.

— Tu crois ça ? ironisa la microbiologiste.

Maya songea qu'il était temps d'alléger les tensions.

— À part ça, je ne sais pas ce que vous pensez de notre nouveau chef de projet, Tranktak, mais moi je lui trouve un petit air de momie égyptienne.

Isabelle s'esclaffa.

— La Momie ! Très bien vu ! De toute façon, son nom est imprononçable.

Le vrombissement des deux climatiseurs installés le matin même à l'entrée du Temple Noir s'intensifia l'espace de quelques secondes. Ambre Pasquier venait de pénétrer dans le médibloc. Constitué de l'assemblage de trois conteneurs, il disposait d'une salle d'auscultation munie de cinq lits – pour l'heure recouverts de matériel médical éparpillé –, d'un bloc opératoire, séparé par une baie vitrée, et d'un laboratoire d'analyses qui remplacerait dorénavant celui du Glacier. L'équipement scientifique devait y être transféré d'un moment à l'autre, les armes de Zenedani comprises.

— Bienvenue dans ma clinique privée high-tech ! s'exclama la doctoresse.

Ambre lui répondit par un pâle sourire et se dirigea droit vers la machine à café.

Le percolateur était la première chose que Léna avait extraite des caisses de transbordement. La directrice portait une tasse fumante à ses lèvres lorsqu'un vacarme épouvantable ébranla les cloisons du bâtiment.

— Ils démontent les vestiges pièce par pièce, ces imbéciles ? rugit Isabelle. Parfaitement conservés pendant douze mille ans et détruits en moins de deux jours par les militaires !

— Calme-toi, c'est mauvais pour tes nerfs, lâcha Léna.

Réflexion qui n'eut aucun effet sur l'épidémiologiste.

— Je l'aimais bien, notre camp, poursuivait celle-ci. On se les gelait un peu, mais au moins on travaillait à l'air libre. Je n'apprécie que moyennement l'idée d'être recluse à des kilomètres de la surface. Et puis ces histoires de collapsus et de paradoxes spatiotemporels me tapent sur le système. Ça me donne l'impression d'être cloîtrée dans un énorme réacteur nucléaire sur le point de péter !

— L'analogie est assez éloquente, acquiesça Maya.

— Quoi qu'il en soit, ne pas avoir accès aux vestiges ne facilitera pas la tâche des chercheurs de la base Tétra, remarqua Léna, la tête plongée dans son conteneur. Je me demande bien ce qu'ils vont pouvoir accomplir à distance.

— Tu le fais exprès ? la réprimanda Ambre.

Bien que chacun ait été mis au courant des découvertes du professeur Stanford, elle avait enjoint à ses équipiers de ne pas en parler en présence des militaires. C'était inutile et dangereux, et les physiciens devaient pouvoir poursuivre leurs expérimentations en toute liberté. Cette décision n'avait toutefois pas recueilli l'unanimité.

Léna la toisa.

— Je te rappelle que tu n'as plus aucune autorité ici. Que ça te plaise ou non !

— Ça a plutôt l'air de te réjouir, lâcha Ambre.

La microbiologiste s'extirpa de sa caisse et les deux femmes se jaugèrent. À l'évidence, leur réclusion forcée n'allait pas améliorer leurs relations. Le courant n'était jamais passé entre elles.

— Tu penses que les miliciens nous ont placés sous écoute ? s'enquit la doctoresse auprès de son amie pour tempérer son animosité.

— Rien n'est impossible. La discrétion reste de mise. Enfin, s'il n'est pas trop tard…

Nouveau coup d'œil meurtrier à l'attention de Léna, qui se détourna en ricanant. Maya avait cru comprendre que cette dernière convoitait les faveurs de Delaurier, faveurs qu'il réservait exclusivement à Ambre Pasquier. Un crêpage de chignons serait particulièrement malvenu.

À cet instant, Pietro Zenedani et Nancy Hillford firent une incursion dans le médibloc. Les trois chercheuses observèrent leur manège en silence, tasses de café à la main.

— Je vois qu'on se la coule douce, ironisa Pietro au moment de ressortir. Félicitations, les filles ! La résistance passive est un début. Je ne peux que vous encourager dans cette voie.

Maya lui adressa un petit clin d'œil.

Elle essayait de maintenir la bonne humeur au sein du groupe, ce qui ne s'avérait pas chose facile. En vérité, elle

s'inquiétait. Elle ne pouvait s'empêcher de penser aux armes dissimulées par Pietro et aux conséquences de leur utilisation potentielle.

Elle rejoignit Ambre, près de la machine à café.

— Tu veux que je change tes pansements ? Suis-moi dans le bloc opératoire, on sera plus tranquilles.

La colère se peignait sur les traits de la directrice, mais elle s'exécuta sans dire un mot. Elle s'allongea et la doctoresse débuta par ses mains. La jeune femme souffrait encore des retombées de sa mésaventure nocturne. L'extrémité de ses doigts et de ses orteils avait pris une teinte cramoisie et affichait une moisson de cloques. Une exposition à peine plus prolongée et elle aurait risqué la nécrose et l'amputation. Seul Delaurier connaissait la véritable origine de ses lésions. Pour l'ensemble de l'équipe, elles résultaient d'un mauvais traitement de la part du colonel Taurok. Il était censé l'avoir sortie du lit – ce qui était vrai – et l'avoir tramée à moitié nue dans la neige – ce qui relevait du fantasme. Personne à part le Canadien n'avait assisté à la scène, personne ne pouvait donc démentir cette information. Quant au colonel, il avait hérité d'une splendide réputation.

De l'autre côté de la baie vitrée, Andriakis et Grangier s'étaient remises à ranger leurs affaires. Nancy Hillford fit une nouvelle et brève apparition, accompagnée cette fois-ci de Kim Chulak et de Walter Van Ruben, chargés comme des mulets.

La doctoresse s'attaqua aux orteils de la chercheuse, qui se tortilla sur la table.

— Cette Léna ! finit-elle par cracher. Ses remarques désobligeantes, cette façon qu'elle a de reluquer les gens.

— Les hommes, rectifia Maya.

— Peut-être bien. Mis à part Fred Monjo, qui n'a pas l'honneur de cadrer avec son idéal masculin. Trop gringalet, sans doute.

— Oublie Léna ! Ce n'est que de la jalousie. De temps à autre, tu devrais essayer de comprendre ce qui se passe autour de toi. Tu suscites quelques réactions.

— C'est ridicule.

— Les hommes te regardent et les femmes – certaines femmes – te détestent pour cette raison précisément.

— Plaire n'a jamais été le centre de mes préoccupations.

— Je sais. C'est juste une constatation.

— Je suis grande, maigre et je n'ai aucune forme. Je ne m'aime pas. Comment les autres pourraient-ils m'aimer ?

— Parfois, tu devrais faire travailler autre chose que ton cerveau.

— Maya, je t'en prie !

Un petit cri de douleur lui échappa.

— Désolée, s'excusa la doctoresse. Dans quelques jours, tu iras beaucoup mieux et tu pourras gifler Léna autant que tu le souhaites. Si cela permet de te soulager…

Maya se figura capter l'esquisse d'un sourire sur le visage de son amie.

— On peut parler ici, reprit-elle. Les militaires n'ont pas réinspecté le bloc depuis son installation. Ils n'ont pas eu l'occasion de poser des mouchards, si toutefois tes présomptions s'avéraient fondées.

— J'exagère peut-être, mais je préfère rester prudente.

— En dépit de notre bon vouloir, il semblerait que la milice soit vouée à devenir l'organisme le plus important de cette planète. Quelqu'un doit les financer, ce n'est pas possible autrement. Mais dans quel but tordu ?

— C'est facile à imaginer. Nos découvertes ouvrent de nouvelles perspectives. Qui possède la technologie possède le pouvoir…

Maya changea de ton.

— Est-ce que Delaurier t'a parlé ?

— Je ne l'ai pas beaucoup croisé ces deux derniers jours. Taurok l'envoie à droite et à gauche. Sans doute pour le remercier de ses frasques. De quoi aurait-il dû m'entretenir ?

— Des armes.

Ambre dévisagea la doctoresse, qui enchaîna à voix basse.

— Pietro a planqué un véritable arsenal dans le laboratoire du Glacier, armes de poing, explosifs, et j'en passe. Sous peu, elles seront transférées ici avec le reste de l'équipement scientifique. Pete va discrètement superviser l'opération. Je suis

supposée veiller au grain, comme un bon gros dragon sur son trésor… Imagine un peu !

Cette idée plongea immédiatement Ambre dans l'angoisse.

— Maya, je ne crois pas que ce soit une bonne chose. La situation pourrait très vite s'envenimer. Le but de cette mission n'est pas de nous faire massacrer ! Je suis responsable de votre sécurité et…

— Je t'arrête tout de suite : tu n'es plus responsable de rien ! Je te rappelle que nous obéissons au colonel Machin et à son sbire, rebaptisé la Momie par mes soins.

Cette fois, les tentatives d'humour de Maya ne produisirent aucun effet.

— Écoute, enchaîna-t-elle sur un ton compatissant, voir mes cultures et mes éprouvettes servir de cachette à tout un attirail de destruction me déplaît autant qu'à toi. Mais de là à imaginer Pietro en tueur de sang-froid… Dégommer des fouineuses ou des êtres humains n'est pas exactement le même boulot. Il se dégonflera.

— Pietro peut-être, mais les autres ? Il y a quelques têtes brûlées dans l'équipe. Delaurier…

— N'aie aucune crainte à son sujet. Ce n'est pas lui qui me préoccupe le plus, et de loin.

Mais la chercheuse ne prêtait plus attention à ses paroles. La panique prenait le dessus.

La doctoresse devina immédiatement que quelque chose ne tournait pas rond. Elle posa sa main sur l'épaule de son amie, qui s'affaissa.

— J'ai… J'ai peur, Maya.

— C'est bien normal. Avec cette avalanche d'imprévus.

— Ce n'est pas ce que je voulais dire… Je ressens la mort, la souffrance, la destruction planer autour de nous. C'est comme une grande vague qui s'approche, inéluctable, une apocalypse. Et nous serons impuissants…

Sa voix s'éteignit.

Un frisson désagréable parcourut Maya. Elle n'avait jamais vu Ambre dans cet état.

— Tu me suggères que tu as des espèces de… prémonitions ? Je te concède que la situation n'est pas au beau fixe, mais de là à devenir parano…

La jeune femme eut un geste d'irritation envers la doctoresse, qui se tut immédiatement.

— C'est à cause de…

Elle doutait que Maya, une scientifique comme elle, réussisse à comprendre ce qui la torturait. Pouvait-elle lui parler de la Voix, de l'Entité, du Dieu Sombre, et cela sans d'emblée la braquer ?

— Je suis incapable de te l'expliquer, recommença-t-elle, mais je… je crois que c'est lié à mon passé.

Son effroi redoubla aussitôt.

Elle ne savait pas pourquoi elle lui avait sorti ça.

Son passé.

Elle entrevoyait une lueur, une ébauche de réminiscence ou de fantasme. Elle ignorait ce qu'il en était de Ioun-ké-da mais, en ce qui concernait le Dieu Sombre, elle nourrissait depuis peu la certitude qu'elle le connaissait, qu'à un moment ou un autre, il avait incarné un élément clé de son enfance écoulée à Bombay, chez ses grands-parents.

Je suis née à treize ans.

Oui. Mais avant cela ?

Qu'avait-elle fait *avant* qui puisse justifier cette filiation surnaturelle ?

La maison est silencieuse. Shānti et Pārvatī dorment dans la pièce à côté. Il est assis sur mon lit. Il est entré par la fenêtre, comme chaque nuit. Je l'attends. Il vient toujours pour moi. Le dieu à la peau sombre…

Un souvenir ou le souvenir d'un rêve ?

Un hurlement, à peine atténué par la baie vitrée, coupa court à ses cogitations.

Quatre recrues avaient pénétré dans le médibloc, accompagnées du médecin personnel de Taurok. Ils s'efforçaient de maîtriser l'un de leurs camarades, qui vociférait en se contorsionnant. Il avait les yeux révulsés et de l'écume moussait sur ses lèvres. Son visage était recouvert de sang.

Maya quitta Ambre aussitôt.

— Que lui est-il arrivé ? demanda-t-elle en enfilant une paire de gants d'examen.

— À vous de nous l'apprendre. Il se trouvait en faction devant l'espèce de grand portique sculpté situé au fond du couloir quand il s'est mis à crier et s'est précipité contre les jambages.

La doctoresse désigna l'un des lits que Léna et Isabelle débarrassèrent sur-le-champ. Les soldats y installèrent leur compagnon tant bien que mal. Le médecin militaire s'efforça de l'immobiliser au moyen de sangles de contention, mais la recrue se débattait comme un diable, secouait les mains pour repousser un adversaire invisible.

Maya entreprit de l'ausculter au moyen d'un scanner portable.

— Vous me dites qu'il a foncé vers la paroi ?

— La tête la première, confirma l'un des miliciens. J'ai tout vu, j'étais juste en face. Il était tranquillement en poste – on plaisantait –, et l'instant d'après il envoyait valdinguer son casque et se jetait contre la roche.

Ambre observait la scène avec effroi depuis le bloc. Sur sa couche, le blessé, un jeune homme d'une vingtaine d'années, avait commencé à se calmer. Il gesticulait moins et ses cris ne s'apparentaient plus qu'à des gémissements. Il dévisageait Maya avec de grands yeux terrorisés. Ses lèvres remuaient, mais, à travers l'épaisseur de la vitre, il était impossible de déchiffrer ses paroles. Il finit par perdre connaissance, une expression d'épouvante sur le visage.

Ambre quitta le médibloc, à deux doigts de se sentir mal.

Plusieurs soldats patientaient de l'autre côté de la porte. Elle fut saisie par la chaleur inhabituelle qui régnait dans le Temple. Elle vit approcher le colonel Taurok d'un pas rapide. Il passa devant elle sans lui adresser un regard et s'engouffra dans le conteneur.

Ne sachant que faire, elle attendit.

Au bout d'une trentaine de minutes, Maya sortit, en nage, et vint à sa rencontre.

— Il est mort, dit-elle. Hémorragie cérébrale. À croire que ce type s'est délibérément explosé le crâne.

— Qu'est-ce qui l'a poussé à commettre un tel acte ?

— Si seulement j'en avais la moindre idée. Il a été pris d'une crise subite de démence, à ce que m'ont assuré ses compagnons. Je dois encore examiner les données.

— À quoi penses-tu ?

— Tu as présenté les mêmes symptômes, tu te souviens ? Tu hurlais sans raison, tu te débattais. On a dû t'attacher. Je ne peux pas m'empêcher d'y voir des similitudes.

— Peut-être, mais moi je ne me suis pas fracassé la tête contre les rochers. C'était de l'épuisement. Un *burn out*. C'est du moins ce que tu m'as affirmé.

— C'est l'unique explication que j'ai trouvée à ce moment-là. Mais je vais entreprendre de nouvelles analyses. Plus approfondies.

Le colonel Taurok sortit à son tour du médibloc et se dirigea vers les deux femmes.

— J'attends vos conclusions au plus vite, docteur…

— Temper. Maya Temper.

— Ce soldat était parfaitement équilibré, de même que l'ensemble de mes hommes. Je veux savoir ce qui l'a poussé à se suicider. Car il s'agit bien d'un suicide, n'est-ce pas ?

— Sans doute n'a-t-il pas supporté de se retrouver enfermé à plusieurs kilomètres sous la glace dans des vestiges extraterrestres, remarqua Maya avec une froide ironie. À votre place, je me préparerais à d'autres crises de ce genre.

Le colonel lui lança un regard venimeux puis s'adressa à Ambre.

— Docteur Pasquier, je constate à regret que vous êtes en plein désœuvrement. Pourtant le professeur Tranktak vous attend depuis une demi-heure. Je vous croyais plus motivée.

Il tourna les talons, suivi de près par ses troupes.

Isabelle et Léna patientaient sur le seuil de la porte.

— Qu'est-ce qu'on fait ? s'enquit l'épidémiologiste.

— On a du boulot, lui répondit Maya. Si tu me le permets, Ambre, je t'emprunte Isabelle pour autopsier ce pauvre gars. Je

dois coûte que coûte écarter l'hypothèse d'une contamination biologique. Quelque chose nous a peut-être échappé.

40

DÉCHIFFREMENT

Une quinzaine de miliciens surveillaient l'accès à la porte.

L'endroit était exposé au feu des projecteurs, si bien qu'il paraissait exorcisé de ses mystères. Démythifié. En apparence tout au moins.

Le professeur Seth Tranktak arpentait un grand échafaudage mis en place la veille par les scientifiques. Toujours impeccablement vêtu de son costume anthracite sur mesure, ses cheveux noirs lissés en arrière, il auscultait de près les glyphes gravés dans la roche, sa console à portée de main.

— L'un des vôtres est mort ce matin, l'apostropha Ambre de but en blanc.

— C'est fâcheux, répondit-il sans abandonner son observation. Mais sachez que ce n'était pas l'un de mes hommes, mais un homme du colonel Taurok.

— Un jeune soldat, vingt ans à peine.

— Je suis certain qu'il connaissait les risques.

— D'après Maya Temper, ce genre d'incident pourrait se reproduire. Il est criminel de nous obliger à vivre en permanence sous terre au cœur de cet édifice. Tant que nous ignorerons ce à quoi nous sommes confrontés.

— Mais n'est-ce pas justement pour cela que nous sommes là, docteur Pasquier ? Pour comprendre. Pour faire progresser la science. Personnellement, je m'accommode très bien de ce confinement. Les couchettes sont confortables, l'air parfaitement respirable et la température nettement plus agréable qu'à l'extérieur. De quoi vous plaignez-vous ? D'un surplus de luxe ?

Il descendit de son échafaudage. Gestes appliqués, minutieux. Presque maniérés.

Dans le couloir, des machines besognaient sans relâche, crachant leurs salves d'informations brutes. Des capteurs sillonnaient les profondeurs du basalte. Deux grandes tables, déjà recouvertes de paperasse, d'outils divers, de tasses de café et de consoles, avaient été disposées pour faciliter la tâche des scientifiques, qui s'étaient remis au travail suivant leurs nouvelles attributions. Certains se consacraient à l'étude du mécanisme d'ouverture du battant central, d'autres à la détection de sources énergétiques et de formes de technologie avancée. Kim Chulak planchait sur le fonctionnement de l'hologramme représentant ce que tous désormais appelaient « la Créature ». Van Ruben et Fred Monjo s'activaient à améliorer le programme de décryptage élaboré par Tranktak. Quant à Nygel Spacey, aux premières loges de par ses compétences, il secondait le xénologue dans son analyse épigraphique. Un silence studieux régnait. L'application se lisait sur les visages des chercheurs assujettis au nouveau maître des lieux.

Seth Tranktak déposa sa console entre deux piles de dossiers et, ayant pris soin d'ajuster les plis de son costume, entreprit de parcourir les données qui défilaient sur l'holovid de Spacey.

— Ce qu'il nous faudrait maintenant, c'est une bonne vieille pierre de Rosette, gloussa-t-il.

Ravi de sa remarque, il daigna enfin accorder un regard à Ambre. Il affichait une moue satisfaite qui tranchait avec sa physionomie de prédicateur.

La jeune femme resta impassible. Les bras croisés, campée dans l'hostilité, elle n'avait pas particulièrement envie de se plier à son humour.

— L'histoire est jalonnée de tentatives de déchiffrement, docteur Pasquier, poursuivit-il, l'attention de nouveau braquée sur ses holovids. Comme quoi il n'existe pas de plus grand mystère pour l'homme que la pensée de ses semblables.

Il s'octroya une pause, escomptant une marque d'assentiment, mais Ambre ne manifesta aucune réaction. Attitude qu'il interpréta aussitôt comme le reflet de son ignorance.

— Laissez-moi vous rafraîchir la mémoire, docteur. La pierre de Rosette, un décret du roi Ptolémée V, présentait un même et unique texte retranscrit en trois écritures usitées dans l'Antiquité : le grec ancien, le démotique ainsi que les hiéroglyphes, les deux dernières ne constituant que des variantes philologiques. C'est l'heureux hasard de cette découverte qui a permis à Champollion de proposer, par recoupement, une traduction de l'égyptien ancien et d'en établir ainsi, pour la première fois, grammaire et dictionnaire.

— Je vous arrête tout de suite, trancha Ambre. Ce que nous tentons de réaliser ici n'a aucun rapport avec l'œuvre d'un Champollion. Je m'étonne qu'un savant de votre *acabit* (elle avait craché plus que prononcé le mot) s'essaye à un tel rapprochement.

Tout en parlant, elle avait rejoint le plan de travail depuis lequel le xénologue, le buste penché, les mains croisées dans le dos, consultait ses données avec condescendance. Il ressemblait à un maître de classe surveillant la progression assidue de ses élèves.

— Loin de moi l'idée d'une comparaison, s'insurgea-t-il. Vous avez raison : nous sommes aux prises avec une situation sans précédent, à vrai dire la plus complexe de l'histoire de la paléographie. Les déchiffreurs ont toujours été des érudits, des passionnés, accumulant le maximum de connaissances sur leur sujet, sur le contexte sociopolitique, factuel, compulsant sans relâche les recherches de leurs pairs et s'inspirant des avancées de la philologie. Parfois, l'archéologie se montrait favorable et leur dispensait, à la manière de nombreux décrets sumériens ou de la fameuse pierre de Rosette, des transcriptions bilingues d'un seul et même texte. Parfois, ils se voyaient confrontés à une graphie ayant servi à translitérer plusieurs langages, comme ce fut le cas du cunéiforme pour une douzaine d'idiomes appartenant à des familles linguistiques distinctes : du sumérien au vieux-perse, en passant par l'akkadien, le hittite ou encore l'ougaritique. Mais en certaines occasions récriture de même que la langue qu'elle véhiculait ne se départaient pas de leur mystère, et le décryptage se révélait impossible…

— Ce qui me conforte dans mon idée. S'il arrive à l'homme d'incarner la plus grande des énigmes aux yeux de ses congénères, que pourrait-il en être d'un système paléographique conçu par un esprit étranger ? Je serais curieuse de savoir comment vous espérez parvenir à vos fins.

Tranktak émit un petit ricanement, avant de reprendre :

— Je bénis les dieux d'avoir mis à ma disposition une si vaste collection de textes. En m'appuyant sur une analyse basée sur la logique ou, autrement dit, en procédant par comptage des signes, par recoupement et par indexation, je me suis donné l'objectif de dégager des éléments récurrents, des structures inhérentes, des séquences. En clair, de révéler l'architecture qui se tapit derrière ces glyphes, et qui me garantira peut-être un jour d'en découvrir la clé. Un travail mathématique, rigoureux, implacable. Comme je les aime.

— Sauf qu'ici nous ne sommes pas confrontés à un code ! riposta Ambre. Nos algorithmes de décryptage s'avéreront inefficaces. Je doute fort que les Bâtisseurs aient complété leurs récits de renseignements, voire d'un abécédaire, susceptibles d'en faciliter la traduction !

— Qu'en savez-vous ? lâcha Tranktak en faisant volte-face. Qui vous dit que ces textes ne visent pas la transmission d'informations d'une civilisation à une autre ?

— Et nous en serions les bénéficiaires ? le railla Ambre.

— Et pourquoi pas ?

— Quelle vision égocentrique de la réalité !

Seth Tranktak éclata de rire.

— Quelle fougue… et quel manque cruel de second degré ! Vous êtes bien telle que vous m'aviez été décrite !

Ambre regretta d'être si naïvement tombée dans le panneau – Tranktak s'amusait à la faire sortir de ses gonds –, avant de se focaliser sur ses insinuations.

Qui l'avait donc si bien « décrite » aux yeux du xénologue ? Qui l'avait trahie ?

Elle se résigna à reprendre son masque d'impassibilité.

— Comment vous est-il possible d'affirmer que ces glyphes sont une écriture au sens où nous l'entendons ? enchaîna-t-elle, dans le calme cette fois-ci. Ce ne sont peut-être que des dessins,

de simples motifs décoratifs. Une forme d'art. Ou rien de tout cela. Nous ne pouvons qu'être désemparés face à une civilisation qui a suivi une évolution indépendante de la nôtre. Sur Terre, nous appartenons à une famille, nous partageons le même patrimoine génétique. Nous nous sommes développés à partir d'un ancêtre unicellulaire commun, de même que nos langages sont censés avoir une origine unique. Notre compréhension de la réalité est le fruit de cette évolution. Rien de tel ici. Sommes-nous seulement équipés physiologiquement pour appréhender ces glyphes ? Notre esprit s'échine à y relever des structures reconnaissables : idéogrammes, logogrammes, syllabes ou alphabet, mais peut-être servent-ils à verbaliser un concept auquel nous ne penserons jamais, car nous nous heurtons aux limites de notre intelligence spécifique. Ayez l'honnêteté et la sagesse de l'admettre : votre attitude n'est que pur anthropomorphisme.

— Je vous le concède : la façon de réfléchir des Bâtisseurs ne s'apparente sans doute en rien à la nôtre. Pourtant, elle a abouti à la formation d'un langage écrit. Une espèce connaissant la civilisation doit nécessairement, à un moment de son histoire, maîtriser l'art d'écrire. Celui-ci n'est-il pas l'apanage de toute culture évoluée, le véhicule de la mémoire des peuples – qu'ils soient humains ou non –, au même titre que les mathématiques sont l'expression de la création ? L'écriture sert à fixer la parole, qui elle-même découle de la pensée. Les lois mathématiques succèdent à l'interprétation mythologique qui, elle-même, a été engendrée pour expliquer les phénomènes naturels, célébrant ainsi le passage obligé de la pensée mythique à la pensée rationnelle. Pour moi, il a toujours été évident que nous allions trouver des textes, des transcriptions d'un bagage culturel ou, mieux, scientifique. Là réside l'essence de ma motivation.

Ambre était certaine qu'au-delà des apparences et de son cartésianisme outrancier, Tranktak ne convoitait pas la science, mais une justification de ses aspirations personnelles.

« Imaginez que ces textes nous parlent de Dieu, lui avait-il confié lors de leur première rencontre. Un dieu dépassant les frontières de nos religions, un dieu ultime, galactique. Universel. »

Ce qu'il recherchait n'était autre que la preuve d'une volonté sous-jacente et immanente. La démonstration de l'existence de Dieu.

Elle s'apprêtait à le lui notifier quand son esprit l'entraîna sur une voie détournée. En réaction à ce que le xénologue avait affirmé au sujet de l'écriture, quelques *bols* de son grand-père venaient de jaillir de sa mémoire. La tradition musicale indienne, de l'ordre de la transmission orale, s'ancrait si profondément en elle qu'elle incarnait le seul véritable souvenir de son enfance, estompant la somme de connaissances qu'elle avait pu transcrire, noir sur blanc, dans ses cahiers d'école. Surpassant les écrits, le son et le rythme avaient résisté à l'épreuve du temps. À ce jour, les *bols* continuaient à faire partie intégrante d'elle-même. Ils avaient autant de réalité que ses jambes, ses bras ou ses poumons.

Des pas retentirent et le fil de sa réflexion se désagrégea. Étrangement, elle en éprouva du soulagement. Elle n'était manifestement pas prête à creuser ce que cette idée lui inspirait.

Un groupe de soldats venait de déboucher dans le couloir. Ils encadraient Pete Donaldsen. Pietro Zenedani, Walter Van Ruben et Haziel Delaurier. Ambre repensa aux confidences de Maya. Le transfert des armes était-il terminé ? L'opération s'était-elle déroulée selon les espoirs du généticien ?

Les chercheurs gagnèrent leurs postes en silence. Au moment où Delaurier passa devant elle, il la gratifia d'un petit clin d'œil amical. Elle resta stoïque.

Entre-temps, Seth Tranktak s'était reculé de quelques mètres pour s'offrir une vue globale du portique.

— Ce magnifique travail a été sculpté dans la pierre, recommença-t-il, les yeux animés d'une flamme noire. La pierre, support de l'éternité d'après les anciens Égyptiens. Et ce n'est pas pour rien. Ces glyphes ont été gravés pour durer. J'irais même plus loin : pour être découverts et traduits. Les informations présentes sur ces parois seront bientôt entièrement compilées et comparées à celles des autres sites. Elles seront ensuite enrichies par les données que nous ne manquerons pas de mettre au jour au-delà de cette porte. Je disposerai alors d'un nombre prodigieux de documents pour

parachever mes recherches. Des mots, des phrases, des verbes, des pronoms, des substantifs, en bref tout un vocabulaire et une grammaire, se tapissent dans les sinuosités de ces signes. Vous pouvez me juger égocentrique, utopiste, optimiste et farfelu, mais je n'en démordrai pas : un jour, ils nous livreront leurs secrets. Comme je vous l'ai dit, libre à vous de décider si vous souhaitez participer à cette aventure ou non.

Au fil de son discours. Ambre avait noté un changement d'attitude chez le xénologue. Elle discernait l'odeur aigre de sa transpiration. Un tic nerveux, déjà maintes fois relevé, agitait sa paupière gauche, tandis que ses doigts, fins et d'une blancheur de porcelaine, ne cessaient de s'entortiller dans son dos avec des mouvements reptiliens. Malgré la fermeté de ses propos, Tranktak n'était pas aussi sûr de lui qu'il voulait bien l'admettre. Le besoin de trouver une traduction était son idée fixe, son talon d'Achille. En son nom, il irait jusqu'au bout de lui-même, jusqu'à l'épuisement total. Elle reconnaissait ce sentiment d'urgence, d'absolu, de possession. L'un et l'autre étaient des êtres obstinés, dangereux, extrémistes. Cette pensée l'affolait autant qu'elle la remplissait de la satisfaction d'avoir déniché le point faible du xénologue : sa peur de ne pas réussir, d'être consumé en vain par son obsession, sa soif dévorante de connaissances.

Elle caressa la pierre, effleura le rebord des gravures, longea creux et rondeurs. Elle sentait le regard pénétrant de Tranktak dans son dos.

— Où en êtes-vous exactement ? se résolut-elle enfin à demander. Votre analyse rigoureuse a-t-elle déjà produit des résultats ?

Le doute qui avait brièvement traversé Tranktak se dissipa. Il toussota et se passa une main sur le front pour essuyer les traces de transpiration.

— Je vous avouerais que je n'ai pas été loin de partager votre avis. Au prime abord, ces inscriptions s'apparentent plus à un gigantesque fouillis qu'à une composition délibérée. Il m'a fallu beaucoup de temps et d'acharnement pour y déceler une structure. Car structure il y a, mais elle ne correspond à rien de ce que nous connaissons sur Terre.

— Et cela vous étonne ?

Tranktak fut pris d'un petit rire nerveux.

— Conscient de votre niveau d'exigence, cela va vous paraître futile. Mais je vous assure que le travail accompli est monumental.

— Dites-moi simplement ce que vous avez découvert.

— Je pense avoir deviné le sens de lecture de ces textes, sans lequel nous ne pourrions jamais aboutir à un déchiffrement. J'ai commencé par rechercher une organisation linéaire – en lignes, colonnes ou diagonales –, mais cela n'a rien donné. J'en suis petit à petit arrivé à la conclusion que ces écrits sont bâtis selon une arborescence multidirectionnelle et parallèle. Je m'explique : ils procèdent invariablement d'un centre relatif vers les bords, de l'intérieur vers l'extérieur, et cela suivant des schémas spécifiques parmi lesquels on retrouve l'étoile, le déroulement en spirale ou en ellipse et le déploiement en quatre points cardinaux. S'y ajoute également la figure que j'ai appelée l'« œuf primordial » en référence à de nombreuses cosmogonies humaines, preuve que l'émergence de similarités peut survenir dans les lieux les plus inattendus. En d'autres termes, la lecture rayonne d'un point initial et s'élargit dans toutes les directions à la fois dans un genre d'explosion syntaxique, de Big Bang structurel, qui se complexifie au gré de la réflexion. Une idée qui ouvre d'intéressantes perspectives sur le mode de perception de nos visiteurs. Comme si leur pensée appartenait à un ensemble se développant selon des critères de parallélisme et de multiassociativité.

— … un peu à la manière d'un hypertexte, compléta pour la première fois Nygel Spacey. C'est fascinant.

Tranktak hocha la tête, visiblement satisfait de la perspicacité de son nouveau collaborateur. Il extirpa un stylet laser de sa poche et le pointa sur la paroi.

— En outre, la récurrence de nombreux éléments graphiques me laisse supposer que le récit s'organise sur la base d'un perpétuel jeu d'échanges entre ses parties. Reproduits à des échelles variables ou dans des orientations différentes, ces éléments s'articulent au gré d'un mouvement de bascule, un va-et-vient continuel entre les sections du texte, dont ils sont tantôt

le pivot central et tantôt ce qui en découle. Comme si l'on reliait des points distants par un trait imaginaire, sauf qu'il ne conduit pas dans une seule direction, mais dans une multitude de directions, la figure obtenue au final n'étant pas un dessin unique, mais un foisonnement de dessins…

— Le procédé vise vraisemblablement à définir un contexte, ajouta Spacey. Une façon de cerner un sujet dans le détail tout en l'incluant dans la globalité.

— C'est en effet ce que nous supposons. Un cheminement non linéaire et en perpétuelle évolution, qui engendre une somme infinie d'interprétations et d'associations d'idées, comme s'il y existait une multiplicité de nœuds d'émergence autour desquels la pensée gravite et se complexifie.

Ambre réalisa avec horreur que le faisceau laser de Tranktak mettait en évidence la série de glyphes dans lesquels elle avait reconnu le nom de Ioun-ké-da.

— Au cas où il s'agirait bien d'une écriture non linéaire et multiassociative, réagit-elle en s'efforçant de maîtriser le tremblement de sa voix, une vie – que dis-je ? – une génération ne suffirait pas à la décrypter !

— Je ne vous contredirai pas sur ce point : comment déterminer ce qui prime sur l'ensemble, ce qui prévaut à l'origine, ce qui appartient au domaine de l'absolu ? Nous sommes confrontés à un univers entièrement relatif, où chaque noyau est lui-même l'élément constitutif d'un autre noyau. C'est alors que j'ai eu l'idée de faire mon Champollion, ne vous en déplaise. Au cours de l'histoire du déchiffrement, les linguistes ont souvent procédé par la recherche de termes spécifiques servant à désigner des personnages clés. La compréhension des hiéroglyphes a énormément progressé le jour où ce même Champollion est parvenu à lire le nom d'un roi dans son cartouche…

À ce moment précis. Ambre sut exactement où Tranktak allait la mener.

— Observez attentivement le battant central, continuait-il. Qu'y voyez-vous ? Après quelque temps, vous ne manquerez pas de constater que des canevas se dessinent, des figures émergent de la masse. L'insistance avec laquelle se répètent certains

signes ne peut s'avérer fortuite. Elle n'aspire qu'à un but : accompagner l'image tridimensionnelle de la Créature qui trône au-devant du portique.

Ambre fixait le nom de Ioun-ké-da. Elle réalisait maintenant qu'il était reproduit à travers l'ensemble des inscriptions, même si parfois sa graphie subissait des altérations : petits points et vaguelettes changeaient de taille, de nombre et de place, le motif de la spirale jalonnée de nœuds restant toutefois systématique, probablement essentiel à l'entendement. Le nom de l'Entité apparaissait partout, inévitable. Il personnifiait à lui seul la forme d'*absolu* que Tranktak s'échinait à identifier.

— Quel est le rôle de ces différences de transcription ? enchaîna ce dernier. Je l'ignore. Ce sont peut-être des accents, des marques de ponctuation ou l'expression de voyelles, de suffixes, d'accords verbaux ? Peut-être signalent-elles le passif ou l'actif, des variations de tonalités, de prononciation, une indication de la profondeur, du rapprochement ou de l'éloignement dans l'espace ou dans le temps ? L'avenir nous le dira. L'unique certitude qui m'habite est que la récurrence de ces signes reflète l'idée d'une dénomination ou d'une filiation.

Ambre regarda froidement Tranktak dans les yeux. Elle espérait que son angoisse ne la trahirait pas.

— Lors de vos fouilles précédentes, demanda-t-elle avec une lenteur exagérée, avez-vous répertorié d'autres occurrences de cette graphie ?

— Oui. Très fréquemment. C'est un motif persistant, un thème classique. Et dans chaque cas la créature représentée ici sous forme d'hologramme s'y trouve catégoriquement associée. Sans doute m'accuserez-vous d'anthropomorphisme, mais je nourris l'intime conviction que ces glyphes sont une appellation. En clair, ils nous indiquent un nom de lieu ou, mieux, un nom propre. Cela vous semble-t-il plausible, docteur Pasquier ?

Comprimé dans sa poitrine, le cœur de la jeune femme sauta un battement.

Un nom propre ? Celui d'un dirigeant ? D'un personnage ayant existé ? Le nom de l'architecte des vestiges, du détenteur du Grand Arc ?

Ou celui de l'Entité ?

Oui, professeur Tranktak, terriblement plausible.

Elle se voyait obligée d'admettre la prouesse du xénologue. Somme toute, derrière son allure fantasque, il n'était pas aussi ahuri qu'il y paraissait. Il n'avait trouvé rien de moins que le patronyme de Ioun-ké-da.

Curieusement, elle en conçut une flambée de jalousie.

Tranktak, lui, n'avait pas triché. Il ne s'était appuyé que sur la science, l'analyse et le recoupement pour parvenir à cette conclusion.

Mais elle ? Par quel biais y était-elle arrivée ? Par une forme de communication qui échappait à la compréhension, une transmission directe, mais néanmoins intangible. Faisant fi des millénaires, l'Entité lui avait simplement soufflé son nom. Afin, qu'à son tour, il lui appartienne. Un genre de passation de pouvoir.

Elle se sentit rassurée.

Finalement, elle avait toujours l'avantage sur Tranktak.

41

INVOCATIONS

À l'origine de l'Île-du-Commencement était Mihitāna.

Être unique, il se déployait à perte de vue. Ses couleurs, attributs premiers, évoluaient au gré de son humeur et de ses profondeurs. Lui-même s'agitait sans cesse : courants, marées, tempêtes, tourbillons. Parfois il s'élevait et parfois il rentrait en lui-même. Il soufflait et il grondait. Il était la respiration, le berceau, ce qui différencie le monde des autres mondes. Mais il était seul.

Variations modales : admiration, respect, joie. Images associées : prendre l'eau dans ses mains ; l'eau retourne à l'eau ; lécher le sel ; donner et recevoir le plaisir. Sensations : teintes changeantes, noir, vert, infinité de nuances de bleu.

Mihitāna est celui que l'on caresse.
Celui qui prodigue et reprend.
Celui qui fractionne et assemble.
Celui dont le souffle apporte le sel.
Celui qui berce et emporte.
Celui dont on se nourrit.
Celui qui est le nid.
Celui que l'on parcourt en sa qualité de Pawani.
Celui que l'on ne peut oublier.
Celui sans lequel rien ne serait.

Tokalinan, accroupi devant la stèle, s'émouvait encore de l'écho de ses paroles. Le chant, qu'il venait de psalmodier en langage paran, était doux et amer à la fois. Doux, car il évoquait ses racines, tout ce qu'il connaissait et qui avait fait de lui un Timhkān du Berceau. Amer, parce qu'il lui rappelait qu'il était désespérément exilé. Mais surtout qu'il était seul. Seul comme

jadis Mihitāna, au premier instant de l'esprit, au commencement de la danse, lorsque Hanou'hā demeurait l'unique témoin de ses caprices. Mihitāna, l'océan impétueux et sans limites. Mouvant, changeant, chatoyant. Tour à tour paisible et acariâtre. La source de la vie.

Tokalinan sentait le souffle de cette mer profonde sur son visage, le goût de l'iode dans sa bouche. Son être entier vibrait au souvenir de cette eau qui l'avait vu naître, chaude et salée.

L'eau rencontrée sur Pad'jé n'avait rien de commun avec celle de Mihitāna. Elle ne possédait ni odeur ni couleur. Fange insipide d'un monde stérile, elle brûlait la langue, invitait le froid, tuait lentement. À son contact, la pierre même s'effritait. Et lorsqu'elle reprenait son état premier, c'était pour s'infiltrer partout à la manière d'une maladie.

Tokalinan, poursuivant son pèlerinage dans les abîmes, avait découvert la *Conque* : pur produit de l'architecture timhkāne. Son entrée, sculptée à l'effigie des arbres millénaires d'Ish-ké-hédou, offrait un rendu si parfait qu'il parvenait presque à s'enivrer de leur parfum. À l'intérieur, tout semblait mort et déserté depuis des cycles. Pourtant, le seuil à peine franchi, la peur l'avait assailli. Une présence hostile, exacerbant ses sens, le mettait au supplice.

Il entama sa descente, plongeant son regard dans cette spirale régulière qui cheminait vers les profondeurs de Pad'jé. La pente se montrait douce, les volumes accueillants, modelés pour la glissade. Elle orbitait autour de l'axe central avec paresse. Cet endroit, conçu pour résonner des mille murmures de la vie, avait été bâti pour l'échange, la passation, et non pour le silence absolu qui y régnait à présent. À cette vacuité qui augmentait encore son sentiment de solitude, Tokalinan ne s'habituait pas. Dans cet environnement, la conscience s'était desséchée comme le fruit tombé de l'arbre. N'en subsistait qu'une trace menue, sous la forme des cicatrices laissées par le langage paran sur les murs, qui, à sa manière, contait l'histoire de l'Île-du-Commencement. Témoin d'un déclin et d'une renaissance.

Mihitāna s'ennuyait, se languissait d'une compagnie.

Depuis son berceau, il apercevait trois créatures rondes et lumineuses qui se pourchassaient dans la nuit. Il ignorait ce qu'elles étaient. Parfois, elles le courtisaient, et son désir le faisait enfler jusqu'à vouloir les toucher. Il n'y parvenait pas, car elles appartenaient à un autre espace. Leur éclat, comme celui de Mihitāna, provenait de Bantak, l'être distant et solitaire qui se plaisait à réchauffer, par l'ardeur de ses caresses, le vaste corps de Mihitāna.

Celui-ci finit par céder aux avances de Bantak, et de leurs étreintes jaillit Ma'hi.

Ma'hi : la première à se différencier, l'initiatrice de la nouveauté.

Descendante de Mihitāna et de Bantak, elle animait les flots de l'origine. Insatiable, elle s'agitait, grandissait, mangeait et était mangée à son tour.

Récitation : offrir l'abondance à Ma'hi. Variations modales : énergie, force, agressivité. Images associées : se nourrir ; mordre ; déchirer ; verser son sang ; répandre sa semence ; se multiplier. Sensations : les couleurs du pelage, le miroitement de l'eau, le feu des parures, la profusion des odeurs.

Ma'hi, issue de Mihitāna, tu incarnes notre diversité.
Tu foisonnes et tu croîs.
Tu t'engendres de toi-même.
Tes griffes lacèrent ta propre chair.
Tu es la multitude.
Tu es ce qui distingue le monde des autres mondes.
Du calme, tu apportes l'ardeur.
Tes rejetons se dévorent et se perpétuent.
Leurs cadavres peuplent Mihitāna, et pourtant tu signifies la renaissance.
Mihitāna n'est plus seul.
Ma'hi, nous dansons et nous chantons pour toi.
Hanou'hā s'enflamme en toi.

Tokalinan avait succombé au pouvoir du chant.

Ses pieds frappaient la nacre, sa voix s'élevait dans les cercles concentriques de la Conque, tandis que son être

voyageait à travers l'espace et le temps, emporté par le rythme. Des images jaillissaient puis se dissolvaient dans son esprit, des sensations aiguillonnaient son corps. Inexorablement, ses pas le conduisaient vers le cœur de Pad'jé. Ses mains caressaient les textes gravés dans la pierre. Autour de lui, la température et l'humidité augmentaient, distillant énergie et agilité dans ses veines.

Mihitāna n'est plus seul. Il est la multitude.

Mais sa vastitude s'amoindrit. En son sein, ses rejetons rêvent d'autres territoires. Leurs regards avides se tournent vers E-Namatah.

E-Namatah, celui qui affleure à la surface des eaux. Désert, il ne demande qu'à être ensemencé.

Ma'hi, issue de Mihitāna, rejoint E-Namatah. Et de leur union naît le Berceau, l'Île-du-Commencement.

Variations modales : frénésie, exultation, renouveau, réunification. Images associées : jeter l'eau sur la terre ; frapper le sol avec ses pieds ; se rouler dans le sable ; se gorger de l'air ; faire entendre sa voix ; danser pour les grands arbres. Sensations : couleurs vives, jaune, rouge, violet, multitude de verts. Chatoiements et parfums qui s'élèvent de la forêt.

Ma'hi, E-Namatah te prend dans ses bras.
Elle t'offre son nouveau berceau, qui est celui de l'air, Meret-Saat.
Tu souffres, tu peines à trouver ton rythme, mais tu persévères.
Tes gestes deviennent plus agiles.
Tu te modifies.
C'est l'âge de la transformation.
Tu peux tourner la tête et te tenir debout pour contempler le ciel.
Bantak, les Trois Rondes et Pawani'Nyan te saluent.
Ils sont satisfaits d'apercevoir enfin ton regard rempli de curiosité.
Tu ne dédaignes pas ta première origine. À tes qualités, tu en ajoutes de nouvelles.

À ton tour, tu es la multiplicité.
Nous sommes tes enfants, ceux de l'Île-du-Commencement.
E-Namatah, nous te remercions.
Tu as fait don de ton corps à Ma'hi.
Mihitāna et E-Namatah dansent ensemble.
Au rythme du chant de Hanou'hā.

À l'instar de Mihitāna et E-Namatah, Tokalinan était pris dans la transe, la danse des éléments primordiaux de laquelle son monde avait émergé. Au fil de ses incantations, il avait franchi les niveaux successifs de la Conque, tandis qu'à travers le pouvoir évocateur des écritures paran, l'air se substituait à l'eau et les rejetons de Mihitāna rejoignaient la terre, même si l'océan demeurerait à jamais leur fondement, leur nourriture et leur plaisir.

Par le truchement de la récitation, Tokalinan était de retour sur Timhkā, ou plutôt à la lisière de l'univers connu et des Archipels du Ciel, dans Naha'netché, la Conque du Sud, celle-là même qu'il contemplait jadis depuis le Temple de la Forêt, en compagnie d'Amin'Tadjé.

Et il revivait son initiation.

42

AVANT LA NUIT…

— Tu n’as pas choisi le meilleur moment, Kya !

La voix de Miguel avait grésillé dans les écouteurs de la jeune fille, estompant un instant les mugissements du blast.

Comme pour appuyer ses propos, une rafale plus violente ébranla son patineur jusqu’à le dérouter. Les lames avant de l’engin, déportées sur la gauche, heurtèrent une congère. Le choc fut brutal, provoquant une nouvelle embardée, sur la droite cette fois-ci. Kya serra les genoux, affirma sa prise sur les commandes et rétablit sa direction, tandis que des vagues de neige soufflée frappaient le verre de ses lunettes de protection et voltigeaient dans le faisceau des phares. Heureusement, ils étaient arrivés à destination.

Elle freina et gara le patineur derrière une éminence qui les abriterait du vent.

— Tu as intérêt à ce que ça en vaille la peine, jeune fille, l’interpella Miguel en se rangeant à ses côtés. Avec ce qu’on va ramasser sous peu.

Kya mit pied à terre, aussitôt imitée par le chef des indépendantistes et son adjoint, Cristobal. Elle s’assura de la stabilité de son engin avant de s’engager dans un étroit passage qui conduisait à un ressaut.

— C’est par là.

Elle grimpait tel un bouquetin. Les deux hommes lui empruntèrent le pas, d’une démarche plus pesante, réfractaire.

Elle les attendait, une trentaine de mètres plus haut, les mains sur les hanches, face au vide.

— Pas besoin d’explication, non ? murmura-t-elle quand ils l’eurent rejointe.

Ils gardèrent le silence, examinant le panorama qui se déployait en contrebas. Le site de l'expédition Archéa grouillait de soldats.

— Pourquoi nous as-tu amenés ici, Kya ? trancha Miguel au bout de quelques secondes.

— Pourquoi ? Mais tu as de la merde dans les yeux ou quoi ? Ça me semble évident ! Qu'est-ce que tu vois ?

— Une armada de miliciens qui ont pris possession d'une concession scientifique, décrivit-il posément. Et alors ?

Kya lui jeta un regard interloqué.

— Et alors ? Mais il faut empêcher ça ! Et tout de suite ! Nous ne pouvons pas autoriser ces mercenaires à agir à leur guise. C'est le devoir des Enfants de Gemma d'intervenir.

Miguel la dévisagea avant d'éclater de rire.

— Viens, Cristobal, cette jeune écervelée nous a fait perdre notre temps.

Miguel tourna les talons, suivi de son sbire. Kya les rattrapa avant qu'ils s'engagent dans la pente.

— Je ne comprends pas.

— Kya, tu me connais mal si tu t'imagines que je vais me préoccuper d'une bande de scienteux !

— Mais nous pourrions faire d'une pierre deux coups. Libérer ces chercheurs et nous emparer du matériel des miliciens. Ils ont toute sorte d'engins, des robots, des tas de trucs dont nous pourrions avoir besoin ! C'est une aubaine, Miguel.

— Ils sont surtout extrêmement nombreux et protégés par tout un arsenal défensif. Tu as vu la clôture qu'ils ont installée ? Ils ont transformé ce site en une véritable place forte, inexpugnable. J'ignore pourquoi ils ont déployé tant d'efforts, mais envoyer mes recrues là-bas équivaut à les mener à une mort certaine. Nous ne sommes pas encore prêts pour une offensive de cette envergure. De brèves actions éclair, de la flexibilité, de la surprise. Mobilité, rapidité, repli : les maîtres mots de la tactique de guérilla ! Tu n'as donc rien assimilé de tes cours, Kya ?

Les deux hommes amorcèrent leur descente. Kya resta un instant pétrifiée. Quand elle les rejoignit, ils enfourchaient déjà leurs bécanes.

— Alors, tu ne vas pas lever le petit doigt pour ces gens ? Les miliciens les privent de leurs droits fondamentaux, les rabaissent au rang d'esclaves, et tu t'en tapes !

— Que les miliciens et les scienteux se débrouillent entre eux.

Kya sentit la colère la submerger. Elle se trouvait confrontée à une injustice flagrante. C'était l'occasion de porter un grand coup. De rabattre le caquet de ces bidasses, de les écraser, de les piétiner comme elle en rêvait.

— En somme, tu te fous éperdument que la milice n'en fasse qu'à sa tête ! Où sont passés tes idéaux de liberté ? Un leader ! Mon cul ! Grâce à toi, les militaires seront bientôt les seuls dirigeants de Gemma. Si nous n'intervenons pas, nous ne servons à rien, Miguel. *Tu ne sers à rien !* Au diable tes enseignements à la con !

Elle cracha par terre. Miguel enfourcha sa bécane, toujours impassible.

— Je ne vais quand même pas tuer mes hommes pour ton bon plaisir, Kya. La colère est mauvaise conseillère. Tu devrais y réfléchir un peu.

Le vrombissement de l'engin se mêla aux hurlements du blast.

Cristobal adressa un clin d'œil à la jeune fille.

— Parfois, il faut savoir reculer pour mieux sauter, blondinette. Ça s'appelle de la stratégie.

Mais Kya n'en démordait pas. Plantée devant le patineur de Miguel, elle lui barrait le passage.

— Il y a autre chose…

— Quoi donc, cadette ?

— Et si c'était ta famille qui était prisonnière… Si parmi eux se trouvaient ta femme ou tes enfants, ou ton frère, un proche…

— J'en souffrirais. Mais je n'en oublierais pas pour autant la sécurité de mes hommes. Au contraire de ce que tu as l'air de croire, je pense avant tout à l'ensemble de notre communauté.

Kya ravala son orgueil.

— Sur ce site, parmi ces scientifiques, reprit-elle d'une voix tremblante, il y a mon meilleur ami. Tu comprends ?

— Je comprends. Mais je ne changerai pas d'avis.

— Je t'en supplie. C'est un excellent pilote et mécanicien aéronautique. Il pourrait nous être utile. Ce n'est pas négligeable.

— La discussion est close, Kya. Cette opération nécessiterait un déploiement de forces trop important. Nous subirions des pertes. De nombreuses pertes. Et cela, pour un seul homme ?

Kya resta stoïquement plantée devant le patineur. Miguel démarra et elle dut se jeter de côté pour l'éviter.

— On se voit au Nid, lui lança Cristobal. Ne tarde pas. Bientôt, il fera aussi sombre qu'en pleine nuit !

Kya les regarda disparaître, sans remuer. Ses espoirs s'envolaient. Elle avait eu tort de croire que Miguel se soucierait d'un simple équipier de son père. *Un bon scienteux est un scienteux mort !*

Autour d'elle, le blast continuait de forcir. Le jour prenait une teinte carmin, surnaturelle. Au sol, les ombres s'allongeaient d'une façon inquiétante, comme de grandes serres prêtes à se refermer sur leur proie.

D'une démarche mécanique, elle se rapprocha de son patineur, ouvrit le coffre et, posément, comme s'il se fût agi d'un objet très précieux, en extirpa un blaster longue portée. Une arme de guerre. Elle l'avait dérobée dans l'arsenal de Cristobal, le matin même. Cristobal était un professeur consciencieux. À présent, malgré sa lourdeur, elle maniait l'engin à la perfection. Ses tirs faisaient mouche de plus en plus souvent. Elle avait toujours été douée pour les tâches manuelles. Elle ne tremblait pas. Et puis elle s'était juré de ne plus jamais laisser l'angoisse la démolir comme dans le gouffre de la vallée des Ombres.

Elle regarda le blaster, le soupesa avec des gestes mesurés, méticuleux. Ses gants tactiles en éprouvèrent le poli, la dangerosité. Puis elle ajusta les fixations de son sac à dos – elle y avait entassé tout le matériel nécessaire à son opération – et s'engagea dans le sentier. Sa décision était prise. En fait, elle l'avait prise ce matin déjà. Il était temps d'assumer ses choix. De

montrer toute l'étendue de son courage et de sa détermination. Et sans faillir cette fois.

Sur le ressaut, elle s'immobilisa, scruta les environs de la concession. Le terrain accidenté lui permettrait de s'approcher sans être vue. Du moins l'espérait-elle. Après, elle progresserait à découvert sur une vingtaine de mètres à peine. Une vingtaine de mètres où tout pourrait arriver. Soudain, le blaster lui sembla plus lourd dans sa main. Elle resserra ses doigts sur la crosse et fit quelques pas. À cet instant, le jour faiblit encore, les ombres s'allongèrent jusqu'à envelopper le site de la mission Archéa d'une pénombre violacée, comme si un gigantesque engin planait juste au-dessus, barrant le passage aux rayons de lumière.

Kya plongea son regard dans le ciel.

Pourquoi avait-elle autant tardé ? Elle savait pourtant. Elle avait entendu les nouvelles. L'éclipse était déjà bien entamée. Mira dévorait Alta, la grignotant avec concupiscence. C'était un processus fréquent, inhérent à la course des deux soleils. Sous peu, l'obscurité deviendrait presque totale, terrifiante, et le blast, envenimé par la chute de température, se déchaînerait comme jamais.

Impuissante face au déferlement des éléments, Kya sentit les larmes lui monter aux yeux. Jamais, dans de telles conditions, elle ne pourrait mener à bien son attaque. À moins qu'elle ne veuille se suicider.

Le blaster lui échappa des mains et atterrit sur le sol. Elle tomba à genoux, frappa la neige avec ses poings.

Elle avait toujours détesté les éclipses, malgré les explications rassurantes de son père, et celle-là n'augurait vraiment rien de bon.

La mort dans l'âme, elle finit par ramasser son arme et se releva.

Bientôt, Haziel, je te le promets… bientôt !

43

SUSPICIONS

Une ride horizontale barrait le front de Maya Temper.

Plantée dans le couloir d'accès, elle contemplait d'un air soucieux le portique monumental, ainsi que les mines crispées de ses coéquipiers, qui travaillaient en silence sous l'œil circonspect du colonel Taurok. Seth Tranktak visionnait ses holovids en y ajoutant des commentaires. Ambre, assise en face de lui, triturait machinalement un stylo entre ses doigts.

Un soldat, puis maintenant Van Ruben.

La veille encore. Maya avait échangé des plaisanteries avec l'ingénieur, histoire de dissiper les tensions de la journée. Depuis leur déménagement dans les sous-sols, tous les scientifiques étaient logés à la même enseigne : ils partageaient un vaste et sommaire baraquement mis à leur disposition par les miliciens derrière la salle hypostyle. Cela formait un sacré paquet de chair, un sacré paquet d'hormones, mâles et femelles confondues ! Vers une heure du matin, Walter Van Ruben l'avait rejointe dans sa couchette, prétextant une insomnie. Ils se connaissaient depuis une dizaine d'années et avaient travaillé ensemble sur divers projets visant à la classification et la répartition topographique des micro-organismes extrémophiles survivant dans la glace et aux abords des solfatares.

Ils avaient fait l'amour sans un bruit, serrés entre Nancy Hillford et Pietro Zenedani. La situation s'était teintée d'un petit goût de fruit défendu qui n'avait pas déplu à Maya.

À son réveil, le souvenir de cet épisode agréable et inattendu avait viré au cauchemar.

Van Ruben était mort.

Vers les six heures, il avait quitté le lit de Maya après lui avoir déposé un baiser sur le front. Elle s'était imaginé qu'il avait regagné sa couchette. En vérité, il était sorti, avait dérobé

une arme à un milicien endormi devant le baraquement et s'était fait sauter la cervelle.

Et cela, sans un mot, sans une explication, sans une récrimination.

L'effroi était tombé sur l'équipe comme le couperet d'une guillotine. Deux suicides en moins d'une semaine. Si le décès du jeune soldat n'avait pas échauffé les esprits, celui du scientifique eut l'effet d'une apocalypse. Chaque regard surpris au sein de la communauté semblait signifier : à qui le tour maintenant, quel est le prochain sur la liste ?

Outre le choc émotionnel. Maya commençait à être sérieusement inquiète. Van Ruben n'était pas enclin à craquer sous la pression et n'avait jamais manifesté d'instabilité d'humeur. Quoique peu loquace, c'était une pointure dans son domaine. Responsable, professionnel, franc et d'une grande fiabilité. Pourtant, il avait clairement été victime d'une altération brutale de la personnalité, un épisode psychotique d'une violence que Maya peinait à concevoir.

L'autopsie, pratiquée en collaboration avec le médecin militaire, n'avait rien révélé de plus que celle du soldat. Elle avait planché la journée entière sur ses analyses pour tenter d'y découvrir un dénominateur commun. Sans résultat. L'idée lui était ensuite venue d'interroger les hommes de Taurok puis les scientifiques. Elle avait ainsi appris que, pareillement à la jeune recrue, Van Ruben avait souffert de brèves mais intenses hallucinations. Il s'en était confié à Kim Chulak la veille. Il était resté évasif, si bien que le physicien n'y avait pas prêté une attention particulière. Maya ne pouvait toutefois se sortir de l'esprit les paroles que ce dernier lui avait rapportées.

« J'ai vu la densité du monde », avait avoué l'ingénieur à Chulak.

La densité du monde.

Qu'y avait-il de si terrifiant dans ces quatre mots ? Que fallait-il en conclure ? Que la flambée de démence de Van Ruben revêtait une telle intensité qu'elle l'avait poussé à se tuer ? Que quelque chose avait saturé ses capacités cognitives ?

Face au suicide du milicien. Maya avait incriminé les conditions de tension extrême générées par le contexte. Un

environnement stressant ou hostile était susceptible d'engendrer des psychoses. À présent, elle ne considérait plus ces deux actes désespérés comme des faits isolés. Surtout qu'il existait un précédent : Ambre avait été la première à traverser un épisode de folie furieuse, bien qu'il ne l'ait pas conduite à la mort. De même que pour la recrue et Van Ruben, Maya n'avait rien détecté de physiologiquement anormal dans son organisme. Ambre avait-elle eu des hallucinations ? C'était plus que probable. Lorsque Maya soignait les gelures de la jeune femme dans le médibloc, celle-ci avait entrepris de se confier. N'avait-elle pas sous-entendu avoir eu des prémonitions ? La doctoresse regrettait de n'avoir pas poussé son interrogatoire un peu plus loin. Elle avait failli à son professionnalisme.

Elle se résolut enfin à se rapprocher du portique.

Nathanael Taurok surveillait les différentes équipes, mains dans le dos, suivi par le major Wilhelm.

— Colonel ! l'aborda-t-elle. J'aimerais m'entretenir avec vous.

— Docteur Temper, ce n'est pas trop tôt. Avez-vous du nouveau concernant ces fâcheux événements ?

— J'ai discuté avec votre médecin militaire. Il partage mon point de vue. Je pense qu'il faille envisager la possibilité d'un facteur exogène commun.

— De quel facteur voulez-vous parler ?

— Je l'ignore encore, car jusqu'à présent les examens des tissus n'ont rien révélé d'inhabituel. En d'autres termes, et hormis leur mort violente, les cadavres étaient en parfaite santé !

— Ne m'avez-vous pas affirmé que cela tenait au stress ? Le confinement, le caractère exotique de notre expédition ? Vous en aviez fait votre credo.

— C'est effectivement ce que je supposais. Mais j'ai changé d'avis. Vous connaissez l'adage…

— Pourtant, vos analyses ne démontrent aucun élément contaminant lié à l'environnement. Ni micro-organisme dangereux, ni radiation, ni perturbation électromagnétique. Si j'en crois les comptes rendus de vos physiciens, Kim Chulak et

Adam Wilbur, ce qui se cache derrière ces murs s'avère parfaitement inerte.

— Jusqu'à preuve du contraire, oui. Mais si cela ne dépendait que de moi, j'exigerais l'évacuation immédiate des hommes et je les soumettrais à une stricte quarantaine dans la Bulle.

— Cette possibilité est inacceptable et vous le savez très bien. Nous ne sommes pas venus ici pour battre en retraite à la première alerte.

— Je crains alors que nous n'ayons à essuyer d'autres incidents.

— N'extrapolez pas trop, docteur Temper. Amenez-moi du concret, démontrez-moi l'existence de cette cause extérieure, quelle qu'elle soit, et nous en rediscuterons.

— C'est le but que je me suis fixé. À ce propos, j'ai déjà rassemblé des éléments convergents. D'après certains témoignages, les deux suicidés avaient subi des hallucinations. Il est fréquent d'observer ce genre de réaction suite à l'exposition à des substances psychoactives.

— Vous voulez parler de drogues ?

— À priori, je ne peux écarter cette hypothèse.

— Ma recrue ne se droguait pas.

— Pas plus que Van Ruben. Je ne suggérais pas forcément une ingestion volontaire.

Taurok s'était arrêté de déambuler et faisait face à Maya.

— Vos autopsies ont-elles révélé des résidus suspects ?

— Non, mais cela ne prouve rien. De nombreuses classes de stupéfiants disparaissent si vite dans l'organisme que les tissus n'en conservent aucune trace, même quelques heures après absorption.

— Quelles autres causes provoquent ce type de manifestations psychotiques ?

— Un empoisonnement par les aliments ou la boisson, bien que cela me semble peu probable. Nous mangeons tous la même tambouille dans votre cantine !

— Mais encore ?

— Les analyses de l'air ambiant, pratiquées en permanence, excluent l'éventualité d'une toxine véhiculée par l'atmosphère. Il

reste la possibilité d'une infection qui aurait échappé à nos détecteurs : virale, fongique ou bactériologique.

— Vous m'avez affirmé que l'hypothèse d'une contamination par le milieu avait été écartée.

— Elle ne proviendrait pas nécessairement du site. Certains parmi nous pourraient en être porteurs.

— Mes hommes ont subi des tests médicaux. Qu'en est-il des membres de votre équipe ? Ont-ils été examinés correctement avant de pénétrer dans les vestiges ?

— J'espère que vous plaisantez !

Maya avait légèrement haussé le ton. Elle transpirait à grosses gouttes dans sa combinaison orange. Ses mèches blondes mêlées de gris collaient à son front.

Taurok avait changé d'attitude. Il adressa un signe discret à son major, détail que la doctoresse ne manqua pas de relever. Il semblait soudain résolu à suivre une autre piste.

— À quoi pensez-vous ? demanda Maya.

— J'aimerais que vous poursuiviez vos investigations. Sur les vivants, j'entends.

— J'allais vous le suggérer. Prélèvements de cheveux, de sang et d'urine. Scans, électrocardiogrammes et, le cas échéant, électroencéphalogrammes. Ainsi, bien entendu, qu'une série de questions ciblées pour déterminer qui aura souffert d'hallucinations ou d'altérations du comportement, même épisodiques. Si véritablement il y a quelque chose, nous finirons par mettre le doigt dessus.

— Veillez quand même à ne pas générer un mouvement de panique.

— J'essaierai.

Elle s'apprêtait à tourner les talons quand elle se ravisa. Elle resta plantée au milieu du couloir, indécise.

Taurok ne l'avait pas lâchée des yeux, une expression indéfinissable sur le visage.

— Oui, docteur Temper ?

— Je me demandais… Est-ce que quelqu'un aurait intérêt à saboter notre expédition ?

— En nous empoisonnant ?

— Oui.

— C'est une piste à ne pas négliger.

— Bien, soupira Maya, visiblement ébranlée. Je regagne mon labo sur-le-champ. Je vous suggère de préparer une liste de vos hommes, afin que je les soumette, tour à tour, à une batterie spécifique d'analyses. Je peux commencer tout de suite.

— Ce sera parfait, docteur Temper. Je charge le major Wilhelm de vous communiquer cette liste.

Cette fois-ci. Maya s'éloigna d'un pas déterminé. Son teint avait viré au cramoisi et ses aisselles s'auréolaient de marques sombres.

Même si les détails de la conversation – étouffée par le brouhaha des climatiseurs – leur échappaient, Nygel Spacey, Fred Monjo, Franz Kapa et Béat Hoffmuller n'avaient pas manqué un instant de la scène. Il leur paraissait évident que quelque chose se tramait.

— Vous vous rappelez ce que Pete nous a dit au sujet de ces inscriptions, chuchota Fred. Ces cycles, ces structures inhérentes qui se répètent… Il avait parlé d'un avertissement.

— Il plaisantait, répondit Nygel, en jetant un petit coup d'œil au glaciologue qui travaillait en compagnie de Delaurier et de Zenedani, au pied de la porte. Plus précisément, il essayait de te faire marcher, et ça a parfaitement réussi !

— Mais moi, je suis très sérieux, réagit le jeune homme. Ça ne te semble pas plausible ? Que ces textes ne soient en définitive qu'une mise en garde ?

Nygel garda un instant le silence, l'air ennuyé.

— Aussi plausible que n'importe quelle autre possibilité, finit-il par avouer.

— Où veux-tu exactement en venir, Fred ? demanda Hoffmuller. Un avertissement pour qui ? Pour les Bâtisseurs ? Pour des visiteurs ultérieurs ?

— Pour quiconque aura eu la mauvaise idée de creuser la glace de Gemma, à savoir : nous !

— Un truc du style : Passe ton chemin, étranger, sinon la colère de la Grande Entité Courroucée Pleine de Dents va s'abattre sur toi ? le chambra Béat.

Fort de sa remarque, il commença à ricaner, ce qui poussa Fred hors de ses gonds. Il se redressa d'un bond, heurtant de plein fouet le plan de travail, duquel des piles de paperasse dégringolèrent. Ambre émergea brutalement de sa rêverie, et il y eut un mouvement d'alerte générale parmi les gardes en faction. Une volée de canons se braquèrent aussitôt sur le groupe de scientifiques.

— Docteur Pasquier ! hurlait Fred. Dites à notre nouveau gourou que nous devons déguerpir de ce foutu endroit !

Le colonel Taurok accourait au pas de course, accompagné de Wilhelm, l'arme au poing.

Il se planta devant Monjo. Un éléphant face à une souris.

— Reprenez immédiatement vos activités !

Ambre s'était levée. Elle s'interposa entre ses collègues et les miliciens. Elle semblait lasse. De grands cernes bleus ombraient ses yeux et sa voix était pâteuse.

— Colonel ! Nous sommes inquiets et fatigués. Bouleversés. Nous venons de perdre un membre de notre équipe. Laissez-nous un peu de temps.

— Je comprends, lâcha Taurok. Mais désordre et insubordination ne vous aideront pas à surmonter ce moment difficile. Pensez à la mine d'informations qui nous attend au-delà de ces murs. Vous êtes des scientifiques, cela devrait suffire à vous remotiver. Mes hommes, qui ont parcouru ces vestiges de long en large, n'ont trouvé aucun autre accès à l'intérieur de cette infrastructure. Le mécanisme d'ouverture de cette porte demeurant un mystère, le seul moyen de la franchir sera probablement de la pulvériser. Plus vite nous aurons mis la main sur ce que nous cherchons et plus vite nous repartirons. Ce qui devrait satisfaire les intérêts de tous les membres de cette expédition !

Sa remarque s'adressait clairement à Tranktak. Ce dernier avait délaissé ses holovids, alarmé par les propos tranchés du milicien.

— Je vous rappelle que mes études épigraphiques ne sont pas terminées, argua le xénologue. Il reste certains détails…

— Au diable ces textes et leur traduction ! coupa Taurok. Malgré ce qu'il vous plaît d'affirmer, nous ne sommes pas ici

pour jouer les archéologues. Une fois notre travail achevé, vous et vos condisciples pourrez toujours vous escrimer à tenter un déchiffrement à partir de vos relevés. Et libre à vous de classer ultérieurement ces vestiges au rang de patrimoine universel de l'humanité ! Tant que cela n'entrave pas le bon déroulement de notre objectif.

Tranktak avait accueilli la diatribe du colonel sans broncher, mais ses lèvres maugréaient quelque silencieuse malédiction, tandis que sa paupière gauche avait repris sa sarabande.

— Je vous accorde deux jours, termina Taurok. Passé ce délai, nous démolirons la porte, et peu m'importe que ces inscriptions disparaissent en fumée ! Est-ce assez clair ?

Il observa les chercheurs qui, l'un après l'autre, s'en retournèrent à leurs activités.

— Celui-là, ni l'intelligence ni la sagesse ne l'étouffent !

Pietro Zenedani avait assisté à l'esclandre depuis le bas de l'échafaudage qui escaladait le portique. Delaurier et Donaldsen partageaient la même banquette à ses côtés. Le Canadien vérifiait les contacts défectueux d'un sondeur. Il avait employé sa journée à effectuer des prélèvements de surface sur le battant central, plié en deux. Son dos lui faisait un mal de chien. Depuis l'arrivée de la milice, il n'avait cessé de trimer comme une bête de somme, si bien que ses plans d'évasion avaient pris un sacré coup dans l'aile.

— Tu as réfléchi à ce que je t'ai dit il y a quelques jours ? demanda-t-il à Pietro.

— Au sujet de la taupe ?

Haziel opina de la tête.

— Je t'avouerai que la tragédie de ce matin m'a détourné de cette question. Van Ruben ! Qui aurait imaginé une chose pareille ? Maya m'a appris qu'ils avaient passé la nuit ensemble. Tu peux y croire, toi ? S'envoyer en l'air et se suicider juste après ?

— En tout cas, il n'avait pas parlé de ses intentions à Maya. Elle est vraiment sous le choc.

Un soldat s'arrêta devant l'échafaudage et chacun retourna à son occupation en silence. Quand il reprit sa ronde, la conversation redémarra de plus belle.

— Pour en revenir à la taupe, murmura Pietro, je n'ai aucune idée. Il est possible que l'information ait transpiré depuis le siège de la CosmoTek. La milice doit avoir des agents à bord de Nouvelle Prospérité.

— L'expédition Archéa est classée top secret, même au sein de la CosmoTek.

— Le mouchard pourrait se trouver parmi les pontes de la société.

— Ambre a une confiance aveugle en son directeur.

— Tu pencherais plutôt pour un membre de l'équipe ?

— Probablement. Infiltrer cette mission semble une activité à la mode.

Il avait accompagné sa réflexion d'un petit clin d'œil caustique.

Haziel pivota vers le glaciologue.

— Et toi, qu'est-ce que tu en penses, Pete ? Qui est l'affreux traître à la solde de Taurok ? Je suis sûr que tu as un avis sur cette question.

Le Canadien s'attendait à un jaillissement d'interjections, une verve intarissable, un torrent de commentaires, plus piquants et évocateurs les uns que les autres. Depuis une semaine, Donaldsen n'avait cessé de les bombarder des plaisanteries les plus grivoises sur la soldatesque. Sa bonne humeur communicative avait accompli des miracles sur le moral des chercheurs.

Contre toute attente, le Viking ne répondit pas.

Il triturait mécaniquement un câble entre ses gros doigts. Son visage, mangé par la barbe, restait curieusement figé. Son regard, dans l'ombre de son bonnet bleu, affichait la même intensité que celui d'un poisson mort.

Pietro et Haziel en éprouvèrent immédiatement un malaise.

— Il nous observe, articula finalement le glaciologue, hors de propos.

Ses yeux, éteints, fixaient un point indéfini dans le couloir.

— Qui ? s'enquit Haziel en inspectant les environs. L'affreux hibou qui se dit notre chef ? La Momie ? Tranktak ?

Le Norvégien scrutait toujours le vide. Il poursuivit, sur un timbre de voix parfaitement uniforme.

— Vous comprenez ce qu'il nous fait ?

Haziel haussa les épaules, aussi interloqué que Pietro.

— Il nous *choisit,* enchaînait Pete. Il nous teste. Il cherche l'élu. Celui qui l'incarnera.

Le Canadien commença à sentir de légers picotements lui chatouiller la nuque. Pietro saisit Pete par le bras et le secoua gentiment.

— Désolé, vieux, mais on ne te suit pas. De qui parles-tu ?

Le glaciologue finit par s'extraire de sa contemplation et dévisagea ses deux équipiers.

Une lueur étrange passa dans ses prunelles, sa physionomie s'éclaira, ses traits se délièrent. Il semblait reprendre vie. Un large sourire fendit la toison épaisse de sa barbe blonde. Il se leva d'un bond, ôta son bonnet pour ébouriffer sa tignasse et le revêtit aussitôt.

— Dites, les gars, ce n'est pas l'heure du casse-croûte ?

Il s'éloignait déjà, fort de son habituelle bonne humeur.

Haziel et Pietro le regardèrent disparaître dans le couloir, abasourdis.

44

MIASMES

Haziel se désespérait.

Une fois encore, Ambre Pasquier était redevenue froide et distante. Une étrangère. Comme si l'épisode de sa folle escapade, neuf jours auparavant, avait été relégué dans un coin sombre de sa mémoire, pire, avait provoqué chez elle une réaction de rejet. La jeune femme n'avait visiblement jamais appris à faire confiance. Elle fuyait l'attention de ses semblables et, au moindre rapprochement, même fortuit, se dépêchait de se retirer au fond de sa coquille et de rajuster une à une les écailles de sa carapace.

Pour cela plus que pour le reste, Haziel maudissait la milice. Elle avait cassé son idylle naissante.

Heureusement, Ambre n'avait pas été victime de nouvelles crises de somnambulisme. La nuit – et c'était bien le seul témoignage qu'il lui avait arraché –, elle se bourrait d'anxiolytiques et n'avait pas réitéré sa tentative de rejoindre le portique. Cela rassurait Haziel, même s'il devait s'avouer que la présence des miliciens y était certainement pour quelque chose. De nuit, une escouade gardait l'accès au dortoir. Ces mesures de surveillance suffisaient peut-être à la tranquilliser. Elles avaient au moins l'avantage de contrecarrer son pèlerinage nocturne.

La nouvelle cantine avait été installée à l'entrée de la salle hypostyle, à côté des baraquements militaires. Une humidité étouffante y régnait. Le système de conditionnement de l'air paraissait souffrir d'aléas inexpliqués. La sueur coulait dans le dos d'Haziel et la paume de ses mains restait moite en permanence. Il avait dû se résoudre à abandonner sa veste d'aviateur.

Il partageait son repas avec Pietro, Nygel, Franz et Adam. Kim, Maya, Fred et Nancy occupaient la table voisine. Des

groupes s'étaient formés au gré des affinités et les conversations allaient bon train. Seule Isabelle Grangier, sujette à des douleurs abdominales, se reposait dans le dortoir. Quant à Pete, Béat et Léna, ils n'avaient pas encore terminé leur travail de la matinée.

Ambre avait obtenu la prérogative de déjeuner en compagnie du colonel Taurok et de Seth Tranktak. À cause du brouhaha ambiant, Haziel ne parvenait pas à discerner leurs propos. De façon inattendue. Ambre prêtait main-forte au xénologue, qui s'efforçait de tenir tête à Taurok à grand renfort de gesticulations. Ses cheveux noirs, ordinairement parfaitement lissés vers l'arrière, retombaient en queues de rat sur son front luisant. Il n'arrêtait pas de se gratter, de cligner de l'œil, de rajuster son col de chemise ou les plis de son pantalon avec un maniérisme agaçant. Tout, d'ailleurs, chez l'individu s'avérait agaçant.

Haziel se servit un grand verre d'eau et essuya la sueur qui coulait le long de son nez.

Voir Ambre Pasquier défendre le parti d'un personnage aussi insipide et manipulateur que Tranktak outrepassait ses limites. Il ne se départait pas de l'impression que la jeune femme avait pactisé avec l'ennemi. S'était-elle résolue à changer de camp ? À placer ses intérêts avant ceux de son équipe ? Rien ne lui permettait objectivement de croire qu'elle leur resterait fidèle contre vents et marées. Finalement, elle s'entourait du même mystère qu'au premier jour de leur rencontre.

La carafe d'eau y passa. Il faisait chaud. Trop chaud.

Haziel se sentait fiévreux, irritable, quoique apathique, comme lorsque, n'ayant pas fermé l'œil de la nuit, il s'envoyait cafetière sur cafetière dans l'espoir de chasser la fatigue et de s'éclaircir l'esprit. Au final, il ne retirait du breuvage que son action excitante – tension extrême, mains agitées de tremblements, crampes –, mais son cerveau se refusait obstinément à fonctionner d'une manière dynamique et rationnelle. Pour la première fois, il éprouvait concrètement les effets de l'endroit. Ses idées s'enlisaient ou, au contraire, s'envenimaient d'une façon incontrôlable. Même si, au vu des tests que Maya lui avait fait subir la veille, il n'était ni malade ni

fou, les vestiges exerçaient une influence indéniable et néfaste sur son jugement. La démence de Van Ruben avait-elle débuté de cette façon ? Par la sensation de glisser ou de s'empêtrer dans une invisible mélasse ?

Pour le rassurer. Maya avait évoqué sa légère prédisposition à la claustrophobie. Il s'était forcé à la croire sur parole. En vérité, il ne saurait jamais si tel était bien le fond de sa pensée ou si elle tentait de calmer les esprits pour éviter que la situation ne dégénère.

À ce propos, il aurait été curieux de connaître l'opinion de Maya sur les cauchemars d'Ambre Pasquier. Mais la chercheuse s'était-elle seulement confiée à la doctoresse ? Il en doutait. En temps normal, il aurait pris les devants et se serait entretenu avec Maya, quitte à passer pour un cafardeur. Mais, dans son état d'abrutissement actuel, l'idée lui paraissait au-delà de ses forces. Il aurait tout donné pour s'allonger sur son lit et dormir. Dormir jusqu'à ce qu'ils aient abattu ce satané portique.

Le portique.

Dans quelques heures à peine, ils perceraient l'épaisseur de roche qui arrêtait leur progression.

Ils avaient finalement opté pour le laser. Un sas de protection serait aménagé autour de la structure, dans laquelle ils découperaient un panneau, afin d'ouvrir la voie aux hommes et à l'équipement. La porte avait été façonnée dans le basalte commun de Gemma, les Bâtisseurs n'ayant pas jugé nécessaire de choisir un matériau plus sophistiqué. D'ailleurs, la totalité de ce qui avait été érigé dans les vestiges l'avait été avec cette même pierre, peut-être justement employée à cause de son omniprésence, de sa banalité. Nulle part ne subsistait la trace d'alliage composite, exotique ou révolutionnaire. Pas plus que de substance inconnue sur Terre ou d'une quelconque réalisation industrielle. À croire que les étrangers avaient utilisé la première chose qui leur était passée sous la main.

Cela voulait-il dire – comme le suggérait Taurok – que la porte ne recelait rien de menaçant ? Qu'elle était plus symbolique que réelle ?

Cet usage de la pierre, ainsi que le cheptel de conjectures qu'il impliquait, se révélait une torture pour l'esprit. Les

artefacts gemmiens ne ressemblaient à rien de plus que des ruines laissées par une civilisation de l'Antiquité. Et, pour des scientifiques en quête de technologie futuriste, c'était foncièrement dérangeant. Chez Haziel, cela tournait à l'obsession. Il en arrivait à douter que ceux qui avaient érigé ces monuments fussent les mêmes que ceux qui avaient construit, piloté et, enfin, abandonné le Grand Arc. Si tel était néanmoins le cas, ces témoignages du passé référaient nécessairement à deux étapes distinctes de leur évolution.

Que fallait-il en déduire ?

Rien à faire, son cerveau résistait à l'abstraction.

Il aurait voulu s'entretenir de cette problématique avec Stanislas, mais il présumait que ce dernier avait eu vent – sans doute par Kya – de leur assujettissement aux militaires. Le professeur ne pointerait pas son nez de sitôt. Les membres de l'expédition Archéa devraient compter sur leurs seules ressources.

Il s'épongea le front du revers de la manche.

À l'autre bout de la cantine, Tranktak suait autant que lui. Sa peau blanche arborait la viscosité d'un batracien. Le Canadien songea qu'il aurait éprouvé un malin plaisir à raboter son profil aquilin. Malgré ses grands airs suffisants, le gaillard n'en savait pas plus que quiconque ici. Il venait d'achever ses relevés épigraphiques, mais, pour l'heure, ses algorithmes de déchiffrement n'avaient réussi qu'à se casser les dents sur la complexité des pétroglyphes.

— Pourquoi fait-il si chaud ? explosa soudain une voix à côté de Delaurier.

Franz Kapa s'était brutalement dressé et avait renversé sa chaise.

Il s'avançait vers la tablée voisine. Haziel jura qu'il titubait, comme ivre mort.

— Ces miliciens de merde se baladent avec des flingues, mais ils ne sont pas foutus de régler la climatisation !

Nygel et Pietro avaient quitté à leur tour leurs places et s'approchaient de Franz.

— Et puis tout ça c'est de ta faute. Maya ! continuait ce dernier en se débattant mollement entre les mains de ses deux collègues.

Il menaça la doctoresse du doigt.

— Toi et tes tests ! Si nous sommes contaminés par une quelconque saloperie, aie au moins l'honnêteté de nous l'avouer ! Nous aurions mieux fait de ne pas t'écouter et de garder nos combinaisons de survie jusqu'au bout !

Nygel et Pietro raccompagnèrent le biochimiste et l'aidèrent à se rasseoir.

Taurok s'apprêtait à user de la manière forte, mais Maya eut un geste lénifiant à son encontre qui signifiait : « Inutile, je maîtrise la situation. »

— J'ai entendu ce que Fred nous a dit, avant-hier, continuait Franz. Il a raison, on devrait oublier cette fichue porte, foutre le camp et enterrer ces vestiges une bonne fois pour toutes !

— Tu plaisantes ! éclata Adam Wilbur. Partir maintenant qu'on est à deux doigts de l'objectif ? Ressaisis-toi, mon gars !

— Quel objectif ? rugit le biochimiste en échappant à la poigne de Nygel. À quoi t'attends-tu ? À un comité d'accueil en pagnes et colliers à fleurs ? Des petites nanas avec deux ou trois paires de seins, prêtes à te tailler une pipe ?

Wilbur ne daigna pas répondre.

Pietro vint prêter main-forte à Nygel. Franz ne décolérait pas.

— Et toi. Maya, qu'est-ce que tu en dis ? On est en pleine forme, pas vrai ! Tout va pour le mieux dans le meilleur des mondes. Tu nous as prescrit des pilules pour nous rassurer et nous maintenir dans les rangs. Eh bien, regarde où je me les enfile tes pilules !

Il avait sorti une boîte d'anxiolytiques de sa poche et en déversait le contenu sur la table.

— Si tu veux, tu peux t'enculer avec ! Tu as ma bénédiction.

Il eut un geste obscène. Spacey, Zenedani et Chulak ne furent pas de trop pour l'obliger à rester tranquille.

Il bougonna encore quelques récriminations puis secoua la tête. Sa physionomie se décomposa et il se mit à pleurnicher comme un gamin.

— … sais pas ce qui m'a pris… Je suis désolé… Pardon, pardon.

Haziel demeurait planté sur sa chaise, estomaqué.

Pas tant de voir les choses s'envenimer d'une façon si inattendue, mais de son manque flagrant de réactivité. Il n'avait pas bronché d'une semelle, se contentant d'assister à la scène en vulgaire spectateur.

Ambre avait quitté la compagnie de Taurok et s'approchait de leur table pour leur parler.

Maya Temper la devança.

— Chers collègues, ce n'est rien. Je reconnais que subir mes examens peut sembler effrayant. Je tiens à vous rassurer : vous êtes en parfaite santé. Et ce n'est pas un mensonge, n'en déplaise à Franz. Je vais poursuivre les tests, mais ce n'est que par mesure de précaution. N'y cherchez rien de plus.

Haziel jura que sa voix sonnait faux. Croyait-elle réellement arriver à les convaincre avec de si piètres arguments ?

La doctoresse avait pris Ambre à part. Haziel tendit l'oreille.

— J'aimerais que cela se termine, confessait Maya. Tout le monde est sur les nerfs.

— Tranktak et moi-même avons essayé de persuader le colonel d'abandonner l'idée de percer cette cloison, dit Ambre à voix basse. En vain : rien ne lui fera entendre raison.

— Peut-être devrions-nous mentionner les expériences du professeur Stanford à Tranktak ? suggéra Maya en chuchotant de plus belle.

La jeune femme secoua la tête.

— Je doute que l'opinion de Tranktak revête un poids quelconque aux yeux de Taurok. Leurs objectifs n'ont rien en commun. À se demander s'ils dépendent du même commanditaire.

Maya marqua une pause, en pleine cogitation, puis reprit sur un ton plus doux.

— Tu ne m'as pas encore rendu visite au médibloc. Permets-moi d'insister : je dois te poser certaines questions.

— J'y ferai un saut dès que…

À cet instant, Haziel perdit le fil de la discussion.

Un remue-ménage agitait la table du colonel. Le major Wilhelm, escorté d'une escouade, venait de pénétrer dans la cantine, et s'entretenait avec Taurok. Ce dernier se leva et rejoignit la section réservée aux scientifiques.

— Docteur Pasquier, il est arrivé quelque chose de fâcheux, commença-t-il, très contrarié. Nous avons un problème avec l'un de vos hommes.

Ambre et Maya se regardèrent. Haziel sentit une boule lui plomber l'estomac.

— Quel genre de problème ? demanda Ambre.

— Le mieux serait que vous nous accompagniez. Qui est le plus proche de Pete Donaldsen ici ?

À l'évocation du nom de son ami, Delaurier tressaillit. Il proposa aussitôt son aide.

— Vous trois (Taurok désignait Haziel, Nygel et Maya), vous nous suivez ! Les autres, évacuation immédiate. Après vous, docteur Pasquier.

Une sirène se mit à retentir et les miliciens escortèrent les chercheurs hors de la cantine, où deux véhicules les attendaient. Isabelle Grangier, Béat Hoffmuller et Léna Andriakis se trouvaient déjà à bord.

45

KAMIKAZE

Pete Donaldsen se dressait devant le portique aux inscriptions.

En plein centre. Juste en dessous de la représentation de ce qu'ils avaient baptisé la Créature. Les projecteurs étaient braqués sur lui et plusieurs miliciens le tenaient en joue. Ambre ne comprit pas immédiatement la raison de cette démonstration de force. Le glaciologue paraissait plus terrorisé que menaçant : une proie acculée dans son propre terrier, sans aucun moyen de repli.

La température était suffocante. Ambre ne se souvenait pas d'une telle fournaise sur les lieux ce matin ni même la veille. Donaldsen transpirait abondamment et son teint était cadavérique, à moins que ce ne soit un effet de l'éclairage. Les hommes qui le visaient étaient en nage également. Des auréoles assombrissaient le tissu gris clair de leurs uniformes. Le couloir empestait la sueur.

— Et si vous nous disiez maintenant quelles sont vos revendications, articula le colonel d'une voix calme. Vos amis sont ici. Vous n'aimeriez pas les voir mourir, n'est-ce pas ?

Donaldsen ne répondit pas. Les poings serrés, il tremblait de la tête aux pieds. Une terreur indescriptible altérait les traits de son visage, et son bonnet bleu, enfoncé de guingois, lui donnait une allure grotesque. Il était méconnaissable.

— Vous pouvez vous confier au docteur Temper, continua Taurok, elle va vous aider.

— Cette salope, rugit le glaciologue, je ne veux pas lui parler.

Ambre fut choquée par la violence et l'incongruité de ses propos. Ils ne cadraient pas avec le personnage. Elle l'avait toujours connu débonnaire, bon vivant et plaisantin. Rien ne le contrariait, jamais. Et il adorait Maya.

Devant la porte, le Viking s'était mis à pleurer. De grands sanglots agitaient sa stature de colosse. Son timbre se déformait sous la douleur.

— Docteur Pasquier, gémissait-il, je suis désolé, tellement désolé.

Ambre fit mine de s'approcher, mais Taurok la retint fermement par le bras.

— Désolé de quoi, Pete ? demanda la chercheuse d'une voix teintée de perplexité. Quel est le problème ?

Donaldsen hoquetait, la barbe imprégnée de sueur et de larmes.

— J'aimerais arrêter, sincèrement, poursuivit-il. Il faut me croire. C'est ce que je désire plus que tout… Il y a ma fille, ma femme… elles ne comprendront pas.

— Rien ne vous empêche de renoncer à votre plan, lâcha Taurok.

Donaldsen tomba à genoux. Quelques miliciens tressautèrent, mais personne ne tira.

— Je ne peux pas, pleurnichait de plus belle le glaciologue. Je ne peux pas agir autrement. Mais ce n'est pas moi, ce n'est pas moi.

Le colonel s'impatientait.

— Si vous voulez retrouver votre famille, il vous suffit de placer vos mains derrière la nuque, bien en évidence, et de nous laisser approcher. Il ne vous arrivera rien, vous avez ma parole. C'est juste un coup de déprime. Le docteur Temper vous prescrira un médicament, et demain vous n'y penserez plus. Tout le monde sera sain et sauf, vous y compris.

Le Viking secouait la tête. De grosses larmes coulaient sur ses joues embroussaillées. Il avait l'air d'un gamin surpris la main dans le sac, redoutant la punition. Son regard finit par tomber sur Ambre.

— Pardonnez-moi, se mit-il à geindre. Je vous jure que ce n'est pas de ma faute. Mais vous le savez. Ambre. Vous le savez, n'est-ce pas ?

La chercheuse s'apprêta à parler, mais le geste de Donaldsen la prit au dépourvu. Les yeux baissés, il levait lentement les bras. C'est alors seulement qu'elle aperçut la ceinture d'explosifs

qui lui ceignait la taille, sous sa veste. *Les explosifs cachés dans le médibloc.*

Elle eut le sentiment que la roche se dérobait sous ses pieds. Elle fit un pas en arrière et Delaurier l'empêcha de s'écrouler.

— Pete, pourquoi ? implora-t-elle. Pourquoi ?

Le glaciologue ouvrit la main gauche puis la droite.

Un bruit métallique, infime, s'ensuivit. Pareil à celui d'une capsule de canette de bière ricochant sur le sol. Ambre songea qu'au final il y avait eu plus de peur que de mal, que l'incident se terminait plutôt bien. Une série d'événements en puissance se déroula à une vitesse fulgurante dans son esprit : les militaires désarmant le Norvégien, l'emprisonnant dans quelque baraquement humide, l'interrogeant ; Maya se penchant sur son cas ; les commérages allant bon train le soir même dans la cantine ; les soupirs de soulagement ; les inévitables questions : pourquoi un tel comportement ? Qu'avait-il voulu dire par « ce n'est pas de ma faute » ? Qui d'autre que lui pouvait porter la responsabilité de ses actes ?

Un fragment de sa conscience capta néanmoins la réalité de la situation. Elle comprit alors à rebours le sens du regard que lui avait adressé le glaciologue. *Son ultime regard avant l'explosion de la grenade*. Ce petit bruit, c'était donc cela, le tintement de la goupille rebondissant par terre. La grenade dont la détonation se communiqua à la ceinture d'explosifs…

En un clin d'œil, elle fut plaquée au sol.

Delaurier venait de se jeter sur elle. Le contact froid et douloureux de la pierre lui arracha un cri. Elle crut que sa cage thoracique avait cédé sous le poids du Canadien. Le vacarme de la déflagration s'amplifia jusqu'à des proportions démentielles, lui déchirant les tympans, vaporisant des pans de roche entiers. Le couloir jouait le rôle de haut-parleur, redistribuant les ondes à l'infini, les distordant en de multiples échos. Elles occupaient à présent l'intérieur de son corps, chaque parcelle de ses cellules, prolongeant l'agonie de ses sens. Puis la poussière obstrua ses narines. Une poussière âpre, mortelle, mêlée de particules de sang. Elle suffoquait.

Haziel était penché sur elle, le visage noir de suie. Des larmes creusaient de longues rivières dans la crasse qui

recouvrait ses joues. Il toussait à ne plus reprendre son souffle. Un roulement sourd saturait l'espace, comme le grognement courroucé d'un gros ours. Un très gros ours.

Elle revenait lentement à elle. Haziel lui parlait. Elle distinguait le mouvement de ses lèvres, bien qu'aucun son ne lui parvînt. Elle secoua la tête, s'ébouriffa les cheveux. Alors, enfin, elle commença à entendre quelque chose.

— Ambre, est-ce que ça va ? criait-il. Vous n'avez rien ?

Une brume rose flottait sur les lieux. On n'y voyait pas à deux mètres. Les faisceaux des rares projecteurs restés opérationnels tranchaient dans cette masse fluctuante en suspension. Tous suffoquaient, crachaient, pleuraient.

— Les conditionneurs, bordel de merde ! hurla une voix. Remettez en marche ces putain de conditionneurs !

On s'agitait à ses côtés. À quelques pas. Maya, couchée sur le flanc, tentait de recracher la poudre de basalte qui avait envahi sa bouche. L'explosion avait laissé une trace, un résidu sonore, tel le souvenir du Big Bang. Des vagues successives s'éloignant à grande vitesse dans toutes les directions à la fois. Homogènes et concentriques.

— Est-ce que vous allez bien ?

C'était le colonel. Pour la première fois, elle lut une sincère inquiétude sur ses traits.

— Honnêtement, poursuivit-il entre deux quintes de toux, je ne le croyais pas capable de vous mettre en danger. Je me suis lourdement fourvoyé. Veuillez m'en excuser.

Ambre se redressa. Que pouvait-elle répondre ? Que l'homme qui s'était fait kamikaze n'était pas véritablement Donaldsen ?

Elle eut un regard circulaire. Quatre corps gisaient dans des positions plus extravagantes les unes que les autres. Trois miliciens et…

Elle fut prise de nausées.

Nygel Spacey avait été décapité. Il baignait dans une mare de sang.

Quant au glaciologue, son ami, il n'en subsistait presque rien, mis à part des lambeaux de chair calcinés et rougeoyants.

Le reste de ses atomes s'était mêlé à la poussière qui retombait avec lenteur sur le sol encombré.

L'explosion n'avait pas suffi à percer l'épaisseur de la porte, mais la surface noire et luisante du panneau central avait été endommagée sur sa partie inférieure. De la Créature ne demeurait que la tête.

Elle persistait néanmoins à flotter à quelques centimètres de la pierre, tel un spectre.

Ambre l'observa longuement. Sur sa face monstrueuse, elle crut percevoir l'ombre d'un sourire.

46

ÉTAT DE CHOC

Un calme inhabituel régnait dans le dortoir.

D'ordinaire, à cette heure du soir, il était animé de va-et-vient et de conversations bruyantes. Les morts tragiques de Donaldsen et de Spacey avaient sonné le glas de l'expédition. Chacun avait regagné sa couchette en silence, pétri par l'angoisse. Seuls de rares chuchotements s'élevaient de-ci de-là. Une nef d'église n'aurait pas été pénétrée d'un plus grand recueillement.

Dans le couloir conduisant au portique, les conditionneurs achevaient d'assainir l'atmosphère. Demain, à la première heure, une équipe s'attellerait à l'évacuation des décombres. La porte était désormais inaccessible, mais la solidité de l'édifice ne semblait pas affectée. Une fois l'espace déblayé, les lasers termineraient le travail, débuté d'une si malencontreuse manière par Donaldsen. En dépit des circonstances, Taurok comptait remplir sa mission jusqu'au bout et dans les plus brefs délais.

Ambre était assise sur sa couchette, les jambes repliées.

Elle avait le menton appuyé sur les genoux et ses cheveux noirs tombaient négligemment le long de ses cuisses. Emmêlés et poussiéreux, ils exhalaient encore l'odeur de la roche pulvérisée.

Maya et Haziel se tenaient à ses côtés, songeurs. Ils avaient entamé une bouteille de whisky. Le Canadien n'arrivait pas à réaliser que son ami Pete était mort. Il incarnait à ses yeux la personne la moins susceptible de péter un plomb, même si ces deux derniers jours le glaciologue avait affiché un comportement peu orthodoxe. À plusieurs reprises, il avait semblé absent, prononçant des paroles incohérentes et hors de

propos, sans toutefois en garder le moindre souvenir une fois la crise dissipée.

Haziel fixait son verre vide. Il se sentait profondément triste. Responsable aussi. Il ne cessait de penser à Gilda et à Palma, la compagne et la fille de Donaldsen. Est-ce que les miliciens feraient preuve d'assez de tact pour leur apprendre la terrible nouvelle ?

Au fond du dortoir, une veilleuse lançait des éclairs intermittents. À peine installé, le matériel paraissait déjà avoir pris un coup de vieux.

Maya se resservit un verre. Ambre regardait dans le vague, prostrée. Ses doigts n'arrêtaient pas d'enrouler et de dérouler les boucles de ses cheveux dans un mouvement sec.

Delaurier finit par briser le silence :

— Maya a raison, un facteur nous échappe. Quelque chose nous perturbe. Nous ne pouvons le nier.

— Quelque chose d'invisible et d'intangible, soupira la doctoresse. La hantise du médecin. Mes dernières analyses conduisent au même cul-de-sac : pas de trace de métaux lourds, ni de virus, ni de champignons, ni de résidus de substances psychotropes. J'ai employé la deuxième moitié de la journée à interroger aussi bien les militaires que les membres de notre équipe. Une grande majorité m'a confessé avoir eu des impressions bizarres, des visions, des rêves incompréhensibles ou des désirs compulsifs inexpliqués, les affectant à des degrés divers. Cela va de l'envie de casser la figure à son voisin de table au besoin morbide de se foutre en l'air. Beaucoup me l'ont caché, vraisemblablement par crainte de passer pour fous. La série a commencé par toi, Ambre, lors de notre première descente dans le couloir aux inscriptions.

La jeune femme leva la tête. Elle paraissait mal à l'aise.

— Justement, à ce sujet…, s'aventura-t-elle sur un ton éraillé. Je t'ai dissimulé certains éléments.

Haziel lui adressa un clin d'œil d'encouragement.

— Mes troubles ont débuté il y a beaucoup plus longtemps, poursuivit-elle en s'éclaircissant la gorge. En vérité, ils remontent à l'année de mon arrivée dans le système AltaMira.

Maya la dévisagea d'un air incrédule.

— Je ne comprends pas. De quoi me parles-tu exactement ?

La chercheuse lança un regard implorant à Delaurier, qui prit le relais :

— Ambre fait des cauchemars. Dans son sommeil, elle entend une voix caverneuse qui l'appelle et elle rêve du portique. Ces visions lui ont permis d'identifier l'emplacement des vestiges. Elle connaissait cet endroit bien avant de l'avoir détecté par sondage. La nuit précédant le débarquement des miliciens, elle a même tenté de rejoindre la porte en dérobant un tout-terrain. Elle était presque nue, agrippée au volant quand je l'ai découverte. Par le plus grand des hasards, d'ailleurs. Si je n'étais pas sorti fumer une cigarette, elle aurait succombé au froid. Ses gelures, c'était ça.

Maya les considérait l'un et l'autre avec une expression de plus en plus ahurie.

— C'est absolument terrifiant et irrationnel, réussit à poursuivre la jeune femme. À peine endormie, je rêve que je me rends dans le couloir. Je franchis les portiques, un à un, pour me retrouver finalement face au dernier. C'est tellement réaliste, mes sens relatent l'expérience d'une manière si crédible, si vive… Je vais jusqu'à percevoir les odeurs, les bruits, la musique.

— La musique ? réagit Maya, doutant d'avoir bien saisi.

— Oui. C'est ainsi que ça commence. J'entends une grande pulsation, une fréquence sur laquelle je me calque et qui annihile ma volonté. C'est irrésistible. Et puis l'Entité se met à me parler. Elle me demande de descendre et de la libérer. C'est à cet instant qu'intervient une seconde créature, que j'ai appelée le Dieu Sombre… Et elle désire exactement le contraire ! Que je laisse la porte fermée, que je m'en détourne ! C'est comme si j'étais coupée en deux, comme si deux êtres antagonistes luttaient en permanence en moi. Jusqu'à me détruire…

Sa voix se brisa. Haziel chercha à attraper son regard pour la réconforter, mais elle avait baissé les yeux.

— Ce que tu décris s'apparente à une hallucination complexe, reprit Maya après réflexion. Mélange de manifestations visuelles, sensorielles et auditives, croyance absolue en la réalité de l'objet perçu. C'est intéressant.

— Est-ce que je suis folle ? s'alarma Ambre.

— Certainement pas. Sans quoi, au vu des incidents de ces dix derniers jours, la plupart des membres de l'expédition le seraient.

— C'est peut-être le cas, dit Haziel. Nous sombrons les uns après les autres dans la démence.

— Tu as aussi traversé un épisode psychotique ? s'inquiéta la doctoresse.

— Non, pas pour l'heure. Mais je ne me sens pas dans mon état normal. Je suis surmené, saturé, je peine à suivre le fil de mes pensées, à appréhender les liens de causalité. En bref, j'ai le cerveau en compote.

En parlant, il s'avisa qu'il omettait l'essentiel.

Il avait bel et bien vécu un événement psychotique, à en croire la définition de Maya. Cela remontait à de nombreuses semaines, lorsque son véhicule avait été frappé par une zone d'influence au milieu du Glacier. L'expérience s'était avérée l'une des plus traumatisantes de son existence.

Maya avait déjà repris le cours de la discussion.

— Pour vous rassurer, les hallucinations surviennent parfois en dehors de toute pathologie psychiatrique. Elles peuvent découler d'étiologies organiques ou toxiques, au moment de l'endormissement, par exemple, ou à l'occasion d'états modifiés de conscience consécutifs à l'absorption de drogues. L'ingestion d'hallucinogènes, comme le LSD ou des substances naturelles possédant un principe psychoactif, génère des changements profonds du comportement, ainsi que des altérations de la perception de soi, de l'espace et du temps, conduisant à des réactions névrotiques. Sous l'influence du psychotrope, les victimes sautent dans le vide, convaincues d'être des oiseaux ; se boutent le feu sans éprouver de douleur ; se mettent en danger de mort, même si ce sont d'ordinaire des personnes calmes et réfléchies. Exactement ce qui s'est produit avec Walter et Pete…

La doctoresse s'accorda une pause, vaincue par l'émotion. Elle avala d'un coup sa dernière rasade de whisky avant de poursuivre :

— Taurok m'a suggéré que nous aurions pu être volontairement drogués par un tiers – individu ou

groupuscule – qui souhaiterait saborder notre projet scientifique. J'ai songé un instant aux indépendantistes…

— Inutile même d'y penser, glissa Delaurier.

— … mais, au vu de ce que je viens d'apprendre de ta bouche. Ambre, la piste de l'empoisonnement délibéré n'a plus de sens. Visiblement, la chose qui nous perturbe t'affecte depuis des années, et cela alors que tu te trouvais à bord de Nouvelle Prospérité, à des lieues des vestiges. Ça paraît invraisemblable, médicalement parlant.

— Ce qui est étrange, c'est que certains d'entre nous continuent malgré tout à bien se porter, ajouta Haziel. Toi, par exemple.

— Détrompe-toi, je suis extrêmement stressée et je dors mal. Mais tu as raison de le remarquer : nous ne sommes pas égaux face aux psychotropes, si l'on admet qu'ils sont effectivement responsables de nos troubles. Certains individus y réagissent plus fortement que d'autres, comme c'est le cas avec de simples médicaments : certains s'assoupissent à la prise d'un anxiolytique quand d'autres se sentent juste détendus et en pleine forme. Il y a des personnes pour qui un café est déjà un café de trop…

— Si l'on explore ce postulat. Ambre serait-elle susceptible d'avoir développé une sensibilité exacerbée, un genre de don, de faculté cognitive, qui la rendrait particulièrement réceptive ?

— Probablement, enchaîna la doctoresse, mais réceptive à *quoi* ? À un agent non organique, qui agit à distance, qui affecte à la manière des hallucinogènes la chimie du cerveau, l'équilibre sensoriel et qui franchit allègrement la barrière des combinaisons de survie et celle des kilomètres d'espace et de glace ?

— En résumé, oui. Quelque chose qui provoquerait un court-circuit à l'intérieur de nos neurones, foutrait le bordel dans nos ondes cérébrales, nous ferait vivre des expériences à première vue surréalistes, mais néanmoins criantes de vérité…

Maya l'arrêta d'un geste de la main. Son esprit carburait à vive allure.

— Le système limbique, avança-t-elle.

— C'est-à-dire ?

— La source de ces perturbations m'échappe toujours, mais il se peut que j'aie une hypothèse quant à son mode opératoire. Le système limbique rassemble un groupe de structures cérébrales qui gère notre comportement et nos perceptions. Il engendre aussi bien les sentiments de plaisir que de déplaisir – dégoût, agressivité ou peur –, et il est extrêmement sensible aux principes actifs des hallucinogènes. Ceux-ci sont très proches des principaux neurotransmetteurs – dopamine, noradrénaline, adrénaline, sérotonine – responsables de notre humeur. En plaçant des électrodes directement dans certaines régions spécifiques, comme l'amygdale, le septum, l'hippocampe ou l'hypothalamus, il est possible de déclencher des réactions physiologiques, sans que celles-ci dépendent de stimuli réels.

Elle s'arrêta un instant, fébrile.

— Mais le système limbique régule d'autres fonctionnalités. Ambre, lorsque nous étions dans le médibloc et que je pansais tes gelures, tu m'as avoué que tu croyais que ce qui nous arrivait entretenait un rapport avec ton passé. Qu'insinuais-tu ?

— Je ne me rappelle plus, mentit la jeune femme.

— Pourquoi cette question ? demanda Haziel.

— Parce que le système limbique, en plus de contrôler nos émotions, joue un rôle important dans la formation de la mémoire. De même que le phénomène, quel qu'il soit, provoque hallucinations et psychoses, il pourrait exercer une influence sur la mémoire épisodique, en permettant à des événements refoulés de rejaillir, ou encore en générant de faux souvenirs. As-tu expérimenté quelque chose de ce type ? Quelque chose qui t'aurait frappée ? Des réminiscences ou un sentiment de déjà-vu ? Et toi, Haziel ?

— Pas en ce qui me concerne, répondit le Canadien.

Leurs regards se tournèrent vers Ambre.

— Peut-être…, bredouilla-t-elle. Je n'en suis pas sûre. Suite à un traumatisme, j'ai oublié une grande partie de mon enfance. C'est quasiment le trou noir jusqu'à la fin de mes treize ans.

— Quel genre de traumatisme ? demanda la doctoresse.

— Je l'ignore. Ma mère a toujours éludé la question. C'était un sujet tabou dans la famille.

Maya prit un air désolé.

— Depuis un certain temps, poursuivit Ambre, il me semble me rappeler certains éléments : des impressions, des odeurs, des extraits de scènes, des visages – ceux de mon grand-père, de ma grand-mère…

— Ça confirme mon ébauche de théorie, dit Maya. J'aimerais te soumettre à un électroencéphalogramme. Tu accepterais ?

Ambre secoua évasivement la tête.

Comme à l'ordinaire, lorsqu'il s'agissait de parler d'elle, Haziel releva son manque de conviction. Il se remémorait chaque seconde de cette nuit fatidique où elle s'était enfuie : son état de désespoir absolu, ses cris, ses pleurs, son angoisse, et pourtant il fallait de nouveau lui extorquer les informations au compte-gouttes, comme si elle rechignait à vider le contenu de son âme. Il s'était néanmoins promis de la soutenir jusqu'au bout, même si pour cela il devait lutter bec et ongles contre des torrents de mauvaise volonté. N'avait-il pas lui-même omis de raconter à Stanislas, son meilleur ami, ce qui lui était arrivé sur le Glacier, deux mois plus tôt ? Jusqu'à présent, il n'avait jamais remis en cause la réalité de l'incident, mais, au vu des allégations médicales de Maya, il n'était plus sûr de rien. Son expérience de mort et de dédoublement quantique se résumait-elle à une banale hallucination ? Le phénomène s'inspirait-il du vécu et des traumas de chacun ? N'était-il que le reflet de leurs peurs les plus secrètes ?

— Je pense avoir un début d'explication, avança-t-il au bout de quelques instants.

La doctoresse le regarda avec des yeux ronds.

— Nous sommes très proches de l'origine souterraine du point de Collapsus. Notre cerveau doit réagir, à sa manière, à l'émergence des zones d'influence.

— Cette thèse m'a traversé l'esprit, argua Maya. Mais c'est un processus physique. En quoi aurait-il la faculté d'affecter le fonctionnement du cerveau ? C'est la première fois que j'entends parler d'un phénomène qui agirait conjointement sur l'état des particules et sur le mental des êtres humains.

— Pourtant, le cerveau lui aussi se compose de particules, Maya. Des particules qui sont les briques élémentaires de nos précieux neurones. Songes-y : des dizaines de milliards de

cellules nerveuses interconnectées ! Il est imaginable que certains de leurs constituants soient assez petits pour éprouver des superpositions quantiques et obéir au principe d'incertitude de Heisenberg. D'après certains neurobiologistes, c'est la persistance de cette cohésion qui serait à l'origine même de la conscience…

Maya réfléchissait.

L'intérieur des neurones, comme chaque cellule du corps humain, se présentait sous la forme de tubes spiralés de vingt-cinq nanomètres de diamètre. Leur petitesse infinitésimale les autorisait-elle à rester dans un état superposé suffisamment longtemps pour que les processus neuronaux en bénéficient ?

Elle secoua la tête, mi-figue, mi-raisin.

— Une conscience naissant d'une cohérence quantique issue des structures microscopiques du cerveau ? Personnellement, je trouve cette théorie tirée par les cheveux. Je pense que la décohérence, qui met un terme aux états de superposition, intervient beaucoup trop rapidement dans le cortex pour avoir une chance réelle d'influer sur le traitement neuronal. Je demeure convaincue que l'esprit ne peut se réduire à un simple algorithme, aussi quantique soit-il !

— Et pourtant le cerveau présente une architecture massivement parallèle qui rappelle la jungle inextricable des superpositions quantiques. À chaque instant, il choisit un monde parmi une infinité de mondes possibles, nous permettant, à l'issue du procédé, de prendre des décisions concrètes. Ce concept n'a-t-il pas comme un discret parfum de quanta ?

Maya ne put s'empêcher de sourire. Haziel savait être poète à ses heures.

— Libre à toi de creuser cette piste. En ce qui me concerne, je vais entreprendre une série d'électroencéphalogrammes. La preuve d'une modification des ondes cérébrales viendrait corroborer ma théorie sur le système limbique. J'obtiendrai peut-être des résultats suffisamment éloquents pour convaincre Taurok de suspendre la mission. En attendant, ce sera cocktail d'anxiolytiques et d'antipsychotiques pour chacun. Sur ce, vous m'excuserez, il faut que je sois d'attaque demain à la première

heure. Je vous souhaite la meilleure nuit possible, au vu des circonstances.

Elle se mit debout et s'éloigna dans la pénombre du dortoir.

La veilleuse continuait de grésiller dans son coin, projetant ses éclairs bleutés.

Haziel n'avait pas bougé d'un pouce.

C'était la première fois qu'il se retrouvait si près d'Ambre depuis l'arrivée des militaires. Il essayait en vain de déchiffrer ses pensées. Il ne parvenait pas à déterminer si elle était horrifiée ou, au contraire, excitée par l'ouverture prochaine de la porte. À l'évidence, aucune des deux entités qui soi-disant l'habitaient n'avait encore dit son dernier mot.

Il finit par se lever à son tour. Elle le retint.

C'était si incongru, si inespéré, qu'il en éprouva un émoi presque religieux.

Il s'allongea à ses côtés, prenant soin de ne pas la bousculer. Il entendait sa respiration, sentait son odeur. Avec douceur, il la prit dans ses bras. Elle se laissa aller. Ils restèrent immobiles dans cette étreinte jusqu'à ce qu'un silence complet retombe sur le baraquement. Maya s'était probablement endormie, rompue de fatigue. Le temps lui-même semblait s'être arrêté.

Il se mit à caresser du bout des doigts le visage de la jeune femme, écartant ses mèches rebelles emmêlées. Puis il se décida à poser ses lèvres sur les siennes. D'abord un effleurement, puis une invite. Elle ne résista pas. Il l'embrassa longuement. Tendrement. C'était un animal effarouché qu'il fallait apprivoiser, amadouer pas à pas, sans se presser. Finalement, il glissa sa main sous le tissu de sa chemise. Il la toucha avec une certaine retenue, conscient que le charme se briserait au moindre faux pas. Il la sentit se détendre peu à peu, et ses doigts s'enhardirent. L'excitation le gagnait. Pourrait-il lui faire l'amour ici ? Dans ce dortoir, au milieu d'une quinzaine de scientifiques, comme Maya et Walter Van Ruben ? Au regard des récents événements, plus rien ne lui semblait impossible.

Il y eut un léger bruit vers l'entrée. Ambre se raidit et se redressa, à l'affût. D'un geste sec, elle repoussa le Canadien et lui tourna le dos. Haziel, submergé par un sentiment de perte, resta longtemps à essayer de deviner ses formes dans la

pénombre. Les battements de son cœur ralentissaient. Bientôt, ils devinrent aussi faibles et désordonnés que les éclats intermittents de la veilleuse. En désespoir de cause, il se résolut à rejoindre son lit.

Fred Monjo marchait, encadré par deux miliciens.

Il venait de quitter le QG de Taurok, situé à deux pas de la salle hypostyle. Malgré l'aspect inquiétant des larges pilastres noirs qui se profilaient à sa gauche, il était soulagé. Il aurait sous peu regagné le dortoir, son devoir accompli.

Depuis le début de leur mission, il luttait contre un déferlement de panique, qui avait atteint son paroxysme en cette fatidique journée. La pire de toute son existence.

Il avait longuement hésité, pesant le pour et le contre. Il détestait les militaires plus encore que ses collègues scientifiques. Pourtant, il avait la conviction d'avoir pris la bonne décision. Cela ne pouvait plus durer. En dissimulant volontairement des informations, la Pasquier avait compromis leur sécurité. Il n'y avait qu'à voir ce qui était arrivé au jeune soldat, ainsi qu'à Van Ruben et à Donaldsen. Sans parler de Spacey – décapité comme un vulgaire poulet aux dires de Maya – et des miliciens pulvérisés lors de l'attentat. Sept cadavres en moins de dix jours ! Et son intuition lui disait que ça ne s'arrêterait pas. Non, pas de doute à avoir : il avait agi pour le bien de la communauté. À croire qu'il était le seul gars sensé de l'équipe. Bientôt, ils le remercieraient d'avoir mis un terme à cet effroyable jeu de massacre.

Le colonel avait reçu ses renseignements avec intérêt et reconnaissance. Il avait l'air d'un type raisonnable, plus raisonnable que l'épouvantail intellectuel qui leur servait à présent de chef de projet. La Momie ! Sur ce point et malgré son incompétence professionnelle manifeste. Maya n'avait manqué ni d'humour ni de sagacité.

À dire vrai, il se foutait royalement de leurs découvertes. Personne n'avait jugé utile de les avertir que leur boulot consisterait à déterrer des artefacts extraterrestres. Ce n'était pas pour lui tout ça. Oh, que non ! Déjà que le Grand Arc lui fichait une trouille d'enfer. Il se maudissait d'être né sur cette

planète. Par moment, il comprenait Van Ruben et Donaldsen. L'envie le prenait de se jeter la tête la première contre un mur, histoire de ne plus y penser.

Les soldats s'arrêtèrent devant le dortoir réservé aux scientifiques. Monjo y pénétra le plus silencieusement du monde, peu désireux d'avoir à justifier son absence. Le colonel lui avait promis de le relever de ses fonctions et de ne pas mentionner son nom. Même qu'il lui avait donné sa parole. Sa parole de militaire ! Plus vite l'opération serait terminée, plus vite il rentrerait chez lui, à Alabina. Il ne souhaitait rien de plus. Il n'éprouvait aucun remords. Il ne connaissait ce Stanislas Stanford ni d'Ève ni d'Adam. Il avait agi en son âme et conscience.

Il s'allongea tout habillé sur son lit. Pour le coup, il sentit qu'il allait passer une nuit agréable. La première depuis son arrivée sur le site.

47

INITIATION

Tékélam pénètre dans la Conque.

Il est resté de nombreux cycles dans l'obscurité, confiné dans sa hutte. Conformément au rite, il a jeûné et s'est abstenu des plaisirs. Ses sens sont affûtés à l'extrême. Il a faim de tout. Ses longs membres nerveux tremblent de fatigue et d'envie. Privée de ta clarté du jour, sa peau revêt une teinte laiteuse.

Ses vibrisses au repos caressent la pointe de ses épaules. Lorsqu'il croise les initiés – les Détachés –, il n'a plus besoin de lever les yeux. Il a grandi. Il est entré dans l'âge adulte.

Il monte lentement le long de la rampe. Sa retraite a épuisé ses forces, si bien que chaque pas lui coûte un effort. Les Détachés ne le touchent pas, mais le regardent peiner. Il est entièrement nu. Son jeune corps s'offre à leur curiosité. Il apparaît ainsi que Mihitāna l'a créé. Il est lui-même Ma'hi.

Et aujourd'hui il va donner sa vie.

Il a atteint le niveau médian de la Conque.

De l'endroit où il se trouve, il aperçoit la véritable nature de son monde. Sous ses pieds s'étend l'Île-du-Commencement, Timhkā. C'est la première fois qu'il la contemple de si haut. Dans toute son immensité. Il s'émerveille de sa rondeur, de sa vastitude, des vapeurs de son atmosphère, des nuages qui s'étirent langoureusement le long de ses flancs, de ses plaines liquides aux couleurs changeantes et de ses innombrables îles.

La vue de l'océan est un appel. Tékélam rêve de s'y précipiter depuis le faîte de Naha'netché. De plonger dans ses flots chauds et mouvementés, de se laisser emporter par les courants, de chasser, jouer, batifoler. Il aimerait partager son émoi avec Amin'Tadjé, mais déjà leur lien s'étiole. Sa voix ne

s'apparente plus qu'à un murmure. Il n'y a pas de retour possible.

Une passion nouvelle le submerge. Il lève les yeux et aperçoit Pawani'Nyan : sombre tapisserie parsemée de points de lumière, sans haut, sans bas, sans fin. Pawani'Nyan, l'océan céleste. Si vaste que l'esprit souffre à le contempler. C'est pour lui qu'il est ici. Pour apprendre ce qui est caché, ce qui a été oublié, ce que seul le langage paran sait retranscrire. Il va entamer l'initiation qui achèvera de le connecter à Hanou'hā, fera de lui un Talma'Djae, un Détaché. Mais pour cela il doit mourir, se libérer de ce qu'il a connu jusque-là, délaisser sa vie d'Alpaki des rivages.

Il se trouve à la croisée de deux mondes : passé et futur ; origine et dénouement. Il est l'écheveau qui les relie ; la créature pensante issue de l'union de la mer et de la terre, dont le regard se porte avec curiosité vers l'éther.

Bientôt, il franchira le seuil. Il n'appartiendra plus qu'aux Archipels du Ciel.

Il se tient au centre du cercle.

Il s'allonge sur un lit de feuillage. En une ronde serrée, les initiés ont commencé à psalmodier l'invocation à Pawani'Nyan, celle qui conduit au renoncement. La mélodie débute avec douceur, dans un chuchotement. Elle enfle peu à peu. Les grands tambours rakshāh résonnent, les petits sudu'bh les accompagnent de leurs voix aigrelettes. Ils sont sculptés dans le bois des arbres d'Ish-ké-hédou, le continent. Ils ont traversé les âges. Leur écorce et leur cœur savent. À travers le fracas des percussions, c'est leur âme qui s'épanche. En eux réside tout ce qui a existé jusqu'à ce jour. Le rythme est tout. La danse est la vie. Ma'hi est la danse.

L'esprit de Tékélam chavire, se perd dans l'architecture spiralée de la Conque.

Un grand Djal aux yeux flamboyants – le maître de cérémonie – lui tend une coupe remplie d'une substance noire amère. Le breuvage pénètre ses membres, l'inonde de sa marée, tandis que les paroles du chant s'insinuent en lui,

mordant ses chairs, repoussant ses viscères, distillant leurs vérités. Elles le préparent à recevoir la connaissance.

L'incantation monte en lui.

Mihitāna, tu nous as fait don de la navigation en ton vaste corps de Pawani.
Pawani, tu es celui que l'on parcourt au moyen des grands navires.
Les courants t'animent, ton souffle gonfle les voiles.
Tu es l'océan où l'on chasse, où l'on se prélasse, où l'on se dégourdit.
Tu es notre plaisir.
Tes îles forment E-Namatah, la terre.
Pawani'Nyan, tu es à l'image de Pawani.
Tu es notre troisième berceau.
Tes profondeurs sont infinies.
Nos ouvreurs te sillonnent dans leur état Kalaā.
Ils sont de'hin et abolissent ce qui sépare.
En nous offrant tes archipels, tu nous as permis de nous multiplier.
Pawani'Nyan, nous te remercions.

Des initiés se sont accroupis aux côtés de Tékélam.

Ils passent une éponge sur son corps, le lavent. Ses muscles sont agités de tremblements. Il transpire. Son souffle est irrégulier. Il peine soudain à respirer l'air familier. La substance noire s'est répandue dans les moindres recoins de son organisme. Elle altère ses perceptions, égare le cheminement de ses pensées. Brièvement il aperçoit Amin'Tadjé qui court devant lui, mais l'instant d'après son image se dissipe. Il flotte à la lisière de deux univers. D'un côté, les vivants ; de l'autre, les essences animées de ses ancêtres. Elles remontent aux prémices de la civilisation. Les vérités qu'elles lui murmurent, il ne les comprendra qu'une fois devenu un Détaché, un Talma'Djae. Pour l'heure, il n'est rien.

Les initiés immobilisent ses membres.

Il se sent partir. Son métabolisme ralentit jusqu'à la stase. Les parois de la Conque s'émoussent, ouvrant une fenêtre sur

l'extérieur. Il distingue à peine les danseurs qui ondoient en cercle autour de lui. La musique l'habite. Il jubile et il a peur.

Le Djal se penche sur lui. Ses longues vibrisses balaient sa poitrine. Il l'ausculte de ses yeux effrayants. Il tient une machette qui luit dans la clarté blanche des étoiles, désormais discernables. Il avance la lame vers son visage. Elle est trop proche, beaucoup trop proche. Tékélam aimerait bondir en arrière, mais il est paralysé. Sans hésitation, la lame viole la douceur de sa peau, sépare son épiderme, trace de fines estafilades dans sa chair. Elle laisse sa signature sur son front, sur ses pommettes. Impuissant, il sent son sang qui s'écoule. Il est marqué pour le restant de ses jours. Scarifié.

Et ce n'est qu'un début.

Pour renaître en tant que Talma'Djae, Tékélam doit disparaître.

Il doit choisir un nom nouveau qui signifiera ce qu'il est devenu.

Le maître de cérémonie lui parle dans un langage qui n'est pas celui de son lignage. C'est celui des Talma'Djae, des Djals, des Ilmils. Le langage du savoir. Le langage paran.

S'il réussit les épreuves, les textes anciens seront enfin à sa portée, prodigués comme le fruit sucré de l'arbre, les richesses goûteuses de la mer, les chairs épicées de la terre.

L'image du Temple de la Forêt se dessine devant lui. Amin'Tadjé l'attend, recueillie, au bord de l'étang. Elle se lamente, comme dans chacun des souvenirs qu'il conserve d'elle. Ses larmes se mêlent, salées, aux eaux douces du bassin. Ensemble, ils s'amusaient à courir entre les pilastres, se laissaient envoûter par l'étrangeté des lieux, s'imaginaient en éveiller les entités tutélaires. Leurs doigts suivaient le tracé délicat des signes ciselés dans la pierre blanche, comme si leurs vies, le temps et l'espace dépendaient de leur seule signification.

Tékélam se rappelle brutalement son serment.

Il a juré à Amin'Tadjé de revenir avec la connaissance. De lui traduire les mots qui ornent les façades du Temple de la Forêt et le corail noir de son collier.

Pourquoi sa promesse lui semble-t-elle si douloureuse ? Pourquoi un tel sentiment de perte ?

La vérité est là pourtant, à l'orée de sa compréhension.

Les Talma'Djae sont détachés. Détachés de leurs semblables. Libres et illuminés, différents, mais exilés à jamais.

Tékélam a froid maintenant. Il n'a jamais eu si froid.

Il va mourir, c'est certain.

Les initiés le regardent tantôt avec haine tantôt avec envie. S'il réussit la première étape de sa transformation, il deviendra l'un des leurs ; s'il échoue, il sera maudit, et son corps retournera à l'océan, à Mihitāna. Ses organes seront disséminés, ses os, sucés jusqu'à la moelle. Chacun incarne tour à tour le Dévorant et le Dévoré. C'est ainsi que l'enseigne le Mythe. Il sépare l'avant de l'après, enseigne les erreurs et leurs rectifications. Il est la raison de la présence de Tékélam dans la Conque, sur cette couche, en cet instant précis. Il est ce qui a fait des Timhkāns ce qu'ils sont aujourd'hui. Il inculque la vérité, joue le rôle de la mémoire.

Le grand Djal essuie le sang du visage de Tékélam.

Il contemple son travail avec satisfaction. Il exhibe alors une autre machette, beaucoup plus large. Le jeune Alpaki n'a plus la force ni la volonté d'être effrayé.

A-t-il succombé ?

Les initiés exultent et le regard du Djal luit d'un éclat carnassier. Sans aucune hésitation, il abat son coupe-coupe sur le bras gauche du supplicié. La lame tranche les chairs, broie les os, dans un fracas à jamais gravé dans son esprit. Ce que le maître de cérémonie brandit là, dans la clarté des étoiles, c'est son bras. Celui avec lequel il attrapait sa nourriture, se propulsait dans les flots, caressait le corps harmonieux d'Amin'Tadjé.

Comment va-t-il vivre, mutilé de la sorte ?

Il n'est déjà plus vraiment Tékélam, mais rien ne l'a encore remplacé.

Tandis que le Djal s'attaque à sa jambe, les initiés entonnent les paroles du Mythe. Elles évoquent la souffrance,

l'annihilation, la séparation et le choix. Dans la Conque, chants et percussions sont frénétiques. Ils affinent le sens de l'incantation, lui confèrent sa substance, sa légitimation. À l'image de ce qui anime toutes choses. À l'image de Hanou'hā.

Grand Dévoreur !
Tu as choisi ton nom.
Et ce nom, nous ne le prononçons pas, de crainte de te réveiller.
Ceux qui sont nés du Berceau ne voient à ta forme ni début, ni centre, ni fin. Pourtant, ils sont en toi et tu es en eux.
Tes yeux sont les astres, brûlant les mondes de leurs rayons.
Tu es le feu qui dévore.
Tu es insatiable et tu croîs, pareil à la graine devenue forêt.
Tu t'élèves plus haut que la voûte de Pawani'Nyan.
Tu embrases Dere-Hanê, Man-Hā, Dishe-Shā-Mê, et ils te craignent.
Tu n'as pas de limite.
Car tu es Kalaā.
Car tu es De'hin.
Tu te nourris de ceux qui t'ont porté dans leur chair.
À subir ta colère, ceux qui sont nés du Berceau ont perdu leur discernement.
Tes mâchoires sont ouvertes, tes dents, aiguisées, ton regard, étincelant.
Tu es la flamme de l'Annihilation, Dj'akha'ā.
Les mondes roulent vers ta bouche et tu t'en délectes.
Car tu as éternellement faim.
Le chemin jusqu'à toi est l'oubli.
Ignore à ton tour ceux qui sont nés du Berceau.
Leur mémoire n'est plus.

Le grand Djal vient d'achever son travail.

Tékélam repose au sein d'un océan de sang, aussi liquide que Mihitāna. Ses deux jambes et ses deux bras défilent entre les mains des initiés, qui les inspectent avec attention.

Que reste-t-il de lui ? Comment pourra-t-il courir, nager, plonger, chasser, se nourrir, engendrer des descendants ?

Il a été délesté des attributs qui faisaient de lui un être agile, un Timhkān du Berceau.

Ne demeurent que son tronc et son esprit.

Le Djal brandit une nouvelle fois son affreuse machette. Que va-t-il lui arracher encore ?

Il sent la lame transpercer son thorax, juste à l'endroit où flamboie sa marque. Ses chairs sont triturées, ses os craquent. Un à un, il est débarrassé de ses organes. Le Djal les place dans une vasque et l'un de ses assistants les lave dans l'eau salée.

Puis le maître de cérémonie enfile ses mains dans sa poitrine.

Le corps de Tékélam ne lui appartient plus. Le Djal cherche à dénicher son essence, voir sa couleur, sa nature profonde, ce qu'il est réellement.

Qui est-il ?

Un corps privé d'esprit ? Un esprit privé de corps ?

Aussi vide que la coquille échouée sur le rivage ; aussi seul que le noyau du fruit dont la pulpe a été rongée jusqu'au dernier morceau. Il ne lui reste qu'une chose : son intelligence claire et limpide. Son intelligence qui lui permet de décrypter les sens cachés. Son don le plus sacré.

Le grand Djal dépose quelque chose entre ses côtes, à la place de ses organes.

Le feu s'immisce en lui, le consume de l'intérieur.

Le temps ne s'écoule plus. Il est immobile, figé, en devenir, imaginaire. Ce qui fut jadis Tékélam a atteint un stade de non-être qui précède le choix, la différenciation. Il est avant le commencement, avant que la matière ne se décide à prendre forme, que l'espace ne se dilate. Il est pure énergie, flammes, agitation. Il voit les liens qui se tissent et se dénouent. Il est à la fois l'outil et l'objet façonné, celui qui crée et celui qui détruit. Pour la première fois, il saisit le sens véritable de ses visions. Il parle à Hanou'hā et Hanou'hā lui parle. Ils sont égaux.

Il découvre aussi l'origine de leur abomination, de leur déchéance. Celui qui est né de l'unité et de la multitude et qui a précipité leur déclin. Le Dévoreur.

Le rythme des percussions ralentit. Les ardeurs s'apaisent.

La cérémonie a duré un jour et une nuit. Tékélam n'est plus. Il a rejoint le souvenir de son île, Im'shā. Il appartient à la terre, au sable, aux fleurs sauvages, aux arbres de la forêt, aux abysses et aux courants. Il est retourné à l'eau.

Les initiés ont mêlé son sang à leur sueur. Ils ont lavé et embrassé ses organes, puis les lui ont redonnés et ont recousu ses membres avec du fil de palme. Il repose sur son lit de feuilles, immobile, sacrifié, riche de son nouveau nom. Réunifié, mais à jamais différent.

La musique a cessé. Le feu ne le revigore plus.

Il devrait se réveiller.

Pourquoi reste-t-il allongé, inerte, la volonté brisée ?

Une gangue de pierre s'est refermée sur son corps. Où sont les Détachés ? Pourquoi ne le réchauffent-ils pas de leurs caresses ? Il est l'un d'eux à présent.

Il sent une onde malveillante le parcourir, s'insinuer en lui comme un poison.

Quelque chose plane dans la Conque et désire le détruire.

Quelque chose qui n'appartient pas au souvenir de son initiation.

Il est ailleurs. Dans une autre Conque. Sur un autre monde. Dans un autre temps. Sur Pad'jé.

Il y a de nombreux cycles que Tékélam a disparu.

Il est Tokalinan, le Marcheur, Celui-qui-navigue-vers-les-Archipels-du-Ciel.

Il se rappelle alors qu'il n'a pas achevé son apprentissage. Il s'est enfui avant. Trop impatient, trop impulsif, trop possessif.

Un tumulte indescriptible gonfle autour de lui. Un drame est sur le point de se jouer. Danseurs et musiciens s'agitent, empreints de fureur. Ils ont revêtu leurs parures de Talma'Djae. Leurs pendeloques d'intimidation tintent dans la pénombre, leurs colliers de dents s'entrechoquent. Ils frappent le sol de leurs pieds nus. Leurs regards sont rongés par la fièvre. Ils sont comme fous, prêts à la guerre.

L'un d'eux s'approche du maître de cérémonie. Dans un jaillissement de griffes, il lui arrache la tête. Aussitôt il se jette

sur sa chair, affamé. Des Talma'Djae se joignent à ses ébats et se mettent à le mordre, puis à se mordre entre eux.

C'est un festin de sang.

Tokalinan assiste, impuissant, au carnage. Comme s'il n'était pas vraiment là, comme s'il revivait une fois encore sa fuite d'Im'shā lors de cette nuit terrifiante.

Sous ses yeux, les Détachés redeviennent sauvages. Ils se battent avec barbarie, usant de leurs griffes et de leurs dents, piétinant, fauchant, massacrant tout ce qui bouge, qui respire et qui pense. Ils jouissent à s'entretuer, à l'instar des créatures de Mihitāna. Mais cette fois-ci, leur combat ne vise pas la survie du plus fort, mais l'annihilation. Car le Dévoreur n'a pas terminé son travail. Aux Talma'Djae de l'achever pour lui.

Malgré lui, Tokalinan sent qu'il doit participer au génocide. Sa peau est sombre et frémissante, ses vibrisses, hérissées, son regard aussi flamboyant que celui du maître de cérémonie. Avant d'être un Détaché, c'est un Timhkān. Les Timhkāns ont un passé belliqueux. Ce sont des guerriers. Le Dévoreur lui-même est né de leur sauvagerie et de leur goût du jeu.

À son tour, Tokalinan se met à frapper, mordre, piétiner. Ses griffes laissent de profonds sillons, le sang, dans sa bouche, distille un parfum envoûtant. Ses coups portent à chaque fois. Il est grand et puissant. De ses mains, il détruit la vie, pourfend cette chair chaude, brûlante, qui est celle des siens. Le Dévoreur susurre à son oreille, l'encourage à exterminer encore et encore. Aucun ne doit survivre. Leur temps est échu. Leur poussière d'étoiles s'est disséminée aux quatre vents.

Tokalinan chancelle.

Autour de lui, les Talma'Djae forment un amas sanguinolent. Il a scellé leur destin. Il ne reste que lui. Le dernier des Veilleurs.

Ses forces l'abandonnent enfin et il s'abat sur les cadavres de ses congénères.

Le froid ne le quittera plus. La conscience des Timhkāns s'est dissoute à jamais, malgré les tentatives des Talma'Djae.

Le silence est retombé sur la Conque, mais l'esprit menaçant y plane toujours. Il est ici, sur Paď'jé. Prêt à se réveiller et à jouer de nouveau.

Celui dont on implore l'oubli.
Celui dont on ne prononce pas le nom.

48

ATTAQUE

Stanislas Stanford ne dormirait pas cette nuit-là.

Vers trois heures du matin, il s'était extirpé de son lit pour rejoindre le Phare, le dernier étage de la base Tétra, et s'était installé face à la baie panoramique dans son fauteuil préféré. Une couverture sur les genoux, un thé bien chaud posé sur une pile de matériel désuet, les pieds dans l'épaisse moquette. Pour certains, le Phare n'était rien de plus que le fourre-tout de la station ; pour d'autres, un lieu de villégiature, propice à la lecture et à la réflexion. C'est du moins ainsi que le considérait le professeur.

Le brouillard de l'après-midi avait fini par se dissiper et la nuit était limpide. Les lumières de la station étaient éteintes, hormis celles de la cafétéria. Un peu partout sur la paroi de verre, des fleurs de glace, rehaussées par la clarté de Marie-Antoinette, tissaient leurs motifs délicats. Stanislas aimait y perdre son regard. Elles lui rappelaient sa petite enfance, sur Terre, lorsque ses parents l'emmenaient fêter Noël dans leur maison de campagne. C'est là qu'à douze ans, dans le grenier, il avait monté son premier labo. À cette époque déjà il s'amusait à passer son doigt menu sur leurs fractales énigmatiques, comme si lui seul y discernait un langage, un langage mathématique qui deviendrait le sien pour les décennies à venir.

Erwin ne se serait pas hasardé à contrarier sa rêverie. Il ronronnait à ses côtés, insensible à l'énervement général qui régnait dans la base depuis une dizaine de jours.

Kya avait mis son père et ses associés au courant de la situation : le site de la mission Archéa avait été annexé en bonne et due forme par la milice. Elle s'en voulait d'avoir tardé à les avertir de l'irruption des troupes sur le Glacier. Pour la réconforter, Stanislas lui avait rétorqué que même dûment

prévenus, ils auraient été impuissants face à une armada de bidasses armés jusqu'aux dents. Bien évidemment, cela changeait la donne. Plus question pour le professeur d'apporter sa contribution à l'équipe de la CosmoTek. Désormais, Haziel était prisonnier des vestiges et, à moins qu'il ne découvre un moyen de communiquer vers l'extérieur, aucune information ne parviendrait aux physiciens.

Stanislas ne savait trop quelle attitude adopter. Il n'avait jamais été un homme d'action. Il était capable de réfléchir, d'abstraire, d'imaginer, mais en aucun cas de traiter avec des escogriffes à la gâchette facile. La situation le perturbait tellement qu'il n'avait plus la tête à ses sacro-saints calculs. Pourquoi l'espèce humaine éprouvait-elle toujours ce besoin de rendre les choses compliquées plus compliquées encore ?

Le cœur de Stanislas tressaillit et il faillit renverser sa tasse de thé brûlant sur Erwin. Un bref mouvement dans la neige venait d'accrocher son attention. Il se redressa et se plaqua contre la vitre. Il espéra un instant que ce fût Kya. La jeune fille s'était à nouveau éclipsée Dieu sait où. Sur ce sujet, elle demeurait aussi hermétique qu'un coffre-fort. Il scruta le paysage à la recherche d'un patineur. Mais, dans l'ombre du Rogneux, il faisait bien trop sombre pour distinguer quoi que ce soit.

Malgré l'heure tardive, des éclats de voix montaient de la cafétéria. Les scientifiques se relaxaient à leur manière en jouant au poker. Ils batailleraient jusqu'aux petites heures et ne pointeraient leur nez le lendemain que pour le repas de midi. Indécrottables habitudes auxquelles Stanislas s'était accoutumé depuis le temps. C'était comme ça, chacun vivait et travaillait à sa guise. Il était la dernière personne à vouloir imposer son mode de vie.

La dizaine de cabines de la station se répartissaient entre l'étage du labo et celui du Phare. Justine et Bhagyashrī partageaient la même depuis deux ans. Celle de Kya, désespérément vide, se trouvait entre celle de Delaurier et la sienne. Le perpétuel remue-ménage de sa fille lui manquait.

Un vacarme épouvantable déchira la quiétude de ce milieu de nuit. Stanislas se leva d'un bond et Erwin sauta du fauteuil, le poil dressé. Des bruits de pas et des hurlements fusaient depuis le rez-de-chaussée. Trois coups de feu éclatèrent, suivis d'une salve de blaster. Il y eut un cri, le tumulte d'une course effrénée, accompagnés du grincement de tables et de chaises qu'on pousse à la hâte.

Le professeur, le cœur palpitant, se précipita dans le couloir.

— Stany, Bhag, Justine ! tonna la voix d'Alexis Korpatov dans l'interphone. On a besoin d'aide.

Stanislas dévala l'escalier et se trouva nez à nez avec Alexis et Youri. Ils avaient bloqué la porte menant à la cafétéria et la consolidaient à l'aide d'une armoire métallique remplie d'objets hétéroclites. Vladimir Nemeth rappliquait déjà avec d'autres pièces de mobilier susceptibles de renforcer l'installation. Au sol, Paul Lacroix gémissait, les doigts crispés sur son épaule droite. De grandes taches de sang maculaient son T-shirt.

— Ils ont eu Hopkins, rugit Alexis, les traits déformés par la colère.

Stanislas le dévisagea, bouche bée. Il restait interdit devant la scène qui se jouait sous ses yeux.

— Je ne comprends pas. De qui parles-tu ?

— Des miliciens ! Ils ont déboulé dans la cantine en fracassant la porte. Hopkins s'est emparé du revolver planqué sous l'évier, tu sais, celui que nous a laissé Haziel, au cas où… Il a tiré, le con ! Qu'est-ce qui lui est passé par la tête ? Les militaires ont riposté aussi sec.

Alexis essuya une larme du revers de sa manche.

— Michael Hopkins est… *mort* ? bredouilla le professeur, pétrifié.

Il ne parvenait pas à assimiler ce qu'il venait d'entendre. L'univers connu lui semblait soudain saisi de folie furieuse. Et, cette fois-ci, le point de Collapsus n'y était pour rien.

Alexis lança une volée d'insultes en direction de la porte, qui tremblait sous les coups des assaillants. Elle ne résisterait pas longtemps. Bhagyashrī et Justine déboulèrent dans l'escalier. La stupéfaction envahit immédiatement leurs mines endormies.

— On est attaqués, expliqua Alexis, qui avait pris la situation en main. Nous devons gagner le labo. De là, on abaisse la première cloison thermique. Elle les retiendra un moment. Bhagyashrī, il y a une trousse de premiers secours dans la salle de bains, sous les chiottes. Va la chercher. Stany et Vladimir, aidez Paul à se mettre debout. On décampe !

Ils grimpèrent tant bien que mal à l'étage supérieur.

Alexis actionnait déjà le mécanisme de la cloison de protection. Tandis qu'elle s'abattait, isolant les installations scientifiques du rez-de-chaussée, une lumière rouge commença à clignoter dans l'escalier. Les miliciens devraient utiliser les gros moyens pour en venir à bout. Elle avait été conçue pour les cas extrêmes : conflits, catastrophes naturelles. C'était un cas extrême.

Stanislas, Justine et Youri arpentaient le laboratoire. Vladimir avait rapporté des sacs de montagne et s'échinait à y entasser ce qui lui semblait le plus important : banques de stockage, consoles portables, appareils de mesure. Il s'agissait de sauver le plus de données possible.

Entre-temps, Alexis avait écumé sa cabine, située au niveau du Phare, et en était redescendu avec tout un arsenal militaire.

— On ne va pas se laisser prendre comme ça ! Un Russe, ça se bat, pas vrai ?

— Moi, je ne suis pas russe, protesta Bhagyashrī, qui s'efforçait de panser la blessure de Paul Lacroix. Si vous me disiez plutôt ce que vous espérez faire ? Tenir un siège de plusieurs mois ?

— D'abord on embarque ce qui est transportable, ensuite on met les voiles.

L'Indienne le regarda avec une expression ahurie.

— Par la voie des airs ? Je te rappelle que nos véhicules se trouvent dans le hangar… en bas.

— Et la passerelle, elle compte pour des prunes ? De là, il est possible de rejoindre la falaise. Il y a l'ancien sentier.

— Tu ne parles pas sérieusement ? Fuir à travers la montagne ? De nuit, avec notre matériel et un blessé ?

— On le portera. C'est ça ou se rendre aux miliciens.

— Et pourquoi pas ? Je déteste la violence.

Alexis cracha par terre.

— Les violents, ce sont eux, Bhag ! Ils ont abattu Hopkins. Un gars qui n'avait jamais fait de mal à une mouche et qui nettoyait sa console tous les deux jours. Libre à toi de rester ici et de travailler pour ces salopards, mais moi, je me casse !

— Ils sont dans le couloir, lança Vladimir depuis le labo. On peut assister à leur progression sur les écrans de contrôle. Ils n'ont pas l'air de bonne humeur.

— Ils ne s'attendaient pas à une résistance, ironisa Alexis. Une bande de matheux, tu parles ! (Il se mit à rire, en armant son blaster.) Moi, je préfère être un physicien mort plutôt qu'un physicien asservi !

— Pourquoi nous ont-ils attaqués ? se lamentait Bhagyashrī, envahie par la panique.

— Va savoir ce qui se passe dans la cervelle de ces crétins.

— Un membre de l'expédition Archéa aura mentionné notre existence, argua Justine. Intentionnellement ou par accident.

Personne ne trouva le courage de développer cette hypothèse et ses implications. Youri, Stanislas et Vladimir achevaient d'embarquer le matériel scientifique. Justine les aida à sortir les sacs du laboratoire. Ils étaient terriblement lourds.

— On ne réussira jamais à tout emporter, grogna Vladimir.

— L'essentiel, c'est d'avoir les simulations, les détecteurs et nos consoles, lâcha Stanislas en chargeant son paquetage sur l'épaule. Est-ce que les dernières données ont été enregistrées ?

— Une sauvegarde complète a été effectuée hier soir après le repas.

Le professeur eut l'air soulagé.

— À la guerre comme à la guerre, ajouta Alexis. On prend le strict nécessaire. On réinstallera le labo ailleurs.

— C'est ridicule, s'insurgea Bhagyashrī, où veux-tu qu'on le réinstalle ?

— Peu importe. D'abord on gagne le vieux processeur atmosphérique et, là, on avise.

— Le processeur ? s'exclama la mathématicienne. Mais il est à plus de cinq kilomètres !

Un raffut de tous les diables l'empêcha de poursuivre.

— Ils sont dans le couloir, commenta placidement Vladimir. Ils s'attaquent au pare-feu.

— Il nous faut du matériel d'escalade, vite ! cria Alexis à l'intention de Youri. Les autres, montez les sacs dans le Phare et équipez-vous pour affronter le froid : parkas, cagoules, chaufferettes, tout ce que vous pouvez ramasser dans vos cabines, pourvu que ça tienne chaud. Et n'oubliez pas vos géoteks pour les crevasses et vos sats. On en aura besoin.

— Erwin ! hurla Stanislas. Où a disparu ce foutu chat ?

— On s'en tape, gronda Alexis. On décampe.

Chargés comme des bêtes de somme, ils s'enfilèrent dans l'escalier. Paul Lacroix chancelait, soutenu par Youri et Bhagyashrī. Aussitôt au dernier étage, Alexis activa l'abaissement du second pare-feu, celui qui isolait le labo de l'attique. Ainsi, les miliciens auraient droit à une double dose de difficultés avant de leur mettre le grappin dessus.

L'espace semi-circulaire du Phare paraissait tranquille, comme si de rien n'était. Stanislas peinait à imaginer qu'une demi-heure auparavant il méditait dans son fauteuil, tapi dans la quiétude et l'obscurité.

Youri en avait profité pour ramasser au passage un bric-à-brac de cordes, baudriers, lampes frontales, piolets, crampons et mousquetons. Chacun fourra son nez dans le tas et acheva de se préparer en vue de l'évasion.

La forme de la base Tétra, ancienne station de climatologie, s'apparentait à celle d'un observatoire. À un détail prêt : elle était accolée à la montagne par son côté sud. Ce qu'Alexis avait appelé la passerelle longeait le flanc gauche du bâtiment et permettait un accès direct, quoique malaisé, à la falaise. Lorsqu'elle habitait encore chez son père, Kya avait l'habitude d'y grimper pour contempler le panorama, bien que l'endroit n'offrît rien de paradisiaque. À croire que le blast prenait un plaisir sournois à s'engouffrer entre les arêtes du Rogneux pour terminer sa course contre la passerelle et la secouer de toutes ses forces.

Mais Alexis n'était pas du genre à se décourager pour si peu.

Il ouvrit en grand le panneau vitré et des rafales s'y précipitèrent en hurlant. Les scientifiques, stoïquement figés au

milieu de la pièce, ressemblaient à une troupe de pêcheurs sur le point d'embarquer à bord d'un rafiot pour une partie de chasse à la baleine.

Youri finissait de distribuer des paquets de nourriture énergétique.

— C'est tout ce que j'ai pu tirer de ma réserve personnelle. Pour le café et le dessert, il faudrait redescendre au réfectoire…

— Rassure-toi, j'ai sauvé l'essentiel, cria Vladimir face au vent.

Il brandissait un flacon opaque d'une couleur indéfinissable, qu'il planqua dans son sac à dos.

— La vodka !

Bhagyashrī le gratifia d'une insulte en hindī.

Stanislas s'avança avec précaution sur le dallage givré, en suivant les traces de Youri et d'Alexis. Ce dernier jouait déjà les équilibristes. Debout sur la balustrade, il fixait des pitons dans la glace. Un plan à se tuer. Il fut rapidement avalé par l'obscurité. Par chance, une grande partie de la passerelle – de par son orientation – demeurait invisible depuis le sol. Les miliciens n'avaient pas encore réalisé ce que les physiciens projetaient d'accomplir. C'était bien leur seul avantage.

Bhagyashrī serrait Stanislas de près. Il entendait les mantras que la jeune femme récitait d'une voix chevrotante dans son dos. Il lui étreignit le bras pour la rassurer.

— Jamais je ne pourrai monter là-haut, sanglota-t-elle. J'ai le vertige. Et c'est sans compter Paul. Dans son état, il n'y arrivera pas plus que moi.

Le professeur était lui-même à deux doigts de céder à la panique. L'adrénaline l'avait desservi. Comment avait-il pu se laisser entraîner par la détermination aveugle d'Alexis et présumer une seconde que lui et son équipe réussiraient un pareil exploit ? Lui-même tutoyait la soixantaine, et la majorité de ses collègues étaient des chercheurs pantouflards : en aucun cas des têtes brûlées telles que se révélait si inopinément Alexis.

À travers les mugissements du vent, on percevait à peine ses coups de piolet, s'acharnant contre la glace et la roche. Stanislas essayait de l'imaginer amarrant ses mousquetons pour assurer

le passage de ses camarades. L'aventure se présentait de façon hasardeuse, quasi surréaliste. Pour un peu, il se serait cru en train de cauchemarder, les dents et les poings serrés, au fin fond de son lit.

La corniche où le scientifique avait disparu longeait la falaise sur une cinquantaine de mètres, puis elle s'enfonçait au cœur de la montagne. Elle reliait, par un petit sentier taillé à même le granit, la base Tétra au premier processeur atmosphérique, mis en place cinquante ans auparavant par les précurseurs de l'idée d'un réchauffement planifié. Atteindre ce sentier puis les installations techniques – une poignée de kilomètres plus au sud – incarnait leur seul espoir de salut, la reddition mise à part. S'ils y parvenaient, ils pourraient s'abriter dans les bâtiments désaffectés puis, dans un deuxième temps, continuer leur route et gagner l'un des comptoirs miniers qui fleurissaient dans les vallées adjacentes. Si leurs poursuivants s'avisaient de les traquer jusque-là, ils n'auraient aucun mal à se fondre dans la foule des travailleurs. Mais pour l'heure ces perspectives ne se résumaient qu'à une ribambelle de « si ».

Sur le promontoire, les scientifiques luttaient contre le froid. Alexis semblait avoir disparu depuis une éternité. Justine et Vladimir peinaient à soutenir Paul. Si les circonstances n'avaient pas été si dramatiques, Stanislas en aurait presque pouffé de rire.

Il s'approcha avec circonspection du rebord et risqua un regard vers le bas. Deux véhicules tout-terrain étaient arrêtés face à l'entrée de la station, où une escouade montait la garde.

En définitive, il suffisait à leurs assaillants de patienter jusqu'à ce que le fruit dégringole tout seul de l'arbre.

49

À L'INTÉRIEUR…

Le professeur Seth Tranktak épongea la transpiration qui lui coulait le long des tempes. Il se tenait à une dizaine de mètres du sas mis en place la veille autour du portique. À ses côtés, le colonel Taurok buvait un grand verre d'eau glacée. Ses hommes ainsi que ceux de l'équipe scientifique avaient perdu un jour entier à déblayer les décombres avant de pouvoir installer leur dispositif de confinement, qui consistait en un tunnel blanc amovible de trois mètres cinquante de diamètre et d'une longueur de dix, permettant d'isoler l'atmosphère qu'ils découvriraient au-delà de la porte de celle du couloir aux inscriptions.

Bien qu'il affichât une mine impassible, Tranktak était anxieux.

Son costume noir lui paraissait soudain étriqué, son cuir chevelu le démangeait sans raison. Il transpirait. Beaucoup. À son humeur exécrable – provoquée par la destruction de la majorité des textes du portique – s'ajoutait l'impression de se sentir en permanence observé. Curieusement, les dégâts causés par le suicide de Donaldsen n'avaient pas affecté le mécanisme générant l'apparition holographique de la *Créature*. Sa tête trônait toujours sur la partie supérieure du battant central, juste au-dessus des attaches qui étayaient le dispositif de confinement. Un mélange de polymère, de pierre brute, d'œuvres d'art dévastées et de technologie hermétique : incongru, mal assorti, indécent.

Le major Wilhelm déboula du couloir d'un pas lourd.

— Quand sera-t-il possible d'interroger ce physicien ? l'aborda Taurok aussitôt qu'il les eût rejoints.

— Ça ne saurait tarder, mon colonel.

— Qu'attendez-vous donc ? Un autre incident ?

— Un léger contretemps, mon colonel. Mais tout va très rapidement rentrer dans l'ordre.

Taurok fronça les sourcils.

— Je croyais que votre opération de nettoyage serait achevée avant le lever du jour.

— Elle suit son cours, mon colonel.

Malgré ses efforts pour ne rien laisser transparaître, le major arborait une moue contrariée. Il détestait que les choses ne se déroulent pas exactement de la façon prévue.

— Pourriez-vous être plus explicite ? lui intima Taurok.

Wilhelm s'éclaircit la gorge. Il peinait à formuler ses mots. Il aurait préféré ne pas s'appesantir sur les détails : pour l'heure, l'intervention s'avérait un cuisant échec.

— Les habitants de la base de climatologie manifestent une certaine résistance, avoua-t-il évasivement.

— Ah ! Une résistance armée ?

— Oui, mon colonel. Vous aviez vu juste. La mission Archéa a sans doute été infiltrée par un noyau extrémiste indépendantiste.

Tranktak ne put réprimer un ricanement, détail qui n'échappa pas à Taurok. Celui-ci se tourna vers lui.

— Quelque chose vous tracasse, professeur ?

— C'est ridicule ! Les Enfants de Gemma sont connus pour s'opposer farouchement à toute démarche scientifique, et ils s'allieraient avec des physiciens ? Vous m'en direz tant !

— Leur réaction prouve que ces chercheurs sont non seulement impliqués, mais probablement à l'origine du sabotage de l'expédition.

— Le sabotage ? répéta Tranktak.

— Je veux parler des empoisonnements.

Le xénologue tombait des nues.

— Je constate que l'information circule à merveille. Ainsi, nous sommes *empoisonnés* ! Spoliés d'une mine de richesses archéologiques et, maintenant, empoisonnés !

Il s'éloigna de quelques pas en se tamponnant le front. Dieu qu'il avait chaud ! Il était certain d'avoir de la fièvre.

À travers les parois translucides du tunnel, il apercevait la clarté du faisceau laser. L'appareil découpait un étroit sillon

dans la façade. Plus des trois quarts du périmètre avaient été entamés et les hommes procédaient à présent avec la plus grande circonspection. À la moindre anomalie, l'opération serait interrompue. La tension nerveuse atteignait son paroxysme. Malgré les calmants prescrits par Maya, la journée précédente avait été houleuse. Trois camps s'affrontaient : les partisans de la destruction de la porte, les opposants, et les rares indécis. Taurok et sa clique appartenaient massivement à la première catégorie. Parmi les scientifiques, le pourcentage de pour et de contre était à peu près équivalent.

De son côté, Tranktak se sentait paradoxalement indéterminé. Une moitié de lui aspirait à découvrir ce qui se cachait derrière le propylée, l'autre en concevait de la peur. Une peur viscérale, instinctive.

Il se figea. Ambre Pasquier s'avançait dans sa direction. Elle l'observait, une expression pénétrante sur le visage.

Juste avant le début des opérations, aux premières heures, il avait surpris chez elle ce même regard. Contrairement à ses habitudes, elle l'avait dévisagé avec une intensité qui l'avait mis à nu. Il s'était efforcé de dissimuler la blancheur luisante de sa peau, la maigreur quasi maladive de ses membres, le spasme incontrôlable qui agitait par intermittence sa paupière. En vain. Il s'était senti minuscule, transparent, sans profondeur, offert en pâture à son opprobre. Quelque part, cette femme l'effrayait. Qu'avait-elle voulu lui signifier par ce regard ? Rien qu'à y penser, il en frémissait encore.

Et voilà qu'elle remettait ça !

Debout devant le sas, affublée de sa combinaison de protection, Ambre Pasquier le décortiquait, le hachait menu aussi crûment que le faisceau laser dans le basalte. Malgré la touffeur ambiante, il en était glacé jusqu'à l'os. Peut-être aurait-il dû quand même les avaler, ces foutus cachets du docteur Temper, au lieu de bêtement lui rire au nez ! Il s'en mordait les doigts.

Quelqu'un cria et l'éclat du laser s'évanouit. Le faisceau avait rejoint son point d'origine. C'était à Delaurier et à Hoffmuller de prendre le relais. À l'aide de MiniJoe, ils désolidariseraient la portion découpée du reste de l'infrastructure et la

repousseraient lentement vers l'intérieur. Les tomographes détectaient un vaste espace au-delà du portique. Ainsi, le sas et le couloir ne seraient pas encombrés, facilitant leurs mesures de repli si quelque chose tournait mal.

Si quelque chose tournait mal…

Tant de choses pouvaient mal tourner ! Le xénologue jeta un coup d'œil inquiet à l'équipe de surveillance. Pour l'heure, ils ne signalaient rien d'inhabituel. Les alarmes ne retentissaient pas, les analyseurs demeuraient impassibles. Aucun diablotin n'avait encore surgi de sa boîte en ricanant.

Il enfila sa combinaison de protection. Malgré sa nervosité, il souhaitait être parmi les premiers à franchir le passage.

MiniJoe, sous les doigts de Delaurier, se mit à pousser minutieusement le bloc de pierre. La manœuvre était retransmise depuis les panneaux de contrôle installés face au portique.

Il avait été convenu que les militaires, sous le commandement de Taurok, ouvriraient la voie. Les scientifiques et leur matériel viendraient ensuite, en deux équipes de cinq personnes. Un troisième groupe se contenterait de surveiller les moniteurs depuis le couloir.

MiniJoe avait plongé au cœur de la paroi, dont l'épaisseur avoisinait deux mètres. Si quelque chose de nuisible se tapissait derrière, Delaurier et Hoffmuller trinqueraient pour les autres. La dizaine de miliciens dirigés par le colonel s'engouffrèrent dans le sas à la suite de la tracteuse-foreuse. Engoncés dans leurs combinaisons, l'arme au poing, leurs lampes frontales trouant l'espace devant eux, ils donnaient l'impression de partir en expédition punitive.

Tranktak retenait son souffle. Ambre Pasquier l'avait rejoint. Ils attendraient ensemble le signal de Taurok pour pénétrer dans le tunnel. Sur les écrans, les caméras de MiniJoe diffusaient une image étrangement brumeuse. Sans doute un problème de réglage.

Tranktak sentit son cœur s'accélérer. Tous les soldats avaient été avalés par le sas. Quelques instants s'écoulèrent avant qu'il ne perçoive la voix de Taurok.

— Équipe un, c'est à vous. La voie est libre.

Il s’avança, amorçant le mouvement de son groupe.

La première cloison se referma derrière eux, et ils se retrouvèrent momentanément prisonniers du compartiment de sécurité. Neuf mètres plus loin, la seconde cloison coulissa. Tranktak alluma aussitôt le projecteur de sa combinaison. Mesure qui se révéla superflue.

L’intérieur de l’infrastructure rayonnait d’une clarté verte phosphorescente. C’était apparemment ce qui troublait la qualité de la retransmission.

Le xénologue n’avait pas ébauché deux pas de l’autre côté que son regard s’envola vers les hauteurs…

50

VOLTE-FACE

Dans deux heures, les premières lueurs de l'aube dilueraient la nuit.

La plupart des scientifiques avaient regagné l'intérieur du Phare. Face à la baie vitrée, ils scrutaient avidement la corniche où avait disparu Alexis Korpatov. Le vent s'était mis à charrier de minuscules flocons de neige, histoire de pimenter leur évasion. Le silence n'était troublé que par les gémissements de Paul Lacroix, allongé à même le sol. Un étage en dessous, les miliciens entamaient leur travail de sape sur la seconde cloison. Youri Malenko surveillait l'escalier, l'arme au poing, prêt à défendre leurs arrières.

Stanislas avait mûrement réfléchi.

Il ne partirait pas.

Outre qu'il avait dépassé l'âge de ce genre de prouesse, il ne parvenait pas à se résoudre à abandonner Bhagyashrī et Paul. C'était plus fort que lui. Alexis, Youri, Vladimir et Justine prendraient la suite de ses recherches. Ensemble, ils reconstruiraient le labo, poursuivraient l'étude des aléas quantiques du point de Collapsus, trouveraient un moyen d'alerter l'opinion. Il fallait rester optimiste. En prime, il était persuadé qu'Haziel et Ambre Pasquier n'avaient pas dit leur dernier mot.

Et puis, s'il se tuait, qui veillerait sur Kya ?

Il était sa seule famille.

— On peut y arriver, les gars. Le chemin est étroit, mais il n'est pas obstrué.

Alexis revenait de sa mission de reconnaissance. À quelques pas de la balustrade, il se libéra de la corde puis sauta sur la passerelle.

Justine Monaghan pivota vers le professeur.

— Tu es bien sûr de ne pas vouloir t'enfuir avec nous ?

— Sûr et certain. J'ai eu la naïveté de croire que j'étais toujours aussi fringant que vous. Je vous ralentirais. Filez avant qu'il ne soit trop tard.

— Surtout, ne joue pas les héros.

— Promis.

Il déposa un baiser sur le front de la jeune femme, qui lui sourit.

Alexis achevait de vérifier l'équipement de ses collègues. Arrivé devant Stanislas, il lui donna une chaleureuse accolade. Ils échangèrent quelques mots en russe, puis Alexis prit la direction des opérations. Il grimpa sur la rambarde, aussitôt suivi par Justine qui, une fois assurée, s'aventura sur le ressaut.

Vladimir et Youri se trouvaient encore sur la passerelle, prêts à s'engager à leur tour, quand une salve de blaster pulvérisa un pan de falaise. Des fragments de glace et de roche dévalèrent le versant et s'abattirent sur le sentier, à l'endroit précis où se tenait Justine. Frappée de plein fouet par des éclats, celle-ci perdit l'équilibre et tomba dans le vide, la bouche ouverte sur un cri de surprise. Elle dévissa jusqu'à ce que la cheville fixée dans le granit stoppe net sa chute. Son corps se balança violemment d'avant en arrière et heurta la paroi, la laissant étourdie.

Alexis réagit au quart de tour et se précipita sur la corde. Malgré le danger, il entreprit de remonter la jeune femme. Youri enjamba à son tour la rambarde pour lui prêter main-forte. Il n'en eut guère le temps. Les miliciens récidivaient, inondant la corniche de leur feu. Il bondit en arrière et se jeta sur le sol givré de la passerelle.

Stanislas s'était figé.

Tétanisé par la rapidité et l'horreur du drame, il vit Alexis Korpatov se faire transpercer par plusieurs impacts et basculer dans le vide. En contrebas, des ordres fusèrent et les tirs cessèrent sur-le-champ.

Dans le silence soudain, des claquements secs succédèrent aux rafales des blasters. Il fallut quelques instants à Stanislas pour comprendre leur origine. Les rivets retenant Justine cédaient les uns après les autres.

Clac, clac, clac, clac !

Avant qu'il n'ait pu proférer le moindre son, la jeune femme s'écrasait sur la glace, une quinzaine de mètres plus bas, à côté du corps d'Alexis.

Stanislas eut la certitude immédiate que tous deux étaient morts. Aussi morts que Michael Hopkins.

Tués tous les trois par sa faute.

— Stanislas, tu es blessé ?

Il leva la tête, éperdu, submergé de douleur. Vladimir était agenouillé à ses côtés.

— Non… je ne crois pas, réussit-il à bredouiller.

Son équipier l'aida à se mettre debout et à regagner l'intérieur. Bhagyashrī sanglotait dans un coin.

Dehors, les tirs avaient repris de façon très soutenue, mais curieusement aucun n'atteignait plus la passerelle. Youri hasarda un œil par-dessus la rambarde.

— Ils se flinguent entre eux, ces cons !

En contrebas, l'esplanade essuyait tous les feux de l'enfer. L'un des véhicules militaires venait d'exploser et plusieurs hommes gisaient sur le sol. C'était à n'y rien comprendre.

Vladimir enjamba les débris qui encombraient la corniche et rejoignit Youri.

Les miliciens subissaient à leur tour une offensive. Des troupes armées, parfaitement invisibles, les canardaient depuis les surplombs rocheux. À moins de se replier dans le bâtiment ou de battre en retraite, ils n'avaient aucune chance. Ils ne s'étaient pas préparés à une résistance et encore moins à une attaque en bonne et due forme.

Des ordres furent vociférés. Les salves s'espacèrent. Les soldats se retiraient, tentant désespérément d'échapper à leurs mystérieux assaillants. Une véritable déconfiture.

Bientôt, les échanges de tirs cessèrent complètement. Au sol, un groupe d'hommes avait pris possession des lieux et du véhicule encore intact. Deux silhouettes auscultaient les corps d'Alexis et de Justine. L'une d'elles leva la tête et cria quelque chose aux scientifiques.

À l'intérieur du Phare, Stanislas serrait Bhagyashrī dans ses bras. Paul Lacroix avait perdu connaissance.

Youri s'approcha du professeur et le prit doucement par les épaules pour l'aider à se relever.

— Stany, il y a quelqu'un qui t'appelle. En bas…

Stanislas, soutenu par son collègue, fit deux ou trois pas chancelants sur la passerelle. Ses jambes le supportaient à grand-peine. Il avait le sentiment d'avoir vieilli de dix ans en l'espace de quelques heures. Son regard croisa brièvement celui de Vladimir, accroupi dans un angle, les larmes aux yeux.

Stanislas se pencha par-dessus la rambarde. Une petite silhouette lui adressait de grands gestes. Il mit un certain temps à la reconnaître.

C'était sa fille, Kya.

Une Kya en tenue de combat et armée jusqu'aux dents.

51

ENVOLÉE

Jonas dans la baleine, se répétait Tranktak.

Son regard ne pouvait se détacher de la forme hélicoïdale qui, du centre de la salle, s'envolait en tournoyant vers les hauteurs. Selon le colonel, le portique s'apparentait plus à un passage rituel qu'à un obstacle réel. Pourtant, en forçant l'accès à l'infrastructure, militaires et scientifiques avaient pénétré dans un monde qui leur était complètement étranger. Ici, plus rien n'évoquait cette architecture minutieuse et naturaliste, arrachée à la pierre brute par la force du ciseau. La porte marquait bel et bien une frontière, une barrière matérielle qui n'avait rien de symbolique.

Car l'endroit où ils avaient débouché était *autre*.

Dans tous les sens du terme.

Tranktak baissa un instant les yeux, étourdi. Des points violets dansèrent dans son champ de vision puis se clairsemèrent. Il se massa gauchement la nuque, à travers le tissu de sa combinaison, puis retourna à sa contemplation.

De même que pour les inscriptions du portique il cherchait un commencement et un aboutissement, une origine et une fin à cette surenchère de sinuosités et de volutes qui tourbillonnaient dans un vertigineux mouvement d'ascension.

Ils se trouvaient à l'intérieur d'un vaste dôme que le xénologue parvenait difficilement à décrire et, encore moins, à comprendre. Au milieu, figurant le pivot central, un axe torsadé d'une cinquantaine de mètres de large – véritable épine dorsale de l'édifice – jaillissait du sol et charpentait le volume de bas en haut. À mi-chemin, il se déployait en une spire magistrale, de plus en plus ample, qui se fondait dans l'épaisseur des murs et rejoignait le foisonnement de courbes qui s'élevaient jusqu'à se perdre, des centaines de mètres au-dessus de leurs têtes.

Un arbre géant, grimpant – mieux, s'enroulant – vers les deux invisibles, songea le xénologue. Ses ramifications, en nombre incalculable, s'arquaient vers les parois, chorégraphiant tout un jeu de voûtes, qui conférait à l'ensemble la même impression de complexité que les écritures décorant l'enfilade des portiques.

L'espace intérieur mesurait dans les trois cents mètres de diamètre. Quant à sa hauteur, Tranktak la jugea impossible à estimer.

Sans conteste, l'élément le plus mystérieux demeurait l'axe central.

On y était naturellement attiré par l'inclinaison en pente douce du plancher, qui créait un dénivelé de quelques mètres entre la plateforme sur laquelle se tenaient scientifiques et miliciens et le point d'émergence du pilier. La matière qui le composait, transparente et lumineuse, diffusait un vert pâle qui atténuait l'éclat des lampes frontales, égalisait les contrastes et donnait à chacun un teint cadavérique.

Tranktak plissa les paupières pour mieux en discerner les détails. Il lui sembla y relever des formes, des ondulations, comme si l'essence qui s'y trouvait prisonnière avait jadis été animée.

Un fluide immobile.

Cette observation soutenue suffit à le plonger dans un état proche de l'hypnose. En même temps, ses yeux larmoyaient, sa tête le faisait souffrir, la transpiration continuait de dégouliner le long de ses tempes, malgré la régulation thermique de sa combinaison.

Il avala sa salive, voulut s'éponger le visage, mais son avant-bras heurta la visière de son casque. Il fut envahi de l'irrépressible envie de le retirer et de se précipiter vers la substance pour en éprouver la texture, le moelleux. La goûter.

À cet instant. Ambre Pasquier s'arrêta à sa hauteur.

Il s'avisa immédiatement de sa présence. D'une façon tangible, physique, comme si elle l'avait touché. Or il n'en était rien.

Leurs regards se croisèrent, puis, à son tour, elle s'absorba dans la contemplation de l'axe.

— Jonas dans la baleine, répéta-t-il encore, mais d'une voix tremblante cette fois-ci.

L'équipe numéro deux émergeait à présent du sas. Maya Temper s'était immobilisée sur le seuil, abasourdie. Non loin du passage, Delaurier discutait avec Béat Hoffmuller et Kim Chulak. Le colonel Taurok donnait des ordres, tandis que les militaires débarquaient le matériel scientifique. Les conversations des chercheurs résonnèrent dans les écouteurs de Tranktak.

— Ben, mon vieux, c'est de l'architecture ! s'exclama Adam Wilbur.

— De l'architecture ? rétorqua Léna Andriakis. Pas de véritable symétrie, un plancher qui s'incline en devers vers le moyeu central, et ces formes, enroulées, comme *sécrétées*… Je pencherais plutôt pour un cocon géant.

— T'ai-je déjà dit que je n'appréciais pas ton humour, Léna ? ronchonna Adam.

— Loin de moi l'envie de te faire rigoler.

— Moi, je constate une ressemblance avec le Grand Arc, nota Nancy.

— Vu de l'intérieur, alors, trancha Léna.

— Comment savoir à quoi il ressemble de l'intérieur ? reprit Adam. Tu as une imagination délirante.

— Je partage ton avis, Nancy (c'était Maya Temper). Le Grand Arc ou quelque chose d'autre… quelque chose de familier… mais pour l'heure, ça m'échappe.

— Pourrait-il s'agir d'un vaisseau plus petit, enfoui au cœur de la planète ? continua Nancy sur la même lancée.

— Un vaisseau filiforme dans ce cas.

— Les Bâtisseurs sont peut-être très minces et très longs, plaisanta Delaurier.

Personne ne daigna réagir.

Il y eut un instant de silence, l'image du Grand Arc obnubilant les esprits.

Entre-temps, Léna s'était approchée de la paroi où avait été percée l'ouverture.

— Quelle est cette matière ?

— Je te déconseille d'y toucher avant que j'aie obtenu les premiers résultats, l'interpella Kim Chulak.

Léna poussa plus loin son exploration. Elle suivait lentement la déclivité conduisant au centre du dôme. Après vingt mètres, elle s'arrêta d'elle-même. Le pilier qui en surgissait lui semblait vaguement menaçant.

— D'autres fascinantes déductions que tu as envie de partager avec nous ? la taquina Delaurier.

Elle lui lança un regard noir qui se perdit dans le reflet de sa visière.

Maya avait rejoint la microbiologiste. Les deux femmes contemplaient le moyeu qui s'enfonçait dans le sol.

— On dirait que ce tube…, commença la doctoresse.

— … cette cuve, proposa Léna.

— … se prolonge sous le plancher. Je me demande jusqu'à quelle profondeur.

— Difficile à estimer, dit Delaurier. La structure centrale échappe aux scanners.

— Encore une similarité avec le Grand Arc, releva Maya. Lui aussi demeure impénétrable.

— La lumière qui émane du moyeu génère un curieux effet, expliqua Adam Wilbur. C'est elle qui perturbe nos détecteurs. Il faudra en déterminer la nature.

— Eh bien, on l'a finalement dénichée, notre forme de technologie avancée, lâcha Kim Chulak en donnant une petite tape dans le dos de son équipier. Nous allons pouvoir nous mettre au travail.

Delaurier aurait aimé partager l'engouement de Chulak, mais la perspective d'étudier ce qui irradiait de la cuve – ainsi nommée par Léna – ne le réjouissait pas. L'étrangeté absolue de l'endroit exerçait sur lui une action répulsive. Il n'avait pas la moindre idée de l'utilité de cette structure et encore moins de ce qui se trouvait à l'intérieur. En vérité, il ne savait pas trop à quoi il s'était attendu, mais résolument pas à ça. Étaient-ils devant le générateur, la machine, dont il avait débattu avec Stanislas ? Encore une fois, il regretta amèrement l'absence de ses équipiers de la base Tétra.

Autour de lui, le groupe se dispersait. Chacun regagnait ses appareils sous le regard de Taurok. Béat Hoffmuller lui adressa un signe depuis la cabine de MiniJoe. Il implorait son aide.

Haziel prit la direction de la foreuse. Quelque chose le tarabustait, sans qu'il parvienne à mettre le doigt dessus. L'architecture de l'ensemble détonnait radicalement avec ce qu'ils avaient découvert jusqu'à présent : ni pierre ouvragée, ni marques de ciseau ou de burin, détails auxquels il était possible de se rattacher, de se reconnaître. Rien que ces spires, ces ellipses, ces envolées, comme issues d'un organisme vivant… À ce propos, il maudissait le commentaire de Léna. Sa pertinence lui avait donné la chair de poule.

Au moment de croiser Ambre et Tranktak, il prit enfin conscience de ce qui le dérangeait. Il ne put s'empêcher de le signifier au xénologue :

— Tranktak, vous qui espériez poursuivre votre travail épigraphique, vous l'avez dans l'os. Il n'y a pas un seul texte ici.

Le professeur resta silencieux, et ni lui ni Ambre ne prirent la peine de se retourner. Haziel se sentit passablement irrité par leur indifférence, mais il n'insista pas. Il ne souhaitait pas provoquer d'esclandre. Il activa le pas et rejoignit Béat. Il avait du boulot.

Tranktak et Ambre s'abîmaient dans l'observation de ce qui, à leurs yeux uniquement, ondoyait désormais au cœur du pilier.

Le fluide.

Avant même de s'en rendre compte, Tranktak avait commencé à parler, d'une voix lente, monocorde, à la limite de l'audible :

— Pas de texte. C'est une remarque pertinente.

— Oui, acquiesça Ambre sur un ton équivalent. Ici, l'écriture est inutile. *À lui seul, Il est le texte*.

Leurs regards se croisèrent une nouvelle fois.

Bien que leur laconique échange échappât aux normes de la rationalité, le xénologue comprit ce que la chercheuse sous-entendait. Il ne s'était jamais trouvé dans un état aussi étrange, aussi paradoxal, à la lisière de la schizophrénie.

Une escouade de soldats, transportant des caisses de matériel en direction du moyeu central, les devança. Tranktak eut le sentiment qu'ils appartenaient à un monde distant. Il observa ensuite les scientifiques qui travaillaient aux abords du sas et en retira une sensation identique. Ils se tenaient tous là, à quelques dizaines de pas, pourtant leur présence ne le concernait plus. Seule Ambre Pasquier évoluait dans le même univers que lui.

Nous sommes des éléments choisis, des élus, s'enorgueillit-il.

À l'émergence de cette pensée, le phénomène s'accentua encore. À présent, il voyait autant à travers les yeux de la chercheuse qu'à travers les siens. C'était comme s'il était en elle, littéralement. Fondu dans sa peau, ses organes, ses seins, son corps de femme. Il était elle et, simultanément, il avait envie d'elle. Sensation étrange et terrifiante d'avoir dépassé la frontière de l'individu.

En cet instant, nous sommes un.

Le regard de Tranktak fut soudainement attiré par le périmètre immédiat de l'axe. Il sut que quelque chose était sur le point de se produire.

Quelque chose de néfaste.

Ces hommes armés qui s'activaient non loin du moyeu central se trouvaient trop près, beaucoup trop près de la cuve, même si rien ne paraissait les menacer d'une façon directe. Ils installaient tranquillement leurs appareils de mesure comme s'ils se préparaient à pique-niquer. Dans les écouteurs de Tranktak, les conversations égrenaient leurs banalités. Mis à part Ambre et lui-même, personne ne suspectait l'imminence d'un danger.

Fallait-il les alerter ? Crier ? Gesticuler ?

Un coup d'œil à Ambre et il comprit qu'elle savait également. Un mélange d'indifférence et de haine se dépeignait sur son visage. Haine qui devint aussitôt sienne.

Sa seule réaction fut de tomber à genoux face à la cuve, comme prosterné devant la statue de la Sainte-Vierge.

Dans son esprit se matérialisa l'image d'une église.

Il revit sa mère le traînant de force à la messe, dans la petite paroisse de son village natal, près de Lodz, dans l'ancienne

Pologne, désormais propriété du bloc-État eurobalkanique. Il était dix heures du matin. Il faisait froid. Il neigeait en ce début de janvier.

Ces souvenirs s'imposèrent avec une vivacité telle qu'il se crut redevenu cet enfant de cinq ou six ans. Il entendit clairement l'appel des cloches, les paroles cérémonieuses de l'office, les chants liturgiques. Puis ses cris – et ceux, suraigus, de sa mère – quand elle le laissa seul dans l'église. Chaque dimanche, et c'était un rituel immuable, elle le confiait au curé et disparaissait pendant des heures. Alors, l'inavouable se produisait.

Avec le même dégoût qu'autrefois, il sentit les doigts du prêtre caresser sa peau douce de bambin…

Cela ne dura qu'une nanoseconde.

Une brève déflagration, et l'atmosphère s'embrasa. Là où s'était tenue la poignée de miliciens, plus rien ne subsistait. Rien que le vide, le néant. Pire, l'absence de néant. Et tous les regards convergeaient avec horreur vers cette absence aussi soudaine qu'improbable.

Puis des hurlements jaillirent dans ses écouteurs, criblant son cerveau d'aiguilles acérées.

Ambre Pasquier, libérée de son état hypnotique, vociférait telle une damnée, la bouche tordue, les yeux exorbités, ses gants convulsionnés sur son casque, comme si elle s'apprêtait à l'arracher.

Dans la vaste salle, tous s'étaient figés, paralysés par ce cri, englués dans l'épaisseur de l'air, pétris par l'étrangeté morbide de la scène.

Delaurier fut le premier à réagir. Il se précipita vers la chercheuse pour tenter de la calmer.

Tranktak assistait aux événements comme à travers l'enveloppe d'une chrysalide. Il vit le Canadien saisir la jeune femme à bras-le-corps, mais celle-ci le repoussa avec brutalité et se mit à courir. C'était grotesque de la voir détaler de cette façon, les mains agrippées à sa visière, la combinaison entravant ses mouvements.

Un grand flou régnait parmi les militaires et les scientifiques. Plus personne n'osait bouger. Ambre passa devant une

escouade qui la laissa filer en direction de la paroi du dôme. Où espérait-elle fuir ? C'est alors que le xénologue remarqua la rampe. Jaillissant de la façade et débouchant au niveau du sol, elle s'enfonçait dans l'épaisseur de la circonférence. Au moment où la chercheuse s'y engouffrait, le colonel le tira en arrière et l'aida à se relever.

— Professeur Tranktak, vous n'avez rien ?

Il bafouilla quelques paroles, conscient que quelque chose lui était arrivé. Mais quoi ?

Les hurlements d'Ambre Pasquier s'atténuèrent puis cessèrent. La cloison qui l'avait avalée brouillait les transmissions.

Tranktak était en colère.

Il en voulait à Ambre. Pourquoi s'être enfuie ? Pourquoi avoir détruit le lien tout neuf qui les unissait ? Et pourquoi s'être volontairement soustraite au fluide ? *Il* avait besoin de leurs deux énergies, de leur complémentarité. *Il* avait tant à leur offrir. Et puis Taurok le serrait trop fort ! Il avait la même poigne que ce damné curé !

Il se débattit, lui donna des coups de pied. Pour un peu, il se serait débarrassé de son casque et l'aurait mordu.

Surpris, le colonel battit en retraite.

Autour d'eux, ça s'agitait sec. Les militaires couraient en tout sens, pareils à des volatiles affolés, brandissant leurs armes à tort et à travers. Le danger avait surgi de nulle part. Il n'y avait aucun ennemi spécifique à canarder.

Kim Chulak, dans un mélange d'avidité scientifique et de consternation, fixait l'endroit où les soldats s'étaient évaporés. Aucune trace n'en subsistait.

— Que tout le monde s'éloigne ! hurla Taurok. Périmètre de sécurité !

— Cinq hommes avec moi. On doit ramener le docteur Pasquier, saine et sauve. Et que ça saute ! Faites gaffe à vos culs !

C'était Wilhelm, chargé d'un encombrant attirail de grimpe. Il braillait ses ordres de sa voix insupportable. À la limite du castrat.

Tranktak vit Delaurier se ruer vers lui.

— Laissez-moi vous accompagner, je suis proche d'Ambre Pasquier. Elle sera plus raisonnable si je suis à vos côtés. Elle n'est pas dans son état normal… depuis le suicide de Donaldsen.

— Qui est dans son état normal ? tonna le major. Vous peut-être ?

En guise de réponse, Wilhelm lui balança son barda sur les pieds.

— On ne sera pas de trop sur ce coup !

Delaurier ramassa le tout sans ajouter un mot. Ils partirent, Wilhelm en tête. Une escouade de six gaillards qui courait lourdement en direction de la paroi, à l'endroit où Ambre avait disparu. Un troupeau d'éléphants en tenue de plongée.

Comme c'est ridicule, trivial, burlesque, cogitait Seth Tranktak.

Soudain, il ne parvint plus à se contrôler.

Il éclata de rire.

52

LA RENCONTRE

Il fallait qu'elle fuie.

Le plus vite possible. Le plus loin possible. Vers la surface, la lumière, le froid.

Pour Lui échapper.

Elle courait avec toute son énergie, toute sa volonté, faisant fi de sa combinaison qui ralentissait ses mouvements, provoquait un bruit de papier froissé à chacune de ses enjambées. Ses halètements saturaient ses écouteurs. La buée, à l'intérieur de sa visière, l'empêchait de distinguer quoi que ce soit. Elle ignorait où elle avait abouti. Elle n'était consciente que d'une chose : elle devait s'éloigner au plus vite de la cuve.

Sinon Il la rattraperait.

Il n'avait jamais été si proche.

Avec des gestes expéditifs, elle décrocha les attaches de son casque et le jeta au loin. Il rebondit sur les parois avec un son étouffé. Elle aspira d'un coup l'air chaud et humide dans lequel elle baignait. Difficile à inhaler, opaque, visqueux. Une purée d'atmosphère. Il exhalait une odeur également. Une fragrance qu'elle était certaine de connaître, mais qui – hors contexte – résistait à l'identification.

Elle regarda autour d'elle.

Elle n'avait jamais rêvé de cet endroit : un enchevêtrement de couloirs aux formes organiques qui grimpaient en lentes spirales vers les hauteurs. Derrière elle s'ouvraient trois passages. Elle ignorait par lequel elle était arrivée. Deux autres corridors fuyaient devant ses pas. D'instinct, elle choisit celui de gauche, le plus raide. Ainsi, elle gagnerait plus rapidement la surface, retrouverait la lumière, oublierait le Temple Noir aux Écritures, les portiques. Et Seth Tranktak.

À l'évocation du xénologue, un spasme de rejet l'agita. Elle l'avait senti en elle. Ils avaient partagé brièvement le même corps, le même esprit, les mêmes particules. Une fusion totale, bien que fugitive ; une symbiose involontaire ; un viol.

Indescriptible sensation.

Durant un temps infime, elle s'était métamorphosée en une chose qui n'existait pas.

Elle redoubla d'efforts. La pente, recouverte d'une pellicule glissante, s'accentuait. S'y ajoutait un léger devers qui n'aidait en rien la progression. Elle s'essouffla très vite. Sa tête se mit à tourner. Le mélange gazeux était peut-être trop riche en oxygène ou trop gorgé d'humidité. Pour couronner le tout, sa combinaison lui faisait l'effet d'une peau morte. Elle la démangeait, l'insupportait. Il fallait qu'elle s'en débarrasse, qu'elle mue, qu'elle extirpe d'elle-même ce sentiment persistant d'être Tranktak.

Ou d'être Lui. *L'Autre*. Celui qui tirait les ficelles de cette mascarade : Ioun-ké-da. Il s'en était failli de peu. Comment avait-elle pu être stupide au point de s'approcher de son plein gré de la cuve ? L'Entité exerçait une emprise grandissante sur elle. Elle avait pris possession de son individualité, comme la nuit où Haziel l'avait empêchée de rejoindre la porte. La faute en revenait aux médicaments de Maya. Ils avaient émoussé sa vigilance. Au diable ses théories sur le système limbique !

Elle s'arrêta.

Qu'avait-elle fait ?

Sa combinaison gisait à ses pieds telle une dépouille.

Elle la regardait sans comprendre ce qui l'avait poussée à commettre un acte aussi irréversible qu'irrationnel. Elle se tenait au milieu du couloir, une hanche plus basse que l'autre en raison de la déclivité, en vêtements légers, en chaussettes. Incrédule.

Autour d'elle, l'air, plus lourd et plus poisseux, lui donnait l'impression d'évoluer dans l'estomac d'un organisme vivant. Les sucs digestifs allaient lentement la dissoudre, la liquéfier…

Prise de panique, elle rebroussa chemin, hors d'haleine, congestionnée. Elle emprunta un boyau au hasard, mais à peine

avait-elle progressé de quelques mètres que ses pieds patinèrent sur le sol. Elle dérapa, tomba à la renverse et se mit à glisser. Elle tenta de se retenir, de se freiner avec ses pieds, ses doigts, mais ils ripaient sur la surface huileuse. Elle termina sa course contre les flancs du corridor, ce qui ne l'arrêta pas, bien au contraire. Dans un craquement, la paroi explosa sous le poids de son corps et elle dégringola dans le vide.

La puanteur la ramena à la conscience.

Elle souffrait de partout, mais elle ne semblait pas sérieusement blessée. Un objet pointu lui martyrisait le bas du dos. Elle remua pour se soustraire à sa morsure.

Elle se trouvait dans une caverne circulaire. Seule une faible clarté filtrant depuis les hauteurs lui permettait de reconnaître la pierre noire de Gemma. Elle avait quitté les courbes de la structure hélicoïdale pour replonger au cœur des vestiges. Des pans de roche entiers s'étaient effondrés dans la cavité, occasionnant un éboulis de plusieurs mètres. Un séisme ou autre chose avait ravagé les lieux, creusant une brèche entre l'architecture organique du dôme et le reste des ruines. Sur les parois. Ambre crut discerner une série d'inscriptions.

Il régnait un silence de mort.

Elle releva précautionneusement la tête. Elle reposait sur un tapis d'objets épars et cassants dont la texture s'apparentait à un conglomérat de cailloux et de branches séchées. Une forme de végétation fossilisée ?

Outre l'épouvantable odeur qui s'en dégageait, y avancer s'avérait extrêmement difficile. À chacun de ses gestes, ses genoux et ses avant-bras s'enlisaient dans la masse mouvante. Elle s'écorchait de toutes parts. Si elle avait emporté sa lampe torche, elle aurait pu identifier la nature du terrain. Elle maudit encore une fois l'aliénation passagère qui l'avait poussée à retirer sa combinaison. Au moins, elle l'aurait protégée.

Le substrat s'affaissa dans un craquement. Sous son poids, les ramures se transformaient en une matière pulvérulente qui lui montait aux narines. Elle se mit à tousser, à cracher. Sa main droite s'enfonça et son front heurta un objet dur. Elle émit un

petit cri d'animal. Sa situation empirait. L'amas se révélait plus instable qu'elle ne l'avait imaginé.

Elle demeura immobile quelques minutes, histoire de reprendre son souffle et d'éviter de sombrer davantage. L'air semblait moins opaque, moins goûteux que dans le boyau qui l'avait conduite jusqu'ici, mais la poussière soulevée par ses gesticulations s'infiltrait insidieusement dans ses poumons. Elle avisa une pierre plate qui émergeait au pied de l'éboulis, à une dizaine de mètres. Sa surface réfléchissait la lumière, lui conférant l'apparence d'un îlot salvateur. Elle recommença à ramper avec lenteur, comme un chat en tapinois.

C'est alors que son regard surprit un bref mouvement sur sa gauche.

Elle se figea instantanément, tandis que ses pulsations cardiaques s'emballaient.

Il y avait quelque chose sur le surplomb rocheux. Quelque chose de grand, de massif. Quelque chose qui l'observait.

Deux petites fentes brillantes perçaient l'obscurité. Deux petites fentes qui ne pouvaient être autre chose que des yeux.

L'affolement éradiqua ses réflexes de biologiste. Une foule d'images plus effrayantes les unes que les autres lui traversèrent l'esprit. Quelle abomination, issue des entrailles de la planète, se tapissait là, dans l'ombre ? Une fouineuse ? Pire ?

Les yeux s'étrécirent puis s'ouvrirent de nouveau. Ils luisaient d'une flamme ardente, orange, pareils à ceux d'un félin. Menaçants.

Une onde de terreur pure lui noua les tripes, achevant de la paralyser. Elle faisait une proie parfaite, résignée, attendant le coup de grâce du chasseur.

Elle entreprit de réciter mentalement quelques *bols*. Elle devait se dominer, recouvrer ses capacités et, surtout, éviter d'exciter davantage la *bête* qui l'examinait depuis le surplomb. En quelques cycles rythmiques, elle acquit la force d'esquisser un geste lent en direction de la pierre plate. Hélas, un obstacle arrêta le mouvement de sa cheville gauche. Un fragment aigu avait perforé le tissu de son pantalon et lui lacérait la peau. Elle se contorsionna vers l'arrière, tout en continuant à surveiller la

créature du coin de l'œil. Pour l'heure, celle-ci restait immobile, sans doute aussi effrayée qu'elle-même.

L'objet qui l'entravait était long et brisé en son milieu. Un simple filament maintenait les deux moitiés ensemble. Elle tira dessus, d'abord avec retenue puis avec de plus en plus de hargne. La jambe de son pantalon finit par se déchirer. Elle recouvra sa liberté.

En dépit du danger, elle ne lâcha pas l'esquille. Sa structure, sa forme, sa texture l'intriguaient. Elle l'approcha de son visage et l'orienta de telle façon qu'elle accroche la lumière provenant du couloir.

Malgré l'évidence, son cerveau mit quelques secondes avant de saisir la portée de sa découverte.

Des phalanges, des os reliés par un cartilage, une articulation…

L'esquille lui échappa des doigts.

Le substrat sur lequel elle surnageait n'était rien d'autre qu'un amas de membres nettoyés de leur chair. Des squelettes. Des centaines, des milliers de squelettes entassés pêle-mêle, des ossements à ne plus savoir qu'en faire, un cloaque, un dépotoir… un charnier.

L'épouvante la dévasta.

Frénétiquement, elle bondit en direction de la pierre plate. La silhouette, sur le surplomb, se dressa d'un coup, alarmée par ce remue-ménage, mais Ambre l'ignora. Elle ne parvenait plus à se dominer, submergée par la terreur et la nausée.

Elle avait atterri dans un charnier, un charnier non humain.

Ses gesticulations n'eurent pour résultat que d'aggraver la précarité de sa situation. Ses mains se refermaient sur des articulations, griffaient des os, plongeaient dans les orbites de dizaines de crânes défoncés, ses pieds fracassaient côtes, bassins, clavicules. En vain. Plus elle s'agitait et plus elle s'enfonçait. L'entassement macabre cédait graduellement sous son poids. Elle sombrait dans la poussière, se noyait dans un océan de cadavres.

Alors qu'elle commençait à suffoquer, elle fut brutalement tirée vers le haut. Résolue à ne pas laisser échapper sa pitance,

la bête l'agrippait fermement par la taille, la tête en bas. Les cheveux d'Ambre balayaient le tapis de débris organiques. Elle n'avait bénéficié que d'un bref sursis. Au lieu de finir étouffée et broyée, elle allait périr sous les crocs de son mystérieux prédateur.

Déterminée à en découdre, elle se mit à battre l'air de ses pieds, de ses mains, à frapper tout ce qu'elle rencontrait. Si elle se démenait suffisamment, peut-être parviendrait-elle à l'effrayer, à le déséquilibrer ? Elle était certaine de l'avoir blessé, pourtant il demeurait insensible à ses coups. À travers ses vêtements, la jeune femme éprouvait la force brute de sa musculature. Elle redoubla d'efforts, griffa avec d'autant plus de haine. Elle voulait au moins lui faire mal, lui laisser un souvenir cuisant de leur confrontation.

Contre toute attente, la créature la lâcha enfin. Ambre se retrouva allongée sur la pierre, tentant de reprendre son souffle, le nez rempli de poussière, la vision troublée par ses larmes, frémissant de peur et de rage.

Rien ne se passa. Elle était toujours vivante et en un seul morceau. Alors, elle s'essuya la figure et se força à regarder.

Son prédateur se dressait à quelques mètres d'elle.

À quoi s'était-elle attendue ?

Certainement pas à ça. C'était biologiquement improbable.

Il n'avait rien d'un animal. Bien qu'accroupi dans une position qu'elle estima humainement impossible, il était affublé de deux bras, deux jambes, une tête. Sous la crasse qui le recouvrait, elle distingua des pans de vêtements, l'éclat de bijoux, de parures : pendeloques, bracelets, colliers.

Les traits de son visage se perdaient dans l'obscurité, sa peau foncée ne reflétant que très peu de la clarté ambiante.

La seule chose dont elle était sûre, c'est qu'il la dévisageait de ses yeux orange, lumineux et espacés. Et leur flamme affichait la vivacité de l'intelligence. Comme elle, il essayait de comprendre à quoi, à qui, il se trouvait confronté. Il était étrange. Étranger. Exotique.

L'image s'imposa d'elle-même.

Le Dieu Sombre.

En un instant. Ambre eut la conviction que cet être sorti de nulle part n'était autre que le mystérieux Dieu Sombre de ses cauchemars. Celui qui, sempiternellement, l'empêchait de commettre l'irréparable et d'ouvrir la porte.

Un grand trouble supplanta la panique. Délirait-elle ? S'était-elle assommée dans sa chute ?

Elle se frotta les paupières, inspira profondément.

La vision ne se dissipa pas.

Impavide, silencieux, aussi ténébreux que les falaises de pierre qui les encerclaient, il examinait sa proie avec intensité, ses longues jambes de bipède rassemblées sous son corps, le buste légèrement penché en avant. Il la dénudait, fouillait les tréfonds de son âme sans pudeur, avec une précision chirurgicale.

Ambre se recroquevilla. Elle ne s'était jamais sentie si intimidée, si vulnérable. Des sensations bizarres la parcouraient, un mélange d'impressions saugrenues, de couleurs, de sons, d'odeurs, dont elle n'arrivait à saisir ni la portée, ni l'origine, ni le sens. Un genre d'aliénation qui s'apparentait à ce qu'elle avait expérimenté avec Tranktak.

Soudain, il s'arracha à l'obscurité et se redressa de toute sa taille : grand et longiligne. Sculptural.

Elle esquissa un geste de repli.

Quelque chose de bestial, de sauvage, de hautement menaçant émanait de sa posture. Il la toisait, lui montrait l'étendue de sa puissance. À son inquiétante étrangeté, elle ne parvint à répondre que d'une façon animale. En se soumettant, en baissant le regard. En aucun cas, elle ne se risquerait à le provoquer.

Dans un mouvement rapide – comme finalement rassasié de son observation –, il se détourna et se mit à grimper sur les rochers. Il évoluait avec une agilité déconcertante, bondissant de pierre en pierre, sans qu'il lui en coûtât le plus petit effort.

Ambre se leva et, résolue à ne pas perdre sa trace, se lança à son tour dans l'escalade de l'éboulis. Elle se rendit immédiatement compte de la difficulté de la tâche. La plupart des blocs mesuraient plus d'un mètre de haut. Elle s'y hissait à grand-peine, tirant sur ses bras tétanisés par la fatigue,

désarticulant hanches et genoux pour dénicher la moindre aspérité.

L'ascension lui prit un bon quart d'heure. Lorsqu'elle émergea dans le couloir par lequel elle était arrivée, le Dieu Sombre – comment l'appeler autrement ? – avait disparu.

À bout de force, elle se laissa choir sur le sol.

Dans sa tête, le doute se substituait déjà aux certitudes. Avait-elle réellement rencontré le visiteur de ses nuits ? Ou l'avait-elle imaginé ?

53

SCISSION

— Secouez-vous les tripes, montrez-moi que vous êtes d'une autre trempe que ces scientifiques de mes deux !

Le major Wilhelm brandissait le casque d'Ambre Pasquier comme un trophée de chasse. Une demi-heure déjà que son escouade écumait les parois du dôme, à travers un dédale de couloirs évoquant plus un enchevêtrement de boyaux qu'une structure artificielle.

Malgré son inquiétude, Haziel Delaurier ignora les sarcasmes du militaire. Il n'était pas dupe. Wilhelm, de même que le reste de la troupe, crevait de trouille. Les transmissions avec le QG étaient interrompues et ils progressaient dans un brouillard laiteux qui conférait à la scène un aspect sépulcral.

— Elle n'a pas pu fuir beaucoup plus loin, chef, brailla un jeune type. On va bientôt tomber sur son cadavre et l'affaire sera classée.

— Tu parles, gueula une milicienne. Elle peut se trouver dans n'importe laquelle de ces putain de galeries. Autant rebrousser chemin avant que nos réserves d'oxygène soient à sec.

— Ouais, j'aime pas cet endroit, ajouta un troisième homme. On se croirait dans ton cul.

Il eut un geste obscène envers la soldate, qui répliqua par un bras d'honneur. Wilhelm tiqua.

— La ferme ! Encore dix minutes et on abandonne.

Haziel aurait préféré se fier à son instinct pour chercher Ambre, mais le major ne lui autorisait aucune marge de manœuvre. Chargé comme un mulet, il suivait à grand-peine l'allure de la bande d'automates qui lui servaient d'équipiers. Leurs pas, lourds et mécaniques, broyaient la surface gélatineuse des corridors. Les crampons de leurs bottes les

empêchaient de glisser. L'arme au poing, ils ressemblaient à leurs machines de combat.

Sa visière finit par heurter la réserve d'oxygène de la recrue qui le précédait. L'armada faisait halte.

— Cessation des activités, on rebrousse chemin ! commanda Wilhelm.

Des murmures approbateurs résonnèrent dans les écouteurs du Canadien. Les dix minutes s'étaient écoulées. En ce qui le concernait, c'était beaucoup trop tôt.

— Taurok vous a donné l'ordre de la ramener coûte que coûte, protesta-t-il avec véhémence.

— Elle est morte, mon gars. Morte. Elle a enlevé son casque et elle a respiré cette saloperie dans laquelle on baigne depuis quarante minutes. Je ne sais pas ce que c'est au juste, mais c'est mauvais pour tes petits poumons.

— Tant que nous n'avons pas retrouvé son cadavre, rien ne nous permet de l'affirmer.

— C'est juste une question de temps. Si tu veux continuer à chercher ta pétasse, tu te démerdes. Vos deux dépouilles entrelacées feront une jolie pièce montée pour votre mariage.

Des salves de rires explosèrent. Wilhelm le toisa brièvement puis, sans se retourner, rejoignit ses hommes. Ils s'éloignèrent.

Haziel demeura sur place, stoïque.

À vrai dire, lui non plus n'en menait pas large. Désormais livré à lui-même, il ne pouvait que repenser à ce qu'il était advenu des miliciens qui s'étaient hasardés aux abords immédiats de la cuve. Désintégrés ou expédiés dans une réalité divergente. Il en frémissait encore. Le moyeu central disposait d'un mécanisme de défense imparable. Une façon drastique de se débarrasser des importuns. La logique le poussait à croire que seule la cuve – à l'évidence capitale à l'édifice – en était pourvue, mais comment en avoir la certitude ?

Il se délesta de son barda et reprit sa progression. Un coup d'œil à sa réserve d'oxygène lui apprit qu'il lui restait une petite vingtaine de minutes. Une gageure s'il voulait, dans l'intervalle, récupérer Ambre et la ramener saine et sauve à son équipe.

Marchant le plus rapidement que lui permettaient ses crampons, il nota que les miliciens avaient oublié de lui laisser

l'unique outil indispensable : un détecteur de mouvement. Le manque de cervelle ou, plus probablement, la volonté de le voir échouer. Heureusement, son scan géotek ayant mémorisé son parcours, il ne rencontrerait aucune difficulté à regagner le sas. Si toutefois il en éprouvait encore le désir…

En définitive, la jeune femme n'avait cherché qu'à s'enfuir. Son instinct lui avait dicté de suivre ces couloirs. Ces couloirs qui grimpaient en lentes circonvolutions vers les hauteurs. Ambre se croyait possédée par une entité, mais elle ne fuyait rien d'autre que l'inconnu : l'incompréhensible mécanisme qui palpitait au centre de l'axe, la *machine*. La fameuse machine de Stanislas. À bien y réfléchir, une réaction de bon sens qu'ils auraient tous dû avoir depuis fort longtemps. Déguerpir, prendre le large, débarrasser le plancher ! Et laisser cette infamie sous la glace, en priant pour que ses zones d'influence – ou quoi que ce soit – ne s'étendent pas davantage. Et, tiens, dans la foulée, quitter la planète, pourquoi pas ? Elle n'avait jamais été affublée d'un joli panneau « À vendre ! », mais plutôt d'une incontournable mise en garde, incarnée par les arches – les dents acérées ! – du vaisseau des Bâtisseurs. Les colons avaient délibérément choisi d'ignorer la menace. Nul ne les avait obligés à rester.

Plus il y pensait et plus Haziel ressentait une furieuse envie d'imiter Ambre. Partir, suivre ces couloirs pour découvrir jusqu'où ils conduisaient. Il était convaincu que le pivot autour duquel les parois du dôme tournoyaient correspondait à l'émergence du point de Collapsus sur le Glacier. Se pouvait-il qu'en longeant ses spires il parvienne à rejoindre la surface ? Existait-il un moyen réel de sortir à l'air libre ? Ces boyaux n'avaient-ils été conçus que dans ce but ?

Fort de cette idée, il accéléra l'allure.

Curieusement, ses pas ne résonnaient pas. Il cria le nom d'Ambre à plusieurs reprises, mais le son s'éteignit rapidement, étouffé par la vapeur blanche. Le silence, total, qui régnait à l'extérieur amplifia encore son angoisse et son besoin de se carapater. Pour un peu, il aurait regretté l'absence des militaires.

Il ne disposait plus que d'une dizaine de minutes d'air quand il découvrit la tenue de survie de la jeune femme. Elle gisait au sol, chiffonnée. Comme piétinée. Il s'accroupit et l'étreignit, envahi d'une pensée terrifiante : était-ce tout ce qui subsistait d'elle, avait-elle été atomisée de la même façon que l'escouade de Taurok ? Il inspira profondément pour se calmer.

La réserve d'oxygène de la combinaison était à demi pleine. Elle l'avait abandonnée très vite, juste après ses premiers pas dans ce boyau. La pente en était plus raide que les autres. Il devenait de plus en plus évident qu'Ambre cherchait à s'enfuir. Pourquoi alors s'être débarrassée de sa tenue de protection ? Si elle parvenait effectivement à atteindre la surface, ses vêtements légers ne lui permettraient pas de survivre plus d'une quinzaine de minutes dans le froid.

Ce qu'il avait interprété comme du bon sens ne se résumait qu'à un nouvel accès de folie. Elle réitérait simplement sa fugue nocturne.

Rapidement, il décrocha sa bouteille d'oxygène et la remplaça par celle de la jeune femme.

À ce moment, son cœur s'arrêta.

Quelque chose lui avait touché l'épaule.

Il pivota avec lenteur.

Ambre se tenait devant lui. Bien que couverte d'écorchures et de saletés, elle paraissait en bonne santé.

D'un geste déterminé, elle agrippa les fixations de son casque, lui intimant l'ordre de l'ôter. Il hésita quelques secondes puis s'exécuta.

Il dut se faire violence pour respirer. L'air, dense, s'agrémentait d'une senteur particulière. Iodée.

Elle ouvrit la bouche pour parler, mais il ne lui en laissa pas l'occasion. Il la prit dans ses bras, la serra fort. Il lui déposa un baiser sur le front, mais ne s'enhardit pas davantage. De peur de l'effrayer, de provoquer une nouvelle réaction de rejet. Pour la seconde fois, il l'avait crue morte. La savoir vivante était déjà plus qu'il n'avait espéré.

Elle fut surprise, mais ne le repoussa pas. Elle ne semblait ni terrorisée ni inquiète. Juste apaisée. Une aptitude qu'il ne lui connaissait pas. Un instant, il se plut à imaginer que sa présence

y était pour quelque chose. Trois mots suffirent à briser le charme.

— Je l'ai retrouvé, dit-elle simplement.

— De qui parles-tu ?

Le tutoiement lui était venu naturellement, même si la question lui avait brûlé les lèvres.

— De lui… du Dieu Sombre.

Il la dévisagea, son bref soulagement aussitôt mué en appréhension.

— Oublie ça, fit-il. Il n'y a que toi et moi.

— Tu te trompes. Nous nous trompons tous. Nous ne sommes pas seuls ici.

Elle l'avait tutoyé à son tour, mais Haziel ne le releva pas. La souffrance de la jeune femme l'affligeait : toujours ses éternels délires, ses obsessions qui ne lui accordaient aucun répit.

Il la saisit par le poignet et la tira doucement à lui. Elle résista.

— Suis-moi. Nous ne devons pas rester dans cet endroit. Nous allons devenir fous. Rappelle-toi ce que nous a dit Maya : nous subissons une influence, notre cerveau s'emballe, nous voyons ou entendons des choses qui n'existent pas. Les miliciens m'ont laissé du matériel d'escalade. Ces couloirs mènent sans doute vers la surface. Ce sera long et difficile, mais peut-être trouverons-nous un passage. L'occasion est trop belle. Tu remets ta combinaison – elle te protégera du froid – et nous filons à la base Tétra. De là, nous avertissons la CosmoTek, nous…

— Tu ne comprends pas, l'interrompit Ambre, je ne peux pas partir. *Je ne veux pas partir*.

— C'est pourtant ce que tu souhaitais tout à l'heure ! lâcha Haziel en haussant le ton. Tu as décampé comme si le diable et ses sbires te couraient aux fesses.

— La donne a changé, asséna-t-elle en se libérant de son étreinte. Fuis, rejoins ton ami Stanislas. Informe la CosmoTek. Ici, tu ne sers à rien. Moi, je reste. Désormais, tout est différent. Je dois le retrouver.

Son visage s'était refermé. Elle était ailleurs. Perdue dans son univers fantasmatique. Loin de lui. Aussi loin qu'elle l'avait

toujours été. Comme il s'était fourvoyé : il ne jouait aucun rôle dans son apaisement.

Encore le Dieu Sombre. Ce maudit Dieu Sombre.

Il se sentit envahi par la colère et l'impuissance. Comment réagir devant l'obstination ? Devant la folie ? Devait-il se résoudre à l'assommer ? À la tirer par les cheveux comme un homme de Cro-Magnon, la porter, inconsciente, sur son épaule jusqu'à la surface ?

Et s'il n'y parvenait pas ? Si cela dépassait ses forces ? S'il n'existait aucun accès vers l'extérieur ? Si l'air s'avérait finalement toxique ?

Et si elle mourait par sa faute ?

Elle avait déjà tourné les talons. Elle piétinait plus qu'elle n'avançait dans le couloir. Sa démarche avait quelque chose de cocasse. Elle croyait légitimement appartenir à ce lieu incongru, mais elle y était aussi déplacée que lorsqu'elle s'était enfuie, dénudée, dans la nuit gemmienne. Son jugement était faussé. Elle se leurrait. Pire, elle aimait à se leurrer.

Haziel la regarda disparaître. Il songea à Maya, Pietro, Kim, Nancy et au reste de ses équipiers. Pourraient-ils veiller sur elle à sa place ? Pourraient-ils seulement veiller sur eux-mêmes ?

Il rebroussa chemin, la mort dans l'âme, jusqu'à l'endroit où il s'était délesté de son équipement.

Il ne passerait pas une journée de plus dans ces profondeurs.

54

BUNKER

— Ôtez vos sales pattes de là ! Vous les médecins, vous êtes bien tous pareils. À vouloir nous enfoncer des tubes partout.

Maya recula en grimaçant. La semelle de Seth Tranktak venait de lui heurter durement le tibia. C'était sans doute ce qu'il désirait. Le xénologue, assis sur l'un des lits d'auscultation du médibloc, gesticulait et battait des pieds tel un garnement en plein caprice. Toute dignité l'avait quitté. Son armure avait fondu comme neige au soleil, laissant émerger d'infâmes remugles sortis de son enfance. Il avait mal digéré son passage dans le Bunker. C'était compréhensible. Voir une poignée de gars se volatiliser à quelques pas n'avait rien de réjouissant.

Le *Bunker*.

C'est ainsi que Pietro Zenedani avait nommé l'étrange structure hélicoïdale découverte de l'autre côté du portique. Le terme suggérait un lieu où l'on se réfugie pour échapper à un péril imminent : bombardement, contamination, menace bactériologique. Expression parfaitement inadaptée aux yeux de Maya : en y pénétrant, ils ne tentaient pas d'esquiver un désastre, ils s'y jetaient tête baissée.

Tranktak éclata de rire, visiblement ravi de l'air exaspéré de la doctoresse. Près d'une heure qu'elle supportait ses remontrances et son comportement infantile. Sa voix, trop haute et légèrement nasillarde, lui tapait sur les nerfs. Elle sentit sa colère déborder d'un coup et quitta précipitamment le bloc opératoire, transformé pour l'occasion en cabinet d'auscultation. Tranktak n'aurait qu'à se défouler sur le médecin personnel de Taurok.

L'odeur de transpiration aigre du professeur la poursuivit jusqu'à la machine à café, où l'attendaient, compatissantes, Isabelle Grangier et Nancy Hillford.

— Mes sincères félicitations, lança cette dernière. Tu as tenu plus de quarante-cinq minutes. Moi, je lui aurais cassé la figure depuis longtemps.

— Il a été salement secoué. Je lui avais conseillé de prendre mes médicaments, mais il ne m'a pas écoutée.

La doctoresse se servit un petit noir qu'elle goba comme un verre de vodka.

Isabelle désigna du menton le médecin militaire qui avait remplacé Maya auprès de Tranktak.

— Tu penses qu'il va aussi lui parler de sa mère ? C'est incroyable le nombre de détails sordides que j'ai appris sur l'enfance de ce type dans la dernière demi-heure. Je ne l'imaginais pas si loquace.

Maya haussa les épaules. Un café n'y suffirait pas. Elle bouillonnait. Au lieu de mener une battue serrée pour retrouver Ambre, ils étaient confinés dans les baraquements, à l'exception du groupe chargé de glaner le maximum de données sur le Bunker : atmosphère, composition de la structure, analyses de son mécanisme de défense.

Entre-temps, Dieu seul savait où Ambre se terrait.

Wilhelm et son équipe étaient rentrés bredouilles. Delaurier avait continué ses investigations de son côté, ce qui n'avait guère réjoui Taurok. Le major en avait pris pour son grade.

La doctoresse avala son second café à la manière du précédent : noir, sans sucre et cul sec. Une giclée d'acide qui acheva de lui brûler tripes et gosier.

— À propos, j'ai trouvé à quoi cette construction me fait penser, enchaîna Nancy. C'est un peu incongru et tiré par les cheveux, en raison du point de vue et de sa taille gigantesque…

Maya lui jeta un vague coup d'œil, perdue dans ses réflexions.

— … à une conque, poursuivit la biologiste. Une grande conque spiralée. Comme celles dans lesquelles on perçoit le grondement de l'océan.

— Pardon ?

— Je te disais que la forme de la structure du Bunker m'évoquait un coquillage. C'est tout.

Maya approuva distraitement. Elle se revit, gamine, sur une plage des Bahamas, les pieds enfouis sous le sable chaud, l'oreille collée à une conque chamarrée que ses parents avaient pêchée au large. Ce fut comme une évidence. L'architecture de l'endroit s'inspirait de la mer. Détail surprenant sur une planète couronnée de montagnes et de plaines glacées, mais qui corroborait les renseignements fournis par Kim Chulak : les parois du dôme se composaient de conchyoline et de cristaux d'aragonite. Autrement dit : de la nacre. Un matériau délicat, d'origine organique, complètement inattendu après cette succession de portiques taillés dans la pierre. En outre, totalement inadapté à l'idée que l'on pouvait se faire d'un confinement.

Elle se remémora les paroles prononcées par Léna à son arrivée dans le Bunker – « des formes enroulées, comme sécrétées, semblables à celles d'un cocon géant » – et un frisson la parcourut. Elle préféra chasser de son esprit le flot de pensées inquiétantes que ces images lui inspiraient.

La porte de la salle d'auscultation coulissa sur Tranktak, hirsute, transpirant et encore à moitié nu. Son long corps trop maigre ressemblait à celui d'une marionnette désarticulée, et la lumière crue du médibloc conférait à sa peau blanche un reflet plastifié. Il traînait ses vêtements derrière lui tels les reliquats d'une mue, une expression d'animal traqué sur le visage.

— Je vais bien, répétait-il au toubib qui le suivait comme un petit chien. (Il pointa un doigt agressif vers Maya.) Et vous, n'essayez pas de me retenir !

Il acheva de se rhabiller, sans pudeur. Le médecin voulut l'aider, mais le xénologue le repoussa avec rudesse.

Maya tenta sa chance une dernière fois.

— N'oubliez pas ce que je vous ai dit.

— Je sais, je sais ! Je vais les avaler, vos maudits cachets.

Le professeur fourra sa chemise dans son pantalon et actionna l'ouverture de la porte. Au moment de s'y engouffrer, il évita de justesse la carrure épaisse du soldat en faction. Il ne s'excusa pas, mais rajusta son complet avec des gestes trop vifs.

Ses yeux tombèrent alors sur la silhouette qu'encadraient deux recrues en approche : Ambre Pasquier. Il la dévisagea, comme frappé par la foudre, jusqu'à ce qu'elle le rejoigne, puis, sans prononcer un mot, il prit la direction du campement militaire, le toubib sur les talons.

Ambre pénétra dans le médibloc au grand soulagement des trois chercheuses. Elle était pâle et couverte de poussière. Ses habits partaient en lambeaux et sa peau, mise à nu, montrait des traces de griffures. Lorsque son regard croisa celui de Maya, elle sourit pour la rassurer.

— Le colonel exige un bilan de santé pour le docteur Pasquier, ordonna l'un des gardes.

Maya accompagna la scientifique, toujours flanquée des deux molosses, dans la salle d'examen.

— Vous espérez peut-être que je vais me dénuder devant vous ? les admonesta Ambre.

Les soldats hésitèrent quelques instants, avant de capituler.

— Nous restons à proximité. Nous vous déconseillons de jouer une nouvelle fois les filles de l'air.

Ils s'éclipsèrent. Maya adressa un signe d'encouragement à Ambre, qui entreprit de se dévêtir. Nancy et Isabelle retournèrent à leurs occupations.

— Tu nous as fichu une sacrée trouille, commença la doctoresse.

— J'en suis désolée.

— Tu as eu une de tes… *visions* ?

Ambre acquiesça en retirant son sweater. De grosses ecchymoses zébraient son côté gauche et son estomac.

— Tu t'es battue comme un chiffonnier, ma parole !

— C'est presque ça.

La jeune femme ne s'étendrait pas davantage. Maya avait conscience qu'en la pressant de questions, elle courait le risque de la braquer. Elle changea de sujet.

— Haziel est parti à ta recherche.

— Je sais. Nous nous sommes croisés. Il en a profité pour s'enfuir. Les parois extérieures du dôme sont alvéolées de couloirs qui grimpent vers la surface. C'est du moins ce qu'il s'imagine. Il espère rejoindre le Glacier.

La doctoresse encaissa durement le coup.

La présence du Canadien la rassurait, tout comme celle de Pete Donaldsen. Sans eux, elle ignorait si elle parviendrait à maîtriser son angoisse.

— Et cela ne t'inquiète pas ? continua-t-elle d'une voix blanche. Mille dangers peuvent le menacer.

— Libre à lui de tenter sa chance. Ce type est un excité, il a sans cesse besoin d'action. Mais c'est un grand garçon.

— Je croyais qu'il comptait à tes yeux.

— Tu connais mon opinion à ce sujet.

Outre ses craintes. Maya était choquée par l'indifférence de son amie. Choquée et déçue. Il lui avait semblé percevoir un début de rapprochement entre les deux scientifiques. Elle avait espéré que cela aide Ambre à rester ancrée dans la réalité. Peine perdue.

Elle se focalisa sur son travail pour éviter de gamberger.

— Tu m'avais promis de te soumettre à un électroencéphalogramme, tu te souviens ? Je pense que le moment est venu…

— En aucun cas ! la coupa Ambre. Tu as juste le temps de me rendre un service. Un service d'une extrême importance : analyser ce que j'ai sous les ongles.

Elle tendait ses deux mains bien à plat. Maya nota qu'elles tremblaient légèrement, mais la jeune femme affichait une expression déterminée où ne transparaissait aucun signe de peur.

— Je veux la batterie d'examens la plus exhaustive, poursuivait-elle. Profites-en également pour étudier la poussière de mes vêtements.

Maya céda. Elle enfila ses gants et s'approcha avec un choix d'éprouvettes. À l'aide d'une pincette, elle s'attaqua aux ongles d'Ambre, dont elle retira une croûte noire et sèche.

— Qu'est-ce que c'est ?

— À toi de me l'apprendre.

Maya passa aux habits de la chercheuse.

Ses prélèvements terminés, elle étiqueta les divers échantillons puis les plaça dans l'unité de traitement. Elle ajusta quelques paramètres, calibra le séquençage, et l'ordinateur

débuta son travail. Les conclusions seraient disponibles dans quelques dizaines de minutes.

La doctoresse s'attela ensuite à l'auscultation de son amie. Elle se contenta de lui faire une prise de sang et de désinfecter ses griffures, heureusement superficielles.

— Où est-ce que tu es allée te fourrer, ma grande ? On jurerait que tu t'es roulée dans les ronces.

— Je préférerais connaître les résultats avant d'en discuter. D'ailleurs, quels qu'ils soient, je te demande expressément de ne pas en parler aux miliciens.

— Ne t'inquiète pas pour ça, promit Maya.

La doctoresse n'insista pas. Chaque chose viendrait en son temps.

Ambre se rhabilla. Il ne lui restait que quelques minutes pour se changer. Taurok l'attendait pour la cuisiner en bonne et due forme. Elle devrait déployer des trésors d'imagination pour satisfaire sa curiosité.

55

BA’HA

Sauvé.
Sauvé par un Uh’mane.
Tokalinan restait imprégné de la scène.

Il avait erré longtemps dans les méandres de la Conque avant de trouver la force de revenir sur ses pas. Il se dressait à présent au-dessus du gouffre, pantelant, à contempler l’empilement de cadavres dans lequel la puissance de la vision avait failli le perdre. Sa peau et son humeur se teintaient d’une telle noirceur qu’elles en anémiaient la lumière autour de lui.

Les corps qui gisaient là appartenaient à ses ancêtres. La poussière de leurs membres disloqués flottait dans l’air, racontant mille histoires à ses sens : comment les Talma’Djae, à travers les chemins ouverts par Kalaān, avaient rejoint Pad’jé ; comment, au cœur même de la Conque, ils avaient cédé à la Chose noire et froide cloîtrée en ces lieux. Oublieux des principes de sauvegarde rituelle, ils s’étaient entretués, obéissant à un besoin compulsif d’anéantissement, d’extinction de l’espèce. Une façon de reproduire l’Annihilation, de rejouer le drame qui avait endeuillé son village, la veille de son départ d’Im’shā.

Et ce désir de perte, cette furie, Tokalinan l’avait éprouvé dans sa chair.

Ses mâchoires se souvenaient d’avoir mordu, ses griffes d’avoir déchiré. Le sang des siens avait coulé entre ses doigts, leur souffle s’était amenuisé sous ses coups. Réjoui de leur trépas, il avait poursuivi son massacre avec sauvagerie, frénésie et plaisir. Comme si la destruction qu’il semait sur son passage était un présent. Puis cette folie meurtrière s’était retournée contre lui, aspirant à ce qu’il meure lui aussi, qu’il rejoigne ses ancêtres, qu’il embrasse cette poussière qui se muerait en lit de

mort. Cette poussière, âcre et brûlante, qui achevait de dessécher tant sa peau que son cœur, devenus rêches et craquants, fissurés de mille lézardes. À l'instar de l'eau de pierre.

Pourtant, ces souvenirs cruels ne revêtaient aucune réalité.

Ils avaient été provoqués par la Chose noire et froide qui rôdait dans la Conque, l'essence même du Dévoreur. Avait-elle vraiment désiré le tuer ou simplement le voir souffrir, se débattre, s'engluer dans le creuset de ses sensations primitives ? Ne mimait-elle pas les joutes du prédateur et de sa proie ? Haineuse et vengeresse, elle ne se révélait pas moins joueuse et pernicieuse. Semblable à lui-même, encore jeune Alpaki des rivages, lorsqu'il se divertissait à piéger les habitants des sables et de la mer, écrasant de son pied ou croquant sous ses dents les bestioles effrayées qui essayaient d'échapper à ses lubies.

Un long frisson parcourut Tokalinan.

Quel que soit son but, le Dévoreur n'était pas parvenu à ses fins. Son sortilège avait été brutalement dissipé par l'intrusion d'un Uh'mane dans l'univers du Timhkān. Intrusion qui lui avait permis de recouvrer sa clairvoyance, de se libérer de la gangue onirique, de s'arracher à la mort.

Comme à l'issue de son initiation, il était né une seconde fois.

Et il avait agi.

De sauvé, il était devenu sauveur.

Il avait conclu un marché tacite avec l'Uh'mane. Un pacte de chair, par lequel il avait extirpé cette vie étrangère à la prison de cadavres où elle s'abîmait, agrippant fermement ses membres, étreignant son corps, l'attirant à lui. Son odeur mêlée à la sienne, sa chaleur distillée dans son sang, il avait deviné le rythme rapide et effrayé de ses pulsations, senti la douceur de sa peau fine tout contre sa peau. Il avait expérimenté sa terreur pure, sa rage désespérée, son énergie, ses coups.

Et cela n'était rien encore. Ce visiteur impromptu possédait une perception particulière, qui faisait de lui un spécimen unique parmi les Uh'manes. Tokalinan ignorait si ce don découlait de sa nature ou de la proximité du Dévoreur. Dissimulé dans la trame de ses pensées, blotti dans les recoins

sombres de son être, celui-ci avait frappé le frêle Uh'mane de son sceau et s'attachait à ses pas telle une ombre. Comme avec les Talma'Djae, il avait fait de lui son jouet.

Tokalinan s'avança sur l'éboulis et descendit prudemment vers le charnier. Malgré les tremblements qui l'agitaient, il fallait qu'il s'y rende une dernière fois, qu'il domine sa peur afin d'apporter l'apaisement à ses ancêtres. En succombant de la sorte, ils avaient empêché la passation de leur savoir. Vaincues par le souffle du Dévoreur, leurs essences s'étaient dissipées dans le vide. Elles erraient sur Pad'jé, seules, privées de leur conscience unitaire, isolées du tout. Il se devait d'ouvrir pour elles les portes de Mihitāna, pour qu'elles s'y coulent en paix, bercées par les va-et-vient de la marée.

Penché au-dessus des cadavres, il se mit à chanter. Mais sa voix vacillait, s'écorchait sur les paroles, ne restituait qu'avec imperfection les variations modales de l'incantation. Les images qu'il générait étaient fades, sans couleur, sans goût, sans intensité.

Au fil de sa récitation, il sentait un émoi nouveau l'étreindre et gagner en ampleur. Il était le théâtre d'un bouleversement qui lui donnait une soif, une faim, une agitation qu'il ne connaissait pas et qui, pourtant, l'emportait sur sa peine.

Son rituel accompli, il remonta sur les rochers, en s'efforçant de recouvrer son calme. Il s'arrêta et renifla l'air de la Conque. Celui-ci était infesté de sensations, de signatures, de pensées qui lui apprirent que l'endroit fourmillait de dangers : d'abord le Dévoreur, virulent bien qu'entravé, toujours en attente ; puis les Uh'manes, tapis à la base même de la Conque, dont il devinait les émotions entremêlées. Parmi eux se trouvait la créature qui l'avait arraché à la mort et qu'il avait sauvée en retour. Son influence, pareille à une contamination, à une maladie dissimulée au plus profond de son être, obnubilait ses sens, l'empêchait de se concentrer, de se ressaisir. Marqué par elle, il l'était indéniablement. Et cela depuis son plus jeune âge. Cette créature étrangère, il la connaissait.

Son visage aussi pâle que le petit jour. Sa chevelure aussi noire que le grand océan céleste.

Elle n'était autre que la ba'ha de son rêve.

56

ADÉNINE

Maya observait d'un œil accusateur les moindres faits et gestes de Pietro. Le généticien avait exigé qu'on le laisse seul dans le médibloc. Il travaillait d'une manière fébrile, le nez plongé dans ses données, tandis que stupéfaction et incrédulité alternaient sur son visage. Malgré l'irritation qu'elle éprouvait à son égard, Maya s'avouait qu'elle ne l'avait jamais vu si contrarié. De l'autre côté de la baie vitrée, Léna Andriakis, Isabelle Grangier et Nancy Hillford attendaient le verdict de l'expert en compagnie de la doctoresse.

Dès réception des résultats, Pietro n'avait pas hésité à contester leur validité. Prétextant un calibrage hâtif, il avait réitéré l'analyse ordonnée par Ambre Pasquier. Maya n'avait pas accepté la façon méprisante avec laquelle il avait accueilli ses conclusions, l'accusant carrément de ne pas connaître son boulot. Ce n'était pourtant pas dans les habitudes du généticien. Ils entretenaient des relations bon enfant qui les réunissaient régulièrement derrière les fourneaux, l'un et l'autre étant férus de gastronomie. Quelle mouche l'avait donc piqué ?

— Il tire une drôle de tête, lâcha Nancy, le nez collé à la vitre. On jurerait qu'il a gobé un œuf qui lui reste en travers de la gorge.

— Qu'il s'étouffe avec ! maugréa Maya. Ça lui apprendra à douter de mes capacités. Je les avais déjà effectuées à deux reprises, ces analyses !

— Le grand mâle chef de projet s'arroge le droit de superviser la petite femelle que tu es, pouffa la jeune femme.

— Et tu sais ce qu'elle lui dit, la petite femelle ?

— Oh, que oui. Je m'en fais même une idée très précise.

Maya soupira.

Pietro venait de se lever. Il se tenait face aux appareils du labo, las, comme sur le point de se résoudre à la fatalité. Il secoua deux ou trois fois la tête, puis ramassa sa console et se dirigea vers la porte.

Lorsqu'il émergea, il donnait l'impression d'avoir couru un marathon en plein cagnard. Il était hirsute, dégoulinant. Et il sentait très mauvais.

— Où est Ambre Pasquier ? commença-t-il d'une voix abattue.

— Toujours à digérer dans un coin le savon que lui a passé le colonel, répondit Léna. La discussion a dû tourner vinaigre.

— Je veux des explications sur ceci !

Il brandissait sa console comme une pièce à conviction.

Maya, les mains calées sur les hanches, le considérait avec une mine victorieuse. Pietro lui adressa un regard désolé.

— Excuse-moi d'avoir douté de toi. Maya, mais je recherche depuis des jours des traces de vie dans ces vestiges, et voilà que subitement…

— La petite femelle incapable t'a damé le pion ? jubila-t-elle.

— Hein ?

Rien. J'en déduis que tu as abouti aux mêmes conclusions que moi.

— Effectivement. C'est juste que je ne m'y attendais pas. J'ai cru que tu avais pété un plomb, que tu affabulais. Avec ce qui nous arrive en ce moment…

— Un vrai gentleman !

— Maya, ne le prends pas mal…

— Bon, je suis heureuse que vous ayez trouvé un terrain d'entente, les interrompit Isabelle, mais nous, nous te voyons t'escrimer sur tes instruments depuis près d'une heure. Nous sommes impatientes de t'écouter.

Pietro se laissa choir mollement dans la chaise installée à côté de la machine à café. Son grand corps peu musclé et épais lui donnait l'allure d'un poulpe paresseux blotti dans une cavité trop exiguë. Il débordait de partout.

— Est-ce qu'il reste du whisky quelque part ? Il me faut un petit remontant.

— Delaurier avait planqué un fond de bouteille dans le conteneur gauche, lança Nancy.

Elle disparut dans l'annexe du laboratoire. Pietro se détendit quelque peu. Il soupira profondément et coiffa sa masse de cheveux en arrière. Une barbe d'une semaine lui mangeait les joues et le menton.

— Vous m'excuserez, fit Maya, mais j'ai gaspillé suffisamment de temps comme ça. J'ai besoin de réfléchir au calme. Et surtout de retrouver Ambre. Je vous laisse entre les pattes de notre ami *l'éminent généticien*. Amusez-vous bien !

Pietro, miné par la culpabilité, ne trouva pas la force de la retenir.

— Là, pas à dire, mon gros, tu as marqué un point, ricana Léna, alors que la porte se refermait derrière la doctoresse.

Maya s'arrêta sur le seuil du médibloc.

Une escouade de miliciens surveillait les baraquements. Une recrue, qui suait à grosses gouttes, la gratifia d'un petit clin d'œil salace. Elle eut pitié de lui. Les gens avaient perdu leurs repères et se raccrochaient à des banalités, histoire de faire comme si de rien n'était. Un exemple de pure *humanitude,* selon une expression qu'elle affectionnait.

Sous le regard des soldats, elle prit lentement le chemin de la salle hypostyle. Elle était presque certaine d'y dénicher Ambre. Celle-ci y méditait parfois, loin de l'effervescence du couloir aux inscriptions.

L'édifice baignait dans une atmosphère sépulcrale, religieuse. Forte de sa récente trouvaille, Maya s'efforça d'imaginer qui avait pu jadis évoluer entre ces pilastres monumentaux. Dans quel but ? Et, surtout, sous quelle forme ? Ces murs en gardaient-ils seulement le souvenir ? Livreraient-ils un jour leurs secrets ? Ou les conserveraient-ils, intacts, pour les éons à venir ?

Non moins troublante était la relation étrange, mais néanmoins avérée, qui connectait Ambre aux vestiges. Elle se remémorait ce que son amie lui avait révélé, peu après la mort de Pete : ses cauchemars, le couple de créatures mystérieuses qui peuplaient son sommeil, ses allusions à son passé. Comment

expliquer la nature de cet ascendant ? Qu'avait-elle de plus qu'eux pour être gratifiée de ce don de prescience ? Les visions qu'elle avait eues du site étaient nettes et précises. Ambre avait rêvé d'un Temple Noir ; l'endroit dans lequel Maya déambulait à présent, en proie à une forme de piété, était un Temple Noir. Un vaste Temple aux Écritures, tissant son histoire hermétique devant leurs yeux. Cela dépassait le cadre d'hallucinations complexes, comme elle l'avait suggéré de prime abord. Fallait-il y voir une influence du point de Collapsus, suivant l'hypothèse de Delaurier ? Elle se sentait perdue.

En dépit de la température élevée qui régnait dans la caverne, un tremblement la parcourut. Ambre avait été la première à subir l'émanation mystérieuse de ces lieux. Tous y réagissaient désormais à des degrés divers, en fonction de leur vécu. Ils se révélaient ignorants, faibles et vulnérables, et cela malgré l'étendue de leur bagage scientifique. Certains en étaient morts. Pour l'heure, les calmants remplissaient leur office de pare-feu, mais pour combien de temps ?

Comme Maya l'avait supposé, elle trouva son amie assise au pied d'un large pilastre, le regard plongé dans les ténèbres. La doctoresse l'avait surprise ici à plusieurs reprises, toujours songeuse, une barre verticale entre les sourcils, s'efforçant de traquer une vérité qui sans cesse lui échappait. Au-dessus de sa tête, sur les façades, des arabesques de signes entrelacés dansaient, se jouant de l'ombre et de la lumière. Ambre, en cet instant, ne ressemblait à rien de moins que la prêtresse de ce temple. Désarmée et soumise, elle paraissait se recueillir, prête à recevoir la parole ou le châtiment de sa divinité. Avec une force sans précédent. Maya fut saisie par le pouvoir mystique qui émanait de l'endroit.

Elle s'assit à côté de son amie.

— Tu as mes résultats ? amorça cette dernière.

— Plutôt deux ou même trois fois qu'une. Pietro a voulu recommencer à zéro, tant il était sceptique.

— Et ?

Maya prit son courage à deux mains.

— Ce n'est pas humain.

— Je sais.

— Il serait plus correct de dire : pas terrestre. Ni gemmien au demeurant. Rien à voir avec les structures à ARN qui caractérisent les organismes de la planète.

— Qu'as-tu découvert exactement ?

— Rien de moins qu'un échantillon d'ADN. D'origine inconnue. Hélice lévogyre, s'enroulant dans le sens opposé à la nôtre, composée de six nucléobases, essentiellement des variantes moléculaires de celles que l'on rencontre sur Terre : hypoxanthine, inosine, pyridoxal, pyridine et acide orotique. Il faudra vérifier. Je n'ai pas le relevé sous les yeux, Pietro ne le lâche plus.

Ambre prit le temps de soupeser cette information en silence, avant de poursuivre :

— Tu as parlé de six nucléobases, mais tu n'en as cité que cinq.

— Très juste. Il y a une exception.

La jeune femme leva un sourcil.

— Laquelle ?

— L'adénine. On la retrouve dans l'ADN étranger aussi bien que chez toutes les formes de vie terrestres.

Un éphémère sourire illumina le visage d'Ambre.

Maya la dévisagea d'un air perplexe.

— C'est cette particularité commune à nos deux civilisations qui te réjouit ?

Ambre acquiesça.

Finalement, un lien tangible la connectait bel et bien au Dieu Sombre. Un lien qui avait une existence réelle, scientifique, démontrable. Un lien qui ne s'auréolait plus de surnaturel, et auquel elle pouvait légitimement se raccrocher.

— L'adénine, reprit-elle, est une molécule répandue dans l'Univers. Du moins sous la forme de ses éléments précurseurs. La robustesse de ses liaisons hydrogène constitue un facteur de viabilité chez les organismes terrestres. Alors pourquoi ne serait-ce pas le cas avec les Bâtisseurs ? Bien que nous restions des étrangers, une brique élémentaire nous rapproche. Une brique qui a conduit nos deux espèces vers une vie évoluée, une conscience… Et puis, comme tu l'as dit, les cinq autres nucléotides ne représentent que des variantes de ceux que l'on

retrouve sur Terre. Une biologie découlant de la chimie du carbone est peut-être plus fréquente que nous ne l'imaginions. Sur la planète des Bâtisseurs, la nature aura simplement opté pour un assortiment différent…

— Un assortiment qui génère une hélice d'une complexité extrême, ajouta Maya, et au sein de laquelle erreurs de transcription et mutations doivent foisonner.

Ambre ne répondit pas.

Maya leva la tête, prête à surprendre sur le visage de son amie son habituelle dureté. Il n'en fut rien : Ambre avait les larmes aux yeux. La doctoresse hésita quelques instants puis posa une main bienveillante sur son épaule. À son grand étonnement, la jeune femme fondit en sanglots. Maya la serra dans ses bras et se mit à coiffer ses longs cheveux emmêlés. Elle avait pris une douche après sa discussion avec Taurok et ils sentaient le shampoing à la pomme.

— Excuse-moi, bredouilla Ambre, je suis un peu chamboulée.

— Et si tu me disais où et comment tu l'as récupéré, ce bout d'ADN ?

— Je te préviens, on arrive dans la partie… *irrationnelle* de mon exposé, fit-elle en reniflant. Il va t'être difficile de me croire sur parole.

— Je suis assez ouverte d'esprit.

— Ma méthode d'investigation n'a pas été des plus scientifiques.

— Tu titilles ma curiosité.

Ambre peinait à recouvrer son sang-froid. Elle avait lutté pour se maintenir à flot, mais à présent sa carapace la lâchait. Elle ployait sous le torrent de sentiments violents et contradictoires – entre répulsion et attrait – que sa rencontre dans le charnier avait provoqués. Cet être étranger, elle ne l'avait pas simplement aperçu. Elle l'avait touché, pétri, meurtri. C'était bien plus qu'une rencontre, cela tenait de la confrontation, de l'acte charnel.

Elle s'essuya le visage et plongea son regard dans celui de Maya. La chercheuse autoritaire et distante qu'elle singeait

ordinairement avait disparu. Elle ressemblait à la petite fille gorgée de rêves qui s'en revient d'un pays merveilleux.

— Je l'ai frappé, dit-elle d'une voix chevrotante.

Maya pensa avoir mal compris.

— Frappé ? répéta-t-elle. De qui parles-tu ?

— J'avais la certitude qu'il voulait me dévorer, alors, je l'ai roué de coups, je l'ai griffé. Sa peau est restée sous mes ongles. (Elle brandissait ses mains telle l'arme du crime.) Je crois même que je l'ai *mordu*.

Maya nageait en pleine perplexité. Elle n'entendait rien aux paroles d'Ambre, tant elles s'écartaient d'un quelconque contexte scientifique.

— Il était accroupi sur un rocher, continuait la jeune femme. Il m'observait, tapi dans l'ombre. Je voyais la flamme de son regard. Il était si effrayant ! J'ai tenté de fuir, mais je me suis enfoncée plus profondément dans les décombres où j'étais tombée. Je suffoquais. Il m'a agrippée. Je me suis débattue pour lui échapper.

Maya mit un moment à recouvrer ses esprits.

— Tu essaies de me dire que cet ADN proviendrait d'un être encore *en vie* ? articula-t-elle à grand-peine, réalisant l'énormité de ses propos.

Décontenancée, elle acheva sa phrase par un petit rire. Ambre la faisait marcher, même si cela dérogeait à ses habitudes.

— Arrête ça, s'il te plaît. Ça ne m'amuse plus.

Ambre continuait de la fixer.

— Je n'ai jamais été aussi sérieuse, Maya.

La doctoresse chercha en vain des traces de plaisanterie sur le visage de la jeune femme, mais elle n'y lut au contraire qu'une vive émotion. Ses lèvres tremblaient, son regard étincelait, fiévreux.

— Il m'a sauvé la vie, poursuivit Ambre d'une voix à peine audible. Est-ce que tu comprends ça ? *Il m'a sauvé la vie*.

Maya s'essuya la figure, rajusta le nœud de sa queue-de-cheval.

— Est-ce que tu pourrais reprendre ton récit depuis le début ? Dans le bon ordre, je veux dire.

Ambre inspira profondément, changea de position. Elle avait des fourmis dans les jambes à force de rester assise sur la roche, les fesses serrées. Et puis il n'y avait pas à ergoter : elle était plus douée pour la chimie organique que pour l'expression de ses sentiments.

— J'ai d'abord cru qu'il s'agissait d'un grand animal, un genre de fouineuse, je ne sais pas, quelque chose que nous n'aurions pas encore croisé sur Gemma, même si cela semblait improbable. J'étais tellement terrorisée… Et puis il se tapissait dans l'obscurité. Je ne l'apercevais que par bribes, bien que cela suffise à me rendre compte de son altérité. Sa façon de s'accroupir, le jeu de ses articulations, sa morphologie… À ce moment, j'ai pensé : « un grand animal qui porte des bijoux et des vêtements… »

Maya reçut l'information comme un tsunami en pleine figure. Elle voulut parler, mais aucun son ne sortit de sa bouche.

— Il s'agit d'un être vivant, intelligent, sophistiqué, mais *non humain*, déclara Ambre d'une façon définitive.

— Intelligent ? parvint à réagir la doctoresse. Comment peux-tu en être sûre ?

— Je l'ai lu dans son regard. Il s'interrogeait à mon sujet, ainsi que je le faisais à son égard. Et puis de drôles d'idées m'ont traversé l'esprit, comme s'il m'envoyait des images, des impressions, des sensations. C'était très curieux. Je me suis sentie submergée par l'étrangeté, par sa propre peur. Sa peur… de moi !

Mais Maya n'écoutait plus qu'un mot sur deux. Un malaise insidieux avait commencé de l'envahir, tandis qu'elle s'efforçait de se représenter l'entité que son amie prétendait avoir rencontrée.

— Et ce n'est pas tout, continuait celle-ci. Il possède deux bras, deux jambes, une tête. Une tête qui dissimule un cerveau capable d'abstraction. Et il marche comme nous. Debout. C'est un véritable bipède. Je l'ai constaté lorsqu'il s'est enfui.

Aux yeux ronds qu'affichait la doctoresse, il lui parut nécessaire de modérer son assertion.

— J'entends déjà tes objections, Maya. Tu vas me rétorquer que c'est une absurdité. Le terme « anthropocentrisme »

écorche mes oreilles autant que les tiennes. Je sais pourtant à quoi ressemblait mon sauveur ! En définitive, et malgré tout ce qui a été émis sur le sujet, rien ne nous prouve que la forme humanoïde soit l'apanage de l'humanité.

— Cela semble simplement très improbable, se reprit la doctoresse. Une réplique de l'humain ? Comment veux-tu que je te croie ?

— Je t'ai dit qu'il était *différent* ! éclata Ambre.

— Honnêtement, ça me laisse perplexe.

— Eh bien, tu es loin d'avoir l'esprit aussi ouvert que tu le présumais !

— Prends juste conscience de ce que tu es en train d'énoncer. Selon toi, les vestiges seraient *habités* ? À ce jour, tandis que nous les explorons avec nos gros souliers ?

— J'ignore ce qu'il fait ici, seul, ni depuis combien de temps. Mais sa présence est indiscutable.

Maya secoua la tête. Malgré son scepticisme, son cerveau s'emballait, peinait à coordonner le flux de ses pensées, s'acharnant à lui balancer en rafales des images d'entités monstrueuses, empruntées à l'imaginaire collectif. Plus abominables les unes que les autres, elles dansaient une sarabande devant ses yeux, alors que les paroles d'Ambre résonnaient à ses oreilles, parées d'une nouvelle dimension : les Bâtisseurs se terraient dans leurs artefacts millénaires. Peut-être même habitaient-ils toujours le Grand Arc. Ils n'étaient plus un fantasme, mais une réalité contemporaine.

Elle préféra évacuer ces postulats sur-le-champ. Elle réalisa qu'elle avait été à deux doigts de reproduire le déni de Pietro. Cette idée lui arracha un sourire. Comme souvent dans sa vie, l'humour et son habituel lâcher-prise lui sauverait la mise, du moins pour un temps.

— Et tu ne l'as pas amené pour boire le thé ? lança-t-elle sur un ton qu'elle voulut léger. C'est un sérieux manquement à l'étiquette.

Ambre sentit sa tension s'estomper. Ses heures d'angoisse et d'interrogations se diluaient dans les profondeurs du Temple. Elle poursuivit son récit, un peu soulagée par la désinvolture, quoique feinte, de son amie.

— Il m'a extirpée du charnier comme si j'étais un vulgaire fétu de paille et s'est esquivé avant que je n'aie pu tenter quelque chose. J'ai essayé de le rattraper, mais il était rapide et agile, peut-être accoutumé à une gravité supérieure. J'ai vite perdu sa trace.

— Tu as bien dit *charnier* ?

Oui, un charnier constitué de milliers de cadavres. Probablement de la même origine que notre visiteur. J'ai failli m'y noyer. Maya. C'était abominable. Sans son intervention, je serais morte. Et moi, comme une idiote, je n'ai pas compris son geste. Aveuglée par ma terreur, je l'ai frappé sans relâche. Tout ce qu'il m'est resté de lui, ce sont des lambeaux de chair sous mes ongles, ceux que Pietro et toi avez analysés. J'ai dû lui faire très mal en voulant me libérer.

— Trois cents ans de recherches en exobiologie clôturés par la découverte d'une forme de vie évoluée dans l'Univers, et le docteur Pasquier ne trouve rien de mieux que de la rouer de coups ! Ça promet des échanges multiculturels intéressants.

Ambre sourit et les larmes se remirent à couler sur son visage.

— Comprends-moi, j'ignorais la nature de ses intentions. Bien qu'il m'ait sauvée, je ressentais sa violence. Il m'impressionnait. Peut-être était-ce seulement la manifestation de sa peur ? Et puis j'étais terriblement perturbée…

— On le serait à moins.

— Ce n'est pas ça. Maya : j'ai eu la conviction de le reconnaître. Il avait la peau sombre et le regard lumineux. C'était l'image même du Dieu Sombre de mes rêves, ce personnage qui hante mes nuits et qui m'empêche d'ouvrir la porte à l'Entité, à Ioun-ké-da. En fait, j'en suis certaine : *il est le Dieu Sombre,* et nous étions voués à nous retrouver. Tu dois l'admettre. Maya : il y a une main invisible derrière tout cela. Quelque chose qui pilote nos actes et conjugue nos destinées. Les destinées de nos deux espèces : humains et Bâtisseurs.

Les innombrables questions que Maya se posait au sujet de son amie lui revinrent à l'esprit. Oui, en cet instant particulier, elle acceptait de croire en l'existence d'une logique sous-jacente, même si le lendemain la ferait changer d'avis. Ambre Pasquier

en incarnait la preuve vivante. Ses prémonitions n'avaient probablement jamais visé qu'un but : celui de provoquer sa rencontre avec son énigmatique Dieu Sombre.

À présent, né d'une capitulation momentanée, d'un sursis, d'un repli stratégique de la science face à l'extraordinaire et au rêve, un même émoi rapprochait les deux femmes. Elles évoluaient dans un univers peuplé de forces impénétrables, dont seule Ambre entrevoyait la réalité. Elle avait pris la fâcheuse habitude de fréquenter des entités étrangères, venues d'un passé n'appartenant pas à la race des hommes, et d'un espace qui resterait sans doute pour longtemps hors de leur portée. C'était une évidence à laquelle il valait mieux se résoudre pour éviter de perdre la raison.

Le monde dans lequel Maya avait vécu jusqu'à présent, celui d'une humanité solitaire et égarée dans l'immensité du cosmos, semblait irrémédiablement révolu.

57

LES ENFANTS DE GEMMA

Haziel Delaurier s'arrêta net au cœur de la vallée, pétrifié.

Profitant de cette interruption, le froid reprit instantanément ses droits. Il s'engouffra par le col de sa tenue de survie, se faufila le long de sa nuque et entre ses tétons, mordant son torse, son ventre, ses fesses.

L'immobilité l'obligea à prendre conscience de son agitation intérieure. Le sang circulant dans son organisme ébranlait l'armature de sa combinaison. Sa respiration était frénétique, le rythme de ses pulsations effréné. L'épuisement le guettait. Il n'avait pas compté les heures qui avaient mené ses pas jusqu'ici, à la base Tétra. Il avait parcouru des kilomètres, son corps fragile défiant l'immense désert gelé, ses empreintes tatouant sa surface criblée de lézardes : autant de pièges meurtriers auxquels il avait échappé. Il avait finalement vaincu le péril blanc.

Pour retrouver quoi ?

Le panorama de désolation absolue qui s'offrait à ses yeux ?

Il se remit à avancer, d'abord lentement, ses semelles raclant le sol, puis de plus en plus vite à mesure que la panique l'envahissait.

Les abords immédiats de la base évoquaient une zone sinistrée, un champ de bataille. Des traces de déflagrations noircissaient les murs de bas en haut. Une multitude d'objets avaient voltigé un peu partout, ponctuant le relief d'immondices. La porte d'entrée avait été soufflée et la neige, balayée par le blast, s'entassait dans le hall. Défiant la logique, le canapé rouge du labo, élimé et estampé par les griffures d'Erwin, jaillissait du centre de l'esplanade telle une fusée sur le point de décoller.

Une vision de cauchemar.

Aussitôt, il pensa à ses amis. Que leur était-il arrivé ? Qui était responsable de ce désastre ? Et Kya ? Se trouvait-elle sur les lieux au moment de l'offensive ?

Les jambes en coton, le cœur cognant douloureusement dans sa poitrine, il pénétra dans le bâtiment et gagna la cafétéria. Il y régnait un froid de congélateur. Les placards avaient été éventrés ; les denrées alimentaires, éparpillées à travers la pièce ; le mobilier, balancé à tort et à travers. Écaillées par le gel, des cartes de poker jonchaient le plancher.

Haziel se pencha pour en ramasser quelques-unes. Il les contempla un instant, avec effroi. Elles étaient maculées de sang.

Alors, la vérité s'imposa.

Un carnage.

Ses amis étaient morts. *Assassinés*.

Une fureur aveugle s'empara de lui. Des hurlements de colère et de détresse jaillirent de sa gorge. Ses pieds frappèrent le sol, bousculèrent tables, chaises, plans de travail, étagères. Ses mains envoyèrent valdinguer sans discernement babioles, conserves, casseroles, assiettes, ustensiles. Au désordre régnant il ajouta le sien, acheva le tableau dans un déchaînement de frustration et d'incompréhension. Pourquoi avait-il fallu qu'il rejoigne la mission Archéa ? Pourquoi avoir abandonné ses propres équipiers ? Ils auraient mieux fait de poursuivre leurs recherches en secret. Cette tragédie ne se serait pas produite. Stanislas serait vivant. De même que Youri, Alexis, Paul, Michael, Justine, Bhagyashrī, Vladimir…

La fatigue eut raison de sa rage.

Il s'abattit sur un siège encore intact et demeura longtemps prostré, meurtri, le regard vide, tantôt se fustigeant, tantôt se lamentant sur son sort. L'idée d'avoir perdu ses proches était insoutenable. C'était trop. Trop pour lui. Quel enchaînement malheureux d'événements avait-il déclenché en ce jour maudit où il avait fracassé son snowcat sur le Glacier ?

Un sursaut de lucidité l'arracha à sa torpeur. Il lui restait les étages supérieurs à explorer, le labo, les cabines, le Phare. Il craignait d'y découvrir des cadavres, mais, si ses amis se trouvaient effectivement là-haut, il ne pouvait les abandonner,

sans sépulture, offerts au blast qui s'engouffrait désormais par les moindres interstices de la bâtisse. Il entreprit son ascension, la mort dans l'âme.

Au premier, l'abaissement de la cloison thermique prouvait que ses équipiers avaient subi un siège. Un trou d'un mètre cinquante dans le blindage lui apprit que les assaillants, quels qu'ils soient, étaient parvenus à leur fin.

Il se glissa dans l'ouverture.

Un ouragan paraissait avoir dévasté l'étage. Les équipements du labo encombraient la coursive, si bien qu'on n'y progressait qu'à grand-peine. Quant au centre de recherches lui-même, il avait été littéralement pillé, saccagé, comme au temps des raids vikings. Disparues, les consoles portables, évaporées, les précieuses banques de données : sans doute volées ou éparpillées dans les décombres.

Haziel s'emporta contre cette frénésie destructrice. Il jura, asséna des coups de pied rageurs dans les débris, qui ne réussirent qu'à exacerber sa douleur.

Au deuxième étage, la seconde cloison était rétractée, visiblement actionnée de l'intérieur. On y distinguait de nombreux impacts. En désespoir de cause, les physiciens s'étaient-ils rendus à l'ennemi ? Où étaient-ils dans ce cas ? Retenus prisonniers quelque part ?

Il poussa sa recherche jusqu'au Phare et s'avança avec précaution dans la rotonde. Le froid qui y régnait le mortifia. La baie vitrée avait été pilonnée, n'offrant plus aucune protection contre les outrages du climat. L'air, la pellicule de glace qui recouvrait le sol, les particules de sang gelé maculant l'épaisse moquette : tout y était cristallin.

Il n'y avait plus rien à sauver. Ce qui jadis constituait le mobilier de ce havre de paix – bric-à-brac, armoires, tapis de méditation de Bhagyashrī, fauteuil de Stanislas, vélo de Paul Lacroix, bibliothèques – s'entassait pêle-mêle dans un coin, comme si on avait voulu y bouter le feu. Un feu de joie pour réchauffer l'atmosphère, chasser les ténèbres, crier la victoire de la bêtise sur la science.

Haziel se détourna, écœuré. Ce labo, ils avaient mis des années à l'équiper. Il était leur foyer. Il abritait le nid douillet de

Kya, résonnait encore de ses rires d'enfant, puis d'adolescente révoltée.

Il s'apprêtait à redescendre quand un bruit, reconnaissable entre mille, l'arrêta. Il tendit l'oreille, scruta les décombres, s'efforçant d'en identifier l'origine.

Un miaulement. Puis un second, plus déterminé.

Une petite boule de poils se faufilait dans le capharnaüm. Déjà, elle se frottait affectueusement à sa jambe.

Le Canadien se baissa et saisit la bestiole à pleines mains. Son épaisse fourrure, rigidifiée par le gel, charriait son lot d'esquilles et de poussière.

— Alors, mon bonhomme, où crois-tu aller comme ça ?

— Hazee ?

Une tête blonde hirsute émergea de la masse hétéroclite.

— Frérot, c'est bien toi ?

Kya Stanford s'extirpait à son tour du désordre. Les lèvres bleuies par le froid, elle grelottait de la tête aux pieds.

Haziel se sentit pénétré d'un immense bonheur.

— Kya ! Bon Dieu ! Que s'est-il passé ? Tu es blessée ?

La jeune fille se jeta à son cou, de grosses larmes, coulant et se figeant à la fois sur ses joues rebondies et piquetées de pâles taches de rousseur.

— Ça va, je n'ai rien, murmura-t-elle en hoquetant. C'est tellement bon de te revoir. J'ai eu si peur.

Le Canadien pressa l'adolescente contre son cœur, dissimula ses propres sanglots dans sa tignasse débridée.

— Qui vous a attaqués ? parvint-il enfin à prononcer.

— La milice. Mais je n'étais pas ici lorsque c'est arrivé. J'étais avec mon escouade, ma première escouade. On les avait à l'œil depuis leur attaque du site de la mission Archéa. On les a suivis jusqu'ici. Ils cherchaient à prendre d'assaut la base, ces cons. On n'a pas aimé leur façon de procéder, si tu vois ce que je veux dire… Miguel a hésité à intervenir, mais j'ai finalement eu le dernier mot. Tu me connais, quand je désire quelque chose… Et puis c'était l'occasion de les remettre à l'ordre, de leur montrer qui sont les Enfants de Gemma. Alors, on leur a flanqué une sacrée raclée, à ces branleurs. Une bon Dieu de fichue raclée ! Ils ont filé comme des rats, sans demander leur reste.

Haziel ne captait pas un traître mot des paroles de la jeune fille, mais il éprouvait un tel bonheur de la retrouver, saine et sauve, que cela n'avait pas la moindre importance. Il la serrait dans ses bras comme un gros ours en peluche.

— Doucement, tu m'étouffes, souffla Kya.

Elle se dégagea et attrapa le matou.

— Erwin avait disparu lors de l'attaque, expliqua-t-elle. Je suis revenue pour le récupérer. Il était si effrayé qu'il lui a fallu des heures pour montrer le bout de son nez. Je venais juste de le dénicher quand j'ai entendu ce grabuge au rez-de-chaussée. J'ai cru qu'ils remettaient ça. Je me suis cachée, ici, avec mon chat. Mais il a fini par m'échapper. Il ne tient pas en place, ce petit monstre !

— Mais où sont ton père et les autres ?

La jeune fille évita son regard, soudain mal à l'aise.

— Nous en discuterons plus tard. Maintenant tu as surtout besoin de te requinquer, mon cher Hazee. Tu as vraiment mauvaise mine. Et si tu savais comme tu pues ! Un bon bain s'impose.

— Un bain ? lança le Canadien, incrédule. Et où veux-tu que je prenne un bain ?

— Suis-moi !

Kya lui avait attrapé la main et l'entraînait déjà vers l'escalier.

Il avait oublié combien la sensation du vent sifflant à ses oreilles était grisante. Une impression de liberté coulait à nouveau avec volupté dans ses veines. L'influence néfaste qui empoisonnait les vestiges, et plus particulièrement les environs du Bunker, le lâchait enfin. Il réalisait, par la même occasion, à quel point il s'était senti aliéné durant ces dernières semaines, possédé, au même titre que les membres de l'équipe Pasquier.

Les bras autour de la taille de Kya, les narines offertes à l'atmosphère piquante de Gemma, il recouvrait avec soulagement sa personnalité et son bon sens. Le paysage défilait sous ses yeux à vive allure, majestueux. Le chuintement du patineur se mêlait aux gémissements du vent. Le plein air, les montagnes, le ciel immense, la vitesse. C'est qu'elle manœuvrait

avec audace, la môme ! Et elle avait de qui tenir ! Il avait consacré des heures à l'entraîner à slalomer entre les congères, dès son quatorzième anniversaire. Elle avait mieux retenu ses propres enseignements que ceux de Stanislas. Elle ne deviendrait jamais une scientifique, au grand dam de son paternel. Beaucoup trop libre et sauvage. En revanche, à dix-huit ans, elle était un as de la conduite tout-terrain. Sans doute réussirait-elle une belle carrière dans le pilotage, si toutefois elle supportait la rigueur d'une académie d'Alabina. Ce qui était loin d'être certain.

Haziel se sentait à présent délicieusement engourdi par les actions conjointes du froid et de la fatigue. Erwin, terrorisé par cette longue promenade en pleine nature, avait cessé de remuer dans le sac à dos que lui avait confié Kya. Sous ses couches de vêtements, le Canadien sentait les muscles de la jeune fille se tendre avec vivacité. D'elle avait toujours émané quelque chose de doux, d'innocent, de spontané, de réparateur. Des qualités qui manquaient cruellement à la splendide, mais lunatique, Ambre Pasquier. Dans la somnolence qui l'envahissait, il ne parvenait pas à décider si cela découlait uniquement de la personnalité torturée de la chercheuse ou des miasmes s'exhalant des vestiges. Sans doute un mélange des deux.

Il émergea de sa torpeur, persuadé que quelque chose ne tournait pas rond. Il s'était assoupi sur le siège arrière du patineur, vaincu par l'épuisement. Depuis combien de temps voyageaient-ils ? Où Kya l'emmenait-elle ? Elle dirigeait son engin droit sur une paroi rocheuse, noire, oblique, rendue luisante par l'abrasion des vents gemmiens. Pourtant, elle demeurait imperturbable, sûre d'elle, tandis que la face abrupte se rapprochait avec une accablante célérité. Haziel se raidit, agrippa plus fortement la taille de sa navigatrice, prêt à lui ordonner de changer de cap. À cet instant, elle tourna la tête et lui décocha un énigmatique sourire.

— Tu as peur, j'espère ?

Haziel déglutit avec peine et Kya accéléra encore. De toute manière, seule une dizaine de mètres les séparait du mur de granit… Il préféra fermer les yeux.

Il y eut un bourdonnement, dont il perçut les infrabasses jusque dans son estomac. Un pan entier de la façade coulissait sur la gauche, révélant une allée obscure. Kya alluma ses feux. Ils fonçaient à bride abattue dans un large tunnel, creusé dans la pierre. À peine une demi-heure à l'air libre et il réintégrait les catacombes ! La galerie s'élevait en pente douce. Elle avait dû être excavée avec le même type de foreuses employées pour le percement du Glacier. Et elle semblait interminable, une œuvre de titan. Le patineur la narguait de sa frêle silhouette, chargé de son fardeau humain.

Il acheva sa course, plusieurs centaines de mètres plus haut, dans un vaste hangar, divisé en deux moitiés par une cloison rétractable. Un espace de trois cents mètres carrés au bas mot, quinze mètres de plafond, délimité par la roche nue et un épais panneau qu'Haziel imagina ouvrir sur l'extérieur, permettant un accès par le ciel. Ils se trouvaient sur un flanc de la montagne. Divers véhicules, estampillés au sigle de la milice, y stationnaient. Haziel reconnut avec stupéfaction un tanker flambant neuf des usines Alcon d'Alabina.

— Il n'est pas arrivé ici tout seul, je présume ? dit-il en posant un pied à terre dès que l'engin fut immobilisé.

— C'est un trophée très spécial, lança fièrement Kya. Nous l'avons subtilisé aux militaires. En fait, nous l'avons carrément escamoté sous leur nez.

Elle pouffa comme une gamine. Haziel la gratifia d'un regard en coin.

— Tu sembles avoir pris d'étranges habitudes, jeune fille !

Mais le Canadien allait d'un étonnement à l'autre. Au-delà de la cloison qui divisait le hangar trônait un astronef. Pas de première fraîcheur, certes – c'était l'un des premiers modèles à avoir été importé sur la planète –, mais on y distinguait sans peine le sigle de la milice.

— Et celui-là ?

— … marche pas, bougonna l'adolescente. Il pourrit ici depuis une éternité. Les hommes de Miguel l'ont rapporté à l'aide d'un Hercule « emprunté » aux unités sanitaires. Il s'était abattu sur le Glacier. On a essayé de le réparer, mais il nous manque un spécialiste en aéronautique…

Elle ponctua sa phrase d'une œillade éloquente. Haziel hocha la tête.

— Je comprends enfin les véritables raisons de mon enlèvement.

— Si tu réussissais à localiser l'origine de la panne… J'ai vanté tes qualités à Miguel. Tu sais, je suis une cadette maintenant. Bientôt une dégourdie. Miguel est très fier de mes progrès.

— Je vois. Je te promets d'y jeter un œil.

À défaut de tripod…

Mais Kya poursuivait déjà sa visite. Il emprunta sa démarche sautillante. Elle était dans son élément, bien qu'il trouvât son attitude un peu trop ostentatoire. Il était certain qu'elle lui cachait quelque chose.

Ils avaient quitté le hangar et elle le conduisait dans un labyrinthe de couloirs plongés dans la pénombre, plus tortueux les uns que les autres. Elle avait récupéré son sac à dos et Erwin, tout ballotté, hasardait de temps en temps une frimousse apeurée par l'ouverture en poussant des miaulements mécontents. Des portes coulissaient sur leur passage, révélant des visages renfrognés ou inquisiteurs. Des jeunes adultes, en majorité.

Après quelques minutes, ils s'engouffrèrent dans un monte-charge qui entreprit une lente et grinçante ascension au cœur même de la montagne. Il acheva sa course dans un soupir, et ils émergèrent dans une galerie plus spacieuse et mieux éclairée, au bout de laquelle une lourde cloison s'effaça devant eux. Haziel hésita quelques instants sur le seuil. Kya en profita pour le prendre par la main. Ils débouchèrent ensemble dans un entrepôt dans lequel une lumière diaphane filtrait par de petites lucarnes découpées dans l'épaisseur de la roche. Le ciel n'était pas loin.

— Mon cher Hazee, je te présente tes nouveaux équipiers !

Un groupuscule d'hommes affairés tentait de mettre de l'ordre dans un fouillis d'appareils scientifiques. Le Canadien reconnut aussitôt Youri Malenko et Vladimir Nemeth qui, flanqués de deux jeunes types à l'aspect débraillé, s'évertuaient à assembler consoles et holovids. Au centre de ce ballet,

Stanislas, l'œil vigilant et scrutateur, orchestrait les opérations avec des gestes déterminés. Un dompteur dans la cage aux lions.

L'un des jeunots trébucha et faillit s'affaler.

— Par Planck, c'est fragile ! rugit le professeur. Ces types n'ont jamais dû manier autre chose que des bulldozers !

Bhagyashrī, agenouillée dans un coin de ce bazar, fouillait dans des caisses débordant de matériel. Elle fut la première à apercevoir le nouveau venu. Elle poussa un cri et courut dans sa direction. Stanislas s'interrompit, comme frappé par un sort.

— Je vous en ai ramené deux pour le prix d'un ! lança Kya.

Erwin, qui avait jailli du sac tel un bouchon de champagne, fonçait déjà en direction de Stanislas.

En moins de temps qu'il ne faut pour le dire, le Canadien fut assailli par ses collaborateurs, sous le regard triomphant de Kya. Le professeur le serra dans ses bras et il eut l'impression de retrouver non pas de simples équipiers et amis, mais une véritable famille.

Puis vint l'heure des explications.

Stanislas décrivit dans le menu détail l'attaque des miliciens. Sa voix s'érailla en évoquant les décès tragiques de Michael, Justine et Alexis, dont les corps reposaient dans la vallée, non loin de ce qui avait un jour été la base Tétra.

Haziel encaissa le choc.

Il surprit à cet instant l'expression de Kya. Campée sur ses jambes, les poings fermés, les yeux rougis par les larmes, elle luttait à sa manière contre la tristesse qui la rongeait. Dans le Phare dévasté, à l'heure de leurs retrouvailles, les mots avaient manqué à la jeune fille pour lui apprendre la terrible nouvelle. Alexis Korpatov travaillait déjà avec Stanislas à l'époque où il habitait encore Alabina, et il avait très bien connu Éléonore, la mère de Kya. Il incarnait l'une des figures marquantes de son monde enfantin. À sa mort, elle avait perdu un frère, un cousin, un ami, un confident.

D'ailleurs, combien d'hommes et de femmes avaient déjà laissé leur vie dans cette aventure ? L'expression terrifiée de Donaldsen, quelques secondes avant qu'il ne se suicide, était à

jamais gravée dans la mémoire d'Haziel. Pour un peu, il se serait mis à pleurer comme un gamin.

Kya, ravalant sa tristesse, intervint pour narrer la libération de la base et son saccage volontaire.

— Rien ne devait tomber aux mains de l'ennemi ! proclama-t-elle haut et fort.

— Sur ce sujet, nous n'étions pas unanimes, ajouta Stanislas avec regret.

Des murmures traversèrent l'assemblée, quelques rires forcés aussi.

Haziel s'obligea à museler son abattement. Alexis mort, il lui incombait de reprendre le flambeau.

Entre-temps, le professeur l'avait rejoint. Il lui pressa le bras. Il parlait d'une voix faible, chevrotante.

— Ainsi, ma fille est une indépendantiste. Qui l'eût cru ? J'ai encore du mal à accepter cette idée, bien que sans son aide nous croupirions sans doute entre quatre murs, à rendre des comptes à ces *mercenaires*.

— Elle craignait que tu n'approuves pas son choix. Elle attendait le bon moment pour te l'avouer.

Stanislas soupira.

— Évidemment, tu étais au courant…

— Vouloir régir pour leur bien le destin de ceux qu'on aime est vanité. Et pur égoïsme. Ta fille est un électron libre, Stany, je t'avais averti.

— Un électron libre voué à une cause n'est plus un électron libre, mon cher Haziel.

Le Canadien sourit. Kya n'avait pas dit son dernier mot. C'était son âme qui était sauvage. Elle le resterait.

— Ces Enfants de Gemma sont un peu rustres, se ressaisit Stanislas, mais il se trouve parmi eux de vrais débrouillards. Ils pourront nous seconder.

— Ils vous ont accueillis sans rechigner ?

— J'ai pris soin de leur exposer d'une manière accessible l'intérêt de nos recherches en vue de la sauvegarde de leur… de *notre* planète. Oserais-je m'enorgueillir d'avoir atteint mon objectif ? Non, pour être honnête, je pense que nous devons notre salut à la relation privilégiée que Kya entretient avec le

chef de ces originaux. Et puis n'avons-nous pas le même ennemi ? Nous avons failli finir dans les geôles de la milice après tout. Ce qui compte, c'est qu'ils nous offrent la possibilité de nous réinstaller provisoirement dans cette dépendance. Nous serons en sécurité ici. Leur base est une forteresse.

— Qu'en est-il de Nouvelle Prospérité ? s'enquit Delaurier. Est-ce que Kobalski a averti la communauté scientifique ? Qu'attendent-ils pour prendre des mesures contre Taurok ?

Le professeur afficha une mine navrée.

— Je crains, hélas, que la situation ne soit plus compliquée. Les miliciens semblent avoir étendu leur pouvoir sur NP. Les communications avec la station sont filtrées. On dirait qu'ils ont patiemment disposé leurs pions pour imposer leur mainmise. Nous assistons à un putsch militaire, dans les règles de l'art. C'est à peine croyable. Il nous faudra continuer à travailler dans l'ombre, sans une quelconque aide extérieure, du moins pour l'instant.

— Ils connaissaient dès le départ les tenants et les aboutissants de la mission d'Ambre Pasquier, enchaîna Bhagyashrī Gupta. Stanislas pense que l'un des membres de l'expédition est un agent de Taurok.

— Je partage cet avis, approuva Delaurier.

— Tu soupçonnes une personne en particulier ?

— J'ai quelques hypothèses, mais rien de définitif.

Tandis que cette question lui trottait dans la tête, il sentit l'angoisse regagner du terrain. Nouvelle Prospérité à la solde de l'ennemi, on courait à la catastrophe. Les découvertes d'Ambre Pasquier ne devaient pas revenir aux seules mains des militaires, pas plus qu'à un petit groupe de chercheurs isolés. Elles concernaient l'humanité entière. Il était impératif que l'ensemble de la communauté scientifique soit mis au courant, et cela dans les plus brefs délais. Au lieu de cela, ils entamaient une ridicule partie de cache-cache.

Ce fut à son tour de relater ses expériences.

Il commença par leur communiquer ses inquiétudes quant à la sécurité de la mission Archéa. Il évoqua la menace psychologique qui les aliénait à des degrés divers, dépeignant la

folie qui s'était emparée de nombre d'entre eux, les cas spectaculaires de suicides, les hallucinations et prémonitions d'Ambre Pasquier, ainsi que les vaines tentatives de Maya pour trouver une explication rationnelle à ces dérives comportementales. Il en profita pour exprimer ses propres hypothèses concernant l'influence du point de Collapsus sur les ondes cérébrales, ce qui eut le don de fasciner Stanislas. Puis il en vint aux dangers plus directs, notamment la destruction instantanée du groupe d'infortunés soldats qui s'étaient aventurés trop près de la cuve. Une description détaillée des derniers éléments mis au jour s'ensuivit : la porte exhibant la représentation de l'Entité ; le Bunker avec son axe central, rempli de matière visqueuse et lumineuse ; la construction en hélice qui charpentait l'édifice et s'enroulait sur plusieurs centaines de mètres en direction de la surface.

Il poursuivit son récit par sa fuite à travers ladite structure. Il leur conta comment il avait d'abord parcouru ses corridors organiques, ne sachant trop s'ils aboutissaient quelque part ; puis de quelle manière il avait émergé dans une vaste caverne, d'où partait un sentier taillé à même la roche. Un sentier jalonné de glyphes semblables à ceux du couloir aux inscriptions et des portiques.

— Preuve que ce passage reliait les vestiges à l'extérieur au temps des Bâtisseurs, l'interrompit Bhagyashrī.

— En effet, reprit-il. Encouragé par cette trouvaille, j'ai suivi ce chemin sur plus d'un kilomètre, jusqu'à me retrouver bloqué par un éboulement récent. Le plafond effondré de la grotte communiquait avec le Glacier. Grâce au matériel d'escalade que j'avais emporté, j'ai tracé ma voie à travers la cryosphère, peut-être épaisse de deux kilomètres à cet endroit. Le ruissellement de l'eau de fonte y avait ouvert des moulins qui m'ont permis de progresser avec une relative aisance. Après une ascension interminable, j'ai fini par émerger à l'air libre. Une fracture d'une centaine de mètres déchirait la surface. Des débris jonchaient le sol, attestant que les lieux avaient été la proie d'une zone d'influence particulièrement virulente. Un convoi s'y était aventuré au mauvais moment, l'explosion ayant sans doute contribué à fragiliser la structure de la glace. Malgré ce

spectacle de dévastation, j'étais persuadé d'être parvenu au terme de mes épreuves. Il n'en était rien.

Le cercle des chercheurs s'était resserré autour de Delaurier, grossi par des groupes d'indépendantistes venus écouter les détails de son périple.

— Quand je me suis hissé sur les bords de la crevasse, enchaîna-t-il, j'ai cru que ma dernière heure était arrivée. Il y avait quelque chose dans l'air de… *pestilentiel*. J'ai mentionné l'ambiance étrange, morbide, qui régnait à l'intérieur des vestiges. Eh bien, à ma sortie du gouffre, j'ai ressenti ce même relent empoisonné, mille fois amplifié. L'atmosphère, chargée de miasmes, vibrait d'une résonance bizarre, un bourdonnement ininterrompu, électrique, que je n'avais jamais entendu auparavant. Mes pas claquaient sur la glace, répercutés par un formidable écho, ma respiration était si sonore que j'en avais mal aux oreilles. La nature entière paraissait dans l'attente d'un événement ou d'une catastrophe phénoménale. Je n'ai pas fait de vieux os. Je n'avais qu'une seule envie : courir le plus loin possible et quitter cet endroit. Quitter cette putain de saloperie d'endroit !

Au fur et à mesure de sa confession, Haziel s'avisa qu'il avait sciemment laissé tomber les scientifiques de la mission Archéa. Et ce n'était rien d'autre que la terreur qui l'avait poussé à agir de la sorte. La terreur de revivre une fois encore son épouvantable expérience de mort et de duplication. Avant de penser à chercher de l'aide, il n'avait voulu que sauver sa peau. Cette idée le consternait. Il avait délibérément abandonné Ambre Pasquier.

À ses côtés, ses équipiers gardaient le silence, saisis par l'effroi. Un gamin d'une douzaine d'années l'observait, une expression horrifiée sur le visage.

— La Bouche du Diable, l'entendit-il murmurer. La Bouche du Diable…

Le gamin recula en continuant de le dévisager puis décampa. Un brouhaha s'éleva alors, enfla au point de saturer tout l'espace de la salle. Les indépendantistes s'agitaient, échangeaient des propos alarmés.

Stanislas attrapa Haziel par le bras.

— Les Enfants de Gemma entretiennent profusion de légendes terrifiantes à propos du Glacier. À les en croire, il abriterait la porte même de l'enfer.

— Comparaison pertinente. Ambre Pasquier, en dépit de sa formation scientifique, donnait foi à de telles chimères. Elle m'a parlé plusieurs fois d'entités qui s'adressaient à elle, d'un Dieu Sombre ou je ne sais quoi… Quant à moi, sans aller jusqu'au mysticisme, je dois avouer que je n'en menais pas large. Tu me connais, je ne me laisse pas facilement impressionner, et pourtant, dès que l'occasion s'est présentée, je n'ai pas hésité à mettre les voiles.

Bhagyashrī s'était approchée du Canadien.

— Et ce… *Bunker*, souffla-t-elle d'une voix blanche, qu'est-ce qu'il recèle en définitive ? Qu'en pensent les physiciens de l'expédition ?

— J'ai décampé avant d'en savoir davantage. Tout ce que je peux affirmer, c'est que la barrière d'énergie qui isole le contenu de la cuve de l'environnement extérieur se révèle d'une efficacité redoutable. La structure moléculaire des pauvres gars qui l'ont côtoyée de trop près s'est littéralement désintégrée sous mes yeux.

— Il s'agit sans doute du dispositif responsable des distorsions de notre espace-temps, s'enfiévra Stanislas. *Notre mystérieuse machine !*

Un applaudissement tonitruant le fit sursauter.

— Voici donc le fameux Delaurier !

Miguel Etchégoïan s'avançait d'un pas déterminé à travers le rassemblement. Il se planta devant le Canadien.

— Et si c'était vous, les scienteux, qui aviez mis en branle ce fameux processus ?

Quelques Enfants de Gemma s'empressèrent d'acquiescer. Youri Malenko leva le regard au plafond, consterné.

— Comme je vous l'ai expliqué hier, reprit Stanislas sans se démonter, ce phénomène n'est pas récent. De nombreux mythes l'attestent : vos hommes en parlent comme de la Bouche de l'Enfer, du Gouffre, de l'Esprit maléfique de la glace, du diable même ! Je les ai entendus de mes propres oreilles. Pas plus les firmes d'extraction que les ingénieurs voués à la sécurité de la

route des transpondeurs n'ont daigné tenir compte de ces légendes, mais elles témoignent d'une réalité qui prévalait bien avant la formation de mon équipe. Si nous avons installé notre base ici, c'est dans le seul but de nous pencher sur ce problème.

Quelques voix approuvèrent faiblement. Deux clans se dessinaient.

— Il a raison, ajouta Haziel. Vous savez que nous ne sommes pas responsables de ce phénomène, comme nous-mêmes sommes conscients que vous ne jouez aucun rôle dans les accidents qui ravagent le Glacier. En vous les imputant, la milice essaie de vous faire passer pour des criminels : un moyen de rallier les colons à leur cause et d'empêcher votre mouvement de prendre de l'ampleur. Je comprends votre motivation : vous êtes l'embryon de la première nation gemmienne. Mais, sans l'appui de la population, vous resterez un groupuscule sans consistance, et il ne vous sera jamais donné de concrétiser votre idéal d'une société différente. Distribuer vos tracts dans les usines ne servira à rien, si les extracteurs sont convaincus que vous menez contre eux des actes terroristes. Il faut au contraire nous unir contre notre ennemi commun : la milice, un organisme totalitaire et répressif qui risque fort de devenir, si nous ne réagissons pas, le nouveau visage de Gemma. En déterminant la véritable source des perturbations qui affectent le Glacier, nous ferons d'une pierre deux coups : nous prouverons au peuple que les indépendantistes ne sont pas à l'origine de ces atrocités, et nous garantirons la sécurité de l'ensemble des Gemmiens. Si vous souhaitez que vos enfants et petits-enfants vivent sereinement ici, il est temps de comprendre ce qui se trame dans le cœur de cette planète afin d'y remédier. Sans quoi nous n'aurons plus qu'à décamper, tous autant que nous sommes ! Nous menons un seul et même combat.

— Un seul et même combat, vraiment ? explosa Miguel. Vous avez pratiquement réussi à détruire votre terre d'origine. Vous avez amenuisé ses ressources au point que l'humanité s'est vue dans l'obligation de chercher de nouveaux foyers. Et vous aimeriez recommencer sur Gemma ? En toute impunité ? Scienteux et exploiteurs, vous êtes tous pareils ! À vouloir

endormir le peuple avec vos vaines paroles, vos théories, la prétention de votre intellect, votre supériorité ! Vous ne pensez qu'à maîtriser, dompter la nature, la modifier à souhait, comme un vulgaire objet, comme si elle vous appartenait. Peu importe que Gemma ait jadis été habitée par les Bâtisseurs, c'est notre monde à présent. Nous, nous le respectons tel qu'il est. Et nous nous battrons pour sa sauvegarde jusqu'à notre mort. Jamais nous ne l'abandonnerons comme vous l'avez fait avec la Terre. Vous n'avez rien à envier à la milice !

Il cracha par terre, juste entre les pieds de Delaurier. Le Canadien se cabra, une lueur féroce dans le regard.

Autour d'eux, on prenait les paris. Les indépendantistes se réjouissaient déjà de voir ces deux caractères bien trempés en venir aux mains. Stanislas se creusait vainement l'esprit pour trouver la formule mathématique qui empêcherait l'avènement de cette nouvelle catastrophe.

Kya le devança. Elle se coula, féline, entre les belligérants.

— Hazee a peut-être raison, Miguel. Prouvons que nous ne sommes pas des criminels et le peuple nous suivra. Et puis comprendre n'est pas détruire. Si cela nous garantit de vivre en sécurité. N'est-ce pas ce que nous désirons tous ?

— Ne joue pas à ce petit jeu, Kya ! Rappelle-toi que si j'autorise ces scienteux à se cacher ici, c'est uniquement pour te rendre service. Si ça ne tenait qu'à moi, je les aurais laissés se faire massacrer un à un par les miliciens !

— Eh bien, ça a le mérite d'être clair, gronda Haziel.

Kya les dévisagea tour à tour, sans s'échauffer.

Emportés par la colère, Haziel et Miguel se jaugeaient de la tête aux pieds comme deux coqs prêts à s'étriper à coups de becs et de pattes griffues.

À les voir ainsi, le cœur de la jeune fille s'emballa, dissipant quelques instants sa tristesse. Les deux hommes de sa vie s'apprêtaient à se battre devant elle. Pour rien au monde, elle n'aurait manqué ça.

58

LE DÉVOREUR

Le professeur Seth Tranktak se retourna, inquiet.

Personne ne l'observait pourtant. Les chercheurs avaient depuis longtemps quitté les environs du Bunker pour regagner leurs baraquements. Il se retrouvait seul face à sa découverte, et c'était bien ainsi. Dans l'immédiat, il ne souhaitait la partager avec personne.

Il contourna le sas de protection, abominable verrue dans ce décor, et s'enfonça dans le couloir aux inscriptions. Il s'arrêta à un pas de la roche et son front moite en effleura la surface. Ses doigts caressèrent l'entrelacs de signes, ses lèvres glissèrent sur leurs arabesques minérales comme pour y déposer un baiser. Une façon de les remercier. Son expérience fusionnelle avec Ambre Pasquier dans le Bunker s'apparentait à une illumination. Devenu soudain plus agile, plus subtil et pénétrant, son esprit avait subi une métamorphose. Comme s'il découvrait des vérités jusqu'alors dissimulées à la compréhension ordinaire de l'humain. Oui, c'était cela. Il avait été amélioré.

Amélioré par une entité toute-puissante.

Ses mains s'accrochèrent plus fermement aux aspérités du basalte. Il risquait à chaque instant de sombrer. L'afflux de connaissances nouvelles était si dense qu'il confinait aux limites de son cerveau, même modifié. Cela équivalait à essayer une drogue élargissant les frontières de la perception. Un déferlement, un orgasme de conscience. Les plus faibles – le jeune soldat, Van Ruben, Donaldsen – y avaient succombé. Mais lui, contrairement à eux, possédait la capacité d'y survivre. Il n'était pas faible. Et il ne le serait jamais.

Cette aptitude, il l'avait contractée comme on attrape une maladie. Le langage des Bâtisseurs lui était soudain devenu intelligible. À présent, les glyphes lui parlaient.

Il éclata de rire. Il imaginait déjà la tête du colonel et de la Pasquier lorsqu'il leur soumettrait sa traduction.

Sa traduction !

Il se recula pour mesurer l'étendue de ce savoir fraîchement acquis. Devant lui, les murs du couloir puisaient d'une clarté rougissante, infernale. L'air vibrait de chaleur.

Il se laissa choir sur le sol, étonné, étourdi, presque trop heureux. Ses yeux balayèrent la paroi de droite à gauche : partout cette même explosion de connaissances. Il ne voyait plus les signes, il ne les déchiffrait pas. Il était au-delà. D'ailleurs, il ne s'agissait pas de mots, mais d'une sarabande de sensations, d'images et de couleurs qui affluait et refluait à travers son être, sans que cela semble vouloir prendre fin.

Une excitation sauvage le gagna. Il se leva d'un bond, salivant. Il avait besoin de nourriture, et c'est justement ce que ces textes lui apportaient. Ils l'emplissaient, glissaient dans sa bouche, s'engouffraient dans son œsophage, le comblaient jusqu'à la lie. Tout entiers, ils célébraient la faim.

Son estomac gargouilla.

Il passa rapidement de fresque en fresque, se gavant de leur contenu.

Brûle, brûle, lui intimait cet extrait. *Dévore, dévore,* lui ordonnait tel autre. *Mange, digère, ingère, grandis puis sois digéré à ton tour. Participe à la ronde éternelle qui unit le dévoreur au dévoré.*

Seth Tranktak se sentait soudain une vocation de soleil, de supernova, de trou noir. Il incarnait le noyau flamboyant de l'astre, la chaleur dégagée par le feu. Mais il était aussi le sacrifié. Celui qui sert de subsistance : nourriture, chair, combustible, matière première. Il saisissait la pertinence de cette perpétuelle oblation prédestinant toute entité, vivante ou non, à ingérer d'autres entités, vivantes ou non, pour assurer sa survie. Consumant et consumé. Telle était l'orgie cosmique, la finalité de l'Univers.

Un couplet résonnait en lui, rythmé par une lente pulsation. Il martelait ses pensées comme les battements d'un grand cœur.

Je suis celui dont la forme n'a ni début, ni centre, ni fin.
Mes yeux sont les astres, brûlant les mondes de leurs rayons.
Je suis le feu qui s'étend et qui embrase.
Je suis celui que l'on nomme Dj'akha'ā, l'Annihilation.
Je suis Ioun-ké-da, né de Hanou'hā.
Je suis le Dévoreur et ma faim est insatiable.

Tranktak se réveilla en sursaut dans son lit, suffocant, glacé jusqu'à l'os. Malgré la chaleur étouffante, il grelottait. Il tira la couverture sur ses membres malingres, s'efforçant de dissiper ce froid incompréhensible et mortifiant. En remuant, il sentit un liquide poisseux sur son ventre. Il alluma sa lampe de chevet, souleva son pyjama et contempla son sexe avec dégoût. Puis des bribes de son rêve lui revinrent en mémoire. L'écœurement reflua, cédant la place à un sentiment étrange, mélange de plénitude et de vacuité. Il avait joui dans son sommeil. Une pure jouissance de l'esprit, transférée à son corps d'être humain.

Il se leva. De la salive gouttait de son menton. Il la téta goulûment avec sa langue. Elle se révéla fade, sans commune mesure avec un vrai repas. Il avait si faim. Une main invisible lui broyait l'estomac, lui enjoignant de mordre, d'ingérer, de se remplir, de s'empiffrer de n'importe quoi.

Il se jeta sur sa console portable, posée sur la petite table de son baraquement.

— Accès aux données, site de la mission Archéa, troisième portique, panneau de gauche, sixième quadrant, commanda-t-il.

Une série d'inscriptions s'affichèrent sur l'holovid. Absconses. Aussi impénétrables que la veille, que l'avant-veille et les jours précédents.

La traduction se calfeutrait là pourtant, dans la configuration de ses neurones, à la lisière de sa perception. De quoi parlait-elle déjà ? D'un grand feu de joie ? D'une formidable orgie ? De dévorer quelque chose ? Mais quoi ? Et dans quel but ?

Il activa l'enregistrement audio et bredouilla des phrases sans queue ni tête. Ses idées lui échappaient. Sa clairvoyance se dissipait, s'étiolait, se diluait dans des futilités. Le message originel s'était bel et bien perdu. Se pouvait-il qu'il n'ait que rêvé ? Cela semblait si tangible, si intimement ressenti.

Quant à sa console, elle demeurait muette, incapable d'apporter le moindre soupçon d'interprétation. Tranktak la repoussa avec violence, déchirant brièvement l'image tridimensionnelle de l'holovid. Un hurlement de frustration jaillit de sa gorge. Ses poings s'abattirent sur la surface métallique de la table. Sa conscience lui avait révélé quelque chose que la technologie humaine ne parvenait pas à percevoir. La traduction dont il avait rêvé était la bonne. Il savait, ou plutôt *il avait su,* même si cet entendement n'avait duré qu'une fraction infinitésimale de seconde.

Puis il avait oublié.

Le fil ténu qui corrélait les signes à leur signification s'était rompu. Le dieu l'ayant gratifié de ce don inespéré s'était soudain ravisé. Pourquoi s'amuser à le torturer ainsi ? Comment une chose pareille avait-elle pu se produire ? Cela frisait la plaisanterie.

Il se leva et but un verre d'eau pour se calmer. Ses membres s'étaient réchauffés. Il consulta le thermomètre : vingt-huit degrés. Avait-il eu un malaise ? Pétri d'angoisse, il fouilla la pièce du regard, à la recherche d'un élément perturbateur. Tout paraissait au bon endroit. Ses vêtements étaient pliés ; ses affaires de toilette, rangées avec soin. Ses paires de chaussures reposaient à l'emplacement qu'il avait méticuleusement choisi avant de se coucher. Il se débarrassa de son pyjama puis s'habilla. Face à la glace suspendue à côté de son lit, il coiffa avec affectation sa fine chevelure noire en arrière. Sa paupière gauche tressautait comme un poisson hors de l'eau.

L'irritation le reprit.

Il commença à arpenter les douze mètres carrés du baraquement, soufflant bruyamment. Peut-être que s'il oxygénait assez son cerveau ou qu'il focalisait son attention sur autre chose, il recouvrerait ses capacités. Pour l'heure, chaque fois qu'il tentait de repenser à sa traduction, elle s'empressait de

le fuir, s'enfonçant par réaction au plus profond de son subconscient. Autant courir après une substance éthérée, invérifiable, non quantifiable. Il consulta sa montre. Presque six heures du matin. Impossible de demeurer plus longtemps dans cette cabine exiguë. Il aspirait à plus d'espace, à plus d'air.

En un clin d'œil, il se retrouva dehors. Un grand calme régnait, uniquement troublé par le grondement des climatiseurs. Aucune lumière ne filtrait des quartiers militaires. Les robots de combat, désactivés, patientaient non loin du terminus de l'ascenseur nanotek. Il chercha les sentinelles gardant le périmètre, mais n'en trouva aucune trace. Bizarre. Il se demanda s'il n'était pas encore en train de rêver.

Il fit quelques pas, réjoui de son audace. Il ne se serait jamais cru capable de s'aventurer sans escorte sur le site. Et pourtant, ses jambes ne rechignaient pas à le porter. On aurait même dit qu'elles avançaient toutes seules, motivées par leur propre volonté. Il fut surpris d'atteindre la limite des baraquements.

Au-delà, c'était la salle hypostyle, l'obscurité, l'inconnu. Cette architecture étrangère, il la considérait désormais comme son fief. Durant un court instant, il avait fusionné avec elle. Un lien pérenne les unissait, même s'il avait momentanément perdu en intelligibilité.

Son corps le menait tout droit au Bunker, il le savait. Il en éprouvait effroi et euphorie. Ses pieds martelaient le sol avec régularité, se calquant sur l'ample battement qui vibrait jusqu'au tréfonds de son être. Lent, obsédant, vital, il l'avait entendu à de nombreuses reprises, sans jamais parvenir à en déterminer l'origine. À l'évidence, il était le seul à le percevoir. Le seul avec Ambre Pasquier.

Incapable de résister, il progressait d'un bon pas, s'efforçant de suivre le rythme de la pulsation. Il avait quitté la salle hypostyle, avait dépassé le camp des scientifiques – aussi silencieux que celui des militaires – et parcourait maintenant le couloir aux inscriptions. Les poils de ses avant-bras dressés, la poitrine oppressée, ses pensées s'agitaient en tout sens. *Quelque chose* avait décidé de lui dévoiler sa nature et ses intentions. Quelque chose qui lui avait offert, cette nuit, un fragment de traduction ; quelque chose dont il avait déjà ressenti l'influence,

mais jamais avec autant de force. Et ce n'était qu'un avant-goût de ce qu'il s'apprêtait à recevoir…

La connaissance.

La Chose, quelle qu'elle soit, l'avait choisi au sein de la multitude peur lui transmettre son savoir millénaire. Il ne pouvait que s'en réjouir, car cette possession ferait de lui l'égal d'un dieu. C'était la récompense de ses efforts, la légitimation de son existence de chercheur. Un cadeau. Un remerciement.

Même s'il ne s'adonnait pas d'ordinaire à de telles prouesses sportives, il courait, pantelant, suant, franchissant les kilomètres qui séparaient les portiques. Il se tenait à présent face au dispositif de confinement qui dissimulait la dernière porte à sa vue. Les membres d'une escouade étaient avachis contre la paroi, morts ou endormis, de la même façon que les sentinelles en faction devant les baraquements. Il ne s'en étonna pas. L'Entité avait sans doute tout prévu pour lui faciliter la tâche.

Il s'engouffra à l'intérieur, sans équipement particulier. Ambre Pasquier avait survécu à son passage dans le Bunker, et cela affublée de ses simples vêtements. Ce qui les affectait ne s'apparentait ni à un virus, ni à une bactérie, ni à un poison. Aucune carapace ne réussirait à les en protéger. Cela touchait directement à la conscience, à la perception. À l'âme. Il était vain de vouloir y échapper.

Il traversa le sas dans un mélange de terreur et d'allégresse, son corps entier devenu le champ de bataille de deux aspirations antagonistes. Et l'une d'elles prenait clairement le dessus. Elle l'obligerait coûte que coûte à rester. Rester pour accomplir le dessein pour lequel il avait été appelé ici, entre ces murs.

L'esprit vidé de toute pensée rationnelle, il pénétra dans le Bunker.

Prêt à tout.

59

CONVERGENCE

Le Dieu Sombre.

Maya se retourna sur sa couchette. Malgré les climatiseurs, poussés au maximum pour abaisser le taux d'hygrométrie, le matelas restait dur et humide. Cherchant avec désespoir à s'y lover dans une position confortable, elle avait passé une nuit abominable – la pire depuis longtemps –, hantée par les propos d'Ambre Pasquier.

Suis-je vraiment prête à aller jusque-là ? À la croire sur parole ? À m'abandonner à l'idée qu'une vie étrangère peuple encore les vestiges ? Et que nous sommes nous-mêmes susceptibles de la croiser à tout instant ?

Après le choc premier de la révélation, son esprit cartésien recommençait à la harceler. Certes, Ambre s'était confrontée à *quelque chose* qui avait été vivant – la découverte d'un ADN formé de bases nucléiques différentes en constituait la preuve irréfutable –, mais de là à y voir un être *en vie* au moment présent, un bipède qui plus est, respirant un mélange gazeux identique et, cerise sur le gâteau, supposé intelligent… Au regard du contexte, cela faisait beaucoup d'assertions hasardeuses à accepter d'un coup. En somme. Ambre ne lui demandait rien d'autre qu'un acte de foi.

D'ailleurs, en parlant de foi, c'était étrange, cette obstination de la chercheuse à appeler son visiteur le Dieu Sombre, à interpréter leur rencontre comme découlant de l'intervention d'une entité quasi divine.

« Il y a une main invisible derrière tout cela, avaient été ses paroles. Quelque chose qui pilote nos actes et conjugue nos destinées. Les destinées de nos deux espèces : humains et Bâtisseurs. »

Plus encore que l'évocation d'une créature étrangère, cette idée – trop proche d'un principe anthropique ou d'un dessein intelligent à son goût – heurtait Maya. Et puis cela ne cadrait pas avec l'image qu'elle entretenait de son amie. Malgré ses origines hindoues, celle-ci n'avait jamais témoigné d'une attraction particulière pour la religion. Bien au contraire. La doctoresse l'avait souvent entendue, lors de missions antérieures, tenir des propos tranchés sur les « bondieuseries » en tout genre. Alors, d'où ces pensées lui venaient-elles ? Pourquoi cet attachement si soudain à une forme de mysticisme ? Son rejet du divin n'était-il que feint ?

Si, en dépit des réticences de Maya, Ambre avait réellement croisé la route d'une créature extraterrestre encore en vie, les conséquences d'une telle découverte ne manqueraient pas de bouleverser la vision que s'étaient faite les Terriens de leur univers. D'un coup de baguette magique, ils perdraient leur privilège d'unicité autant qu'ils se libéreraient du fardeau de se croire les seuls dépositaires *contemporains* de l'intelligence. Certains y verraient une énorme déception, d'autres une bénédiction.

Maya fluctuait entre les deux camps. La pensée d'une conscience étrangère, proche et frémissante, avait quelque chose d'effrayant, mais, en même temps, accepter la possibilité de la différence signifiait la fin de l'isolement intellectuel de l'humain. Son besoin perpétuel de comprendre, de se raccrocher à une vérité plus vaste, de trouver un sens global à l'Univers, un moyen de se connecter à l'ensemble, que cela soit d'un point de vue scientifique ou religieux, ne procédait-il pas de cette terrifiante et incontournable solitude ?

Et si, en définitive, Ambre disait vrai…

Maya essaya de se faire une représentation mentale de l'*Étranger* – contrairement à son amie, elle ne se résolvait pas à l'appeler le Dieu Sombre. Ambre avait parlé d'un bipède. Dans ce cas, en quoi exactement s'apparentait-il aux êtres humains ?

Dans le domaine de la biologie, les variations sur un thème abondaient. Nombre d'espèces terrestres, bien qu'ayant suivi des voies évolutives divergentes, avaient conçu des solutions identiques en réponse aux contraintes environnementales.

Ainsi, la capacité à voler avait été inventée séparément chez les insectes, les oiseaux et les mammifères. De même pour l'écholocation, la vision ou encore l'adaptation au milieu aquatique. Pour exemple, dauphins, phoques et requins – en dépit de leur appartenance à des familles différentes – se caractérisaient par un hydrodynamisme pareillement performant. Cependant, toutes ces créatures s'étaient formées à partir des mêmes briques élémentaires : bases azotées, acides gras, acides aminés, sucres. Un seul monde les avait engendrées.

Ce qui s'avérait valable pour la Terre, l'était-il à l'échelle de l'Univers ? Pouvait-on y appliquer ce principe de convergence morphologique, permettant à deux espèces étrangères – Terriens et Bâtisseurs – d'arriver à la bipédie par des chemins distincts ? Et surtout, la chimie du carbone suffisait-elle à en faire, si ce n'est des frères, tout au moins des cousins éloignés ?

Malgré sa bonne volonté, l'esprit de Maya se révulsait à cette idée. Elle avait toujours été convaincue que si une forme de vie évoluée était un jour découverte, elle ne s'apparenterait en rien à l'humain.

Je marche donc je suis ? en vint-elle à s'interroger, dubitative. *Est-ce vraiment cela dont il est question ?*

Elle recensa brièvement ses connaissances sur le sujet. Quels avantages la posture dressée apportait-elle aux créatures qui en bénéficiaient ?

La possibilité de marcher sans fatigue. De regarder par-dessus les obstacles naturels afin de guetter la présence de proies et de prédateurs…

Un critère de survie par conséquent. Mais encore ?

De libérer les membres antérieurs des nécessités liées à la locomotion, garantissant ainsi l'exécution de tâches variées : apprêter sa nourriture, la cuire, la porter à sa bouche…

Selon certains scientifiques, le passage à la bipédie – de par les modifications qu'elle engendrait sur la position de la tête et des mâchoires – n'aurait provoqué rien de moins que l'apparition du langage articulé.

Parler, donc. Mais aussi créer, modeler, façonner… Fabriquer des outils, des armes. Naissance de l'art, de la technologie…

La doctoresse repensa aux artefacts et à leurs splendides gravures. Il était évident qu'ils avaient été réalisés par des mains – ou du moins par des organes préhensiles – maniant avec agilité ciseau et burin. Des mains affranchies. Des mains susceptibles d'appartenir à des créatures bipèdes.

En fin de compte, l'émergence de l'intelligence se résumait-elle à l'adoption de la station debout, et cela dans n'importe quel patelin de l'Univers ? Bipédie et conscience de soi se révélaient-elles indissociables ?

Ce postulat embarrassait Maya. Déjà eût-il fallu s'accorder sur une définition de l'intelligence…

Ambre Pasquier, quant à elle, ne semblait avoir eu aucun mal à se familiariser avec cette idée. Était-ce une spécificité liée à ses origines ? Pour les sociétés chrétiennes occidentales, l'intelligence avait longtemps été considérée comme un don de Dieu prodigué exclusivement aux êtres humains, si bien que se trouver confronté à la possibilité d'un entendement différent, animal ou extraterrestre, engendrait un profond sentiment de malaise. Pour de nombreuses autres cultures, en revanche, chaque composant de l'Univers – objet ou créature vivante – était censé posséder un esprit, une forme de conscience, concept qui constituait la base même de l'animisme. Étaient-ce finalement les reliquats de son passé indien qui gratifiaient Ambre de cette faculté si inattendue et, en apparence, si peu scientifique ?

Rien à faire, Maya requérait des éléments plus concrets pour se forger une opinion. Elle avait tenté de harceler son amie de questions, mais chaque fois la jeune femme lui avait répondu de manière évasive. Ambre affirmait tout ignorer de son visiteur. Noyé dans la pénombre, couvert de crasse, elle ne l'avait aperçu que durant un laps de temps infime. *Suffisant toutefois pour le frapper et le griffer…* À tel point que Maya en était arrivée à la conclusion qu'Ambre ne désirait pas s'arrêter à ces précisions d'ordre physiologique. Pour une fois, son expérience d'être humain l'emportait sur sa formation de biologiste. D'une façon

surprenante, sa rencontre avec l'Étranger appartenait strictement au domaine de sa vie privée. Cédant à un accès de faiblesse, elle était allée jusqu'à se confier, se décharger du surplus d'émotions suscité par cet épisode, mais à présent elle préférait en garder le menu détail pour elle seule. Il ne restait à Maya que la solution de le voir de ses propres yeux. *Le voir pour le croire*. Éventualité aussi inquiétante qu'alléchante.

L'obscurité régnait dans les dortoirs. La veilleuse s'était résolue à rendre l'âme sur le coup des quatre heures du matin.

Maya jeta un œil à sa montre. Dans une trentaine de minutes, il serait temps de se lever. Elle n'avait pas le sentiment de s'être assoupie ne serait-ce qu'un instant. Les jours précédents avaient été rudes. Depuis la dématérialisation des soldats dans le Bunker, les scientifiques travaillaient dans une peur continuelle. La peur de l'inconnu. La peur de perdre la raison. La peur de déclencher quelque cataclysme. La peur de mourir, sinon pire.

Bien que très proche, la cuve – et son contenu luminescent – demeurait hors d'atteinte, protégée par un redoutable, mais invisible dragon cracheur de feu. Aucune source d'énergie ne semblait alimenter le dispositif. Un vrai casse-tête pour Adam Wilbur et Kim Chulak.

Nancy, Léna et elle-même avaient commencé à explorer le premier niveau de la structure hélicoïdale. Elle avait dû s'arrêter à plusieurs reprises, tant ses jambes et ses mains tremblaient. Elle n'échappait pas au sentiment général : elle crevait de trouille. Elle n'avait aucune emprise sur le cours des événements. Ses études scientifiques ne lui servaient à rien. Contrairement à Ambre qui affrontait la situation avec fatalité, cette constatation la terrorisait.

Seth Tranktak avait repris ses relevés épigraphiques autour du dernier portique, s'efforçant de comparer ce qui en subsistait à ses banques de données. Après son égarement momentané, Taurok lui avait retiré l'autorisation de pénétrer dans le Bunker. Il s'absorbait tant et si bien dans son travail qu'il paraissait avoir recouvré une partie de son bon sens. Du moins en

apparence. Il ne parlait avec personne de l'évolution de ses recherches.

Le soir venu, rassemblés dans leur baraquement, les membres de la mission Archéa s'étaient entretenus de la présence de l'ADN inconnu. Seule Maya était au courant de l'existence de l'Étranger. Pour le reste de l'équipe. Ambre avait prélevé l'échantillon d'ADN sur les cadavres des Bâtisseurs qui gisaient dans le charnier.

Puis les épreuves de la journée avaient eu raison de leurs interrogations. Les uns après les autres, ils s'étaient assoupis. Maya exceptée.

Elle s'assit finalement sur son matelas. Inutile d'espérer grappiller quelques minutes supplémentaires de sommeil. Pourquoi ne s'était-elle pas résolue à avaler un somnifère ? *Le cordonnier est toujours le plus mal chaussé !* En conséquence de son insomnie, chaque muscle de son corps la torturait et sa nuque était aussi raide que la direction de son vieux tout-terrain.

Non loin de là. Ambre dormait paisiblement. La savoir en repos la réconfortait. Comme si la vie pouvait reprendre sa bonhomie, malgré ces bouleversements successifs.

Elle respira profondément. L'air était humide, presque marin. Des filets de transpiration lui coulaient entre les seins et dans le cou. Elle s'essuya avec son T-shirt, se noua sommairement les cheveux en arrière. Une pensée insolite lui traversa l'esprit. Elle mourait d'envie de se déshabiller et de se jeter à l'eau. Dans une mer calme et turquoise, avec des poissons multicolores glissant entre ses mollets, ou dans un torrent de montagne bondissant avec fracas, limpide et glacé. Éprouver cette fraîcheur à même sa peau nue, enfoncer ses pieds dans le sable, sous la surface, rouler les galets sous ses orteils, se laver, se débarrasser des miasmes de cet endroit terrifiant. Un instant, elle flotta comme bercée par le ressac et elle perçut distinctement le grondement de l'océan, relayé par une gigantesque conque marine. Un appel du lointain. Une invitation au voyage. Un chant. Elle ressentit la caresse d'un soleil sur les rondeurs de son visage, tandis qu'un parfum de terre humide et d'iode lui montait aux narines.

Elle se réveilla en sursaut. Un rêve. Une fraction de seconde, elle s'était assoupie, assise sur son matelas, et elle avait rêvé !

L'air du baraquement était figé, le silence, oppressant. Une impression désagréable s'agitait au seuil de sa conscience, ce qui la plongea aussitôt dans l'anxiété.

Ses yeux scrutèrent l'obscurité à la recherche du corps d'Ambre. Elle cessa de déglutir, s'efforçant de capter l'écho de sa respiration.

Rien.

Assaillie par un sentiment d'urgence, elle alluma sa veilleuse.

Ambre ne se trouvait plus dans son lit. Ses vêtements avaient disparu et son sac de couchage gisait à même le sol, en une boule compacte. Quand avait-elle quitté le dortoir ? À l'instant ou plus tôt dans la nuit ?

La doctoresse s'habilla à la hâte et sortit, équipée de sa lampe frontale. Pas un garde ne surveillait les baraquements. C'était inhabituel.

L'urgence se confirma. Elle rejoignit la salle hypostyle sans croiser âme qui vive. Elle rebroussa chemin jusqu'au couloir aux inscriptions. Là encore, aucune trace d'Ambre ni des vigiles.

L'angoisse se fit absolue.

Elle regagna le camp, talonnée par la peur, et, en un clin d'œil, les scientifiques furent sur pied, prêts à écumer les vestiges à la recherche de la jeune femme. Maya poussa sa détermination jusqu'à aller frapper aux quartiers du colonel. À l'instar de ses hommes, il dormait comme un bébé.

L'évidence s'imposa alors à l'esprit de Maya.

Imparable.

Elle se fustigea d'avoir été si lente à comprendre.

La porte qu'Ambre tentait d'ouvrir dans ses cauchemars n'avait jamais été le dernier portique. Celui-ci n'était que l'antichambre.

Cette série de gestes symboliques à accomplir, ces récitations à prononcer, ces sculptures en pierre que même Pete Donaldsen avait réussi à entamer… Et les parois du Bunker, si fragiles, modelées dans la nacre, inappropriées à une quelconque mesure de protection…

Non, la porte était la cuve. La cuve et son mystérieux fluide. L'axe magistral et son dragon cracheur de feu.

Et, en cet instant, la voie était libre. Plus rien ne séparait Ambre du Bunker.

60

L'INSTANT ZÉRO

À son entrée dans le Bunker, le professeur Seth Tranktak éprouva un choc. Même si, en vérité, il savait déjà à quoi s'attendre. Sa récente illumination lui avait révélé qu'ils étaient deux à avoir été choisis, un homme et une femme. Lui-même et Ambre Pasquier. Il ne se départait pas toutefois d'un sentiment de jalousie.

Car Ambre l'avait précédé.

Elle se tenait là, immobile, sculpturale, à quelques mètres du pilier central. Il ne distinguait pas son visage, mais il l'imaginait, pareil au sien, à la fois radieux et torturé, reflet de leur conscience.

Il s'approcha, s'engagea dans la pente.

Ambre avait franchi, indemne, la barrière énergétique protégeant l'axe. À l'intérieur, le fluide avait troqué ses lentes ondulations contre un trépidant bouillonnement au gré duquel il se recombinait, se réinventait à l'infini. Des filaments grimpaient en sinuant le long des parois de la cuve, puis se rétractaient sur eux-mêmes et plongeaient vers la masse. On aurait dit des nuées de serpents entrelacés tantôt fusionnant, tantôt se dissociant, baignant, au fil de leurs ébats, la salle dans une clarté de plus en plus vive. Les murs du dôme se couvraient d'or et de feu tandis que la sourde pulsation qui les animait gagnait en puissance.

De ce phénomène, nulle chaleur ne se dégageait pourtant. À chaque mètre parcouru, Tranktak ressentait plus cruellement la morsure du froid. Le froid du vide, de l'absolu. Pareil à celui qui avait accompagné son réveil matinal. Et ses pas l'y conduisaient sans détour.

À la seconde de franchir la barrière fatidique, il hésita. Ses yeux se fixèrent sur la silhouette d'Ambre pour s'abreuver de

courage. Si elle était parvenue jusque-là, il y arriverait également. Il ne risquait rien. Il était attendu. Porté par ce sentiment, il survola les derniers mètres le séparant de la jeune femme et se retrouva à ses côtés, pantelant, à contempler cette singularité qu'il ne comprenait pas et à laquelle il s'apprêtait néanmoins à sacrifier son individualité. Son regard s'en détacha un bref instant pour se poser sur Ambre, à sa droite. Les traits défaits, elle luttait de toute sa volonté contre l'Entité. Il savait que cela ne servait à rien. Le stade de non-retour était franchi. Ensemble et par leurs actes, ils avaient mis en branle un processus inéluctable. *Et merveilleux.*

— Il faut résister, l'entendit-il murmurer entre ses dents, dans un effort prodigieux.

Résister ?

Tranktak sentait au contraire les rides de son visage se relâcher, les muscles de ses épaules se détendre, sa paupière gauche cesser de battre la mesure. Une à une ses ultimes tensions cédaient. En son for intérieur, il était devenu aussi liquide et malléable que le fluide, car il avait conscience que le plus dur était fait : il avait accepté sa part du marché. Maintenant, il attendait sa récompense. Récompense qu'il recevrait dès la seconde où il mêlerait son corps d'être humain à la substance éthérée qui s'agitait dans la cuve. Il était impatient. Comment ne pas l'être ?

Ce que lui offrait l'Entité, c'était l'accomplissement de ses désirs les plus fous. Se voir gratifié d'une connaissance autre, d'un pouvoir cosmologique. L'omniscience ! L'ubiquité ! De ses yeux, il contemplerait les limites du cosmos, assisterait à sa naissance puis à sa mort. Il naviguerait tel un pur esprit à travers systèmes stellaires et galaxies. Peut-être même d'univers en univers. Il traverserait les trous noirs, plongerait au cœur des soleils, prendrait part aux événements astronomiques les plus spectaculaires. Et cela d'égal à égal.

Mais avant tout il *comprendrait*. Le but de cette gigantesque ronde céleste, de cette farandole d'obscurité et de lumière.

Oui, il voulait croire à l'acquisition de ce pouvoir surhumain, de cet absolu transcendé, gracieusement dispensé à son

entendement. Manger, se nourrir, se gaver de savoir, sans que cela prenne fin. Jamais.

Debout face à la cuve, il tremblait. Non de peur mais d'excitation.

Car qui possédait pareille puissance ? Qui était en mesure de lui donner un tel cadeau, si ce n'est un dieu ?

L'esprit de Tranktak fourmillait d'images issues de son enfance. Des images pieuses – les fondements de la foi de sa mère – qui l'avaient construit et que, malgré les traumatismes endurés, il n'était jamais parvenu à déconstruire.

— C'est Dieu, souffla-t-il, en ouvrant les bras comme pour se saisir de la lumière qui jaillissait de l'axe.

— Non ! grimaça Ambre. C'est un leurre. Cela n'a rien de comparable à Dieu.

Le xénologue sourit. La pauvre âme désirait ardemment s'en convaincre, mais ce qu'il lisait sur son visage ne figurait rien de plus qu'une immense et grandissante confusion. Pour céder, il ne lui suffirait que d'un petit encouragement, d'une impulsion. D'une volée de mots.

Il les choisit avec soin.

— Et à vous, que vous a-t-il promis ? murmura-t-il avec douceur, le regard noyé dans le fluide, tandis qu'une joie infinie transfigurait ses traits.

Que vous a-t-il promis ?

Il n'attendit pas sa réponse. Il n'en éprouvait pas le besoin. Il fit simplement un pas en avant, jusqu'à se heurter contre la paroi transparente de l'axe. La gélatine s'ouvrit pour le laisser passer puis se referma sur son corps telle une chrysalide, embrassant chacune de ses particules. Puis, englué dans la substance et toujours souriant, il pivota vers la chercheuse et lui tendit la main – une main qui émergeait encore de la cuve, semblable à un lingam.

Rejoins-moi ! perçut Ambre dans son esprit. *Là réside notre finalité.*

La jeune femme s'arqua contre cette invite. Elle essaya de reculer, mais ses pieds restèrent cloués au sol tandis que ses pensées s'affolaient. Comment Tranktak réussissait-il à survivre au sein de cet environnement hostile ? Dans ce froid ? Il

devenait évident qu'il n'était plus humain. Comment avait-il pu consentir à pareil sacrifice ? Avait-il véritablement reçu en récompense ce que l'Entité lui avait promis, quoi que ce fût ?

Elle peinait à garder le contrôle.

Malgré le combat acharné que livrait sa raison, elle ressentait avec de plus en plus de force le fil qui les connectait, elle, Tranktak et Ioun-ké-da. Celui qui les pilotait tous. Celui que la cuve retenait prisonnier depuis des millénaires. Et son emprise grandissait chaque seconde, alimentée par leurs futiles désirs d'êtres de chair et de sang.

Il se nourrit de nous. De moi. De la foi de Tranktak. De ma colère. De nos blessures.

Jusqu'à présent, elle avait réussi à résister, tant bien que mal. Plutôt mal à en juger la situation dans laquelle elle se trouvait. Pourtant, elle demeurait convaincue que jamais elle ne devrait céder. C'était une nécessité absolue. Sinon quoi ? Serait-ce l'Apocalypse ? Un genre d'holocauste fulgurant, où tout disparaîtrait dans les flammes et les hurlements ? Où chaque élément serait recombiné ? Où le monde qu'elle connaissait cesserait d'exister ? Ses équipiers, Maya, Haziel, les colons, Gemma, la Terre, la Galaxie ? Disputait-elle une partie serrée dont l'issue finale scellerait le sort de l'Univers entier ? Auquel cas pourquoi pareil acharnement ? L'Entité les haïssait-elle à ce point ? Ou, à l'inverse, leur vouait-elle une totale indifférence ? Était-ce une façon comme une autre de se divertir à les voir peiner, souffrir, douter, s'exalter ou s'offrir en sacrifice ? *Un simple jeu ?*

Et si, au final, Tranktak détenait la vérité ? Si Ioun-ké-da possédait effectivement ce don de création et de destruction, le moyen de dénouer et de renouer à souhait les fils de la réalité ?

Le pouvoir d'un dieu, tel que Tranktak se l'imaginait.

Alimenté par cette idée, un flot d'images colorées se matérialisa dans son esprit. Des divinités hindoues, les piliers de son enfance à Bombay : Krishnā ou Govinda, le sensuel, et son essaim de courtisanes ; Shiva, danseur et musicien, créateur et destructeur du monde ; mais aussi Brahmā, Vishnu, Ganesh, Hanumān, Shakti, Sarasvatī, Kālī, ces figures légendaires qui

avaient enflammé ses jeunes années avant qu'elle n'en perde le souvenir.

Un retour aux sources qu'elle avait de tout temps associé à un refus de la rationalité. En grandissant, en rejetant ses origines, elle avait voué son existence aux vérités de la science et s'était délibérément détournée du mythe.

Visiblement, la porte qu'elle croyait à jamais close ne l'était qu'à demi.

Face à ce constat d'échec. Ambre sentit son angoisse atteindre des proportions insoutenables. Elle avait besoin d'aide. Dans ses cauchemars, une main secourable, bien qu'inquiétante, veillait toujours à ce qu'elle fasse le bon choix. Alors pourquoi affrontait-elle seule cette épreuve ? Celui qu'elle persistait à appeler le Dieu Sombre était-il devenu étranger à sa détresse ?

Elle se mit à l'invoquer de toutes ses forces, avec son esprit, son cœur, ses tripes. Lui, l'unique créature à même de la sauver, dans le rêve aussi bien que dans la réalité.

Dieu Sombre, Dieu Sombre, viens à moi ! Arrache-moi à l'emprise de Ioun-ké-da, le Dévoreur, celui dont le nom ne se prononce pas, celui dont la faim est sans limites, le maître de l'Annihilation.

À ce moment, une voix aboya quelque chose et le chaos envahit l'espace du Bunker. Scientifiques et miliciens s'y ruaient comme des hordes de fourmis en panique.

— Mon Dieu, il est dedans, DEDANS ! vociférait Nancy Hillford en gesticulant à tort et à travers.

La barrière du sas à peine franchie. Maya Temper eut le souffle coupé. La scène qui se jouait sous ses yeux dépassait l'entendement. Ambre s'apprêtait à rejoindre le professeur Tranktak dans la cuve. Elle se tenait à moins d'un mètre de lui, le buste légèrement incliné vers l'avant, irrésistiblement attirée, aimantée, par les parois de l'axe. La clarté émanant du fluide la nimbait d'une parure de lumière. Elle ressemblait à une statue, irradiante, or et ambre mélangés. Un ange prêt à s'envoler.

— Comment a-t-il pu y entrer ? cria Pietro.

Ils étaient obligés de hurler, tant la pulsation qui ébranlait le dôme était assourdissante.

— C'est totalement impossible, s'époumona en retour Kim Chulak, le nez rivé aux appareils déployés dans le périmètre. Personne ne peut pénétrer dans la cuve, et encore moins y survivre.

Pourtant, les chercheurs distinguaient nettement le visage rayonnant de Tranktak, orienté vers le sas. Il souriait, les lèvres entrouvertes, la main tendue vers Ambre Pasquier. Ses doigts remuaient pour l'intimer à le retrouver au plus vite. Le fluide déferlait en nuées incandescentes, se faufilant entre ses bras, ses cuisses, s'enroulant autour de son torse, s'immisçant dans sa bouche, le couvrant de baisers.

— Pourquoi ? murmura Isabelle Grangier pour formuler la question qui les hantait tous. Pourquoi ?

Mais à ce mystère, nul n'obtiendrait de réponse.

Pietro maintenait fermement Maya, pour l'empêcher de se précipiter vers la cuve.

— Je veux y aller, je peux encore la sauver.

— Tu ne peux plus rien pour elle. Maya. Elle est trop près.

— Elle m'écoutera, insista la doctoresse, en se débattant. Ce n'est pas trop tard.

— Si tu t'approches de ce truc, tu vas y laisser ta peau.

— Mais voyez Tranktak, il est vivant ! Il nous regarde, il sourit, ses doigts remuent.

— Ce n'est pas Tranktak, lâcha Adam Wilbur. C'est une illusion, une hallucination.

— Comment peux-tu en être si sûr ? geignit-elle.

Mais ses forces l'abandonnaient. Elle se mit à pleurer de rage, submergée tant par l'impuissance que par le remords de n'avoir su veiller sur son amie. De ses petits bras, elle martelait la poitrine de Pietro.

— Il y a quelque chose qui merde, proféra soudain Chulak, le nez collé à son holovid.

Sa voix s'était doublée d'un accent caverneux inhabituel, effrayant.

— Je confirme, ajouta Adam Wilbur. J'enregistre un afflux de données anormales.

— Quel genre de données ? s'époumona Franz Kapa, alarmé par leurs expressions confondues.

— Je crois que nous ferions mieux de nous éloigner, fut l'unique et laconique réponse de Kim Chulak.

Le physicien se décomposait à vue d'œil. Avec des gestes secs, il déconnecta son holovid et embarqua sa console portable. Il s'apprêtait à quitter le Bunker sans demander son reste.

Léna lui barra la route.

— Pas si vite ! Que se passe-t-il ?

— Je ne sais pas, bredouilla-t-il. C'est juste que…

Il ne trouva pas le courage d'achever, ébranlé par l'incongruité des mesures. Il échangea un regard atterré avec Adam Wilbur.

Ce fut celui-ci qui reprit :

— Ce qui était sagement emprisonné dans cette structure a décidé de se carapater, et cela en dépit du sens commun.

— De quoi parles-tu ? aboya Fred Monjo en l'agrippant par la manche.

— La cuve est à l'évidence une chambre de confinement servant à endiguer un processus hautement énergétique. Mais son pouvoir de contention a commencé à perdre en efficacité. Ce qui nous autorise enfin à enregistrer des informations sur son contenu.

— Et quelle en est la nature ? s'enquit Isabelle Grangier.

— Au vu des analyses préliminaires : un superfluide ou, autrement dit, un mélange d'atomes ultrafroids. Une température proche du zéro absolu.

— Quoi ? lâcha Fred Monjo. Rien que des atomes froids ? Et en quoi est-ce dangereux ?

— Réfrigérer des atomes abaisse leur énergie cinétique, ce qui équivaut à réfréner leur agitation. Mais cette manipulation, contre nature, altère aussi leurs propriétés intrinsèques. D'unités individuelles, définies par une multitude d'ondes de probabilités, ils se transforment en une masse obéissant à une seule fonction d'onde macroscopique. En temps normal, ce type de condensât perd son état quantique et retourne à un comportement ordinaire dès qu'il entre en résonance avec l'environnement. En conséquence, la désagrégation de la paroi

de la cuve devrait engendrer un mécanisme spontané de décohérence. Or il n'en est rien… Ce qui est très inquiétant.

— L'heure est venue de quitter cet endroit, conclut avec nervosité Chulak.

Les deux physiciens prirent aussitôt la direction du sas de décontamination. Ils ne parcoururent que quelques mètres.

Nathanael Taurok, accompagné du major Wilhelm et de son escouade, les tenait résolument en joue.

— Personne ne sort sans mon autorisation !

Adam Wilbur, rapidement rejoint par le troupeau égaré des chercheurs, se campa devant le colonel.

— Vous ne comprenez pas, attaqua-t-il, il faut se mettre à l'abri, trouver un moyen de sceller ce passage, de l'isoler du reste des vestiges, du reste de la planète…

— Si toutefois la chose est possible, ajouta sombrement Chulak. Le processus de désintégration de la cuve semble irréversible. Investir le Bunker par la force était une très grosse erreur. Nous devons fuir.

Malgré leur détermination, les deux scientifiques se heurtaient à un mur d'incompréhension. Taurok ne voyait que deux hommes essayant de circonvenir à son commandement.

— Retournez à vos appareils et stoppez ce phénomène ! C'est un ordre.

Sa voix était tranchante. Sa main ne tremblait pas. Il n'avait pas de raison de se laisser envahir par la panique de ces deux excentriques. Depuis l'épisode de la base Tétra, il se méfiait des coups tordus des physiciens.

Kim Chulak secoua la tête d'un air désespéré.

— Comment vous l'expliquer ? Nous n'avons aucun moyen d'entraver ce processus. Cette cuve jouait un rôle bien spécifique : contenir un gigantesque « chat de Schrödinger », autrement dit maintenir des atomes dans un état artificiel de cohérence quantique – dans quel but ? je l'ignore. Mais, contre toute attente, c'est l'inverse qui est en train de se produire : le superfluide qui s'y trouve enfermé contamine les atomes de l'extérieur. Au lieu de décohérer… (il chercha ses mots), il *enquantifie* la réalité qui nous englobe. Non seulement il

conserve ses propriétés subatomiques, mais il les communique à l'ensemble de notre environnement.

À ses côtés, Wilbur s'agitait, enflammé par une nouvelle idée.

— Et s'il s'agissait d'une qualité inhérente au fluide ? Si lui seul possédait ce pouvoir de cohésion ? Si la cuve n'était pas un piège pour le forcer à garder ses composants en état de condensation, mais une barrière pour éviter qu'il ne déferle au-dehors… Une prison, en quelque sorte. Une prison mise en place par les Bâtisseurs, il y a des millénaires, pour empêcher cette… *chose* (il désignait l'axe d'un doigt tremblant) de s'étendre à notre monde macroscopique. Une prison dont l'imperméabilité a cessé d'opérer aujourd'hui même.

Chulak ouvrit de grands yeux, épouvanté par l'hypothèse de Wilbur.

— Tout ce qui se trouve dans le Bunker va recouvrer le stade de la superposition quantique, de l'indétermination, d'une unique et monstrueuse onde de matière, nous y compris ! C'est bien plus qu'un condensât d'atomes ultrafroids… c'est la gangrène, le cancer, l'arme absolue ! Le pire fléau jamais imaginé.

— Une arme ? rugit Taurok, qui affichait un intérêt soudain pour les explications des scientifiques.

Mais la discussion s'arrêta net. Brièvement, le dôme sembla enfler puis se contorsionner. Maya sentit un souffle glacé lui lécher l'épine dorsale. Elle pivota juste à temps pour voir Ambre disparaître dans la clarté produite par le phénomène. La doctoresse hurla son nom. Peut-être la jeune femme l'entendait-elle ? Peut-être réussirait-elle *in extremis* à se soustraire à ce maelström infernal ?

En réponse à cette recrudescence, il y eut un claquement. Sec et long à la fois. Se répercutant sur les murs du Bunker avec insistance jusqu'à accroître le battement sourd qui ébranlait les parois.

Les yeux de Maya glissèrent au sol, là où venait de s'écrouler son équipier, Adam Wilbur. Une giclée de sang lui avait aspergé les cheveux. Il retombait en fines gouttelettes sur son visage et le tissu de son T-shirt. Tandis qu'elle appelait son amie, le

physicien avait tenté de forcer le passage et avait été froidement abattu par Wilhelm. Les chercheurs s'étaient rassemblés autour du cadavre, abasourdis par la gratuité de l'acte. Le major les menaçait de son arme, une étincelle de rage dans le regard.

— C'est le problème avec vous, les scientifiques. Vous ne savez pas obéir. C'est comme ça qu'il y a des accidents.

Maya fut sur le point de défaillir. Elle se retourna une dernière fois vers l'axe central. On n'y distinguait plus rien. La cuve s'était muée en un gigantesque tube de lumière aveuglante.

Des événements dramatiques qui agitaient le Bunker, Ambre n'avait plus conscience. Graduellement, elle avait senti sa nature humaine s'amenuiser : le lien qui la rattachait aux siens s'était effiloché, les voix étaient devenues inaudibles, les gestes sans consistance. Sa matérialité s'était délitée en même temps que les parois de la cuve et, avec elles, la réalité de ce monde. Phénomène étrange quoique fascinant.

À présent, elle nageait dans un brouillard immense qui fluctuait au gré de la pulsation. Elle était là et ailleurs, partout à la fois, dans chaque atome du fluide, chaque atome de Seth Tranktak, chaque atome de la Conque : la vaste maison de cérémonie jadis érigée par les Bâtisseurs. Elle n'était plus individu, mais nuée, magma, onde et marée. Et ce sentiment croissait, au fur et à mesure que sa colère gagnait en amplitude.

Car le Dieu Sombre l'avait abandonnée.

Malgré ses cris, ses pleurs, ses invectives, il était resté insensible à son tourment. À l'inverse de Ioun-ké-da, il s'était détourné d'elle au moment où elle avait le plus besoin de lui.

Cette colère n'était pourtant pas nouvelle. Avec le temps, Ambre avait appris à la dominer, à la transformer en acariâtreté, à la dissimuler sous le couvert de son côté autoritaire, son professionnalisme, la rigidité de son intellect et le refus de sa sensualité. Cette colère rentrée, qui avait fait d'elle ce monolithe apparent de certitudes qui, dès son arrivée dans le système AltaMira, n'avait cessé de se lézarder. En vérité, elle l'habitait depuis l'enfance, depuis cette nuit où, dans l'année de ses treize ans, sa vie avait irrémédiablement basculé dans

l'horreur. Une seule nuit qui avait suffi à la détruire et, dans la foulée, à annihiler jusqu'au souvenir même de l'outrage.

Mais de cette hargne, cette violence à peine maîtrisée qui déformait les traits de son visage, asséchait son cœur, bridait ses sentiments, elle ne voulait plus. L'heure était venue de s'en libérer. Elle aspirait maintenant à partager l'extase de Tranktak, à retrouver le temps béni *d'avant*, la Bombay de sa prime jeunesse, le salon de musique de ses grands-parents, Shānti et Pārvatī, ses instruments, ses désirs de jeune fille, sa normalité. Redevenir l'adolescente romanesque et enflammée qui, la nuit tombée, attendait sur son lit la visite de ces êtres mythiques dont son grand-père lui contait les histoires et qui transportaient son imagination. Se retrouver telle qu'à l'origine, telle qu'elle n'aurait jamais dû cesser d'être. Intacte.

Avant l'événement, Ambre rêvait. Mais ses rêves étaient gais et voluptueux, chargés des mille parfums, doux et amers, de l'Inde. Ils ne recelaient rien de terrifiant ni d'obscur.

Avant l'événement. Ambre incarnait la musique et maîtrisait les gestes du kathak, la danse sacrée de l'Inde du Nord. Mais aussi bien son jeu que ses mouvements étaient souples et déliés. Ils figuraient les images des déesses, sensuelles, sur les parois des temples, et n'avaient rien du caractère obsessionnel et salvateur qui l'obligeait à répéter des bols, encore et encore, pour éviter de sombrer dans l'angoisse. Sa perpétuelle angoisse de survivre.

Or cette rédemption se trouvait désormais à sa portée.

Depuis la défection du Dieu Sombre, plus rien ni personne ne pouvait s'y opposer. Dans son sommeil, en même temps qu'il l'enjoignait de lui ouvrir la porte, Ioun-ké-da lui avait fait une promesse : celle de la réparer, de la guérir, de lui permettre de recommencer à zéro, en prenant soin d'effacer de son existence l'épisode fatidique qui l'avait transformée en une créature méprisable. Une vie sans la honte, sans la culpabilité, sans le sang.

Tranktak avait raison : depuis toujours, elle n'attendait que ça. Naïvement, elle avait cru que le Dieu Sombre parviendrait à la sauver, mais cette compétence, seul Ioun-ké-da la détenait.

Pour en bénéficier, il lui restait à accomplir un geste : le dernier pas qui la séparait du fluide, la quintessence de l'Entité. Un pas qu'elle exécuterait sciemment, sans retenue, sans concession, avec la toute-puissance de sa foi. Car les répercussions de son acte seraient irréversibles. En franchissant cette ultime étape, l'espace et le temps, tels qu'elle les connaissait, disparaîtraient à jamais. Mieux, ils cesseraient d'exister. Elle et ses semblables s'évanouiraient d'une manière aussi abrupte que l'Univers avait éclos. Renaître impliquait l'anéantissement inconditionnel de toute réalité préliminaire.

Comme elle l'avait redouté, elle serait l'élément déclencheur de l'Apocalypse, l'agent de la destruction. Mais elle personnifierait également la première particule à décohérer et à initier, de ce fait, le mouvement d'expansion d'un univers flambant neuf. Elle ne deviendrait rien de moins que Shiva, le dieu le plus paradoxal du panthéon hindou, à la fois exterminateur et régénérateur des mondes, à lui seul incarnation du choix.

Depuis le commencement, à travers ses pas de danse et le rythme de son tambour frappé par l'une de ses quatre mains, il contribuait au maintien de l'équilibre universel. À supposer que son œuvre vienne à lui déplaire, il lui suffisait de changer simplement de mātrā – ou de mesure – pour l'annihiler et la recomposer selon un nouveau cycle. Pour certains, une façon de rectifier les aberrations d'une création sur le déclin ; pour d'autres – dans ses formes les plus extrêmes de Rudra ou de Bhairav –, une manière de se divertir, de s'égayer du changement jusqu'à en être éventuellement lassé. Shiva, seigneur du feu, des larmes et des tempêtes. Mais avant tout seigneur de la danse. Une danse éternelle, ponctuée par la succession des morts et des renaissances.

Processus sans fin au cours duquel il détruit le monde, détruit la mort, détruit le temps puis recommence infatigablement. Il est la parfaite personnification d'un univers dynamique. Un univers rythmé par l'agitation perpétuelle de ses particules.

En ces mots l'avait décrit Stanislas.

De la flamme avec laquelle Shiva frappait la réalité vouée à disparaître. Ambre figurait l'incarnation parfaite. Pour une raison qui lui échappait, Ioun-ké-da avait besoin d'elle pour s'extirper de la prison où l'avaient enfermé les Bâtisseurs. Une fois libre, il pourrait s'amuser à recréer un monde selon son goût, et cela, à l'infini, *jusqu'à ce qu'aucune trace des Bâtisseurs ne subsiste nulle part dans la trame de l'Univers*. De ce qui s'apparentait à une forme de haine cosmique et sans appel. Ambre ignorait les fondements. Ioun-ké-da avait pris soin de ne lui transmettre qu'une infime portion de l'équation : la partie la concernant, elle et son passé. Il s'était servi de ce qui revêtait le plus d'importance aux yeux de la jeune femme : son obsession, sa nécessité vitale et nombriliste de rectification. Elle avait déjà tant et tant à faire avec elle-même, pourquoi s'encombrer en prime de contingences qui ne lui appartenaient pas ?

Et quand bien même elle l'aurait souhaité, comment contrer la volonté de Ioun-ké-da ? En se battant seule, pauvre créature de chair et de sang, face à une entité, une *divinité* qui possédait les caractéristiques de celles qui avaient peuplé son enfance : l'omnipotence et la capacité à aimer, mais aussi l'ambiguïté, le courroux et l'imprévisibilité ? Qu'était-elle avec sa science, son soi-disant rationalisme, ses théories, ses ridicules tentatives pour circonscrire l'insaisissable ?

La voix de Shānti résonna à ses oreilles.

La réalité est māyā, l'illusion première. Le monde tel que nous l'appréhendons n'existe pas. Il est éphémère, fragile, en perpétuelle reconstruction. Il n'a de substance que parce que nous y croyons. Fermement, désespérément avec notre compréhension limitée. Mais à chaque seconde, il peut disparaître, se transformer en autre chose. Par la volonté de Shiva. Par le pouvoir de sa danse.

Le renouvellement participait à l'ordre naturel des choses.

À son tour, elle se métamorphoserait – en quoi au juste elle ne s'en souciait guère – et, en conséquence, transfigurerait le monde. Par son acte, elle accorderait à l'humanité ce qu'elle-même avait toujours recherché : la paix. N'était-ce pas finalement la plus pure forme d'altruisme ?

Aveuglée par le désir de Ioun-ké-da, Ambre ployait sous ce qui revêtait les atours de l'évidence. Elle avouait enfin son incompréhension, sa futilité face à l'incommensurable.

Ils n'étaient rien. Rien en regard des puissances supérieures qui régissaient l'Univers.

Et puis tout était déjà joué.

Du fond des âges, elle avait été la première à entendre l'appel de Ioun-ké-da. Elle seule avait conduit ses semblables jusqu'à lui et les lui avait offerts.

Elle avait libéré un dieu. Mais un dieu indifférent aux hommes.

Et celui-ci s'était à jamais départi de son abominable représentation. Il vivait en Tranktak comme il s'apprêtait à vivre en elle, pour accomplir un but qu'elle avait choisi d'ignorer. Il lui suffisait d'accepter son rôle : celui de présider à l'instant zéro.

Ainsi, plus rien ne contrecarrerait la volonté de Ioun-ké-da. Il prospérerait, se nourrirait, grandirait jusqu'à atteindre des proportions cosmologiques. Il deviendrait un univers à part entière.

— Notre cycle touche à son terme, récita Ambre. Un nouveau règne s'amorce. Celui du *Dévoreur*. Le dévoreur de réalité.

Alors, elle fit un pas en avant.

Elle sentit la morsure de ce froid inimaginable sur sa peau. Ses organes se rétractèrent, se flétrirent. Mais ce fut bref.

Car pour elle toute sensation avait disparu.

Déjà, elle n'existait plus.

ÉPILOGUE

Dans la pénombre de sa chambre d'enfant, elle veille.

Ses yeux, grands ouverts, fixent le cadre de la petite fenêtre d'où s'échappe un quartier de lune.

Elle a treize ans et elle vibre d'impatience.

Cette nuit, elle en est sûre, il va la rejoindre. Il le lui a promis. Il se glissera en silence dans la pièce, viendra s'asseoir sur son lit, envahi de jouets et de peluches, et lui prendra la main. Elle plongera son regard dans le sien, caressera sa peau bleu sombre, symbole de sa divinité.

De ses multiples noms : Venugopāl, Jagannāth, Krishnā ou Govinda, l'éternel amoureux, la source de ses premiers émois.

Elle connaît par cœur ses aventures. Il sillonne les montagnes, les plaines et les forêts à la recherche de courtisanes, de bergères : les gopīs. Au son de sa flûte, il les ensorcelle et elles s'offrent à lui. Peut-être la choisira-t-il pour devenir sa favorite, la splendide Rādhā. Car elle est belle, très belle, et un avenir radieux l'attend.

Sa tête déborde de rêves, de danse et de musique. Le sourire de son grand-père, Shānti, illumine son esprit. Il ne la complimente jamais, de peur de la gâter, mais elle sait qu'il est très fier de son élève. Elle possède le don, celui qui habite sa famille depuis des générations. Nul doute qu'elle sera célèbre. Elle parcourra le continent puis le monde entier, accompagnera de ses tālas – tīntāl, ektāl, jhaptāl, dādrā et tant d'autres –, les plus prestigieux sitaristes, flûtistes, chanteurs et danseurs de la tradition hindoustanie.

À son tour, elle appartiendra au mythe, elle jouera éternellement dans les mémoires et pour les dieux hindous.

Les yeux rivés à la fenêtre, elle perçoit le souffle du vent sur la terrasse, le feulement des feuilles, le murmure incessant de la rue. Il y a les odeurs aussi, les remugles de Bombay, la ville tentaculaire, qu'elle a appris à aimer. Et au-delà, bien au-delà, se déploie l'océan. Plusieurs décennies auparavant, le quartier

faisait encore partie du front de mer. Mais la mégapole s'est étendue et la mer n'est plus qu'un souvenir.

Dans la pièce à côté, ses grands-parents se sont enfin endormis. Ils ont veillé tard en cette période de troubles. « Les intégristes », a-t-elle entendu son grand-père prononcer à de nombreuses reprises. Elle ne l'a jamais vu dans cet état, inquiet, en colère, torturé. Il craint que cela ne recommence, comme lors des siècles précédents : les attentats, les meurtres, les conflits de religion, comme si l'humanité ne savait tirer les conséquences de ses erreurs, comme si chaque fois il fallait que le sang coule au nom de Dieu.

Certes, cette noirceur, cette violence qui couve au cœur de la cité la touchent. De loin. L'univers dans lequel elle vit, préservée, est à des lieues des cahots de la réalité. Et puis elle aura bien le temps de se confronter aux problèmes des adultes. Elle est si jeune.

Elle s'enfonce un peu plus dans le matelas, les muscles endoloris. Ses paupières peinent à rester ouvertes… elle a tellement fait de musique aujourd'hui et elle a dansé, tout comme Shiva. Tant et si bien qu'elle en a la tête qui tourne.

Peu importe si elle s'endort en l'attendant, Govinda, son bien-aimé imaginaire, la réveillera. Le son de sa flûte envahira sa chambre, l'envoûtera jusqu'au matin. Il la serrera dans ses bras, l'embrassera, attisera ses sens. Et demain, à l'école, il peuplera chacune de ses pensées. Elle sera radieuse, plus belle qu'un lever du jour, avec ses boucles noires, sa peau dorée et ses yeux sombres pailletés de lumière.

Son regard se pose sur l'éclat de lune qui éclaire sa table de nuit. Des livres, des cahiers, sa console et la statuette de Shiva Natarāja, offerte par son grand-père pour son treizième anniversaire, il y a quelques mois.

Lorsqu'elle joue sur ses percussions, c'est pour lui. Pour Shiva.

Elle l'accompagne pour que jamais il ne cesse de danser.

Elle a dû l'apprivoiser, car, longtemps, il l'a terrifiée. Il est le créateur du monde. En enchaînant les figures, il le remodèle à chaque instant et le maintient en équilibre. Tant qu'il danse, il n'y a rien à craindre. Tout va pour le mieux.

Alors, elle joue, et joue encore, jusqu'à en avoir les doigts en sang. Comme si de ses rythmes dépendait le bon fonctionnement de l'Univers, comme si elle possédait véritablement ce pouvoir.

Cette idée a quelque chose de rassurant. D'exaltant aussi. Ce don de vie et de mort sur ses semblables, né du son de ses tablā.

Le sommeil la prend. Elle s'abandonne, ses yeux se ferment sur l'image de Shiva.

Tant qu'il danse, elle ne risque rien. Shānti le lui a juré.

Et grâce à elle il n'arrêtera jamais de danser.

FIN DU PREMIER TOME : « VESTIGES ».

Schéma et légendes
de Sylvia Ekström

1 Msol = 1 x la masse du Soleil (1,9891 x 10^{30} kg)
1 Rsol = 1 x le rayon solaire (696 000 km)
1 UA = 1 x la distance Terre-Soleil (149 597 870 km)

ta-Mira

Gemma

système binaire, 1,4 Msol et 0,8 Msol
rayons 1,7 Rsol et 0,8 Rsol
séparation 0,25 UA, soit une période de 30,5 jours

planète tellurique similaire à la Terre
rayon 109x plus petit que celui d'Alta
orbite d'excentricité 0,2 – entre 2,6 et 4,4 UA du système Alta+Mira,
soit une année de 4,4 années terrestres
dont 3-3,5 années terrestres d'hiver

Planètes extérieures
- 1 gazeuse de 5 MJup à 9 UA
- 1 gazeuse à large anneau à 25 UA

REMERCIEMENTS

Je tiens à exprimer mes plus vifs remerciements à toutes celles et ceux qui ont participé, de près ou de loin, à la finalisation de ce projet : Daniel Alhadeff, Karin Blanch-Royston, Sheryl Curtis, Zino Davidoff, Gilles Dumay, Jean-Claude Dunyach, Carole Ecoffet, Sylvia Ekström, Javier Garcia Nombela, Vincent Gessler, Nicolas Gisin, Fanny Glorieux, Alan Harmer, Alexandre Iordachescu, Daniel Koller, Santosh Kurbet, Jan Lacki, Sébastien Lacroix, Adriana Lorusso, Olivier May, Michel Mayor, Rafaèle Moutier, Sylvia Patella, Kim Stanley Robinson, Sandrine Rudaz, Pascal Seyer, Jean-Rodolphe Suhner, Jo Suhner, Romain Tornay, Amaury Triaud, Élisabeth Vonarburg.

Et une dédicace toute particulière à Hubert Reeves qui m'a inspiré le personnage de Stanislas Stanford…